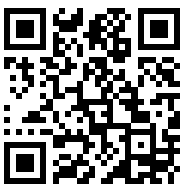
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

+ *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.

+ *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.

+ *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.

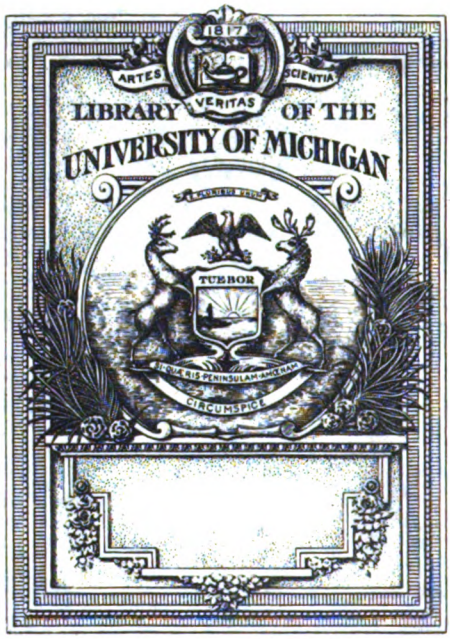
+ *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter `http://books.google.com` durchsuchen.

B 1,064,209

Digitized by Google



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
Acad. Scientiarum Fennicae

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

9
60
.H481

Digitized by Google

Digitized by Google

SUOMALAISEN TIEDEAKATEMIAN

TOIMITUKSIA

ANNALES

ACADEMIÆ SCIENTIARUM FENNICÆ

SARJA
SER. B

NID.
TOM. XXII

HELSINKI 1927—1928
SUOMALAINEN TIEDEAKATEMIA

Digitized by Google

HELSINKI 1928.
SUOMAL. KIRJALL. SEURAN KIRJAPAINON OSAKEYHTIÖ

Digitized by Google

Suomal.
Soc.
Academiae
6-6-1929

Sisällys. — Index.

No 1. **ARTHUR LÀNGFORS.** Histoire de l'abbaye de Fécamp en vers français du XIIIe siècle.

No 2. **Y. M. BIESE.** Der spätlateinische Akkusativus absolutus und Verwandtes.

No 3. **K. S. LAURILA.** Les premiers devanciers français de la théorie du milieu.

No 4. **DR. EINO NIEMINEN.** Der Genitiv-Akkusativ im mittelalterlichen Polnisch im Lichte der Sprache der Land- und Gródbücher.

Digitized by Google

Digitized by Google

Q
60
H481

SUOMALAISEN TIEDEAKATEMIAN TOIMITUKSIA

ANNALES ACADEMIÆ SCIENTIARUM FENNICÆ

SARJA
SER. B

NID.
TOM. XXII

HELSINKI 1927—1928
SUOMALAINEN TIEDEAKATEMIA

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES ACADEMIAE SCIENTIARUM FENNICAE, B, XXII,1

HISTOIRE DE L'ABBAYE DE FÉCAMP

EN VERS FRANÇAIS DU XIIIE SIÈCLE

PUBLIÉE AVEC UNE INTRODUCTION ET UN GLOSSAIRE

PAR

ARTHUR LÅNGFORS

HELSINKI 1928

Digitized by Google

HELSINKI 1928
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE FINNOISE

Digitized by Google

A Monsieur H. Omont

Membre de l'Institut

hommage de respect et de reconnaissance

A. L.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Peu de temps après que Paul Meyer eut publié, dans le Bulletin de la Société des anciens textes français *de 1878, une notice sur le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid qui contient le poème publié ici, don Antonio Paz y Mélia, mort récemment comme directeur honoraire de la même bibliothèque, lui offrit une copie complète de ce texte. Lorsque je me rendis à Madrid, au printemps de 1914, mon regretté maître me confia la copie exécutée par Paz y Mélia, que nous devions publier en collaboration. Je collationnai cette copie sur le manuscrit. Depuis j'ai eu l'occasion d'en vérifier l'exactitude sur une photographie appartenant à M. H. Omont, membre de l'Institut, que je remercie ici de ses nombreuses complaisances à mon égard.*

La grave maladie qui précéda sa mort, survenue en 1917, empêcha Paul Meyer de prendre une part quelconque à la préparation de cette édition. J'en suis donc seul responsable. Il y a quelques mois, mon élève M. Oskari Kajava a fait paraître une thèse[1] *intitulée* Études sur deux poèmes français relatifs à l'abbaye de Fécamp, *qui contient l'édition critique d'un autre poème, de moindre étendue, conservée dans le manuscrit français 1555 de la Bibliothèque nationale de Paris, et, ainsi que le titre l'indique, diverses études sur celui de Madrid. Dans l'introduction qui précède mon édition, et qui n'a pas la prétention d'être une histoire critique de l'abbaye de Fécamp au moyen âge, je me suis efforcé de ne pas répéter ce qui a déjà été dit par M. Kajava.*

Paris, juillet 1928.

Arthur Långfors.

[1] *Imprimée dans cette même collection* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B, XXI).

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Manuscrit

Le manuscrit 9446 (anc. Ee 150) [1] de la Bibliothèque nationale de Madrid est un volume de 101 feuillets, sans compter un feuillet de garde à la fin, en parchemin comme les autres. Il contient huit [2] compositions françaises, parmi lesquelles une *Vie de Saint Eustache* que M. Holger Petersen a récemment mise sous presse pour la collection de Classiques français du moyen âge. Paul Meyer date le manuscrit du milieu du XIIIe siècle. Il est probablement de facture normande (voir p. 66).

La composition du poème. — Les sources.

Le poème se divise en trois livres. La séparation entre les deux premiers est nettement marquée par l'auteur (plus exactement le traducteur) lui-même. Je considère, pour des raisons énoncées plus loin, la dernière partie, qui est la plus longue, comme un livre à part.

Le poème, qui est incomplet de la fin, et qui ne contient, tout au moins dans son état actuel, aucune indication concernant celui qui l'a fait, se révèle comme la traduction de modèles qui sont connus pour les deux premiers; celui du troisième livre est, peut-être, conservé pour une partie par un texte résumé par un religieux de Fécamp du XVIIe siècle dont il sera question plus loin. La comparaison des modèles avec la traduction permet de conclure que le traducteur est

[1] C'est bien Ee 150, d'après ce qu'on m'a dit à la Bibliothèque de Madrid, et non F 149, comme l'imprime Paul Meyer dans sa notice parue dans le *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1878, p. 38.

[2] Il faut rectifier dans ce sens ce qu'écrit M. Kajava, p. 18.

Digitized by Google

très respectueux de ses sources, dont il reproduit aussi bien la disposition que la manière de dire. Ses additions se bornent, semble-t-il, à quelques indications historiques qu'il a pu puiser dans diverses chroniques. Il a, en plus, ajouté divers passages bibliques appropriés et il a remédié par quelques développements à la sécheresse du récit des modèles. Par contre, il en abrège par endroits les réflexions théologiques, et il faut lui rendre cette justice que là au moins il a la main heureuse. C'est un historien scrupuleux et, comme écrivain, à coup sûr supérieur à la plupart des auteurs pieux de l'époque. Malgré la recherche de la rime riche, qui est généralement un obstacle à un style naturel, ses vers coulent avec facilité et sa syntaxe est irréprochable (les cas contraires doivent être mis sur le compte du copiste, très négligent par endroits). Bien que nous ne possédions aucune indication sur sa personne, il est facile de voir que c'était un religieux de l'abbaye même dont il écrit l'histoire. Le poème s'arrête, dans son état actuel, à un événement qui n'y est pas daté, mais qui, d'après d'autres sources, eut lieu en 1200 ou 1201. Comme il n'y a dans le poème de Madrid aucune indication qui permette de croire que cet événement ait eu lieu du vivant du compilateur, le poème doit être considéré comme au moins d'une trentaine d'années postérieur à la date indiquée tout à l'heure. Comme la langue en est assez moderne (notamment les anciennes règles de la déclinaison sont mal observées), il est plus prudent de dire qu'il est plutôt contemporain de l'unique manuscrit, qui est, si Paul Meyer a raison, à peu près du milieu du XIIIe siècle.

LIVRE PREMIER

Le premier livre du poème de Madrid est la traduction, d'une fidélité remarquable, d'un texte latin dont le manuscrit est perdu, mais qui est connu par l'édition qu'en a donnée, en 1663, Arthur Du Monstier dans son ouvrage *Neustria pia*.[1] L'édition de Du Monstier

[1] Voir Kajava, p. 5.

Digitized by Google

est en effet intégrale, et non partielle, comme on le croit généralement. Il est permis de l'inférer de la comparaison du texte latin et du poème français. Il est vrai que le poème est par endroits plus développé que le modèle latin, mais ces additions sont dues à l'intervention du traducteur, qui y fait montre de ses connaissances historiques puisées dans diverses chroniques relatives à la Normandie, et il n'est pas nécessaire de supposer que Du Monstier ait omis dans son édition les passages correspondants. D'autre part, le poème est par endroits plus court; mais c'est, comme nous disions tout à l'heure, parce que le traducteur s'est parfois contenté du simple résumé de certains passages inutilement prolixes de l'écrivain latin.

Du Monstier déclare, au début de la partie de son livre qui est consacrée à l'abbaye de Fécamp, qu'il publie d'abord le texte latin qui se trouve (c'est-à-dire qui se trouvait de son temps) à Fécamp, chez Nicolas de Marseilles, frère infirmier de l'abbaye.[1] Il ne parle pas d'extraits; la formule qu'il emploie (*in lucem nunc edendum*) indique plutôt qu'il le publie intégralement (p. 193): «... operae praetium est, dignumque in primis iudicavimus, opusculum vetus MS. venerandae antiquitatis, simul et historicae veritatis schediasma peroptimum, in lucem nunc edendum, et scholiis quibusdam illustrandum: quo tota rei historicae series comprobaretur ac fulciretur: animusque Benigni lectoris haud parum iuvaretur. Extat autem Fiscani apud D. Nicolaum de Marsseilles, huiusce Abbatiae Infirmarium, monachum.»

Mais il faut noter que Du Monstier reproduit le manuscrit par morceaux, qu'il entremêle de commentaires lui appartenant en propre, et d'extraits d'autres textes relatant, d'une part, des événements qui ne sont pas mentionnés dans le manuscrit principal, et, d'autre part, les mêmes faits que celui-ci, mais en d'autres termes. Les notes

[1] Le même manuscrit contenait la relation de Baldric, archevêque de Dôle, de son séjour à Fécamp vers 1120 (*Baldricus Dolensis Archiepiscopus Fiscannensibus*), publiée par Du Monstier et munie par lui de cette note (p. 233): *Extat in Codice MS. Fiscanens. de quo in initio.* Cf. Kajava, p. 12—13.

Digitized by Google

marginales (elles sont reproduites en note dans le texte ci-dessous) indiquent pourtant d'une manière suffisante ce qui provient du manuscrit de Nicolas de Marseilles. La traduction française versifiée confirme d'ailleurs ces indications.

L'auteur latin indique dans un prologue (qui manque dans le poème) qu'il a composé son écrit à l'instigation de l'illustre père Guillaume: il faut reconnaître dans ce personnage le troisième abbé de Fécamp, Guillaume de Ros, deuxième du nom (1080—1108).

Le traducteur[1] avait d'abord eu l'intention de ne pas dépasser de cadre du texte Du Monstier. C'est ce qui ressort en effet de la disposition de son premier livre, qui débute par une table versifiée des chapitres qu'il devait contenir et qui sont au nombre de vingt-cinq (v. 41—140). Aucune allusion n'y est faite à une suite éventuelle. Dans le texte latin, le nombre des chapitres est de vingt-deux.[2] Ce changement est peut-être dû à un besoin de symétrie.[3] Il est facile de retrouver la concordance à l'aide de l'analyse donnée par M. Kajava (p. 37—81).

Le poète français, ainsi que je l'ai déjà dit, ne reproduit pas le prologue où se trouve la dédicace à l'illustre père Guillaume. Il le remplace par une introduction de sa façon, où il déclare, conformément à la tradition, qu'il a mis ce livre «de latin en romans» et qu'il l'a fait avec une fidélité scrupuleuse (34). Le premier chapitre du poème correspond à la seconde introduction (*Incipit Tractatus*) et au premier chapitre du texte latin. La partie correspondante de ce poème est très courte en comparaison avec le latin, particulièrement prolixe au début, et d'une orthodoxie douteuse, semble-t-il, puisque Du Monstier a mis en marge d'un passage: *Caute haec legenda.*

[1] C'est ainsi que j'appellerai l'anonyme qui a rédigé le poème français, pour éviter la confusion avec l'auteur du modèle latin.

[2] Le chapitre XIV de Dumonstier ne provient pourtant pas du manuscrit de Fécamp, mais d'autres sources. Dans le poème de Madrid aussi, le passage correspondant est indiqué comme étant d'autre provenance. Voir ci-dessous, p. 11.

[3] Est-ce l'effet du hasard que le nombre des miracles relatés dans le troisième livre est également de vingt-cinq?

Digitized by Google

Le chapitre XIII de Du Monstier finit par: «Verum divina Providentia aliter disponente, dolo et fraude Flandrensium, praefatus Dux interficitur (vers 969 du poème); suoque filio Richardo, ampliandi sancti Templi gloria transfertur et conceditur» (v. 972 du poème). Ici le traducteur ajoute environ soixante-dix vers pour donner des détails sur l'assassinat du duc Guillaume par Ernoul, comte de Flandre, sans doute d'après une des nombreuses chroniques relatives à l'histoire de Normandie. Il a évidemment voulu signaler cette addition par les vers qui terminent cet épisode:

De lui ne puis or riens plus dire.
Repairier woil a ma matire.
Es estoires de Normendie
Gart qui sauuer[1] uuoldra sa vie.

Un renvoi analogue se trouve un peu plus loin, à propos de Richard Sans Peur:

Ces moz legierement prouvon,
Ker es estoires le trouvon
De Normendie quil testmoignent . .

Le traducteur donne des détails sur les sujets des peintures murales de l'abbaye qui ne doivent pas se trouver ailleurs[2] et qu'il connaissait sans doute pour les avoir vues lui-même (1296).

[1] C'est à dire *savoir*.

[2] Cf. Kajava, p. 48, n. 2. — Le texte utilisé par Dom Guillaume Le Hule au XVIIe siècle, dans un livre dont il sera question plus loin (p. 43), est un peu plus développé que le texte publié par Du Monstier, mais diffère notablement du poème de Madrid (Le Hule, p. 93): «L'Eglise estant achevée en sa perfection par les soings de nostre pieux Duc Richard premier, il fit despeindre au dedans sur des murailles plusieurs histoires de l'ancien testament et plusieurs miracles qui s'estoient faits en ce lieu, ce qui estant accompli selon son desir, il donna pour la decoration du temple et des autels plusieurs tapisseries de soie, de laine et de lin, quantité de vaisseaux d'or et d'argent, plusieurs ornements tant pour la decoration des Autels que pour [p. 94] l'usage des prestres, tissus d'or et d'argent et couverts de pierreries.»

Digitized by Google

Il sait que la femme de Richard Ier s'appelait Gonnor (Gunnor) [1], bien que le nom ne se trouve pas dans le latin (1590).

C'est à peu près tout ce qu'il y a à noter en fait de différences entre les deux textes, qui se terminent d'une manière presque identique.

Je fais suivre le texte latin d'après Du Monstier. Les chiffres entre parenthèses renvoient au poème de Madrid.

TEXTE LATIN DE *Neustria Pia*

[Du Monstier, *p. 193*] *Incipit Libellus de Revelatione et authoritate Fiscannensis Monasterii:* in quo quidem Libello invenire potes, si sedulo legas, qualiter aedificata, et dedicata fuit, dicta Fiscannensis Ecclesia, in nomine sanctae et Individuae Trinitatis.

Incipit Prologus.

Libellum de Revelatione, aedificatione, et authoritate Fiscannensis Monasterii, Pater inclyte, Guillelme, composui, et compositum tuae dilectionis sincero iudicio, corrigendum et confirmandum destinavi: quatenus tuae celsitudinis assensus, et Libellum edere praecipiat, et edito Libello pondus et authoritatem concidat. Ego quidem, Pater inclyte, ignorantiam meam maluissem tanto silentio tegere, quam alicuius scripturae praesumenti iudicio publicare: sed fratrum nostrorum jussione instanti, et instantia jubenti, compellitur noster animus possibilitatem excedere, suamque iustitiam multorum aspectibus hominum improvisus aperire. Compellitur, inquam, noster animus suam ignorare ignorantiam, et nostrorum fratrum roganti imperio exhibere obedientiam; cui exhibendae et mentis iudicium nullatenus acquiescit, et propositi verecundia, omnino contradicit. Verum, cum obedientia sancta, nullum opus difficile, vel impossibile, excuset, aut excusare debeat, diu cunctans, multarumque procrastinationum inducias fingens, urgente fraternae di-

[1] Le nom est dans Dudon, et ailleurs (Père Anselme, *Généalogie*, II, p. 465). Voir J. Steenstrup, *Normandiets Historie* (1925), p. 11,144 et 251

Digitized by Google

lectionis continua jussione, onus tandem imperatum suscepi; et Fiscannensis Monasterii exordia, Libelli subsequentis, agresti et ignobili stylo, aperui et exposui, in quo Libello nulla falsa fallaciter interposui: verum, sacras historias, antiquorum virorum fideli narratione cognitas suorumque posterorum tenacis memoriae sinu custoditas, et nostris temporibus succedentium virorum diligenti relatione illatas scripsi, et scriptas, ad authoritatem Fiscannensis Ecclesiae, et ad utilitatem legentium fratrum edidi. Huius igitur Libelli principium, non omnium, sed paucorum, rationabilium relatorum authoritatem secutus: miraculum de cervo proposui, et juxta chronicarum exquisitam [*p. 194*] diligentiam, Ducis Ansegisi primam fuisse revelationem constitui. Quod vero ab ipso antiquo exordio, non Gloriosae et incontaminatae virginis Mariae, ut quidam volunt, sed sanctae et Individuae Trinitatis titulo, insignitam fuisse Fiscannensem Ecclesiam prosequutus sum, Ratio fuit: quatenus rem ambiguam, in illam declinarem sententiam, quae nullius falsitatis consequeretur ignominiam. Omnis enim Ecclesia, licet illius, vel istius distinguatur titulo sancti, principaliter fundatur, constituitur, dedicatur, sub nomine et patrocinio, sanctae et Individuae Trinitatis.

Explicit Libellus.
Incipit Tractatus.

Postquam Summae Deitatis ineffabilis Trinitas, suae clementiae arcano consilio, humanam naturam liberare, antiqui serpentis virulentas persuasiones publicare disposuit: cuiusdam virginis corporis incontaminati partem incontaminatam, excluso virili opere, inenarrabiliter tulit, quam humanae speciei compagine, Divinitus conformatam, rationali anima, ubertate totius coelestis gratiae foecundata, vivificans, in perfecti hominis substantiam composuit et expolivit (164). Istum ergo, ex incorruptae virginis utero, hominem sine homine, tota quidem sancta et incommutabilis Trinitas composuit, sanctificavit: verum Verbi solius sublimitas, suae proprietatis personam personaliter sociavit et conjunxit. Oportebat [1] enim duabus

[1] Du Monstier a mis en marge de ce passage: *Caute haec legenda.*

Digitized by Google

personis obedire unam, quae suae humilitatis exemplo, creaturas informaret, qualiter inferiores suo creatori obedirent: cum ab aequali, aequalibus tantae obedientiam humilitatis exhiberi cognoscerent. Huius autem humilitatis officium quasi cuiusdam dilectionis privilegio, Filius Dei exigebat Deo, quatenus reconciliaret homines factus homo: quos sua, et virtute et sapientia, creaverat ex nihilo. Suae igitur dilectionis dulcedinem, dulcedinis exuberantiam, exuberantiae magnitudinem, misericorditer hominibus manifestam, Dei verbum efficitur caro, concipitur ex illibatae virginis utero, progreditur de suo thalamo, non Deum convertens in hominem, verum in commutabili Deo personaliter conjungens hominem, Dei et hominum benignum constituens. Ergo Christus perfectus homo, suae majestatis exinanivit formam, suorum servorum induit naturam, induit infirmitatem, quatenus redimendis hominibus facilius praedicaret peccatorum indulgentiam, probabilius suaderet conversionis et reversionis utilitatem: quorum naturae et infirmitati, Divinae sublimitatis nequaquam dedignabatur conjungere formam. Poterat plane multis aliis modis Sathanam damnare, suas tergiversantes insidias, insidiantes tergiversutias excludere (167); aut imperans nutu solo, aut Angelorum utens obsequio, verum ostendenda videbatur hominibus reversionis via: quatenus potentiam praecederet patientia, et patientia consequeretur potentiam.

Clemens igitur Deus, secreta providentia, per hominem hominibus consulens, de humilitate superbiam, de morte damnavit mortem: Originalis noxae maledictionem conculcans, novae gratiae benedictionem, sui sanguinis effusione, renatis fidelibus clementer impertiens. Ad istius incomprehensibilis gratiae, solemnis convivii jucunditatem, summae Trinitatis ineffabilis benignitas, convivas convocavit, convocari constituit, quorum avidas mentes coelestibus epulis, abundanter satiaret, suosque torrentis delectabili poculo debriaret. Diriguntur ergo electi discipuli per orbem universum, coelestis thesauri bajulatores, beatitudinis redditae annuntiatores, promissae gratiae nuntii fideles (180). Praedicatur caritatis nimietas, incarnationis humilitas, passionis tolerata silenter crudelitas, mortis

Digitized by Google

suscepta gratulanter asperitas: praedicatur, inquam, conversis peccatoribus, peccatorum perfecta donanda remissio, veteris vitae adhibenda correctio, novae vitae aedificanda constructio; publicantur daemonum falsitates, famulantium daemonibus convincuntur errores. Coelestium nubium voluntarium imbrem miraculorum comitantur copiosae coruscationes: quibus validae idolatriae famulantia comminuuntur, et Christo militantia corda corroborantur, et sublevantur. Imbribus ergo coelestis gratiae, totius mundi cultura, foecundetur, antiqua veprium proterva [*p. 195*] asperitas extirpatur et succiditur: laetae prorumpunt segetis flores, sacris colliguntur horreis beatae sationis maturatae messes. Promissi temporis completa plenitudo: cunctarum delitiis divitiarum, coelestis sacramenti nuptias ditat: quibus sponso omnium rerum speciosissimo, thalamis spiritualibus copulatur Ecclesia, immaculata virgo. Ergo invitatae conveniunt cunctarum gentium nationes et coelestis sponsi convivio concinunt coelestis harmoniae suavitates: Regalia atria complentur ordinibus discumbentium, quorum intentio, perennis aulae gaudiis sublimata, oblivicitur temporalium voluptatum: in tympano igitur et choro, in cythara et psalterio, in chordis et organo, consonant coelestes paranymphi, quorum continuae laudis modulata symphonia, totus congregatur mundus, supernae curiae conciliatur chorus Angelorum.

Hic Explicit quare sanctorum Basilicae aedificantur.

Caput I. Cernens ergo incorruptae Trinitatis sublimis Divinitas, suae gratiae populum Divinis laudibus assistere, temporalium rerum negotia contemnere, imperat aedificari sacras aedes, quas terrenis negotiis claudi, et solis suis laudatoribus constituit aperiri. Aedificantur ergo Templa sacra, Templorum sacrorum aedificia gloriosa, quibus Ecclesiastica Sacramenta religiosius celebrentur, legalium scripturarum mysteria revelentur, sanctorum Evangeliorum sententiae recitentur, et audiantur. Consurgunt beatorum populorum sanctae Basilicae spiritualibus officiis consecratae, quas summi Imperatoris aeterna providentia, sublimium virorum nominibus

Digitized by Google

insigniri, ac titulis constituit appellari (192): sanctis igitur Ecclesiis, sanctis hominibus consecratis, sancti homines exorantur, et venerantur: et solus Deus colitur et adoratur. Suis igitur locis BB. Apostoli, Martyres et Confessores, necnon gloriosae virgines suas Basilicas sortiuntur, sortitis commorantur: quibus concurrentium devotiones aspiciant, orationes exaudiant, postulata beneficia misericorditer impendant.

Quomodo vallem Fiscannensem suo nomini consecrandam elegit Deus.

Caput II. Constructis igitur et Consecratis sanctis summae hominibus venerationis habitaculis, ratio exigebat, quatenus trino et uni Deo, rerum omnium Creatori potentissimo caeteris gloriosius aedificaretur Templum: quod sui nominis Regali privilegio, insigniret, et suae singularis celsitudinis praesentia exornaret, ac custodiret. Tanti igitur Imperatoris habitaculo, Galliarum maritimae fines eliguntur, qua Calciacensis Provincia respiciens laeva, Sequana octo millibus distante, voracitati Occidentalis Oceani, quodam eminenti promontorio, duorum fluviolorum, exponit aquas. Ibi ergo eligitur Calciacensis Provinciae Fiscannus, vallis maritima, quae et sylvarum et veprium densitate obscura, et ingentium superminenti extollentia circummunita, non rerum Creatori habitaculum, verum feris, et marinis latronibus credebatur praebere latibulum (212). O Divinae Majestatis humilitatem maximam! O humilitatis maximae imaginem mortalibus proponendam! non civitas, non ager cultus; sed tanti tituli speciali privilegio, quaedam vallis opaca et horrenda insignitur Fiscannus. Quaeritur, cuius revelationis verba, aut miraculorum signa claruerint, quibus aeterna et incommutabilis Trinitas, praedictum locum suo servitio segregari, et sui nominis oraculo judicaverit honorari? Quaestionis solutionem propositae crebra antiquorum nostrorum relatione, cognovimus, cognitamque styli sequentis diligentia, enucleare curavimus (216).

De Duce Ansegiso.

Caput III. Virorum igitur fideli narratione cognovimus, Ansegisum Ducem Gallis antiquitus [*p. 196*] imperasse, quem nobilium

Digitized by Google

actuum strenuitas praeclara exterius mundo, et multae religionis virtus inclyta interius commendabat Deo (220). Barbarorum quippe acies horrendas, et incursiones truculentas, audaci gladio, Gallorum finibus arcebat, et subjectas Provincias pace continens securas, justitiae laudibus, commendabat, et morum sanctitate exornabat (232). Non eius ambitione suo Regno adjacentia regna marcebant, aut vastabantur: verum suae virtutis consilio, vigebant, et pacificabantur. Nullius avaritiae clandestinis consiliis Provinciales suos hostiliter expoliabat: sed suae facultatis opibus, suorum procerum divitias regaliter ampliabat, pauperum vero indigentias misericorditer sustentabat. Tantorum igitur meritorum viro, Fiscannensis Ecclesiae primae revelationis argumenta conceduntur, primorum argumentorum revelationes manifestantur. Praedictus enim Dux in mundo, velut extra mundum, cuiusdam Theoriae praerogativa, constitutus, non commissa Regni gloria pascebatur, verum coelestis imperii manentes opulentias meditabatur, quarum dulcedinis gratia, rerum temporalium negotia, invitus tractabat, voluntarius declinabat; et multo vaenandi studio vacans, sylvarum solitudine delectabatur, et frequentis occasione laboris exercebatur. Quocirca Calciacensis Provinciae partem maritimam frequentabat: quae annosis nemoribus copiosa, diversis ferarum generibus praebebat latibula (248).

De Contractis canibus et equis.

Cap. IV. Quadam igitur die Dux Ansegisus solito maturus consurgens, suos venatores convocavit, canes copulari disposuit, plagas, venabula, caeteraque venandi instrumenta, ad saltum Fiscannensium, imas valles, et arduos montes, comportari praecepit (258). Iussis igitur sui Domini venatores obaudiunt, canes convocant, sylvarum latebras jussarum intrant, tendunt retia, custodes adhibent, explorata et implorata loca, summa diligentia perlustrant (284). Tandem Duci, et suis venatoribus, magno labore, et multo inveniendi desiderio, aestuantibus et anhelantibus, mirae magnitudinis occurrit cervus (288): qui niveo corpore totus candidus,

Digitized by Google

nullius varietatis macula distinguebatur (292). Protinus obstupescentium venatorum clamore maximo, et irruentium canum latratu dissono, sublimia aeris spatia complentur, et respondentes nemorosi colles clamore feruntur: absolvuntur canes omnibus copulis, dimissisque habenis, totis viribus admittuntur equi. Verum speciosus cervus, Omnipotenti patrono tutus, persequentium saevitiam facile illudebat; et opposita retia, aut transilibat, aut sui violentia pectoris illaesus dissolvebat (298). Ergo frustra canum incitatur sagacitas, equorumve calcaribus crebris velocitas exigitur, aut nimbus telorum ingens prosequitur. Cervus enim non divertendo discurrens, aut discurrendo divertens, lento passu tranquillus incedebat (301); et ad locum sui propositi suos persecutores fideliter adducebat. Tandem itaque praefatam venerat ad vallem, ad vallis partem, ubi aeterna et incommutabilis Trinitas futuram sui nominis titulo disponebat aram. Illuc igitur perveniens substitit, atque demissis cornibus, suo genere, cuiusdam benignitatis vultum praetendens, securus suos persecutores respexit, ibi circumlatrantes Innocentem nocentes canes, ultio consequitur Divina, eorumque omnia membra contrahens, cunctarum virium petulantia festinanter privat: videres alios non latrare hiantes; alios emissam linguam non reducere: alios irruentes, immobiles remanere. Tanti igitur miraculi spectaculo conveniunt Dux et venatores sui, et pede flagrantes, cupiditatem ferae velut captae congratulantur ex imo. Mira res! repentina ultio Ducem, suosque venatores corripuit, eorumque equorum omnia membra contraxit, et canum similitudine, cunctis viribus expoliavit (311). Quod miraculi signum, aut signi miraculum, maximus Heros cernens, latentisque sacramenti silentium, mentis vivacitate contemplans: cessate, exclamat, cessate venatores mei, non Cervum, sed summi Dei nuntium agitare, vel persequi. Cervus iste, inquit, candidus, designat nobis locum propositum et loci propositi aliquem summae virtutis habitatorem et patronum: quapropter equis nostris festinantes descendite, potentissimum [*p. 197*] omnium rerum Creatorem devotione supplici exorate, quatenus ignorantiae nostrae manifestare dignetur, quae tantae formalitatis cervo, insolitae rei

Digitized by Google

evidentia significari conspicimus (324). Descendentes igitur, prosternuntur humiliter solo prostratique reverenter supplicant rerum Dominatori potentissimo: qui eorum suspiciens devotionem, praesentis miraculi patefecit significationem, et suis equis et canibus restituit pristinam sanitatem (333). Nam, cum finita oratione, surgerent, et oculos ad cervum studiose reducerent; cervus demisso capite ad similitudinem spherae, in eodem loco circuitum edidit, tacito motu innuens, illic, illius nomine, aedificandum habitaculum, qui suae magnitudinis potentia orbem administraret universum (342). Quo facto cervus evanuit, circumstantium notante nullo, utrum sursum ascenderit, aut terram intraverit, aut aliter alias declinaverit (342). Dux igitur exultans, praesentisque miraculi significationem cognoscens, Divinae providentiae gratias reddidit; ramos arborum concidi, concisaque praecepit comportari, et quandam Ecclesiae imaginem viminibus et ramis proposito cervi loco festinus compaginavit: constituens animo se maturius aedificaturum ibi Trino et uni Deo operosae magnitudinis oratorium (362). Verum, Deo aliter disponente, regique alii, tanti operis gloriam disponente; Dux Ansegisus hominem exuit: et labentibus multis temporibus, praenominatus locus, incultus perseverans, ignotus et inhonoratus mansit (369).

[*S. Vaningus, primarius Monasterii Fiscanensis Fundator coelitus datur; Tum Clotharius III. Rex Franciae*].[1]

[*Cap. V.*] Multorum igitur profluxerant temporum dies, et dignus inveniebatur nullus: qui, aut significatum oraculum aedificaret, aut cui summae clementiae ineffabilis Trinitas aedificandi significationem declararet (374). Expectabat enim Divinae providentiae celsitudo virum, quem carnalis desiderii carcere liberum, sancto spiritui consecraret, et custodiret Templum delectabile (380). Oportebat quippe hominem, spirituale Templum Dei, aedificare Deo

[1] C'est la première partie de la rubrique de la section II chez Du Monstier. En marge, à l'endroit où reprend notre texte, on lit: *Codex MS. Vetus Abbat. Fiscanens. sup.*

Digitized by Google

corporale Templum: qui sui interioris considerata imagine, concipe-ret, qualiter exterius, rerum universarum creatori, Templum ordinare et aedificare deberet. Quocirca tandem tantae deliberationis aedificando, oraculo, sanctus et gloriosus confessor Vaningus eligitur, electusque monetur. Cuius nobilium actuum excellentiam Galli proceres admirabantur, et coelestium morum gratiae, coelestis curia congratulabatur [*p. 198*]. Possidebat enim, quod non multi, verum divites pauci, possidere solent; et aeternorum desiderium, et affluentiam temporalium bonorum; quorum clementi expensa, nullorum respiciebat, aut favorem, aut retributionem mortalium. Talium igitur meritorum gratia, et Deo amicus, et mundo clarus et Regi Lothario habebatur familiaris et secretaneus. Lotharius enim Rex, B. Vaningo Regni sui partem maximam commendaverat (396): nihilominus etiam in totius summa ordinanda, vel administranda, B. viri prudens consilium sequebatur et audiebat. Commendaverat, inquam, B. Vaningo, Rex Lotharius Provinciam Calciacensem, quae, ob antiquarum sylvarum abundantiam, et ferarum diversarum venationem jucundam, valles diligebat; nullisque, nisi familiari et fideli committere rationabiliter judicabat. Commissas igitur sylvas fideliter custodiens B. Vaningus, frequenter visitabat, visitando perlustrabat; non tantum capiendarum ludo, aut captarum ferarum lucro gaudens, quantum carnalium tumultuum refrigerationem, umbra sylvarum, solitudine quaerens (412). Tali itaque studio commodiores Fiscannenses, saltus judicabat, judicando frequentabat: ignorans Ducis Ansegisi revelationem praeteritam, sancti Loci manifestationem, et futuri oraculi reverentiam observandam. Loco enim sancto S. Vaningus reverentiam nullam exhibebat: verum ibi frequentes canes copulabat, aut retia tendebat, vel agitabat fugientes feras, vel suis privabat exuviis captas: quam praevaricationem, nimiae juris ignorantiae corrigendam Divina sublimitas miserata, sanctum corripuit virum, et complendi miraculi manifestum dedit indicium (420).

Ingentium quippe febrium virum sanctum repentinus ardor invasit; qui totius corporis compagem labefactans, cunctisque viribus

Digitized by Google

membra omnia inclementer privans, auferre vitam, et mortem minabatur inducere praesentem (424). Ingravescente ergo molestia, penitus vigor vitalis concluditur, conclusus extinguitur; atque consumpto exteriori, suus homo interior in cuiusdam extasis translatione maxima extenditur et inducitur. Deducitur, inquam, sanctus Vaningus, ad BB. virorum gloriosa loca, et hominum miserorum crudelia tormenta; ubi quantas, et justorum coronas, et reproborum poenas, reversus narravit, suorumque actuum evidentia patenter exposuit (436). Visis ergo Beatitudinis et miseriae perpetuis domibus; judici cuidam S. Vaningus praesentatur, atque excelso suae majestatis Throno deponitur, et collocatur (440). Verum, cum et sedis incircumscriptum fulgorem, et sedentis aspectum terribilem, circumstantiumque innumeram multitudinem contemplaretur, et contemplans ferreretur, corruit: et toto corpore prostratus, coram judicis praesentia, velut exanimis et conturbatus jacuit (450). Tunc Iudex: Quomodo, inquit, Vaninge, Fiscannensem vallem nomini meo consecrandam ignorans, et ignorando exhonoras? Qua ratione consecrationis meae locum nequaquam attendens, contaminare exhorrescis? Num vereris incurrere iram meam, cuius fideliter cognoscis omnipotentem voluntatem (464)? Dixerat, et circumstantium chorus seniorum, sui Imperatoris sententiam gravitatis, severo vultu confirmabat. Sanctus autem Vaningus valde perterritus, nullatenus ora solvebat, aut caput solo erigere praesumebat: sed sui animi puritate, et fatebatur culpam, et postulabat veniam, et praetendebat ignorantiae excusationem solam. Silentibus igitur cunctis astantibus, suoque silentio, et inferendam disciplinam, et exhibendam indulgentiam, contestantibus: sola sancta virgo Eulalia surrexit (472), et jacentis causam suscipiens, clementis judicis severitatem delinivit, indulgendam ignorantiam exoravit, suique familiaris et amici S. Vaningi, praesentem vitam viginti annorum protelatione, interventu suo prolongavit (480). Virgo itaque S. Eulalia exauditur, eique exauditae sanctus commendatur Vaningus, quatenus eum perfecte instruat, qualiter sanctum Oraculum constituat, constitumve, quibus personis committere debeat. Cui virgo: Convalensces, inquit Va-

Digitized by Google

ninge, et vives, tuisque possessionibus restitueris, ad Fiscannensem vallem: At in Fiscannensi valle, Duci Ansegiso manifestatum locum ab incolis diligenter exquire, et inventum festinus excole, ibi summae et individuae Trinitatis congruum Templum fideliter construe (498): completum autem Templum sanctis virginibus commendabis, quibus Childemarcham, Burdegalensem virginem, inibi multarum virginum matrem, inclytam Abbatissam praeponere curabis (508).

[*P. 199*] *De Fiscannensi Ecclesia primo per Regem Lotharium fundata, et ditissimis praediis dotata.*

Caput VI. Finitis demum tantae revelationis sermonibus, cum vita sospitatem, et cum sospitate vitam, S. Vaningus suscepit aequaliterque suis cunctis convalescentibus membris (512): Regem Lotharium expetiit, suae revelationis seriem totam explicuit (518). Quibus Rex Lotharius compunctus et perterritus: Festinus, inquit, fili Vvaninge, regredere; et sanctum locum juxta relationis tuae veritatem, diligenter inquire, rebusque meis, et tuis, summi Imperatoris Palatium, quam maturius gloriosiusve volueris, construe (526). Quod laeto audiens animo, B. Vaningus, ad Calciacensem Provinciam, continuo remeavit: ingressusque Fiscannensem sylvam praenominatum locum exquisivit, invenit, excoluit. Adhibitis ergo operariis, annosae quercus caeduntur, et prosternuntur, viminave et vepres extirpantur et comburuntur, et antiquae solitudinis dumis et sentibus locus coelestis habitaculi purgatur, et liberatur (529). Ponuntur fundamenta, et ineffabili celeritate, consurgunt parietes sacri; et velut Divinae virtutis omnipotenti operatione, collocantur tecta, complenturque aedificia praemissae revelationis. Consummato igitur, completoque aedificio, Galliarum Rex Lotharius, invitatur, multarum Urbium SS. Patres convocantur, et congregantur, et rerum omnium Creatoris et administratoris titulo, factum oraculum insignitur, et consecratur (539): consecratumque Regalibus gazis, et praediis liberaliter dotatur, et divitiarum cumulo abundantius ditatur, et ampliatur.

Digitized by Google

Quomodo Rex Lotharius, ipsius Templi curam Childemarcae, et pluribus Virginibus commisit; Administrantibus SS. Audoeno et Vvandregesillo.

Caput VII. Imperat Rex Lotharius, sanctas virgines congregari et congregatis virginibus juxta B. Eulaliae jussionem, Childemarcam, summae sanctitatis virginem praeponi (548): totiusque Ecclesiae summam administrationem Sanctis et Beatissimis Confessoribus, Audoeno, et Vvandregesillo committit et injungit (557).

Quomodo B. Leodegario linguam abscinderat Ebroinus, et postea Divinitus recuperavit.

Caput VIII. Devotae igitur virgines sacrae conveniunt, promissae virginitatis coelesti sponso chyrographa immobilia conscribunt: suaeque conversationis aromaticis cunctis odoribus, circumjacentes Provincias, cunctipotenti famulari Deo admonent, et accendunt. Congratulatur B. Trinitas, incommutabilis Deus, et completo Templo, et convenientium virginum famulatui caesto: quarum trecentarum sexaginta sex, diurnas nocturnasve continuas contemplans laudes, et mortis liberationem, et in mansura civitate promittit et praeparat Beatae retributionis immarcessibilem coronam. Illo tempore, B. et gloriosus martyr, Leodegarius, Fiscannum deducitur, quem efferus et nephandus Apostata Ebroinus, Episcopatus sui sede injuste expulerat, rerum affluentia multarum expoliaverat, et lingua inclementer abscissa, totius officio sermonis primaverat (569). Verum, cum gloriosus martyr Episcopus, summi et omnipotentis Dei sacras ingrederetur aedes, et psallentium virginum audiret Angelicas voces, ablatae officium linguae recepit (572): et per annorum verriginem duorum, cum sanctis virginibus conversatus, humilitatis et patientiae formam exhibuit, et audientium corda, rore coelestis doctrinae irrigavit et foecundavit (580). Cernens igitur B. Vaningus inopinatam Templi gloriam, sanctaeque congregationis religionem, et multitudinem coelestem, cunctas suae proprietatis divitias recensuit, sanctarumque in usus virginum delegavit (587): et toto vitae suae

Digitized by Google

cursu, totius famulatus humilitatem, et obedientiam in eadem Ecclesia, ratione et consuetudine servientium exhibuit (590).

De[1] *Barbarorum irruptione, Templique vastatione, sacrarumque Virginum expulsione et interfectione.*

Caput IX. Defuncto autem B. Vaningo, multorumque dierum transcurrente spatio, inferiores Galliarum Provincias invadunt Sequanenses, Pagani (597); qua cum crudelitate urbes delentes, castra subvertentes, villas, vicosve depopulantes, multorum populorum, interfectorum, aut fugatorum exuvias, et divitias congregatas asportaverunt, et consumpserunt. Illius ergo tempestatis crudelissimo turbine, Fiscannensis Ecclesia invaditur, et corripitur, et multorum meritorum Sanctae Virgines expelluntur, et effugantur: proh dolor (608)! Tanti nominis oraculi sublimia comburuntur, directi parietes confodiuntur, et ipsa fundamenta Templi, suis secretis locis extrahuntur, et comminuuntur. Multae sanctae virgines, quas gloriosi Templi amor nimius retinuerat, hostili gladio, ante ipsam sacram aram corruerunt, suique cruoris effusione, vastantium violentiam frustra tardaverunt, tardandoque extinguere laboraverunt. Quid multa? praevalentibus flammis sacrum Templum comburitur, sacro Templo adjacentia aedificia adnihilantur (628), et solae remanentes ruinae, magni apparatus opera praecessisse testantur. O Divinam patientiam! ô Deitatem patientem! ô patientiae magnitudinem admirandam! ô omnipotentissime Deus! suis exigentibus culpis cunctas Galliarum Provincias insana barbaries depopuletur: saltem domus tuae celsitudinis, singulari privilegio insignita, reservetur custodiatur. Quid enim Templum tuum destruendo, agas, utrum corrigas culpam, an exerceas patientiam, vel latentium turpitudinum punias immunditiam, omnino ignoramus: ignorantes omnino discutere non praesumimus, cuius igitur praecesserit, nobis occultatur (640). Verum, sacri loci confusionem, antiquarum quoque ve-

[1] Du Monstier, p. 201: . . . *nunc inspiciamus occasum gloriosum: ex praefato vetusto Codic. MS.*

Digitized by Google

prium reversionem, et solitudinem fuisse, et usque ad tempora Guillelmi 2. Normannorum Ducis perseverasse audivimus et cognovimus[1] (645).

De[2] *renovatione Ecclesiae Fiscannensi* (sic) *sub Duce Guillelmo.*

Caput X. Longa igitur bellorum miseria contritis et fatigatis Galliarum Provinciis, aliquando Divina severitas delinitur, suarumque antiquarum misericordiarum reminiscitur. Divinarum quippe affluentia in gratiarum errantes Pagani compunguntur, compuncti convertuntur, inquam, Barbarorum truculentae mentes; Religionisque Christianae veritatem summa devotione sectantur, et venerantur, quam paulo ante ferali vaesania persequebantur, et abominabantur. Unde contigit, ut dono, et concessione Caroli Galliarum Regis, extremas et maritimas septem[3] Provincias sortirentur; quas sui laboris incolatu externo excolerent, et ab irruentium Barbarorum invasionibus defenderent et custodirent (665). Divinitus itaque conciliatis populis, pax mundo redditur, urbes deletae muniuntur subversaque castra vallo competenti et aggere cinguntur: et revertentibus colonis villae et agri replentur, et excoluntur. Denique Normanni spiritualium gratia Sacramentorum innovati, suas acceptas Provincias, *North*, venti sui vocabulo, Normanniam appellaverunt (680): cuius terrae Ducatum Rollo 1. et Guillelmus Rollonis filius, habuit secundus (685). Huius ergo Ducis tempore, aeternae et Individuae Trinitatis oraculum reperitur, repertumque notitiae et utilitati multorum populorum reducitur, et renovatur (692). Dux enim Guillelmus praecepit servis suis quatenus Fiscannense oppidum renovarent, atque in renovato oppido, multae speciositatis et magnitudinis Palatium aedificarent (700). Obedientes autem servi opus aggrediuntur imperatum; oppidoque renovato, excelsi

[1] Note de Du Monstier: *Vetus Codex MS. Abbatiae Fiscanens. sup.*

[2] Du Monstier, p. 202: *Rei Historiam gestae audiamus ex Codice MS. jam toties allato.*

[3] Note de Du Monstier: *Provincias vocat Neustriae. Episcopatus, qui sunt 7.*

Digitized by Google

fastigii aedificare moliuntur Palatium. Ubi dum discurrerent, et aedificando Palatio lapides et caementa invenire satagerent; sacrarum aedium ruinas reperiunt, repertasque in aedificium humanae habitationis transportare disponunt (714). Verum, repentino consilio Divinitus aspirati, illius loci antiquos, et indigenas convocant, inventarum ruinarum causas interrogant; et cuius Imperatoris, alterius potentiae per summa Palatia illas ruinas praecesserint, diligenter investigant (720). Locus iste, inquiunt, interrogati indigenae, olim clarus et celebris, vallis fuit, rerumque omnium Imperatoris insignitus titulo, multis virginibus quietem, et habitationem secretam praestitit (725). Quibus auditis sancti operarii, sacrarum aedium deflent vastationem (728), suique Paganismi exhorrent inhumanitatem, et sanctis cineribus donantes libertatem, alibi sui propositi operis satagunt exquirere materiam (733): qua inquisita, et facile reperta, multae ambitionis Palatium extollunt, suique Ducis jussionem complentes, brevi intervallo, arrepti operis magnitudinem consummarunt. Expleto [*p. 203*] igitur tanti laboris praecepto, artifices invitarunt Ducem Guillelmum (739): castrumque et Palatium consummatum, suae authoritatis judicio et sententiae reddunt. Quorum Guillelmus Dux peritiam et formam completorum operum commendans, eorum negligentiam reprehendit (743): quod in castro, juxta Palatium, Ecclesiae nullius oraculum invenerit. Super cuius negligentiae culpa, suos artifices arguens; Ite, inquit, et illarum ruinarum loco Sancto aedificate Ecclesiam, cuius aspectus sancti Templi memoriam contuentibus reddat (756); et mihi, aut alicui meo haeredi, antiquam Ecclesiam reparandi voluntatem aliquando incutiat (759). Ducis jussionem audientes operarii, accedunt ad sacra loca, atque in ipsa incendii et excidii confusione, cuiusdam Ecclesiolae ponunt fundamenta: signatoque primae arae loco, ruinarum lapidibus et fragmentis, non multae extollentiae parietes erigunt, erectosque ad propositae quantitatis summam, nulla intercapedine, deducunt. Completis ergo parietibus, tectum solum deerat (769); cuius perlato munimine, aerias inclementias ab universa domo arceri opportebat. Quocirca lignorum inquiruntur fabri, et inventi addu-

Digitized by Google

cuntur; eisque cura faciendi tectum injungitur, et relinquitur (776). Fabri autem instrumenta corripiunt, imperato operi augendo habiliora reddunt; electasque sylvas maturius intrare disponunt (780).

De tecto, quod mare attulit de Constantiensi Provincia, et duobus lignis, quae defuerunt.

Caput XI. Verum discurrente deliberationis intervallo, divino omnipotentia, et fabros a propositi laboris sudore, liberavit et revocavit: et suae magnitudinis praesentiam in praefata Ecclesiola, eximii miraculi gloriosa attestatione declaravit et docuit (787). Constantiensis enim Provinciae homines, S. Marculphi cuidam Ecclesiae quoddam tectum praeparaverant; atque praeparatum eidem Ecclesiae superponere disponebant (798). Illud ergo tectum, pelagus supergrediens invasit et sustulit, levisque unde obsequio, ad Fiscanna littora devexit: et dictu mirabile! coram sanctae Ecclesiolae erectis parietibus officiose deposuit, suique littoris alveo, lapsu innocuo refluxit. Mirantur operarii, et pelagus refluens, et tectum remanens (813); et in remanente tecto, nullius clavi, procellarum impulsu, apparere labefactationem. Consequitur maius miraculum; nam dum suis parietibus alienum tectum superponunt, tantae aequalitatis, quantitatisve parilitare inveniunt, quae convenientiores metientium lineae, vel arundines concordiam exprimere possunt (824). Ligna duo deerant, quae commissa pelagus non fraudaverat, sed quae Constantiensium hominum manus caeteris lignis tecti nondum compaginaverat. Praecipitur fabris ligna caedere, caesaque sua industria, lignis superpositi tecti indigentiam supplere et complere (832). Fabri obediunt, caedunt ligna, metiuntur caesa; tecti membris caeteris moliuntur conciliare frequentius imposita (839). Verum frustratur omnino labor desudans, et peritia diligens; quam nullius artificio lineae sui laboris opus operi coelestis gratiae possunt conjungere (843). Qua incommoditate moestos artifices, ac sollicitos, quidam superveniens relevavit, maximisque[1] littoribus duo ligna

[1] Ce mot semble dû à une erreur pour *proximisque*.

Digitized by Google

jacere nuntiavit, quorum impositione, imperfectionem posse compleri, penitus asseruit (850). Unde exhilaratis artificibus, ligna deportantur, totiusque lineae amoto officio, facile suae proprietatis loco collocantur: suisque naturalibus membris universa tecti fabrica consummatur, et perficitur (860).

De Angelo, et Cultello, et vestigiis remanentibus, in eodem lapide, de quo ascendit Angelus.

Caput XII. Tanta ergo miraculorum multitudine artifices excitati, Ducem Guillelmum expetunt, suarum rerum eventus maximos exponunt, et ad Dedicationem constructae Ecclesiae, paucis persuasionibus accersunt. Tunc Dux, multa coelestium gratiarum abundantia praedicandus, Episcopos et proceres multos convocavit (872): quorum multitudine constipatus Fiscannum venit, novam Ecclesiam intravit, cuncta Dedicationis necessaria praeparari praecepit. Quibus ergo sufficienter praeparatis et congregatis; Dux et Episcopi, cum multis proceribus, Ecclesiam consecrandam intravit, et cuius sancti titulo insigniri debeat, diligenter pertractant (885). Ubi, dum diversa sentirent, sententiasque diversas defenderent, et juxta devotionem, quam singuli ad singulos sanctos habebant, Ecclesiam consecrandam contenderent (893): vir quidam vultu et veste speciosissimus, caput, prolixamque barbam, canis candidissimis coopertus, Ecclesiam intravit, suaque lumina nusquam flectens, directo itinere ad altare consecrandum pervenit (906): super quod reverenter inclinans, cultellum deposuit, nulloque sermone suum silentium corrumpens, converso gradu, Ecclesiam exivit; et quamdam curiam [*p. 204*] Ecclesiae pene contiguam ingressus, ibi positum molarem lapidem ascendit, atque inde se sustollens in aera, non comparavit (*corr.* comparuit) (920).

Quomodo Dux et Pontifices admirabantur Angelum tam subito evanescere.

Caput XIII. Multi autem, qui dedicationis gratia, illa die, Fiscannum convenerant, prosequentes remeantem Angelum, ad lapi-

Digitized by Google

dem, quem ascenderat, confluxerunt (925): in quo lapide, Angeli vestigia, velut in arena, aut in sicco pulvere impressa reperiunt (929). Cuius rei admiratione perturbati, Guillelmi Ducis praesentiam adeunt; tantaeque excellentiae miraculum velut ignoranti, quisque praecedens, sequens narrare contendit (933). Gaudent omnes, et altare, super quod cultellum Angelica manu deponi conspexerant, convenientium corona circumcingunt; atque quid praetendat cultellus depositus, cuncti enucleare quaerunt (940). Tunc sancti Praesules cultellum accipiunt, atque in accepto scripturam inveniunt; cuius indicio, et procerum controversia finitur, et in cuius titulo Ecclesia debeat Dedicari, declaratur. Erat enim in cultello scriptum: In nomine sanctae et Individuae Trinitatis (949). Quod audiens Guillelmus, Dux praeclarus, multo gaudio exiluit, atque in honore sanctae et Individuae Trinitatis, praesentem Ecclesiam dedicari praecepit; multae promissionis se firmans sacramento, suo opere eamdem Ecclesiam, aliquando ampliari, atque in Ecclesiam tanti nominis, privilegio concinentem magnificari et extolli (960). Verum divina Providentia aliter disponente, dolo ac fraude Flandrensium, praefatus Dux interficitur (969); suoque filio Richardo, ampliandi sancti Templi gloria transfertur et conceditur[1] (972).

Quomodo[2] *Dux Richardus existens in quadam sublimi fenestra sui Palatii, petiit quaenam scilicet ibi esset Ecclesia.*

Caput XV. Quadam igitur die, cum praefatus Dux, Fiscannensis Palatii cuidam sublimi fenestrae accumberet (1147), et sanctae individuaeque Trinitatis Ecclesiae longe inferius positam conspiceret, velut ignorans, astantes suos proceres interrogavit, nomenque prae-

[1] Les détails relatifs à l'assassinat du duc Guillaume manquent dans le latin.

[2] Pour l'histoire de la jeunesse de Richard sans Peur, duc de Normandie (943—996), fils et successeur de Guillaume, Du Monstier utilise diverses sources (p. 204—5) et finit son exposition par cette phrase (p. 206): *Haec autem referuntur eadem in cod. Fiscanens. Ms. quae haud injucunda erunt benigno lectori.*

Digitized by Google

sentis Ecclesiae, sue lenitatis sapido sermone inquisivit: cui illi, Pater, inquiunt, tuus, Ecclesiam istam fundavit, tituloque deificae Trinitatis insigniri et dedicari precepit (1174). Quibus auditis gloriosus Dux maximo doloris jaculo compungitur, et erumpentium lachrymarum distillantibus rivis, suam roseam faciem, et barbam niveam madefecit: et diu silens, caputque concutiens, tandem singultibus sermonem irrumpentibus: ô, inquit, quam male congruit me hominem tantae ambitionis habitare palatio et Deum omnipotentem tali latere tuguriolo (1183)! O, inquam, quam male congruit superiorem et coelestem Dominum inferius habere tugurium: et inferiorem et terrenum servum, superius tenere Palatium! Quam rationabilius converteretur me habere parvum, aut nullum, et Dominatorem omnium, tenere et solum, et maximum! Dixerat, et effluentium lachrymarum undas, nulla animi virtute, nullaque manus crebra deliberatione, aut continere aut exsiccare poterat. Deinde adjecit: multi in opere coementarii inquirantur, inventique adducantur; quoniam hoc Palatium in comparatione illius Ecclesiolae, quam despicitis, faciam apparere aut nullum (1210).

Quare Dux Richardus in Reaedificatione Ecclesiae Fiscanensis, posuit manu propria lapidem, supra quem Angelus ascenderat, in fundamento Ecclesiae.

Caput XVI. Accepta igitur jussione Ducis, fideles famuli caementarios inquirunt, inquirendo inveniunt, inventosque sui Domini desiderio et praesentiae adducunt (1215). Quorum peritiam Dux diligenter discutiens; Ite (inquit) circumquaque per montes, et per valles, et pro aedificando, unius et trine Deitatis templo, lapidum materiam inquirite, et singularis formositatis ac magnitudinis, illius Ecclesiolae loco, Ecclesiam aedificate (1230). Nec mora: inventi lapides comportantur, magnorum multitudo rogorum concrematur, futurique Templi magna, multaque materia praeparatur et congregatur. Fundamento denique ponendo Dux sanctus affuit, arreptoque sarculo, terram primus aperuit (1247); et lapidis, de quo Guillelmi Ducis tempore, Angelus ascenderat, partem unam ipso funda-

Digitized by Google

menti principio primus deposuit. Cernentibus summa delectatio concedebatur, quando tantus Dux, niveo capite [*p. 207*], prolixa barba, procero corpore, conspicuus, omnes operarios circuibat, alios admonebat, corrigebat istos, vacantes impellebat (1277): illis laborantibus subveniebat, cunctos aequaliter, sui fervoris exemplo, ad coepti operis maturationem accendebat. Tali igitur ac tanto flagrantis Ducis desiderio, brevi intervallo sanctae et individuae Trinitatis gloriosum templum perficitur, decorum illa qualitate et quantitate, quam peritorum artificium diligentia, illo tempore, majorem et pulchriorem valuit excogitare (1296). Sancti oraculi intestini parietes, historialiter depinguntur, laquearia vero concathenatis floribus admirandae compaginationis variato opere distinguntur (1322). Exquisito ergo totius decoris ornamento, parietes templi singuli expoliuntur, et in suae proprietatis pulchritudinem perfectam, et perfectionem pulchram, deducuntur, et consummantur. Quocirca Dux exhilaratus, suaeque voluntatis iudicio completi operis respondere speciem admiratus: vasis et ornamentis aureis et argenteis novam Ecclesiam multipliciter ditavit (1330): cortinarumque sericarum linearum, atque lanearum triplici adornatione copiosissime vestivit (1334). Miroque modo, et sacri altaris ornamentis, et Sacerdotalibus indumentis aureis, et gemmis honoravit et ampliavit. Quibus omnibus Ducis nimia liberalitate compositis et completis; totius Normanniae, aliarumque Provinciarum Principes et Episcopi convocantur et congregantur, atque in nomine sanctae et individuae Trinitatis consummata Ecclesia dedicatur et titulatur (1356).

Quoddam admirabile miraculum de corpore et sanguine Domini nostri Iesu Christi.

Caput XVII. Eo tempore, quoddam miraculum relatione dignum, iuxta Fiscannum contigit (1363). Sacerdos enim quidam nomine Isaac, cum finitis orationibus, sacrosancta Sacramenta Dominici corporis et sanguinis assumere deberet, substantiam corporis et sanguinis, non panis, aut vini specie reperit coopertam, sed evi-

Digitized by Google

dentissime carnis et sanguinis colorem et qualitatem protendentem (1388). Cuius rei novitate Sacerdos perturbatus, Richardum Ducem, et sanctorum praesulum congregationem festinus adiit, insolitique miraculi magnitudinem patefecit (1398). Tunc Dux, cunctique Episcopi, et populi maxima multitudo, illuc pergunt (1401); et secundum Sacerdotis revelationem, rei gestae veritatem inveniunt, et reverenter tanti ponderis mysteria, sustollentes, ad consecratam Ecclesiam deferunt, ubi sacro calici patinam consigillantes, ad similitudinem Angeli cultelli, quem in crucifixo incluserant, in ipsius sanctae Trinitatis ara, sacrosancta mysteria concludunt et reponunt [1] (1432).

Presentis ergo (*addit idem toties nominatus Codex MS.*) miraculi magnitudinem, miraculorum antiquorum multitudini, Dux providus diligenter concilians, atque utrorumque miraculorum convenientia, consecrandae Ecclesiae authoritatem compensans, multos canonicos elegit, electisque canonicis sanctae Ecclesiae commendavit (1452); quatenus in ea devote habitarent, et rerum universarum creatori et Domino alternas laudes, obsequiaque spiritualia solverent (1460). Omnibus ergo tandem officiis consummatis, totiusque Ecclesiae statu, summaque, dispositis et determinatis; Dux alacrior Ducatus sui administrationi revocatur; Episcopique [*p. 208*] commissarum ovium speculationi vigilantiores revertuntur (1480).

Quomodo [2] *Dux Richardus eijcere fecit Canonicos ab ipsa Ecclesia: et ibidem monachos introduxit.*

Caput XVIII. Interea contigit Fiscannenses Canonicos, aliorum canonicorum mores imitari (1489), latas perditionis vias ingredi; et rerum temporalium luxus et desidias voluptuose sectari; quam Canonicorum miseram vitam, et viventem miseriam, Dux prudentissimus, Richardus audiens, et audiendo cognoscens, valde doluit (1512); hominumque pravorum mores, et conversationem exhorrens,

[1] Du Monstier raconte ici le même miracle d'après d'autres sources.

[2] Du Monstier, p. 210: *Cuius causa aperitur in praenominato Codic. MS. Fiscanensi.*

Digitized by Google

Legato[s] festinanter Cluniacum direxit (1514), et sanctum Majolum (1515), magnae humilitatis precibus Fiscannum accersivit (1518), atque secundum S. Benedicti Regulam et institutionem, disponi et ordinari novam Ecclesiam, exoravit (1526). Cui S. Majolus: Huius, inquit, laboris magnitudinem talis rationis conditione, Charissime fili Richarde, suscipiam, si per totum Ducatum tuum, consuetudinem, que vulgariter Pasnagium dicitur (1536), Deo donaveris; nullumque tue potestatis principem, aliquando amplius exigere decreveris (1540). Ubi Richardus Dux, non morbo avaritiae (1547), verum occulta Dei providentia disponente, et sancto Guillelmo Abbati gloriam ordinandi S. Ecclesiam transferente, suorum hominum consilio, acquievit: et sancti Majoli sanctam interpellationem non exaudivit. Unde contigit, ut S. Majolus Cluniacum reverteretur; et Canonicorum correctio, vel expulsio, per aliquot tempora protelaretur[1] (1569).

Quomodo Dux Richardus in lecto aegritudinis jacens, filium suum Richardum, haeredem sibi constituit: et Ecclesiam Fiscannensem commendavit.

Caput XIX. Tandem igitur prolixae aetatis sancto senio Dux inclytus Richardus (1573), fatigatus, cuiusdam aegritudinis ingenti molestia corripitur; et corpore dissoluto, cunctis eliminatis viribus, ad extrema deducitur. Qui dum ingravescente molestia, extremam imminere cognosceret horam (1591), Ducatus sui cunctis congregatis proceribus (1593), Richardum filium suum vocavit, rerumque suarum omnium haeredem, et successorem constituit. Fili, inquit, Richarde, mei Ducatus et nominis haeredem te et successorem constituo, et sanctae Trinitatis Fiscanensem Ecclesiam, tuae strenuitatis tutelae et administrationi trado et committo, quatenus meae

[1] Du Monstier met ici cette note: *Vetus Codex MS. Fiscanens.* Puis, après un passage provenant d'une autre source (Dudon) et relatif à la dernière maladie de Richard Ier, il reprend le texte du manuscrit de Fécamp (p. 210): *Eadem referuntur apud praedictum Cod. MS. Fiscanens. Sed laxiori stylo in hunc modum.*

Digitized by Google

intentionis ardens propositum in illa compleas, Canonicorumque sordes et immunditias ab illa [*p. 211*] excludas et expellas (1603), et sanctorum monachorum, imitatrici Apostolorum, multitudini, sanctam Ecclesiam tradas et committas. Corpus meum intra S. Ecclesiam non tumulabis, sed extra, in stillicidio tecti mihi communem dabis sepulturam (1624): quatenus stillantium guttarum sacro tecto diffluens infusio, abluat jacentis ossa, quae omnium peccatorum labe foedavit et maculavit negligens, et neglecta vita mea (1628). Quibus leni et hilari sermone peroratis, sopore velut aggravaretur levi, expalluit (1639); suoque adepto desiderio, animam suam pane vitae et intellectus saginandam, aeternaeque beatitudinis gloria coronandam, rerum omnium potentissimo judici reddidit, emisit et commisit (1645). Cernens igitur Richardus sancti Patris mortem et absentiam, velut lapis diriguit (1649); lamentisque et clamoribus totam aulam replevit. Tandemque receptis viribus, amentis similitudine (1655), super exanime corpus irruit, et diu deosculans, quasi recedentem revocaret, attonitus laboravit (1668); animi vero virtute, longo post tempore reformatus, procerumque circumstantium consolatione relevatus Richardus, sancti Patris exequias per multos dies celebravit (1675); et postremo, juxta jussionem factam, in sanctae Ecclesiae stillicidio sepelivit (1683): atque super sepulcrum Patris, in honore S. Thomae Apostoli Basilicam aedificavit (1685), et ubi ad honorem Dei et cognitionem sancti Confessoris, frequenter gloriosa miracula clarescunt, et sepulti Ducis merita, intelligentibus animis enucleatissime ostendunt (1691).

Quomodo Richardus II fecit appropriare usui monachorum Fiscanensem Ecclesiam.

Caput XX. Richardus igitur filius Richardi, totius Normannie Ducatum accipiens, ipso sui Ducatus initio, suos rebellantes Normannos prudenter sustinuit, feliciter superavit, et paterni jugi consuetudinibus potenter reddidit et supposuit (1707). Quibus repente civium suorum seditionibus mitigatis, circumjacentibusque provinciis, paternae probitatis imagine, pacificatis et confoederatis;

Digitized by Google

Dux inclytus Richardus coepit clarescere suarumque virtutum fragrantias exurgentes per mundi partes diversas effundere et dilatare: suorum quippe antecessorum claritatem et eminentiam incomparabili actuum nobilitate praecellebat et obfuscabat, suisque successoribus vivendi imaginem imitabilem nonnullis compingebat et proponebat. Totius fere mundi sanctarum congregationum fraternitatem exigebat: atque acceptae fraternitatis sanctis congregationibus, per annos singulos, juxta propositam quantitatem, magnae liberalitatis vectigal, voluntarius exoluebat. Tanta suae devotionis nimietas fuisse fertur, ut ingressus civitatem non prius egrederetur quam totius civitatis Ecclesias ante lucanum circumiret atque in singulis Ecclesiis sacras excubias celebraret, et multarum lachrymarum flumina funderet et relinqueret (1716). Ubi, si casu orantes reperiebat, suae dapsilitatis immenso munere replebat; adventuque suo indigentes multos ad nocturnas orationes excitabat et provocabat. Cum Dux inclytus Richardus tantarum gratiarum fulgenti lampade (1727), mundo pene universo, coruscans, sui patris jussionem gloriosam recoluit, et se recolere; ipsius operis effectu et evidentia comprobavit. Congregatis enim summae peritiae operariis (1746), Fiscannum venit, et claustra officinasque alias, omnesque domos monachorum usibus congruas, ore proprio limitavit, disposuit et aedificavit (1762). Cunctis ergo officinis completis, solius aquae usus deerat (1772), quam laboriose circumducens, atque in castrum volutis competentibus subterducens, per turres ipsius Ecclesiae postremas (1784), in curiam manere, atque per cunctas monasterii officinas abundanter fecit diffluere (1788). Interea diligenter investigabat et investigans inquirebat; cui potissimum juxta S. Benedicti Regulam et institutionem, disponendam et regendam sanctae et individuae Trinitatis crederet et committeret Ecclesiam (1803). Illo tempore, Beatae memoriae Guillelmus Abbas summae Religionis affluentia, totius partes Romani Imperii illustrabat; Abbatumque multonum trepidos animos sui fervoris imagine, reformabat et accendebat (1816). Apprime enim liberalibus artibus eruditum, atque disciplinis Ecclesiasticis, cunctisque spiritualibus officiis,

Digitized by Google

nihilominus etiam fere virtutum omnium gratia imbutum, et illuminatum, Divionensium Ecclesiae B. Majolus praeposuerat et constituerat [*p. 212*] Abbatem et magistrum (1830). Tanto igitur ac tali viro Dux inclytus Richardus suos legatos direxit, et sui propositi intentionem patefecit (1847); atque ut Fiscamnensem Ecclesiam, juxta B.[1] Benedicti regulam, disponeret et erudiret, magnae humilitatis precibus exoravit. Quibus B. memoriae Guillelmus Abbas primum respondisse fertur (1868): Charissimi filii, audivimus Duces Normannos, homines barbaros et truculentos, subvertere et non aedificare sancta Templa; delere et effugare, et non colligere aut nutrire spiritualium hominum congregationes sanctas; quapropter ad Ducem vestrum redite, et nos huius rei imparatos omnino respondete (1885); cum et nobis fratribus deducendis desunt equi, atque stipendiis conducendorum fratrum, desunt clitellarii (1894). Quod reversorum legatorum relatione Dux inclytus comperiens, extimuit, multosque equos et clitellarios festinus praeparavit: quos revertentibus Legatis, B. memoriae Abbati Guillelmo humiliter remisit (1918). Tunc B. Abbas Ducis importunitatem et perseverantiam, atque de importunitate et perseverantia compensans animi voluntatem, et devotionem istam; collecta spiritualium fratrum multitudine, maxima, iter arripuit, paucisque diebus decursis, aestuantis Ducis desiderio suam et multorum fratrum praesentiam exhibuit (1935). Quem Dux egregius, totius animi sinceritate, totiusque sinceritatis dilectione, suscipiens, velut suscepto Christo, aliis amotis servientibus, ipse propriis manibus servivit (1943); medioque brevis temporis intervallo Fiscannum deduxit, et sanctae Trinitatis Ecclesiam donavit, et tradidit, eamque donatam et traditam, juxta Regulam sancti Benedicti, et institutionem disponi, et ordinari exoravit (1956). Donavit, inquam, et tradidit Dux egregius Richardus Beatae memoriae Abbati Guillelmo sanctae Trinitatis Fiscannensem Ecclesiam; Canonicorum carnalium expulit enormem multitudinem, quorum possessiones Ecclesiae penitus retinens et reddens,

[1] Il faudrait *S. Benedicti,* comme à la page précédente.

Digitized by Google

expulsis, et converti nolentibus Canonicis, alibi congruam restituit compensationem (1966). Nocte igitur, cuius sequenti die Fiscannensis Ecclesia spirituales suscepit monachos, carnalesque expulit Canonicos, ipsis Canonicis Ecclesiae culmen totum aquilis videbatur operiri (1972): quibus aquilis ingredientium monachorum theoria et spiritualis volatus, ac deinceps protegentium Angelorum descensus et conversatio congrue figuratur (1980). Igitur B. et gloriosus Abbas Guillelmus susceptam Ecclesiam coepit gubernare et administrare, et juxta S. Benedicti institutionem, disponere et corrigere, atque de diversis Provinciis vere fideles convocare, et in obsequiis coelestibus unire et confirmare (1997): subita igitur conversione Fiscannensis Ecclesiae coelestium virorum studiis fervebat, et flagrabat: et multae opinationis gloria, circumpositas Ecclesias praecellebat et obscurabat. Fastigium quippe tantae celsitudinis sua momentanea translatione, Fiscannensis Ecclesia consequebatur: quatenus ita omnes Galliarum Ecclesias transcendens, re et habitu summae Religionis, quemadmodum transcendebat verbo et speciali privilegio suae nuncupationis (2013). Parsimonia et pudicitia, et voluntariae paupertatis abundantia, Fiscannensis Ecclesia valde radiabat, luce virtutum, quarum evidentia latentem suae formae, caeteris forma pulchritudinem designabat; atque contuentium mentibus, suae conversationis consilium inire et imitari, perfectarum argumento virtutum accendebat et provocabat. Ignorabat illo tempore Fiscannensis Ecclesia totius proprietatis singularitatem (2026), soliusque communitatis cognoscebat unitam dilectionem, quae juxta, diversitates indigentium, partes diversas distribuens (2040), SS. Apostolorum renovabat et repraesentabat primitivam imaginem; quorum igitur honorum eminenti perseverantia Dux Richardus Fiscannensis Ecclesiae totus aligabatur, atque utilitatibus eiusdem Ecclesiae, totius providentiae diligentia transferebatur. Adeo enim Fiscannensis Ecclesiae illustrium virorum regularem vitam, et religionem veram diligebat, et diligens frequentabat, ut totius ducatus sui collecta, ut ita dicam, pinguedine coelesti, Congregationi deserviret (2056); atque epulaturis fratribus servientium multitudine frequenter ipse

Digitized by Google

ministraret, tantaeque humilitatis completo ministerio, fratrum omnium ultimus resideret, et regularium epularum delectabili pabulo refici congauderet (2074).[1]

De libertate Fiscannensis Ecclesiae Monasterii; vel quomodo Dux absoluit ab omni Episcoporum Iugo.

Caput XXI. Sensit igitur Dux inclytus quorumdam clericorum corrosiones et detractiones praesagiique cuiusdam futuras adversitates, quos, ob Ducis nimiam charitatem, et sanctae Ecclesiae maximam Religionem, invidiae morbus infecerat infectosque crudeli intestini livoris molestia cruciabat. Horum ergo detrahentium malevolentiam Dux comperiens, clericorumque praesumptiones superbas, et praesumentes superbias cognoscens (2085); totius Normaniae Episcopos, et viros nobiles, festinus Fiscannum convocavit, et Fiscannens. sanctae Trinitatis Ecclesiam, ab omni Episcoporum Iugo, et consuetudine, justa vel injusta, eripuit et liberavit (2092). Hanc autem libertatem Rothomagensis Archiepiscopus fecit, et fieri voluit: atque alias quatuordecim Ecclesias, ob patris sui memoriam, et fratris, praesentis jussionem, ac voluntatem, ab omni Episcopali consuetudine, et exactione, absoluit et liberavit (2112): donatae libertatis chartam Archiepiscopus, aliique Episcopi, signo et consensu corroboraverunt, atque corroboratam virorum nobilium adstipulationibus tradiderunt. Cupiens ergo Dux providus sanctam Ecclesiam modis omnibus confirmare et praemunire, Robertum Regem, et multos Galliarum proceres, Fiscannum accersivit, atque Regali Carta et authoritate, suorumque aequalium consensu, et adstipulatione, ab omni Episcoporum jugo et consuetudine Fiscannens. Ecclesiam eripuit et liberavit, et suam suorumque nobilium cartam et ordinationem firmavit et corroboravit (2152).[2]

[1] Après un passage d'autre provenance (Glaber, etc.), p. 212, en bas, et 213, Du Monstier reprend (p. 214) le texte du manuscrit de Fécamp: . . . *qua de re Codicis Antiq. MS. verba audiamus.*

[2] Suivent deux lignes de Du Monstier qui sont un renvoi au privilège de Richard Ier.

Digitized by Google

Quomodo Guillelmus Abbas Romam perrexit jussu Ducis: et quomodo privilegia a Domino Papa obtinuit.

Caput XXII. Ecclesiae igitur Fiscannens. constitutae libertati Dux Richardus congratulans, futuramque perennem mentis vivacitate discutiens, Beatae memoriae Guillelmum Abbatem compellavit, suaeque Legationis injuncto officio, ad Romanae sedis Apostolicam authoritatem, multis onustum xeniis direxit (2161). Confecto itaque itinere, [*p. 215*] Abbas Guillelmus Romam pervenit, et piae memoriae Papae Benedicto, adventus sui rationem, et mittentis Ducis voluntatem aperuit, et factae Cartae confirmationem, et Apostolici privilegii authoritatem, magnae humilitatis oratione congrua, postulavit. Papa igitur Benedictus, Ducis diligentiam admirans et suscepti amici praesentiae summam excellentiam, privilegia postulata confirmavit, et voluntarius tradidit, et Fiscannens. sanctae Trinitatis Ecclesiam ab omni episcoporum jugo, subjectione, et consuetudine, liberans et eripiens, sub solius Romanae Ecclesiae gubernatione et patrocinio constituit et suscepit. Constituit, inquam, Fiscannens. soli Romanae Ecclesiae subjacere; atque ab omni aliarum Ecclesiarum potestate immunem, et absolutam, et omnino liberam, forma Cluniacensis Monasterii permanente (2214). Acceptis igitur Apostolicae authoritatis exquisitis privilegiis, Beatae memoriae Guillelmus Abbas festino cursu Normaniam remeavit, et Ducis Richardi desiderio suae voluntatis effectum, injunctaeque Legationis officium foeliciter consummatum, enucleavit et ostendit (2224). Unde Dux ineffabiliter exhilaratus, Trino et uni Deo gratias totius intensionis fervore reddidit; qui Ecclesiam, quam Richardus Pater fundaverat, atque ipse Patris Richardi rogatu et jussione compleverat, ac ordinaverat, Divinae providentiae arcano consilio, tantarum personarum convenientia, ab omnium hominum jugo et praelatione, absolvebat et liberabat (2244). Magnis deinde xeniis suum dilectissimum Abbatem Guillelmum honoravit, honoratumque sanctae Trinitatis Ecclesiae Fiscannensis remisit: iterum atque iterum enixius exorans, quatinus commissae Ecclesiae, juxta coepti ordinis religionem, custodiret, et

Digitized by Google

custodiendo perficeret, ac confirmaret (2258). Cuius sanctas preces sanctarumve precum nimias humilitates, Beatus Abbas, velut oracula Dei suscipiens (2261), Fiscannum intravit, et per multorum annorum vertiginem, usque ad Ducatum Hierosolymitae Roberti Fiscannensem Ecclesiam rexit, subjectosque suos verbo et exemplo succendit et reformavit ad imaginem et similitudinem, honorem et gloriam Dei omnipotentis qui vivit et regnat per omnia saecula saeculorum (2284). Amen.

LIVRE DEUXIÈME

Ce livre est la traduction fidèle du traité latin sur le Précieux Sang dont on connaît actuellement trois manuscrits anciens (le quatrième, qui n'est aujourd'hui connu que par une notice sommaire, a brûlé). Le texte latin a été imprimé, en 1913, par M. H. Omont [1], d'après le ms. 61 (155), p. 254—266, de la bibliothèque de Gonville and Caius College, à Cambridge, et en 1928, par M. O. Kajava [2], d'après le manuscrit Harléien 1801 (fol. 4 v°—fol. 8 v°) du Musée Britannique.

Les deux textes ne présentent que des variantes insignifiantes (pour la fin, voir, p. 42, note 1).

Après quelques vers d'introduction qui donnent en quelque sorte le titre de l'écrit, le traducteur se met à l'œuvre:

Selonc l'estoire conterai,
Dont le livre est et saint et wrai.

Il suit de près le modèle jusqu'au v. 3042. Pour faciliter la comparaison, je donne ici la concordance des alinéas, dans l'édition de M. Kajava, avec les vers du poème:

[1] H. Omont, *Discours prononcé à l'Assemblée générale de la Société de l'Histoire de Normandie, suivi d'une relation inédite de l'invention du Précieux Sang dans l'abbaye de Fécamp au XII siècle*. Rouen, 1913.

[2] O. Kajava, *Études sur deux poèmes*, etc., p. 24—35.

Digitized by Google

P. 24. *Defuncto Willelmo, Rollonis filio* ..... 2301—52
P. 25. *Infra ambitum huius ecclesie* ..... 2353—59
Ioseph itaque ab Arimathia ..... 2368—48
Admirans igitur mulier sua ..... 2449—64
P. 26. *Quadam autem die inventus* ..... 2467—2500
Recessit tandem Ysaac a consistorio ..... 2507—24
Quadam autem nocte, cum in stratu ..... 2525—2600
P. 27. *Processu vero temporis, cum vir* ..... 2605—2720
P. 28. *Truncus siquidem agitatus hinc inde* ..... 2721—36
Eo quidem tempore mare diffusius ..... 2737—56
P. 29. *Cum itaque maxima pars mundi* ..... 2757—72
Fuit igitur in eorum collegio ..... 2773—2818
Quadam igitur die, dum pueri ..... 2819—82
P. 30. *Boso siquidem, cum esset* 2883
Uxor autem sua, nomine Merca ..... 2884—86
Quadam autem die, in hiemali tempore ..... 2888—2948
P. 31. *Peregrinus, qui ad hoc forte missus* ..... 2949—67
Mane facto plaustroque composito ..... 2968—3042

Arrivé à la chasse merveilleuse du duc Ansegise, le traducteur renvoie à son premier livre:

Cele estoire au roulle s'acorde.

Les vers 3043—3116 sont un résumé très succinct des six alinéas suivants (p. 32—34) du texte latin.

L'avant-dernier alinéa est traduit de plus près:

P. 34. *Hiis auditis a glorioso duce Ricardo* ..... 3117—49

Après avoir raconté que le duc enfermait, avec la moitié du tronc, le Saint-Sang dans le mur, le traducteur continue:

Et se nus m'en woloit emquerre
Por quoi de cen parlé n'avoie,
Kant del fondement escrivoiee
L'estoire qui est cha ariere,

Digitized by Google

Je respondroie en tel maniere
K'adont n'en iert mie saison:
J'atendee, c'est l'achaison,
A metre lei en ceste branche.
La seinte estoire pure et franche
N'en conte riens illuec endroit.
Por cen em bon point et en droit
Em parol la ou je le truis.

Puis il résume en quelques vers le contenu du dernier alinéa du modèle:

El mur fu li sanc lonc tens puis,
Jusqu'au tens au roi d'Engleterre,
Le segont Henri, qui de guerre
Fu duit et sage et esprouvé.
En son tens fu li sanc trouvé
En l'iglise ou il iert encore.
Mes je ne vos dirai pas ore
Con trouvé fu le sanc verai.
Les wiex miracles conterai
De l'iglise ainz que plus en die.

C'est la transition à ce qu'on peut appeler le troisième livre, où on trouve, en effet, après une suite de miracles, la relation de la seconde invention du Précieux Sang (5400).

LIVRE TROISIÈME

Le texte latin *De inventione sanguinis Christi* se termine, dans le manuscrit 61 de Gonville and Caius College, reproduit par M. Omont [2],

[1] Le dernier alinéa est différent dans les deux manuscrits publiés. Le manuscrit Harléien (Kajava, p. 35) mentionne en effet la translation dans l'église de Norwich d'une partie du Précieux Sang par le préchantre Clément, qui avait assisté à l'invention de 1171.

[2] Le texte de ms. Harley 1801 (Kajava, p. 35) contient la même mention, mais en termes un peu autres. Voir la note précédente.

Digitized by Google

par une brève mention de la seconde invention du Précieux Sang, en 1171. Cette fin coïncide avec celle du deuxième livre du poème. Le traducteur, comme nous venons de le voir, ajoute seulement qu'il ne veut pas en parler plus longuement à cet endroit, mais qu'il veut d'abord raconter les miracles qui se sont produits anciennement dans l'église de Fécamp. Ainsi que nous disions tout à l'heure, ceux-ci constituent en quelque sorte un troisième livre. Cette division est justifiée d'abord par la formule initiale où le traducteur s'adresse aux lecteurs (ou aux auditeurs), ce qui lui arrive rarement:

Seignors, ne vos puis tous descrivre
Les miracles ne meitre en livre . . .

Elle est justifiée aussi par le fait que le traducteur change de modèle. En effet, après avoir regretté que le souvenir de beaucoup de miracles se soit perdu à cause de l'incurie de ceux à qui il incombait d'en avoir la garde, le traducteur cite une source, mais sans la préciser, puisqu'il parle de

Ceus quil le livre me recorde,

et continue:

Nos, dit cil qui le livre fait,
Qui sonmes peü et refait
De la grace et de la parole
Jhesucrist . . .

Cette source était sans doute une sorte de chronique de l'abbaye composée d'éléments divers, et que le traducteur, selon son habitude, a dû suivre très fidèlement.

Il déclare en effet à plusieurs reprises, ainsi qu'on le verra, qu'il raconte les choses dans l'ordre où elles se trouvent dans le «livre». Cette source, il est vrai, n'est pas connue; mais une partie en a été conservée, semble-t-il, non pas dans sa forme originale, qui était sans doute latine, mais dans une traduction française du XVIIe siècle.

Un prêtre et religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, d'origine rouennaise, et qui était sacristain et trésorier de

Digitized by Google

l'abbaye de Fécamp, Dom Guillaume Le Hule, entreprit de composer, à partir de 1682, un mémoire qui devait d'abord traiter seulement «du Thresor et peu des autres pieces» [1]; puis il y ajouta la description des tombeaux des abbés, enfin l'histoire de l'abbaye et du Précieux Sang. Les documents qui ont servi à composer la partie historique étaient conservés dans la bibliothèque de l'abbaye. C'étaient des mémoires latins et français, dit l'auteur lui-même en parlant de l'histoire du Précieux Sang, mais sans autre indication. L'ouvrage de Dom Guillaume n'était connu que par des manuscrits (dont un, sans nom d'auteur, se trouve à la Bibliothèque nationale, fr. 14.566, anc. Suppl. fr. 837) jusqu'à ce qu'il fût publié, en 1893, d'après un manuscrit appartenant à M. Banse fils, libraire à Fécamp, par l'abbé A. Alexandre.[2]

Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans les détails de la composition de Dom Guillaume. Disons seulement que toute la première partie en est une traduction presque littérale du texte latin publié par MM. Omont et Kajava et qui est la source du livre deuxième du poème de Madrid.[3] Ce qui nous intéresse ici particulièrement, c'est que le chap. XXVIII, intitulé *Quelques miracles arrivés en l'eglise de Fescamp*, contient (p. 201 et suiv.), dans le même ordre et précédés de la même formule, les miracles n° 1 à 13 et 15 du poème de Madrid (le miracle n° 14 a été omis).[4]

[1] Préface, p. X.

[2] *Le Thresor ou Abbregé de l'Histoire de la Noble et Royale Abbaye de Fescamp, contenant l'Histoire du Precieux Sang avec plusieurs merveilles arrivées tant en sa fondation qu'en diverses Dedicaces de l'Eglise, Un estat des Sainctes Reliques et autres Pieces notables conservées dans le Thresor et un Catalogue de tous les Abbés qui ont gouverné ce celebre monastere*, par Dom Guillaume Le Hule, 1684. Fécamp, Banse fils, Libraire imprimeur, 1893.

[3] Dom G. Le Hule (p. 4), après avoir parlé de divers «mémoires» où il a vu l'histoire du Précieux Sang, dit qu'il en a utilisé «un qui est sur la fin du cartulaire de Fescamp, ou cette histoire est escritte en latin et y commence comme je la donne icy . . .»

[4] Le Miracle n° 25 est raconté antérieurement, aux chapitres XXV et XXVI. Voir ci-dessous, p. 59.

Digitized by Google

Le texte de Dom Guillaume provient-il de celui de Madrid ou les deux textes remontent-ils à un modèle commun, probablement latin? C'est cette dernière alternative qui me paraît la plus plausible. Il est vrai que Dom Guillaume, homme d'église, aurait pu reproduire en latin la mention du poème à propos du miracle n° 1, que c'était une antienne de saint Laurent que chantaient les voix mystérieuses (son texte porte en effet: «entendit chanter l'antienne *Laurentius bonum opus operatus est*», tandis que le poème donne le passage en français). Quelques réflexions pieuses qui n'ont pas de correspondant dans le texte français ont pu être ajoutées par Dom Guillaume lui-même; mais on ne voit pas très bien pourquoi celui-ci aurait ajouté, dans le miracle n° 9, la mention *flamen* («Un ecclesiastique flamen, beneficier de l'eglise de Sainct Vast») qui manque dans le poème; il est plus probable que le mot était dans le latin, modèle commun des deux textes français, et que le rédacteur du poème l'a omis comme détail non essentiel.[1]

Le miracle n° 15 semble maladroitement traduit dans le poème français. Les vers 3731—2 sont à peine compréhensibles dans le contexte:

> **Porquant poi li ert de la perte**
> **Ke par les larrons out sofferte.**

Dom Guillaume par contre dit plus explicitement, et c'est cette dernière traduction qui doit se rapprocher le plus de l'original: «. . . luy ne faisant pas d'estime des biens temporels ne vouloit pas faire de priere pour recouvrer ce qu'il avoit perdu . . .»

---

[1] Cette addition, si addition y a, pourrait cependant se justifier par un besoin d'exactitude chez Dom Guillaume Le Hule. Il a peut-être voulu préciser qu'il s'agissait de la célèbre abbaye de Saint-Vaast d'Arras, et non d'une église quelconque mis sous le vocable de ce saint, précision d'autant plus utile que l'église de Saint-Vaast de Senneville (diocèse de Rouen) est mentionnée parmi les cures non exemptes et dont l'abbé et les religieux de Fécamp étaient patrons. Voir Leroux de Lincy, *Essai historique et littéraire sur l'Abbaye de Fécamp* (Rouen, 1840), p. 376.

Digitized by Google

Dans sa préface (p. VIII) Dom Guillaume Le Hule déclare avoir omis de son livre «plusieurs merveilles parce que la seulle tradition et bruit commun qui me les donnoit ne me sembloient pas assez certains ny authorisés de memoires pour les escrire icy»; telle est une histoire relative à un crucifix que l'auteur croit «plus tost un bruit espandu parmy le simple peuple trop credule». Puis il continue (et ici nous reconnaissons le miracle n° 4 du poème de Madrid): «J'ay neanmoins remarqué entre les miracles arrivés à Fescamp, qu'un Religieux avoit veu ce mesme crucifix descendre de son lieu par trois diverses fois [*p. IX*] sur des coffres qui estoient dans cette chapelle et se remettre autant de fois au lieu ou il est, mais outre le bruit commun de la tradition, je l'ay encor trouvé dans plusieurs memoires, ce qui m'a obligé de l'escrire.» Cette note nous autorise à croire que Dom Guillaume a utilisé, non seulement pour le miracle n° 4, mais pour toute la collection dont celui-ci fait partie, plusieurs sources, et que cette collection ne provient pas, chez Dom Guillaume, nécessairement du poème de Madrid, mais plutôt d'un texte apparenté, qui pouvait être plus ancien que le poème de Madrid.

Dans l'énumération que je donne ici des miracles relatés dans le troisième livre, j'insère, imprimé en petits caractères, le texte de Le Hule pour les miracles n° 1-13 et 15. C'est un bon résumé d'une partie du livre, mal écrit, il est vrai, mais d'autant plus utile que celui de M. Kajava est inexact au moins pour le n° 5.[1]

Dom Guillaume Le Hule termine par cette déclaration qu'il ne peut, ayant été obligé de rendre les textes qu'on lui avait prêtés, donner la suite des miracles, bien qu'il y en ait plusieurs dignes d'être mentionnés. Il y a lieu de croire que, si Dom Guillaume avait continué, nous aurions trouvé dans son livre une série de miracles à peu près identique à celle du poème: la source utilisée par le rédacteur

[1] M. Kajava (p. 63) traduit à tort *L'autel* (v. 3390) par *leur hôtel;* de même, le v. 3391 est traduit comme si le texte portait *En l'eglise ont la nuit veillié.* Il faut entendre *out:* «on avait veillé dans l'église». Mais les pèlerins ne pouvaient pas être dans l'église, car alors ils n'auraient pu voir, semble-t-il, la clarté qui descendait du ciel sur celle-ci.

Digitized by Google

anonyme du poème et par le religieux du XVIIe siècle était sans doute la même, savoir le *Liber miraculorum* de l'abbaye, qui, tout au moins dans la source du poème, se trouvait encastré dans une sorte de chronique générale de Fécamp.

Voici d'abord les miracles se trouvant en tête du troisième livre. J'ajoute le numéro désignant l'ordre du miracle dans le poème de Madrid et l'indication des vers correspondants de celui-ci.

[Le Hule, p. 201] Plusieurs personnes dignes de foy ont dit avoir souvent veu des Anges dans le monastere de Fescamp et entendu plusieurs fois leurs chants tres melodieux (3220).

1. Un Religieux, faisant oraison devant l'autel de la Saincte Trinité, entendit chanter dedans la chapelle de Sainct Thomas qui pour lors estoit close et fermée, mais avec une admirable harmonie, l'antienne *Laurentius bonum opus operatus est*, etc., attiré par les douceurs de ces voix, court vers la chapelle et regardant par quelques crevaces de la porte, vit trois jeunes hommes debout vers l'autel de la ditte chapelle qui chantoient, et ayant voulu [*p. 202*] ouvrir la porte pour entrer ils disparurent (3257).

2. Dom Durand, qui depuis fut Abbé et pour lors estoit officier de l'Abbé Jean, dormant sur le midy dans la chambre du mesme Abbé, fut esveillé par une multitude de voix tres melodieuses; croyant qu'on dit vespres, dont son sommeil l'auroit fait absenter, sort promptement et entre dans l'eglise de la Saincte Vierge, d'ou il vit sortir une procession de personnes qui chantoient tres melodieusement qui alla jusques a l'eglise de la Saincte Trinité ou elle entra et comme il suivoit ils disparurent; puis retournant, trouva tous les Religieux qui reposoient et pas un d'eux n'avoit esté a l'eglise, ce qui luy fit connoistre que c'estoit une vision d'Anges, gardiens du Sainct Lieu, dont il remercia Dieu (3310).

Apparament[1] ce Dom Durand, qui depuis fut Abbé, est le premier

[1] Cette réflexion appartient évidemment en propre à Dom Guillaume. Au chap. XXI, auquel il renvoie, il est question de religieux de Fécamp ayant été appelés ailleurs à des postes élevés. L'abbé Jean dont il s'agit est Jean d'Alie, dit Petit-Jean, deuxième abbé de Fécamp (de 1031 au 22 février 1080).

Digitized by Google

des Abbés de Troarn, en 1059, on le qualifie de Bien heureux. Voyés le chapitre XXI sur la fin.

3. Le sacristin ayant allumé trois lampes devant l'autel de la Saincte Trinité lorsqu'on alloit chanter vespres, qui estant dittes, en esteignit deux puis alla fermer les portes de l'eglise, estant retourné, il trouva les deux qu'il avoit esteintes, allumées; il les esteignit derechef plus exactement que la premiere fois et s'en alla; a son retour, il les trouva encore allumées et s'estant fasché contre luy mesme les esteignit la troisieme fois qui se rallumerent encor d'elles mesmes ou plustost par le ministere des Anges qui estoient presents, ce qu'ayant connu il les laissa brusler toutte la nuict (3349).

4. Le sacristin entendit un grand bruit derriere l'autel de la Saincte Trinité comme si on eut frappé sur des chasses et coffres qui y estoient. Surpris d'entendre ce bruit, court pour voir qui c'estoit, il vit que le crucifix qui est sur l'autel de Sainct Sauveur descendit par trois fois sur ces coffres et se remit en son lieu (3380).

5. Quelques pelerins estant arrivés tard a Fescamp et ayant trouvé les portes du fort fermées ne purent entrer et furent contraincts de passer la nuict sur les montaignes ou faisant leurs prieres, en attendant le jour et l'ouverture des portes, dans le temps que les Religieux venoient au chœur qu'on sonnoit les cloches et qu'on allumoit les cierges pour chanter matines, virent descendre du [*p. 204*] Ciel une grande lumiere qui s'estendit comme un grand chemin jusques au toict de l'eglise esclairant les montaignes et les vallées, ce qui fit connoistre a ces pelerins que Dieu estoit present dans l'eglise de Fescamp et qu'il preparoit a ceux qui s'y estoient consacrés a son service un chemin a la beatitude (3417).

6. Un homme qui depuis longtemps venoit a l'eglise de Fescamp et qui avoit tellement les mains et les doits courbés qu'il ne s'en pouvoit servir, estant descendu proche du tombeau du Bien heureux Guillaume comme on luy avoit ordonné, vit entrer par une des fenestres de la voute de l'eglise une colombe tres blanche qui vola jusques au lieu ou il estoit assis et voulant se mettre en effect de le prendre, estendit ses mains et ses doits, mais la colombe s'estant

Digitized by Google

eschappee, il se trouva guary, ayant reçeu l'usage libre des mains et des doits (3454).

7. Un hydropique tout contrefait de son hydropisie vint en l'eglise de la Saincte Trinité, ou estant entré se coucha sur le costé, ne pouvant tenir autre posture, et fit sa priere apres laquelle quantité d'humeurs sortirent de son corps par une ouverture qui se fit en sa peau, et sortit tant de ces humeurs, qu'enfin il se trouva guary de son hydropisie, en sorte que ceux qui l'avoient veu contrefait par son mal eurent peine a le connoistre apres sa guarison (3494).

8. Un certain homme nommé Jean, muet de sa naissance, estant entré dans l'eglise de la Saincte Trinité fit interrieurement sa priere, apres laquelle, en presence de plusieurs Religieux, il commença de prononcer ces mots: Deo gratias, et depuis parla facillement et se donna, en reconnoissance de ce miracle, plusieurs années au service du monastere (3523).

9. Un ecclesiastique flamen, beneficier de l'eglise de Sainct Vast, qui avoit perdu la parole et estant devenu muet, ne pouvoit parler, eut revelation d'aller a Fescamp faire sa priere devant l'Autel de la Saincte Trinité a quoy il obeit et ayant mis son offrande sur l'autel et fait humblement sa priere, ceux qui estoient presents virent sortir de sa bouche comme un grand rayon et en mesme temps reçeut l'usage de la parole qu'il avoit perdu et parla depuis fort distinctement (3553).

10. Un homme qui avoit les doits des mains tellement fermés qu'ils estoient comme [*p. 206*] attachés en la paulme de ses mains et ne s'en pouvoit nullement servir, il vient devant l'autel de la Saincte Trinité faire humblement sa priere, ensuitte de la quelle ses doits se redresserent et en reçeut l'usage libre dont il rendit graces a Dieu (3567).

11. Un nommé Harduin qui estoit tellement courbé que son menton estoit presque a ses genoux et marchoit en ceste deformité comme une beste, dont ceux qui le voyoient en avoient grande compassion estant venu avec grande peine devant l'autel de la Saincte Trinité, pria ceux qui estoient presents de mettre son offrande sur l'autel

Digitized by Google

ne pouvant pas se dresser tant soit peu pour la mettre luy mesme; il la prend neanmoins de ses mains et va vers l'autel ou ne pouvant mettre son present d'autant qu'il luy estoit impossible de se dresser, il s'arreste apres tous ses efforts et commence a pleurer et gemir devant Dieu et faire sa priere; Dieu eut si aggreable la devotion et bonne volonté de ce pauvre infirme qu'a mesure qu'il addressoit sa voix vers le Ciel, a mesure aussi son corps se redressoit et ses nerfs s'estant entierement estendus il fut parfaittement guary et redressé (3605), dont il [*p. 207*] eut une telle reconnoissance et fut si surpris de se voir si subittement delivré de son infirmité qu'il se jetta en terre devant Dieu a qui il rendit graces avec larmes et souspirs, mais tirés de son cœur par un autre motif que les precedents et ayant demeuré quelque temps en cet estat humilié devant Dieu, s'en alla en paix sain et dispos.

12. Une femme, qui ne pouvoit marcher qu'appuiée sur deux potences, estant venüe a l'eglise de la Saincte Trinité et ayant fait sa priere y laissa ses deux bastons et s'en retourna en plaine santé (3644).

13. Un enfant ayant mengé avec trop d'avidité, un morceau luy demeura en la gorge qui l'estrangloit, fut apporté a l'eglise ou on luy fit boire de l'eau de laquelle on avoit lavé un vestement de Sainct Barthelemi, dont il fut guary en vomissant le morceau qui l'estrangloit (3668).

14. Un pèlerin retrouve son porte-monnaie volé (3671—3710).[1]

15. Un prestre de Flandre estant en chemin avec quelques pelerins pour venir a Fescamp, fut surpris de voleurs qui le frapperent rudement et luy osterent son cheval avec ce qu'il avoit d'argent; ayant neanmoins continué son chemin fit ses devotions en l'eglise de la [*p. 208*] Saincte Trinité de Fescamp et estoit sur le poinct de retourner, lorsque quelques uns de sa compagnie luy dirent de prier la Saincte Trinité de luy faire restituer ce qui luy avoit esté pris par les voleurs; luy ne faisant pas d'estime des biens temporels

[1] Ce miracle n'est pas dans le livre de Le Hule.

Digitized by Google

ne vouloit pas faire de priere pour recouvrer [1] ce qu'il avoit perdu; neanmoins importuné par ceux qui lui faisoient compaignie, il retourne de son hostellerie a l'eglise et y prie pour le salut de ceux qui l'avoient mal-traitté, demandant a Dieu que s'il estoit pour sa gloire et utile pour le salut de ceux qui retenoient son bien et pour le sien propre, il plut a sa divine bonté luy faire restituer. Ayant achevé sa priere et retournant en son hostellerie, il trouva son cheval a la porte avec ce qu'on luy avoit pris attaché a la selle, se[2] qui l'obligea de retourner une troisieme fois a l'eglise pour rendre graces a Dieu (3751).

Il y a plusieurs autres miracles et merveilles dont quelques uns meriteroient avoir icy place, mais que j'obmets, estant obligé et contrainct en escrivant cecy de rendre les memoires que plusieurs personnes m'avoient mis entre les mains.

16. Un homme détenu par les malfaiteurs est libéré miraculeusement (3753—3844).

17. Une femme acariâtre, par châtiment divin, devient incapable de fermer la bouche; repentante, elle est rétablie (3845—3932).

En tête du dix-huitième miracle le traducteur mentionne de nouveau son modèle:

Le proudon qui en latim mist
Ceste estoire et l'abit prist
A Ffescamp puis de moniage
Et en bien usa son aage
Un miracle mist en son livre
K'entre les autres vout escrivre,
Que sus son cors fist nostre Sire
Tout autresi le vos voil dire
Conme le latin le me conte.

[1] Éd. *recouvrir.*

[2] Il faut entendre *Ce.*

Digitized by Google

18. L'auteur de l'histoire latine est délivré d'une arête qu'il avait avalée (3942).

C'est une citation directe, à la première personne, qui commence au v. 3942 et finit au v. 4389.

Dans ce passage, le rédacteur de l'histoire latine déclare, semble-t-il (car le texte n'est pas très clair), que les miracles qu'il a relatés ci-dessus sont tout ce que ses prédécesseurs ont pris soin de noter afin de les sauver de l'oubli; il les a reproduits de son mieux:

Ces miracles que j'ai retraiz
Ça devant en latim et traiz,
Tant en sai, plus n'en recorderent
Proudessommes quil l'escuterent
Qu'il ne fussent en oublianche,
Mes toz dis mes en remembranche.
Au mielz que je soi les notai.

Il a ainsi prêché d'exemple aux hommes à venir qui commettraient un péché s'ils négligeaient de conserver par écrit les miracles dont ils pourraient être témoins (4010). Puis, sans transition, l'auteur latin dit qu'on offrait à l'église non seulement de l'or et de l'argent, mais aussi des poils de chèvre dont on confectionnait des sacs, des haires et des couvertures préservant les moines du soleil et de la chaleur (4019).

Puis le traducteur continue en faisant toujours parler l'auteur latin à la première personne:[1]

En non de Dieu, dist le proudomme
Quil le livre pas ne [me] nomme,
.III. miracles encor voil dire.

Par cette formule l'auteur latin veut sans doute dire qu'il commence ici une suite de nouveaux miracles qui n'avaient pas encore été racontés par ses prédécesseurs, mais qu'il est lui-même le premier à noter:

[1] La citation ne finit, semble-t-il, qu'au v. 4389.

Digitized by Google

Abbé Guillainme, pere et sire,
Le premier de ta bouche oï,
Escris lei, mont m'en esjoï . . .

Il résulte des indications contenues dans le troisième miracle ci-après (n° 21) que l'abbé Guillaume est Guillaume de Ros, troisième abbé de Fécamp et deuxième du nom, mort en 1108, ce qui date le modèle latin.

Voici maintenant les trois miracles.

19. Un enfant de douze ans, muet de naissance, obtient la faculté de la parole (4033—56).

20. Une femme courbée par une maladie grave est redressée (4057—90).

21. Les corsaires ayant saisi les vivres des moines de Fécamp sont contraints de restituer leur butin; le plus cruel d'entre eux, devenu moine, est puni avec une rigueur particulière (4091).

Ce miracle débute par une indication chronologique. Après la mort de Guillaume, roi d'Angleterre, son fils Guillaume le Roux s'empara de la couronne, au préjudice de Robert, son frère aîné (4103). Robert, pour s'en venger, engageait des pirates, qui saisirent un navire venant d'Angleterre à la Seine, et chargé de vivres pour l'abbaye (4125). L'abbé de Fécamp s'appelait alors Guillaume [1] (4328). La lutte entre Guillaume le Roux et Robert ayant eu lieu après 1087, date de la mort de leur père, le texte latin qui a servi au rédacteur du poème français, pour le passage qui va jusqu'au v. 4389, est nécessairement postérieur à cette date.

Après le récit de la punition d'un des pirates devenu frère de la congrégation, la longue citation d'après le latin finit au v. 4389. Puis c'est le traducteur qui a la parole:

Ichi est le point que fim prengent
Les viex miracles qu'ai contez.
Cil qui o soi out mont bontez

[1] C'est, comme nous l'avons dit, Guillaume de Ros, mort en 1108.

Digitized by Google

Ne mist nïent plus en s'estoire,
Ne ge de plus n'en faz memoire.

Puis il déclare qu'il veut raconter la «seconde dedication» de l'église; mais auparavant il a voulu [1] mettre en vers les miracles ci-dessus, puisqu'ils se trouvaient dans le modèle avant le récit de la dédicace; pour ne pas encourir le blâme, il a voulu raconter les choses dans l'ordre où il les a trouvées.

Après la mort du bon abbé Jean,[2] qui gouverna l'abbaye pendant cinquante-et-un ans, Guillaume [3] fut élu son successeur (4418). Il fit restaurer les dépendances de l'abbaye (4424). Puis, l'église étant devenue trop étroite, il procéda à des travaux d'agrandissement qui furent menés à bonne fin malgré les troubles causés par la guerre de Guillaume le Roux avec son frère Robert (4453). Les autels furent transférés de leur ancienne place à la nouvelle église. Ceci eut lieu en 1099, le mercredi, *La diees* [*et*] *septime kallende De juignet* [4] (4563).

De nouveaux miracles illustrèrent la seconde consécration de l'église (4601).

22. A la veille de la consécration, un enfant tombé dans l'eau appelée la Woute [5], qui court jusqu'à la roue située au milieu de la cour, est sauvé miraculeusement (4620—80).

23. Au lendemain de la fête, un enfant pris de rage est guéri dans l'église (4681—4712).

24. Une femme foulée par les gens qui se pressaient à l'entrée de l'église est rétablie (4713—38).

La Sainte Trinité soit honorée qui a accordé à l'église une telle puissance qu'elle est la plus belle de toutes les fleurs (4747). Notre

[1] *Woil* 4398 et 4402 est parfait (v o l u i), mais présent au v. 4497.

[2] Jean d'Ailly, le second abbé, mort en 1080.

[3] Guillaume de Ros, le troisième abbé, élu en 1082 et décédé le 26 mars 1108, nouveau style.

[4] *Juignet* est juillet. C'est le 15 juin 1099.

[5] C'est sans doute la même qui a été appelée plus tard fontaine Gohier, Gouyer ou Gouyet (Leroux de Lincy, *Essai historique et littéraire sur l'Abbaye de Fécamp*, Rouen 1840, p. 40, 41 et 306).

Digitized by Google

Seigneur continua à accorder à l'église sa protection, et de nombreux miracles s'y produisirent, jusqu'au temps d'Henri II, roi d'Angleterre, fils de l'impératrice Maheut.[1] C'est sous son règne que les corps des comtes Richard, père et fils, furent exhumés (4777).

Henri, cardinal romain, qui avait sous sa garde les corps de deux saints, Nérée et Achille, fut envoyé en France par le pape Alexandre III (4801).[2] Accompagné de plusieurs évêques, il arrive à Fécamp. C'était Henri, cousin germain d'Henri II, roi d'Angleterre[3], qui était alors abbé de Fécamp (4848). Il se réjouissait beaucoup de leur visite. Après avoir séjourné deux jours dans le couvent, les hauts visiteurs tinrent un concile où fut décidée la translation des corps

---

[1] Maheut ou Mathilde, fille d'Henri Ier, dit Beauclerc, roi d'Angleterre, avait épousé en premières noces Henri V, empereur d'Allemagne, puis Geoffroy d'Anjou († 1150), père d'Henri II (1154—89).

[2] Alexandre III fut pape de 1159 à 1181.

[3] Roger d'Argences, quatrième abbé de Fécamp, est mort le 22 mars 1139 (vieux style?). Son successeur fut Henri de Sully (ou de Suilly). Orderic Vital dit qu'il fut nommé abbé en 1140, et la *Chronique de Normandie* en 1139 (Leroux de Lincy, p. 288). Notre poème dit qu'il était cousin germain d'Henri II, roi d'Angleterre (4853). D'autres auteurs indiquent autrement les rapports de parenté. Du Monstier (p. 233) écrit: «Henricus de Solliaco, ceu de Solleio, *de Sully*. Monachus extitit Cluniacensis; Henrici II. sed rectius, Stephani, Angliae Regis, et Henrici, Wintonensis Episcopi, ex sorore nepos: sub finem anni 1139. ceu initio anni 1140. Abbatiae Fiscanensi praeficitur: iuxta Chronicam Normanniae.» Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, avait eu du comte de Blois, son époux (mort en Palestine en 1102), six fils et trois ou quatre filles. Guillaume, l'aîné des fils, épousa l'héritière de la maison de Sully, et en prit le nom; le deuxième, nommé Thibaut, devint comte de Blois après son père; le troisième, Étienne, fut envoyé auprès de son oncle maternel, Henri Ier, roi d'Angleterre (mort en 1154), auquel il succéda; le quatrème, Henri de Blois, est l'évêque de Winchester mentionné par Du Monstier (*Art de vérifier les dates*, II, p. 616; *Histoire littéraire de la France*, XIII, 457). Si l'abbé de Sully était fils de Guillaume de Blois et de l'héritière de la maison de Sully, il n'était pas, comme le dit Du Monstier, *ex sorore nepos* d'Étienne de Blois, roi d'Angleterre. — L'abbé Henri est mort en 1188.

Digitized by Google

saints qui s'y trouvaient. Elle eut lieu en 1162 [1] (4887), en la présence d'Henri II, roi d'Angleterre (4952).

«L'écrit ancien» (4903) énumère les corps saints qui furent exhumés en cette occasion.

Le roi Henri enleva son anneau du doigt, le posa sur l'autel et accorda à l'église à perpétuité le bois voisin de Hogues (4994).[2]

Le légat du pape donna, par une charte qu'il remit à l'abbé Henri, quarante jours d'indulgences aux fidèles qui viendraient là en pèlerinage depuis Pâques jusqu'à l'octave de la Pentecôte. Ceci eut lieu à Fécamp les cinquièmes Nones de mars (5038), c.-à-d. le 3 mars.[3]

Après la translation des cendres des deux comtes, le diable incendia l'église.[4] L'abbé Henri la fit refaire (5079).

En cette occasion, le Saint-Sang fut retrouvé. Ce fut au mois de juillet, dit le poème (5409), la veille de la sainte Marguerite:

[1] Le texte porte, par erreur XLII au lieu de LXII. Mais Robert du Mont, dans son appendice sur Segebert, dit que la translation eut lieu en 1163. Voir Leroux de Lincy, p. 290, qui cite ici une histoire manuscrite du XVIIIe siècle: «M. Le Prevost, député, membre de l'Institut de France, et l'un de nos antiquaires les plus distingués», a communiqué à Leroux de Lincy (*l. c.*, p. 21, n.) un extrait du Cartulaire de Fécamp où on trouve, sous le n° 31, le procès-verbal par Henri, cardinal de la sainte Église romaine, de la translation des reliques de plusieurs saints à Fécamp, en présence du roi Henri II et des évêques de Bayeux, de Lisieux et d'Évreux, *V° nonas Martii, anno 1162*. Il n'y a pas lieu, semble-t-il, de révoquer en doute le bien fondé de ce renseignement.

[2] A en croire Leroux de Lincy (p. 290), ceci aurait eu lieu seulement en 1171: »En l'an 1168, l'église de l'abbaye de Fécamp fut brûlée, et, en 1171, Louis roi de France donna au monastère le privilège pour les vins de l'abbaye, francs et quittes de tous droits et impôts, et Henri II, roi d'Angleterre, duc de Normandie, donna au monastère les bois de Hogues. En la même année, on découvrit l'endroit où était le précieux sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.»

[3] Voir la note 1 ci-dessus.

[4] Le chroniqueur Robert du Mont dit simplement, à l'année 1167: *Fiscanense monasterium combustum est.* Dom Guillaume Le Hule (p. 179) écrit: «Du temps de cet Abbé [Henry de Sully], l'an 1168 et 1170 le 9 de May, le feu consumma une grande partie de l'eglise».

Digitized by Google

L'endemain seinte Marguerite
Ot en sainte yglise sa feste:
D'aaust, ce reconte la geste,
Iert la quatorzisme kalende.[1]

A Noël, la même année, 1171, Thomas, archevêque de Cantorbéry, souffrit le martyre. C'est à cette date que le Saint-Sang fut remis dans le mur de l'église (5490). De nombreux miracles y eurent lieu depuis. L'auteur veut en raconter un avant de terminer son livre (5500).[2]

La dernière partie du poème est occupée par le récit de ce miracle, incomplet de la fin.

25. Une partie du Saint-Sang est volée par un moine criminel nommé Gautier et miraculeusement restituée (5500).[3]

Il existe de ce miracle deux autres relations. Il est d'abord raconté dans la dernière partie du poème du ms. 1555 (anc. ms. Bigot), imprimé en dernier lieu par M. Kajava (p. 113). Ce texte en mentionne la date:

. . . un s'ensuit que Dieu voult faire
L'an mil et .CC. si notoire
Que il est bien digne de memoire.

[1] La fête de sainte Marguerite tombant le 20 juillet, il faut entendre le 19 juillet 1171. Le texte latin sur le Saint-Sang (Kajava, p. 35) porte: *Anno incarnati verbi MCLXXI, xiiij Kl. Augusti,* ce qui fait le 19 juillet.

[2] Le poème est inachevé dans l'unique manuscrit, mais cette indication permet de supposer qu'il n'y manque pas beaucoup. Le miracle qui, dans l'état actuel du poème, en forme la dernière partie, est relaté aussi dans le poème anonyme du XIVe siècle (anc. ms. Bigot) et dans le livre de Dom Guillaume Le Hule. Selon ce dernier texte, il eut lieu en 1201. Cette date donne pour le texte de Madrid le *terminus post quem.* Comme l'auteur ne dit pas qu'il soit contemporain de cet événement, il est probable que son poème est postérieur à cette date au moins d'une trentaine d'années.

[3] C'est Raoul d'Argences qui était alors abbé de Fécamp, le sixième depuis la fondation de l'abbaye. Il fut élu vers 1188, dirigea l'abbaye pendant trente ou trente et un ans et mourut le 6 septembre 1219. Il n'est nommé dans l'un ni l'autre des deux poèmes.

Digitized by Google

Ce récit, entièrement conforme, dans les grands traits, au poème de Madrid, est beaucoup plus court que le passage correspondant de celui-ci, puisqu'il n'occupe qu'environ deux cents vers, contre 568 dans l'autre poème, et encore celui-ci n'est-il pas complet. Comme il n'y a aucune concordance verbale, il y a lieu de supposer qu'ils remontent tous les deux à un modèle commun. La fin du poème plus long ne devait comprendre (tout au moins pour ce qui concerne ce miracle) que quelques vers de plus, dont la fin de l'autre poème nous permet de nous faire une idée.

Le troisième texte est celui que Dom Guillaume Le Hule a inséré dans deux chapitres de son histoire des abbés de Fécamp: chapitre XXV, *De Raoul ou Rodulphe sixiesme Abbé et comment une partie du Precieux Sang fut desrobée, puis restituée*, et chapitre XXVI, *Suitte, Celuy qui portoit le Precieux Sang est miraculeusement délivré des voleurs dont ceux qui luy faisoient compagnie sont tres mal-traittés.* Le chapitre XXV débute par quelques indications sur l'abbé d'alors, Raoul d'Argences, qui sont évidemment une addition de Dom Guillaume. Puis vient le récit du vol, avec, en tête, la date de 1201. Notons que le poème du ms. Bigot indique l'année 1200. Ce n'est donc pas ce dernier texte qui a fourni à Dom Guillaume la date qu'il donne. Pour le reste, le texte de Le Hule et celui de Madrid présentent une similitude qui va souvent jusqu'à la concordance verbale. Je ne saurais dire si Dom Guillaume a utilisé pour cette partie le poème de Madrid. Si oui, cela constituerait une présomption pour que les miracles 1—13 et 15 proviennent eux aussi du même modèle; mais cela n'est pas nécessairement vrai, puisque notre miracle n° 25 ne faisait pas partie de l'ancien *liber miraculorum*, étant de date plus récente et se trouvant, aussi bien dans le poème de Madrid que chez Dom Guillaume, séparé des autres. Dom Guillaume appelle le moine voleur *Vautier* (le copiste du poème de Madrid écrit *Waltier*, *Galtier* et *Gautier*); cela semble indiquer qu'il a utilisé un texte français et non latin. Mais ce texte français pouvait être autre que notre poème. La fin du chapitre XXVI donne encore sur la relique des détails qui n'étaient probablement pas dans son modèle, mais qu'il connaissait

Digitized by Google

de visu. J'ai indiqué par une note, dans le texte de Dom Guillaume que je fais suivre, l'endroit qui correspond à la fin du poème du ms. Bigot et, probablement, à la fin du modèle de Dom Guillaume.

Voici les chapitres XXV et XXVI de Dom Guillaume Le Hule (p. 181).

CHAPITRE XXV

De Raoul ou Rodulphe sixiesme Abbé et comment une partie du Precieux Sang fut desrobée, puis restituée.

Raoul ou Rodulphe d'Argences, lieu de sa naissance, au diocese de Baïeux, fut successeur de Henry et sixiesme abbé de Fescamp en l'an 1190. Il fit allonger la nef de l'eglise de cinq arches de costé et d'autre avec le portail et les deux tours dont les vestiges presque ruinés par les injures du temps et de l'air, montrent quelle a esté la magnificence de l'ouvrage.

Ce fut cet Abbé qui reçeut dans son monastere un nommé Frere Vautier (5502), qui avoit quitté l'habit de Cisteaux vers l'an 1201, celuy cy reçeu pour frere servant (5540), d'autant [*p. 182*] qu'il n'avoit pas connoissance des lettres. Apres deux ans de profession (5565), on ne scait par quel motif, il voulut faire le voyage de Jerusalem, et ayant pris secrettement une partie du Precieux Sang de Nostre Seigneur avec un os du bras de Saincte Marie Magdeleine (5579), quelques jours apres ce vol il se met en chemin pour le voyage de la Terre Saincte en compagnie de deux autres religieux de Fescamp, l'un prestre et l'autre diacre (5588), et avec eux un seigneur que les anciens escrits disent un soldat, nommé Godard des Vaux ou Godarville[1] avec un sien fils qui estoit clerc nommé

[1] La raison pour laquelle Dom Guillaume Le Hule l'apelle Godard des Vaux *ou Godarville* est peut-être celle-ci. H. Gordon de Genouillac (*Histoire de l'abbaye de Fécamp et de ses abbés*, nouvelle édition, Fécamp, 1875, p. 290) mentionne, comme se trouvant dans le Cartulaire de l'abbaye de Fécamp (Cabinet des titres de la Bibliothèque nationale, fonds Moreau) l'acte d'une donation de la dîme, du marché et de la foire de Goderville

Digitized by Google

Guillaume (5594). Ils estoient voisins du monastere, sur le chemin devisant ensemble ce Frere Vautier entre autres discours familiers, dit a Godard des Vaux, qu'il portoit avec soy de tres precieuses reliques, desquelles il esperoit une protection avantageuse, pour heureusement faire le voyage qu'ils entreprenoient, sans touttefois luy dire quelles estoient ces Reliques (5606). Quelques jours apres arrivés en un port de mer, ils payerent leur passage et s'embarquerent; le commencement de leur navigation fut asses tranquille et paisible, mais sur le milieu de leur routte (5619) le ciel [*p. 183*] s'obscursit, les vents commencerent a souffler et la mer s'agitta tellement, que les flots faisoient aller leur navire a leur gré et rendoient le travail des matelots inutile en sorte qu'ils desesperoient de leur salut, et la tempeste fut si grande, qu'ils abbandonnerent leur vaisseau a la fureur des vents et n'attendant plus que la mort par le naufrage, ils s'excitoient les uns les autres a demander le secours de Dieu qu'ils ne pouvoient plus attendre d'autre costé (5641) et confessoient leurs peschés, pour se disposer a la mort qu'ils voioient si prochaine. En ce grand peril, Godart des Vaux se souvint que Frere Vautier luy avoit dit qu'il avoit de tres sainctes reliques, et tres precieuses, aux quelles il mettoit l'esperance de son salut, Dieu permettant qu'il entra en cette pensée (5651), il approche ce frere, et luy parle de la sorte (5660): «Frere Vautier, je me souviens que vous m'avés dit en chemin que vous portiés des Reliques tres precieuses aux quelles apres Dieu vous mettiés l'esperance de vostre salut et de ceux qui vous font compagnie; vous aves porté deux ans [1] l'habit de religieux de Fescamp ou tout le monde scait qu'il

faite le 14 février 1268 à l'abbaye de Fécamp par Godart des Vallées, seigneur de Goderville. Le *Goudart des Was* du poème doit probablement être compris comme Godart des Vaux. Mais pour conclure à l'identité du chevalier qui, vers 1201, avait un fils adulte, et du donateur de 1268, il faudrait admettre que ce personnage eût été, au moment de la donation, âgé d'une centaine d'années.

[1] Le poème (v. 5668) porte ici, probablement à la suite d'une erreur de copiste, *Par trois anz*. Cf. v. 5565 (*Deuz anz*).

Digitized by Google

y a quantité de [*p. 184*] reliques, et mesme du Precieux Sang de Nostre Seigneur Jesus Christ que la mer y apporta de Jerusalem, dans le tronc d'un figuier, prenés garde que vous n'ayés esté asses hardy d'en avoir pris quelque partie, au desçeu de l'Abbé et des Religieux et que ce ne soit pour cela que Dieu permet que nous soyons dans ce peril nous voulant avec vous faire porter la peine de vostre faute, car je ne croy pas que Dieu veuille qu'on prive une eglise dediée a son nom d'un Thresor si precieux qu'il luy a voulu donner avec tant de prodiges» (5700). A ces mots, le frere plustost esmu de la crainte de la mort que de l'amour de Dieu ou du repentir de son crime, advoua devant tous qu'il avoit pris secrettement sans que personne en sceut rien, une partie du Precieux Sang, et un morceau de l'os du bras de Saincte Marie Magdeleine (5720), et qu'il avoit dessain, estant arrivé a Jerusalem de bastir une chapelle en l'honneur de ceste precieuse relique pour y attirer la devotion du peuple (5731). A peine eut il achevé son discours, que la mer devint calme et tranquille comme un estang et les nuages estant dissipés l'air reprint sa premiere [*p. 185*] face en un moment (5757). Godard des Vaux voyant ce changement miraculeux apres l'adveu du frere Vautier le pria de commettre les reliques a sa fidelité, luy promettant, si Dieu luy faisoit la grace de retourner a Fescamp (5770), qu'il les restitueroit a l'eglise de la Saincte Trinité parce qu'il croioit que c'estoit la volonté de Dieu qu'on les remportast au lieu d'ou on les avoit emportées. Le frere eut peine a satisfaire a cette demande, ne pouvant se resoudre facillement de donner le thresor dont il estoit saisi (5778). Sur ces entrefaites, les nautonniers surpris du miracle qu'ils avoient veu et entendant qu'on traittoit de rendre le Precieux Sang en consideration duquel la tempeste avoit esté excitée et avoit cessé, le demanderent et dirent que c'estoit a eux a qui on le devoit donner et ne le pouvant avoir par douceur, se disposoient de l'avoir par force (5793), mais Godard des Vaux avec quelques autres de ses amis appaiserent ces matelots, leur remontrant qu'estant voisin de Fescamp et que mesme ayant contribué a sa fondation, par quelque petite partie de son patrimoine,

Digitized by Google

il estoit juste qu'on luy donnast le Precieux Sang a remporter au monastere [*p. 186*], d'ou il avoit esté emporté (5813), ce qui luy fut accordé sans que plus aucun s'y opposast, et ayant reçeu ce precieux depost, il jura et promit en presence de tous, que si Dieu luy donnoit la grace de retourner en son pays, il se rendroit en l'eglise de la Saincte Trinité (5828). En suitte le vent leur ayant esté favorable, ils arriverent en peu de jours au port, et estant descendus du navire cheminerent quelques jours par terre, jusques a ce que ils arriverent au sepulchre de Nostre Seigneur Jesus Christ avec son Precieux Sang, ou ayant fait quelques jours leurs devotions ils retournerent sur leurs pas et se remirent sur mer et navigerent heureusement jusques au port (5848) ou estant descendus en terre, firent quelque chemin sur des chevaux, mais qui dans la suitte leur fut plus funeste et dangereux que leur navigation n'avoit esté, d'ou apres quelques peines ils furent delivrés par une autre merveille comme nous allons voir par le chapitre suivant (5868).

CHAPITRE XXVI

[P. 187] Suitte. Celuy qui portoit le Precieux Sang est miraculeusement delivré de voleurs dont ceux qui luy faisoient compagnie sont tres mal-traittés.

Apres que nos pelerins furent descendus de leur barque et cheminant par terre sur quelques chevaux pour se rendre en leur pays, Godart des Vaux et son filz Guillaume marchoient avec une grande compagnie de pelerins, portant la Relique du Precieux Sang, et avoient fait une bonne partie de leur chemin quand ils virent de loing une trouppe de brigands et voleurs qui venoient a eux a grands pas pour les voler et estant proche, Godart pensa a ce qu'il avoit a faire, pour empescher que la [*p. 188*] Relique precieuse qu'il portoit ne fut le butin de ces larons (5892). Pour cet effect il donna ce thresor sacré a son filz Guillaume luy disant: «Mon filz, prends de ma main le Sang Precieux de Jesus Christ et avance ton chemin avant que ces voleurs soient a nous (5902); pour moy je demeurerai

Digitized by Google

avec cette trouppe me confiant en Dieu qui nous peut delivrer de leurs mains; quand a vous, hastés vous le plus que pourrés, et que Dieu soit avec vous dans vostre chemin (5910).» Le clerc reçeut cette precieuse Relique avec grand respect, et ayant precedé la compagnie il poussa son cheval qui estoit tout faible et fatigué du chemin, qui alla neanmoins d'une si grande vitesse qu'il sembloit plustost voler que cheminer (5928), Dieu sans doutte le permettant ainsi pour la Relique. Les brigands qui le virent se separer des autres crurent qu'il portoit le meilleur du butin ou quelque chose de precieux (5935), ils montent sur les plus vittes et meilleurs de leurs chevaux et coururent apres luy, mais, chose admirable (5942)! Dieu qui avoit augmenté la vitesse du cheval de Guillaume et[1] retarda celle de ceux qui le poursuivoient, et fut en asseurance de leurs [*p. 189*] poursuittes et preservé des dards et fleches qu'ils tiroient sur luy, par la vertu du Precieux Sang qu'il portoit (5949). Ces brigans voiant qu'ils perdoient leur peine a le poursuivre tournerent leur rage sur la trouppe de pellerins, qu'ils mal-traitterent avec une furie tout a fait barbare, leur emporterent tout ce qu'ils pouvoient avoir sans leur rien laisser, les outragerent et blesserent de leurs coups furieux et mesme en tuerent un (5994), puis se retirerent, ayant assouvy leur cruauté sur cette innocente trouppe. Godard des Vaux, mal-traitté avec les autres, estoit neanmoins consolé que son filz qui portoit la precieuse Relique avoit eschappé de leurs cruelles mains, et estant de retour en son pays avec son filz Guillaume (6027) donnerent advis a l'Abbé Rodulphe qu'ils rapportoient le Precieux Sang qui avoit esté emporté de leur monastere et s'estant mis en chemin pour le rapporter a Fescamp selon la promesse qu'ils en avoient faitte avec serment, l'Abbé et toute la communauté furent processionnellement au devant, portant la croix et des cierges en leurs mains, suivis d'une multitude de peuples (6068);[2] s'estant rencontrés et joing Godard fit recit, en presence de tous, des [*p. 190*]

[1] Il faut supprimer *et*.

[2] Ceci correspond à l'avant-dernier vers du poème de Madrid, dans son état actuel.

Digitized by Google

merveilles qui s'estoient faittes par la vertu du Precieux Sang, tant sur la mer que sur la terre en la rencontre des voleurs ainsi que nous venons d'escrire, puis chantant des hymnes et cantiques, allerent en l'eglise ou estant entrés, Godard des Vaux ou comme nous avons dit Godarville, accompagné de son filz et de sa femme, mit sur l'autel de la Saincte Trinité, le Precieux Sang, avec une partie d'un os du bras de Saincte Marie Magdeleine, et en mesme temps fit donation a l'Abbaye de Fescamp, du patronnage de Godarville dont il estoit seigneur, et tous ensemble rendirent graces a Dieu pour la restitution de cette precieuse Relique, qui est conservée dans un petit vase de cristal, tres bien travaillé, ou on tient que le frere qui l'avoit desrobée l'avoit luy mesme mise en ce vase[1] qui est attaché d'une chainette d'argent au grand reliquaire ou est le Precieux Sang et la Relique de Saincte Marie Magdeleine est dans un bras d'argent doré conservé dans le Thresor.

Ce mesme Abbé Raoul ou Rodulphe obtint de Philippe Auguste, Roy de France, le droit de haute et moienne justice dans touttes [*p. 191*] les despendances du monastere, en consequence de quoy il presta serment de fidelité et fit hommage a ce prince l'an 1211. Ce droit avoit esté donné a l'Abbaye de Fescamp par Richard second, Duc de Normandie, comme il a esté marqué cy devant.

Raoul mourut vers l'an 1220, apres avoir esté Abbé trente ans; son corps repose proche l'Autel de Sainct Taurin appresent de Sainct Benoist a main gauche de l'autel ou se voit son tombeau un peu eslevé de terre, soubz une arche dans la muraille, sur le quel est une effigie de bois qui autrefois estoit couverte d'airain.

La langue de l'auteur

Je ne donnerai pas ici un exposé complet des faits linguistiques qu'on pourrait relever dans le poème de Madrid, mais me bornerai à signaler quelques traits caractéristiques.

[1] C'est à peu près la fin du poème du ms. 1555. Le reste est probablement une addition de Dom Guillaume.

Digitized by Google

Voyelles et diphtonques. — Il n'y a aucune preuve de la confusion de l'*a* et de l'*e* nasals. Au contraire, les v. 933—6, où deux paires de vers se suivent, la première en *a*, la seconde en *e* nasals, indiquent que les deux sons sont séparés, puisque le poète ne fait jamais suivre quatre vers sur la même rime. La rime *fame* : *seme* 3849 peut être interprétée soit comme *feme* : *seme*, soit comme *fame* : *same*; *fame* (f e m i n a) rime avec *fame* (f a m a) 2491. — *ai* rime avec l'*e* ouvert: *ellés* (*eslais*) : *adés* 295. — *Guillamme* est la seule forme de ce nom attestée par la rime (: *ame* 3105); mais le copiste emploie diverses autres formes (voir à l'Index).

ie et *e* (< *a* lat.) riment parfois ensemble: *s'asemblerent* : *quiderent* 5375, *preé* (*proié*) : *veé* 5508.

La réduction de *-iee* en *-ie* est prouvée par *prie* : *otroïe* 2112, *angoissie* : *haschie* 4065, etc.

**iei* donne *i*, comme en français du Centre: *dire* : *sire* 484. Mais d'autre part le résultat *ie* est prouvé par *piez* (p e d e s): *despiez* (d e s p e c t o s) 3771. A la même catégorie appartiennent *estrieve* : *grieve* 1201, *mirre* : *pierre* 4517 et *baptestire* : *chiere* 4847.

La rime *grieve* : *lieve* 1773 est intéressante en ceci qu'elle prouve que le poète employait la forme dialectale *lieve* et non *lieue* (l e u c a).[1]

Consonnes. — *Feel* : *conseil* 391 indique probablement que l'*l* pur peut rimer avec l'*l* mouillé. — Les rimes mixtes du type *franche* : *France* sont fréquentes: *vice* : *entiche* 2023, *place* : *esrace* 2861, *Avrences* : *sentences* 4837, *sachent* : *refachent* 5071, *sache* : *fache* 5689. *Lasque* : *pasque* 5029 est une pure rime «picarde».

Morphologie. — Les anciennes règles de la déclinaison (je l'ai déjà dit) sont très sommairement observées.

Il y a de nombreux exemples de féminins analogiques d'adjectifs qui avaient anciennement une seule forme pour le masculin et le féminin. Que ces formes modernes appartiennent au poète et non au copiste, cela est prouvé tout au moins pour (*Maante* :) *sachante* : *joiante* 3845, 3931.

[1] Tobler-Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, s.v. *aïe*, enregistrent, à côté de *aïe*, *aiue*, etc., aussi la forme *aïve*.

Digitized by Google

Devant les mots commençant pas une voyelle, l'auteur emploie, à en juger par la correction des vers qui entrent en considération, aussi bien l'ancienne forme féminine du pronom possessif (*s'oreison* 3565) que la forme moderne (*sen oreison* 3544).

Les imparfaits normands en *-ot*, très fréquents à côté des formes en *-oit*, riment le plus souvent entre eux. Mais *out* : *fiout* 4217, *pesot* : *ot* : *fiot* 5213, 5393 prouvent qu'ils appartiennent bien à l'auteur.

Il y a peu de rimes inexactes. Notons *uslagues* : *nages* 4171 et *affaitent* : *essaient* 273. Cette dernière est peut-être due à la corruption du texte.

Dans le poème, tel qu'il a été conservé, il y a un grand nombre de vers inexacts, surtout des vers trop courts, ce qui est dû, au moins pour la plupart, à la négligence du copiste. Il est pourtant facile de constater que les voyelles en hiatus ne sont pas encore tombées.

Le poète recherche la rime riche, mais sans s'y astreindre d'une manière absolue.

Il est permis de tirer des faits ci-dessus la conclusion que la langue du poète est teintée de traits caracteristiques du dialecte normand. Mais l'auteur n'ignorait certainement pas la versification des poètes du Centre de la France. Rien dans la langue de l'auteur n'empêche d'attribuer le poème au milieu du XIIIe siècle.

La Langue du copiste

Le dialecte du copiste était le normand ou un dialecte voisin.

Un des traits les plus caractéristiques est le redoublement de la voyelle. Il est fréquent surtout pour *e* à la fin des mots: *abeïee* 555, *eüeez* 4808, *miee* (*mie*) 1774, etc.; mais il se trouve aussi à l'intérieur des mots: *rüeerent* 4300, *gesoicent* 4402, *proeeche* 4422, et aussi bien pour *a* : *damaajassent* 4284, *otroiaames* 4362.

La diphtongue *ei*, devenue de bonne heure *oi* en français du Centre, est maintenue: *feiz* : *beneeiz* 1423, etc.

Digitized by Google

A une diphtongue du français du Centre correspond d'autre part souvent une voyelle simple, et *vice versâ*.

Là où on a *oi* en français du Centre, le copiste écrit *e* : *bouffez* (*boufoiz*) 223, *veer* : *seer* 740. A côté de ces voyelles simples, on a d'autre part *voier* 937, *soieit* 4497.

Daniers 654 est à *Daneis* 676, 678, *Danois* 5118, 5288 ce que *anchiez* 38 est à *ançois*.

Là où le français du Centre a *i*, on trouve *ie*, et *vice versâ* : *lumire* 3617, *grieve* : *Genevive* 4931, *maniere* : *Quanterbiere* 5425, *issierent* 4297, 5835, *arieverent* 5833, *lieson* 1589, *liessable* 5024, *giest* 1662, *giessant* 2977 (*gesantes* 4640). Notons *aiesse* (*aise*) 1806.

Il faut sans doute voir une diphtongaison normande aussi dans *mueeable* (*muable*) 5517, comme dans *suer* (*sur*) 1152.

Consonnes. — Le copiste redouble souvent la consonne initiale: *Ffescamp* 1145, *ffenestre* 1147, etc. Le redoublement se produit, pour *l*, de telle sorte que le mot précédent reçoit à la fin un *l* parasite *quil la* (= *qui la*) 1686. Cet *l* apparaît aussi ailleurs par une sorte d'assimilition régressive: *cil a quil il* (*a qui il*) 1348. Un cas un peu différent est *ill ont* (*il ont*) 1679.

Le copiste affectionne le *w* (pour *v*): *wivre* (*vivre*) 1591. Quelquefois il l'écrit *uu* : *sauuer* (*sauer*, c'est à dire *savoir*) 1036, *auuanche* (*avance*) 5344.

Morphologie. — Le copiste emploie régulièrement la désinence *-on* à la première personne du pluriel. Ces formes rimant toujours entre elles, il n'y a pas de preuve matérielle pour qu'elles appartiennent à l'auteur, mais c'est néanmoins à peu près certain, cette désinence étant constante dans les textes normands.[1]

[1] Sur le manuscrit Douce 189 de la Bibliothèque Bodléienne, présentant un aspect dialectal très analogue à celui de notre manuscrit, voir mon compte-rendu de E. S. Murrell, *The Death of Tristan*, dans *Romania*, LIV, 1928, fasc. d'avil.

Digitized by Google

Établissement du texte

Dans l'établissement du texte j'ai suivi la méthode qui s'impose lorsqu'il s'agit de publier un texte conservé dans un seul manuscrit, c'est a dire que j'ai reproduit celui-ci chaque fois que la correction à faire n'était pas évidente. J'ai relégué dans les notes les autres corrections, même probables. Je n'ai pas signalé toutes les corrections qu'un lecteur quelque peu expérimenté peut faire sans indication. Dans les leçons rejetées on en trouvera peut-être quelques-unes qui pourraient être des graphies individuelles[1] plutôt que des fautes. J'espère que les lecteurs excuseront cette inconséquence.

[1] Le copiste écrit p.ex. presque toujours *poient* au lieu de *pooient*. Cette graphie, quitte à la signaler, aurait à la rigueur pu être maintenue, bien qu'il eût donné à beaucoup de vers un aspect faux.

Digitized by Google

(*Madrid, Bibl. nat., ms. 9446, anc. Ee. 150, fol. 5*)

[Livre premier]

Chi commenche conment l'yglisse de Fescamp fu premierement fondee par un cherf et par Ansegis duc de Franche, et enn aprés par seint Wanine et par le roi Lotaire, et enn aprés par le duc Willaume, et par les .ij. dus Richars aprés.

Chil qui de conter s'entremeit,
Qui sa cure et s'entente meit
A rimer la plus haute estoire
Ke nus puisse avoir en memoire,
Mande salus premierement
A touz cheuz qui parfaitement
Jhesucrist ennorent et servent,
Et qui la soce amor deservent.
Nostre ewangille nos raconte
Que petit waut et riens ne monte
Lumiere quant ele est couverte;
Mes, s'en la tient haute et aperte,
Tuit chil seront enluminé
Quil la verront de sa clarté.
Por cen ai une ouvraigne emprise
A translater, conme l'yglise
De Fescamp fu primes fondee,
Et conment el fu achevee,
Et de latim en romans meitre,
Ke cil quil ne sevent la leitre,
Kant en franchois l'orront retraire,

Digitized by Google

Que l'estoire lor puisse plaire,
Se de cuer i woullent entendre; (*Fol. 5 b*)
Ker cascuns doit volentiers tendre
A l'ouvraigne Deu reveler
Et as segrez le roi cheler.
Et vos qui cest livrez vesrez,
Oïr et croire le porrez,
K'assez wouldroie je mex taire
Del tout que menchonche avant traire.
Chil quil l'estoire en latim mist
Et os ses mains les moz escripst
Par estoit de si seinte vie
Ke il por voir n'en mentist mie.
Ja riens nule n'i ajoindrai,
Mes l'estoire vos conterai
Au plus que je porrai briement.
Mes anchiez el conmenchement
Wos woil les capitres descriuure
Dont je wouldrai faire le livre.

Chi orrez por quoi sont fondeez
Et des cors seinz enlumineez
Les yglises et les monstiers;
Ce ert nostre capitres premiers.
Li segont iert de la valee (*Fol. 5 v°*)
De Ffescamp seinte et honoree,
Con Dex l'eslit et woult sacrer
Por lui servir et honorer.
Li tiers si sera d'Ansegis,
Uns dus waillant et de grant pris,
Qui grant part de Franche tenoit
Et noblement la maintenoit.

25 relever — 26 Tobie, XII,7: *Etenim sacramentum regis abscondere bonum est* — 41 Cchi — 44 *Il faut lire* C'ert *ou bien* nos capitres.

Digitized by Google

Des chevaus et des chiens sera
Li quart capitre, et contera
Conme estanchierent et recrurent,
Kant aprés le blanc cerf corrurent.
Li quint iert conme Dex chastie
Saint Waninc, qui tant s'umelie
Que le leu savoir deservi
Ou Dex woulloit estre servi.
Le siste iert del bon roi Lotaire,
Ke Dex ama et wout atraire
A wuidier le lieu et monder
Ou il voult s'yglyse fonder.
Li .VII. iert conme furent misses
Les saintes nonnains et assisses
Qui .III. cenz et .LX. furent,
Et de qui maim le lieu rechurent.
De seint Oien iert li uistisme
Et de seint Wandrille meïsme,
Em qui garde les virges furent;
Cil les traitierent conme il durent.
Li .IX. iert conme en Normendie
Vint Hastenc et sa conpaignie,
Qui les seintez virges ochistrent
Et tot le lieu en cheindre mistrent.
Li disme iert conme l'abeïee
Fu refondee et restablïec
Per Guillamme, le duc puissant,
Qui mont fu seint hom et waillant.
L'onziesme capitre a droiture
Conterai de la couverture
Qui par mer, ou ele fu misse,

65 .VII. *est pour* setme — 69 vistisme — 73 *Vers trop long, si on lit* novisme; *on pourrait supprimer* iert; *mais on doit plutôt lire* none — 83 *Le sens exige* Qui vint par mer, ou el fu m.

Digitized by Google

Et des .II. fus tout a devise.
Et la douzisme mention
Faiz de la dedication
Del coutel que l'angre laissa, (*Fol. 5 r° b*)
Del perron que ses piez plaissa.
Del bon duc Richart vous dira
Li tressissme, qui grant ire a
Et plaint et regrete l'yglise,
Kant la voit de si pouvre assisse.
Li .XIIII. si reconte
Conme Richart, li gentil conte,
L'yglise grant et large fist
Et beaus aornemens i mist.
Li capistres sera quinzinmes
D'un prestre bons hons et seintismes
Qui vit le saint pain, qui iert blanc,
Müer en char, le wim en sanc.
Ne vos ferai pas granz aloignez.
Li .XVI.mes de channoignez
Vos dirai, chen ai proposé,
Por quoi en furent desposse.
La mort del bon Richart retrait
Li diesseptismes et trait
Genz a pitié par les beaus diz
Qu'il dit, kant enseigne son fiz.
Li .XVIII. devise
Del segont Richart, qui l'yglise
Ama sor toute riens et crut
Et con la ducheé rechut.
Puis orrez el dissenoffvismes

85 *Il faut corriger* Et *en* En, *ou plutôt, au vers suivant,* Faiz *en* Fait — 102 *Il faut résoudre* .XVI.mes *en* dies et sistes — 106 *Il faut corriger* Li dies et septismes — 109 ·XVIII· *est pour* dies et uitismes.

Digitized by Google

Conme li bon conte meïsmes
O ses mains les lieuz disposa
Ou les officines posa.
El wintisme m'orrez retraire
Con par grant sens i fist atraire
L'ewe cil quil n'estoit pas niche,
Et corre par cascune offische.
L'autre vos dirai des mesages
Bien parlanz et cointes et sages
Et vos conterai l'achaison
Par quoi alerent a Dyjon.
Aprés nos ont amenteüee
Del premier abbé la venüee,
Guillanme, qui de Dojon vint
Et quil le lieu tres bien maintint.
Puis orrez del songe que virent *(Fol. 6)*
Les chanoignes, quant departirent
Del lieu par le conmant del conte,
Si con l'estoire le reconte,
Et puis con les moignes i vindrent
Qui Dieu et charité maintindrent,
Et conme il furent assemblé;
Che ne vos sera pas emblé.
Li chapistre de la franchisse
Ke le duc conquist a l'yglise
Vint et chimquiesme vos ferai.
L'estoire chi conmencherai.

Quant Dex vout que fust delivré
Som pueple, qui estoit livré
A mort et a destrution,
Que deable en subjection
Tenoit, si descendi en terre

132 conme — 133 conme.

Digitized by Google

Por lui sauver et por lui querre,
S'eslut une sainte maison
Ou il prist habitation:
Cen fu la virge gloriose,
Qui tant fu sainte et preciose
Ke virge puchele effanta
N'omques hom a lié ne hanta;
Par le seint Esperit conchut,
Deu effanta si conme el dut,
Ne senti dolor tant ne quant,
Virge fu aprés et devant.
Et Dex, quil n'estoit entechié
De nule teche de pechié,
Nasqui sanz pechié de sa mere
Por nos oster de mort amere.
Essi vout Dex homme sembler
En terre por honme sauver
Ke en guisse d'onme mainsist,
Honme que il de noient fist.
Et nequedent, se lui pleüst,
Plus de legier tolir peüst
Au deable sa poiesté;
Mais issi fu sa volenté:
Par sen essample woult mostrer
Com porrïez a lui aler,
Cil quil erent et quil seroient (*Fol. 6 b*)
Et qui de lui parler orroient.
Par sa mort touz nos rachata;
Par grant humilité mata
Orgoil, et par sa grant vertuz
Furent touz vices confonduz.
Ses deciples tramist par terre

161 assembler *avec* a *exponctué* — 163 Ken — 176 *Dans* confonduz *il y a, entre* d *et* u, *un* e *peu distinct ajouté après coup.*

Digitized by Google

Por preïchier et por aquerre
Le pueple, et a creanche atraire,
Et por le suen servise faire.
Tant monteploia lor partie
Ke aprés sa mort par envie
Le tyrant mont enn ochioit
Qui en lui croire ne woulloit.
Nequedent la greignor partie
Del mont fu par eulz convertie;
Mostiers et yglises fonderent
Et seintes gens i assemblerent.
Les cors del cheuz i furent mis
Qui por Dieu estoient ochis,
Et es nons d'euz ront il fondeez
Plusors yglises et sacreez.
Por cen woult Dex qu'issi fust fait
Ke le pueple qui iert atrait
A craance de ses pechiez
Fust par seinte yglise purgiez.
En son non aprés par raison
Woult Dex en terre avoir maison
Ou son pueple sil le servist
Ke il sa grace deservist.

El realme de Franche avoit
Um païs, Cauz nonmez estoit;
En la terre sist de Neutrie,
Ke or apelon Normendie.
El païs out une valee
Qui n'iert pas de genz hanstee.
Sor mer sist; Fescamp avoit non.
Closse iert de haus murs environ.
En grant forest estoit assisse

206 *Vers trop court; il faut peut-être lire* n'estoit *au lieu de* n'iert.

Digitized by Google

Ou bestes out de mainte guise
Qui en la valee hanstoient
Por chen qu'espois bois i trovoient.
Illuec woult Dex sa maison meitre, *(Fol. 6 v°)*
Si con tesmoigne et dit la leitre,
Conme orendroit m'orrez retraire,
Se il vos weult soier et plaire.

Ichi conmenche d'Ansegis, duc de Franche.

Ill out jadis uns rois en Franche
Qui mont estoit de grant puissanche,
Hardis estoit, de grant renon;
Ansegis ot non li proudon.
Grant partie tint de la terre.
Onques genz ne li murent guerre
Dont il n'abatist les bouffez.
Paiens le sourent mainte foiz,
Qui par armes veincus estoient,
Kant sor lui a guerre venoient.
Sa terre bien en delivrot,
Sis ochieut et detrenchot.
Simples estoit, de bone vie,
Et plain de grant chevalerie.
De toz bons muers iert entechiez;
Cortois iert et bien affaitiez.
Les reimes d'entor lui gardoit
Et maintenoit et conseilloit.
Por conseil querre a lui venoient
Tout cil qui mestier enn avoient.
Del siecle proisoit poi la cure,

228 *Il faut corriger* ochieut *en* ochioit — 231 bons *est peu distinct à cause d'une tache.*

Digitized by Google

Mais il ot si grant teneüre
Ke il li convenoit penser
Por garder sa terre et tenser.
En Cauz venoit esbanoier
Por berser et por archoier
Par la terre, qui iert soutive
Et de granz forez pleinteïve,
Ker sor toute autre riens ot chiere
Joie de bois et de riviere.
De Ffescamp hantoit la valee,
Qui de bestes iert mont pueplee,
Et berser pas ne s'en faignoit
Bestes, quant l'en lui achenoit.
Bons chienz avoit et bons serjanz
Qui de bois estoient sachanz. (*Fol. 6 v° b*)

En Cauz fu a un jor d'esté,
Ou il avoit grant pieche esté.
Cel jor mont matin se leva,
Si tost conme l'aube creva,
Anchois assez qu'il ne soloit,
K'en la forest aler woulloit.
Ses veneors devant lui mande
Le bon duc, et sil lor conmande
Ke ars et saietes preïssent,
Chiens desliassent et venissent
O lui en Ffescamp sanz atendre,
Et il feïssent meitre et tendre
Touz lor engiens que il avoient,
Qui as bestes prendre waloient.
Tantost conme il l'ot conmandé,
Cil n'i ont gaires demoré.
Lors veïssiez a froissillier

250 acheuoit — 264 tentdre *corrigé de* tentrre.

Digitized by Google

Fers barbelez et soütillier
Et ces ars tendre et encorder
Et a ces fleiches empener.
Ces reis ennarment et affaitent,
Ces cordes tirent et essaient
Por tristres faire et por sentir
S'il porroient bestes tenir.
Kant tres bien furent atorné,
Monterent, si s'en sont alé,
El val de Ffescamp sont venu.
Lors n'i ot pas grant plait tenu.
Lors engiens ont bien atillié,
Et li chien sont apareillié
De corre, quant mestier en iert,
Si con la chose le requiert.

Issi cevauchierent grant pieche.
Ne virent chose quil lor sieche,
Tant c'un cherf ont aconcheü;
Mais onc si bel ne fu veü:
Tout estoit blans, ce est la sonme,
Plus bele beste ne vit homme,
N'out en lui tache ne laidure,
Mont estoit bele sa figure.
Le duc et ses gens s'esbahirent.
Nequedent emprés lui ferirent (*Fol. 7*)
Chevax et chiens de pleim ellés,
Mes por noient, que tot adés
Le cherf lor engien depechoit,
Legierement outre passoit.
Tant le cachierent et suïrent
Ke el fons del wal l'embatirent.
Lors se tint quei tot a estal.
Dont veïssiez chien et cheval

Digitized by Google

Langues traire, bouches baer;
Ne pooient avant aler.
Les archiers por nient i traoient,
Ker mal faire ne li pooient.
Li cerf ses cornes abaissa
Et son chief vers terre plessa.
Li chien furent contrait et mu
Et li cheval si recreü
Ke il ne se porent mouvoir.
Et si vos di ge biem por voir
Que li bon duc et sa gent orent
Tel merveille que plus ne porent.
Le duc ses chevaliers apele:
«Seignors, veez aventure bele,
Fait il, et grant senefianche,
Ke Dex nos monstre sanz doutanche
K'en cest lieu aucum bien fera
Dont en terre essauchié sera.
Descendon tuit, si aoron
Som message, sil li prion
Qu'il ne nos woille cheler mie
Ke cest blanc cerf nos senefie.»
A terre des cevax alerent
Et Dex par le cerf aorerent
O cuer, o contrichion pure;
Et Dex lor monstra a droiture
Qu'il ot oïe lor proiere,
Ker as cevax revint ariere
Lors forche que perdu avoient,
Et li chien, qui constrait estoient,
Furent tantost resvigoré.

304 poient — 306 poient — 316 *Le vers est trop long, à moins que* veez *ne compte pour une seule syllabe* — 317 il *manque* — 326 aorent.

Digitized by Google

Kant cil orent grant piche oré,
Vers le cerf garde quil faissoit
Un mont bel cerne entor lui droit, (*Fol. 7 b*)
Roont ausi conme polote.
Par chel cherne lor monstre et note
Ke Dex, qui est sire del mont,
Qui ensement est tot roont,
Metroit illuec une maison
Qui seroit fondee en son non.
Kant cen ot fait, si s'en ala;
Mes nul ne vit s'il avala
En terre ou s'il monta en haut
Ou se il se feri el gaut,
Ne de quel partie il guenchi;
Si soutilment s'en esvani.
Le duc ot joie sanz doutanche.
Bien entent la senefianche
Ke le cerf li a demonstree.
Des branches coupa o s'espee,
Il et si autre compaignon,
Quer il velt que une maison
De rains soit en tel lieu assisse
En forme et en semblant d'yglise.
La ramee fu tost atraite
Et la foillie tres bien faite,
Et li duc pense en son corage
Ke, s'il vit auques par aage,
Qu'illuec une maison feroit
Ou Damledeu servi seroit.
Mes autrement le convint estre,
Ker Dex en fist autre plus mestre.

335 *Corr.* gardent — 348 soutillement.

Digitized by Google

Ichi fu mort Ansegis, a qui le cherf apparut, qui funda l'iglises de branques et ne volt pas Diex qu'il en feïst plus.

Mort fu li duc, che fu damage.
Li lieu aprés par maint aage
Fu desert et desabité,
Qu'il n'estoit seü ne hansté.
D'espeis buisons le val couvri,
Et Dex toutez voies souffri,
Qu'il ne vooit homme si digne
Par qui son lieu bon et seintisme
Woulsist encore relever
Et a qui en deignast parler. (*Fol. 7 r°*)
Um home atendoit nostre Sire,
Por verité le vos puis dire,
Qui toute malvaisse pensee
Eüst de son cuer hors boutee,
En la qui vie il se fiast,
Par qui son lieu edifiast.

Chi conmence del roi Lotaire.

Che fu au tens le roi Lotaire.
Chen vos woil conter et retraire
Q'um baron en la terre avoit
De grant renon, qui mont savoit,
Qui a Deu de son cors mortel
Avoit fait temple esperitel.
Tres bien plaissoit a Dieu sa vie.
Li bon roi et sa baronnie
L'ennoroient et chirressoient
Por le grant bien qu'en lui veoient.

373 *Corr.* reveler (?) — 374 en *manque.*

Digitized by Google

Chi conmence de Waninc, a qui le roi Lotaire avoit conmis Cauz.

Vaninc ot non le Deu feel.
Del tout ouvroit par son conseil
Le roi et li out conmandé
Grant part de sa terre et livré
A tenir et a justissier,
Ker mont le woulloit tenir chier
Sor toute rien et mont l'amot,
Ami et feel le clamot.
Cauz avoit en sa conmandise
Par grant amor et par franchisse.
Le roi conmandé li avoit
Cel païs, que pueplé estoit
De forez vielles et soutainnes,
Qui de bestes ierent mont plainnes.
Mont a enviz li conmandast,
S'en lui tres bien ne se fiast,
Et il les gardoit feelment.
Cachier i aloit mont souvent,
Sanz chem que li pleüst la chache,
Mes que par tant eüst espache
Vers le siecle et son cuer tensé
Quil ne chaïst en fol pensé.
Souvent la wallee acheignoit (*Fol. 7 v° b*)
De Ffescamp, qu'il i ateignoit
Grans bestes que ses chiens prennoient
Et ses archiers en rochioient.
Au lieu ne portent reverenche,
Qu'il ne sevent pas la sentenche
Del wal, si con sout Ansegis;
Or le savra, ce m'est avis.

416 Et *manque* — 419 conme.

Digitized by Google

Chi acoucha seint Waninc malade.

Saint Waninc malade acoucha.
Une fort fievre le toucha
Tant qu'a nul honme n'entendoit
Ne riens fors la mort n'atendoit.
Le cors de lui fu en grant peinne,
Poi en issi fum ne aleinne.
En cele angoisse li fu vis
Ke mené fu em paradis,
Ou les seins et les seintes ierent
Qui Dex servoient et amerent.
Touz jors il seront en leeche,
N'i avront dolor ne tristesche.
Aprés revit les lieus penibles
Et les tormenz granz et orribles
Ou cil estoient par raison
Qui onc ne firent se mal non.
Li torment ja ne finneront
Ne nuit ne jor n'em partiront.
D'iluec fu seint Waninc osté
Et devant un juge mené
Qui de tort faire n'avoit cure.
Sa fache estoit si clere et pure
Ke de clarté sembloit soleil.
Li siege fu cler et wermeil
Sus quoi le haus hom se seoit.
Bele gent entor lui avoit.
Saint Waninc ot mont grant peor:
Del siege et de la resplendor
Ffremit, tressaut et tremble fort;
As ses piez chaï conme mort.
Chil le conforte et l'araissonne,
En tel maniere l'achaissonne:

Digitized by Google

«Waninc, tu ne deüssez faire (*Fol. 8*)
Chose quil me deüst desplaire.
Lonc tens as eüe ignoranche:
Kel hardement et quell osenche
Te fait de Ffescamp la wallee,
Ke j'ai eslite et apelee
Por mon non estre celebré,
Tenir en si tres grant wilté?
Tu ne la doutez a soillier
Ne de sanc de bestes moillier.
Chastie t'en, Waninc, chastie,
Ke ma grace ne perdez mie.»
Les dis oient de lor seignor
Tuit cil qui estoient entor.
Le bon homs tint le cief enclim,
Mesfait se jujot de grant fim
Et mont durement s'acusot;
Par ignorance s'escusot.
Tuit se turent, nul ne parla.
Seinte Eülale se leva,
Por lui offri a amender
Kenque li savroit demander.
Dex li pardonna maintenant
Et li rendi par convenant
Waninc, son ami, que sa vie
Li soit de .XX. anz acomplie
Et creüst cen qu'ele diroit,
Et puis aprés si s'en iroit.

A tant s'en wont cil dui emsemble.
La seinte virge, ce me semble,
Simplement li commenche a dire:
«Waninc, fet ele, ami, bel sire,

455 as mes ignoranche — 461 asoillier — 465 loient — 477 que samie.

Digitized by Google

De t'enferté pas ne morras,
Wint anz encor vivre porras.
Puis avras vie pardurable
Et wendras el lieu delittable
Ke a tes .II. euz as weü.
A joie i seras recheü,
Ker issi l'a Dex conmandé,
Et si te ra par moi mandé
Ke tu emquieres la wallee
Qui fu a Ansegis monstree.
De toute ordure la fai monde, (*Fol. 8 b*)
Chen te requiert, et puis i fonde
Par non de seinte charité
Un monstier de la Trinité.
Saintez wirges el lieu metras;
Por Cilde Marques envoieras
A Bbordaux, une nostre amie,
Abeesse est de seinte vie;
De montes virges a la cure;
Sa vie est assez nete et pure.
La cure de cel lieu li baille;
Garde que en toi ne defaille
Cen que Dex te prie et requiert,
Et sachez que de mex t'en iert.»
A cest mot de lui se depart;
Et seint Waninc de l'autre part
Se trouve en son lit tot gari,
Kant l'avision li failli.
Puis ala au bon roi Lotaire,
Ker conter li velt et retraire
L'avision, si conme el fu,
Et il ne li a pas teü,

500 cil de marques; *il faut co riger* Cilde Marque.

Digitized by Google

Ainz li a mot a mot retraite.
Li rois li a grant joie faite,
Ker de son mal l'alegement,
Ke il ot si hastivement,
Et sa vie le testmoignot
Qu'il n'en mentoit ne ne hoignot.
Touz ses tresors li abandonne
Le bon roi et congié li donne
De fonder en cel lieu l'iglyse
Et de tot faire a sa devise.
Saint Waninc en Cauz repaira;
Tant quist le lieu qu'il le trouva;
Les buissons art, les chenez trenche;
Bele et bone ouvraigne conmenche.
Ses ouvriers tres bien le faissoient,
Ker bon mestre et proisié estoient.

Ichi conmencha seint Waninc l'iglise de la Trinité par le conmandement nostre Sire et del conmandement au roi Lotaire de France, quant il fu ravi el chiel.

Kant l'iglise fu achevee, (*Fol. 8 v°*)
Saint Waninc ne fist demoree,
En Franche ala querre le roi
Et sil l'amena ové soi
En Cauz et enwenques assez,
Par qui mains le lieu fu sacrez
El haut non de la Trinité.
Li bon roi par humilité
A Bordeax mesages tramist,
Les seintes virges venir fist.

537 En cauz en wenques assez.

Digitized by Google

Ichi fu Marque abeese de Fescamp, qui fu devant abeese de Bordax.

Childe Marque le lieu rechoit,
Qui digne tres bien en estoit.
Le roi les autres li sozmeit,
En sa garde toutes les meit.
Terres lor donna granz et beles
Le gentil roi, as Dieu ancheles,
Qui furent .III. cenz et sesante;
Ichi ot assez bele plante.

En cel tens estoit seint Oien
Archevesque el siege de Roen,
Et seint Wrandrille iert el païs.
A ces deus a le roi souzmis
Et les virges et l'abeïee,
Ker mont ierent de seinte vie.
Li proudon la cure recheivent;
Et les virges, si conme il deivent,
Firent au lieu procession,
Et o si grant devotion
Jhesucrist de cuer il servirent
Ke il sa grace deservirent.
De lor vie fu la contree
Essauchie et enluminee.

A cel tens meïsmes avint
Ke seint Legier a Ffescamp vint,
Qui envesque d'Ostúm estoit.
Ebroïm, un tirant, l'avoit
Chacié et la langue coupee.
Si tost con la porte ot passee,
Le chant des virges entendi,

545 sormeit — 552 Roen *compte ici pour une seule syllabe* — 557 recheuent — 558 conne.

Digitized by Google

Sa parole Dex li rendi.
.II. ans sejorna en l'iglise. (*Fol. 8 r° b*)
Illuecques fist le Deu servise.
Beax sarmons souvent lor faissoit;
As autres virges mont plaisoit.
Il lor semoit la Dieu semenche
Et preioichoit de pacïenche.
La peor Dieu es cuers avoient
Tuit cil quil preïchier l'ooient.
Saint Waninc voit bien et entent
Ke Dex le lieu ainme granment,
Kant sa grace si i envoie
Et em bien les i monteploie.
Tantost s'i rendi sanz ensoigne.
Il ne li remest patremoigne
Qu'i n'i aünnast maintenant.
Laenz se mist conme serjant
En la seintisme compaignie
Et la servi toute sa vie.

Ichi fu mort seint Waninc, qui l'yglise conmencha.

Mort fu, autrement ne pot estre,
Si ala en joie celestre.
De ceste vie temporel
S'en ala enn esperitel.
Aprés sa mort fu puis maint jor
Le lieu em pais et en douchor
Tant que de Turs grant conpaignie
Windrent en la terre a navie.
De Danemarche ierent cachiez,
Par sort en furent essilliez.

580 loient — 584 i *manque.*

Digitized by Google

Hastenc avoit a non lor mestre,
Mont estoit fel et de mal estre.
Chistez pristrent, willes proierent,
Hommes et fames detrenchierent,
Mostiers et yglises ardoient;
De riens pitié nule n'avoient.
Assez firent iniquitez.
A Ffescamp vont, c'est veritez.
Les virges pristrent a droiture,
Assés lor font honte et laidure:
Ffirent, boutent, saquent, empeinnent,
Mont en ochient et mehaignent.
Nonains s'en fuient grant partie; (*Fol. 9*)
Li tirant nes suïrent mie,

Ichi fu l'yglise destruite par Hastenc.

K'au monstier rober estendoient,
Les aornemenz en traoient,
Les autres wont toz martirant.
Issi ont li felon tyrant
Les saintes virges decoleez;
Or sont devant Dex coronneez;
N'avoient par mort deservie;
Or sont en pardurable vie,
Ker devant l'autel, ce m'est vis,
Furent lors cors por Dieu ochis.
Li tyrant, qui pechié ne doutent,
Feu esprennent, par tout em boutent.
Les tors del monstier sont chaüez

609 a droiture *semble un contresens* — 610 et *manque* — 611 saquent et empeinnent — 613 Des (*effacé*) nonains.

615 estendoient *est pour* entendoient — 616 entraient — 622 paradurable.

Digitized by Google

Et les masieres abatüees.
En terre foent tant et sachent
Ke les fondemens enn esrachent.
En Franche s'en vont li tyrant,
Mes nos sonmes encor doutant
Se Dex les soffri por atraire
Som pueple a penitance faire,
Ou por signe de pacïenche,
Nos ne savon pas sa sentenche,
Ou por castïer vielz pechiez,
Dont som pueple estoit entechiez.
Ne osson faire jugement;
Mes tant savon nos vraiement
Ke le lieu fu gaste et desert,
Si com l'estoire me fait chert:

Ichi commenche de Willamme, le segont duc de Normendie.

Tant que le fix Rou le refist,
Guillaunme, et grant entente i mist,
Le segont duc de Normendie.
Orr est drois que je de lui die.

Aprés vint Rou de Danemarce, a qui [li rois de F]rance liv[ra] les .VII. contreez de [pres de mer].

Ichist Rou vint de Danemarche,
Qui de Franche passa la marche.
Fix fu a un duc de la terre. (*Fol. 9 b*)
En Franche venoit por comquerre,

636 sa tenche — 639 Ne osson *est pour* N'en osson — 642 comme — 646 je *manque* — *La rubrique qui suit est en partie effacée* — 647 Chist.

Digitized by Google

Ke de terre pleim pié n'avoit,
Se par armes nel comqueroit.
As pouvres gens mal ne faissoient
Li Daniers qui o lui estoient.
La terre trouva mont gastee
Ke li feil Hastenc ot robee,
Si guerrea li roi de Franche,
De champ le cacha sanz doutanche,
Aucune fois refu chachiez,
Tant que en la fin fu haitiez,
Il et sa compaignie toute.
Li rois li otroia sanz doute
De sa terre les .VII. contrees
Qui pres de mer ierent possees,
Por garder et tenir em pes,
Et as ses hoirs a touz jors mes.
Chasle le Simple, cen savon,
Le roi de Franche avoit a non.
Rou fu proudon et bien creant
Et chevalier preuz et waillant.
Mont par essaucha seinte yglise,
Bien tint pais et ferme justisse.
Chistés et willes a pueplees,
Qui arses ierent et gastees.
D'eus et del vent de lor contree
Ont Daneis lor terre nommee:
Man, c'est «homme»; nort, c'est «bise»;
Li Daneis par ceste devise
Le non de la terre nonmerent
Et Normendie l'apelerent,
Ker Normans ierent apelez
En la terre dont furent nez.

661 iorent — 677 *Vers trop court; on pourrait lire* ce est.

Digitized by Google

Chi fu mort Rou.

Un fix ot Rou, ce vous voil dire,
Qui puis sa mort fu duc et sire
De la terre par tout clamez;
De ses barons fu mont amez,
Penerent sei de lui servir,
Et il le sot bien deservir.
Guillamme ot non, bien se prova
Vers Damledeu, sil le trouva: (*Fol. 9 v°*)
En son tens fu le lieu refait
Et au servise Dieu ratrait,
Et le mostier refu fondez.
Oiez conment, si m'escoutez,
Le duc a Ffescamp fist aler
Bons ouvriers por renoveler

Ichi fist faire Willanmes le castel.

Un castel qui i ffu jadis;
Un palais haut et bien assis
Lors dist que el chastel feïssent
Et que mont s'i entremeïssent.
Mont tost orent fait le castel,
Mont bien seant et fort et bel.
Bone pierre et franche querroient,
Dont le palais faire woulloient.
Tant ont quis et tant ont cerchié
Ke il le lieu ont enterchié
Ou l'yglise out esté fondee
Et a saint Waninc demostree.
Les pieres voient des massieres,

700 i *manque.*

Digitized by Google

Qui ierent bones et entieres,
Et celes des tors qui chaïrent,
Ke li feuz tyrans abatirent.
Au castel la voloient traire
Por le palais ouvrer et faire;
Mez Dex volt qu'il fust autrement.
Il demanderent a la gent
Del païs toute l'achaison,
Conment chaï cele maison,
Qui tant fu de riche establie,
Et qui enn ot la seignorie.
La verité loir ont retraite
La vielle gent, conme i fu faite
L'iglise en l'ennor de haut Sire.
Aprés lor conmenchent a dire
Des saintes virges qui i furent,
Qui por Dieu martire rechurent.
Li ouvrir plorent tendrement
Del seint lieu le destruiement.
Le paainisme mont douterent
Ou jadis grant tens demorerent.
Le lieu prisent mont et ennorent. (*Fol. 9 v° b*)
Partiz s'en sont; plus n'i demorent.
Pierre ont quisse sanz demoree
Dont li palais fu marseree,
Font bel et haut de riche assisse,
Ker grant entente i orent misse
Et mont s'en estoient pené.
A tant ont le duc amené
Au lieu por l'ouvraigne veer.
Embelir li dut et seer,
Kant il la vit, et si fist ele.

732 demorerent — 733 quisse lors s. — 734 marseree *est pour* maiseree; *mais il faudrait le masculin* maiseré — 735 *paraît corrompu.*

Digitized by Google

Mes de tant qu'il n'orent chapele
Lés le palais fait les reprent,
Ker tot l'autre prise forment.
Lors sens et lors engiens mont ainme,
Bons ouvriers et soustis les clainme.
Il conmande en l'uevre meïsme
Ke il au lieu bon et saintisme
Voissent ou les pierres gesoient
Ke devant trouvees avoient.
Plus lor conmande, et mont lor haite,
K'eu lieu fust une yglise faite,
Bien ouvree sanz demoranche,
Qui soit au pueple remembranche
De cele qui i fu jadis
El non le roi de paradis,

Ichi conmencha Willanme el non de chapele l'iglise.

Ke cele en son cuer li meïst
Ke aprés plus riche i feïst,
Ou a son oir, quant mort seroit.
Por ce dist qu'eissi le feroit.
Li ouvrier tantost i alerent.
Des granz pierres quil illuec erent
Le fundement en terre meitent,
De bien ouvrer mont s'entremetent.
Les maisieres sont tost levees
Et les ouvraignes achevees.
Petite fu, mes mont fu bele
L'yglise qui faite est novele.
N'i failli fors la couverture.
Ill ont fait venir a droiture

745 mont *est écrit* ml't — 757 *Le sens de ce vers n'est pas clair.*

Digitized by Google

Carpentiers sages et apris (*Fol. 10*)
Por faire la, ce m'est avis.
La grant forest lor abbandonnent:
De par le duc congié lor donnent
Que bel marien et bon querissent,
Dont la couverture feïssent.
El bois entrent li carpentier,
Marrien quierent bon et entier
Et lors engiens tres bien esmuelent,
Dont escapler et doler woullent.
Endementiers qu'il devissoient
Lor affaire et aparreilloient,
De lor travail Dex les delivre:
Kant que lor defaillent lor livre;
Par sa devine sapïence
Et de son haut non la presence
Essauce et sa petite yglise.
Che tesmoigne bien et devise
Le grant miracle que il fist
Et cil quil l'estoire enn escripst.

Che fu tot droit en cel termine
C'une couverture enterinne,
Bone et bele avoient ouvree
Carpentiers nez de la contree
De Constanches et ja lever
La deveent por achever
De saint Marcof une chapele,
Qui pres de mer soieit mont bele,
Si se traveilloient en vaim,
Ker cil quil fist et soir et maim
Et de tot a la seignorie

780 et dolent woullent.

Digitized by Google

L'avoit a a sen eus choisie
Por la soe yglise couvrir.
La mer se prist a espartir
Por grant vent, qui forche li donne,
S'espart el lieu et abbandonne.
La couverture a a soi traite,
Toute framee et toute faite

Ichi vint la couverture de l'yglise la quele estoit appareillie a seint Marcouf de Constanches.

L'en a aportee de ravinne; (*Fol. 10 b*)
La mer ne cesse ne ne finne
Desi qu'a Ffescamp l'a portee,
Devant l'yglise l'a getee,
Puis cort en son droit point ariere.
Merveillent sei de grant maniere
Li ouvrier de la couverture,
Ke n'i ot fait nule faiture
La tormente, einz est forte et bele.
Ceste chose mont les abele.
Sus les masieres l'ont levee,
Si oueltime l'ont trouvee
Ke nus hom veer ne seüst
Con miex estre faite peüst
A la mesure de l'yglise,
K'essaié l'ont en mainte guisse.
Nequedent .II. fuz i failloit,
Ke la mer pas toluz n'avoit,
Mes cil nes i orent pas mis

802 *Corr.* L'avoit a son eus achoisie (?) — 809 *Le vers est trop long. corr.* portee — 810 *Le troisième* ne *manque* — 815 couvereture — 816 *Corr.* laidure — 820 oueltime *est peu distinct.*

Digitized by Google

Qui la firent en lor païs.
Li maistre tantost trenchier firent
Les .II. fuz qui i defaillirent;
Atornez les ont o grant cure
Por parfaire la couverture.
Kant dolez les ont, sil les metent;
Mais de folie s'entremetent,
K'amesurer nes i pooient,
Trop grant ou trop petit estoient;
Ne se savoient tant pener
Ke il les peüssent mener
A jointure parfaitement.
Esbahiz sont trop durement,
En totes formes les essaient,
Engienz et lignes desus traient;
Mes tot ichen riens ne lor monte.
Grant duel enn orent et grant honte.
En cel toeil ou il estoient
Un honme vers euz venir voient.
Sor la mer, ce dist, el gravier
En giesent dui bel et entier
Dont l'euvre parfaite seroit,
[Qui] aporter les i feroit.
Li carpentier wont au rivage, (*Fol. 10 v°*)
De cen que lor dist le mesage
Sunt lié et joianz, che sachiez.
Les fuz ont pris et atachiez
A l'ouvraigne, quil bien s'i joignent:
Il nes acorchent ne aloignent,
Ker bon et propres les i trouvent,
A lor lignes point ne esprouvent.
L'yglise couvrent sanz demore,

835 poient — 850 *Coupure dans le parchemin* — 858 *Hiatus qui semble dû à une corruption;* esprouvent *semble avoir ici un sens technique.*

Digitized by Google

Achevee l'ont em poi d'ore.
Aprés s'em partent li ouvrier,
Au duc s'en vont sanz atargier,
Sil li ont conté le miracle,
Conme Dex sor son abitacle
Out la couverture envoïe.
Li duc fu liez et sa maisnie
Des noveles que cil aportent,
Quil le semonnent et ennortent
Qu'i woisse au lieu sanz detrïer,
L'yglise fache dedÿer.

Ichi fist le duc Willame dedier l'iglise el non de la Trinité.

Li duc bonement lor otroiee,
Touz les envesques querre envoie
De sa terre et mont des barons,
Ceuz qui estoient de grans nons,
A Ffescamp oué soi les meinne
Chil qui de Dieu servir se peinne.
Revestuz se sont et atrait
En l'iglise, et le duc a fait
Toutes les choses aporter
Ke convient aù mostier sacrer.
O ses barons fu en l'yglise;
Mes ainz que fachent le servise,
Li envesque savoir woulloient
Em qui non la dedÿeroient,
De quel seint fust ou de quel sainte.
Lors i out dit parole mainte
Et levee sainte tenchon,
Ker cascums woloit que el non

864 son sor abitatle.

Digitized by Google

Del seint que il avoit plus chier
Fust saintefiés le monstier.
Endementres qu'il contendoient (*Fol. 10 v° b*)
Et qu'acorder ne se pooient,
Cascum le saint qu'il ainme nomme,
Entra dedenz l'yglise un homme
Tres bel sor toute criature.
Mont li sist bien sa vesteüre,
Ke il avoit fresche et novele.
Sa face fu et clere et bele,
Sa barbe fu et longue et blanche
Autresi conme noif sor branche,
Et ses cheveux tot ensement;
Mont li avienent durement.
Sa veüee a mont bien gardee,
Ker il ne muse ne ne bee,
Ne ne flechist ne cha ne la,
Tout droit a l'autel s'en ala,
Humblement ore, che m'est vis,
Puis a desus un coutel mis.

Ichi enroia Dex le coutel par le quel l'yglise fu dediee el non de la Trinité por le contens des enwesques.

Omques ne parla tant ne quant.
De l'autel s'em part a itant,
De l'yglise ist en une plache
Qui iert bele de grant espace
Et mont pres de l'yglise estoit.
Illuec une piere gesoit
Qui mont estoit et forte et dure.
Chil quil de demorer n'a cure

892 poient — 898 *Le premier* et *manque* — 899 fu *manque* — 909 p. ne t.

Digitized by Google

Monte desus, en l'air se lieve,
Chen ne li coste ne ne li grieve,
El ciel est monté dont il vint;
Mes nul ne sot que il devint.
Neporquant mont genz le suïrent,
Kant de l'autel partir le virent,
Qui venus ierent a la feste:
Sanz noise faire et sanz moleste
Se sont au perron abaissié,
Qui si iert emprient et plaisié
Ke les piez de l'angre i paroient;
Si em parfont formez estoient
Conme ce fust poudre ou gelee.
Il portent ceste novelee (*Fol. 11*)
Au duc con s'il n'en seüst mie.
Cascum a talent et envie
De conter le miracle avant.
Le duc, qui mont estoit savant,
Les escoute mont douchement.
Aprés s'en wont mont lïement
A l'autel le coutel voier,
Ker mont desirrent a savoir
Quel senefianche i savoit
Li angre quil mis l'i avoit.
Li envesque ont pris le coutel.
Mont plut au duc et li fu bel,
Kant par devant lui ont leü,
Quer trouvé i ont et veü
Unes leitres mont bien tornees
Par quoi lor tenchons sont ostees,
Ker el coultel avoit escript,

---

918 *Il faut supprimer le second* li — 927 des angres — 930 porteront — 931 conme se il.

Digitized by Google

Plus ne ne meins, la leitre le dit,
Qu'eu non de seinte Trinité.
Le bon duc plein de charité
Fist tantost dedïer l'yglise
El non que le coutel devise.
Il s'esjoïst de l'aventure,
Si s'aramist et forment jure
Ke il l'yglise essaucheroit
Et bele et riche la feroit,
Ker bien dit qu'ill i est tenu,
Kant le mesage Dieu venu
I estoit por lié comfremer,
Fera la croistre et amender;
Si eüst il fait sanz doutance;
Mais mort, quil tot bien desavance,
Li fist laissier son bon corage.
Mort fu li duc, ce fu damage,
Qu'il ne demora plus en vie,
Par traïson et par envie

Ichi commenche de Ernouf, traïtre envers le duc Willaunme, conte de Flandrez.

Fu ochis, ce fu grant dolor.
Li Fflamenc feil et traïtor
Le tüerent, Dex lor doinst honte; (*Fol. 11 b*)
Mes par Richart, le gentil conte,
Son fix, a qui Dex l'out laissie,
L'iglise, fu ele essauchie.

948 *Vers trop long, évidemment corrompu; corr.* Plus ne m.

Digitized by Google

Ichi fu mort le duc Willanme al qui tens l'iglise fu dedeice par le coutel que Dex i envoia del chiel.

Ernol le malvais conte ot non
Qui de lui fist la traïson;
Flandrez en son poier avoit;
Mes de traïson tant savoit
Ke nus garder ne s'em peüst,
Ja tant de sens en lui n'eüst.
Par beax dis mont couvertement
Manda le conte au pallement.
Il i ala, ce est la somme,
Ce fu en une isle de Somme.
Ses genz o lui pas ne passerent,
Sus la rive de l'eve esterent.
Lors armes o euz pas n'estoient;
De traïson ne se cremoient.
Arnol, qui mont s'en iert penez,
Ot .IIII. traïtres menez
O lui, quil couteax et espees
Eurent soz lor robes portees.
Kant conseillié orent assez,
Cil qui onques ne fu lassez
De mal faire signe lor donne:
Cascuns qui ainz ainz s'abbandonne
Vers le duc, qui iert el repaire.
Crüelment lor veïssiez traire
Espees nüees et couteax;
Comme traïtres et desloiaux
Ont entr'eux le duc martirié.
Normant sont dolent et irié,
Kant lor seignor ochire voient,

982 Ce fu une on isle de s. — 990 sor lor — 998 *Il faut probablement corriger* Conme *en* Con.

Digitized by Google

Ker aidier ne li pooient;
Illuec n'iert mie lor la forche.
Cascun de duel faire s'esforche.
En Normendie en aporterent
Le cors, a Roën l'enterrerent.
A som brael orent trouvee
Une clef d'argent bien ouvree;
D'um coffre fu que il avoit, (*Fol. 11 r°*)
Qu'il gardoit mont et chierissoit.
Trouver i quidierent joiaux
Assez de riches et de biaux.
Kant l'ouvrirent, riens n'i trouverent
De cen que trouver i quiderent.
Oir escoutez gloriose ouvre:
Fors dras dont moinne son cors covre,
Froc i trouvent et estamine.
Cil quil pensee pure et finne
Ot vers Deu bien les i savoit,
Ker em proposement avoit
Ke il devenist par tens moigne,
Il nel laissast por nule ensoigne.
Treüz avoit ovesques coule.
Del siecle prisoit poi la foule
Cil quil les i mist, ce sachiez.
Son cuer estoit si atachiez
Vers Dieu qu'il n'em pooit partir;
Ce fu un glorioz martir,
Por voir, quil vivoit sanz dechoivre
El pot ou mort ossast rechoivre.
La baromnie forment plore,
Pitié et tendror les acore.
De lui ne puis or riens plus dire.

1002 *Le ms. a* poient, *qu'il faut corriger en* pooient; *mais le vers reste trop court* — 1023 *Sens?* — 1030 *Sens?*

Digitized by Google

Reparier woil a ma matiere.
Es estoires de Normendie
Gart qui sauuer uuoldra sa vie.
Mort fu Guillamme en tel maniere.
La bone gent hardie et fiere
Et li baron leel et sage
Font a son petit fix honmage;

Ichi commenche de Richart, le premier duc.

Saissi l'ont de la ducheé.
Petit iert et de gemble aée,
Kant la rechut, bien le savon.
Richart fu nonmez l'efançon.
Lor orphelin bien doctrinerent
Li gentil baron et amerent;
Pitié enn orent et tendror
Por l'amor del bon ancessor,
Qui tant les avoit honorez; (*Fol. 11 v° b*)
De duel estoient acorez,
Kant lor souvenoit de sa mort.
L'enffant s'atrait bien et s'amort
A estre honme de grant waillanche.
Il ne li veent faire enffanche
Que il ne prissent durement.
Trop est de bon enseignement,
Conme enfant de son aage.
Tuit dïent que mont sera sage
S'il vit, et si fu il sanz faille.
Desus lui vindrent a bataille
Es premiers anz de sa jovente,

1035 Et e.

1044 le faucon — 1057 *Hiatus*; *corr.* Con nul e. (?) — 1061 El premiers anz.

Digitized by Google

Et si i mistrent forche et entente
A deseriter lei par guerre
Et a tolir toute sa terre
Li roi qui Franche ot en demainne
Et l'emperere d'Alemaigne.
Loeis estoit au jor nonmez
Le roi qui de Franche iert chassez,
Otes out non li emperere.
Mes Dex, qui est souverain pere,
Deseriter pas nel laisse,
Ker ses ennemis si li plaisse
Ke il enn orent le peior,
Ker le roi et l'empereor
Veinqui en champ et desconfist,
De sa terre partir les fist;
O tot lor esfors cachié furent,
N'omques puis guerre ne li murent.
Ces moz legierement prouvon,
Ker es estoires le trouvon
De Normendie quil testmoignent,
Ker il n'en mentent ne ne hoignent.

Li chevalier et li baron
Quil marchissoient environ
A la terre de Normendie,
Kant ill ont la novele oïe
Et il sorent la renonmee
Del genvre duc, qui achevee
Avoit sa guerre en si poi d'ore, (*Fol. 12*)
A lui s'entensent sanz demore,
Ker il n'en oserent el faire,
Sil bien lor venist a contraire.

1062 *Supprimer* i — 1067 Loeis *compte ici pour deux syllabes* — 1068 chassez *est pour* chasez — 1071 *Il faut sans doute lire* ne le — 1079 Ces moi.

Digitized by Google

Lui et sa terre em pais laissierent
Si c'omques puis nel guerroierent.
Tant crut li gentilz damoisseax
Ke chevalier fu granz et beax;
De membres fu mont bien formez;
Il s'est a tot bien atornez.
Pleim fu de grant humilité.
A Roeen, sa maistre chité,
Riches cors mont souvent tenoit
Ou sa baronnie venoit.
Il lor donnoit dons genz et riches,
Con chil quil n'ert avoir ne ciches.
Il amoit Dex sor toute chose,
Qu'il ne finne ne ne repose
Nuit et jor d'estre en son servise.
Toute s'entente i avoit misse.
Sage de guerre et forchirs estoit,
Par forces d'armes touz sostenoit
A lui ceuz quil le guerroient.
Trop le cremoient et doutoient,
Qu'il iert ausi conme un lyon,
De tot en sa subjection
Metent euz et lors tenecüres
Par batailles fortes et dures,
Que il lor faissoit par droiture,
Kant de sa pais n'avoient cure.
Mont fu fors homme de sa main,
Poi en jeta de couz en vaim.
Par sa forche et par sa wigor
Fu nommé Richart Sanz Peor.
Touz ceus qui a lui s'entensoient
Et foi et amor li portoient

1094 querroievent — 1104 Conme cil quil n'estoit — 1109 *Sens?* — 1110 *Vers trop long* — 1111 *Vers obscur* — 1115 Metent *est pour* metoit.

Digitized by Google

A essauchier mont entendoit,
Vers toz honmes les defendoit.
Or ne me woil plus entremetre
De ses grans faiz enn escripst meitre,
Ne ceuz qu'il fist en sa jouvente;
Trop i convendroit grant entente,
Et mon sens pas n'i souffiroit, (*Fol. 12 b*)
Ja par moi bien dit ne seroit.
Qui es estoires gardera
De Normendie, i trouvera
Sa vie escripte, ce sachiez.
Illuec sont ses fais essauchiez,
Por chen n'en woil or plus retraire.
A ma matiere m'estuet traire
Et dire la religion
Et la seinte devotion
Ke le duc ot en sa wielleche,
Qui jadis fu de grant proeeche;
Conme il fist l'yglise amender
Wos woil briement dire et conter.

A Ffescamp fu un jor le conte.
El plus haut lieu del palais monte,
Si s'asist a une ffenestre
Por esgarder et veer l'estre
Del païs quil mont li plaissoit.
Bel sejorner illuec faissoit,
Che li ert vis, quer la wallee
Sist suer mer qui bien iert pueplee
Et pleinteïve de peissons;
Es forés rot mont venesons.
D'illuec a l'yglise veüee.
Il ne chille ne ne remüee
Ses eulz, ainz les i tient grant posse

Digitized by Google

Con s'il ne seüst pas la chose.
O douche woiz, o simple chiere
A araisnié en tel maniere
Ses barons qui o lui seoient
Et conpaignie li ffaissoient:
«Seignors, fait il, ne me celez
Con li monstiers est apelez
Ke je voi en cel wal seoier;
Chen ne vos doit pas desseer
Se savoir en woil l'achaison,
Conment fu fait et en quel non.»
De sa requeste joie firent
Li barons et li respondirent
Ke som pere faire la fist; (*Fol. 12 v°*)
Grant cure et grant entente i mist;
El haut non de la Trinité
La fist sacrer, c'est verité.
Kant le duc l'ot, tendrement plore,
Sa blanche barbe em petit d'ore
Moille de lermes et sa fache.
Kant il pout de parler espache
Avoir, et ploré ot assez,
Tant que il en fu tot lassez,
«Damage est, dist il, et grant honte
De mon palais que si sormonte
Par ouvraigne la Deu yglise.
Petite est et de pouvre assisse,
Et le palais est bel et haut.
A Dieu, em qui pitié ne faut,
Cri merchi que tart l'ai veü.
Convoitise m'a decheü.
N'est pas raison, ainz est folie,
Que Dex, vers qui tot s'umilie,

1160 A araisnier — 1170 li *manque* — 1177 Moilles — 1186 em qui ne p.

Digitized by Google

Ait en cel lieu pouvre meison,
Et je, qui sui un cetif hom,
I ai palais et grant et bel.
Meax me plairoit c'onques chastel
Ne forteresse eü n'eüsse
Ke je sa maison ne creüsse.
L'yglise si grandre ferai
Par tens et tant l'essaucherai
Ke de graindor mont passera
Mom palais, quant faite sera.»
A cest mot a plorer s'estrieve.
As barons d'entor lui mont grieve,
Que semble que tot fonde en lermes.
A la parfim dist qu'or est termes
De l'ouvraigne Dieu conmenchier.
Machons qui fachent a prosier
Et qui d'uvrainne granment sachent
Lor conmande que venir fachent
Por conmenchier la Dieu ovraigne,
Qu'il ne weult pas qu'ele remaigne.
Tantost ont fait li baron querre
Bons ouvriers par toute la terre.
Traveilliez s'en sont et penez, (*Fol. 12 v° b*)
Au duc Richart ont amenez
Toz les bons qu'il porent trouver.
Li duc commenche a esprouver
Lor maistrie mont sagement,
Qu'il les emquiert soutillement
De lor mestier conme homme sage,
Tant qu'il woit bien en son corage
Ke il estoient bon machon.
Il lor devisa la fachon
De l'yglise qu'il vit a faire,
Puis lor commanda a atraire

Digitized by Google

Bone pierre dont la feïssent.
Mont lor prie qu'il i meïssent
Tout lor engien et lor entente,
K'achevee fust sanz atente
Si bele com plus porroit estre,
Conme a euz le haut roi celestre.
Li machons pas ne demorerent,
La pierre quistrent et troverent
Dont lor ouvraigne seit tost faite.
De bone quarriere l'ont traite,
El lieu l'ont misse et aportee;
Tallie l'ont et escaplee.
Res alument por faire cauz.
Les bones carrieres de Caus
Quierent et cerquent por atraire
Tot cen que lor iert neccessaire.
Ke vos iroie je dissant
Ne lor afaire devissant?
Ill ont quant que mestier lor est.
Les lieus ont widiez et fait prest
Ou les fondemenz doivent meitre,
Ker bien s'en seurent entremeitre.
N'i ot fors del faire l'aississe.
Le duc a l'une moitié prisse
De la pierre sus quoi monta
Li angre, quant el ciel monta,
S'en rala eu tens a som pere;
Jamés n'iert que som pié n'i pere,
Et en l'autre tot ensement.
Le bon conte premierement,
Qui trop avoir demoré quide, (*Fol. 13*)
Le plus bel lieu qu'il choisist wide:
«El non del Pere, cen a dit,

1231 demorrent — 1248 prisie.

Digitized by Google

Del Filx et del seint Esperit
Met el fondement cest perron.»
Pitié enn orent li baron
Qui l'oïrent, et li ouvrier
Tantost conmenchent lor mestier.
Granz pierres el fondement possent.
Il ne cessent ne ne repossent,
Ainz ouvrerent au melx qu'il porent,
Ker envie et talent enn orent,
Quer mont lor plaist et atalente
Ke li bel duc, qui out rouvente
Fache et cief blanc con noif negie,
Blanche barbe et longue et deugie,
Grant cors et membres bien assis,
Vait entor eus et fait devis
De l'ouvre et amonestement.
Iceus chastie douchement
Ke il woit que bien ne le font,
Les autres asprement semont
Ke il woit que cessent et mussent,
Li autres quil pas ne reüssent
De bien ouvrer mont les conforte,
Conpaignie et solaz lor porte
Et ouvec euz se met en ovre.
Par sen essample se requevre
Cascun si que tres bien le fait,
Ker sa presenche les i trait.
Tant font et tant se sont pené
Qu'il ont em poi d'ore mené
A perfection lor ouvraigne.
Le duc, qui en joie se baigne,
Kant il cen voit, mont se conforte,
Ker l'ouvraigne est et bele et forte,

1264 Il ne ne cecessent ne ne repossent.

Digitized by Google

Si grant et si lee et si gente
Con cil quil toute lor entente
I mistrent et cure pleniere
Porent faire en nule maniere;
Au tens, c'est verité prouvee,
Ne fust pas si riche trouvee.
El lieu meïsme fu assisse (*Fol. 13 b*)
Ou l'autre out esté devant misse.
Le duc fist peindre les masieres
De riches colors et de chieres,
Des meillors quil soient trouvees;
Ricement sont enluminees
Et portraites mont soultilment.
La fu peint el conmencement
Con li cerf aparut jadis
En la walee a Ansegis,
Et de seint Waninc tot a orne
Con il est pensis et morne
Dewant Deu, kant il le reprent,
Et con sainte Eülale prent
En main a plegier son meffait,
Et con mostier est bien refait
Par som pere, n'i laisse mie,
Peindre l'i fist par grant maistrie.
L'autre estoire i fu peinte et faite
Ke aveuee vos ai retraite.
D'autres estoires i out maintes,
Verez et creables et saintes,
A or et a azur portraites;
Des plus rices colors sont faites
Quil puissent estre et des plus pures.

1293 c. et — 1297 *Il est incertain si le copiste a écrit* meisme *ou* moisme — 1299 Le duc li fist — 1308 *Vers trop court* — 1316 aveuee *est probablement pour* aveuc ce.

Digitized by Google

Mont i rot entrelacheüres
Peintes a listes et a floretes,
Indes, wermeilles et gauneites.
Kant li duc ot tot ordené
Et cascuns lieu ot assené
Selonc cen que estre devoit,
Il se porpense et bien voit
Qu'ill i convient aornemenz,
Sil les i mist et beax et genz.
De see, rices, enterines,
I mist .III. paires de cortines
Et autres de linge et de lange
Cil quil sa volenté ne cange.
De bien faire ainz s'en entremmetent,
Kamqu'i ffaut et offrent et metent,
Gallises et beax enchenchiers,
Teustes et riches candeliers,
Croiz massisses et fillatieres, (*Fol. 13 v°*)
Fanons et estolles mont chieres,
Emiz parez mont richement,
Bulletes ouvrees d'argent,
Cassubles d'orfrois aornees
Et aubes ricement parees,
Livres, toiailes et tuniques,
Chapes de soie et damatiques
Et quamque plus i convenoit.
Cil a quil il ne souvenoit
Fors sol de Dieu, envoia querre
Toz les esvesques de sa terre
Et les barons sanz demoree.
Esvesque d'estrange contree

1323 *Suppr.* et (?) — 1328 *Hiatus* — 1330 Sil les i a mis — 1333 Et as autres — 1335 *Corr. l.* autre s'entremmetent — 1336 Kam que i ffaut et offre et metent.

Digitized by Google

Sont venu au dedïement,
L'yglise sacrent hautement
El non del Pere esperitable,
Qui nos doinst joie pardurable.

Cel fu droit en cel tens sanz faille
Ke um prestre qui ot bataille
Prise a sa char iert el païs.
Il ne fu pensant ne baïs
N'a folie n'a vanité.
Aprés Ffescamp, c'est verité,
A une paroisse chantoit.
O tel devotion hantoit
Le servise Dieu et faissoit
Ke a Jhesucrist mont plaissoit
Et son sacrement et sa vie,
Ker devant, n'en doutez mie,
Estoit par mains d'angre offert.
Li sains hons ot lonc tens soffert
Grant aham et sa char penee
Et mont aspre vie menee
Por amor Dieu, le roi celestre.
Ysaac ot non li saint prestre.
Un jor, si conme il soloit,
Se revesti, quer i voloit
Chanter et son servise faire.
Cil qui avoit vestu la haire
Chanta sa messe, et quant reçoivre (*Fol. 13 v° b*)
Dut le cors Dieu et son sanc boivre
En forme de paim et de vim,
Par son segré conseil devim
Li mostra Dex apertement
Chen qu'il sacroit figurement:

1362 Aprés *est pour* Emprés — 1368—9 *Vers corrompus* — 1375 *Hiatus.*

Digitized by Google

Le paim voit qu'en char vermeille
Estoit müé; mont se merveille;
El gallice revoit le vim
Qui estoit torné en sanc fim.
La char et le sanc pas n'usa,
Peor enn ot, si refusa
Por chen qu'em tel forme le trouve.
Li sains hons fu en grant esprouve:
Tout li cors li tremble et tressue,
Illuec tot riens n'i remue.
A Ffescamp est alé au conte.
Le miracle li dit et conte
Et as prelas qui i estoient,
Qui l'iglise sacree avoient.
Le duc et ses barons ensemble
Et les envesques, ce me semble,
Et mont autres gens i alerent.
Tot issi la chose trouverent
Con le prestre l'avoit contee.
Il porterent sanz demoree
A Ffescamp o procession,
O plors et o devotion
La char et le sanc el galisse
Cil quil pechié cremoit et visse.
Dedenz l'autel qu'orent sacré
El non de sainte Trinité,
Vis lor est que bien fu a faire,
Ont enclos cel haut saintuaire;
La plataine ont mont bien serree
Sus le gallice et seelee,
Ke chose qui dedenz soit misse
Ne chaïst ne ne fust malmisse.

1385 *Corr.* que en — 1394 *Corr.* tote riens — 1414 et celee.

Digitized by Google

L'autel seellent ensement,
Ce dist l'estoire qui ne ment,
Par essample de cruchefis
Ou il orent enclos et mis
L'autrier le saint coutel sanz doute (*Fol. 14*)
Ke l'angre voiant la gent toute
Mist sus l'autel a l'autre feiz,
Kant le mostier fu beneeiz
Et sacrez el non del haut Sire.
Li enwesque, ce vos woil dire,
Kant firent le dedïement,
L'i enclostrent mont humblement.
Or ront de cest fait autretel,
Ker enclos ont dedenz l'autel
Le saintuaire et bien et bel,
En remembrance del coultel.
Le duc ot joie sanz doutanche
Ke Dex si essauche et avanche
Par granz miracles sa maison.
Omques si bel ne vit mes hon
Conme est cestui, ce li est vis.
A ceuz quil avindrent jadis
L'ajoint le duc et contrepeise;
En son cuer se juie et enveise,
Ker par euz soit la verité
Ke l'yglise en auctorité
Est et sera, n'en doutez mie;
En grant amor l'a Dex quillie.
Quis a par sa terre et trouvez
Clers quil estoient esprouvez
De bien lire et de bien chanter.

1417 seellement e. — 1418 Cest dist — 1424 beneiz — 1429 auitel (?) — 1430 encloses — 1439 La joint le duc et contreprise.

Digitized by Google

Por tenir le lieu et hanter
Et por faire le Dieu servise
Les a mis le duc en l'yglise.
Ne les fist ne ruillez ne moignes,
Ainz furent seculers canoignes.
Grans prouvendez lor a donnees
Et beles rentes assenees;
De l'yglise lor a baillïee
Le duc la cure et otroïee.
Il les chastie et amoneste
Qu'il soient proudon et honeste
Et les prie sor toute rien
Del servise Dieu faire bien.
Kant l'yglise fu achevee
Del tot et tres bien ordenee,
Ke riens n'i faut qui estre i dee, (*Fol. 14 b*)
Si s'est le duc mis a la vee.
Taillent a que par sa terre aille
Tant conme li eure sera sanz faille.
A terre garder n'entendoit;
Son gentil cuer mont plus tendoit
Ke l'yglise achevee eüst,
Ker bien pensse qu'a Dieu pleüst,
Et cest pensé pas nel dechoit.
Sa ducheé em pais rechoit
De ceuz a quil il l'a baillïee;
Gouvernee l'a et traitïee
Et tenüee conme proudonme.
Li enwesque, ce est la somme,
Qui o lui orent sejorné
A Ffescamp s'en sont retorné
A lor enwesquié, c'est droiture.

1466 *Corr.* Tant con l'euvre sera sanz faille — 1471 delchoit — 1479 enwesque.

Digitized by Google

Le pueple dont orent la cure
Et dont les ames garder doivent
Li bon proudon en pais rechoivent.

Aprés avint que li chaignoigne
De Ffescamp n'avoient vergoigne
Ne honte de folement vivre.
L'estoire retrait et le livre
Ke d'onesté n'avoient cure;
En vilz pechiez et en luxure
Wivoient conme autres font
Quil canoignes seculers sont:
Ivreche et superfluïté,
Cure de siecle et vanité
Et autres maus empris avoient,
Deu n'amoient ne ne cremoient
Ne font pas con les bones dames
Qui i furent, quer de lor armes
N'ont pitié ne misericorde.
De vie venimose et orde
Sont soupris, et emprisonnés
Par les dons quil lor sont donnez
Et par les rentes quil granz ierent.
A tot pechié s'abandonnerent,
Si con Davi dist el Saltier: (*Fol. 14 r°*)
«Se le felon a a mengier
Tant que il soit et gros et cras,
Doute entr'oublie isnelepas.»
Autresi ont ches fait sanz doute.
Avulgles sont, ne voient goute:
Par la cresse de lors granz rentes
Ont mis em pechier lor ententes.
Quant li duc Richart l'oï dire,

1489 *Hiatus* — 1503 conme — 1504 aa a m. — 1506 Dout — 1507 faiz.

Digitized by Google

Mont enn ot grant duel et grant ire;
Son cuer en souspire et tendroie.
A Clinnié mesages envoie.
Seint Maiol, quil abbé estoit
Et de chel lieu la cure avoit,
Ffist venir a mont grant proiere
A Ffescamp, qu'en nule maniere
Les canoignes plus n'i soffrist.
Au seint honme humblement requist
Cil quil lor folie voieit
Ke de l'ordre seint Beneeit
Proudes honmes venir feïst
Del Clunnié, qu'en cel lieu meïst,
La qui vie fust neite et bele,
Por tenir l'yglise novele
Et qu'a sa volenté menast
Del tot l'yglise et ordenast.
Vers lui mont s'en humilia.
Seint Maiol respondu li a:
«Bealz douz fix, ne te dechevrai;
La cure del lieu rechevrai
Par ta proiere toutes voies,
Se a Dieu donnez et otroies
La costume que par usage
Apelent la gent le pasnage
Par ta terre et par ta contree,
Ke la costume demandee
Ne soit par toi mes en ta vie
Ne par gent qu'aiez em baillie.
El lieu metrai par chest convent
Proudes hommes et bon convent.
Et se tu issi nel weuz faire,
De proier m'en te puez bien taire,

1542 Proudouhommes — 1544 De proier men tem puez.

Digitized by Google

Ker pas ne m'en entremetroie.» (*Fol. 14 c° b*)
Le duc mie ne li otroie,
Si nel fist pas par avarice,
Ker sor toute rien het tel vice,
Mes par la volenté divine,
Qui autre apareille et destine
Por l'yglise bien ordener
Et por si neitement mener
Conme sa demeigne maison:
Guillainme, l'abé de Doujon,
Qui ja a par sa vie sainte
Garie et sauvee ame mainte,
Ker a lui emsample prennoient
Li moigne qui soz lui estoient.
La baronnie d'autre part
Ne loient pas au duc Richart
Ke il amosnast le pasnage.
Conme proudomme et conme sage
Respont doucement sanz contraire
A seint Maiol que cest afaire
N'estoit or mie conseilliez.
Seint Maiol s'est apareilliez,
A Clinni vait sanz atendanche.
Issi fu grant pieche en souffranche
Des canoignez la departie,
Et li bon duc d'autre partie
Est au liet malade acouchiez.
Ffort fu le mal dont fu touchiez;
De ses jors enveilliz estoit;
Li proudon entent bien et voit
Qu'il estoit au point de sa fim.
A euz ploranz et o cuer fim
Merchi crie a son Criator;

1548 het *manque* — 1569 la partie.

Digitized by Google

Son testament et son ator
A fait conme por mort recheivre.
Desus lui toute ordure seivre.
Par veraie confession
Il prist o grant devotion
Le cors Jhesucripst et rechut,
Ennuiïé fu, conme il dut.
Un fix avoit et grant et bel,
Richart ot non le damoissel.
De haut lignage fu sa mere, (*Fol. 15*)
Sil l'ot esposee som pere
Grant tens a, si con nos lieson,
Gonnor ot la duchesse non.
Le duc voit qu'il ne pot plus wivre.
Trestoz les barons a delivre
De sa terre a lui fait venir,
Rechoivre lor fist et tenir
Richart son fix conme seignor,
Et il se devest de s'onnor
Et devant eulz tost l'en saissist.
Oiez les moz que il li dist:

Fiz Richart, chi te fais mon oir,
De mon non et de mon poier.
De l'yglise te lais la cure.
Netïee la bien de l'ordure
Et de la vie des chaignoignes;
Atrai un religioz moignes,
Parfai em mom proposement.
Bel fix, je feïsse ensement
Con ge te di, se plus vesquisse.
Gent qui facent le Deu servisse
I met, con li apostre firent,

1581 wraie — 1589 conme nos — 1609 conme.

Digitized by Google

Qui Dieu amerent et servirent.
Ainme la, fix, de grant amor;
Devant Dieu en feroit clamor
M'ame, se issi nel faissoiez.
Or convient que proudonme soiez
Et que par toi soit bien gardee,
Kant l'ame iert de mon cors sevree.
Mon cors mie n'enterreras
Dedenz l'yglise, ainz li feras
Dehòrs conmune sepouture,
Ker il n'est raison ne droiture
Ke si vil cors et si chaitis
Soit dedenz si haut monstier mis;
Mes el degot de la goutiere
M'enterreras en tel maniere
Ke sus moi chie l'ève toute
Qui de la goutiere degoute,
Ke les os quil furent soilliez
De toz pechiez soient moilliez
Deu degot de la seinte yglise. (*Fol. 15 b*)
Por cen te pri qu'en toute guisse
Mon cors fachez ensevelir,
Ker par tens me vesras fenir.»

Ichi finna le premier Richart, duc de Normendie.

Kant il l'out chen dit, sanz demore
Si est venu le terme et l'oure
Qu'il parti de presente vie.
S'ame, quil bien estoit garnie
D'avoir joie qui toz jors dure,
Issi de son cors a droiture,

1629 Deu delgot.

Digitized by Google

Un sol petiteit devint pale;
Plusors quil furent en la sale
Quidierent qu'il fust endormis
Grant pieche puis qu'il fu fenis.
Issi a s'ame a Dieu renduc
Le bon duc, por estre peüe
De paim de vie, et s'a volee.
Orr est devant Dex corronnee.
Kant son filz voit que il fu mort,
Assez fu grief son desconfort;
Conme une pierre est paile et freit,
De duel faire ne se recreit,
Ainz s'en esforche et abbandonne,
De ses cris tot le palais sonne;
Duel et pitié l'ochit emsemble,
Le gemble homme, si que il semble
Ke il soit de duel esragié
Li baron, qui encoragié
De lui servir sont, quant cen voient,
Des euz plorent, des cuers tendroient.
De son duel laisser mont l'ennortent.
Pitié enn orent, sel confortent,
Mes poi de chose i poient faire.
Il cort au cors qui giest en l'aire,
Doucement le baisse et acole,
Mes il n'em puet traire parole.
Ses poins detuert, ses cheveuz tire.
Tout autresi, chen vos puis dire,
Se complaint con si le deüst
Ffaire revivre et il peüst.
Sa dolor fu et forte et dure. (*Fol. 15 r°*)
Ker tout cen requerent nature,

1647 fu *manque* — 1661 *Corr.* poient *en* porent — 1670 requerent *est corrompu; corr.* requeroit (?).

Digitized by Google

Tant que par conseil del barnage
Se conforta, si fist que sage.
Par lui fu servi longuement
Le cors som pere noblement
De haut chanz et de beax servises.
Ne vos puis or faire devises
Des offices ne de l'ennor.
Clerc et baron, grant et menor,
Et ill ont le cors enterré.
Richement l'ont mis et serré
En terre, desouz la goutiere,
Si comme il en fist la proiere.
Sus le cors fist faire chapele
Sus le cors et bone et bele
El non de seint Thomas l'apostre,
Quil la grant chité de Dorostre
En Inde Major converti,
Par martire a Dieu reverti.
Sus le bon confessor avindrent
Granz miracles, par quoi genz tindrent
Son cors en mont haute memoire.
Confessor fu, quer en la gloire
Est coronné, bien le savon,
Ke les miracles que avon
De lui et les vertus escripstes
Testemoignent bien les merites
Dont fu vers Dieu, et hautement
Moi testmoignent que pas ne ment.
Issi trespassa de cest monde.
Son ffix, qui avoit wi et monde
Le cuer de toute willainnie,

1676 ore — 1678 *Le premier* et *manque* — 1679 *Anacoluthe* — 1684 *Ce vers, qui répète la première partie du vers précédent, est évidemment corrompu.*

Digitized by Google

Out la ducheé em baillie.
Bien maintint l'enor et la terre.
Hastivement li muerent guerre
De ses Normanz mont grant partie
Par fol conseil et par envie.
Bien les sostint et sormonta:
Comquis ffurent, mont grant honte a
Cascuns quant par forche plaissié
Se veit, quer mont fu abaissié (*Fol. 15 r° b*)
Se de honte li souvenoit
Es couteumes ou les tenoit,
Ker adomque enn estoit son terme;
Ill i espandoit mainte lerme
Et il weillot en oresons
Et en seintes afflictions.
Se il trouve point pouvre gent,
Del suen lor donnoit largement
Grant amosne et les confortot,
Ke son bom cuer li ennortot
Qu'il le feïst, quer ce iert droiz.
Les pouvres genz, que maintes foiz
Devant les mostiers se couchierent,
Par nuit et souvent le gaitierent,
Kant ens ses chitez iert venuz,
Ker par lui ierent sostenuz.
Il iert lampe de virtus pleinne
Et de lumiere clere et sainne
Quil n'esteignoit ne ne funmot,
Mais toute terre enluminot.
Ne sai que plus vos racointasse.
Toutes les vertus ot a masse
Ke par partie ot Dex donnees
Au autres honmes et prestees,

1708 mont *est écrit* ml't — 1712 *lacune; cf. le latin* — 1730 toutes terres.

Digitized by Google

Et se je toutes les voloie
Retraire, trop demorreroie.
Euz sont escriptes es estoires
De Normendie qui memores
Donnent des bons et des malvais,
Et por icen aitant m'en tais,
Ker plus n'en truis en ma matiere.
Il n'oublia pas la proiere
Ke som pere li out requisse
A sa fim, qu'il amast l'yglise,
Kant en lui n'ot mes recouvrier.
Bon et sage et soutil ouvrier
Fait o lui venir a Ffescamp
Cil qui de bone orde est camp
Plein que Dex a beneïsqui
Et qui ama tant com vesqui
L'yglise, ses ouvriers i meinne, (*Fol. 16*)
O la soe bouche demeinne
Devise cascune officine,
Cloistre, dormeor et quimsine,
Enfremerie et refreitor,
Beles chambres et parleor
Et tot de quamqu'il li souvient,
K'a moignes estuet et convient,
Dist que tost fachent sanz espace,
Se il weullent avoir sa grace.
Il meïsme merque et devise
Ou wolt que cascune soit misse.
Li ouvrier ont emprisse l'ouvre.
Cascuns au mielx qu'il puet descouvre
Son sens por l'autri sormonter.
Ennui sereit de raconter
Touz lors esploiz et lors jornees.

1740 *Corr.* cen *ou* atant — 1742 la pierre — 1748 *Hiatus.*

Digitized by Google

Tant ouvrerent que achevees
Ont lor offices et rendüees.
Kant le bon duc less a veüees,
Mont grant joie a son cuer l'en touche.
Mes de tant qu'il n'ot eve douche
El lieu corante mont li grieve,
Quer a meins d'une et miee lieue
N'en coroit point ne pres ne loing.
Le duc a fait por cest besoing
Engigneors a l'eve aler
Por traire la et avaler
A l'yglise, faire l'estuet,
Ker autrement estre ne puet;
Et chil i vont quil mont s'em peinnent,
De pres de .II. lieues la meinnent.
Tant ont faiz conduiz et destors
Ke par les derraaines tors
Del mostier la riviere cort
Et nuit et jor par mi la cort
Et es offices de randon
Par desoz le castel abbandon.
Riens n'i faut, quer tost est prest.
Li duc, qui mont joiant enn est,
S'apareille de querre moignes.
Offices neites et aoines (*Fol. 16 b*)
Et ordenees trouveront
Et belles, quant venuz seront.
Mes encor ne soit qu'il feroit,
Ni a qui cel lieu bailleroit
A garder et a maintenir
Ne queuz moignes feroit venir.
En son cuer pense et estuidie

1774 et vne l. — 1781 s'empeiment — 1784 derainneenes — 1788 *Vers trop long; suppr.* Par — 1789 *Vers trop court* — 1791 S'apareilles — 1792 aornes.

Digitized by Google

D'um proudonme de bone vie
Ou petit eüst a remordre,
Ke selon Dieu et selon l'ordre
Saint Benecit l'yglise gart,
Ker il estoit au duc mont tart
Ke si fust fait que a Dieu plaise;
Devant la n'iert son cuer a aiesse.

A Dijon avoit em Borgoigne
Une abbeïee dont un moigne
Mont bons hons iert abbé et mestre.
Ses oielles savoit bien pestre
De sainte parole devine
Et lor donnoit tel medechinne
Par sa vie dont netïees
Erent lor ames et purgïees.
Guillainme avoit non li proudonme.
Tot le grant empire de Ronme
De ses bontez resplendissoit.
Autres abbez aatissoit
Qu'i vesquissent conme il deüssent,
Ke de regné estre peüssent
K'as bons a Damledeu pramis.
Saint Maiol l'ot illuoc tramis
Por li moigne en bien doctrinner
Et de sainte ordre enluminer,
Ker il conoissoit bien sa vie,
Ses mors et sa bone clergie
Dont il estoit enluminé.
Des ars iert bien endoctrinné
Et bien resavoit le servise
Qui appartient a seinte yglise.

1803 beneit — 1805 fait *manque.*
1819 Quis — 1820 Ke er de — 1823 *Vers corrompu.*

Digitized by Google

Flor estoit de religion, (*Fol. 16 r°*)
Ffontainne de contriction,
De droit vivre estoit ligne et corde
Et puis plein de misericorde.
Toutes vertus en lui abbondent,
Quil son pur cuer de pechiez mondent.
Ses faiz orent estez contez
Au duc Richart et ses bontez.
Bons mesages prist sanz ensoigne,
Sil les envoia em Borguene.
Mont tost furent apareilliez.
Penez se sont et traveilliez
D'errer tant que a Dijon viennent.
Ostelez sont, grant plait ne tiegnent.
Puis que il furent deschendu,
A l'abé wont, si ont rendu
Lor mesage par grant douchor:
«Sire, font il, nostre seignor
Richart, le duc de Normendie,
Por amor Dieu, le fix Marie,
Vers vos s'umilie et aclinne
Ke en une yglise orphelinne
Que som pere fist a Ffescamp faire,
Por ordener la et atraire
A bien, en sa terre viegniez
Et que ové vos ameinniez
Bons moignes et religioz,
Por amor Dieu le glorioz,
Par quil l'yglise fu servie
A touz les jors mes de sa vie,
La cure vult qu'en rechevez.
Escondire ne le devez,

1837 Ses fuiz — 1839 ensoignez — 1840 borguenez — 1843 qua d. — 1853 *Vers trop long; corr.* Qu'a F. som p. f. f. — 1859 *Corr.* fust (?).

Digitized by Google

Ker c'est ouvre de charité.
Vostre bone moralité
Avon bien au duc endité.
Por Dieu! prengne vos ent pitié.»
L'abé Willainme lor respont
Et sa volenté lor despont:
«Seignors, je n'os tel chose emprendre,
Ker on m'a fait assez entendre
Que Normanz fors guerre ne woullent
Et qu'ochierre et detrenchier seullent
Estransge gens a qui marchissent (*Fol. 16 v° b*)
Et que anchiez que il feïssent
Nule yglise, jus abbatroient
Celes que faites trouveroient;
N'ont cure de vie de moignes,
Kant que je oie tien je a hoignes,
N'ont cure de tele assemblee.
Une gent sont desmesuree.
Por cen ne m'oz entr'euz embatre,
Ker ne m'i porroie combatre.
A vostre duc irez ariere,
Sil li direz en tel maniere
Ke n'en sui pas aparreilliez.
Il s'est mont en vaim traveilliez,
Quer je n'ai mie pres chevaux
A demener par mons et vaux
Nos freres en contree estrange;
Il ne woldroient pas cest cange,
Si com ge cuit, se Dex me gart,
Et nos n'avon de l'autre part
Hommes ne serjans as soudees
Par qui tel gent soient menees.»

1870 Ker na ma — 1878 *Corr.* que je oi.

Digitized by Google

Li mesagier plus ne sejornent.
En Normendie s'en retornent,
La responsе ont au duc retraite
Ke li abbes lor avoit faite.
Le duc enn ot ire et pesanche.
Au plus tost que il pot s'avanche,
Serjans et chevax apareille,
As mesagiers dist et conseille
Ke a Dijon arriere allassent
Et cel apparreil i menassent,
Savoir mon se en nul endroit
Le bon abbé a lui wendroit
Et se il amesroit les moignes
Qui tant sont de bons tesmoignes.
Li mesage d'errer se peinnent
Qui le hernois a Dijon meinnent,
Tant qu'en la wille venu sunt.
L'abé querent et trouvé l'ont
Con cil quil sont sages et cointes;
O cuers sospirans, o mains jointes,
Et o euz de lermes moilliez (*Fol. 17*)
Sont devant lui agenoilliez;
La proiere del duc li dïent,
Lor lermes mostrent et deslïent.

L'abé voit la petition
Et entent la devotion
Ke le duc a vers seinte yglise;
En son cuer durement l'em prise.
Tantost otroia sa requeste
Sanz contredit et sanz moleste
Chil qui el servise Dieu veille.
Ses moignes tantost appareille

1908 *Vers trop court; corr.* tant par sont *ou* de bons testemoignes.

Digitized by Google

Teuz conme il les vuldra mener.
Bien dit qu'il se woldra pener
Sor toute rien et entremetre
De cele yglise em bon point meitre.
A l'ainz qu'il puet s'en est tornez
O ses moignez qui aornez
Sont de meurs et de vie honeste.
En Normendie a mont grant feste
Furent del conte recheüz;
De grant joie fu embeüz
Kant venuz furent li seignor;
Il n'eüst pas eü greignor
S'estre peüst et avenist
Que Dex par les .II. piez tenist.
Et que lor grace mex deserve,
Ne welt soffrir qu'autre les serve;
Par charité lor aminisfre,
Si con seint Pol dist en l'Epistre:
«Qui amenistre, si le fache
Ke son servise prennent en grace
Jhesucrist et qu'il enn ait gloire
Et de son servise memoire.»
Issi sert o ses mains les moignes.
Ke vos feroie granz aloignes?
Ill a apareillié son erre,
A Ffescamp les mena enn erre.
L'iglise lor a conmandee.
Par tel convent lor a livree
Ke selonc l'ordre la gardassent (*Fol. 17 b*)
Et de Dieu servir se penassent.
Guillaimme la cure rechut.
Li conte mie ne dechut

1930 yglise *manque* — 1934 a *manque* — 1946 prennent *doit être corrigé en* prenne (praigne).

Digitized by Google

Ke les communes et les rentes
As chaignoignes beles et gentes,
Qui cachié sont par lor folies,
A a l'yglise restablies.
Il ne wouldrent müer lor vie,
Et le duc lor a establie
En autre lieu sanz mesprison
Souffissanment lor garisson.

Les chagnoignes la nuit dormirent,
Dont il les moignes venir virent
L'endemain en la seinte yglise.
Cascuns d'euz en dormant avise
Songe, qui pas ne torne a ffaute,
Ke la ou l'yglise iert plus haute
Estoit d'aigles toute couverte;
Ke veüee chose est et cherte,
Che savons nos bien sanz menchonge.
Les aigles qu'il virent en lor songe,
Qui desus l'yglise voloient,
Les bons moignes senefioient,
Cler voiant et apertement
Por Dieu servir honestement.
Lors ellez, qu'ill ont estendu,
Notent qu'il seront deffendu
Par seins angres esperitex,
Ker li proudon seront iteux
Que cascuns tant de bien fera
K'ami Dieu et feel sera.
Del lieu s'em partent sanz respit
Li channoigne qui en despit
Avoient toute bone vie.
L'abbé Guillainme pas n'oublie

1976 *Supprimez* lor.

Digitized by Google

Ke l'yglise en bon point ne meite
De saint ordre et de vie neite.
Il et ses moignes l'ennorerent.
De grant renon par la terre erent.
Bons clers de diverses contrees, (*Fol. 17 r°*)
Qui sont de bones renonmees,
A l'abé en l'yglise atrait.
Bel et bien et haut et a trait
Le Dieu servisse el mostier firent,
A tout bien faire les cuers tirent,
Lor rieulle tiennent point a point,
De wainne gloire en euz n'a point.
En si poi d'ore est espandue
L'odor de lor vie et seüe
K'autres yglises sont oscures
Vers lors vies cleres et pures
En la terre, et vers lor bonté.
Ill ont touz autres sormonté.
L'yglise est si en bien müee,
Qui devant iert si defframee,
K'en tot le rëaulme de Franche
Autresi conme par puissanche
De non toutes autres sormonte,
Si n'est il vers lié d'autres conte
Par religion, chen dison,
Ker en estoires le lison.
Petit mainjoient et bevoient,
O grant casteé Dieu servoient.
Pouverté avoient mont chiere,
El lor iert dame et chamberiere,
Mes cen par lor volenté
En lor cuers n'orent pas enté

2021 *Vers trop court; corr.* Mes por cen.

Digitized by Google

Plainte n'ente de cel feil vice
Qui tot pechié muet et entiche
Et ochit toute charité,
Ke l'em clainme proprïeté.
Lor fait qui par dehors apperent
La volenté des cuers monstrerent.
D'euz ensivre talent avoient
Touz cil quil lor vie veoient.
Il n'ierent pas a Dieu contraires,
Couvetoz ne proportiaires.
Lors rentes ierent si quemunes
Et lors saintes volentés unes
Ke nul n'i avoit seignorie
Plus que l'autre, que l'establïee
As apostres par tout tenoient (*Fol. 17 r° b*)
K'a cascuns besoignox partoient
Chen dont mestier out, par raison,
Kant tens enn estoit et saison.
Lor grant ordre et lor seinte vie
Le cuer del duc estraint et lie
Vers l'yglise d'amor veraie:
Kamqu'il despendent sout et paie,
Tout lor porvoit, tot lor aporte;
En son cuer s engieit et conforte.
Son dox cuer, ou point n'a d'amer,
Li fait si tendrement amer
Et l'yglise et les proudes hommes
Qui de granz vertus ont les sommes
Sor euz sanz meitre jus trossees,
De seinte vie estroit fortees,
Ke mont souvent les visitoit,

2029 D'euz ensuirent — 2030 voient — 2033 *Cf. Act. Ap.*, IV, 32 — 2050 v. o les s. — 2051 jus *est répété* — 2052 seint; *vers obscur.*

Digitized by Google

Poit fors eulz habitoit.
Son cuer si humilie et plaisse
Le bien tuit et toute la craisse
De sa terre et lor abbandonne,
De beaulz correiz souvent lor donne
Et amenistre bel et gent,
Assez plus por la pouvre gent
Ke por eulz, que petit avoit
Cascuns, assez bien le saveit.
Ausi com moigne servitor
Aloit servir eu refretor
Et asseeit les generaux.
Il estoit droit menesteraux
D'envoissier Dieu et seinte yglise.
Kant il avoit fait le servise
Et mes n'i avoit que porter,
Por soi en joie deporter
S'alout seer par douchor grande
Tout deraaim et tel wiande
Mainjot illuec sanz contredit
Con la roule commande et dit.

Au duc ont fait ses genz entendre
Ke li clerc, li grant et li mendre,
Ont grant duel de sa franchisse (*Fol. 18*)
Aime tant et hante l'yglise:
Il doutent, se il estoit mort,
Que moignes ne feïssent tort.
Lor orgoil et lor felonnie,
Lor marvuillanche et lor envie
Amente le duc comme sage.
De par lui en wont li mesage

2054 *Corr.* Poi de gent f. e. h. — 2056 *Corr.* tout (?) — 2057 *Suppr.* et (?) — 2063 comme — 2074 Comme — 2077 *Ajouter* que de sa fr. — 2081 L'orgoil.

Digitized by Google

A enwesques de la contree.
A Ffescamp sont sanz demoree
Venuz et les barons de pris.
Le duc, qui est lïé et pris
De l'amor Dieu, franchist l'yglise
K'a envesque n'iert mes sousmise
Nul jor qui en sa terre soit,
Ou soit a tort ou soit a droit.
L'archevesque Robert son frere
De Roën, que son gentil pere
Ot engendré grant pieche avoit,
Quil grant talent a qu'il aveit
L'iglise en bien, i ert venu;
Del pere li est souvenu,
Si a la franchisse graee
Et de bon cuer l'a confremee.
Por son frere que il tant ainme
Le poier quil a quite clainme,
Au mostier en a leitre escripte.
Li enwesque n'ont pas desdite
La franchisse, mes bien l'otroient
Com bon proudomme qu'il estoient.
Ensement franchist .XII. yglises
Ki en la terre ierent assisses,
Por som pere dont li souvient,
Ker issi faire le convient;
Por son chier frere quil l'em prie
Il a sa requeste otroïee.
Les envesques, quil nel defendent,
A la chatre lors sëax pendent
De la franchisse bonement,
Et li franc baron ensement.

2095 grant *est répété* — 2096 aveit *est le subjonctif de* avoier — 2108 Ken.

Digitized by Google

Li duc, quil welt que soit estable
Ceste franchisse et parmanable
Et s'em peinne en toute maniere, (*Fol. 18 b*)
Il fist venir par sa proiere
Robert, le gentil roi de Ffranche;
Toz les barons de grant puissanche
Se sont o le roi assemblé:
Ne weut que soit fait a emblé
Ceste chose, mes enn apert.
Le roi, quil mont estoit apert,
Et Johan, son clerc de Montmartre,
Ont maintenant fait une chartre
Tres bien ditee et bien escripte.
Le roi l'escripst et sil la dite;
La leitre est grant, la mage lee,
De son seel l'a scellee
Par l'otroit de touz ses barons.
«Seignors, dist le roi, nos arons
Encor de chest fait grant memoire,
Ker je cuit que al Roi de gloire
Plaist durement que issi seit.»
Chascuns son per devanchisseit
Des barons por faire ensement
Chartre de son otroiement.
La soee et les lor a agrees
Le roi Robert et confermees;
La soee est droit que devison:
Il otroiee, cen vos dison,
A l'yglise que si soit quite
Que estre ne puisse entredite
D'envesque de son tenement
Et quel tienge si franchement

2117 que sestable — 2127 Il et — 2141 lor agrees — 2146 Questre.

Digitized by Google

Que evesque ne que serjant
De sa terre petit ne grant
De lié justisier plait ne tienge,
Por nule chose qui avienge.

Le duc fu lié de cel otroi
Ke li a fait le gentilz roi.
De mielx faire encor ne repose.
Il velt qu'estable soit la chose,
Se il puet, pardurablement;
Por cen prie mont humblement
Li bon abbé qu'il woist a Romme. (*Fol. 18 v°*)
Bel present li devise et nomme
K'a l'aposteille portera.
Il l'otroie et dit qu'il le fera,
S'il puet confermer la franchisse
Si qu'ele n'iert jameis malmisse,
Ker mont le desire et couvoite.
Tant a esré et tant esploite
Qu'ala a Romme a l'apostoire;
Dant Beneeit, ce dit l'estoire,
Avoit a non, ce dist l'estoire,
Omcor l'avons nos em memoire,
Avoit a non icel seint pere.
L'achaison por quoi venu ere
Li a le bon abbé retraite;
Por le duc ra proiere faite
A genoiz mont devotement
Ke il de sen confirmement
Ait ses leitres et son otroi
Por l'amor del tout puissant roi;
Quassé est s'il nel recheveit.
Li apostoille entent et voit

2149 Quevesque — 2162 *Vers trop long* — 2167 Quil a r. — 2169-70 *sont de trop.*

Digitized by Google

Le bien que Dex el duc a mis.
Por l'abbé, qui est ses amis,
Dont tant de biens avoit oï,
De la requeste s'esjoï,
Sil lor a ouverte la porte,
Les chatres prent que il aporte;
O la clef de misericorde
Toutes les conferme et s'acorde
Ke l'yglise en tel estat meite
Qu'ele ne soit jamais sosjete
A enwesque ne archevesque;
Ker tout le bon corage espesque
Del duc que l'abbé li retrait;
Escrist de confermanche a fait
Et seellé en son seel.
Comme bon pastor et leel,
Oiant touz l'apostoille dit:
«Seignors, fait il, sanz contredit
Por le bon duc de Normendie
Fai cest fait, n'iert qui or m'en die
Ne jamais qui contre en soie, (*Fol. 18 r° b*)
De l'yglise uuoil qu'el soit moiee.
En tel forme l'ai receüee
Ke franche soit et assolüee
Et si del tout servage eschive,
Ke jamais nus homme quil vive
N'i puisse avoir avoiement
Fors l'apostoire purement.
En ceste forme la tendra
Cascuns qui aprés moi vendra.
Icele meïsme franchisse
Li otroit que la haute yglise

2192 espesque *est probablement pour* empesque, «*demande*» — 2195 Es seelle — 2201 *Hiatus* — 2212 otroit *est pour* otroi.

Digitized by Google

De Clunni tient, issi ira:
Ffors a Romme n'obeïra.»

Congié de l'apostoire a pris
L'abbé Guillainme, qui apris
Est de tot bien, de Romme part,
Cil qui en Diex habite et part
Revint mont tost en Normendie.
Des previlleges pas n'oublie
Les leitres, que au duc nes rende.
Cel rice don et cele offrende
De par l'apostoire a livree
Au duc, quil mont l'out desirree.
Mont a grant joie quant la tient.
Le bon prince pas ne s'atient
Ke Jesucrist n'en rende graces:
«Sire, fait il, cil qui esfaces
Trestouz pechiez par penitanche
Et par veraie repentanche,
Tu sol deiz bien estre honoré;
Sire, tu soiez aoré
De mei a pur cuer et a fin.
L'yglise ai par tei traite a fin
Dont men pere trop s'entremist
Et qui sus moi la cure mist,
Kant il morut, que la gardasse
Et sus toute riens l'ennorasse.
Sa wolenté n'em woil cangier.
Or la voi hors del tout dangier
Par conseil de gent bone et haute, (*fol. 19*)
Ke, se Dex plaist, ne fera faute
Jamés jor son confermement,
Ainz durra touz tens fermement.»

2213 Climni — 2222 cel o. — 2228 fait se il qui.

Digitized by Google

L'abé tantost en envoia
A s'yglise et le convoia,
Beax dons et granz li a donnez
Et s'est del tout abbandonnez
Vers lui por suen ligement estre.
«Je vos pri por le roi celestre,
Dist il, de l'ordre bien tenir.
Por moi vos en doit souvenir
Ke i metez et cost et peinne,
Ker comme nostre honme demeinne
Vos pri que soiez bone garde
Que de seint Esperit arde
En nos, si com l'avez empris,
Et que tenuz soiez em pris.»
Ceste proiere le cuer touche
De l'abé con se o sa bouche
Li eüst Dieu amonesté;
Vait s'en, n'i est plus aresté;
De ses freres fu recheüz,
Mont fu liez quant less a veüz,
Quil estoient saim et haitié.
Ichi defenist mont traitié
Et le livre que j'ai escripst,
Si con l'estoire le me dit.
L'abbé repaire en sen yglise,
A bien faire esprent et atise
Et par essample et par parole
Touz ceuz qui ierent de s'escole.
L'yglise maintint, ce sui cert,
De si au tens au duc Robert
Qui sa vie outre mer finna.
De seinte ordre l'enlumina

2256 *Ajoutez* fus de seint Esperit — 2257 comme — 2268 conme — 2270 faite.

Digitized by Google

A la loenge et a l'otroi
Nostre sire Dex le bon roi,
A la loenge et a l'ennor
Et a la gloire del Seignor,
Qui touz dis regne et regnnera
Et qui touz tens fu et sera,
Ch'est Dex, le fix seinte Marie, (*Fol. 79 b*)
Quil nos doinst pardurable vie.
Amen.

[Livre deuxième]

Qui a mes dis wouldra entendre
Si porra oïr et aprendre
Conme le sanc qui degota
Des plaies Dieu, quant l'em bouta
Cloz en ses piez, el costé lanche,
Se cil me consent et avanche
Quil cen por vos pechiez sostint;
Par moi et conment a Ffescamp vint,
Et par qui le tromq fu ouvert
Ou il estoit et descouvert
Selonc l'estoire conterai,
Dont le livre est et saint et wrai.
Ne woille Dex ne ne consente
Ke de si haute estoire mente.
Par la verité m'en irai.
Oiez les moz que je dirai.
Kant le duc Guillainme fu mort,
Le fix Rou, et ochis a tort
De Flamens, que Dex maleïee,
Son ffix Richart ot em baillie

2292 *Corr.* Par qui et com a ffescamp vint — 2293 tromque — 2302 ochist a — 2304 Richart *est écrit en abrégé* R.

Digitized by Google

La ducheé et en fu oir.
Vers les Franchois par grant poier
La defendi, si con ge dis
En l'autre estoire que g'escris.
Qui autre feis en conteroit
Ennui et visouse seroit.
Bien et em pais lonc tens la tint
Le bom prinche, pas ne s'atint
Ke a Ffescamp par bon corage
Ne s'est alé o som barnage
Weier l'iglise qu'il savoit
Ke som pere fondee avoit.
Kant en son castel fu venu
Chil qui d'orgoil est wix et nu
Et recheū del chastellein,
Si apela son chapellein,
Hargier ot non, mont fu proudonme. (*Fol. 19 r°*)
«Ge woil oïr, dist il, la somme
Des rentes qu'i par sa franchisse
Donna mom pere a ceste yglise,
Ke je croi que seinte et haute,
Ker ge me dout que par defaute
De conseil ne soit descreüee.
Grant tens a que mort recheüee
A mon pere par traïson;
Por cen woill que escrit lison,
Ker les suens dons voil mont tenir.
Faites mestre Robert venir,
Quil fu chapeillein mon chier pere,
Por Dieu et por sa douche mere,
Quil bien nos aveera.
Acart ses compains i sera,

2307 comme — 2309 autes feis — 2321 Nargier (?); mont *est écrit* ml't — 2323 sa *manque* — 2325 *Corr.* Ke je croi est et s. et h. — 2335 *Vers trop court.*

Digitized by Google

Le tresorier que j'aim et croi,
Ke mon corage et mom secroi
Ffeelment garde; a lui irez,
Les escriz qu'ill a li direz
Ke il aport chi orendroit;
Em pais voill tenir et en droit
Les dons, si que amenuissiez
Ne soient jamais ne bruissiez,
Ke mom pere ffist en sa vie.»
Le chapellein pas ne s'oublie
Que ne fache cen que requiert.
Les escris par tout cherque et quiert,
De wielle establie et de nove,
Tout em porte quanque il trouve.
Devant le conte mont en lurent
Plusors clers qui ové lui furent.
Un roulle ont trouvé et veü
Entres les autres esleü:
«Desouz un autel, cen disoit
Le rolle a cil quil le lisoit,
Dedenz ceste yglise repose
Le pris del mont, mont a grant posse
Qui de Jerusalem cha vint.
Bien orrez comme chen avint,
S'avant liesez et trouverez,
Si que bien certaim en serez.»
Aprés contout tantost la leitre (*Fol. 19 v° b*)
A cil qui sen sens i weut meitre.

»Quant Dex fu en croix estendu
Et ill out le costé fendu
De la lanche por nos raaindre,
Josep, qui pitié enn ot graindre

2358 mont *est écrit en abrégé* mn't — 2359 Qui *est pour* Que.

Digitized by Google

Que nus, si con de seinte yglise
Testmoigne l'estoire et devise,
Qui iert d'Arumarchie né,
Kant Jhesucrist vit tant pené
En la croiz, tendror li est prise.
Sa char por estre en terre misse
A a Pilate demandee.
Cil li a volentiers donnee.
Del haut home out merveille grande
Qu'i si pouvre chose demande,
C'en li est vis, et si despite.
Mes cil, qui est de grant merite
Vers celui ou son cuer tendi,
Son cors de la croix despendi,
Il et Nichodemus emsemble,
Dont l'ewangille mie n'emble
Le bon fait, mes bien le recorde,
Comme o grant misericorde
Ala par nuit a Jhesucrist,
Qui mainte parole li dist.
Cist ont ennoint et enloué
Son cors de mierre et d'aloué.
El bel sepulcre le poserent,
Au plus qu'il porent l'ennorerent.
Mais ainz qu'il l'eüssent couchié,
Nichodemus, qui atouchié
Out son cuer de pitié weraie,
Rest le sanc de cascune plaie,
Des mains, des piez et del costé,
O son coutel l'enn a osté;
Entor les plaiez iert sechié.
Chil qui fouz dis crut sanz pechié

2377 home *manque* — 2386 *Hiatus* — 2389 Cist oint ennoint — 2392 l'ennorent — 2395 wraie — 2399 Entor la plaiez.

Digitized by Google

Ke c'estoit Jhesucrist sanz doute
Dedenz un de ses gans le boute,
Dedenz la plus demeigne huche (*Fol. 20*)
Ke il avoit l'enclot et muche
Et que il tenoit plus segree;
Si n'iert ja jor qu'il ne le vee
Et que grant oreson n'i fache
Par leisir et o grant espache.
Bien gardout qu'il ne fust veü,
Sil le fist que apercheü
Ne fust d'omme de mere né
Tant qu'a a la fim mené
De ses jors et de son aage.
Nul eir qui tenist s'eritage
N'avoit; un suen neveu apele,
Son segré li dist et revele;
Ysaac avoit non sanz faille.
Le seint sanc o tot le gant baille
Nichodemus a son neveu:
«Beax niers, je te promet .I. veu,
Dist il, se bien gardez la chose
Qui dedenz cest gant est enclose,
Ke jamais pouvres ne seras.
Or te dirai que tu feras.
Neitement le garde et ennore,
Cascuns jor de bon cuer l'aore.
Je me muir, plus nel garderai.
Ce est del prophete werai
Le sanc qui en la croix morut:
De ses .V. plaies decorut,
Kant nos peres par lor outrage
L'ocistrent, ce fu grant damage.»
Ysaac cel haut dom rechoit,

2412 *Vers trop court; corr* Tant que l'a a la fim mené.

Digitized by Google

Quil son oncle pas ne dechoit,
Ainz tient bien son conmandement.
En une huche neitement
Enclot cel tresor haut et riche.
Son cuer et s'amor si i fiche
Kel plus nel pooit honorer.
Cescun jor l'aloit aorer;
Con son oncle faire soloit,
Tout ensement faire woloit.
En si grant richessche est venu
Em poi d'ore il qui iert tenu
Por pouvre anchois, qu'en la contree (*Fol. 20 b*)
Fu de lui mont grant renonmee
Et fu en grant actorité
Par la terre, c'est verité.

Sa femme, qui mont s'en merveille,
De demander lui s'apareille
Dont venu iert cel grant avoir:
«Sire, je wouldroie savoir,
Dist ele, se il ne vos peisse,
Dont venue est cele richesse
K'eüe avon en si poi d'ore.»
Cil li respondi sanz demore:
«Le grant Dieu, fait il, la nos donne;
Par lui croi que tant nos ffoissonne.»
Sa moillier out corout et ire
Por cen que ne l'en wout plus dire.
Son seignor cascuns jor agaite,
Ker el cremoit qu'il eüst faite
Tel chose ou a faire entendist
Ke loi de Gïeux defendist.

2439 Kel, *corr.* Ke — 2448 ce est — 2455 Ke eue — 2557 il *manque*.

Digitized by Google

En lui gaitier met grant entente;
Se plus n'en soit, mont iert dolente.

Tant s'est penee que orant
Le trouva un jor em plorant;
Devant la huche jut a terre,
Som piz o ses mains bat et serre
Conme bons hom religioz,
La ou cel tresor precioz
Avoit enclos, si ne se garde
De sa fame quil tout esgarde.
As Gïeux s'en cort, sil l'acusse
Ke lor loi despit et refuse.
Conme fole et conme chaitive
Dit c'une ydre aore et cultive.
Ysaac ont pris et mené
Devant touz por estre pené
Selon la loi de cest meffait
Et por estre ochis et deffait.
Ysaac, quant fu acussé (*Fol. 20 v°*)
Des Gïeux, bien a refussé
Ke contre la loi n'ouvra omques.
Mont de pueple distrent adomques,
Kant cil si forment refussout
Cen dont sa fame l'acusout,
Ke damé ne devoit pas estre,
Quer par haïnne, puet cen estre,
Li out mis sus la fole femme,
C'omques de lui malvaisse fame
N'oï l'em mes qu'il malmeïst
Sa loi ne qu'encontre feïst.
Touz dïent que por la parole
D'une femme outrajouse et fole

2487 cil *manque.*

Digitized by Google

Li proudon pas ne dampneront
Ne que ja mal ne li feront.
Cil iert son escu et sa garde
Le qui sanc il ennore et garde.

Li Gïeu Ysaac chastient,
Dewotement li prient et dient
Qu'il se gardast de chose faire
Qui fust a la loi Deuz contraire.
D'ydres aorer le repristrent,
Mont le castïerent et distrent
Ke loi ne l'espaigneroit mie
S'il iert ateint de tel folie.
Wait s'en, tot quite l'ont clamé,
Ke de cascuns fu mont amé.
Bien seit que l'en le gaitera
Et qui illuec plus n'aora
Cen quil garde, quer n'osereit,
Tantost acussé en seroit.
Au plus tost que il puet s'atorne,
De Jerusalem part et torne
En la contree de Sidoine,
Un lieu esllut, bel et aoine,
Quil fust sus mer et sor rivage
En ichele terre sauvage.
El lieu une meisson possa
Et, selonc cen que faire ossa,
Ennora o grant reverenche (*Fol. 20 r° b*)
Le sanc Dieu qu'ill out em presenche.
Une nuit, qu'il fu traveillié,
Dormoit, mes il s'est esveillié
Por une voiz qu'il a oïe
En dormant, quil durement crie

2502 *Suppr.* li — 2505 aorent — 2512 *Corr.* Et qu'i. p. n'aorera — 2518 aorne.

Digitized by Google

Que dui ronmain empereor
Metront en guerre et en freor
Cel païs et le wouldront prendre,
Por cen que l'en ne lor weult rendre
Treü ne servise ancïen:
C'ert Thitus et Wapasien.
Mont amesront paienne gent.
Le temple qui est bel et gent
En Jerusalem bruisseront,
Toute la chité destruiront.
Esbahi fu quant il s'esveille,
Grant dolor ot, si se conseille
A ssoi meïsmes qu'il feroit
Del sanc et ou le mucheroit.
Au deraaim s'est porpensé
Ke gari l'avra et tensé
Se il dedenz le gros fichier
Le woloit enclorre et fichier
Qui cressoit dedenz son porpris;
Illuec ne sera nul jor pris
Ne seü; tantost ensement
Fist conme ot em proposement.
El pertus roont fist el fust
Ou le saint sanc Damledieu fust
Enclos, mes ne seit com le meite,
Ke dedenz le fust ne malmeite
Le gant: quant l'umor sentira
De l'arbre, adomques porrira,
Ce croit, si a mont grant haschie
En son cuer que le sanc n'en chie.

Il quil de forgier iert apris
Bel et bien un vaisseil a pris

2532 que nen lor — 2537 beuisseront, — 2551 *Corr.* Un p.

Digitized by Google

De plon qu'ill out fait em poi d'ore,
Lonc et estroit; pas ne demore
Ke cel sanc precioz n'i mete, (*Fol. 21*)
A mesure de la fosseite
Qu'em l'arbre ot fait, dedenz le meit;
Del waissel serrer s'entremeit
Au plus que il puet fermement.
Un autre waissel ensement
Out fait de plon d'autretel ovre,
Um poi de fer clot enz et ovre.
Mes encor sonmes en doutanche
Se icel fer fu de la lanche
Dont Dex out le costé ouvert
Ou d'autre engien dont fust couvert
Ichel sanc qui en degota
El waisseil, quant l'en l'i bouta;
Mes bien savon qu'em grant partie,
Por cen qu'ill out la compaignie
Del sanc Dieu et l'atouchement,
Est saintefïé voirement.
Li waissel sont appareillié.
Cil quil mont s'en iert trauueillié
Et des Ronmains cremoit la guerre
El fichier l'enclot et enserre,
Le pertus fermement restoupe.
Or ne doute mes que en coupe
Sa fame ne autre l'entraie.
De perdre lei point ne s'esmaie.
Illuec dit qu'il l'aorera,
Quer de nul seü ne sera.

Kant ceste chose out achevee,
L'escorche qu'il avoit ostee

2572 Se itel — 2588 D perdre — 2589 quilla aora.

Digitized by Google

Devant le pertus est reprisse,
Traite si est et si remisse
Qu'il ne choisist nule partie
Del lieu dont il l'avoit partie.
Il s'esjoïst de l'aventure,
Por le miracle affissque et jure
Ke cil fu Dieu et homme emsemble,
Si comme il croit et voir li semble,
Dont le sanc out en l'arbre mis,
Dont a enviz s'estoit demis.
Ysaac issi l'ennora (*Fol. 21 b*)
Illuec maint jor et aora
Tant qu'aprés une nuit avint
Ke la voiz autresi la vint
Ke primes avoit entendue
Et dit que cier sera vendue
La venue a la gent rommainne.
Entrez sont en male semainne
Li Gïeu, qu'il ne lor faudra:
Waspassien les assaudra
Et fera lor chité abatre
Et lors cors ochirre et debatre,
Ker touz dis ont felon esté,
Et li dist que de son esté
Le fichier abate demain
Et que el tronc ne meite main:
O cen qui est eins le laissast,
Ke nel meüst ne nel plaissast.

Isaac par matin se lieve.
Si tost com l'aube del jor crieve
Le fichier a terre mis a,
Si com la voiz li devisa;
Mais au tromc la main ne tendi,

Digitized by Google

Por la voiz quil li defendi.
Le tronc est wielli et sequié
Et la mer a touz dis lequié
La terre ou la chouque iert estante;
N'i puet plus estre remanante:
La terre destrempe et escrieve,
L'eve les rachinnes sozlieve,
Si que ne li puet contrester
Le tromc, ni en haut plus ester.
Ysaac se demente et plore,
Ker il voit que sanz demore
Li convient laissier. cele chose;
Por les Gïeux tenir ne l'ose
Ne aillors ou muchier ne l'a.
Damledieu de cuer apela,
Kant le tronc empeinst en la mer.
Oiez com le sout reclamer:
«Peres de choses souverainnes (*Fol. 21 v°*)
Et des criatures humainnes,
Quil le saint prophete enveas
En terre par qui aveas
Ton pueple a creanche veraie,
Dont fermement croi que ge aie
Del sanc dedenz cele arbre mis
Dont me sui mont entremis;
Or te requier que garde en soiez
Et te pri qu'en tel lieu l'envoiez
Ou chieri soit et honoré
Cil dont corut et aoré,
Ker tu quil toutes les pensees
Et les gens ainz que soient nees
Quenois, se tenir le peüsse

2636 *Vers trop court* — 2644 Et des scripatures — 2647 vraie — 2650 *Corr.* sui forment e. — 2656 vees.

Digitized by Google

K'en la loi acussé ne fusse,
Sez qu'en la mer pas nel meïsse
Ne jamés ne m'en dessaississe.»
Issi a faite sa complainte.
Autre parole i a dit mainte
O euz ploroz, o cuer amer.
Et le tronc va parmi la mer
Qui de grant ravinne l'em porte.
Ysaac nului ne conforte,
K'a nus ne descouvri sa perte.
Sa dolor a par lui soufferte,
Qu'a faire fort et grant emprist,
Tant que a Dieu pitié em prist
Et wout a cief traire sa peinne
Et la grant dolor qu'il demeinne.
Une nuit dormoit en sa couche.
Une novele son cuer i touche
Quil mont li fu bele et seante,
Ker une personne waillante
Delez soi toute rien s'estot
Devant lui et amonestot
Ke il laissast son duel ester,
Cen li ert vis, quer comquester
Ne puet riens el mal qu'il endure.
En tel maniere l'asseüre:

«Isaac, del tronc ne t'esmaie; (*Fol. 21 v° b*)
Ton cuer et ta pensee apaie.
La mer por voir l'em portera
En tel lieu ou chiri sera.
Par Dieu et par sa grant puissanche
En une contree outre Franche

2674 *Vers trop long; suppr.* i — 2677 *Corr.* Bele sor toute rien.

Digitized by Google

Ira qui sus mer est assisse,
Ke en demeigne et en franchisse
Tient le roi, quer c'est s'eritage.
Illuec sera par maint aage
Ennoré, que Dex le conmande.
Issi iert, par moi le te mande.»
Ysaac fu lié de cest songe.
Ke que aviegne, sanz menchonche,
Dit que jamais ne celera
A sa fenme, savoir ffera
La verité de ceste chose;
Contee li a et desclose
Et as ses woisins a retraite
La chose si conme il l'out faite;
N'en cele rien tout ne lor die
Ausi con vos l'avez oïe.
En Jerusalem enn est alee
De cest conte la renonmee;
Isnelement s'est espandüee.
Si grant parole enn ont tenüee
Li Gïeu et si grant conchire
Ke souvent l'avon oï dire,
De la en savon la novele,
Qui encor nos est bone et bele.
Et nos conment le seüsson
Se nos de la ne l'eüsson?
Por Nichodemus, qu'il amerent
Et que mont jadis ennorerent,
Et por Ysaac ont escripte
En langue ybreue et faite et dite
Li Gïeu tantost cest estoire,
Quil touz dis mes iert em memoire.

2705 *Suppr.* enn *ou corr.* Jersalem — 2712 est et b. et b. — 2716 ennorent — 2718 Et l.

Digitized by Google

La mer le tronc jete et deboute (*Fol. 22*)
Tant qu'en la valee sanz doute
Le porta, che soiez seür,
Cui il donna non et eür.
Aprés, si con la leitre affiche
A celui quil ses eulz i ffiche,
As vers que le livre en recorde
S'ajoint la sentenche et acorde
Ke nos peres en recorderent.
Se voir ne fust cen que conterent,
La chose fust anïentee:
Fause novele est tost dantee
Ausi con fait est folement.
D'ancïenneté solement
Fust mont a l'estoire abatue,
Ke parole n'en fust tenue.

En cel wal la mer s'estendoit
A cel tens ou Dex estendoit
A meitre le suen sanc demeinne.
Une wallee de bois pleinne
Loig del rivage estoit assisse,
De bois et d'espines porprisse.
La chouque i a la mer portee
Et a seque terre getee,
Ou el fu longuement reposte,
Ke nul ne l'en trait ne ne oste.
Retraite est la mer et venue
En son droit point, dont ne remue.
Si seque fu cele wallee
Ke la mer n'i est puis alee;
De corre i cessa et recrut.
Sor le tromc herbe verte crut

2724 Ke il — 2725 conme — 2738 *C.-à-d.* entendoit. — 2739 demeime.

Digitized by Google

En terre, quil si le couvri
Ke nul nel trouva nel norri
De lonc tens, ne fu qui seüst
Qu'en tel maniere illuec geüst.

Le monde iert a cel tens soillié
Em plusors lieuz et teoillié
De faus ydres que aoroient (*Fol. 22 b*)
La fole gent et coutivoient.
Mes l'apostoille seint Climent,
Cen dit l'estoire quil ne ment,
Envoia seint Denis en Franche,
Por le pueple atraire a creanche,
Et saint Taurim en sa compaigne
Et mont autres, que ne remaigne
Le pueple en cele fole vie;
Mes ne puis or raconter mie
Toute lor predication.
Del tronc woil faire mention,
Con trouvé fu et essauchié
Et levé de terre et hauchié.
Seint Denis en sa compaignie
Out un proudon de bone vie,
Bos ot non, en Cauz l'envoia
Por preechier; cil envoia
Le pueple a creanche parfaite;
De fole vie a si retraite
Il et autres qui o lui erent
Et a sa foi si rapelerent
Cele gent qu'il amenuissierent
Toz lors ydres et debruissierent.
Bos vait aprés par la contrée
De Cauz, quil li plaist et agree,

2754 *Corr.* n'ovri.

Digitized by Google

S'estre puet, que un bel lieu truisse
K'edefïer et garder puisse.
S'entente i a misse et sa cure.
Tant ala que par aventure
Est venu pres de la wallee
Ke devant vos ai devissee.
Ne voit chose quil ne li plaisse.
Illuec dit qu'il sera a eesse:
La mer est pres et les rivieres
Sont el païs granz et plenieres,
Les forrez d'entor sont garnïeez
De veneson et replenïeez;
Qui a cachier woulsist entendre,
Si i peüst berser et prendre
Chers, senglés et mainte autre beste.
.I. lieu coissi bel et honeste
Pres del cel wal, sil l'edefïee (*Fol. 22 v°*)
Cil qui en Dieu se croit et fie.
Au lieu herbegier mist grant pose.
Bos ot non; Boleram non pose
A la ville que il a faite;
De Bos est la parole estraite,
Qui primes en fu sire et garde,
Boleram, qui droit i esgarde;
Issi le dit l'estoire et merque.
Une fenme qui ot non Merque,
Qu'il avoit atraite a creanche,
Esposa Bos sanz demoranche.
Merca fu proude fame et sage.
Emsemble userent lor aage
Et vesquierent en grant richeisse.
Il ne lor coste ne ne peisse

2805 a *manque* — 2807 Qu primes.

Digitized by Google

De servir Dieu au plus qu'il porent.
Beax fix et beles filles orent.

Les enfanz Bos un jor estoient
El wal ou lor bestes passoient,
La ou le tronc gesoit en terre.
Cascuns s'amaille estraint et serre
Mont volentiers en celui wal;
Paistiz i ot bel et egal
Plus que aillors et delitable
Et herbe as bestes profectable.
Sus le tronc ont verges trouvees
.III., o foilles mont granz et lees.
Un des enffanz l'une en couvoite;
Cele quil plus est bele et droite
Au plus bas qu'il pout a coupee;
Au soir l'a a l'ostel portee.
Bos, qui estoit de Romme né,
A l'enfant a soi achené.
La verge a prisse qu'il tenoit,
Ker a merveille li venoit,
Quant les fuilles et la vergete
Vit, qui estoit longue et graislete.
Il demande ou il la trouverent.
Cil respondirent quil le doterent:
«Pere, en la walee soutive (*Fol. 22 v° b*)
Quil plus est d'erbe plenteïve
Ke les autres, la la trouvames;
Deuz iteles en il lessames
Ke couper mie ne woulsismes,
Por cen que tendres les veïsmes.
— Demain, dist Bos, o vos irai,
Celle menchonche prouverai.»

2839 la *manque* — 2840 le *manque*.

Digitized by Google

O les enfanz va l'endemain
As verges, mes omques de main
Donc fer tenir n'i adesa.
Sachiez, mie ne li pesa
Kant voit que de figier furent.
Les .II. verges, si conme il crurent,
A del tronc par engien sachïez,
Nes a coupees ne bruissïees.
Et il qui iert bon cortillier
Et quil bien savoit soutillier
En tel mestier, quer mont le hante,
En son gardin les verges plante.
Le tronc wout oster de la place:
O granz forssors fout et esrace
La terre entor; mont s'en traveille,
Mes ne fait chose quil li waille,
Ker ne l'em puet sachier ne traire
Por painne que il puisse faire.
Laissier l'estuet par estouvoir,
Ker il nel puet d'illuec mouvoir.
Tant monteploierent et crurent
Les verges que beax arbres furent.
Fruit bon et douz assez rendoit
Cascuns a cil quil la tendoit.
El païs out conmenchement
Tel fruit par le tronc voirement.
Le champ ou il ot tant geü
A de lui le non recheü,
Ke cil del païs li donnerent:
Le Champ del fichier l'apelerent.
Grant champ fu aprés la muanche
De son non, quer tel abbondanche

2850 demain — 2851 *Corr.* Dont fer tenist — 2853 *Vers trop court; corr.* veoit.

Digitized by Google

D'erbe i out que ne la poeent
Bestes gaster quil i paissoient.

Bos morut pleim de grant aage. (*Fol. 23*)
Merqua, com bone fame et sage,
O ses enffans, qu'aimme et chastie,
Fu puis veve toute sa vie,
Deu servi del cuer enterim.
Un jor li vint un pelerin
El tens d'iver, par la froidure.
Il fu de mont bele estature,
Li proudon, bien li avenoient
Ses cheveux, quil toz blanz estoient.
L'ostel por amor Dieu demande.
Merca l'otroiee et li conmande
Ke enz entrast, et le rechut
Par charité, si conme el dut.
De sa venuee fu mont lïee.
Au feu sist ové sa maisnïee.
La nuit cele, qui pas n'est fole,
Au pelerim de Dieu parole.
Son bon seignor regrete et plore:
«Amis Bos, se Dex me secorre,
Fait la dame, se vif fussiez,
Aucun grant tronc mis eüssiez
Delez cest feu gros et oël
Contre la feste de Noël.»
Issi se complaint et demente.
Les enffanz dïent sanz atente
Ke demain se wouldront pener
Et bone aïe o euz mener.
Del Camp del fichier osteront
Le tronc et l'en aporteront.
Lor mere conmenche a souzrire,

Digitized by Google

A ses enffanz emprist a dire:
«Vostre poier n'i waudroit rien.
Vostre pere, che sachiez bien,
S'em pena en toute maniere,
Mes le tronc avant ni ariere
Del lieu ou il giest ne sachast
Por engien qu'il i atachast.»
Issi a estriver conmenchent.
Li pelerin ot que il tenchent,
N'out pas par mal de ceste chose. (*Fol. 23 b*)
Kant escoutez less a grant posse.
En son cuer a saveir desire
Se il est quil li woille dire
Del Champ del fichier l'achaison,
Dont cest non a, par quel raison
I gist la chouque grant et lee.
Il enn a la dame apelee;
Del champ et del tronc li emquist.
Cele li respondi et dist:
«Amis, tu demandez merveille.
— Ancele Dieu, quer me conseille
Et me conte la verité
De la chose par charité.»
Cele a oïe sa proiere.
Lïement et o bele chiere
Toute la chose li retraist,
— — — — — — — — — — — —
Les verges quil desus cressoient,
Ke ses enffanz trouvé avoient,
Quant terre et herbe verdoiante
Le tronc couvrirent, et de la plante.
Des verges et del fruit li conte,
Et conment celui champ sormonte,

2919 il *manque* — 2937 Cele ai oie — 2944 *Vers trop long; corr.* et la plante (?).

Digitized by Google

Ou il giessoit, autres et passe
D'erbe quil i cressoit a masse.

Le pelerin par aventure,
Ke Dex voloit que preïst cure
Et a cen enveé l'avoit,
Puet cen estre, que ceuz avoit,
Respont doucement a la dame,
Quil mont estoit de bone dame:
«Demain o les enffanz irai.
Devant la ne me partirai
Ke le cham et le tronc vesron.
Dedenz un char l'en amesron,
Se Dex le consent et otroiee,
Desi en cha la droite voiee;
Se char faut que nel puisse traire,
Ou Dieu nel plaist, jusqu'en ceste aire,
Nequedent plus prochaim sera, (*Fol. 23 r°*)
De tant plus plenteïf fera
Dex chel lieu ou il iert remanant
Com plus pres en serez manant,
Se il li plaist et atalente.»
Au main ont mise grant entente
Au car apareillier et joindre.
La ou mestier est le font oindre.
D'euz atorner mont s'entremetent.
Vers le tronc au chemin se metent
Tuit cil de la maison ensemble
— — - - — — - - — — — —
Cescun mont volentiers li meinne.
Et chil sanz travail et sanz peinne

2954 *Corr.* Quil mont estoit de bonté d'ame (?) — 2960 Desic cha — 2965 *Suppr.* il — 2968 mis.

Digitized by Google

Le tronc qui iert el wal giessant
Leva en car con se pesant
Ne fust tant ne quant; cil le voient
Qui trop grant merveille enn avoient.
D'illuec partent, les bués semonnent,
Por tost aler les aguillonnent.
Par la volenté Jhesucrist
Sont venu el lieu ou puis sist
L'yglise de Ffescamp sanz doute.
Cascuns le char empeint et boute;
Mes avant nel porent mener;
Onc tant ne se sorent pener:
Par la pesor Dieu le tronc depieche
Le car et froisse en mainte pieche.
Li pelerin en icele ore
Wa a terre, longuement ore,
Aprés sen oreson le signe
De la wraie croiz sainte et digne
Desus le tronc emprient et tremche;
Un moncel de pierre conmenche
Et parfait desus cele croiz,
Et puis a dit o simple voiz
A ceuz quil s'estont tot baïs:
«Beneüré est cest païs
Et cest lieu, cil plus le seront
Quil le pris i aoreront
Del mont, qui or i est despit.»
Kant ill ot cen dit, sanz respit
S'est esvani de lor veüee.
Cil enn ont grant merveille eüe (*Fol. 23 v° b*)
Et entr'euz mont grant plait tenu,
Ke nul ne seit qu'est devenu.

2981 p. fist — 2989 *Suppr.* dieu — 2995 emprien — 3001 plus ne s.

Digitized by Google

A l'ostel les enfanz repairent
A lor mere, son cuer esclairent,
Kant li content ceste novele;
Grant joie en fait la Dieu ancele.
Tout li conterent quanqu'il virent,
Omques de mot ne li mentirent.
Mercha, quil bien i entendi,
A Damledieu graces rendi
K'en son ostel out recheü
Tel oste et qu'il i out geü.
De cel jor la walee pleinne
Fu de bone herbe as bestes seinne,
Et sembla que ne descreüst,
Ja tant de bestes n'i peüst.
Au wal ont donné non faitiz
La gent, por cen que el pastis
Jut le tronc, qui est grant et lé:
Le Wal del Tronc l'ont apelé.
Cil del païs lonc tens amerent
Chel wal, ou lor bestes hanterent.
As pastors i plout mont a estre,
Ker plus bel, quant c'avoir poiet estre,
Et plus cras, cen ont bien veü,
Est le lor qui i avoit peü
El wal, quil n'estoit mie lait,
Et si voient bien que de lait
Rendent greignor livreson.
Encor ravoit tant veneson
Por cachier et bestes sauvages
Ke li haut homme prouz et sages
Qui gardent le païs de Cauz
Estoient plus ardanz et cauz

3021 Et sembleust — 3023 A wal — 3032 *Vers trop long; suppr.* i — 3035 *Vers trop court.*

Digitized by Google

D'illuec qu'aillors venir chacier,
Kant bestes weullent porchachier.»

Chi endroit le roulle reconte (*Fol. 24*)
Conme le duc Ansegis monte
Es granz mons por le blanc cerf prendre
Et autresi en fait entendre
La verité tout propement
Con l'estoire del fondement
Vos dit que ariere ai escrite;
Et por cen que illuec l'ai dite
Ne la voil chi redire mie,
Ker ennui seroit et folie:
Chen que on a dit autre foiz
De reconter n'est mie droiz.
Cele estoire au roulle s'acorde;
N'ai peor que nul m'en remorde
Ne ne reprenge quil la voiee,
Ke le livre bien m'en avoiee.

De saint Waninc tot ensement
Conte le roulle qui ne ment
Conment il fist l'yglise faire
Par le congié del roi Lotaire.
Childe Marque fist abeesse
Por tenir a Dieu sa pramesse.
Les nonnains el monstier a misses.
Maintes noveles a aprises
Ke d'ancïenne gent emquist,
En tant conme l'yglise fist.
Del tronc tout premiers li conterent
Et des verges quil desus erent;
Del cerf quil s'estut en la place

3046 Et autres en — 3063 Chil de marque.

Digitized by Google

Kant des chiens douta poi la cace;
Del pelerin qui amena
Le tronc el wal; grant joie enn a
Saint Waninc, qui a en creanche
Ke des .III. verges la cressanche,
Qui bel et droit sor le tronc sistrent,
Si com la wille gent li distrent,
Qui volentiers le recontoient,
La Trinité senefioient,
Qui en cel lieu seroit servie;
Et por cen que je nel dis mie (*Fol. 24 b*)
Ces paroles en l'autre livre,
Si con le roulle le me livre,
Ke garant et tesmoig enn ai,
De chi le dire me penai.

Saint Waninc au terme morut
Ke Dex li mist, quil secorut
La soee ame par ses merites,
Quil n'estoient mie petites,
Ker mont l'out chirri et amé.
Ffescamp fu puis le wal clamé:
Le Wal del Champ et del Fichier;
Mes aucuns weullent affichier,
Si mentent conme desloial,
Por cen que sist en fié real
Le camp qui issi fu nonmé.
Briement vos avrai assonmé
Le voir; il n'en font mie a croire.
Aprés contot le rolle en werre
Con les paiens le lieu gasterent,
Conme les nonnains decolerent,

3084 Si conme — 3086 De chi diraie leme penai.
3097 qui *est peut-être pour* que.

Digitized by Google

Con Rou et sa gent a creanche
Fu tant par devine puissanche,
Et aprés de son fix Guillainme,
Ke n'en croit qu'ait une bone ame,
Et conme son cuer conforta
Le cutel que l'angre aporta
En l'iglise qu'il out refaite,
Conme la pierre empriente et fraite
Fu desoz ses piez et creva
Et conme en l'air se leva
L'angre d'illuec a cel matin.
Ichi fenissent le latin
Quil dedenz le roulle iert escripst;
Plus n'en reconte ne ne dist.

Li duc Richart, quant l'out oï,
Sour toute rien s'en esjoï.
Soz cascuns autel fist foír.
Le tronc ne li pot pas foïr: (*Fol. 24 v°*)
Tant ont foí et escouvé

Li ouvrier que soz un autel
Le trouverent tot autretel
Con le roulle l'out devisé.
Kant le duc l'out bien avisé,
Ses mains jointes vers le ciel tent,
Au Criator graces en rent
Qui illuec le volt asseier;
Aprés, si com em pot veier,
Bele et large fonda l'iglise.
L'une moitié del tronc a misse
Le duc Richart el fondement

3104 *Corr.* tant *en* trait — 3106 quait, *écrit en abrégé, est d'une lecture incertaine* — 3112 *Hiatus* — 3114 fenissent *est pour* fenissoit — 3118 Souz — 3130 si connem p.

Digitized by Google

Et l'une moitié ensement
Del perron que l'angre ot laissié
Et que o ses piez out plaissié.
Il croit que l'ouvre melz s'esjoigne.
L'autre garda en testemoigne
A ceuz quil erent a venir,
Qu'il lor en puisse souvenir,
Ker issi l'avoit couvoitié.
Le sanc dedenz l'autre moitié
Del tronc a el mur seellé.
O soi a gent poi apelé,
Kant l'i enclost, qu'il le seüssent.
Puis li plot qu'en l'yglise fussent
Chanoignes, sies i a assis.
El mur, quil fu gros et massis,
Si con j'ai dit, le sanc enserre;
Et se nus m'en woloit emquerre
Por quoi de cen parlé n'avoie,
Kant del fondement escrivoiee
L'estoire qui est cha ariere,
Je respondroie en tel maniere
K'adont n'en iert mie saison:
J'atendee, c'est l'achaison,
A metre lei en ceste branche.
La seinte estoire pure et franche
N'en conte riens illuec endroit.
Por cen em bon point et en droit
Em paroc la ou je le truis.
El mur fu li sanc lonc tens puis, (*Fol. 24 r° b*)
Jusqu'au tens au roi d'Engleterre,
Le segont Henri, qui de guerre
Fu duit et sage et esprouvé.

3138 g. et t. — 3147 sies *est pour* ses (si les) — 3155 ne iert — 3161 *Le ms. a* Emparoc *ou* Emparot; *il faut, semble-t-il, entendre* Em parol.

Digitized by Google

En son tens fu li sanc trouvé
En l'iglise ou il iert encore.
Mes je ne vos dirai pas ore
Con trouvé fu le sanc verai.
Les wiex miracles conterai
De l'iglise ainz que plus en die.
Orr oiez, ne vos ennuit mie,
Sanz noise faire et sanz tenchier.
Le premeraim woil conmenchier.

[Livre troisième]

Seignors, ne vos puis tous descrivre
Les miracles ne meitre en rime
Qui el mostier sont avenu
De Ffescamp, quer sanz pouvre et nu
Et engien avroie a cen faire.
Nequedent je ne woil pas taire
Ceus quil le livre me recorde.
Le Pere de misericorde,
Qui ja a regner ne laira,
De Ffescamp l'yglise esclaira
Par granz miracles, cen vos dismes,
De quoi el fu fondee primes.
Par nonsavoir et par perresche,
Qui aniente toute pouvreche,
A escrivre ont esté laissiez.
Ceuz avoit vencuz et plaissiez
Cure de siecle et wanité
Par qui le lieu fu habité.
Premierement por cen laissierent

3172 ennuit il m. — 3175 tous *manque* — 3176 *Au lieu de* en rime *lire* en livre — 3188 *Corr.* proueche (?).

Digitized by Google

A escrivre; les plus weillierent
A faire seculers besoignes
K'a noter les hauz tesmoignes
De lor yglise et la nobleche,
Ke en memoire et en hautesche
Ceuz recordassent et tenissent (*Fol.* 25)
Qui aprés el mostier venissent.
Nos, dit cil qui le livre fait,
Qui sonmes peü et refait
De la grace et de la parole
Jhesucrist, quil tue et affole
Toute poiesté de deable,
Et en son servise manable
K'atrais nos a a sa creanche,
Devon dire sanz atendanche
Cen qu'a nos eulz avons veü
Ou qu'apris avon et seü
Par sainte gent religiose
Quil en l'iglise gloriose,
Si conme il nos reconterent,
Tout corporelment esgarderent
A eulz et virent plusors feiz
Les angres sainz et beneeiz
Qui mont i soulloient hanter.
Souvent les oïrent chanter
O woiz douce et o melodie
En cellestïel symphonie.
De cele gent qui dont estoient
El lieu et neitement vivoient,
Soul en la seinte yglise orot
Un moigne et ses pechiez plorot.
Le servise rent qu'il devoit

3196 *Corr.* Ke a noter *ou* testemoignes — 3213 *Hiatus* — 3216 beneiz — 3225 doivoiit.

Digitized by Google

A Dieu, quil bien l'entent et voit,
Con proudonme religioz.
.I. douz chant haut et glorioz
A l'autel seint Thomas entent.
Mont pres ses oreilles en tent
Por la voiz rechoivre encor enz.
Une amtible de seint Lorenz
Fu quil illuec estoit chantee,
Qui en sainte yglise iert hantee,
Qui dit: «Lorrens a fait bone uovre
Ki des aveigles les eulz uovre
Dont la veüe estoit estainte,
Par le signe de la croiz sainte.»
De douz chant fu pris et liié.
Par le linter, qu'iert delïé
De l'us ou out une crevache, (*Fol. 25 b*)
Esgarda et vit fache a fache
Devant l'autel .III. jovenchauz.
Mes n'est peintor qui o peimcheauz
Peüst si beax faire ne peindre.
Enn estant chantoient sanz faindre
En voiz celestïel novele;
N'i walsist rien lai de vïele.
Angres sont, hommes li semblerent.
De sa veüee si s'emblerent
Les angres, quant por weille
De l'uis ouvrir cil s'apareille
Por aler a euz sanz delai
Escouter la voiz et le lai
De pres, qu'il ne sout qu'il devindrent
Ne em quel part lor voie timdrent
Ni em quel lieu sont adrechié.

3242 Et garda — 3245 b. ne f. ne p. — 3251 *Le vers est trop court; corr.* por merveille.

Digitized by Google

De la woiz fu mont corochié
Ke plus ne l'avoit entendue;
La coupe enn a a sei rendue.

Au tens le bon abbé Joan,
Dont je ne cuit que nus oan
Me die que fust de son tens
Abbé quil vescust en son tens,
Dormoit son chapeleim Durrant
En sa chambre, quil puis corant
Fu d'ames et pastor et mire,
Toute la merïenne entire
Il jut, mes il s'est esperi:
En ses oreilles se feri
Un chant quil le fist esveillier;
Chanter oï et verseillier
De gent une grant compaignie,
Mont haut, o voiz douce et serie.
Il blasme et maldit sa pereche
Quil tenu l'a en tel destreche
De dormir que si grant offense
A fait, issi le croit et pense,
Ke as vespres n'a mie esté. (*Fol. 25 c°*)
Durement enn est molesté
Illieuc et va en la chapele
De cele quil virge pucele
Le cors Jhesucrist enfanta.
La procession qui chanta
Avant s'en issi a entendue.
En la grant yglise est venue

3260 a o s. — 3263—64 *Rime identique, évidemment faute* — 3256 corant *doit être corrigé en* curant — 3268 m'ienne enterinne — 3279 Ke as avespres — 3285 *Vers corrompu; corr.* Avant, issir a entendue.

Digitized by Google

Chantant o haute voiz et clere;
Et dant Durant, nostre bon pere,
Quil mont avoit sa char penee,
Ichele gent beneüree
Jusqu'a l'iglise sicut et guie.
Il n'a talent que il lor fuie.
Esvaniz sont d'illuec a tant
Les angres, sil s'en va batant
Vers ceus quil le mostier guardoient,
Qui si dormoient et frençoient
K'o eulz nel wout plus demorer.
Nul frere n'a veü orer
Priveement ne Dieu proier.
Lors conmencha a foloier
En pensez, dont il fu tentez.
Grant pieche aprés, par volentez
De Dieu, sen memoire a reprise;
De cen qu'ot oï melx se prise.
Bien set que la procession
Iert d'angres une legion
Dont les chanz avoit entenduz,
Quil del ciel ierent descenduz
Par les celestïeuz degrez.
A Dieu en rent merchis et grez.

Un jor la garde de l'iglise
Sus .III. chierges ot flambe esprisse,
Ke as vespres ardre peüssent,
Ke sanz lumiere pas ne fussent
El mostier, si conme est costume.
Por cen les .III. cierges alume
Ainz que vespres soient canteez, (*Fol. 25 r° b*)

3294 sil *est pour* cil — 3315 conme il est.

Digitized by Google

Et quant euz furent definneez,
L'un laisse ardant, les .II. esteint.
Cil quil de seint abit est teint
Hors et enz, quant s'en sont alé
Touz les autres, s'est avalé
Par mié l'iglise vers la porte.
Il quil les clez del monstier porte
Fferme mont bien et serre l'us,
Si con la costume est et l'us,
Puis s'en revient a lumiere.
Merveillié s'est de grant maniere
Ke touz .III. ardent clerement.

Les .II. a estainz de rechief.
Kant revint, si torne le chief
Vers les cierges et la veüe,
Si a trop grant merveille eüe
Ke cascun a ardant trouvé.
Par ire a en son cuer prouvé
Ke de roumor nul point n'i ot
Kant les laissa, isse fiot
En soi, sil les esteinst encore.
Issi cuident qu'il tiengent ore,
Mes raſumez sont maintenant,
Ker les angres lors mains tenant
I ont, qui garde ne se faignent
Les cierges que il ne desteignent.
Cil soit bien et entent sanz doute
Ke la flambe i esprent et doute
Main d'angre; lait les, si s'en torne.
Toute la nuit l'yglise aorne

3327 *Corr.* a la lumiere — 3338 *Il faut entendre* il se fiot *ou* issi fiot (?) — 3340 cuident *doit être pour* cuidout — 3343 *Corr.* Sont qui de garder — 3346 *Corr.* boute.

Digitized by Google

La lumiere; cil plus n'i thoche,
Dieu loee de cuer et de bouche.
Devant l'autel, c'est verité,
Qui el non de la Trinité
Est el monstier mis et hauchié,
Fu cestui miracle essauchié.

La garde del monstier souvent,
Quil pas ne giessent eu couvent,
Ffiertres quil sus l'autel sont misses (*Fol. 26*)
De la Trinité et assissez
Oï assez sonner et croistre;
Mes ne poieit mie conoistre
Que cen iert qui i adesot,
Dont mont durement li pesot;
Ne soit quil si hurte et maille.
Un jor a entendu sanz faille
Ceu son, si conme il soloit.
A l'autel vint, qui bien oleit
A Dieu et li ert mireor.
Sus l'autel de saint Sauveor
Le cruchefis vait quil s'enverse
Jusqu'a ffiertres, cil crient qu'il verse
Et chie a terre tout envers.
Omques en livre ne en vers
Tel merveille n'ot mes veüe;
Desi as fiertres se remue
L'image et enverse et souvinne.
Cil ne l'ennore ne enclimne,
Ainz a tel peor que tout tremble.
Kant issi out fait, cen me semble,

3356 *Corr.* giessoit — 3363 *Hiatus* — 3365 *Hiatus* — 3369 vait *est pour* voit.

Digitized by Google

Trois foiz, sil laisse cen ester,
En son droit point revint ester.

Proudommes par bon corage
A Ffescamp em pelerinnage
De lor païs furent venuz;
Mes la nuit les a detenuz,
Ke el castel entrer nel porent.
Li proudomme grant pesance enn orent;
Trop tart vindrent sor les montaignes.
Hors de la ville ou il ot plaignes
Granz et beles sont ostellez,
Con se l'autel lor fust delez.
En l'iglise out la nuit veillié;
Li seint qui sont fort et roillié
Les gardes del mostier sonnerent.
Moignes as matinnes leverent.
Touz les chierges tantost alument: (*Fol. 26 b*)
A cascune nuit acostument
Qu'il as matinnes ardre doivent;
Les meches des lampes embeivent
D'oile, por mielz ardoir desore.
Li pelerin en icele ore
Virent si grant clarté descendre
Del ciel sor l'iglise et estendre
Qu'il enn ont grant peor eüee:
Ausi conme vee batue
Descent la clarté sus la tor.
Il creent que tout cel ator
Fait Dex: ce n'est engien ne art;
De la clarté resplent et art
Le païs, mons et waux en ardent,

3381 *Vers trop court* — 3386 *Vers trop long* — 3407 e. i art.

Digitized by Google

Ce sembloit a ceuz quil l'esgardent.
Par cest miracle bien entendent
K'a tout bien faire de cuer tendent
Les moignes quil l'iglise servent,
Quil la grace Dieu si deservent
K'en lieu habite et l'enlumine
Et vee neite, pure et finne
Au ciel monter lor abbandonne,
Ke nes refuse ne ne seonne.

Un homme qui avoit contraites
Les mains et laidement deffaites
Ffu par congié alé es croutes
De l'iglise, quer gens de goutes
Et de maladies plusors
Garissent plus illuec qu'aillors.
Illuec quidot que Dex li vaille.
Lonc tens out demoré sanz faille
Dedenz l'iglise iceul malade.
Por toute la chité de Pade
De ses .II. meins riens ne tenist,
Ja tel besoig ne li venist.
Del commandement s'esleeche.
Vers la tombe l'abé se dreche
Guillainme le qui cors repose (*Fol. 26 v°*)
Es croutes; quant sis ot grant pose
.I. jor el lieu qu'ill out hanté
Por atendre illuec sa santé,
Ke mont desire, aprés la tombe
Si vit une blanche columbe
Par la fenestre de la croute
Qui par illuec se lance et boute

3410 quil les esgardoit — 3418 *Vers trop long, à moins de compter* seonne *pour deux syllabes* (*cf. v.* 5037).

Digitized by Google

Et vole au siege ou il seeit.
Le malade, quil cen veiet,
La retenist, s'il peüst estre;
Mais n'a main dont se puisse pestre
Ne dont il la peüst prendre.
Nequedent il prist a estendre
Ses mains et ses doiz a drechier.
Sanz empeirier soi ne blechier
Cele columbe prent et hape.
Il la tint, mes ele li eschape;
Volee s'enn est de ravinne,
Et celui par la medichinne
De Dieu, quil tot mal assoage,
Remaint gari de tout malage.

Un homme qui iert itropique,
Qui par herbes ne par fissique
Ne poieit santé rechevoir,
Son cuer, cen sachiez bien de voir,
S'estendoit si fort et levot
Qu'a biem poi que il nel crevot.
Durement puoit et flairot,
En toz les lieuz ou repairot
Sembloit son ventre une grant coupe.
Mont se repent et bat sa coupe.
Le cuir avoit pers et nerchi.
A Ffescamp por crïer merchi
A Dieu vint; dedenz l'iglise entre.
Por cen qu'il ne pot sor son ventre
Gesir, a son destre costé
Sus le pavement acosté
En mié l'iglise por orer (*Fol. 26 v° b*)

3444 na *est répété* — 3445 *Vers trop court* — 3448 Sanz peirier — 3450 *Corr.* el li — 3458 *Corr.* Son cors.

Digitized by Google

Et por Jhesucrist aorer.
Kant ill out s'oreson finie,
Tout le venim et la putie
Par le cuir quil rout s'en issi;
Par cel pertus s'en va issi
Conme ruissel quil decoroit.
— — — — — — — — — —
Avant de mal et de dolor
Rejoint as os et n'a olor
Del mal dont tant fu ainz grevé
Et par quoi il l'ierṫ souslevé.
De venim de la porreture
Ke le pertus espurge et cure
Peüst l'en emplir une cane;
Verte estoit ausi conme fane.
Cil rent graces au Roi celestre
Quil de mal et d'enfer terrestre
L'avoit gari et respeitié.
Cil quil mont avoit couvoitié
Santé lié et sain s'en repaire.
Son cors, sa fache et son vyaire
Ont a peinne reconneü
Cil qui anchois l'orent veü.

Un hom, Johan iert apelé,
Que Dex avoit si flaelé
C'omques puis l'ore qu'il fu né
Ne s'ert o genz aconmuné
De parole, quer point n'en a,
A Ffescamp vint; mont se pena
De proier Dieu en son corage,
Ker il ne pooit autre usage

3473 son oreson (*cf.* 3544 *et* 3565).

Digitized by Google

Avoir de parler a nul fuer;
Mont prie Dieu dedenz son cuer
Ke la main de pitié li tende
Et langue et parole li rende,
Ke parler puisse droitement.
Et Dieu monstra apertement
Ke il ot oï sa proiere, (*Fol. 27*)
Ker parole bone et entiere
Li rent illuec voiant mont moingnes,
Quil de cen furent testemoignes.
Toute la premiere parole
Ke il dist ne fu mie fole.
Ill a dit: «*Deo gracias.*
Jhesucrist, sire, qui chi as
A moi la parole rendue,
Ke omques mes n'avoie eüee,
Dist il, a toi en rent je grace.»
Entre les serjans sanz espace
De l'yglise l'ont ajousté.
Cen ne li a mie costé.
En l'yglise servi grant pieche;
A qui son servise dessiece
N'est nul, ne qui enn ait envie.
Longuement demora en vie
Et ot bone parole et droite.
Tant fait Johan et tant esploite
De bien faire, quer longuement
Cest miracle, dont pas ne ment,
A mainte genz conte et enseigne
De la souee bouche demeigne.

Un prouvendier ot a Araz,
Jusqu'en la cité de Sarraz
N'out criature plus müete.

Digitized by Google

Il criot conme une chüete.
Prouvende avoit a seint Waast.
A Ffescamp aler ne baast
Ne ja n'en feïst mention,
Kant Dex par revelation
D'angre li dist qu'a Ffescamp vienge;
Kant il i iert, sil li souvenge
De faire sanz arestoisson
Devant l'autel sen oreison.
Cil n'a talent que plus atende.
A Ffescamp va, si rent s'offrende
Sus l'autel de la Trinité, (*Fol. 27 b*)
Puis s'est par grant humilité
De Dieu proier mis a bbandon.
Aprés a vomi de randon
Un rai de sanc parmi la bouche;
Par main de pitié quil l'atouche
Illuec sa parole requevre.
Gent loient Dieu qui issi uevre.

Il iert un honme mont destroit
Qui avoit serrez si estroit
Ses deiz qui as paumes joinnoient
Ke desjoindre ne se pooient.
Il en sostenoit grant angoisse.
La dolor qui tout le defroisse
El monstier de Ffescamp le meinne.
Em proier Dieu de cuer met peine,
Si conme est raison et droiz.
Ses deiz furent et beax et droiz
Kant s'oreison out a cief traite.
Celui quil s'esleeche et haite

3536 critot — 3554 veure.
3557 Ses denz — 3558 poient — 3563 *Hiatus* — 3566 se leseeche.

Digitized by Google

Por le miracle Dieu merchie,
Quil ses pecheors pas n'oublie.

Harduïn, un honme contrait
— — — — — — — — — — —
Par terre aler fors conme beste:
A poi joignoient a sa teste
Ses genoiz et a son menton.
Sachiez que mie n'en menton.
Pietié enn ont ceuz quil le voient,
Quil Dex doutoient et cremoient.
A Ffescamp vint a quel que painne.
Il n'out desus lui nerf ne vainne
Ke mal traire ne convenist
Ainz que en l'yglise venist.
Vers l'autel va, mont se conforte.
Ses compaignons prie et ennorte (*Fol. 27 r°*)
Ke il li baillassent s'offrende,
Quer talent a que il la rende
A l'autel de sa propre main.
Celui quil fist et soir et main,
Se lui plaist, tant deprïera
Ke par ses meins misse i ssera.
Il quil ne puet le chief lever
Ne riens faire sanz lui grever
Tint son offrende en sa main destre.
Mais por tout l'aveir de Porcestre
Sus l'autel, ne por cel de Pise,
L'offrende par lui ne fust misse.
Harduïn ne soit que il fache.
Lermes li corrent par la fache.
Dieu prie o grant compontion
Del saint Esperit l'ontion
Qui aprent de cascune chose.

Digitized by Google

Kant issi ot ploré grant pose,
Et qui es cuers des bons habite
Cel nonpuant illuec visite.
Sa bone pensee a veüee
Et sa proiere recheüee.
Chil gari qui estoit blechié:
Tout autresi conme drechié
Estoit son cuer dedenz son cors
A bien faire, ausi par dehors
Le vot Dex drechier et curer.
A peinne pot cil endurer
Kant toz ses membres estendirent:
Les ners li croissent si et tirent
Qu'il ne se puet sus piez tenir.
A terre le convient venir.
Il s'endort en grant soautume;
La main de pitié li alume
En celui repos sa lumire,
Ker santé et force pleniere
Li a rendu en un moment.
Bon mire est cil quil tel foment
Puet donner et set a malade.
Cil quil le cuer out eü fade
Por la dolor qu'ill out sofferte
A sus l'autel sa deite offerte (*Fol. 27 c° b*)
Lïement, quer pas ne la pert;
Bel honme fu droit et apert.

Une femme mesaaissie,
De grant maladie plaissie
O .II. pinnoz alout par terre
Por le realme d'Englenterre;
Ne peüst aler autrement.

3601 *Corr.* Cil qui es — 3627 mesaissie.

Digitized by Google

O bon cuer devotement
Entra a Fescam en l'yglise
Cele quil de mal est remisse
Et de dolor quil si la brie.
O granz plors recuert Dieu et prie
Ke de sa doulor le garisse.
Ainz que de l'yglise s'en isse
Rechut santé sus cascun membre.
De ses bastons mes ne li membre,
Ker ele n'en aveit que faire.
Sanz dolor, sanz mal, sanz contraire
Est en som païs repairie,
Saine, sauve et joiant et lie.

Une goulee prist trop grande
Un effanchonnet de wiande,
Sil li aresta en la gorge.
A seint Bleive et a seint George
Ne l'ont pas ses parens vouée;
A l'autel que Dex ot doué
Et joint a soi par mariage
Le porterent, si font que sage.
Eve li fu donnee a boivre
A l'enffant qui oste et desevre
De sa gorge cele wiande.
Plus n'i remaint que ne s'espande
Parmi la bouche et vienge hors.
Esmeraude, safir ne ors (*Fol. 28*)
N'autre richesse n'est tant chiere
Conme estoit la ffillatiere
Ke li moigne en l'eve laverent
K'a l'enfant a boivre donnerent.
Ne sai por quoi le vos celasse.

3632 *Vers trop court* — 3660 *Hiatus.*

Digitized by Google

De cuir out enclose une masse
El waisel, quil mont iert bien fait,
Seint Bertelemieu, qui deffait
Fu por Dieu et a mort livré,
Par quoi l'enfant fu delivré
Del peril; tout sain l'en reportent
Ceuz quil por lui mont se confortent.

Une nuit de Noël ot presse
El monstier; la gent fu engresse
De traire soi par bon corage
Vers l'autel, quer c'est usage.
Un pelerin, qui avoit finne
La pensee vers Dieu, ne finne
De defendre de cele route,
Ke nus nes estraint ne boute,
Les moignes quil a l'autel furent
Et les offrendez en rechurent.
En tant conme il le defendoit
Et romprent la presse et fendoit,
Un larron quil l'out agaitié,
Sages d'embler et affaitié,
A au proudon sa borse emblee
Et la ou weut misse et portee.
Kant aprés vint a mont grant pose
Que cil s'aperchut de la chose,
Qui vers Dieu fu humiliant,
As moignes a dit en riant
Et contee son aventure.
Cil quil en voloit prendre cure
Ke trouvee soit cele borse
S'en vont ausi conme la corse

3666 bertelmieu — 3674 *Corr.* ce est — 3678 *Corr.* estraigne (?) — 3682 *Corr.* rompoit — 3690 en riant *semble corrompu* — 3692 *Corr.* volent.

Digitized by Google

Et alument granz luminaires,
Et entor l'autel et sor aumaires (*Fol. 28 b*)
O le pelerin bonement
Ont quis, mes nul aveement
Ne trouvent, mes poi sont asené
De cen dont tant se sont pené.
A lor offices s'en repairent,
Et quant ouvré ont, si resclairent
Et quistrent conme ainz fait aveent.
A un des chiés de l'autel voient
La borse qui i fu gesante.
Ceste chose n'est pas pesante
A lors cuers; d'illuec l'ont levee,
A bom pelerin l'ont portee
Et a mont grant joie rendue
Tele conme il l'avoit perdue.

Un prestre de Flandres venoit,
A Ffescamp son chemin tenoit
O autres genz par bon corage.
Si con de nature l'usage
Le requiert, as chans est torné.
Larrons, quil furent atorné
Et prez de lor agais saillierent,
Au prestre son ceval tollirent
Et les choses qu'o soi avoit.
Or a mestier que Dex l'avoit.
Liez fu que nul nel mehaigna.
O genz a pié s'acompaigna.
A Ffescamp vint a quel que peine,
Desus le maistre autel demeinne
Mist s'offrende tout em plorant.

3696 *Suppr.* Et — 3699 *Suppr.* mes — 3702 *Corr.* ouré — 3708 A *e pour* Au — 3714 Si conme — 3723 a que quel.

Digitized by Google

Illuec fu longuement orant,
Con chil quil mont iert esperdu.
Le suen que il avoit perdu
Proia a Dieu qu'il li rendist
Et que de mal le defendist.
Porquant poi li ert de la perte
Ke par les larrons out sofferte.
Ses bons compaignons li loerent,
Qui por lui en proieres erent (*Fol. 28 r°*)
Vers Dieu; n'i a nul quil s'en faigne
Ke de ses .II. bras l'autel ne cheigne,
Et il si fist sanz demorer.
Derechief conmenche a orer.
Kant cen out fait, eneslepas
Est issu del monstier le pas.
A son ostel va en la ville.
Il quil s'ert selonc l'ewangille
Vers Jhesucrist humïlié
A trouvé son ceval lïé
Par le fraim au lintier de l'us.
Lors fu si lié que ne put plus,
Ker quant que tolu li avoient
Les larrons, qui Deu ne cremoient,
A trouvé avec sus la sele.
Ceste aventure li fu bele.
A Diex rendi grez et loënge,
Quil les suens des malfaitors venge.

Vernof, un proudonme de Flandres,
Dont mal ne venoit ne esclandres,
O nete pensee et o pure
Amot sor toute criature
Et hantot de Ffescamp l'yglise.

3729 lid rendist — 3734 lui et pr. — 3736 *Suppr.* .II.

Digitized by Google

Sen entente i avoit si misse
Ke cescuns Noel i venoit,
Nule ensoigne nel detenoit.
Un jor estoit en son veage.
Fex larrons par mont grant outrage
L'ont retenu et laidengié.
Il s'en wont serré et rengié
O tout lui a une lor forsse.
D'une fort corde longue et grosse
L'ont lïé li felon ribaut,
Qui de mal faire ierent si baut
Et si lié que plus ne pooient.
O granz buies, que il avoient,
Et en anneauz metent ses piez.
Chil, quil sont maldis et despiez (*Fol. 28 v° b*)
De Dieu, li font assez laidure.
En lor chartre laide et oscure
L'encloent, ou il assembloient
Et metoient cen quil embloient.
De larrechins n'iert mie wie.
Mes engiens ne aigneax ne buie
Nel pot tenir: tantost froissoient
Entor les piez et depechoient.
De partir sen congié li donne
Nostre Seignor et abbandonne.
Li larrons entr'euz conseillierent,
Qui en mal faire traveillierent,
Conme traïtres et gaignons.
As plus fors de lors compaignons
Le laissent a garder sanz faille.
Aprés wont gaitier que nus n'aille
Par le chemin qu'il nel retiggent

3765 O tout *est pour* A tout «*avec*»; *corr.* forsse *en* fosse — 3766 forte — 3769 poient.

Digitized by Google

Et qu'a la fosse o tout ne wienge.
Vernof a um poi se merveille,
Comment que il fust, se traveille.
En son dormant avise et songe,
Cen croit et entent sanz menchonche,
Ke Dex le conforte et avee
Et dit qu'il parfache la vee
Ke emprise a sanz demoranche,
Que ja n'i avra destorbanche.

Vernof fu lié, quant s'esweilla,
Leva soi et aparreilla;
N'est drois que mie le taison;
Autresi conme en sa maison
Jeüst s'est cauchié et vestu.
Les larrons dient: «Fol es tu?
En toi assez petit a sens.
Ou weuz aler sanz nos assens?»
Cil dit: «Wos le verrez sanz doute.»
Ausi com pallezinne goute
Les tenist, mouvoir ne se porent;
Omques tant pener ne se sorent
Ke il se peüssent lever.
Por poi qu'il ne le ffist crever,
Le duel lors feux cuers et partir,
Kant il le virent departir, (*Fol. 29*)
Qu'il ne le porent arester
Ne sor les piez neïs ester.
Soeef loee Dex a bas ton
Wernof, s'escrepe et son baston
A pris qui au postis pendi,
Ker nus hom ne li defendi.
De l'us issi som petit pas,

3805 Petitet a — 3808 conme — 3812 *Corr.* ne les f. — 3813 *Corr.* De d. — 3814 les v.

Digitized by Google

Et Dex ne lor contredist pas.
Une grande eve mont parfonde,
Dont roide iert et bruiante l'onde,
Qui pres estoit, a tost noee,
Par Dieu, quil li consent et gree:
Sus membre ne sus vesteüre
Quil sor lui fust n'a moilleüre.
Kant venu fu de l'autre part,
De la riviere se depart,
A Ffescamp va graces rendant.
Ill a fait le pueple entendant
Del miracle et de l'aventure.
Del siecle a deguerpi l'ordure
Wernof, a Ffescamp devint moinne,
Nete vie sainte et aoine
Mena el lieu un an entier.
Aprés si entra el sentier
De mort, ou toute criature
Vivante ira, ce soit seüre.
Essample fu de charité,
Pacïenche et humilité
Preechout a sa compaignie
Par essample de bone vie.

Ossmont, un honme de Maante,
Out fame de mal mont sachante
Ke il por bien amonestout
Wenir o lui, qu'il s'aprestout
D'aler a Ffescamp; mes la fame,
Quil tout malice espant et semme,
L'en wout tolir son bon corage.
Wis li fu el cuer out la rage: (*Fol. 29 b*)
S'en le retient, mont iert garie.

3822 lor. *corr.* li (?) — 3836 aorne — 3845 une h. — 3846 mont *est écrit* ml't.

Digitized by Google

La fame avoit a non Marie.
Son seignor forment laideinjout,
De parole le calenjout
Et dissoit: «Se proudon fussiez,
Wos effanz garder deüssiez,
Vostre maisnie et vostre ostel;
Et wos, por aquerre un los tel
De gent quil petit waut et monte,
Wolez aler, et n'avez honte,
Muser enn estrange contree.
Grant folie avez encontree
Quil si vos destraint et maistrie,
Ker por Dieu nel faites wos mie:
Charité pas ne vos atisse,
Mes vanité, quil vos justisse,
Vos met el cuer ceste folie.»
Osmont nul point ne s'amoillie
Por le chasti de sa moillier.
Il ne wout fraindre ne soillier
Le weu qu'a Dieu avoit pramis:
Sa femme nïent ne l'a mis
El point ou Eve mist Adam.
Por tout l'or qui est jusqu'a Dam
Nel creüst il pas ses paroles.
Outrajouses ierent et foles.
Osmont a aquilli son erre.
A Ffescamp est venu enn erre
O devotion pure et grande,
Ker son franc cuer ce li conmande.
Un jor aprés qu'il fu meü,
Nostre Seignor, qui ot veü
Som bom corage, chastïer
Woult la fame, qui detrïer
Quida Osmont et detenir

Digitized by Google

K'a Ffescamp nel wousist venir:
Qu'a autres femmes fust essample,
Sa bouche fist si large et ample,
Dont ele out la folie dite,
Ke torte et hysdouse et despite
Fu; gent enn orent grant merveille,
Ker en li joignoit a l'oreille. (*Fol. 29 r°*)
En tüer tant ne soit que fache.
El n'osot descouvrir sa fache,
Ker Dex l'avoit si flaeelee
K'ele l'out si grande et si lee,
Laidement, selonc sa deserte,
Ke touz dis la tenoit ouverte.
Marïee a sa coupe clamee:
Bien voit qu'ele n'iert pas amee
De Dieu; mont est caitieue et fôle,
C'en dit bien, quant nule parole
Dist dont le deüst corechier;
Mes or le wouldra adrechier.
O autres gens s'acompaigna
Marie, qui ainz ne deigna
O son seignor tenir la voiee;
Conment qu'em ennuier li dee,
A Ffescamp vint de mal cargïee.
Ele ne s'est pas atargïee.
Lez le mestre autel s'acosta,
De son doi un annel osta,
Desus l'offri, si fist que sage:
Senefiance fu de gage
D'amender vers Dieu son meffait,
Ke son vissage, quil deffait
Estoit et si deffiguré,
Fust par lui gari et curé.

3894 *Corr.* K. el li — 3895 »*Dût-elle mourir, elle ne sa' . . .*«

Digitized by Google

Aprés conmencha a plorer,
De werai cuer prist a orer:
Dieu proia qu'il la regardast
Et que de tot mal la gardast.
Nostre Sire l'ot tost curee:
Sa bouche, qui deffiguree
Estoit, en son droit point revint;
Si bele et si sainne devint
Comme el l'out omques plus eüee.
Mont i out gent quil l'ont veüee:
Bele et sainne et lie et joiante
S'en est repairie a Maante.

Le proudon qui en latim mist (*Fol. 29 r° b*)
Ceste estoire et l'abit prist
A Ffescamp puis de moniage
Et en bien usa son aage
Un miracle mist en son livre
K'entre les autres vout escrivre,
Que sus son cos fist nostre Sire.
Tot autresi le vos voil dire
Conme le latim le me conte.
«Je n'ai pas, dit le proudom, honte
De conter con Dex ma folie
Chastia et ma glouteinnie.
Un jor eu refreitor mainjoee,
Dist li proudom, et devorôiee
Une piece trop gloutement
De poison: Dex apertement
Me mostra que trop me hastoee.
Je quit garde ne me dounoee
Ke mal me deüst avenir.
Senti une areste tenir

3934 *Hiatus* — 3939 cos, *corr.* cors.

Digitized by Google

Quil m'aresta en la gargate.
Ce fu drois que Dex issi bate
Moi quil l'avoie corechié.
Je m'en senti forment blechié.
Asprement commenchai a boivre
Et a mengier por faire sevre
Ma gargate de cele areste;
Mes por nient, plus et plus s'areste
En la gorge, n'em put issir.
— — — — — — — — — —
Il laissa le meingier ester.
Plusors freres vi molester
Del toussement que je faissoiee.
L'angoisse virent que j'avoiee.
Aprés meingier nos enn alasmes
En l'yglise, Dieu merchiasmes
Des biens que par sa volenté
Nos donne et depart a plenté.
Sol remés aprés le couvent.
Devant le maistre autel souvent
M'estendi, proié nostre Sire
Ke desus moi ostast sen ire.
A voir dedenz mon cuer le disoiee, (*Fol. 30*)
Ke grant duel et grant honte avoiee
Ke ma vie fust definnee
En tel point que par renonmee
Aprés ma mort blasme n'eüsse
Ke par gloutoinnie mort fusse.
Mainte parole i dis segree,
Ke pas recorder ne woldroie.
Enn estant me lievé de terre.
L'areste, quil tient comme serre
Ma gorge, tantost hors getai;

3963 *Il faudrait* Je laissai — 3975 *Vers trop long* — 3984 **tient** *est pour* **tint.**

Digitized by Google

De fienz et d'ordure et de tai
Se departi ou iert enclose.
Kant gardee l'ai grant pose,
En ma main la pris et portai
A dans abbez et confortai
Mes freres, qui toz s'esbahirent
Ke et tant d'ore saim me virent.
Ces miracles que j'ai retraiz
Ça devant en latim et traiz,
Tant en sai, plus n'en recorderent
Proudessommes quil l'escuterent
Qu'il ne fussent en oublianche,
Mes toz dis mes en remembranche.
Au mielz que je soi les notai.
Les langues mont petit doutai
Venimoses des destraianz
Qui sont ennuioz et haianz
De tot bien, pas ne s'en esjoieent,
Le bien taissent et le mal loient.
A cés qui aprés moi venissent
Mostrai que a taire cremissent
Ceus qu'i verreent avenir;
Mais, qu'il em peüst souvenir
Au pueple, a lor mains le notassent,
Ker pechié fust s'il le celassent.
Argent ne or pas n'i portoient
Tant solement, ainz atornoient
Peis de chirre que il offroient

3988 *Corr.* regardee (?) — 3992 *Corr.* Ke en tant — 3993-9 *Le rédacteur de l'histoire latine déclare ici, semble-t-il (car le texte n'est pas très clair), que les miracles qu'il a relatés ci-dessus sont tout ce que ses prédécesseurs ont pris soin de noter afin de les sauver de l'oubli ; il les a reproduits de son mieux* — 4013 chirre *est sans doute une faute pour* chivre («poils de chèvre»); il *est pour* i.

Digitized by Google

La gent qui el mostier venoient,
Dont l'en faissoit et sas et haires
Et mont autres divers afaires
Dont l'yglise avoit couverture, (*Fol. 30 b*)
Et del soleil et de l'ardure
Enn estoit garrie et tensee.
Por cen est drois que ma pensee,
M'eschienche et toute m'entente
Devant celui offre et presente
Quil touz jors vit en regnera
Et qui bons et maux jugera.

En non de Dieu, dist le proudomme
Quil le livre pas ne nomme,
.III. miracles encor voil dire.
Abbé Guillainme, pere et sire,
Le premier de ta bouche oï,
Escris lei, mont m'en esjoï,
Ma peinne enn oi assez plus chiere.
Tu me contas en tel maniere
C'un effant .XII. anz out d'aage,
Qui de parole et de langage
N'avoit omques eü puissanche
Des le jor que il prist naissanche.
Nez fu del païs de Constanches.
De Ffescamp, por les abbondanches
Des asmosnes, ne se tornot.
La fille le roi sejornot
En la wille que mainteneit,
Par asmosnes le sosteneit.
Un honme mont le laidenja;
Cil autrement ne se venja
Mes qu'en l'iglise s'en corut.

4025 Un — 4026 *Vers trop court* — 4030 Escris lei mont mesioi.

Digitized by Google

Oiez con Dex le secorut.
Devant l'autel de seinte croiz
S'endormi il qui omques voiz
De parole n'avoit eüee;
Nostre Seignor li a rendue,
Si tost conme il fu esveillié.
Le pueple s'est mont merveillié,
Kant parlant le vit droitement,
Bien et despeiechïeement.
Tant con li plot la sejorna; (*Fol. 30 v°*)
Kant il wout si s'en torna.

Une fame out en la chité
De Baieeuez por verité
Ke douchor-a Ffescamp mena;
Ainz qu'ele i fust mont se pena;
Corbe estoit, non pas par willesche,
Qu'on fait maladie et destreche;
Ele volsist bien estre morte,
Une maladie mont forte
Dont ele estoit mont angoissie;
Par terre aloit a grant haschie,
A grant dolor, a grant moleste,
A .IIII. piez conme autre beste.
La fame a Ffescamp demora,
Cascuns jor en l'yglise va
Por santé qu'ele mont desire.
Pitié em prist a nostre Sire.
Tant l'out proié que plus ne sot.
Une nuit qu'ele reposot,
En dormant fu amonestee
Ke se levast sanz demoree,

4056 *Vers trop court* — 4058 *Vers trop court* (*cf.* 4089) — 4059 douchor *est probablement une erreur pour* doulor — 4062 *Corr.* Ç'out fait.

Digitized by Google

A l'yglise, si comme en sieut,
Alast orer, se garir weut.
Lie fu quant ele s'esveilla,
Westi soi, mont se traveilla.
Por aler s'est a chatons misse.
Ainz qu'ele venist en l'yglise
Li a Dex sa santé rendue.
La femme s'est tant estendue
Ke sus ses piez fu toute droite.
Corant s'en va, mont tost esploite,
En l'yglise a Dieu graces rendre.
L'endemain nuit sanz plus atendre
A Baieueex sanz mal et sanz peinne
Wint bele fame, droite et sainne.

Un miracle est droiz que j'enprenge (*Fol. 30 v° b*)
A rinmer que a sa loënge
Ffist Dex; n'est pas drois qu'il remaigne,
Mes que mis soit en nostre ovraigne.
Kant mort fu le bon roi Guillainme,
Qui d'Englenterre le rëaume
Maintint, son fix aprés sa mort,
Guilainme, fust droit ou fust tort,
Quil le roi Rou fu apelé,
A saissi de lonc et de lé
Le roinne, coronne em porta.
Robert mont s'en desconforta,
Cil qui estoit son aisné frere.
La chose li fu mont amere.
De la gent, que pas n'ot haïe,
Porcacha secors et aïe;

4079 *Corr.* el (?).
4080 *Le ms. a* mont se (m' *exponctué*) se traveilla.

Digitized by Google

Contre son frere wout combatre
Et son orguil par force abatre.
La coronne voloit avoir,
Si conme il enn estoit droit hoir,
Ke son frere ne li volt rendre.
S'il puet, il li wouldra chier vendre.
Larrons de mer apris et sages
A mis por garder les passages,
Ke nos uslagues apelon,
Mont ierent crüel et felon,
Quil les nés prendre li peüssent
Quil d'Englenterre s'esmeüssent
Et qui parmi la mer venissent,
Conmanda lor qu'il li rendissent.
Li uslaque mont se penerent,
La mer et les pors mont garderent.
La nef au couvent vint a nage
En cel point, pleinne de charnage,
D'Engleterre en Seinne ariva,
Lor agait mie n'eschiva.
Kant la nef virent arestee,
Cil ne firent pas longue estee,
Quil del tot mal sont prinsautier,
Si conme Dex dist el Sautier
Par Davi: «Cil quil feuz seront (*Fol. 31*)
Ma vee et mes pas garderont.»
De pres l'ont suïe par trache
Cil quil s'esloignent de la grace
Nostre Seignor, tantost l'ont prise.
Mont i trouvent marcheandisse
De char et de bascons salez.
Li uslasgue sont devalez.
Jusqu'a fons par trestot garderent,

4129 prinfauchier — 4134 s'esloignent par de.

Digitized by Google

Cele pree entre euz deviserent.
Cascuns sa part enn a saisie;
N'i ot homme quil lor desdie,
Ker les moignes alez estoient,
Quil la nef amené avoient
Et assez orent eü peinne,
A la wille qui iert prochainne.
Li estrumant preuz et legíer
Furent o euz por alegier
Lors cors de peinne qu'ont eüee;
De bons mengiers ont repeüee
Lors gens et euz, pris enn ont cure.
Li nor fu grant et la froidure
Plus que pieche a n'avoit esté.
Beau feu et grant ont apresté,
Ou lors cors tres bien escauferent
Tant qu'en la fin couchier s'alerent.
Ja reposoient et dormoient
Conme cil quil mot ne savoient
De lor perte et de lor damage.
Esveilliez lei a un mesage
Quil la nef ot en garde eüe;
A lui soul l'orent concreüee,
Por cen qu'el nel remansist sole.
Il lor conta conme la fole
Des uslagues l'avoit ravie;
Onc n'ot mes tel duel en sa vie.
Jusqu'au jor li moigne atendirent.
Entre euz une devise firent
K'a l'yglise tost s'en iront,
Au couvent la chose diront,
Fors un, quil sievra les uslagues

4140 entreuz euz — 4148 a euz par — 4160 *Corr.* E. les a — 4163 *Il faut entendre:* qu'el ne remansist sole.

Digitized by Google

Par mi la mer et par les nages
En un batel et proiera (*Fol. 31 b*)
Tant cele gent qu'amenera
La nef, s'ele li est rendue.
Un moigne ne fist atendue
Qui parloit bien englois lengage.
En un batel s'est mis a nage
Aprés euz tant qu'atains less a.
As traïtors forment pesa
Kant li moigne humblement les prie
Ke il por Dieu, le fix Marie,
Rendissent et par charité
La nef de seinte Trinité.
Riens n'i puet esploitier ne faire,
Si s'est tantost mis el repaire,
Kant qu'il pout le suit et eschive.
Tant naja que revint a rive.
En sen yglise s'en retorne.
Le couvent a trouvé mont morne,
Ker ja savoient l'aventure
Por les autres, quil lor iert dure.
Hersbert, lor prior, envoierent
— — — — — — — — — —
Aprés cele gent pautonniere
Savoir mon s'en nule maniere
Wouldroient cele pree rendre.
Le bon prior savoit entendre
Conme sage toute droiture.
En lui ot mont sens et mesure.
L'Escriture pas n'i oublie
Qui en tel forme nos castie:
«Se ten ennemi a fain grande,
Partir li deis de ta wiande,

4192 *Corr.* Par — 4201 Lescrure — 4203 *Rom.*, XII, 20.

Digitized by Google

Et se il a de sei mesaise,
Abeuvre lei si qu'a Dieu plaise.»
Paim et vim as felons envoiee
Par un des moignes qui en voiee
S'est mis por cel present porter.
Le prior prist a conforter
Ses freres ainz que il s'en mouve.
Tant va que les uslagues trouve
La ou lor ancre orent drechiée;
Juré orent et affisschié
Ke de som present n'orent cure. (*Fol. 31 r°*)
Mont crient que n'i fache laidure
Le moigne quil porté l'i out.
Le prior en Dieu se fiout.
Par pais fist son batel mener
La ou erent et assener.
Doucement less a salüez.
Par bele parole a müez
En mont poi d'ore lor corages
Qui ierent felons et sauvages.
Il les amoneste et convice
Ke il prennent le benefice.
Tout son mesage lor desploiee
De la nef rendre et de la proiee.
Une tenchon entr'eux leverent.
Li um distrent, qui bien parlerent,
Ke tot ensemble fust rendu;
Mais li autre l'ont defendu
Et distrent: «Mes une partie,
Ker tout ne li rendrons nos mie.»
Domques lor a dit dant Hembert,
Qui mont iert sages et apert,

4216 *Corr.* qu'en n'i — 4225 *Hiatus.*

Digitized by Google

Ke ja tant petit n'em rendissent,
Que il et sa gent nel perissent.
Mais tant dist, se tot ne rendoient
Et penitance n'en faissoient,
Ke a Dieu mont em peseroit
Et que par tenz s'en vengeroit.
Issi fu conme il lor pramist.
La gent fele a peinne s'enn ist
Et graa a la departie
Qu'il em portast une partie
De cele char assez petite;
Et cil ne l'a mie despite;
A l'yglise o tout s'em repaire.
La gent qui par mer iert corsaire
Wolloit en son païs nagier,
Mais eins li convint ostagier
Et amender la mesfaiture
K'au Roi de toute criature
Erent fait, quer quant il najoient
Et par devant Ffescamp passoient
Ou lor voiee lor adrecha, (*Fol. 31 v° b*)
Avirons de la et de cha
Traoient, mont ierent en grande;
Mes por le realme d'Illande
N'allassent avant n'ariere.
Or quident bien que Dex les fiere
Et bate por la grant outrage.
Chil qui estoient li plus sage
Loeerent que a terre tendent,
S'estre puet, et que la nef rendent
Et la pree qu'orent tolete.
L'autre partie maleeite

4237 *Corr.* p. em rendissent — 4238 *Corr.* ne p. — 4255 *Corr.* Orent — 4259 Traent — 4261 *Corr.* ne ariere — 4263 batent; *corr.* le (?).

Digitized by Google

Au rendre mie ne s'acorde.
Lors sort entr'euz une discorde.
Plus i ot fait que manechié.
Sanglant se sont fait et blechié.
Endementrens qu'il estriverent,
Les uns d'euz illuec avulglerent.
Si maleement a touz couvint
Ke de raison ne lor souvint.
Weullent ou non, sont arivé,
Mont ont tenchié et estrivé.
Tormente pas nes desvanche,
Mais la grant devinne puissanche.
Nequedent genz les desstorberent
Qui desus la rive s'esterent.
Miedi estoit qu'il n'arivassent.
Poor ont qu'il nes damaajassent.
La novele orent ja oïe
Del mal et de la felonnie
Qu'ill orent a l'yglise faite,
Et por cen cascuns miex s'i gaite.
Tant monta le cri et la noise
Ke petit remaint quil n'i voisse,
S'out el païs qui aler puisse.
A cascuns est tart que il truisse
Les uslagues por euz grever.
Assez lors veïssiez lever
Grans astelles et granz bastons.
Il nes pristrent mie a tastons,
Kant sus le perron hors issierent.
Il les lïerent et bastirent
Si tost conme il arriverent; (*Fol. 32*)
En granz buiices lors piez rüerent.

4269 s'acordent — 4270 discordent — 4275 *Lisez* a tenz *ou* a ceuz (?) — 4279 *Corr.* desavanche — 4290 petit ni remaint — 4299 ***Hiatus.***

Digitized by Google

Tant les ont batus et folez
Qu'il les ont por poi affollez.
Ceuz qu'aweglés ont lor malice,
Lor folie et lor mal vice,
Ja soit cen que mont grant gent ffussent
Et que bones armes eüssent,
Vers euz point ne se defendirent,
Qui jadis tant sanc espandirent
Et qui autre chose n'amoient,
Nulle merchi ne deprioient.
Bien dïent li chaitif forfait
Ke por cen qu'il orent tort fait
A l'yglise ont cen recheü,
Et il ne sont pas decheü.
Por quant nul n'a vie perdüee.
La gent quil pas n'iert esperdue
A lors nes gardeez et prises,
Ke fraitres ne sont ne malmisses.
Dex, qui l'umilité gardot
De seinte yglise et esgardot
Lor grant orgoil et lors boubance,
Sanz perte et sanz meschaanche
Garde ces choses temporeles
Ke trouvees furent iteles
K'a mons avoir mestier peüssent.
Poi demora que n'esmeüssent
En l'iglise ceste novele.
Le bon abbé Guillainme apele
Le prior, o autres l'envoie,
La nef requistrent, et la proie
Ke li uslague erent tolue
De totes pars lor fu rendue.

4304 *Hiatus* — 4308 esbpandirent — 4310 dep'ioient — 4320 seint — 4322 *Hiatus* — 4325 mest'. Mons *est probablement* multos — 4331 *Corr.* orent.

Digitized by Google

Wisiter wont lor ennemis
Quil estoient hors et mis
A destroit, illuec em present
Charité lor font et present
A ceus quil lor choses preirent
Et doucement por euz preierent.
La char font porter a l'yglise;
L'abé Guillainme la devise
A pouvre gent et depart toute (*Fol. 32 b*)
Et loee Dieu qui si deboute
Les suens ennemis et degete,
Et sen yglise pure et neite
Essauche par tout et honore.
Il soul nos garisse et ennore.
Li chaitif em prison mis furent,
Quil lor folie a tart connurent,
De bones gens quil pris less orent;
Laidiroit less a quanqu'il porent;
Mesaise, faim et soif soffrirent,
De froidure touz effondirent,
Tant qu'em la fin s'en ralerent
Em Flamdres, dont jadis tornerent.
Plusors d'euz puis venir veïmes
En l'yglise a qui nos feïsmes
Pardom del mesfait et quitance
Par convenant que nuissance
De l'yglise jamés ne fussent,
N'autres par euz que il peüssent.
Peor avoient de lors ames,
Et nos issi lor otroiaames.
Aubert, un mont fel en i ot

4334 *Il manque un mot?* — 4337 *Corr.* preierent (*de* p r a e d a r e) — 4345-6 *Rime identique* — 4350 *Corr.* Laidirent (?) — 4353 *Vers trop court* — 4358 *Vers trop court, corr.* a nuissance (?).

Digitized by Google

Quil nulle merchi ne criot
Ne penitanche n'out pas prise
Del mesfait qu'il fist a l'yglise.
Poi l'en fu, riens ne l'en peisa.
Il soul les autres atisa
Et escommut en cele rage
De la nef prendre et del carnage,
Si iert il de l'yglise frere;
Mes Dex, quil bien soit orgoil rere
Et par mort citer et semondre,
Le laissa wistement confondre;
Chen vos di jen tot a delivre.
Le chaitif estoit un jor ivre
En la taverne ou ot beü.
Autres genz sont escommeü
Par lui tant que l'ire est montee.
L'un saqua coutel, l'autre espee,
Par ire li corrurent sore;
Ochis l'ont en mont petit d'ore,
Hisdousement l'ont desmembré. (*Fol. 32 v°*)
As ennemis enn est membré
Quil l'iglise mie n'amerent,
De mesfaire mont se douterent.
Mes ses amis s'en esjoïrent,
A Damledieu graces rendirent
Qui ceus confont quil la laidengent.»
Ichi est le point que fim prengent
Les viex miracles qu'ai contez.
Cil qui o soi out mont bontez
Ne mist nïent plus en s'estoire,
Ne ge de plus n'en faz memoire.
La dedication seconde,
Se scïence et langue m'abonde,

4389 confort quilla laidengent — 4396 m'abandonne.

Digitized by Google

Woil ci conmencier et retraire;
Mes primes woil en rime traire
Ces miracles qu'ai dit avant,
Ker seür estoient et savant
Qu'el livre anchois escriz estoient.
Prendre les woil si conme gesoieent
Et si conme il erent enn ordre,
Ke nus ne m'en peüst remordre.
Qui weult oïr avant vienge.

— — — — — — — — — — —

Puis la mort de nostre bom pere
Quil mont fu felon et amere
A ceuz qu'ill out en deciplinne,
L'abbé Johan, qui de doctrinne
Fu bone garde et bien waillante,
Qui .I. an maintint et chinquante
L'iglise de Ffescamp sanz faille,
Dex, qui sa grace otroie et baille
A cil quil bien faire couvoite,
Par eslection pure et droite,
Dont le couvent mont s'entremist,
L'abbé Guillaimme i traist et mist.
Les officimnes ra fondeez
Quil wielles erent et gasteez
Et deschaües par willesche;
Le bon abbé par sa proeeche (*Fol. 32 r°b*)
Les out mont justement refaites
Et a lor offices retraites.
Aprés son corage torna
Cil quil la Dieu grace aorna,
A l'ainz quil pot, point ne s'atarge,

4400 *Corr.* estoit (?) — 4402 *Corr.* si con — 4405 *Vers trop court, ajouter* Qui les w. — 4426 quil *est pour* cui.

Digitized by Google

Ke l'iglise fust grant et large:
Ausi conme il ot westemenz
Dedenz mis et aornemenz,
La wout amender par weüee
Ke par ouvraigne fust creüee.
Vers l'ouvraigne et vers la faiture
D'autres yglises iert laidure;
De lié veer n'iert pas ouvree
Si ricement ne maiseree:
Ancïenne ouvre avoit esté
De larjor, del grant et d'esté,
En toute forme estoit plus basse;
Au pueple, quil venoit a masse
De tout le mont, estoit estroite.
Por cem le proudomme couvoite
A faire la plus large et grande.
Li saint Esperit le commande
Et gent quil vivent neitement;
Il fist lor amonestement.
Em poi d'ore fu tost levee
L'ouvraigne et l'yglise achevee,
Bele a voier, de riche taille,
Ja soit cem qu'il eüst bataille
Par le realme et guerre adomques,
Ker le roi Rous ne wolloit omques
Rendre a som frere s'eritage.
Cen fist hors et enz grant damage
A l'abé, si parfist la chose
K'empris avoit a la parclose.
Quant l'yglise fu achevee,
En sospechon fu sa pensee
Conme les autez müez soient
Et ostez de la ou seioient.

4429 A. c. lor westemez — 4438 laior — 4446 I fust.

Digitized by Google

Issi faire le convenoit
Ker la wille ouvre qu'il tenoit
Grant partie joigne a la nueve.
Autre conseil n'i seit ne ne trouve; (*Fol. 33*)
Mes ne set tel chose empremdre.
Assez li avoit fait entendre
La renommee, quil fu grande,
Quil ne finne que nes s'espande
Par le mont de lonc et de lé,
K'eu maistre autel iert seellé
O la char o le sanc precioz
Quil au prestre religioz,
Por ce que plus et plus s'ament,
S'aparut en son sacrement.
Ysaac fu qui vit müer,
Ke de peür l'estut süer,
Le paim en char vermeille et pure,
Aprés esgarda o grant cure
Sanc müé le wim del galice.
Par le duc quil n'iert mie nice,
Richart, a Ffescamp le porterent
Ewenques quil venus i erent.
En l'autel le fist seeler,
Son couvent prist a apeler.
L'abé Guillainme est bon pere,
Ne weult que sa defaute apere.
Sa parole lor fist commune.
Il lor a preé que geüne,
Creïssons et asmosnes grandes
De lor biens et de lor wiandes

4462 Ker *est pour* Ke (*«que le vieil ouvrage»*) — 4464 ***Vers trop long*** — 4465 *Hiatus* — 4470 Ke ul m. — 4471 ***Vers trop long, suppr. le second*** o — 4485 *Hiatus* — 4489 Creïssons *signifie peut-être «veilles»; mais la forme peut difficilement être correcte.*

Digitized by Google

Feïssent a la pouvre gent,
Ke devant Dieu fu bel et gent
Lors fait qu'ill orent proposé.
Cil, quil estoient alosé
De tout bien faire, issi le firent,
Aprés o grant honor partirent
L'autel de la ou il soieit,
C'ont trouvé que Dex bien veeit
Son sanc, sa char beneüree
Qui issi s'iert transfiguree,
Kant li saint prestre la traitot.
As proudes hommes mont haitot
Et lor venoit a volenté.
Autres reliques a plenté
Trouverent ouvec c'ont veüez
Quil pas n'i estoient seüeez, (*Fol. 33 b*)
Ker les escris lor ont nonmeez.
Oieez, si vos seront conteez.
De la crois i out were et sainte,
Par qui mainte gent iert raainte,
Ou le cors Dieu fu atouchié,
Del sepulcre ou il fu couchié,
De l'estaque ou Dex fu liié
Et del sindone delïé
Dont ceuz son cors envoleperent
Quil el sepulcre le poserent,
Ennoint d'aloëe et de mirre,
De l'eve quil mua em pierre
Bele et blance ausi conme chucre,
Kant en leva le saint sepulcre
Celui qui estoit en la marche
De Jerusalem patriarche,

4492 *Corr.* fu *en* fust — 4511 Qv le — 4520 enleva.

Digitized by Google

Et si i out del vestement
A une part mont neitement
Nostre dame sainte Marie,
Et des ses cheveus grant partie
Et de reliques sainz nons assez.
Li bon proudom ont amassez
Ces saintuaires a grant feste,
En un bel lieu neit et honeste
O joie et o sollempnité
Les ont possez, c'est verité.
Les autez de la ou il sistrent
Osterent dont et sil les mistrent
La ou il sont encor seanz,
Si conme nos sommes veanz.
Aprés, quant orent fait atraire
Kamque bon est et neccessaire
A seinte yglise beneïstre,
Li enwesque, qui sont ministre
De tel chose, firent venir;
Onques ne lor peut souvenir
De personne d'oneste vie
Quil sejornast en Normendie,
Fust abbé, fust prestre, fust moigne,
Ffust archediacre ou chaignoigne,
Ke il ne mandassent tantost.
Ausi con se fust un grant ost, (*Fol. 33 v°*)
Bien semble que Dieu ait pleü,
Sont gent de par tout apleü:
Pouvre, riche, grant et menor,
A cele joie, a cele honor,
De lointaignes terres venoient;
Les noveles ja en savoient
Et en firent a Dieu offrende.

4527 *Suppr.* de: sainz *est pour* sanz.

Digitized by Google

La dieesseptime kallende
De juignet fu a Dieu donnee,
Le jor meïsme que sacree
Out esté ancïennement.
Cel an, cen savon voirement,
Ot mil anz et .IX. et nonante
Ke Dex de la Virge waillante
Avoit pris incarnation;
En la septisme indution,
Un merquerdi, fu esposee
L'iglise a Dieu et confermee.
Por l'ennor de la Trinité
Et por la grant humilité
Ke il ont el pueple veüee
Ont li envesque amenteüee
Tel parole o grant porveanche:
Au pueple de lor penitanche
La tierche partie lasquierent;
A ceuz ensement otroierent
Qui par uitante jor aprés
Il vendront de loins et de pres,
Mes tant que confez se tenissent
Et qu'a pechier plus nel tendissent.
Omques tel pardon fet n'avoient
En nule yglise, cen dissoient,
Ker icelui pardon meïsmes
Quil orent fait as autres prismes
A tous iceus ont greanté
Qui por avoir d'ames santé
De cel point jusqu'a jor .XL.
Woudront veicer la bele plante
Ke nostre Seignor a plantee
Et qui en sera hantee.

4556 *Corr.* le diees et septime — 4577 setendissent — 4588 *Vers trop court.*

Digitized by Google

La chose qu'ill orent emprise
Firent por l'enor de l'yglise (*Fol. 33 v° b*)
Li bon enwesque, Dex les gart,
Sil le firent par grant esguart,
Ker si conme Dex l'out eslite
Et conme el fu nommee et dite
De son non especïaument
Et conme il l'ama lealment
Con la soee demeinne sale,
Quil n'est pas soillie ne salle
Devant ses eulz de nule ordure;
Et conme il en wout prendre cure
Et la sachra par hauz miracles
Plus que nul de ses habitacles,
Et con de touz biens habonderent
Par lui toz ceuz quil l'ennorerent
Et ennorent et de toz maus
Furent et quites et saus,
Et conme sa wanjance isnele
A touz ceuz qui s'amie bele
Laidengierent a envee,
Sil wout il que gent aveé
Fust par lié et a pardon traite,
Ke cele dont s'amie a faite
Et donnee sa drüerïee
Eüst sor autres seignorïee
De pechiez as genz pardonner
Et de penitance donner.

Par miracles fist Dex monstrance
De ceste seinte confirmance

4589 quillor orent — 4600 en *manque* — 4603 de touz bien bien h. — 4604 lennorent — 4606 *Vers trop court* — 4609-10 *Corr.* enveee : aveee — 4612 a *manque*.

Digitized by Google

Quil touz segrois connoist et voit,
Ker le jor dont estre devoit
Le monstier sacré l'endemain,
Le deable, qui soir et main
Por mal faire touz dis agaite,
A qui tot pechié siet et haite
Et qui as suens rent male soute,
En l'eve qui a non la Woute,
Qui par mié le castel acort
Jusqu'a la roee emi la cort (*Fol. 34*)
Quil l'amenistre al laveor
Par condit et par aleor,
Fist tout plait chaier un effant.
Le cors estoit fors et bruiant
De l'eve quil le traïnna,
Jusqu'a la roee ne finna
De lui porter; illuec retraient
L'enfant gent qui aprés corroient.
Mort crurent qu'il fust et noiée
Et que molu soit et broiée
De peus et de pierres tranchantes
Qui dedenz l'eve ierent gesantes.
Longuement jut em pamessons.
Por s'ame firent oresons,
Qu'il crurent qu'il fust trespassé.
Cil quil n'iert blesmi ne quassé
Em poi d'ore Dex visita,
Ker de mort le resusita,
Par semblant, et li rendi vie.
Cil leva, ne demora mie,
Quil ne senti mal ne dolor;
Parole et oïe et color
Li rendi Dex quil l'out gardé.

4629 callaveor (*en surcharge*).

Digitized by Google

Par tout ont son cors regardé,
A uz et a teste et a vis;
Emquistrent qu'il li ert a vis
Tout conme il fu en la riviere.
Il respondi en tel maniere,
Ker mentir n'en sot ne n'osa,
Ke il dormi et reposa
Tantost con en l'eve chaï
Et que mort l'orent et traï
Kant tost esveillié l'avoient:
Le doulz repos pas ne savoient
Ou il out dormi et geü
Des que l'eve l'out recheü
Jusque la ou il le retindrent.
Les gens touz esbahiz devindrent.
L'eve, cen dist, sil le menot
Ke son cors mal ne peinne n'ot.
Por cen ne fait mie a douter
Ke Dex, quil woloit debouter (*Fol. 34 b*)
Toute novele dure et forte
Le jor c'ouvrir devoit la porte
De pitié, quer n'i fist portee
Ne bone gent desconfortee
Qui au seint sacre estoit venue
— — — — — — — — — — —
Out gardé cele enfant de mort.
Le deable ne trait ne mort
Chose qu'il woille garde prendre
Ne n'i ose nis la main tendre.

L'endemain, le jor de la feste,
Un enfant quil la male beste

4653 uz *est pour* euz «yeux» — 4654 que il liert — 4661 *Vers trop court; corr.* si tost — 4673 *Vers obscur* — 4677 *Corr.* cel — 4679 *Corr.* w. en garde.

Digitized by Google

Avoit soupris, c'est le deable,
Quil de mal faire n'est muable,
Fu dedenz l'iglise aporté
Des parenz, qui desconforté
Ierent por lui en lor corage,
Ker il estoit si plein de rage
K'il ne pooient em pais estre
Ne trovoient moigne ne prestre
Quil les em peüst conseillier.
Venuz estoient por weillier
O tout l'enfant, qui iert lïé;
Por lui se sont humilïé
Vers Dieu que il sa main i tende
Et que saim et sauf le lor rende.
Kant le sarmon fu definné
Et le pueple bien doctrinné
Et la messe chantee et dite,
Dex, quil toz malades visite,
Kant li plaist, et cure em poi d'ore,
Ot talent que l'enfant secore.
Les reliques li font baissier.
A tant se prist a apaisier;
Si tost conme il les out veüez
Il les a bien reconneüeez,
En son sens revint sanz demore.
Cascuns des euz de pitié plore;
Assez enn ont Diex gracïé. (*Fol. 34 v°*)
L'enfant ont pris et deslïée,
Quil venu iert tout forsaimné,
Saim et haitié l'enn ont mené.

Unne autre chose merveillouse,
Digne de memoïre et pitouse

4689 Ke il ne poient.

Digitized by Google

Ravint que Dex vout esclairier,
K'a venir ne a repairier
En l'iglise a l'entrer des portez
N'out genz ne esteintes ne mortez
En la presse qui n'escoulot,
Ou li um l'autre defoullout,
Alant et venant s'estreignoient,
Les fors les fiebles abatoient,
A l'encontrer mont les grevoient,
Par desus euz outre passoient,
Ffollé estoient et marchié
Ausi conme tai en marchié.
Une fame i out abatue
A la grant porte, qui eüe
A grant peinne qui l'angoissout.
Wis li fu qu'en len li froisout
Toz les oz, tant fu defolee
D'alanz, de venanz a l'entree.
Assez fu malmise et blechïee.
Toutes voiees en fu drechïee
Cele fame vive et parlante,
Em poi d'ore fu mont joiante;
Kant se senti seinne et legiere,
Bele et forte rala arierre.
La Trinité beneürree
Soit gracïee et honoree
Por autres vertus et por ceste
Qui tel honor otroie et preste
A l'iglise en l'ennor fondee
Ke de toute ordure a mondee
Et donnee tel seignorïee
K'asi conme rose florïee

4729 p. qui langioisseut — 4730 *Corr.* qu'en en li fr. — 4741 cestes — 4742 otroiees et prestes — 4743 *Corr.* s'ennor.

Digitized by Google

Est sor toute autre flor plus bele; (*Fol. 34 r° b*)
Ausi resplent et estencele
Sor autres et esprent et art
De pitié ceuz ou Dex ot part
Et ceuz quil ne criemment chastie
Par peor et trait de folie.
Nostre Seignor, qui issi ovre
Qu'il sa main li estent et ouvre
Por lui garder, soit aoré.
Son monstier saint et ennoré
Maintint en joiee et en lleece,
En grant honor et en noblece,
Et i avindrent vertus beles,
Qui cascuns jor ierent noveles,
Desi au tens le roi Henri.
Je m'envois encor et en ri
Qant de som bom fait me souvient.
De lui dire um poi me couvient.
Fiz fu l'empeerriz Mahout.
Il soul porta l'espee al heut
De pitié, que luissant et bele
De justisse en fu la lemele,
De vertus masseïz le pont;
Cestui fu Henri le segont
Roi d'Englenterre, proz et sage;
Tres bien maintint son heritage,
A ses ennemis fist mont hontes.
En son tens furent les .II. contes
Richart, et le pere et le fix,
De cen sommes seürs et fix,
De terre ou gesoient levez.
D'escouter ne soiez grevez,

4751 *Corr.* qui nel criemment — 4757 en lleece — 4768 D iustisse.

Digitized by Google

Sil vos conterai chi endroit
Conment ce avint orendroit.

Alixandre, li apostoire,
El tens dont j'ai fait memore
Un cardounnal tramist en Franche
Et li otroia sa puissanche
Del pueple lïer et assouldre (*Fol. 35*)
Et d'oster lor puissance et toudre
As prelaz quil se contenoient
Autrement que il ne devoient,
Por le bien qu'em lui ot veü.
Le tiers pape iert cil qui eü
Non d'Alixandre eüst en Ronme.
Le cardinal, ce est la somme,
Estoit prestre messe chantant
Et en Romme en un lieu hantant
Ou iert sa cardinalerie.
.II. cors sains avoit em baillie
Qui en l'yglise servir furent
Et por Dieu martire rechurent.
Li uns fu nommé Nereüz,
L'autre avoit non Achilleüz.
Henri ot non le cardinal.
Leü ot en bon doctrinnal:
De la parole Dieu semer
Quil avirronnast terre et mer
Ne peüst il trouver plus sage,
Si sout parler en meint lengage.
Kant ces leitres out receüez
Et granz beneïchons eüeez
De la bouce au bon apostoire,
Par le plaisir au Roi de gloire

4782 *Compléter ainsi*: dont j'ai chi fait m. — 4797 *Corr.* servi.

Digitized by Google

Cevaucha tant sanz demorance
Qu'il vint el realme de France.
Neitement et bien preiecha,
Le pueple auques despeccha
De fole vie et de chaitive
Et les amena a la rive
De droite vie, a Dieu plaissante.
Ma parole trop ennuiante
As oians, cen croi, je feroiee
Se touz ses fez dire woloiee.
Mex est que m'en tienge a maain.
En Normendie au deraain
Ala visiter les yglises.
Li enwesque ont lor cure misses
De la terre a lui conjoïr.
Lors nons porrez ichi oïr:
Ffellippe out de Baiex le siege; (*Fol. 35 b*)
Ne qui pas que desi qu'a Liege
Ffust si bon enwesque trouvé;
Arnoul, quil bien iert esprouvé,
A Lissuez lors sejornout,
De son cors le siege aornout.
Rotrout iert enwenque a Evreus,
Plus iert isneax que nus chevreus
Por aler a tout bien et corre
Et por dessaveez secorre;
Artart out la chité d'Avrences,
Celui tenoit bien les sentences
Et les conmans de l'Escripture.
De ses oiecllez prist grant cure.
A Ffescamp ala o ces quatre
Le legat por orguil abatre

4824 Li enwesques ont lor cure misses — 4831 *Vers trop court.*

Digitized by Google

Et por mal, s'il le voit, deffaire,
Qui a la roulle soit contraire.
Li moigne mont joiant en furent.
A procession les rechurent.
Henri ot non em baptestire
L'abé quil lor venue ot chiere
Et de l'iglise avoit la cure.
Mont iert de riche meneüre.
N'iert merveille, par seint Germain,
Ker il estoit coisin germain
Au roi Henri, le proz, le sage;
.I. des hommes de son lignage
Ert que le roi plus cherissoit.
De souz Dieu em pais norrissoit
Sen couvent, si que toz l'amoient
Ne de lui pas ne se clamoient.
Kant .II. jors orent sejorné,
Li prelat se sont atorné
Et ont tenu un bel conchire
Par le plaisir de nostre Sire,
A quil lor fait n'iert pas pesant,
Ke cors sainz qui ierent gesant
Dedenz l'yglise portez fussent
El plus bel lieu ou il geüssent,
Et les .II. contes ensement,
Quil l'iglise si noblement
Fonderent, de terre levé. (*Fol. 35 r°*)
La parole n'a pas grevé
Au legat, bien l'agreanta,
Del fait s'arrami et vanta.
L'abé l'en avoit mont preé,
Le convent en rout soupleé.
Il n'escondist pas la proiere,

4845 mont *est écrit en abrégé* ml't — 4860 pr. si se.

Digitized by Google

Ainz la rechut o bele chiere.
Il n'i ot mes fors quel del faire.
L'abé Henri ne wout pas taire
La chose ne faire a emblee.
Haute gent i a assemblee.
Le roi Henri o son barnage,
Tant por l'amor del parantage,
Tant por sa tres douce requeste,
I fist venir a mont grant feste.
Mil anz et .C. en cel termine
Et .II., ce est verité finne,
Et .XL. aveit que ot prise
En cele qui omques malmise
Ne fu Jhesucrist char humainne,
Sauve sa deïté et seinne.
Ke vos feroie plus lonc conte?
Le roi et le duc et le conte
Et li envesque quil la erent
Les cors seinz de lors lieus osterent
O grant chant et o grant loënge,
Conment que d'ore en avant prenge,
Et les mistrent em beles cassez,
Quil n'estoient fraites ne quassez,
Bien ouvreez, et sont encore.
Mes il est droiz que je nomme ore
Les cor sainz et mention fache,
Chen ne doit pas estre enn espace.
Cen dit li escrit ancïen
Ke le cors del seint Flavïen
Et de seint Contest ensement,
Quil mont vesquirent seintement
Ke lor vie envers Dieu tornee,
Furent levez cele jornee;

4900 Mes il nest — 4905 coucest — 4907 *Vers corrompu.*

Digitized by Google

Confessors furent glorioz
Et enwesques religioz;
Par lor vie est chose prouvable (*Fol. 35 r° b*)
Qu'il sont en joie pardurable;
Par la proiere a Dex garïez
Plusors genz de granz maladïez.
Le cors saint Soient ront posé
En un bel lieu qui fu posé
De tout bien qui a Dieu pout plaire
— — — — — — — — — — —
A gent religiose et sainte,
Kel lor bonté ne fust estainte.
Bien garda sa procession.
Par foi et par confession
Parvint a la joie celestre;
La nos mete Dex a sa destre.
Le saint cors d'une Dieu espose,
Sainte Abbre, dont mont perillouse
Avoit jadis esté la vie,
Puis en fist Damledex s'amie,
Lés les autres cors sainz couchierent.
Omques autres mes n'i touchierent
Fors d'enwesque, pas ne lor grieve
Des beax os seinte Genevive
Et d'une autre de grant merite,
Sainte Pardurable fu dite,
Ensemble o grant honor poserent.
Um poi aprés se reposerent.

Ne demorerent pas grant pose.
Ouvriers quil solent de tel chose

4918 *Le mot à la rime du vers qui manque était probablement* exemplaire — 4921 *Corr.* profession(?) — 4930 *Corr.* autres mains. 4938 solent *est pour* sorent.

Digitized by Google

Li enwesque tantost manderent,
De par le roi lor conmanderent
O granz fossors la terre ouvrir,
Ker ill voloient descouvrir
Les cors des contes ennorez,
Qui jadis furent mont plorez,
Kant de cest siecle departirent.
Li ouvrier mont tost espartirent
La terre, soz coi les cors jurent,
Tant que les sarqueuz aparurent;
Si parfont les picois alerent,
Li enwesque jus avalerent
En la fosse au premier Richart. (*Fol. 36*)
Li roi Henri fu d'autre part.
Le sarqueu ont desseellé,
Qui mont estoit et grant et lé,
Les os leverent a grant feste.
Des beax eulz qu'ill out en sa teste
Plora le roi mont tendrement
Et mont des autres ensement.
Pitié enn out en son corage:
Descendu iert de lor lignage
Le gentil prinche debonaire.
Kant vint as os de terre traire
Dont la vie fu gloriose,
Une parole mont pitose
Il dist li bon roi franc et large:
«Damage est que la mort ne targe
Ke tel gent ne la rescheüssent:
Touz jors par droit vivre deüssent;
De tel mort ne fust mie droiz.
Wez qués os, con sont lons et droiz!
Chist fu homme de grant proëche.
Cestui dut bien avoir hauteche.

Digitized by Google

Tel homme dut terre tenir
Et grant barnage maintenir.»
Tez moz dit et autres assez.
Li bon envesque ont amassez
Les os, em bel lieu les laissierent,
En l'autre fosse s'abaissierent
Ou le segont fu emfoï.
Li rois mie ne s'en foui,
Ainz en traist les os a grant joie.
Le pueple woult que sache et voie
Son bon fait des or en avant.
Le roi, qui mont estoit savant,
A l'autel vint sanz tarjanche.
Por la chose estre en remembranche
Osta de son doi son anel,
Ovré a or et a neel,
O une esmeraude mont chiere,
Puis a parlé en tel maniere:

«Par cest anel faz otreanche (*Fol. 36 b*)
A cest monstier sanz repantanche
D'un bois pres ichi grant et lé,
Cil qui Hogues est apelé,
A tenir bien et quitement
De cest jor pardurablement.»
A cest mot le roi s'abaissa,
Baissa l'autel, l'anel laissa.
Li moigne, quant cel otroi virent,
Mont durement s'en esjoïrent.
Droit orent, quer lor rentes crurent.
Li enwesque les os rechurent
Des .II. dus, del filz et del pere.
En une fiertre bele et clere,

4976 envesques — 4985 *Corr.* atarjanche — 5000 **M. d.** sesioirent.

Digitized by Google

Par dehors d'uvraigne massiche,
Qui a cen iert toute faitische,
Les ont enclos par tel devis
Ke la fiertre est enmi le vis:
Qui au grant autel chantera
Par devant lui touz jors sera.
Por cen firent en tel maniere
Qu'il crurent que greignor proiere
En l'yglise por euz feroient
Kant la fiertre souvent vesroient.
O tout cen por la compaignie
Des cors sains ne douterent mie
Li prelat que plus de legier
Nel les woille Dex alegier
De peinne se il i estoient
Ke l'yglise fondee avoient.
La fiertre ont serree et close.
Le legat, quil wout que la chose
Fust toz jors mes ferme et estable,
En fist un escripst bien liessable,
Ou il a son seel pendu.
A l'abé Henri l'a rendu.
Il qui ot pleinnie puissanche
De par Romme a fait alleianche,
Si ne s'en retrait ne ne lasque,
A touz icheuz qui de la pasque
Desi a cluse pentecoste, (*Fol. 36 r°*)
Se il ne lor ennuie ou coste,
Wendront la em pelerinnage
Por fuïr de pechiez damage
De large pardon jors .XL.
Mainte personne i ot waillante
Qui cest otroit mie ne sonne.

5020 Ke *est pour* Ki — 5021 *Hiatus*; *corr.* et enclose.

Digitized by Google

El mes de mars, la quinte nonne,
Fu ceste chose a Ffescamp faite.
Le legat tel parole a traite
Awant o grant devotion
Touz jors mes a l'acension
Seit l'escript qu'ill ont recheü
Par devant le pueple leü.
Au roi ne vint pas a contraire
Del suen otroi fist chartre faire;
Issi fu la chose achevee.
Dex a bien l'iglise gardee
Em pais et en leece et joiee.
Mes orr est raison que l'en oie
Con le sanc el lieu fu trouvé.
Ja ne me sera reprouvé
Ke les trespas ne finnerai
Mes paroles, ains le dirai.

Puis que li contes levez furent,
Les feus engiens pas ne crurent
Del deable, qui toz jors veillè
Et par tot por mal faire oreille,
Ker l'iglise a arse et malmise
Celui qui tout pechié atise.
Lui, di ge, si ne mespren mie,
Ker tot pechié et willainnie
Est par lui brachie et meüe.
Kant l'abé Henri a veüe
Et le convent la messestanche,
Grant duel orent et grant pesanche,
Ke les tors del monstier fondirent
Et les maissieres jus caïrent,

5053 *Corr.* K'en es le pas — 5056 *Vers trop court; corr.* recrurent — 5062 p. est w. — 5063 Et par — 5065 c. et la.

Digitized by Google.

La couverture fu perie. (*Fol. 36 v° b*)
Ouvriers qui de machonnerie
Et de carpenterïee sachent
Manda l'abé que il refachent
L'iglise par la Dieu aïe,
Ker il ne l'avoit pas haïe.
Em bien la wolloit recouvrer.
Chil conmenchierent a ouvrer.

Un plounmier avoit en la wille,
Laueel honme estoit et sanz guille;
De Ffescamp iert né et norri.
De viez plon qui semblast porri
Seüst mont bien a chief venir.
En ouvraigne ou peüst tenir
Son lieu le seüst mont bien metre,
Ker mont s'en savoit entremetre.
Ne creon pas qu'au jor eüst
Ouvrier el regne plus seüst
De tout mestier de plonmerie,
De tables et de souderïee.
N'iert pas aprentiz ne coart;
Il non Rogier Rimaart.
L'abbé Henri li fist baillier,
Por le plon refrondre et taillier,
Une officinne ou il ouvrast.
Cil out grant talent qu'il trouvast
Le plon, mont s'en est entremis,
Qui fondu estoit et remis
Dés cen que fu arse l'yglise;
Traveilla s'en en toute guise.
Querre li fist, mont s'em peinna,
A grant plenté trouvé enn a.

5090 *Corriger* Il ot a n. R. Rimart — 5100 trouva enn a.

Digitized by Google

A ceuz dist quil point en trouvassent
K'a son ouvreor li portassent,
Dont l'ouvraigne et les tables face,
Se de l'abé ainment la grace.
Som plom a conmenchié a fondre
Et ses tables geter em tondre.
Une masiere estoit caüee
Lés l'autel que parabatue
Ont machons por estre mex faite.
Cascuns s'esjoïst mont et haite (*Fol. 37*)
Kant il pout point de plon trouver;
Cascuns se woloit esprouver
De bien faire, mont s'en argüe.
Lors peinne n'iert pas retenüee
La, ainz orent grant recouvrier.
Ill i ot un mon bon ouvrier.
Son non ne vos iert pas celé:
Ricart Danois fu apelé.
Ill out vertu forte et pleniere.
O som picois de la masiere
Une grant partie a jus mise.
Lors vit une pierre voir bisse
Deu piller qu'abatoit a force,
Dedenz un viel fust sanz escorce
Deuz tüellez de plon giesanz.
Il n'ierent mie trop pesanz,
Longues ierent, nee mie lez.
Ses compaignons a apelez,
Monstra lor cele trouveeüre.
«Ja fu d'aucune soudeüre,
Font cil, ou tüel de goutiere,
Quil furent en ceste masiere

5122 *Vers obscur* — 5127 *Corriger* Ne lons n'ierent ne mie lez (?) — 5129 trouvereure.

Digitized by Google

Oublïez jadis et leissiez.»
Vers le fust se sont abaisiez,
Andeuz les tuauz enn osterent,
Ovec autre plon les porterent
Ke il metoient en un mont;
De ce se penot cascuns mont.
Du fust mie grant plait ne tindrent.
A lor ouvraigne s'en revindrent
Por la maisiere jus abatre.
Plus enn i ot de .XX. et quatre
Quil les maisieres abatoient,
Mont les hurtoient et batoient
Por la piere qui estoit dure.
Un des moignes par aventure
Vint la ou les tuauz mis orent
Con cil qui mex faire ne sorent.
Cil gardout l'autel d'une part.
Le gros plom del menu depart.
Assez en mist en son giron.
Le conte mont brief vos feron. (*Fol. 37 b*)
Les tuax en son geron furent.
En l'euwreor ou len rechurent
Maistre Rogier et son serjant
S'en est venu lié et joiant
Por le plon qu'il lor aportout.
Tel present mont les confortout,
Lait lor, mis s'est el repaire,
Assez le i prea de bien faire.
Maistre Rogier s'est abaissié,
Le plom que le moigne ot laissié
A fait en sa fornaise metre
O les .II. tuax por remetre.
Em poi d'ore fu tost remis.

5154 len *est pour* en — 5159 *Corr.* et mis — 5164 tuax x por.

Digitized by Google

Les tuax quil getez et mis
Furent auvec en la fornaisse
Garda Celui quil sanz mesaisse
Out jadis .III. emffanz gardez
En la fornaisse, ou esgardez
Ffurent del roi feul et tirant
Quil a lor mort alot tirant
Et qui de mal ne recreoit:
Katre dist qu'il en i veoit,
Dont li um semblot Dieu a estre.
Les tuax se tindrent sus destre
A part hors de la grant calor.
Dex sol ot bonté et wallor
Qui en tel point les defendi.
Le maistre desjoinst et fendi
La bresse por son plon avoir.
Certainnement quidot savoir
Qu'il fust fondu, si i garda
Les tuax, forment regarda
Ou mal n'ot fait la grant ardure.
A ses tenailles o grant cure
L'estraist hors, trop se merveilla;
A son compaignon conseilla;
Raal ot non et fu dyacre.
N'avoit pas es piez le poaacre
Ni es mains, bien se pout aidier.
N'iert pas legistre por plaidier.
Petit savoit de letreüree.
Paim gaaignout et westeüre (*Fol. 37 v°*)
Plus bel assez en tel maniere
Ke a mener une chiviere;
Por cen que petit sout en livre
Gaaignout illuecques son vivre;

5173 ne creoit — 5174 i voit.

Digitized by Google

N'avoit benefice ne rente;
Em plonmerie ot mis s'entente.
Li enwesque font trop grant vice
D'ordener cler sanz benefice
Qui ne sache lire ne chanter
Et le servise Dieu hanter.
Neporquant mont estoit lëaux.
Je ne cuit que des qu'a Lëaux
Eüst plus leal criature.
Et mestre Rogier a droiture
Li a contee ceste chose.
Ensemble tenchierent grant pose,
Ker celui mie nel creeit.
Maistre Rogier nel creeit
De jurer li, mont li pesot,
K'o l'autre el fontor mis les ot
Et que par dehors les trouva.
Une autre fois les esprouva,
Por cen que en vers lui se taisse,
Et les geta en la fornaise.
Li tüel mie ne faillierent,
De la fornaisse s'en sallierent.
Mestre Rogier l'um em bruissa.
Poi de la chose amenuissa
Au martel qui enz iert enclose,
Wermeille conme fimne rose,
Mes blance devint tot al moldre
Conme noeel de bois de coudre.
Mestre Rogier mont se hasta,
O sa langue um poi en tasta;
Dont mie ne se repenti:
En son cuer tel douçor senti
Et tant fu haitié et legier

5203 *Vers trop long* — 5212 *Corr.* ne recreeit.

Digitized by Google

Ke seint Bleive ne seint Legier,
Che li fu vis, ne furent omques
Tant bien de Dieu conme il fu domques,
Ker jamais meingier ne rovast
Tant con si grant douçor trouvast (*Fol. 37 r° b*)
La dedenz son cors et sentist.
Toute l'ouvraigne relenquist.
Le clerc apeler conmencha:
«Raal, por Diex, dist il, vien cha,
Taste de la meillor espisse
Quil omques fust, c'il t'iert avisse.»
Mestre Raal por ses paroles:
«Rogier, dist li il, tu affolles.
Weulz tu que ma jornee perde
Et qu'en muser men sens aerde?
Plaist te il que folie fache?
Ja omques Damledieu ne plache.
Mal dahé ait quil le fera,
Ja Raaul point n'en costera.
Faites, bons hons, vostre besoigne.
Quidez vos que cest jor aloigne,
Qui avez toute jor musé?»
Son dit n'a mie refusé,
Lait les, a ouvrer conmencha.
Cil ové lui plus ne tencha.
Lors tables firent et geterent
Et li ovrier touz dis ovrerent
Quil abatoient les masieres.
Lors peines avoient mont chieres.
Li bon abbe bien les paiot,
A euz guiller pas ne baiot,
Son gentil cuer n'ot de cen cure.

5235 moing' — 5243 Raal *est écrit en abrégé* R.

Digitized by Google

Icen est raison et droiture
Que des ouvriers mention fache
Qui en cele meïsme place
Ouvroient de cuer et foënt
La masire quamqu'il poënt,
Ou les .II. tuaux gesir virent.
De cen meïsme ne meffirent.
Icel saint lieu ont recouvré,
Ker aillors avoient ouvré
Puis que les tuaux trouvez orent.
Delez le fust a quamqu'il porent
Ffoïrent, que la pierre iert dure
De franc liois qui touz jors dure.
De bien ouvrer cascuns s'avanche.
Lors ont veü sanz demoranche (*Fol. 38*)
Delez le tronc une trüele,
Quil jadis fu bien faite et bele.
Carbon et enchenz i trouverent.
Par iceste chose prouverent
K'es tuax avoit saintuaire.
De doutance les fist retraire
L'escrit qu'il trouverent avecques.
A tant est sorvenu illuecques
Li moigne quil gardot l'ouvraigne.
Richart Danois le chevainteigne
Delleure li a tout conté.
Le moigne, em qui out mont bonté,
Sospira mont parfondement,
Ker par l'escript le fondement
Note bien de cele masiere
Que la chose est sainte et chiere,

5267—68 *Corriger:* fooient: pooient — 5271 l. ou r. — 5290 mont *est écrit en abrégé* ml't — 5294 *Hiatus.*

Digitized by Google

Jusqu'a cel jor i reposa.
«Seignors, dist il, ill out posse a
Ichi fors vos? — Nenal voir, sire.
Por verité vos poion dire
Qu'il n'i ot puis honme del mont
Ke de ci portannes el mont
De l'autre plonh les .II. tuax,
Quil mont ierent bien fais et beax.
Nos ne savon s'ill i sont ore.
Mes tant vos disons nos encore:
Chi n'out puis moigne, clerc ne lai.»
Cil s'enn est alé sanz delai
Au plon, les tuax quida prendre,
Mes grant pose i peüst atendre.
Le plon cil et la esparti;
Kant nes vit, si s'en departi,
Quer picha portez en estoient.
Lors quide bien que perdus soient.
Sachiez qu'i se tint bien de rire:
Pleim fu de mal et de grant ire.
Tost ala en la plonmerie:
«Mestre, se Dex wos beneïe,
Dites moi, se hui point fondistes,
Dist il, ni en ouvre meïstes
Del plom qui est amonchellé.»
Cil ne li a mie chellé, (*Fol. 38 b*)
Ainz li a tout reconneü.
Au moigne n'a mie neü
La parole, ainz le conforta:
«Le soz autelier aporta,
Dist il, ci d'icel plon assez.
Mont en avon esté lassez
De fondre et metre en la fornaisse.

5300 *Corr.* portames — 5324 soz *ou* sor?

Digitized by Google

— Maistre Rogier, ne vos desplaise,
Dist le proudon, mes or me dites
Briement, a paroles petites,
.II. tuax de plon s'avuec vindrent.
— Oïl, mes poi de lieu me tindrent,
Dist cil, quer ne porent remetre.
Se vostre main i volez metre,
Prennez les la sus cele table.
Trop est a taster delitable
Cen dedenz, l'un en depechai,
Mes ne sai pas se g'i pechai;
Mont cuer en seroit mont blechié.»
Cil ne fu mie correchié
De son dit, quer por la grant joie
N'a talent que plus parler l'oie.
Les .II. tuax prist en sa manche,
Au plus qu'il pot d'aler s'auuanche,
Parti s'en sanz responz donner,
En cloistre vint sanz mot sonner.
Le prior a sei apela,
Le conte li renovela
Ke il out apris des machons:
«Je lo, dist il, que nos fachons
Tantost le couvent assembler;
El que bien ne me puet sembler
Ke cascuns son avis en die.»
Dist le prior: «Nel refus mie.»
Issi ont entre euz affermé.
Mestre Rogier ot ja fermé
Son ouvreor, a sa maison
Ala, quer il estoit saison
De meingier, mes n'en ot corage.
Nequedent a son herbegage

5354 prior iel ne r. — 5356 Rogier *est écrit en abrégé* R.

Digitized by Google

Ala por sa fame veer.
Au mengier le woult asseer (*Fol. 38 r°*)
La proudefame, il ne vot mie.
«Yssabel, dist il, bele amie,
Je sent tel douçor en mon cuer
Que ne maingeroie a nul fuer.»

Il et sa fame issi parlerent.
Le prior et le moigne alerent,
Nel mistrent pas enn oubliance,
A l'abé, et sanz demorance
Li ont ceste chose contee.
Il conmanda que fust sonnee
La table; mont delivrement
Le prior son conmandement
A fait; li moigne s'asemblerent;
Aucune merveille quiderent
Ke la ainz lor fust avenuee.
Li abbes Henri a meüe
La parole; grant joie enn orent.
Les ovriers quil la cose sorent
Firent wenir et demanderent
De cief en cief; cil lor conterent
Con les tuax trouvez avoient,
De l'escrit del tronc les avoient,
De l'enchens et de la trüele.
L'abbé Henri li moigne apele,
Les tuax dist qu'il descouvrist
Et qu'il despleast et ouvrist
L'escrit; cil le fist sanz demore.
N'i ot moigne vers lui ne corre.
Mais ainz qu'il empreïst a lire,
Oiant touz conmencha a dire

5362 m. ne w. — 5377 La ainz *est pour* La enz.

Digitized by Google

Cen que li maistre dit li ot,
Em qui lëauté se fiot,
Des tuax quil ne porent fondre,
Touz fussent issi conme tondre,
Et conme il l'un em bruissa.
Itant lor dist, san plus, puis a
L'escript leũ sanz demoree.
La ot mainte lerme ploree,
Ker bien avoient en creanche
Ke c'iert le sanc Dieu sanz doutance. (*Fol. 38 v° b*)
De legier ierent tenuz,
Ker granz miracles avenuz
Lés la masiere erent souvent.
Le sanc fu vermeil et rouvent
Qui el tüeel estoit fichié.
Le jor n'avoit mie negié,
Ker cen fu en juignet, sanz doute.
La verité vos dirai toute,
Si comme l'ai trouvee escripte.
L'endemain seinte Marguerite
Ot en sainte yglise sa feste:
D'aaust, ce reconte la geste,
Iert la quatorzisme kalende.
Mes or est drois que raison rende
De l'an si que mie n'en mente:
.M. anz et .C. par .II. fois trente
Et onze avoit en cel termine
Ke de la Virge pure et finne
Iert Dex né en semblanche d'onme.
Essi est el millier la somme.
Le Noël aprés, cen devise,
Thomas le fix de seinte yglise,

ed 5397 *Hiatus* — 5399 L'escript leuee — 5403 *Vers trop court; le sens mande un mot comme* voir tenus.

Digitized by Google

Quil l'ama en toute maniere,
Archevesque de Quanterbiere,
Em qui sa mere oncor se mire,
Rendi s'ame a Dieu par martire.
Le convent fu lié et joiant,
Ker cascuns d'euz fu bien oiant
L'escript del sanc et la devise.
Tantost alerent en l'yglise
Si haut conme il porent plus
Chantant *Te Deum laudamus.*
Ce est un chant mont delitable:
Kant miracle fait Dex veable,
Dont li est chanté et rendu.
Ne furent mie souspendu
Li saint, traiz furent o grant forche,
Ke cascuns endroit soi s'esforche
De bien canter ou de sainz traire.
Le pueple sout ja cest afaire.
Les uns as autres le disoient.
En l'yglise touz acorroient (*Fol. 39*)
Weier le sanc nostre Seignor.
Omques presse ne fu greignor
Cen qui que il ot a l'entree.
Mainte gent i fu encombree
Et forment boutee et estreinte.
A poi qu'il n'en i out d'esteinte.
Rogier oï des seinz la noise.
Talent ot que ariere voise,
Ke le voir savoir em peüst.
Moine crut que mort i eüst
Ou autre merveille avenue.

5428 par *manque* — 5433 *Hiatus* — 5443 uns *manque* — 5444 aorroient — 5447 *Corr.* De cen que i ot a l'entree — 5451 Rogier ot oi.

Digitized by Google

Grant erre vint sanz detenue
Tant que il fu devant la porte:
«A il honme ne fame morte,
Dist il, por quoi chi assemblez?
— Mestre, font il, bricon semblez.
Grant folie vos ooion dire.
Trové est le sanc nostre Sire
Hui cest jor dedenz la masiere.
Por cen venon en tel maniere
Aorer icel sanc demeinne.»
Maistre Rogier a quel que peinne
Fist tant qu'il est eu cuer venu.
Li moigne l'ont pris et tenu,
Mes ne mie conme larron:
«Maistre, font il, trop vos harron
Se nes nos contés que veïstez
Des tuax quel el feu meïstez,
Qu'il n'i ait menti ne gabé.
Venez cha o nos a l'abé,
Quil volentiers l'escoutera.»
Cil dist volentiers le fera.
Ové lui a l'abbé allerent.
Mestre Rogier touz escouterent.
Cen qu'il vit conta sanz mentir,
Si ne s'en sout pas repentir,
Ker genz touz jors plus l'en chierirent.
Atant d'illuec se departirent,
Ne li ont riens plus demandé.
Et l'abé Henri a mandé
Un bon ouvrier, vaissel fist faire
Por meitre cel haut saintuaire, (*Fol. 39 b*)
Riche, bel, d'argent sorroré;

5456 erre *manque* — 5471 Se uos nes nos — 5480 Si nen sen.

Digitized by Google

Dedenz est le sanc aoré.
Encor les tuax i sserrerent,
Et li machon reseelerent
En la masiere, cen me semble,
Le fust et la trüeele ensemble,
Par conmant, quant el fu refaite.
Issi fu la chose a cief traite.
Granz vertus sont puis avenüeez
Par le sanc que avons veüeez.
Un en i a ou mon cuer tire.
En rime la wouldrai chi dire
Anchois que mon livre fenisse.
Orr oiez, que Dex vos garisse.

Un homme, riens ne sout de leitre,
Waltier ot non, se wout demetre
Del siecle et mener meillor vie.
A Cisteax, ne demora mie,
Ala por frere devenir.
Illuec se fist retenir
Et ot l'abit, tant a preé
Ker il ne li fu pas veé
Quant por Dieu requist la maison,
Ker ce ne fust mie raison.
Kant a Chisteax se fu rendu,
Si s'est mont petit defendu
Del deable quil l'a tenté,
Ker toute bone volenté
Li toli, et por estre a aise
Woult querre .I. lieu qui plus li plaise,
Si fu son corage muceable.
Conme homme qui n'est point estable

5492 *Corr.* et les tuax — 5498 ichi.
5506 *Vers trop court* — 5508 Ker *est pour* Ke.

Digitized by Google

Fist tant par hauz hommes requerre,
Quil mananz ierent en la terre,
Por plus a aise del cors vivre,
Con cil quil de folie iert ivre,
Ke a Ffescamp fu recheü. (*Fol. 39 v°*)
Il meïsmes s'est decheü,
Ker tel muance, pot cel estre,
Ne fist pas del haut Roi la destre.
A cil ne walut une pierre.
L'abit mua en color noire
Ou a Chisteax avoit vescu.
Mont tost li fendi sen escu
La temptation del deable.
Il qui ne fu pas parmanable
En sa convenance premiere
De la seconde en tel maniere
Durra, ne fu bone ne ferme,
Issi con le livre l'aferme,
Anchois fu male et ennuiose,
Tricheresse et larrechinnose,
Et a Dieu pesante et amere.
Ne fu pas moigne, anchois fu frere.
Li apostre tesmoigne et dit
Ke cascuns doit sanz contredit
Maindre en la premiere vie
Par quoi est retrait de folie.
Se il s'en retrait et repent,
Le deable le lie et pent,
Ker tel n'est pas proudon ne sage:
De legerece de corage
Et de folor fait a reprendre
Se issi n'est qu'il woille emprendre

5527 pierre *est pour* perre, «*poire*» — 5535 Durra *est p.-ê. pour* dura — 5536 Issi conme — 5543 *Hiatus.*

Digitized by Google

A aler em plus destroite ordre.
En cil ne puet deable mordre
Qui au lieu ou meins a delices,
Por dampner ses mauz et ses vices
Et por sa vie plus destraindre,
S'en va, que n'est charité greindre.
Cil son siege muec ne müee,
Couvoitisse pas ne l'argüee.
Le frere que nonmé avon,
Mes Dex le soit, nos ne savon
Se pensee out de bien esprise,
A la croiz sus s'espaulle misse;
En Jerusalem dist qu'ireit;
Mont mal dist, qu'il l'em desdiroit.
Deuz anz demora a grant peinne. (*Fol. 39 r° b*)
Deable, qui tot honme meinne,
Kant qu'il pot, a toute malice,
Entisonna de si fel vice
Le chaitif, qu'il ot espiré,
Kar larrechim a tant tiré
Et lieu et tens tant espïé
Cil qui deable avoit lïé
Ke el sanc Diex ses mains geta.
Nus ne le vit ne ne reta.
Une partie em prist petite.
De cele quil de grant merite
Fu vers Dieu, c'est la Madaleinne,
Traist le cuvert a mont grant peine
De l'os del braz tout ensement.
Illuec iert gardé netement.
A brief terme acuilli sa voiee.
Il n'ot pas talent que nul voiee

5557 *Ce vers est évidemment corrompu; on pourrait proposer*: Se son siege ne muet ne mue.

Digitized by Google

Ne sache cen que il portot,
Non pas ne se desconfortot.
Deuz moines avoit en l'yglise
Qui o lui orent la croiz prise.
Ensemble alerent jusqu'a Acre:
L'un iert prestre et l'autre diacre.
.I. chevalier proudonme et sage
Ala o euz en cel veage:
Goudart des Was, nel quier celer,
I fu, o clerc, bel baceler
Et fort, que ové soi mena,
Guillainme ot non; cil se pena
De servir le pere o grant cure,
Conme honme de bone nature.
Endementrez que il esrerent,
Plusors choses s'entreconterent
Si conme genz qui sont enn erre.
Frere Galtier a dit enn erre
Au chevalier priveement:
«Sire, dist il, seürement
Poion esrer, sachiez sanz faille.
Ne puet estre Dex ne nos waille:
Si haut seintuaire ai et tel.»
Puis ne li a dit mie quel.
Par lors jornees tant alerent (*Fol. 40*)
K'au port vindrent, en mer entrerent.
As marinniers lors fret paierent.
Lors cors de joie s'apaierent,
Ker ill orent mont grant leeche,
Que torment, pluie ne nubleche
N'orent a l'entrer de la mer.
Mes puis lor fu le tens amer
Plus que primes n'avoit esté.
Li air fu mont tost apresté

Digitized by Google

Par semblant de faire tormente.
Nagié orent o grant entente
Tant que en mi la mer estoient.
Les nuees, quil noires parroient,
Amonceleez esgarderent.
Kant il omques meins s'en garderent,
Leva une forte tempeste
Quil lor a fait assez moleste.
Le vent fist l'eve soslever
Et la nef durement grever.
Cha et la l'a le vent portee.
Es vos gent bien desconfortee.
Nul engien ne lor a valu.
Il despererent de salu.
Il laissierent tout le nagier.
Mort, quil riens ne wout ostagier,
Dont ill orent peor et doute,
Lor fist grever lor peinne toute.
A quel faire plus conteroiee
Ne granz aloignes plus feroiee?
La tempeste fu forte et dure.
La gent ne fu de riens seüre,
Quil la iert, fors que de la mort.
Bien distrent ja ne prendront port.
N'i ot mes fors la Dieu aïee.
Tel chose quil n'est pas haïee
De Dieu ont illec devisee
Ke cascuns d'euz sanz demoree,
Com saint Jaque dist en l'epistre,
Quil fu ami Dieu et menistre,
L'un a l'autre confés se fache,
Ker de vie orent brieve espache;
Par forche faire le couvint. (*Fol. 40 b*)

5624 lor sa — 5646 monistre — 5647 *Jac.*, V. 16.

Digitized by Google

A mon seignor Godart souvint
Par plaisir del souveraim Pere
De cen que li ot dit le frere,
Qu'il avoit un tel saintuaire
So soi que honte ne contraire
A nul d'eux venir ne peüst
Tant conme en sa garde l'eüst.
Mes pree folement aquise
Ne puet durer en nule guise.
A raison le mist a droiture:
«Frere, cen est verité pure,
Dist il, a terre me deïstez,
Dont liez et joianz me feïstez,
C'un tel saintuaire avïez
Par quoi torment ne cremïez,
Qui a toute la compaignie
Seroit par desouz Dieu aïe.
A Ffescamp l'abit receüstez;
Par trois anz, si com vos deüstez,
Avez el monstier sojorné;
De mons cors seins est aorné.

La a mainte haute relique,
Plus, cen quit, qu'il n'a jusqu'a Nique,
Et ensorquetot certain sonmes
Ke le sanc dont fames et hommes
Furent raains d'imfernal peinne,
Chen est le Jhesucrist demeinne,
Ke il i amena par mer,
Por som pueple de fer armer,
De Jerusalem en un tronc
Del fichier, qui fu gros et lonc,

5654 *Corriger* O soi (*cf. v.* 5711) — 5657 folement aguise — 5668 si comme — 5670 s. et a. — 5677 i *manque.*

Digitized by Google

I est, maint jor a, sanz doutanche,
Et sa gent o ferme creanche
Le requerent, tost ont trovee
Santé, c'est verité prouvee.
Nos savons par miracles dignez
Que cen est il, et par hauz signez.
Se folement i as maim mise,
Frere Gaultier, ne chose prise
Ke abbé et convent ne sache,
Je crien que Dex por cen nos fache
Torment dont partir ne porron. (*Fol. 40 v°*)
Par tom pechié touz i morron.
Dex, quil l'iglyse a dedïee
Et en son non saintefiee,
Ne volt, cen quit, que despoillie
Soit par main de pechié soillie
Del cel precioz saintuaire
Que par miracle i volt atraire
Et dont i l'a tant honoree
Par cri de seinte renommee.»
Assez li dist autres paroles
Le chevalier simples et moles,
Beles et plainnes de color.
Cil out peor et grant dolor
De la mort que il vit presente,
Ker nel fist pas en autre entente.
Son mesfait illuec reconnut,
As marinnés mie ne nut:
«Seignors, dist il, c'est verité.
Merchi! por sainte Carité!
J'ai o moi del sanc nostre Sire.
Por cen croi qu'il nos monstre s'ire.
Grant hardement et fol empris.
El vaissel un petit em pris,

Digitized by Google

Ke nus ne le sot ne ne vit
Fors Cil qui touz jors regne et vit.
Men fol cuer m'em donna le los,
Et une partie de l'os
Del braz a la seinte Marie
Madeleinne, qui fu garie
De ses maus par grant repantanche;
Et si sachiez bien sanz doutanche
Ke em proposement avoiee
Que se o tot venir poioiee
Jusqu'en Jerusalem sanz perte,
Ma pensee en iert toute certe
K'aucum louet edifiacsse;
El saintuaire me fiasse,
Ker genz de par tout i venissent,
Des que il parler enn oïssent,
Por pardon de pechié requerre.
Mes ne waut riens conseil en terre:
Contre le Dieu homme propose; (*Fol. 40 r° b*)
S'a Dieu ne plaist, remaint la chose.»
Kant ses paroles out finneez,
Tantost a Diex enluminеez
Les nüees de clartés mont grande,
Qui a mer et as wenz commande,
Qui del mont a la poieesté,
Et en iver et en esté,
Et toutes choses em baillie,
Et de la mer la seignorie,
Qui sa forche et ses sons apaise,
Mist les cuers de ses genz a aise;
En tel sire est droiz que l'en cree.
La mer fu si paissilble et quee
En l'ore et si a pais gesante

5739 a poieesté — 5745 s. droiz est que.

Digitized by Google

Conme eve de wivier dormante,
Et la tormente et la nüee
En douz tenz et soeef müee.
Mon seignor Godart a veüee,
Dont il a grant merveille eüee,
La tormente tantost faillie
Quil la nef avoit assaillie,
Dont il quiderent toz mors estre.
Bien sout que le souverain mestre
L'avoit faite si tost faillir.
Lors conmencha a asaillir
Le frere par preieres beles:
«Gautier, dist il, bones noveles
Et plaisantes avez retraites;
Mes, se Dex nos aït, or faites
Comme sage, si me creez,
Le saintuaire concreez,
A ma garde me soit livré;
Et s'a Dex plaist que delivré
See de chi et viegne a port,
En l'yglise, ou a grant aport,
Dont vos par volenté legiere,
Se jamais puis venir ariere,
L'ostastes le reporterai
Et sil le vos fiancherai;
Mainte gent s'en confortera
Qui ariere le portera.»
Li freres toutes ses proieres (*Fol. 41*)
Ne prisa ne n'out gaires chieres.
Le sanc dist que o soi tendroit,
Por nule force nel rendroit.
Les marinniers pas ne douterent,
Kant li torment si tost cesserent,

5753 t. fu tantost — 5771 La ou lostastes.

Digitized by Google

Que ce ne fust miracle apert.
Mon seignor Godart, quil la pert
Ses paroles, ont esgardé,
Ke le frere a si bien gardé
Le sanc que pas ne l'a rendu;
L'estrief enn ont bien entendu;
Distrent lui que plus n'atendist,
Le sanc vistement lor rendist,
Par raison avoir le devoient;
Chen crioient touz et dissoient.
Par proiere nel wqut cil rendre,
Mes vers euz ne le pout defendre,
Ker cil a forche li tollirent,
Dont son cuer plein de dolor firent.
Au chevalier forment greva.
O ses compaignons se leva
Dont il aveit assez o soi.
«Seignors, dist il, em moie foi,
Ne l'avrez pas si de legier.
A moi le convient replegier,
Sachiez, le sanc nostre Seignor,
Ker ge soul i ai droit greignor
Que vos touz, sil le prouverai.
Par raison savoir le ferai.
Pres de l'yglise sui manant,
Riche, merchi Dieu, et manant.
Ffrere en sui, le couvent me meinne
Et ami et feel me clainme;
Més i ai de mon patremoigne,
Chen sevent clerc et prestre et moigne;
Dont est raison en toute guise
Ke par mes mains soit en l'iglise
Le sanc Dieu ariere porté.»

5781 Que cest ne — 5798 il *manque* — 5807 *Corr.* Ffreres e. s. le c. m'ainme.

Digitized by Google

Cil ne l'ont pas desconforté,
Qu'il n'i ot nul qui encontre aille,
Ainz li ont otroiee la baille
Del saint sanc et la conmandisse. (*Fol. 41 b*)
Por reporter lei en l'yglise
Cel saintuaire a recheü.
Son cuer fu de joie esmeü.
Par son voloir fist sairement,
Touz l'oïrent, mont hautement,
Ker il veult mont que l'en le croiee,
Que se Dex santé li envoiee
K'en som païs repairier puisse,
Ja nul ensoigne qu'ill i truisse,
Sacent il bien, nel retendra
Le sanc en l'yglise rendra.
Il graerent lor convenanche.
Li marinner sanz demoranche,
Qui bon went et bien portant orent,
Nagierent tant au plus qu'il porent
Ke em poi de tans arieverent
Saim et sauf la ou desirrerent.
A terre de la nef issierent,
Mes je ne sai se partir firent
Le frère de lor compaignie,
Ker l'estoire nel me dist mie.
Au sepulcre par terre alerent,
Baisierent lei et aorerent
Et lor offrendez i rrendirent.
La ou Dex en la croiz pendirent
Li fel Gïeu de male part
Porta le sanc li bon Godart.
Kant fait ot son pelerinnage,
Il et autres o bon corage,

5816 *Lire* otroié — 5840 et aorent.

Digitized by Google

Si ont tant esré sanz contraire
K'en mer entrerent au repaire.
Sanz destorbier l'ont trespassee.
Ne fu malmise ne quassee
La nef, cil a garant avoient
Dont le sanc iert, bien le savoient.
Ne sorent que iert a avenir.
Anchois qu'il peüssent venir
En lor terres lor a Fortune
Assez fait trauuail et rancune.
Touz jors doit homme estre en doutance
Ke ne li vienge messestanche.
Le venim vient aprés le miel, (*Fol. 41 v°*)
Plus amer que suie ne fiel;
Aprés joie vient grant tristreche,
Nerté et torment et nubleche
Enclot la nüee clere et pure;
Aprés bel jor vient nuit obscure.

Mont fait la chose a merveillier
Ke contee ai, mes traveillier
Woil et une autre a dire emprendre
Quil s'i ajoint, mes n'est pas meindre.
Kant il furent issus a terre,
Ne lor failli mie la guerre
Del deable as frans pelerins
Qui os cuers purs et enterinns
Ierent esté el Dieu veage.
Godart, qui mont out waiseillage,
Et tuit li autre de loins virent,
Dont mont durement s'esbahirent,
De larrons une compaignïee.
Ne lor porent faire guenchïee

5853 *Lire* qu'iert a avenir.

Digitized by Google

Ne de lors agaiz escaper.
Li llarons por euz atraper
Wirent venir; mont les douterent,
Ker grans genz et bien armez erent.
Li chevalier fu a mal aise,
Ker cele gent pesme et malvaisse
N'eüst le sanc Dieu em baillie;
Sa peinne seroit bien faillie,
Cen li ert vis, se eulz l'avoient.
Anchiez que jusqu'a lui soient,
Se conmencha a porpenser
Conment il le porra tenser
Et des felons cuvers raaindre.
Melz il volt morir et raaindre,
Cen dit bien, que perdu i ssoit.
En son cuer mont s'esmarissoit.
Son filz a a soi apelé,
Si ne s'est pas vers lui chelé
Le gentil homme debonaire: (*Fol. 41 v° b*)
«Bel filz, recheif cest saintuaire,
Dist il, wa t'en grant aleüre,
Com plus porras, que je n'ai cure
Ke feile gent en soit saisie.
Wa t'en, Dex te soit en aïe;
Je remaindrai en la manaiee
Jhesuscrist, qui touz maux apaie,
Quil mort et vie puet livrer
Et nos de lors mains delivrer.
Contre son woloir, c'est la sonme,
Waut poi isnele gambe d'onme,
Tost corante par mons et wauz,
Wertu ne force de chevauz.»
Li clerc rechut cel saintuaire.

5884 Ker *est pour* Ke — 5888 *Ajouter* il jusqu'a.

Digitized by Google

Tant conme un arc porroit bien traire
Une saiete ot tost erré
Par mi le grant chemim ferré.
Cheval out tardif par maigreiche,
Petit avoit force ne aspresche,
N'out pas touz dis meingié aveinne,
D'errer avoit eü grant peinne.
Chil desus forment le hastout,
Des esperons mont le tastcut,
Peoor avoit de sa flebeche;
Mes em poi d'ore out grant leeche,
Ker fort et isnel l'a trouvé.
A soi meïsmes a prouvé
Qu'il nel peüst meillor avoir,
Cen li ert vis, por nul avoir.
Merveille iert que si s'avanchout,
Ker conme un oissel se lanchout.
Li larrons cuvers et gaignons
Cil qui parti des compaignons
Estoit mont forment ont gardé.
Li chemin li sera bien gardé
Par eulz, s'il poient, et la vee.
Il crurent qu'il port grant monnoie
Ou autre chose preciose.
Mont iert sa beste vertuose,
Se issi lor puet eschaper.
Aprés conmenchent a fraper
Des esperons chevax de pris; (*Fol. 42*)
Mais por cen ne l'ont mie pris.
Aprés corurent de ravinne.
Mes orr oiez merveille finne
Qui touz jors doit estre retraite,

5916 *Il faut lire* n'aspresche — 5932 *Supprimer le second* li — 5937 Se il issi.

Digitized by Google

De verité est prise et traite.
Nostre Seignor, quil conforta
Si bien cil qui son sanc porta
K'a son cheval force rendi,
Son cors del tout mal defendi,
Ke cil ne l'ont pris ne plaié.
Li larron furent esmaié
Quant virent qu'il nel porent prendre.
Lors ars conmenchierent a tendre,
De lui grever mont s'avanchierent,
Mainte lanche aprés lui lanchierent,
Saieetes traitrent barbelees.
Ne lor wallut .II. noiz pelees,
Ker le clerc tost les trespassa.
Son cheval mie ne lassa
De corre, mes les lor recrurent,
Conme viex asnez tardis furent,
Ker ne l'ont pris ne adesé,
Dont mont lor a forment pesé.
Dex estoit son defendeor,
Del qui sanc il iert porteor.
Li larron, qui a Dieu püeent,
Qui mains del sanc pleinnes avoient
Et piez isneax por genz ochire,
Retornerent pleins de grant ire,
Kant le clerc ne porent ataindre.
Par force les convient remaindre,
Ker conme il plus le persuieent,
Et meins mal faire li poieent.
De mal faire tost s'atornerent,
As pelerins s'en retornerent
Por euz rober et desconfire.
O le profette puet cil dire:

5965 puent *est pour* puoient — 5967 Et proz.

Digitized by Google

«J'ai de Dieu l'aïe et la grace,
Ne criendrai chose c'on me fache.»
Li feil, qui pechié ne douterent,
La route pas ne salüerent,
Anchois li firent grant damage. (*Fol. 42 b*)
Autresi comme lou sauvage
De ravinne vient en la faude,
Ausi iert lor volenté caude
De faire mal, et il si firent:
As pelerins le lor tollirent
Li plein de pechié et d'offense.
Il ne lor laissierent despense
Dont un sol jor wivre peüssent.
Anchois que d'illuec partis fussent
Ont li felon grant pree prisse.
Mont i out de la gent malmise.
Kant li cuvert le pree pristrent,
Un franc chevalier i ochistrent
Qui estoit de la compaignie.
Kant faite orent lor fellonnie,
Partirrent s'en sanz demoranche.
La soee et l'autri messestanche
A mon seignor Godart veüee.
Mont enn a grant pitié eüee.
Mes la soee poi proiseroit
Li frans hons, riens ne l'en seroit
Se sen filz iert a lui venu.
Ne l'orent mie retenu
Li larron, que bien le veoit,
Por saim et haitié le creoit
O la chose que il garda.
Conme il meins se regarda,
S'acompaigna cil a lor route,

5984 iert la v. — 6008 *Hiatus.*

Digitized by Google

S'aventure conta trestoute.
Les paroles a entendüeez
Som pere, qui graces rendüez
Enn a a Dieu, quil pas n'oublie
Cil qui de cuer en lui se fïee.
Tuit cil ausi graces rendoient
A Dieu quil ses dis entendoieent,
Ker lors cuers forment s'esjoïrent
Kant tel miracle et si haut virent.
En cascune wille ou wenoient
Lors langues mie ne tenoient
Del cel miracle recorder
A une voiz, sanz descorder.
Li chevalier n'a puis sofferte (*Fol. 42 v°*)
En la voiee dolor ne perte.
Il et son filz ont tant tenu
Lor chemim que il sont venu
En mont poi d'ore en lor contree.
De lor gent ont mont encontree
Qui por eulz rechoivre venoient,
Ker lor noveles ja savoient;
Noveles enn orent oïez.
Cil dui les ont mont conjoïeez.
Lors amis se resont penez
D'euz joïr, puis les ont menez
A lor ostel, en tel maniere
La joie fu grant et pleniere.
Godart, quil pas n'iert esperdu,
N'out mie le sanc Dieu perdu.
Son cuer enn iert bien souvenant.
Il li menbra del couvenant
Ke en la mer avoit pramis.

6010 Sen aventure — 6034 joir et puis.

Digitized by Google

Le sanc mont par tens sera mis
En l'iglise, la l'ira rendre,
Cen dit, ne voldra plus atendre.
Sairement en fist et fianche.
Touz ses amis sanz demoranche
Manda, si a a touz proiée
Ke des qu'a Ffescamp convoié
Soit par euz, honor i avra
Et mont grant gré lor en savra.
Cil volentiers li otroierent,
Jusqu'a Ffescamp le convoierent
Jusqu'a Ffescamp mont volentiers,
Quer amis estoient entiers.
Li moigne mont grant joie en firent.
Si tost con lor venue oïrent
Sont revestuz grant et menor
Por la hautesche et por l'ennor
Del sanc Dieu que cil raporterent.
Li saint a grant joie sonnerent,
Clerc chantant et ho haute voiz,
O candelabres et o croiz
Et o riche procession,
Conme gent de religion
Le sanc Dieu recever alerent, (*Fol. 42 v° b*)
Graces a Dieu assez chanterent.
De pueple i ot grant assemblee.
L'awenture n'ai pas emblee . . .

6052—53 *sont évidemment corrompus — Au v.* 6053 mont *est écrit en abrégé* ml't — 6061 *Corr.* Cler (?) — 6068 *Le reste de la page est en blanc. Le poème est inachevé.*

Digitized by Google

Table des noms

Abbre (sainte) 4926, *sainte Abre, vierge (relique à Fécamp).*

Acart, 2336, *trésorier de Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie.*

Achilleüs 4800, *saint Achille, martyr.*

Acre 5587, *Saint-Jean d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs, dans la Turquie d'Asie, sur la Méditerranée, au pied du Carmel.*

Adam 3875, *le premier homme.*

Alixandre 4781, 4791, *Alexandre III, pape (1159—1181).*

Ansegis 49, 217 (*rubr.*), 220, 419, 494, 1306, 3044, *Ansegise, duc ou roi de France, difficile à identifier (VIIe siècle?).*

Araz 3533, *Arras (Pas-de-Calais).*

Arnol 987, Ernol 973, *Arnoul Ier, dit le Vieux, comte de Flandre (918—965), assassin de Guillaume Longue-Épée.*

Arnoul 4830, *évêque de Lisieux, mort en 1184.*

Artart 4837, *évêque d'Avranches.*

Arumarchie (Josep d' —) 2371, *Joseph d'Arimathie.*

Aubert 4363, *corsaire (fin du XIe siècle).*

Avrences 4837, *Avranches (Manche). Voir* Artart.

Baieeuez 4058, Baieueex 4089, Baiex 4827, *Bayeux (Calvados). Cf.* Ffellippe.

Beneeit (seint) 1522, 1803, *saint Benoît de Nursie, fondateur de l'ordre des bénédictins, vers 529.*

Beneeit (dant) 2168, *Benoît VIII, pape (1012—1024).*

Bertelemieu (seint) 3666, *saint Barthélemy (relique à Fécamp).*

Bleive (seint) 3648, 5232.

Boleram 2804, 2808, *village fondé par Bos.* Boleram *est probablement un accusatif latin. Voir le texte, éd. Omont,* p. 16: Buleram. *Le texte publié par M. Kajava, p.* 29, *porte* Boleran. *Le texte utilisé par André Pottier* (Histoire du Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ conservé en l'abbaye de la Sainte Trinité de Fécamp, légende normande, publiée pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Rouen. *Rouen, 1838, 20 p. in-8°. Ce mémoire fait partie de la* Revue rétrospective normande, *Rouen, 1838*) *était un peu différent. On lit en effet dans la publication de Pottier (p. 8): «... il s'y arrêta, et y*

Digitized by Google

bâtit quelque édifice, et nomma ce lieu de son nom, Bullaire Debo.» *Pottier met ici la note que voici: «Nous ne saurions proposer une interprétation plausible du sens de ces deux mots.»*

Bordeax 541, Bbordaux 501, *Bordeaux.*

Borgoigne 1807, Borguene 1840, *Bourgogne.*

Bos, 2775, 2783, 2804, 2806, 2812, 2819, 2833, 2847, 2883, 2902, *envoyé par saint Denis pour convertir les Cauchois.*

Cauz 202, 241, 253, 527, 537, 2775, 2784, 3039, Caus 1238, *Caux, région de la Normandie, comprise aujourd'hui dans le département de la Seine-Inférieure.*

Champ del fichier (Le) 2878, 2927, Camp del f. (Le) 2911, *ancien nom de Fécamp.*

Chasle le Simple 667, *Charles III, dit le Simple, fils postume de Louis le Bègue. Il donna par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, en 911, la Normandie à Rollon.*

Childe Marque 543, 3063, Cilde Marque(s) 500, *Hildemarche, première abbesse de Fécamp.*

Cisteax 5504, Chisteax 5511, 5529, *Citeaux, actuellement simple hameau du département de la Côte d'Or, autrefois abbaye célèbre.*

Climent (seint) 2761, *saint Clément, pape.*

Clinni 1567, Clinnié 1514, Clunni 2213, Clunnié 1524, *Cluny.*

Contest (seint) 4905, *saint Contest, évêque de Bayeux, mort vers 513 (relique à Fécamp).*

Constanches 795, 4037, *Coutances (Manche).*

Dam 3876, *Damme, ancien port de Bruges.*

Daneis 676, 678, Daniers 654, *Danois.*

Danois. *Voir* Richart.

Danemarche 599, 647, *Danemark.*

Davi 1503, 4131, *le roi David. Les v.* 1503 *et suiv. font allusion au* Ps. LXXII (LXXIII),3 *et suiv.*: Quia zelavi super iniquos . . . Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum. «*Car j'ai porté envie aux insensés . . . Leurs yeux sont enflés à force d'embonpoint.*» *L'autre passage reproduit* Ps. 56, 7: [Conculcantes me] laqueum paraverunt pedibus meis, et incurvaverunt animam meam. «[*Mes adversaires*] *se tiennent cachés; ils observent mes pas, car ils en veulent à ma vie.*»

Denis (seint) 2763, 2773, *envoyé en Gaule par le pape Clément pour propager la foi chrétienne.*

Dijon 1807, 1843, 1903, 1910, Dyjon 124, Dojon 127, Doujon

Digitized by Google

1554 (*Côte-d'Or*). *Voir* Guillanme.

Dorostre 1686 (la grant chité de — en Inde Major). *C'est probablement une altération de* Zoroastre. *Voir* Thomas.

Durrant 3265, Durant 3288, *chapelain. «Apparament ce Dom Durand, qui depuis fut Abbé, est le premier des Abbés de Troarn, en 1059, on le qualifie de Bien heureux.» Le Hule,* Le Thresor ou Abbrégé de l'histoire de la noble et royalle Abbaye de Fescamp, *p. 202.*

Ebroïm 568, *maire du palais de Neustrie (637—681).*

Engleterre 3163, 4125, Englenterre 3630, 4096, 4771, *Angleterre. Voir* Henri.

Ernol. *Voir* Arnol.

Eülale (seinte) 472, 1310, *sainte Eulalie, vierge et martyre espagnole, né à Mérida vers 290, morte dans la même ville en 303.*

Eve 3875, *la première femme.*

Evreus 4833, *Évreux (Eure). Voir* Rotrout.

Ffellippe 4827, *évêque de Bayeux.*

Fescam 3633, Fescamp, 17, 207, Ffescamp 46, 247, 263, 279, 414, 457, 566, 608, 695, 811, 875, 1145, 1362, 1395, 1405, 1478, 1484, 1518, 1747, 1853, 1952, 2086, 2292, 2313, 2985, 3092, 3178, 3184, 3382, 3466, 3500, 3538, 3541, 3546, 3561, 3577, 3712, 3723, 3757, 3831, 3835, 3849, 3880, 3888, 3911, 3935, 4038, 4059, 4069, 4256, 4413, 4481, 4841, 5039, 5079, 5523, 5667, 6048, 6052, 6053, *Fécamp (Seine Inférieure).*

Fflamenc 968, Flamens 2303, *Flamands.*

Flandres 3711, 3753, Flamdres 4354, Flandrez 975. *Voir* Arnol.

Flavïen (seint) 4904, *évêque d'Autun* (?), *mort vers 614 (relique à Fécamp).*

Fortune (*personnification*) 5855.

France 4812, Franche 1068, 2011, 2688, 2763, 4783.

Gaultier 5688, Gautier 5760, Galtier 5600, Waltier 5502, *moine voleur (en 1200 ou 1201).*

Genevive (seinte) 4932 (*relique à Fécamp*).

George (seint) 3648.

Germain (seint) 4851.

Gïeu (Li) 2501, 2611, 2709, 2719, 5843, Gïeux 2464, 2475, 2484, 2638, *Juifs.*

Godart 5650, 5751, 5782, 5844, 5874, 5999, 6037, Goudart des Was 5591, *Godart des Vaux, chevalier normand, pèlerin (en 1200 ou 1201). Il est appelé aussi Godarville par Dom Guillaume Le Hule. Voir l'Introduction, p. 59, note.*

Gonnor 1590, *femme de Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie.*

Digitized by Google

Guillainme (le bon roi) 4095, *Guillaume le Bâtard ou le Conquérant, roi d'Angleterre (né en 1027, duc de Normandie en 1035, mort en 1087).*

Guilainme 4098, qui le roi Rou fu apelé 4099, le roi Rous 4452, *Guillaume II, dit le Roux, roi d'Angleterre (mort en 1100).*

Guillainme 2301, 3105 (: ame), Guillamme 79, 689, 1037, Guillaunme 644, Willame 871 (*rubr.*), Willamme 643 (*rubr.*), Willanme 757 (*rubr.*), 973 (*rubr.*), Willaunme 967 (*rubr.*), Willanmes 697 (*rubr.*), *Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie (931—942, le 17 déc.).*

Guillanme qui de Dojon vint 127, Guillainme, l'abé de Doujon 1554, Guillainme 1815, 1990, 2216, Guillaimme 1957, Willainme 1867, *Guillaume de Dijon (né en 961), premier abbé de Fécamp (1001—1031).*

Guillainme (abbé) 4028, 4328, 4340, 4485, Guillaimme 4418, *Guillaume de Ros, deuxième du nom, troisième abbé de Fécamp (1082—26 mars 1108).*

Guillainme 5594, *clerc, fils de Godart des Vaux, et pèlerin (en 1200 ou 1201).*

Harduīn 3569, 3595, *malade guéri.*

Hargier (*ms.* Nargier?) 2321, *chapelain de Richard Ier. Le latin porte* Harggeriuni (*éd. Omont, p. 11; Kajava, p. 24*); *il est aussi appelé* Harogerius (*Du Monstier, etc.*).

Hastenc 74, 601, 656, *chef des Danois qui détruisirent l'église de Fécamp.*

Henri 3164, 4761, 4770, 4853, 4881, 4952, *Henri II, roi d'Angleterre (1154—1189).*

Henri 4801, *cardinal romain, légat du pape Alexandre III.*

Henri 4847, 4878, 5026, 5064, 5091, 5378, 5386, 5484, *Henri de Sully, cinquième abbé de Fécamp. Voir l'Introduction, p. 55, n. 3.*

Hersbert, 4193, Hembert 4235, *prieur de l'abbaye de Fécamp sous Guillaume de Ros.*

Hogues 4994, *bois qu'Henri II, roi d'Angleterre, donna à l'abbaye de Fécamp. Voir l'Introduction, p. 56.*

Illande 4260, *Irlande.*

Inde Major 1687. *Voir* Dorostre.

Isaac 2621, 2683, Ysaac 1374, 2417, 2433, 2483, 2501, 2603, 2635, 2666, 2695, 2717, 4475, *prêtre, neveu de Nicodème.*

Isabel. *Voir* Yssabel.

Jaque (saint) 5645, *saint Jacques, apôtre.*

Jerusalem 2359, 2516, 2537, 2705, 4522, 5563, 5679, 5725.

Joan 3261, Johan 4410, *Jean*

Digitized by Google

d'Alie, deuxième abbé de Fécamp (1031—1080, mort, après un voyage de la Terre-Sainte, en 1082).

Johan, clerc de Montmartre, 2127, *clerc de Robert, roi de France.*

Johan 3495, 3528, *malade guéri.*

Josep 2368, *Joseph d'Arimathie.*

Lëaux 5206, *Léau, commune actuelle de la Belgique (Brabant, arr. de Louvain).*

Legier (seint) 566, 5232, *saint Léger, évêque d'Autun en 659.*

Liege 4828 (*Belgique*).

Lissuez 4831, *Lisieux (Calvados).* *Voir* Arnoul.

Loeis 1067, *Louis d'Outremer, roi de France (936—954).*

Lorenz (seint) 3232, Lorrens 3235.

Lotaire 61, 381, 513, 3062, *Clotaire III, roi de France, mort vers 670.*

Maante 3845, 3932, *Mantes-sur-Seine (Seine-et-Oise).*

Madeleinne. *Voir* Marie.

Mahout 4765, *Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, épousa Henri V, empereur d'Allemagne, en 1114, et Geoffroy, comte d'Anjou, en 1129, elle est morte en 1167. Voir l'Introduction, p. 55, n. 1.*

Maiol (seint) 1515, 1530, 1564, 1566, 1822, *saint Maïeul, abbé de Cluny en 965, mort en 994.*

Marcof (saint) 797, *saint Marcoul, né à Bayeux vers la fin du Ve siècle.*

Marguerite (seinte) 5412. *Cf. l'Introduction, p. 57, n. 1.*

Marie (seinte) 1850, 2283, 4182, 4525.

Marie 3854, 3908, Marïee 3901, *femme d'Osmont.*

Marie Madaleinne (seinte), 5719, 5720, Madaleinne 5577 (*relique à Fécamp*).

Marque 543 (*rubr.*). *Voir* Childe Marque.

Merque 2810, Merca 2813, 2894, Merqua 2884, Mercha 3015, *femme de Bos.*

Montmartre 2127. *Voir* Johan.

Nargier. *Voir* Hargier.

Nereüz (saint) 4799, *Nérée, martyr.*

Neutrie 203, *Neustrie.*

Nichodemus 2383, 2394, 2419, 2715.

Nique 5672, *Nicée.*

Normant 1000, Normans 681, Normanz 1705, 1871.

Normendie 73, 204, 645, 680, 1005, 1035, 1081, 1085, 1134, 1738, 1849, 1896, 1934, 2199, 2219, 4544, 4822.

Oien (seint) 69, 551, *saint Ouen ou Audoin, archevêque de Rouen en 639.*

Osmont 3870, 3879, 3887, Ossmont 3845; *sa femme s'opposa à son voyage à Fécamp.*

Digitized by Google

Ostum 567, *Autun* (*Saône-et-Loire*). *Voir* Legier.
Otes 1069, *Othon Ier, dit le Grand, élu en 936 empereur d'Allemagne, mort en 973.*

Pade 3428, *Padoue.*
Pardurable (sainte) 4934, *Sainte Perpétue, martyre* (*relique à Fécamp*).
Pilate 2375.
Pise 3593.
Pol (seint) 1944. *Le passage traduit librement* Coloss. III, 23: [Servi], quodcumque facitis, ex animo operamini, sicut Domino, et non hominibus. «[*Serviteurs,*] *quoi que vous fassiez, faites le de bon cœur, comme pour le Seigneur, non pour les hommes.*»
Porcestre 3592, *probablement Worcester* (*Angleterre*).

Quanterbiere 5426, *Cantorbéry. Voir* Thomas.

Raaul 5250, Raal 5189, 5240, 5243 (mestre), *diacre.*
Richart Danois 5288, Ricart Danois 5118, *ouvrier.*
Richart 89, 94, 105, 970, 1044, 1214, 1511, 1560, 2304, 3117, 3133, 4481, 4775, 4951, Richart Sanz Peor 1122, *Richard Ier, dit Sans Peur, duc de Normandie* (*943—996*).
Richart, 110, 1586, 1595, 1599, 1838, 1849, 4775, *Richard II, dit le Bon, duc de Normandie* (*996—1026*).
Rimaart. *Voir* Rogier.
Robert (mestre) 2332, *chapelain de Guillaume Longue-Épée.*
Robert, le gentil roi de Ffranche 2120, le roi Robert 2142, *Robert II, dit le Pieux, fils de Hugues Capet et d'Adélaïde de Poitou, roi de France* (*996—1031*).
Robert 4102, *Robert de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant.*
Robert 2093, archevesque . . . de Roën, *fils de Richard Ier, duc de Normandie.* «*Robert, quarante quatriesme Archevesque de Roüen et fils de Nostre Duc, . . . fit la dedicace* [*de l'église de Fécamp*] *le quinziesme de juin l'an neuf cens quatre vingt neuf ou peu apres*» (*Dom Guill. Le Hule, p. 94*).
Robert 2274 (duc — qui sa vie outre mer finna), *Robert Ier, dit le Magnifique ou le Diable, duc de Normandie* (*1027—1035*), *mort à Nicée.*
Roën 552, 1006, 2094, Roeen 1100, *Rouen. Voir* Oien, Robert *et* Wandrille.
Rogier Rimaart 5090, Rogier (maistre) 5155, 5161, 5208, 5212, 5221, 5227, 5244, 5328, 5356, 5451, 5466, 5478, *maître de plomberie.*
Romme 2159, 2167, 2214, 2833, 4794, 5028, Ronme 1816, 2217, 4791.
Ronmains 2583.

Digitized by Google

Rotrout 4833, *évêque d'Évreux en 1139, mort en 1183.*

Rou 643, 647, 669, 683, 2302, 3103, *premier duc de Normandie. Voir* Chasle.

Rou 4099, Rous 4452 (le roi), *Guillaume le Roux, roi d'Angleterre (mort en 1100). Voir* Guilainme.

Sarraz 3534, *la Terre de Sarraz, habitée par les Sarrasins, figure dans le* Roman de Graal. *Voir p. ex. Leroux de Lincy,* Abbaye de Fécamp, *p. 110.*

Seinne 4125.

Sidoine 2517, *Sidon, ancienne ville de la Phénicie, sur la rive orientale de la Méditerranée.*

Soient (saint) 4915, *saint Saens on Sidoine, moine à Jumièges, fondateur et abbé du monastère de St.-Saens vers 675 (relique à Fécamp).*

Sonme 982.

Taurim (saint) 2765, *envoyé en Gaule par le pape Clément pour propager la foi chrétienne. Il est considéré comme le premier évêque d'Évreux (mort vers 412).*

Thitus 2534, *Titus, empereur romain.*

Thomas (seint — l'apostre) 1685, seint Thomas 3229.

Thomas 5424, *saint Thomas le Martyr, archevêque de Cantorbéry, mort le 29 décembre 1170.*

Turs 597, *les Turcs (c'est-à-dire les Vikings).*

Waast (seint) 3537, *l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. Voir l'Introduction, p. 45, n.*

Wal del Champ et del Fichier 3093, *prétendu étymon de Fécamp.*

Wal del Tronc 3026, *ancien nom de Fécamp.*

Waltier. *Voir* Gaultier.

Wandrille (seint) 70, Wrandrille 553, *saint Wandrille ou Vandrille, fondateur et abbé de Fontenelle, en 648.*

Waninc (seint) 58, 421, 439, 447, 453, 463, 477, 484, 510, 527, 534, 581, 708, 1307, 3059, 3075, 3087, Vaninc 391, *saint Vaneng, fondateur de l'abbaye de Fécamp, mort vers 688.*

Was (Goudart des) 5591, *chevalier normand pèlerin (env. 1200). Voir l'Introduction, p. 59, n.*

Waspassien 2612, Wapasien 2534, *empereur romain.*

Vernof 3753, 3799, Wernof 3818, 3835, *nommé dans le récit d'un miracle.*

Willainme, Willamme. *Voir* Guillanme.

Woute (la) 4626, *cours d'eau que Richard II fit conduire dans l'abbaye de Fécamp. Cf. l'Introduction, p. 54, n. 5.*

Yssabel 5364, *femme de Rogier Rimaart.*

Ysaac. *Voir* Isaac.

Digitized by Google

Glossaire

aatir 1818, *inciter, provoquer.*
abbandonner (soi) 806, *envahir* (?).
abeler 818, *plaire.*
abit 3320, *habit* (*au propre et au fig.*).
achaison 123, *cause, raison.*
achaissonner 452, *reprocher.*
acheindre 413, *faire le tour.*
achener 250, *signaler* (?).
aconmuner (soi) 3498, *communiquer.*
acorchier 856, *raccourcir.*
acorer 1032, *percer le cœur.*
acostumer 3396, *avoir coutume.*
acuillir sa voiee 5581, *entreprendre son voyage.*
adés 296, *aussitôt.*
adeser 2851, *toucher.*
aée 1042, *âge.*
aerdre 5246, *attacher.*
affaitier 273, *préparer;* bien affaitié 232, *bien elevé, de bonnes manières.*
affissquier 2598, *affirmer.*
affliction 1716, *génuflexion.*
affoller 5244, *devenir fou*; 4302, *tuer.*
agait 3717, *embuscade.*
agreanter 4871, *accorder.*
aguillonner 2982, *piquer de l'éperon.*
aiesse (a) 1806, aise (a) 5515, *à l'aise.*
ajouster 3521, *mettre ensemble avec.*
aleor 4630, *passage.*
alleianche 5028, *confirmation.*
aloigne 5636, *retard.*
aloignier 856, *allonger.*
alosé 4494, *renommé.*
amaille 2822, *bétail.*
amender 473, *réparer.*
amenistrer 2059, *fournir;* 4629, *conduire.*
amentevoir 125, *rappeler, mentionner.*
amenuissier 5222, *piler.*
amesroit 1907, *de* amener.
amoillïer (soi) 3870, *faiblir.*
amonestement 1273, *conseil, encouragement.*
amordre (soi) 1052, *s'attacher, s'appliquer.*
amosne 1719, *aumône.*
amosner 1561, *céder à titre gratuit.*
amtible 3232, *antienne.*
anchiez 38, *auparavant.*
angoissier 4729, *tourmenter, serrer.*
aoine 1792, 2518, *apte.*
apaier (soi) 5610, *s'apaiser.*
apareillier 282, 782, *préparer.*

Digitized by Google

aport 5768, *offrande. Cf. Tobler-Lommatzsch*, I, 462: *omne munus sive collatum quod etiam vulgo appellatur* aport, *quod venit ad altare . . . eleemosynam sive oblationem, quae vulgo appellatur* apport.
aprester (soi) 3848, *se préparer.*
araisnier 451, 1160, *adresser la parole à quelqu'un.*
archoier 242, *tirer de l'arc.*
ardure 4018, *chaleur.*
aveer 2335, *conduire, guider.*
arestoisson 3543, *retard.*
argüer 5558, *presser, aiguillonner*; soi a. 5113, *s'empresser.*
arramir (soi) 4872, *s'engager solennellement, promettre.*
aspresche 5916, *ardeur.*
assener 1326, *désigner, fixer*; 4220, *conduire, diriger;* estre asené de 3699, *trouver, obtenir.*
assens 3806, *consentement.*
assez 29, *beaucoup.*
assisse 92, *arrangement.*
assonmer 3098, *raconter jusqu'au bout.*
assouldre 4785, *affranchir.*
astelle 4295, *pièce de bois.*
atalenter 1267, *être agréable.*
atant 5482, *là-dessus.*
atendue 4176, *délai, retard.*
atillier 281, *arranger, disposer.*
atisier 2270, *exciter, exhorter.*
ator 1578, *préparatifs.*
atorner 277, 831, 4012, *préparer.*
atraire (soi) 1052, *s'appliquer.*
aube 1344, *aube, tunique de toile blanche.*
aumaire 3696, *armoire.*
autelier 5324, *servant de l'autel* (?).
avanchier 2290, *aider.*
aveement 3698, *connaissance, renseignement.*
aveer 3795, *conduire. Voir* avoier.
avenir 902, *seoir, aller bien.*
avirronner 4804, *parcourir, faire le tour de.*
aviser 1970, *considérer.*
avisse 5242. *Faut-il entendre* avis ce?
avoieement 2207, *commandement.*
avoier 3058, *conduire, diriger;* 5384, *renseigner. Voir* aveer.
avulglier 4274, *aveugler.*

baer 303, *ouvrir (la bouche);* 904, *regarder la bouche ouverte, en badaud;* 3538, 5262, *désirer.*
baille 5816, *garde.*
baillier 505, *donner, confier.*
baïs, *de* baïf 1360, *désireux.*
bbandon (soi metre a) 3549, *s'adonner à.*
baptestire 4847, *baptême.*
bascon 4137, *chair de porc, surtout de porc salé, lard, jambon.*
batant 3294, *en hâte, tout courant.*
baut 3768, *joyeux, gaillard.*
bee. *Voir* baer.
beneïchon 4808, *bénédiction.*
beneïstre 4539, *bénir.*
berser 242, *tirer de l'arc.*
besoignox 2038, *besogneux, indigent.*

Digitized by Google

blesmi 4644, *blessé.*
boubance 4321, *arrogance, présomption.*
bouffez 223, *de* boufoi, *orgueil.*
bouter 611, *frapper;* b. hors 378, *mettre dehors, chasser.*
brachier 5063, *brasser.*
brael 1007, *ceinture placée au-dessus des braies.*
bricon 5460, *fou.*
brie 3635, *de* broier, *broyer.*
bruissier 5221, *briser, rompre.*
buie 3770, buiiees 4300, *chaîne.*
bullete 1342, *burette. C'est le nom de chacun des vases où l'on met l'eau et le vin pour la messe.*

caitif, *fém.* caitieue 3903, *misérable. Il faudrait peut-être imprimer* caitieve. *Cf. l'Introduction, p. 65* (*rime* grieve: lieve).
calengier 3856, *blâmer, quereller.*
cassuble 1343, *chasuble.*
cant 3040, 5984, *ardent, désireux.*
chape 1346, *chape, ornement d'église que portent les chantres.*
charnage 4124, *viande.*
chartre 3774, *prison.*
chasti 3871, *réprimande.*
chatons (a) 4081, *comme un chat.*
chevainteigne 5288, *chef.*
chie, *de* cheoir 2558, *tomber.*
chiller 1156, *remuer les paupières.*
chouque 2629, *souche.*
chüete 3536, *chouette.*
clamer quite 2102, *déclarer libre, quitte.*
clamor 1612, *plainte.*
cluse pentecoste (desi a) 5031, *jusqu'à l'octave de la Pentecôte.*
cointe 122, *agréable.*
coissir 2800, *choisir.*
comfremer 959, *confirmer.*
comquester 2680, *gagner.*
conchire 2709, *concile, assemblée.*
concroire, 5764, *confier.*
conjoïr 4825, 6032, *faire bon accueil.*
conmandisse 5817, *garde.*
conmant 5493, *ordre.*
contrait 309, *figé sur place.*
contrester 2633, *résister.*
contrichion 327, contriction 1832, *contrition.*
convenance 5533, *engagement.*
convenant 476, *promesse;* 4358, *condition.*
convicier 4225, *exhorter.*
correi, *pl.* correiz 2058, *provisions.*
cortillier 2857, *jardinier.*
cost 2253, *coût, dépense.*
coster 918, *être pénible.*
coule 1023, *sorte de surtout sans manches, et garni d'un capuchon.*
couvetoz 2032, *cupide.*
cremissent 4006, *de* cremir, *craindre.*
croistre 3359, *craquer.*
croute 3421, *crypte, caveau.*
cuvert 5891, *pervers, infâme.*

damaajassent 4284, *de* damagier, *endommager.*
danter 2732, *dompter, vaincre.*
debouter 2721, 4342, 4670, *pousser, repousser.*

Digitized by Google

dechaoir 4421, *tomber.*
dechevoir (soi) 5524, *commettre une faute.*
decoler 619, *décapiter.*
definner 3977, *finir, terminer.*
defouller 4720, *fouler aux pieds.*
deffframé 2010, *déchu.*
defroissier 3560, *briser, rompre; meurtrir.*
degeter 4343, *repousser, abaisser.*
degot 1623, *ce qui tombe de la gouttière.*
delittable 488, *délicieux.*
delivre (a) 1592, 4375, *librement, facilement, promptement.*
delivrement 5373, *promptement.*
demeigne 1553, *propre*; 2403, *privé, secret.*
dementer (soi) 2635, *se désoler.*
demetre (soi) 5502, *se retirer.*
depechier 2989, *mettre en pièces.*
deporter (soi) 2070, *se réjouir.*
derraain 1784, *dernier;* au deraain, 4822, *en dernier lieu.*
desavanchier 4279, *empêcher.*
desconfire 5975, *mettre à mal.*
dessaveer 4836, *égarer.*
desconfort 1648, *chagrin.*
desconforter 5814, *décourager, attrister.*
descorder (sans) 6022, *sans désaccord.*
desdire 2104, 4142, *s'opposer à, contredire;* 5564, *se rétracter.*
deserte 3899, *mérite.*
deservir 8, 59, *mériter.*
desi qu'a 4828, *jusqu'à.*
deslïer 4710, *dégager;* 1918, *laisser couler (les larmes).*
desore 3399, *depuis, désormais.*
despeechier 4814, *délivrer, dégager.*
despeiechïeement 4054, *librement, activement.*
despense 5988, *provision.*
despit 2379, *méprisé.*
despleer 5388, *déplier;* desploier 4227, *exposer.*
desseeller 4953, *ouvrir.*
desseer 1166, *déplaire.*
destor, 1783, *détour.*
destorbanche 3798, *empêchement.*
desstorber 4281, *inquiéter.*
destorbier 5849, *empêchement.*
destraindre 3865, *presser, serrer;* 5555, *rendre (la vie) plus rigoureuse.*
destroit 4335, *détresse.*
destroit 3555, *accablé.*
detenue 5456, *retard.*
detrïer 869, *retarder;* 3886, *détourner.*
detuert 1665, *de* detordre, *tordre.*
deugié 1270, *fin, mince.*
devaler 4138, *descendre.*
devanchir 2138, *devancer.*
devis 5007, *disposition, manière.*
devise (a) 84, *à gré, à souhait.*
deviser (devisser) 109, 788, *exposer, raconter;* 781, 952, *ordonner, disposer.*
doctriner 1045, *instruire, enseigner.*
doctrinnal 4802, *livre d'enseignement.*
drüerïee 4613, *amitié, affection.*
duit 3165, *habile, expérimenté.*
durement 902, *beaucoup, très.*

Digitized by Google

effanchonnet 3646, *petit enfant.*
effondre 4352, *s'affaiser.*
ellés 295, *élan.*
ellez, *pl. de* ele, 1981, *aile.*
embatre 300, *pousser, chasser;* soi e. 1881, *s'enfoncer, se rendre.*
embeivre 3398, *tremper, imprégner.*
embeü 1936, *enivré.*
embler 136, *dérober, dissimuler.*
emit 1341, *amict, linge bénit que le prêtre met sur son cou et ses épaules pour dire la messe.*
empeindre 2641, 2986, *pousser;* 611, *frapper.*
empeirier (soi) 3448, *se faire du mal.*
empener 272, *garnir de plumes.*
emprés 294, *après.*
emprient 2995, *de* empreindre, *tracer.*
emquerre 493, *chercher;* 4654, *demander.*
enchenchier 1337, *encensoir.*
encorder 271, *garnir de cordes.*
endementres que 891, endementrens que 4273, endementiers que 781, *pendant que.*
enditer 1865, *indiquer, faire connaître.*
endroit 5440, *en ce qui regarde, quant à;* chi e. 3043, *à cet endroit.*
eneslepas 3739, les trespas 5053, *aussitôt.*
enfremerie 1755, *infirmerie.*
engien 265, *engin.*
engieit (s'-) 2046, *de* soi enjoïr, *se réjouir.*
engigneor 1777, *ingénieur.*
ennerre 5600, *sur-le-champ.*
ensement 1606, *pareillement.*
ensoigne 585, 1022, *retard, empêchement.*
entechié 157, 231, *muni (d'une qualité morale).*
entenser (soi), *prés.* a lui s'entensent 1090, *imparf.* a lui s'entensoient 1123, *s'entendre avec quelqu'un. Le mot manque au Dict. de Godefroy.*
entente 2, 5618, *effort.*
entercier 706, *apercevoir.*
enterin 792, *entier, complet.*
entichier 2024, *piquer, inciter, provoquer.*
entredire 2146, *interdire, contester.*
entrelaceüre, 1322, *entrelacement.*
enveisier, envoisier, envoissier (soi) 1440, 2067, 4762, *se réjouir.*
enviz (a) 405, *difficilement.*
erre 1951, *voyage.*
esbanoier 241, *se distraire.*
escapler 780, *tailler, trancher.*
eschive 2205, *de* eschif, *exclu, libre.*
eschive 4187. *Il semble que ce soit un verbe tiré de* eschif, *navire, et signifiant naviguer. Le sens ordinaire de* eschiver, *éviter, s'écarter, etc., ne convient pas ici.*
escommovoir 1369, 4378, *provoquer, exciter.*
escondire 1862, 4875, *refuser.*
escouler 4719, *couler, passer.*
escouver 3121, *dépouiller. Le*

Digitized by Google

mot à la rime du vers suivant, qui manque, a dû être trouvé.
esgarder 5170, 5783, *regarder.*
esguart (par) 4592, *avec raison.*
escrepe 3818, *écharpe, sacoche.*
escrever 2631, *faire crever.*
esjoindre (soi) 3137, *se joindre, s'adapter, convenir.*
esleechier (soi) 3431, *se réjouir.*
esmaier (soi) 2588, 5950, *s'inquiéter.*
esmarir (soi) 5894, *se chagriner.*
esmuelent 779, *de* esmoldre, *repasser, aiguiser.*
espartir 4946, *disperser, remuer;* 804, *se fendre, devenir houleuse (en parlant de la mer);* s'espart 806 *est peut-être le même verbe, ou bien* soi espardre, *se répandre.*
espandre 3850, *répandre.*
esperir (soi) 3269, *se réveiller.*
esperitel 386, *spirituel, céleste.*
espesque 2192, *probablement de* espesquier, *pour* empesquier, *demander, apprendre. Voir sur ce verbe* Li Regrés Nostre Dame, *par Huon Le Roi de Cambrai, éd. Lângfors,* 112,5 *et note, p. 162, et Jeanroy et Guy,* Chansons et dits artésiens, *p. 82, n° XX, v. 32.*
espirer, 5569, *inspirer.*
espisse 5241, *épice.*
esploitier 4086, *accomplir, exécuter, se hâter.*
esprendre 3312, *allumer;* 2270, *animer.*
esprouver 5216, *essayer, vérifier.*
essauchier 320, *glorifier.*
estal (a) 301, *en place.*
estamine 1017, *vêtement de dessous, en laine, d'un moine. Voir les ex. dans le Dict. de Godefroy, Complément, t.* IX, 557, *et Littré,* s.v. ÉTAMINE, *à l'Historique, et Ducange,* s. v. STAMINEA.
estanchier 55, *s'arrêter.*
estant, *fém.*, estre estante 2629, *se trouver, rester en place;* enn estant 3983, *debout.*
estaque 4513, *poteau.*
esté 4438, *hauteur;* de son esté 2616, *à la hauteur de sa propre stature (cf. le modèle latin).*
estee 4128, *arrêt.*
estouvoir (par) 2867, *par nécessité.*
estraindre 2042, *serrer, attacher.*
estrief 5786, *querelle, dispute.*
estriver 4273, *se disputer;* soi e. a 1201, *donner libre cours à.*
estrumant 4147, *pilote.*
euwreor 5154, *atelier.*

fade 3622, *faible, languissant.*
faillir 5219, *faire défaut, manquer à;* 512, *disparaître, s'évanouir.*
faindre (soi) 249, 3246, *hésiter, être paresseux.*
faitiz 3023, *fém.* faitische 5006, *approprié.*
faiture 4433, *façon, forme.*
fame 2492, *réputation.*
fane 3486, *herbe.*
faude 5983, *bergerie.*
ferir 294, *lancer.*

Digitized by Google

ferré (chemim) 5914, *chemin empierré.*
fianche 6045, *serment, assurance.*
fianchier 5772, *promettre, jurer.*
fié 3096, *fief.*
fienz 3986, *saleté.*
fier (soi) 3338, *s'assurer.*
ffiertre 3357, *châsse, reliquaire.*
fillatiere 1339, 3660, *phylactère.*
fissique 3456, *médecine.*
flairier 3461, *exhaler une odeur.*
flebeche 5921, *faiblesse.*
foler 4725, *piétiner;* 4301, *estropier, mutiler.*
foloier 3300, *être fou.*
foment 3620, *médicament (latinisme). Drouart La Vache (éd. Bossuat) traduit* fomenta, *dans* De amore *d'André le Chapelain, par* norrissement (*v.* 395).
fontor 5214, *fonderie, fonte. Ce mot manque chez Godefroy, qui a* fontoire, *etc.*
forsaimné 4711 (*de* forsener), *dément.*
forssor 2862, *force, énergie.*
fosseite 2564, *petite fosse.*
fossor 4941, *houe, pioche.*
fout 2862, *de* fouir, *bêcher.*
fraitres 4318, *de* fraindre, *briser.*
froissier (froisier) 2990, 4730, *briser, rompre;* 3779, *se briser.*
froissillier 269. *Ce verbe manque à Godefroy. Le sens n'est pas clair, mais il semble qu'il faille le rattacher à* fresel, freseler, *briller,* fresillant, *qui brille.*
froncier 3296, *ronfler.*
fuer (a nul) 3503, *d'aucune manière.*
fust 84, *pièce de bois, poutre.*

gaber 5473, *railler, plaisanter.*
gaignon 3785, 5929, *mâtin, homme vil.*
gaitier 1724, *guetter, attendre;* soi g. 4288, *rester sur ses gardes.*
gargate 3953, *gosier, gorge.*
garisson 1966, *subsistance.*
gaste 641, *inculte.*
gaster 2882, *consommer.*
gaut 346, *forêt.*
genvre 1088, *jeune.*
geste 5414, *chronique, histoire.*
geter 5257, *fondre.*
giron 5151, *pan de robe.*
glouteinnie 3944, *gloutonnerie.*
gloutement 3947, *avidement.*
graer 4245, *consentir.*
grande (en) 4259, *soucieux.*
grant 4438, *taille, grandeur.*
greanter 4583, *assurer, accorder.*
grever 918, 4293, 5626, *être pénible, molester.*
guenchïee (faire) 5878, *éviter. Godefroy a de ce substantif un seul exemple, avec un sens dérivé.*
guenchir 347, *se détourner, s'échapper.*
guille 5078, *tromperie, fraude.*
guiller 5262, *tromper.*

haiant 4002, *part. prés. de* haïr.
haitier 751, 4502, *être agréable;* haitié 660, *heureux.*
hardement 456, 5713, *témérité.*

Digitized by Google

haschie 4066, *peine;* 2557, *angoisse.*
hauteche 4972, *prééminence.*
herbegage 5360, *logement.*
hernois 1910, *convoi.*
heut 4766, *pommeau de l'épée.*
hoigne 1878, *mensonge.*
hoignier 522, *mentir.*
hoir 666, *héritier.*
huche 2403, *coffre.*

indution 4564, *induction, terme de chronologie; voir Giry,* Manuel de diplomatique, *p. 96.*

justissier 3868, *dominer;* 395, *administrer.*

ker 24, *car.*

laueel 5078, *loyal.*
lai.de vïele 3248, *pièce de poésie chantée à l'accompagnement de la vielle.*
laidengier 3763, *maltraiter.*
laidure 4434, *chose laide;* 3773, *injure, mal, dommage.*
larjor 4438, *largeur.*
larrechinnos 5538, *voleur.*
lasquier 4573, *faire rémission;* soi l. 5029, *s'abstenir.*
laveor 4629, *bassin.*
legier (de) 166, *facilement.*
lemele 4768, *lame. Au lieu de* la lemele, *on pourrait aussi lire* l'alemele.
ligement 2249, *comme un homme lige.*
ligne 1833, *ficelle.*
linter 3240, *seuil d'une porte.*
liois 5276, *pierre dure.*
loier 1560, *conseiller.*
los 3860, *louange, honneur, réputation;* 5717, *conseil.*
louet 5727, *chapelle.*

maain 4821. *Ce mot, qui pourrait difficilement être le même que* meain, *etc., «moyen», semble signifier «l'essentiel». Il manque aux dictionnaires. Pour le sens, cf. l'angl.* main, *dont l'origine est incertaine.*
maillier 3363, *frapper.*
main (au) 2968, *le matin.*
maindre 5543, *rester.*
maiserer 734, *murer.*
maleïee 2303, maleeite 4268, *de* maleïr, *maudire.*
manaiee 5903, *protection.*
mananz 5520, *de* manoir, *habiter.*
mander 5, *envoyer.*
marche 4521, *frontière, limite.*
marchir 1084, *être voisin.*
marien 775, *bois de charpente.*
masseïz 4769, massisses 1339, *massif.*
masiere 628, massiere 709, *muraille.*
mehaignier 612, 3721, *mutiler, estropier, blesser.*
meneüre 4850, *conduite.*
menistre 5646, *serviteur.*
merienne 3268, *heure de midi.*
mes tant que 4577, *pourvu que.*
mesaaissié 3627, *malade.*
mesaisse 5168, *mal, dommage.*
mesprendre 5061, *se méprendre.*
mesprison 1965, *injustice.*

Digitized by Google

mestier 236, *besoin.*
messestanche 5065, 5858, *malheur.*
millier 5422, *calendrier.*
mire 3267, 3620, *médecin.*
mireor 3367, *miroir.*
moilleüre 3828, *trace d'humidité.*
moillier 462, *tremper.*
moleste 5624, *peine, embarras.*
monde 1700, *pur.*
moniage 3935, *état de moine.*
monstrance 4617, *preuve, démonstration.*
monteploier 2869, *croître.*
monter 10, *valoir, être utile.*
muable 4684, *changeant.*
muanche 2879, *changement.*
muchier 2404, 2542, *cacher.*
müer 100, *changer.*
muser (musser) 904, 1277, *faire le badaud, perdre son temps.*

nage, *pl.* nages 4172, *navigation.*
neel 4988, *nielle.*
neïs 3816, *pas même.*
nenal 5297, *non.*
nequedent 165, *cependant.*
nerchi 3465, *noirci.*
nerté 5862, *obscurité.*
neü 5322, *p.p. de* nuisir, *nuire.*
niche 119, *sot, niais.*
noer 3825, *traverser à la nage.*
noif 900, n. negie 1269, *neige.*
nor 4152, *vent du nord.*
nubleche 5862, *obscurité.*

o tout 3765, o tot 5724, *avec.*
oan 3262, *cette année.*
oël 2905, *égal; cf.* oueltime.
officine 116, officimne 4419, *dépendance, corps de bâtiment.*
offische 120, *dépendance.*
oielle 1810, *ouaille.*
olir 3366, *exhaler une odeur.*
olor 3480, *odeur, senteur.*
oreillier 5058, *tendre l'oreille.*
orendroit 215, *tout à l'heure.*
ostagier 4252, *donner des otages (au fig.), réparer*; 5632, *prendre otage (au fig.).*
osteler 1844, *loger, héberger.*
otreanche 4991, *don, octroi.*
oueltime 820, *très égale.*

paistiz 2824, *pâturage.*
pallement 980, *entretien.*
pallezinne goute 3808, *paralysie.*
parclose (a la) 4456, *jusqu'à la fin, à l'achèvement.*
parleor 1756, *parloir.*
parmanable 5532, *constant, fidèle.*
pasnage 1536, *droit de fourrage.*
• *Voir L. Delisle*, Condition de la classe agricole, *p. 385, et Steenstrup*, Norm. Hist., *p. 160, n. 6.*
pautonnier 4195, *criminel.*
pener (sei) 687, s'*efforcer.*
pereche 3275, *paresse.*
perie 5069, *de* perir, *détruire.*
pers 3465, *bleu.*
pertus 2551, 3484, *trou, ouverture.*
peisse 2453, *de* peser, *être désagréable.*
peüe 1644, *p.p. de* paistre, *nourrir.*
peus 4639, *de* pel, *pieu.*
picois 4949, *houe, pioche.*

Digitized by Google

pieche 254, *espace de temps.*
pinnoz 3629, *de* pinnot, *bâton, béquille. Le mot n'est pas dans le Dictionnaire de Godefroy.*
plainte 2023, *pour* plante.
plaissier (plaisier) 3628, *courber, ployer;* 88, 926, *faire céder.*
plait 280, *paroles, discours.*
plegier 1311, *répondre de.*
pleinteïf 244, *abondant.*
pont 4769, *pommeau de l'épée.*
porcachier 4106, *chercher à obtenir.*
porpenser (soi) 1328, *réfléchir.*
porpris 2547, *enceinte, jardin.*
porprisse 2742, *de* porprendre, *entourer.*
porveanche 4571, *provision.*
posé, qui fu — De tout bien 4916, *muni de(?).*
posse 2358, *temps.*
postis 3819, *poterne.*
pree 4140, 5657, *proie, butin. Les v.* 5657—8 *forment un proverbe bien connu:* «*Bien mal acquis ne profite pas.*»
preier 4337, *piller.*
presse 3671, *foule.*
primes 17, prismes 4582, *premièrement.*
prinsautier 4129, *empressé.*
proportiaires 2032. *Il faut peut-être corriger* propriëtaires.
proisier 532, 6001, *priser, estimer.*
proposement 5723, *intention, dessein.*
prouvende 1453, *prébende.*
prouvendier 3533, *titulaire d'une prébende.*
putie 3474, *ordure, pus.*

quassé 2179, *cassé, annulé. Mais il vaudrait peut-être mieux corriger* Quassé *en* Quassee *et le rapporter à* franchisse 2163: «*elle est annulée* (quassee) *si elle n'est pas confirmée par le pape.*»
quidier 1011, *penser, croire.*
quillir 1444, *accueillir.*
quimsine 1754, *cuisine.*

rai 3551, *jet.*
rain 355, *branche, rameau.*
raison (metre a) 5659, *adresser la parole, interpeller.*
randon (de) 1787, *en abondance.*
ravinne (de) 809, *avec violence.*
ré 1237, *four.*
recouvrer 5271, *retrouver;* soi r. 1282, *faire de son mieux.*
recouvrier 5115, *ressource, secours.*
recroire, 55, *se lasser, se décourager.*
refreitor 1755, *réfectoire.*
reimes 233, *est peut-être pour* reines, *règnes, royaumes.*
reis 273, *filet.*
repaire 4186, 5848, *retour au pays.*
repantanche 4992, *repentir, rétractation.*
repeüee 4150, *de* repaistre, *rassasier.*
replegier 5800, *se porter caution pour.*

Digitized by Google

reprouver 5052, *reprocher, blâmer.*
rere 4372, *raser, effacer.*
resclairier 3702, *éclairer.*
respeitier 3489, *épargner, sauver.*
restouper 2585, *reboucher.*
reter 5574, *accuser, blâmer.*
retraire 21, *raconter;* soi r. 5545, *renoncer à.*
roee 4628, *roue.*
roit 3824, *dur, rude.*
romans 19, *le français, par opposition au latin.*
route 5980, *troupe.*
rouvent 1268, *rouge, frais.*
rover 5235, *demander.*
ruillé 1451, *régulier.*
rüer 4300, *jeter.*

sachier (saquier) 611, 2855, 2865, *arracher, tirer.*
saiete 261, *flèche.*
saint 5440, seint 3392, *cloche.*
saquent. *Voir* sachier.
semblant (par) 4647, *en apparence.*
sembler 161, *ressembler à.*
semonnent 868, *de* semondre, *inviter.*
seonner 3418, sonner 5037, *refuser, rejeter.*
seri 3274, *clair.*
serre 3984, *griffe.*
sindone 4514, *suaire.*
soautume 3615, *douceur.*
solent 4938 *n'est peut-être pas le verbe* soloir, *«avoir coutume», mais une autre forme de* sorent, *«surent».*
soloir 257, *avoir coutume.*
sonne 5037. *Voir* seonner.
sormonter 1765, *surpasser.*
sorroré 5487, *doré.*
soudeüre 5130, *soudure.*
sout 2044, *prés. de* soudre, *payer.*
soute 4625, *solde. Le mot n'est pas dans le* Dictionnaire *de Godefroy.*
soutain 403, *solitaire, désert.*
soutillier 270, *préparer subtilement.*
soutive 243, *de* soutif, *solitaire, écarté, désert.*
soustis 746, *de* soutil, *adroit, habile.*
souvin 3375, *jeté à la renverse.*

tai 3986, 4726, *boue, fange.*
talent 2029, *désir, envie.*
tant (ne — ne quant) 155, *ni peu ni beaucoup, pas du tout.*
targier 4966, *tarder.*
tendre a 24, *chercher à.*
tenement 2147, *possessions.*
teneüre 238, *possessions.*
tens (par) 6042, *bientôt.*
tenser 240, 411, 2544, *maintenir, garantir, protéger, défendre.*
teoillier 2758, *salir, souiller.*
termine 791, *époque.*
teuste 1338, *livre des évangiles.*
toiaile 1345, *étoffe servant à l'ornement sacerdotal (?).*
toeil 845, *embarras.*
tolir 166, 4267, 4331, toudre 4786, *ravir, enlever.*
tondre 5396, *amadou.*
translater 16, *traduire.*
trespas (les) 5053, *pour* eneslepas, *aussitôt.*

Digitized by Google

treüz 1023. *Sens? Ce ne peut pas être le mot signifiant «tribut», mais plutôt le nom d'un vêtement; corr.* treïnz (?).

tricheor, *fém.* tricheresse 5538, *trompeur.*

tristre 275, *fil, piège. Voir sur ce mot le* Recueil général des jeux-partis, *n°* LXXXVII, *v.* 30, *et note.*

trosser 2051, *charger.*

trüeele (la) 5492, *pour* les tuax, *tuyau, fiole.*

uslague 4115, 4138, 4165, 4171, 4212, uslaque 4121, *homme mis hors la loi, corsaire, pirate.*

vaissel 5485, *vase.*

valoir, *subj.* waille 5604, *défendre.*

veable 5436, *visible.*

veer 5508, *refuser.*

veneor 259, *chasseur.*

vertu 5495, *miracle.*

weüee 4431, *aspect, extérieur.*

wi 1700, *vide.*

wivier 5748, *pièce d'eau où l'on nourrit du poisson.*

waiseillage 5874, *vaillance, courage.*

wistement 4374, *promptement.*

Digitized by Google

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Pour ne pas grossir démesurément les commentaires de cette première édition de l'histoire versifiée de l'abbaye de Fécamp, j'ai dû laisser de côté la question des rapports de cette histoire avec les autres relations médiévales des mêmes événements. Quiconque voudra étudier ce point trouvera de précieuses indications dans le plus récent des nombreux travaux que M. Johannes Steenstrup a consacrés à la Normandie ancienne: *Normandiets Historie under de syv første Hertuger* (911—1066); 319 p. in-4. Cette étude, munie d'un résumé en français, a paru en 1925 à Copenhague dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences et des Lettres de Danemark*, VIIe série, Section des Lettres, t. V, n° 1.

A ce que j'ai dit au premier chapitre de mon introduction sur le texte latin publié jadis par Du Monstier, et dont l'original est perdu, on peut ajouter qu'on en trouve de larges extraits dans les *Acta Sanctorum Ordinis Benedicti* de Dom Mabillon, t. VI, 1, p. 353 et suiv.

Digitized by Google

Table des matières

P.

Avant-propos 5

LE MANUSCRIT 7

LA COMPOSITION DU POÈME. — LES SOURCES 7

Livre premier 8

Texte latin de *Neustria Pia* 12

Livre deuxième 40

Livre troisième 42

Extraits du *Thresor* de Dom Guillaume Le Hule 47, 59

LA LANGUE DE L'AUTEUR 64

LA LANGUE DU COPISTE 66

ÉTABLISSEMENT DU TEXTE 68

TEXTE 69

Livre premier 69

Livre deuxième 143

Livre troisième 171

TABLE DES NOMS 262

GLOSSAIRE 269

Note bibliographique 281

Digitized by Google

DER SPÄTLATEINISCHE AKKUSATIVUS ABSOLUTUS UND VERWANDTES

Eine Untersuchung auf dem Gebiete der lateinischen und der vergleichenden Syntax

VON

Y. M. BIESE

HELSINGFORS 1928

Digitized by Google

HELSINKI 1928
DRUCKEREI DER FINNISCHEN LITERATURGESELLSCHAFT

Digitized by Google

Vorwort.

Die Anregung zu der vorliegenden Arbeit habe ich von meinem Lehrer und Freund, Herrn Prof. Edwin Flinck erhalten, der im Herbst 1921 in einem Vortrage, gehalten in dem hiesigen klassisch-philologischen Verein, sowie in einem Aufsatz in der Suolahti-Festschrift der Neuphilologischen Mitteilungen auf das Problem des lateinischen Akk. absol. hinwies. Damit war es von Anfang an meine Absicht, auch die modernen Sprachen heranzuziehen, und in diesem Entschlusse wurde ich auch durch zwischengekommene Studien auf dem Gebiete der nordischen Sprachen befestigt. Im Verlauf meiner Arbeit habe ich auch auf einige naheliegende Fragen, die m. E. den Akk. absol. beleuchten können, eingehen müssen, wobei der Abschnitt über den Nom. absol. in Anbetracht der Ausführungen von Havers, Gl. 16, wesentlich gekürzt werden konnte. Schon auf einem sehr frühen Standpunkt meiner Arbeit schien mir die Heranziehung der Bahuvrihis wichtig. Hierzu wie auch zu der Berücksichtigung des Finnischen hat mir zu meiner grossen Freude auch Professor Jacob Wackernagel seine prinzipielle Zustimmung ausgesprochen. Auf den Akk. der Beziehung und dessen Verhältnis zu den Bahuvrihis und dem Akk. absol. habe ich nicht eingehen wollen, weil ich auf dieses Problem, das für die Erklärung des Akk. absol. keine wichtige Rolle spielt, im Zusammenhang mit den homerischen Bahuvrihis einzugehen beabsichtige.

Es ist mir eine angenehme, liebe Pflicht meinen Lehrern Jacob Wackernagel, in Basel, Einar Löfstedt in Lund und Edwin Flinck in Helsingfors, hier meinen tiefgefühlten Dank auszusprechen.

Digitized by Google

Mit Herrn Professor JACOB WACKERNAGEL habe ich meine Arbeit mehrmals eingehend besprechen dürfen, und seines freundlichen Interesses sowie seiner aufmunternden, reiche Anregung spendenden Kritik teilhaft zu werden, ist mir eine grosse Ehre und für meine Arbeit von unschätzbarem Werte gewesen.

Herr Professor EINAR LÖFSTEDT hat mir trotz dringender und vielseitiger Arbeiten das freundlichste Entgegenkommen bewiesen und mir gelegentlich einiger sehr wertfollen Besprechungen reiche Anregung geboten.

Mein Lehrer und Freund Professor EDWIN FLINCK hat, immer mich mit Rat und Tat zu unterstützen bereit, meine Arbeit von Anfang an mit grossem, nie ermüdendem Interesse verfolgt. Es liegt auf der Hand, wie viel es für mich bedeutet hat, mit ihm die Probleme eingehend besprechen, ihm meine Ergebnisse vorzulegen und aus seiner immer aufrichtigen, sachlichen und freundlichen Kritik Nutzen ziehen zu können.

Für ihr lebhaftes Interesse an meiner Arbeit und für wertvolle Bemerkungen schulde ich aufrichtigen Dank meinem verehrten Lehrer, Herrn Professor JULIO REUTER in Helsingfors, Herrn Professor ELOF HELLQUIST und Herrn Doktor HELMER SMITH in Lund, und zugleich ist es mir eine angenehme Pflicht den Herren Professoren KARL DIETERICH in Leipzig und ERNST DIEHL in Halle sowie Herrn Doktor HARRY ARMINI in Wänersborg, Schweden, die meine brieflichen Anfragen in freundlicher Weise beantwortet haben, meinen ergebensten Dank auszusprechen.

Helsingfors, im April 1928.

der Verfasser.

Digitized by Google

Inhalt.

Vorwort III
Literaturverzeichnis VII
Kap. I: Die inschriftlichen Belege für den Akk. absol. 1
Kap. II: Der Akk. absol. in der spätlateinischen Literatur 15
Kap. III: Kritik der früheren Erklärungen des Akk. absol. 52
Kap. IV: Der Nominativus absolutus 72
Kap. V: Der lateinische Ursprung des romanischen Akk. absol. 85
Kap. VI: Die germanischen Sprachen 96
Kap. VII: Das Griechische 120
Kap. VIII: Erklärung der absoluten Akkusativkonstruktionen..... 124
Kap. IX: Absoluter Akkusativ und Bahuvrihi 151
Kap. X: Einige Bemerkungen zum finnischen Nom. absol. 170
Indices 173

Digitized by Google

Verzeichnis der abgekürzt angeführten Literatur.

AHLQUIST = H. Ahlquist, Studien zur spätlateinischen Mulomedicina Chironis, Upsala 1909.

ALL = Archiv für Lateinische Lexikographie und Grammatik, herausgeg. von E. Wölfflin, Leipzig, 1884—1908.

ANTIDORON = Antidoron, Festschrift Jacob Wackernagel gewidmet, Göttingen 1923.

BEHAGHEL = O. Behaghel, Deutsche Syntax I, Heidelberg 1923. II, 1924.

BERG = R. Gison Berg, Om den poetiska friheten i 1800 talets svenska diktning. Upsala 1903.

BONNET = M. Bonnet, Le latin de Gregoire de Tours, Paris 1890.

BRUGMANN = K. Brugmann, Der sogenannte Akkusativus der Beziehung im Arischen, Griechischen, Lateinischen, Germanischen I.F. 27, 121 f.
Die mit dem Suffix-to-gebildeten Partizipia im Verbalsystem des Lateinischen und des Umbrisch-Oskischen. Eine syntaktische Untersuchung. I.F. 5, 89 f.
Syntax des einfachen Satzes, Berlin 1925.
Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen.[2] II, Strassburg 1911—1913.

BUECHELER = F. Buecheler, Carmina Latina Epigraphica I, II, Leipzig 1895, 1897.

CIL = Corpus Inscriptionum Latinarum, Berolini 1862 ff.

CSEL = Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum, Wien.

DETTER = Fr. Detter und R. Heinzel; Saemundar Edda herausgeg. und erkl, Leipzig 1903.

DEUTSCHBEIN = M. Deutschbein, System der neuenglischen Syntax, Cöthen 1917.

DIEHL = E. Diehl, De m finali epigraphica, Jahrbücher für kl. Philologie, Suppl.-Band 25, 1 f.
Inscriptiones Latinae Christianae veteres. Berolini 1925 f.

DIEZ = Fr. Diez, Grammatik der romanischen Sprachen III[3], Bonn 1872.

EINENKEL = E. Einenkel, Geschichte der englischen Sprache II, Historische Syntax[3] Strassburg 1916

ERANOS = Eranos. Acta philologica Suecana, 1906 f.

ELSS = H. Elss, Untersuchungen über den Stil und die Sprache des Venantius Fortunatus, Heidelberg 1907.

Digitized by Google

FLINCK = E. Flinck, Absolute Konstruktionen in den neueren Sprachen, Helsingfors, Neuphilologische Mitteilungen 25, 214 f.
GEIGER = W. Geiger, Pali Literatur und Sprache, Strassburg 1916.
GRIMM = J. Grimm, Deutsche Grammatik IV, Göttingen 1837.
HATZIDAKIS = G. N. Hatzidakis, Einleitung in die neugriechische Grammatik, Leipzig 1892.
GL(OTTA) = Glotta, Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache, herausgeg. von P. Kretschmer und Fr. Skutsch 1907 f.
HAVERS = W. Havers, Eine syntaktische Sonderstellung gr. und lat. Neutra, Glotta 13, 171 f.
Der sog. »Nominativus pendens», I. F. 43, 207 f.
Zur Syntax des Nominativs, Glotta 16, 94 f.
HEIKEL = I. A. Heikel, De participiorum apud Herodotum usu, Helsingfors 1884.
HEUSLER = A. Heusler, Altisländisches Elementarbuch, Heidelberg 1921.
HIRT = H. Hirt, Indogermanische Grammatik I, III, Heidelberg 1927.
HOFMANN = J. B. Hofmann, Lateinische Umgangssprache, Heidelberg 1926.
HORN = Fr. Horn, Beiträge zur Geschichte der absoluten Partizipialkonstruktionen im Lateinischen, Lund—Leipzig 1918.
HYLEN = J. E. Hylen, Trenne skolgrammatiska spörsmål, Språk och Stil 15, 208 f.
I.F. = Indogermanische Forschungen, Zeitschrift für indogermanische Sprach- und Altertumskunde, herausgeg. von K. Brugman und W. Streitberg. 1891 f.
JACOBI = H. Jacobi, Compositum und Nebensatz, Bonn, 1897.
JACOBSOHN = H. Jacobsohn, Kasusflexion und Gliederung der indogermanischen Sprachen, Antidoron, 204 f.
JESPERSEN = O. Jespersen, Die Sprache, Heidelberg 1925.
The Philosophy of Grammar², London 1925.
KONJETZNY = W. Konjetzny, De idiotismis syntacticis in titulis latinis urbanis, ALL 15, 297 f.
KUNST = K. Kunst, Vom Wesen und Ursprung des absoluten Genetivs Glotta 12, 29 f.
LESKIEN = A. Leskien, Zur Entstehung der exozentrischen Nominalkomposita. I.F. 23, 204 f.
LÖFSTEDT = E. Löfstedt, Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae, Uppsala 1911.
LÜDERS = H. Lüders, Epigraphische Beiträge, Sitzungsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften, Berlin 1913. S. 988 ff.
MEILLET = A. Meillet, Le developpement du verbe »avoir», Antidoron, 9 f.
Linguistique historique et linguistique générale², Paris 1926.
MEM. SOC. LING. = Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, 1868 f.

Digitized by Google

MEYER-LÜBKE = W. Meyer-Lübke, Grammatik der romanischen Sprachen III, Leipzig 1899.
NECKEL = G. Neckel, Exozentrische Komposition, I.F. 19, 219 f.
NOREEN = A. Noreen, Altschwedisches Lesebuch[3], Stockholm 1921.
OERTEL = H. Oertel, Zum disjunkten Gebrauch des Nominativs in der Brähmanaprosa, Antidoron 45 f.
PAUL = H. Paul, Deutsche Grammatik I—V, Halle 1916—1920 Prinzipien der Sprachgeschichte[5], Halle 1920.
PETERSEN = W. Petersen, Der Urpsrung der Exozentrika, I.F. 34, 254 f.
PFISTER = F. Pfister, Vulgärlatein und Vulgärgriechisch, Rh. M. 67, 195 f.
PIPPING = R. Pipping, Ein Fall absoluter Konstruktion im Altschwedischen, Neuphilol. Mitteilungen 26, 23 f. Helsingfors 1925.
POLLAK = H. W. Pollak, Zur exozentrischen Komposition, I.F. 30, 55f.
RH. M. = Rheinisches Museum für Philologie, Frankfurt am Main, 1833 f.
SPRÅK OCH STIL = Språk och Stil, Tidskrift för nysvensk språkforskning utg. av B. Hesselman, Olof Östergren, Ruben Gison Berg, Stockholm 1901 f.
THESAURUS = Thesaurus linguae Latinae editus auctoritate et consilio Academiarum quinque Germanicarum Leipzig 1900 f.
THUMB = A. Thumb, Handbuch des Sanskrit, Heidelberg 1905.
THIELMANN = Ph. Thielmann, Habere mit dem Part. Perf. Pass., ALL 2, 372 f.
WACKERNAGEL = J. Wackernagel, Altindische Grammatik II, 1, Göttingen 1905.
Vorlesungen über Syntax, Basel, I, 1920, II, 1924.
WHITNEY = W. D. Whitney, A Sanscrit Grammar[4], Leipzig-Boston 1896 (1913).
WUNDT = W. Wundt, Völkerpsychologie, Die Sprache[4] I—II Leipzig 1921—22.
WÖLFFLIN = E. Wölfflin, Der Gebrauch des Ablat. abs. ALL 13. 271 f.
ZAUNER = A. Zauner, Romanische Sprachwissenschaft, Berlin—Leipzig 1914.

Digitized by Google

Erstes Kapitel:

Die inschriftlichen Belege für den Akkusativus absolutus.

Bei der Behandlung der Frage, wie und wann der lateinische Akkusativus absolutus entstanden ist, haben unseres Erachtens die meisten Forscher das inschriftliche Material zu sehr vernachlässigt. Dieses mag darauf beruhen, dass eine Heranziehung desselben mit grossen Schwierigkeiten verbunden ist, weil zu den allermeisten Bänden de CIL. noch keine sprachlichen Indices ausgearbeitet sind. Die jetzt vorhandenen aber bieten besonders in syntaktischer Hinsicht nicht genug, es werden z. B. in denselben nur »Grammatica quaedam» verzeichnet. Indessen sind die Inschriften und ihre Sprache für die ganze Frage so wichtig, dass sie nicht ausser Acht gelassen werden dürfen, wenn man die ersten Beispiele für den absoluten Akkusativ auch nur einigermassen sicher zeitlich feststellen will. Zwar muss bemerkt werden, dass eine Menge inschriftlicher Beispiele nicht datierbar sind; es bleiben jedoch einige, die eine ziemlich genaue zeitliche Feststellung erlauben. Auch in denjenigen Fällen, wo die Inschriften eine zeitliche Fixierung nicht ermöglichen, haben sie einen grossen Wert, weil sie die immerhin sicherste Überlieferung sprachlicher Tatsachen geben. Als Zeugnisse der lebendigen Sprache sind sie ein Material, das nicht hoch genug geschätzt werden kann, besonders weil mit ihrer Hilfe auch Schlüsse auf die Verbreitung einer sprachlichen Erscheinung gezogen werden können.

Natürlich war es für diese Arbeit nicht möglich, auch nur einigermassen vollständige Exzerpte aus den in den Bänden des CIL. und anderswo herausgegebenen Inschriften zu machen. Auch ist nicht zu erwarten, dass die Inschriften hier, wie in syntaktischen

Digitized by Google

Fragen überhaupt, weil zum grössten Teil aus ganz kurzen Wendungen bestehend, quantitativ viel bieten. Jedoch ist das hier besprochene Material reichhaltiger als das in den früheren Behandlungen des lateinischen Akkusativus absolutus gebotene, und auch wenn es im Vergleich mit der Menge der Beispiele, die in einigen Werken der spätlateinischen Literatur vorkommen, sich recht unbedeutend ausnimmt, wird es uns doch zu einigen wichtigen und, wie ich glaube, für die ganze Frage abschliessenden Urteilen zwingen.

Das früheste Beispiel, das einigermassen sicher dasteht, haben wir in CIL. VI 3081: *Coh. VII vig Gordian Valer(i) E-v-usadius Legitimus sebciaria fecit m (ense) ... (Pio e)t Pontiano cos. (s a l) v o s (c o m m a n i p u l o s)*. In den Worten *salvos commanipulos* hat man m. E. einen Akkusativus absolutus zu erblicken. Die Annahme dieses dem regelrechten Ablat. absol *salvis commanipulis* entsprechenden Akkusativs stützt sich zwar in der hier zu behandelnden Inschrift nur auf die 3 Buchstaben *vos*, doch können Parallelen und ein Vergleich mit Inschriften ähnlichen Wortlauts die Lesart *salvos commanipulos*[1] ganz sicherstellen. Es gibt nämlich eine Menge an dem gleichen Ort[2] gefundener Inschriften, die einen Satz enthalten wie *salvis commanipulis sebciaria* fecit[3]. Demgemäss ist man berechtigt, in den Buchstaben *vos* einen Rest des Wortes *salvos* zu erblicken. Nun könnte vielleicht ein Vergleich mit dem gewöhnlichen Typus *salvis commanipulis* eine Lesart *commanipulis* mit Ablativ annehmbar machen. Das ist jedoch in hohem Masse unwahrscheinlich, ja aus folgenden Gründen fast unmöglich. Die Worte **salvos commanipulis* stellten dann eine Mischkonstruktion zwischen absolutem Ablativ und Akkusativ dar. Solche kommen zwar in

[1] Durch einen Bruch der Inschriftplatte ist von dem Wort *salvos* nur *vos* deutlich zu lesen, von dem l ist jedoch noch ein so grosser Teil erhalten, dass die Lesung *salvos* gesichert wird.

[2] In dem Excubitorium der 7. Kohorte der Vigiles; die hierhergehörigen Inschriften finden sich in CIL. VI 2998—3091.

[3] Z. B. CIL. VI 3004: *salvo Domino nostro;* 3028: *salvis commanipulis*, ebenso 3029, 3033.

Digitized by Google

nicht unbeträchtlicher Menge sowohl auf Inschriften wie in der Literatur vor[1], aber bei allen besteht die fast ausnahmslose Regel, dass immer der Subjektteil der absol. Konstruktion im Akkusativ, der prädikative Teil dagegen im Ablativ steht[2]. Diese Mischkonstruktionen werden später im Zusammenhang behandelt werden. Einige Beispiele finden sich bei Konjetny 319 und bei Diehl S. 205. Unter den von Konjetny gesammelten erscheint nur ein einziger Beleg des Typus mit dem prädikativen Teile im Akk. und dem Nomen im Ablativ. Das ist CIL. VI 3722 a: *Brumasius deo me(n)sa(m) posuit s a l b u m p a t r e cum (o)mnis byyris (sa)cratis.* Angesichts der ungeheuren Hilflosigkeit, die sich nicht nur in der Orthographie, sondern auch in der Flexion kundtut, kann der Wert und die Beweiskraft dieser Inschrift für den vorliegenden Fall kaum gross sein. Dazu kommt noch, dass m. E. auf alleinstehende Fälle mit auslautendem -m nicht viel zu bauen ist[3].

Demnach ist in dieser Inschrift ein dem gewöhnlichen Ablativus absolutus entsprechender Akkusativus absolutus anzuerkennen. Auch ist man in der glücklichen Lage, die Abfassungszeit mit voller Sicherheit bestimmen zu können, indem durch die Angabe des Konsulatsjahres von Pius und Pontianus die Inschrift in das Jahr 238 n. Chr. verlegt werden kann. Dieses ist, soviel mir bekannt, das früheste Beispiel, von dem noch betont werden darf, dass es aus Rom selbst stammt. Es ist immerhin interessant, feststellen zu können, dass der erste Beleg nicht aus irgendeiner Provinz kommt, sondern in dem Mittelpunkt der römischen Welt angetroffen worden ist. Ob die Konstruktion wegen des Vorkommens unter den Militärinschriften als besonders der Soldatensprache zugehörig betrach-

[1] Z.B. *salvis commanipulos.* CIL. VI 3075 v. Jahre 229.

[2] Nur bei dem späten Gregorius von Tours kommen eine Anzahl Fälle mit Part. im Akk. und Nomen im Abl. vor, z. B. H. F. VI 265, 15. IX 318, 15 X 409, 21.

[3] Die Frage, inwieweit das Verstummen des -m mit dem Auftreten des Akkusativus absolutus in Verbindung zu setzen ist, wird in späterem Zusammenhang behandelt (S. 52).

Digitized by Google

Fragen überhaupt, weil zum grössten Teil aus ganz kurzen Wendungen bestehend, quantitativ viel bieten. Jedoch ist das hier besprochene Material reichhaltiger als das in den früheren Behandlungen des lateinischen Akkusativus absolutus gebotene, und auch wenn es im Vergleich mit der Menge der Beispiele, die in einigen Werken der spätlateinischen Literatur vorkommen, sich recht unbedeutend ausnimmt, wird es uns doch zu einigen wichtigen und, wie ich glaube, für die ganze Frage abschliessenden Urteilen zwingen.

Das früheste Beispiel, das einigermassen sicher dasteht, haben wir in CIL. VI 3081: *Coh. VII vig Gordian Valer(i) E-v-usadius Legitimus sebciaria fecit m (ense) ... (Pio e)t Pontiano cos. (s a l) v o s (c o m m a n i p u l o s)*. In den Worten *salvos commanipulos* hat man m. E. einen A k k u s a t i v u s a b s o l u t u s zu erblicken. Die Annahme dieses dem regelrechten Ablat. absol *salvis commanipulis* entsprechenden Akkusativs stützt sich zwar in der hier zu behandelnden Inschrift nur auf die 3 Buchstaben *vos*, doch können Parallelen und ein Vergleich mit Inschriften ähnlichen Wortlauts die Lesart *salvos commanipulos*[1] ganz sicherstellen. Es gibt nämlich eine Menge an dem gleichen Ort[2] gefundener Inschriften, die einen Satz enthalten wie *salvis commanipulis sebciaria* fecit[3]. Demgemäss ist man berechtigt, in den Buchstaben *vos* einen Rest des Wortes *salvos* zu erblicken. Nun könnte vielleicht ein Vergleich mit dem gewöhnlichen Typus *salvis commanipulis* eine Lesart *commanipulis* mit Ablativ annehmbar machen. Das ist jedoch in hohem Masse unwahrscheinlich, ja aus folgenden Gründen fast unmöglich. Die Worte **salvos commanipulis* stellten dann eine Mischkonstruktion zwischen absolutem Ablativ und Akkusativ dar. Solche kommen zwar in

[1] Durch einen Bruch der Inschriftplatte ist von dem Wort *salvos* nur *vos* deutlich zu lesen, von dem l ist jedoch noch ein so grosser Teil erhalten, dass die Lesung *salvos* gesichert wird.

[2] In dem Excubitorium der 7. Kohorte der Vigiles; die hierhergehörigen Inschriften finden sich in CIL. VI 2998—3091.

[3] Z. B. CIL. VI 3004: *salvo Domino nostro;* 3028: *salvis commanipulis*, ebenso 3029, 3033.

Digitized by Google

nicht unbeträchtlicher Menge sowohl auf Inschriften wie in der Literatur vor[1], aber bei allen besteht die fast ausnahmslose Regel, dass immer der Subjektteil der absol. Konstruktion im Akkusativ, der prädikative Teil dagegen im Ablativ steht[2]. Diese Mischkonstruktionen werden später im Zusammenhang behandelt werden. Einige Beispiele finden sich bei Konjetny 319 und bei Diehl S. 205. Unter den von Konjetny gesammelten erscheint nur ein einziger Beleg des Typus mit dem prädikativen Teile im Akk. und dem Nomen im Ablativ. Das ist CIL. VI 3722 a: *Brumasius deo me(n)sa(m) posuit s a l b u m p a t r e cum (o)mnis byyris (sa)cratis.* Angesichts der ungeheuren Hilflosigkeit, die sich nicht nur in der Orthographie, sondern auch in der Flexion kundtut, kann der Wert und die Beweiskraft dieser Inschrift für den vorliegenden Fall kaum gross sein. Dazu kommt noch, dass m. E. auf alleinstehende Fälle mit auslautendem -m nicht viel zu bauen ist[3].

Demnach ist in dieser Inschrift ein dem gewöhnlichen Ablativus absolutus entsprechender Akkusativus absolutus anzuerkennen. Auch ist man in der glücklichen Lage, die Abfassungszeit mit voller Sicherheit bestimmen zu können, indem durch die Angabe des Konsulatsjahres von Pius und Pontianus die Inschrift in das Jahr 238 n. Chr. verlegt werden kann. Dieses ist, soviel mir bekannt, das früheste Beispiel, von dem noch betont werden darf, dass es aus Rom selbst stammt. Es ist immerhin interessant, feststellen zu können, dass der erste Beleg nicht aus irgendeiner Provinz kommt, sondern in dem Mittelpunkt der römischen Welt angetroffen worden ist. Ob die Konstruktion wegen des Vorkommens unter den Militärinschriften als besonders der Soldatensprache zugehörig betrach-

[1] Z.B. *salvis commanipulos.* CIL. VI 3075 v. Jahre 229.

[2] Nur bei dem späten Gregorius von Tours kommen eine Anzahl Fälle mit Part. im Akk. und Nomen im Abl. vor,z. B. H. F. VI 265, 15. IX 318, 15 X 409, 21.

[3] Die Frage, inwieweit das Verstummen des -m mit dem Auftreten des Akkusativus absolutus in Verbindung zu setzen ist, wird in späterem Zusammenhang behandelt (S. 52).

Digitized by Google

tet werden muss, bleibt unsicher. Jedenfalls sprechen das spätere Vorkommen im Lat. sowie die Parallelen mit anderen Sprachen eher gegen als für eine solche Annahme.

Aus Rom stammt auch die folgende Inschrift, CIL. VI 2938: *Sex. Naevio L. f. Pub. Verecundo sign. coh X II II nato Veronae ossa relata domum. cinis hic adoperta quiescit, heredes titulum Versiculos Cornelius Epoi. conlegae et amico.* In den Worten *ossa* etc. haben wir einen Hexameter[1]. Nichts steht der Annahme im Wege, in *ossa relata domum* einen absoluten Akkusativ zu sehen. Die Möglichkeit einer anderen Deutung kann natürlich nicht geleugnet werden, indem man zu den Worten *ossa relata* ein *sunt* hinzudenken kann. Der Umstand, dass wir es hier mit einem Nom.-Akk. N. Pl. zu tun haben, lässt beide Deutungen zu, und es bleibt der Auffassung der syntaktischen Gliederung und dem Sprachgefühl anheimgestellt, wie man die Stelle auffassen Will. Der Umstand, dass es auch sonst Neutra in absoluter Stellung auf Inschriften gibt, ist geeignet, die hier gegebene Deutung zu rechtfertigen. Auch gibt es einen Beleg für Akk. absol. an gleicher Versstelle im Hexameter in dem später S. 19 mitgeteilten Beispiel aus der Genesis des Hilarius.

Ebenfalls römisch ist Diehl 2138 B: *finitos annos vitae recessisti in pace securus.* In *finitos annos vitae* haben wir einen ganz sicheren Akk. absol.[2], dem sich auch gute Parallelen aus anderen

[1] Den Worten *heredes titulum*, die einen halben Pentameter ausmachen, ist ein *faciunt* zu supplieren (vgl. CIL. l. c.).

[2] Vgl. Diehl zur Stelle: *nota acc. q.d. absol.* (Kühner-Stegemann 1, 792, 8). In dieser Inschrift, die metrisch abgefasst ist, ist bemerkenswert der zweite Vers: *legem quam benerasti, ipsa tibi perpendat honorem*, wo wir einen Fall von Attraktion wegen des Relativpronomens haben. M. E. beeinträchtigt diese an sich ganz verständliche Erscheinung die Beweiskraft des in dieser Inschrift vorliegenden Akk. absolutus nicht. Vgl. Löfstedt 222, der für diese keineswegs seltene Erscheinung Peregr. 13, 4 anführt: *in summitatem ipsius (se colliculi) fabricam quam vides ecclesia est.* Zur Erscheinung im allg. vgl. Kroll, Glotta 3, 13 ff. (mit weiteren Literaturnachweisen). Wichtig ist die Bemerkung Löfstedts 225, dass die Erscheinung auch in spätlateinischer Zeit lebendig ist (dies wegen Kroll 15). Dazu stimmt das Vorkommen in der hier

Digitized by Google

Inschriften zur Seite stellen lassen. In einer afrikanischen Inschrift, CIL. VIII 7517 haben wir die ebenfalls christliche Inschrift, *Iuliae Renatae omnium feminarum sanctissimae. s e n i l e s a n n o s i m p l e t o s Iulium Sarnianum maritum suum secuta est. v. a. LXX.* Eine zweite, ebenfalls afrikanische Inschrift zeigt, dass wir in den Ausdrücken *impletos* und *finitos annos* mit der lebendigen Sprache angehörigen Ausdrucksweisen in Fühlung gekommen sind: CIL. VIII 4551: *D. M. S. C. Digno innocenti viro qui i m p l e t a t e m p o r a cessit.* (aus dem Jahre 290, vgl. Sittl ALL. 2, 565.) In ähnlichem Zusammenhang haben wir einen Akkusativus absolutus auch bei Gregorius Turonensis: *Historia Francorum* V 229, 9: *Quae dum aguntur, i m p l e t u m beatus pontifex vitae c u r s u m migravit ad Dominum* (vgl. I 53, 14.) Das Vorkommen eines absoluten Akkusativs in solchem Zusammenhang sowohl auf Inschriften aus Rom und Afrika wie bei dem Gallier Gregorius macht es wahrscheinlich, dass es eine der römischen Gemeinsprache geläufige Konstruktion gewesen ist, dass man in solchen Wendungen den Akk. absol. verwendete, um das Zuendesein der Lebenszeit auszudrücken. Was den in der letztgenannten Inschrift vorkommenden Ausdruck *impleta tempora* betrifft, ergibt es sich durch den Vergleich mit den anderen mitgeteilten Ausdrücken ähnlichen Inhalts, dass die Worte entschieden als Akkusativ aufzufassen sind, obgleich sie der grammatischen Form nach als Nominative angesetzt und demnach hier ein N o m i n a t i v u s a b s o l u t u s angenommen werden könnte. Gegen die Ansetzung eines solchen sprechen ausserdem die Ausführungen, die ich im Kapitel über den Nominativus absolutus geben werde. Es fragt sich in diesem Zusammenhang, inwieweit man in einem Fall,

besprochenen Inschrift gut. Die Erscheinung gehört zu denjenigen, die sich immer einstellen können, wenn eine nachlässigere Syntax einsetzt. (Vgl. Meister, Rh. Museum. 64, 389: attractio inversa .. volgaris sermonis omnium credo temporum propria fuit.) Interessant ist der Hinweis Wackernagels, Vorl. I, 57, dass das Latein zu der attractio inversa eine grössere Neigung zeigt als das Griechische. Dass die Erscheinung eine allgemeinsprachliche ist, zeigt das Vorhandensein z. B. im Deutschen (Wackernagel a. a. O.) sowie im Finnischen.

Digitized by Google

wo man, wie z.B. in dem obenerwähnten *impleta tempora*, einen Ausdruck vor sich hat, der zugleich Nominativ, also Subjektkasus und Akkusativ, Objektskasus, sein kann, annehmen darf, dass das Sprachgefühl trotz dem Zusammenfall der Form die beiden Kasus als etwas Getrenntes empfindet, m. a. W. das Subjekts- und Objektsverhältnis auseinanderhalten kann. Ich möchte die Frage in der Richtung beantworten, dass diese Unterscheidung besteht.[1]

Ausser drei römischen haben wir oben zwei afrikanische Belege kennen gelernt. Der Boden Afrikas hat uns mehrere Beispiele geliefert, die ich hier im Zusammenhang behandeln will. Wichtig, weil mit Sicherheit in vorchristlicher Zeit abgefasst, ist die folgende Inschrift: CIL. VIII 23,833 (= Dessau 9395): *templum Mercurio f. civitas Gallesis sufetes Arvi et Marcius Celeris. f. scripsit satur. Celeris f. structores C. Manium et G. Aemilium*[2]. Dieser Beleg ist auch insofern bemerkenswert, als wir hier in dem prädikativen Teile des Akk. absol. ein Nomen agentis anstatt eines Partizips haben. Ein Partizipium Präsentis haben wir dagegen CIL VIII. 132: *D. M. S. L. ... Clodi filius v(ixit) a(nnis) LXX curantes filios eius. O. T. B. Q. T. B. Q.* Dem oben angeführten absoluten Akk. lässt sich folgende Mischkonstruktion, ebenfalls mit Part. Präs., zur Seite stellen: CIL. VIII 23,834, eine Inschrift, wo im Akk. absol. ebenfalls *structores* vorzukommen scheint: *curatoribus Saturum Rogatu(m) Brutione Maniu(m) Nampamone(m) Valente Celeris (filio) stru(ctores)* [vgl. 23.833!] *Rufu(m) Imilcone(m)*. Zu dem Ausdruck *curantes filios* wieder kann folgende Inschrift

[1] Dazu zwingt mich auch mein lebendiges Sprachgefühl im Finnischen, wo es Objekte mit nominativischer Form gibt. Vgl. später die Beispiele aus den modernen Sprachen, in denen, obschon eine Unterscheidung der Nom.- und Akk.-Form nicht besteht, doch die Form in einigen Fällen ganz betimmt als Kasus der Unterordnung (Akk.) empfunden wird. Vgl. auch Uhlenbeck über Aktivus und Passivus, I. F. 12, 170 ff.

[2] Aus ähnlichen Gründen wie in *salvos communipulos* ist hier keine Mischkonstruktion anzunehmen. Diese Bemerkung wegen des -m des Subjektteiles der absol. Konstr.

Digitized by Google

angeführt werden: CIL. VI 2841 (aus dem Jahre 239 n. Chr.) v. 5: *curantibus Adiab. Pudentem et Argium Lupum.* Wie später (S. 29) gezeigt werden soll, ist das Part. Präs. eine innerhalb des absoluten Akkusativs äusserst seltene Form. Das Nebeneinander von *curantibus*, *curantes* und *curatoribus* verglichen mit *structores* beweist, dass Part. Präs. und Nomen agentis Bildungen sind, die einander sehr nahekommen und unter Umständen ganz gleichwertig geworden sind [1].

Äusserst wichtig ist folgendes Beispiel aus Afrika: CIL. VIII 8924: *Iunoni ceterisque diis immortalibus gratiam referens quod coadunatis secum militibus D. D. N. N. invictissimorum . . . ex Mauret. Caes. quam etiam de Sitifensi adgressus quinquegentaneos rebelles caesos multos etiam et vivos adprehensos sed et praedas actas repressa desperatione eorum victoriam reportaverit Aurel. Litua. V. P. P. P. M. Caes.*

Von grosser Wichtigkeit ist die Zeitfrage. Wie schon die Abfassung der ganzen Inschrift zeigt, haben wir es mit einem Beleg aus vorchristlicher Zeit zu tun. Es ist aber möglich, eine viel exaktere zeitliche Feststellung zu machen, weil wir durch einen glücklichen

[1] Als weitere Belege mögen angeführt werden: *curatoribus:* CIL. VI 1625, b. CIL. VIII 18810; 25702; 26493; 26604; 16609; 26615; 27763; *curatore* CIL. VIII 26579; 25845; *curantibus* CIL. VIII 25895; 27500; 27503; 27505; *curante* CIL. VI 1648; 1691, 26; 1242; CIL. VIII 18799; 27489; 27503; 27550. CIL. VI 1199: *imperante d.n. . . . Justiniano . . .* zeigt, dass man neben *imperatore* im Abl. absol. auch *imperante* gebraucht hat. Nebenbei sei hier darauf hingewiesen, dass in den indischen periphrastischen Bildungen sowohl Partizipia als Nomina agentis vorkommen. So z.B. das periphrastische Futurum mit Nom. ag. auf-tar und asmi, vgl. Whitney § 947, Thumb § 574. Im Pali, vgl. Geiger 136, wo auch das Part. Präs. in periphrastischen Bildungen vorkommt. Auch im Griechischen können Nomina agentis in der Stellung von Partizipia in dem absol. Genit. stehen, so z.B. Sophokles Oidip. Tyr. 964—67: *φεῦ φεῦ, τί δῆτ' ἄν, ὦ γύναι, σιωπῶιτό τις | τὴν Πυθόμαντιν ἑστίαν, ἢ τοὺς ἄνω | κλάζοντας ὄρνεις, ὧν ὑ ψ η γ η τ ὼ ν ἐγὼ | κτενεῖν ἔμελλον πατέρα τὸν ἐμόν.* Vgl. noch 1260 sowie Oid. Col. 1587.

Digitized by Google

Zufall eine zweite von demselben Aurelius Litua gestiftete Inschrift in CIL. VIII 9324 haben: ..... *cum omnibus militibus D. D. n. n. Diocletiani et Maximiniani Augg regressus Aurel Litua . . . posuit* Die Abfassungszeit der letzteren Inschrift muss, wenn man annimmt, die Stiftung habe nicht lange nach den in der Inschrift besprochenen Ereignissen stattgefunden, zwischen den Jahren 286 und 305 n. Chr. liegen, weil ja in dem letztgenannten Jahre Diocletianus und Maximinianus beide von der Regierung zurückgetreten sind. Da die oben besprochene Inschrift CIL. VIII 8924 von demselben Manne gestiftet ist, muss sie ungefähr in dieselbe Zeit verlegt werden, und demnach kann festgestellt werden, dass in dieser Inschrift ein Beleg aus der Zeit um 300 nach Chr., also beträchtlich später als der erste aus Rom gefundene vom Jahre 238 und fast gleichzeitig mit CIL. VIII 4551 *impleta tempora*, vorliegt.

In dieser in einem recht korrekten Latein abgefassten Inschrift stehen nicht weniger als drei absolute Akkusative nebeneinander. Die gehäuften absoluten Konstruktionen sind auf Inschriften keineswegs häufig, da wir es meistens mit kurzen, ganz formelhaften Ablativi absoluti zu tun haben (mehrere Abl. absol. nebeneinander z. B. CIL. VIII 21014 v.d. J. 342). Bemerkenswert ist noch, dass die drei absol. Akkusative neben einem absoluten Ablativ *repressa desperatione eorum* stehen. (Vgl. S. 33 ff.) Auch ist zu beachten, dass der Herausgeber im CIL. keinen Akk. absol. annehmen will, indem er sagt: »post rebelles videtur excidisse post». Eine solche Annahme ist aber ganz unnötig: auch ohne den Zusatz *post* ist die Abfassung klar und verständlich. Demnach muss ich diesen Erklärungsversuch, der sich ganz natürlich angesichts der relativen Unbekanntheit mit dem Akkusativus absolutus und der recht zahlreichen Fälle, wo ein absoluter Ablativ mit einem Präpositionsausdruck ersetzt worden ist[1], zuerst aufdrängen kann, mit aller Entschiedenheit zurückwei-

[1] So z. B. CIL. VIII 18219; 18572; 20366; 21486; 22619. Auch in der Literatur, z. B. Jordanes Rom. 14, 4: *nam post exactos reges*, 17, 3: *post assertam a Manlio faciem restitutamque a Camillo* — —.

Digitized by Google

sen. Selbstverständlich kann übrigens als Erklärung des Akk. absol. an Ellipse irgendeiner Präposition niemals gedacht werden.

Die Ansetzung eines Akkusativus absolutus in dieser Inschrift wird noch sicherer dadurch, dass wir Beispiele von dem Wortlaut nach sehr ähnlicher Konstruktion in gleichartigem Zusammenhang auch anderswo aufbringen können [1].

Ausser in der hier genannten Inschrift kommt das Verbum *adpraehendere* in der Bedeutung »ergreifen», »gefangen nehmen» mehrmals im absoluten Akkusativ vor [2]. Diese Vergleichsstellen sind m. E. insofern wichtig, als sie zeigen, dass wir es in dieser Inschrift in den Ausdrücken *rebelles caesos* und *adpraehensos* nicht mit einzeln dastehenden Konstruktionen zu tun haben, sie sind vielmehr als geläufige Ausdrucksweisen zu betrachten. Andererseits ist die hier mitgeteilte Inschrift auch in der Hinsicht wichtig, dass sie zu den vielen bei Gregor vorkommenden Belegen eine Parallele aus viel früherer Zeit gibt. Das beweist aber, dass diese Konstruktion in einem solchen

[1] Zu dem *caesos*, das natürlich als mit einem *occisos* gleichbedeutend angesehen werden muss, lässt sich vergleichen Jordanes Getica 135, 19: *non minore tropeo de Francis per Ibbam, suum comitem, in Galliis adquisivit plus triginta milia Francorum in proelio caesa.* Dazu mit *occidere:* Mulomedicina Chironis 61, 6: *alii quidem dixerunt catulum lactantem occisum pilatum extenteratum sine intestinis decoctum in aqua, similiter in eadem aqua mixtum mel, quod satis videbitur, ex eo potionare morbidos oportere* und Jord. Romana 6, 29: *nam Arbaces praefectus Medorum Sardanapalum occisum regnum eius invasit et in Medos deduxit.* Vgl. auch Jord. Rom. 37, 30.

[2] Einige Parallelstellen mögen hier angeführt werden: Greg. Tur. H. F. VII 321, 28: *Sed cum Agerico Veridunense episcopo haec nuntiata fuissent, misit ad conpraehendendum eam. Quam adprehensam et ad se adductam, iuxta id quod in Actibus legimus apostolorum, cognovit in ea inmundum spiritum esse phitonis.* In der Bedeutung »anfassen» kommt das Wort z. B. Greg. Tur. Liber de Miraculis B. Andreae 843, 34 vor: *Sed sanctus apostolus nimis de his admirans, ascendit in cubiculum quo mulier decubabat, et facta oratione, adpraehensam manum eius ait.* Die übrigen Belege von *adpraehendere* sind Greg. Tur. H. F. III 128, 1; 134, 6; V 231, 25; VI 278, 33; VIII 355, 8; X 424, 14. M. B. A. 838, 24; 845, 10.

Digitized by Google

Zusammenhang bei Gregor nicht als etwas Sonderbares, sondern als etwas der Sprache schon vor geraumer Zeit Geläufiges anzusehen ist. Das hier Angeführte möchte uns zeigen, wie schwierig und von glücklichen Zufällen abhängig es ist, hinter den Worten und Sätzen den wirklich lebendigen Sprachgebrauch zu erblicken, zumal was die meist ganz kurzen und stereotypen Inschriften betrifft.

Zeitlich nicht sicher festzustellen ist auch CIL. VIII 4372: *post multum temporis intervallum reliquias recollectas tumulum tibi constitui.* Mit dieser Inschrift muss C. I. L. VIII 4373 verglichen werden, wo wir einen Ausdruck: *post reliquias recollectas* finden. Fraglich ist aber doch, ob wegen des *post* in CIL. VIII 4373 in 4372 auch ein *post* suppliert werden muss. Es fragt sich vielmehr, ob nicht in dieser Inschrift das *post* von dem Steinmetzen wegen des vorhergehenden *post* falsch eingeschoben worden ist.

Ein Beispiel etwas von dem Gewöhnlichen abweichender Art haben wir in CIL. VIII 2185 = Diehl 2285: (*cuius exi*)*miam bonitatem et prudentiam non solum parentes, verum etiam finitimi doluerunt. quam ob rem fili dulcissimi patri rarissimo HS.N.V.M. eiusdem memoriae posuere sepulchrum. incolumes parentes. Manes estote boni.* Hier steht in dem prädikativem Teil ein Adjektiv anstatt des gewöhnlich vorkommenden Partizips. Der Form nach könnte zwar in den Worten *incolumes parentes* zuerst an einen Nominativus absolutus gedacht werden. Angesichts der Ähnlichkeit mit Ausdrücken wie *salvis commanipulis* und *salvos commanipulos*, in denen auch ein Adjektiv im absoluten Akk. auftritt (dies ist auch der Fall Mulom. 240, 2: *equam supinam, sic ut caput eius supinum sit. deinde fovebis fovitionibus caldis ipsam vulvam* und 204, 28: *fasciolam et lamnam tollere nolito, nisi sanam cicatricem;* dazu noch Jordanes Getica 127, 9: *hodieque sunt in Moesia regionem incolentes Nicopolitanam ad pedes Emimonti gens multa, sed paupera et inbellis nihilque habundans nisi armenta diversi generis pecorum et pascua silvaque lignarum; parum tritici citerarumque specierum terras fecundas*) bin ich geneigt, Harry Armini beizustimmen, der Eranos 1926 fasc 1. hier einen Akk. absol. annimmt. Vielleicht wird

Digitized by Google

durch diese Annahme die immerhin nicht ganz klare Inschrift am besten erklärt [1].

Aus christlicher Zeit ist die afrikanische Inschrift Diehl 2471 A: *votum completum deo gratias agamus!* Hier haben wir einen dem oben behandelten *ossa relata* analogen Fall, wo sowohl mit Parataxe, indem die Worte *votum completum* soviel wie *votum completum est* bedeuten, als mit Akkusativus absolutus gerechnet werden kann. Das mehrmals (z. B. CIL. VI 101, 116, 117, 180, 980, 660, 692, 703, CIL. VIII 26464) vorkommende *voto suscepto* im absoluten Ablativ kann m. E. dazu beitragen, dass die Annahme eines Akk. absol. in *votum completum* viel für sich hat. Jedenfalls ist die Wortstellung einer derartigen Annahme sehr günstig, da der absolute Akkusativ meistens v o r dem Hauptverbum vorkommt. Wenn die Worte, wie mir scheint, absolut aufzufassen sind, ist natürlich von einem absoluten Akkusativ, nicht von einem Nominativus absolutus zu sprechen.

Alle bisher mitgeteilten Belege des Akkusativus absolutus sind stadtrömischen oder afrikanischen Inschriften entnommen. Aber auch aus Gallien können wir ein Beispiel anführen: C.I.L.XIII 1978: *D.M et memoriae aeternae Apricli Prisciani consistentis Lugudani pertinentis ad collegium fabrorum r e d e m p t o s h o n o r(e s). q u a e s t o r (ios) exserc art. cret. fecit. sibi vivos et ti* .... Zeitlich kann diese Inschrift nicht mit Sicherheit festgestellt werden, es ist aber interessant zu konstatieren, dass die Konstruktion des Akkusativus absolutus auch in Gallien eingebürgert war. Dies stimmt bestens damit, dass der Akkusativus absolutus, wie aus den vielen bei Gregor vorkommenden Beispielen und dem Weiterleben in den romanischen Sprachen hervorgeht, eine dem gallischen Latein geläufige Konstruktion gewesen ist. Anstatt eines absoluten Akkusativs *redemptos honores quaestorios* wird im CIL. von dem Heraus-

[1] Vgl. Diehl zur Stelle: *incolumes* utrum pertineat ad *parentes* an ad *filios* dubitat Gsell, sed id tantum admirationi est quod parentes etiam tum superstites erant.

Digitized by Google

geber ein absoluter Ablativ angenommen: »fortasse: *redempto s(ibi?) honor(e) quaestor(io)* (= summa honoraria quaesturae, scilicet collegi fabrorum soluta?). Dieses ist aber unwahrscheinlich.

In diesem Zusammenhang muss ich auf einige Inschriften aufmerksam machen, die, obwohl keineswegs für die Ansetzung eines absoluten Akkusativs sicher, hier nicht fehlen dürfen.

CIL. VI 3076 lesen wir: *Rubrius Dexter sebaciaria fecit mense Maio nomine Claudi nati o m n i a t u t a salvo emitulario feliciter.* In dieser Inschrift, die vielleicht aus dem Jahre 226 oder 229 stammt, ist es m. E. nicht unmöglich, in *omnia tuta* einen absoluten Akkusativ anzunehmen. Derselbe Ausdruck kehrt wieder in CIL. VI 3056, das aus dem Jahre 228 stammt: *Modesto et Probo coss (a 228) Iulius Maximus ... Diodori sebaciariam feci M Ianuarium o m n i a t u t a Faus coss tralatus M Decembre.* Dazu ist noch CIL. VI 3056 zu vergleichen: *... scripsi quarto kal. Junias — t u t a — ago gratias emitulario.* Der Ausdruck *omnia tuta* kommt, allerdings am Ende der Inschrift, vor in CIL. VI 3079: *Coh VII vig. Antoniniana Aviti Planius Saturninus sevacia tuta fecit salvis commanipulis suis mense Aug. o m n i a t u t a.* Das Vorhandensein eines absoluten Ablativs in *salvis commanipulis* in derselben Inschrift steht der Annahme eines absoluten Akkusativs in *omnia tuta* durchaus nicht im Wege. Ich erinnere an die Inschrift CIL. VIII 8924 und verweise auf die Ausführungen auf S. 34. Eine sichere Entscheidung ist m. E. hier nicht zu fällen.

Schwierigkeiten bereitet auch die folgende Inschrift, CIL. VI 13830^{c} = Buecheler, CEL. I 497: *cuius reliquias cinerum hic ossa sepulta pie nunc blandae memoriae quiescit*, wozu Konjetny 320 folgendes bemerkt: *reliquias* asyntacton pro nominativo: *cuius reliquiae cinerum hic* (scil. positae sunt) *ossa sepulta etc.*

Um nun kurz zusammenzufassen, ist das Ergebnis der Betrachtung der inschriftlichen Belege zunächst folgender Art:

1) Der erste, wie es scheint, sehr wahrscheinliche Beleg für den Akk. absol. stammt aus dem Jahre 238 n. Chr. Jedenfalls haben wir in CIL. VIII 8924 und 4551 aus der Zeit um 300 n. Chr. in keines-

Digitized by Google

wegs nachlässig abgefassten Inschriften Beispiele des Akk. absolutus, die keine andere Deutung zulassen. Aus heidnischer Zeit ist auch CIL. VIII 23833. Die übrigen Beispiele sind zeitlich nicht sicher festzulegen, doch angesichts des relativ späten Auftretens des Akk. absol. in der Literatur eher später als früher denn die obengenannten, oder sie sind nachweisbar aus christlicher Zeit. Der Akkusativus absolutus ist also eine sprachliche Erscheinung, die, soweit wir aus dem Material schliessen können, im 3. nachchristlichen Jahrhundert einsetzt, um dann mit der Zeit häufiger zu werden.

2) Parallelen von Belegen aus ähnlichem Zusammenhang und mit ähnlichem Wortlaut, sowie das Auftreten auf Inschriften machen es wahrscheinlich, dass der Akkusativus absolutus eine der gesprochenen Sprache angehörige, wenn auch nicht vulgäre, so doch nicht der Literatursprache allein zukommende Konstruktion ist. Dazu kommt noch das Zeugnis der romanischen Sprachen, von denen später die Rede sein wird.

3) Von den mitgeteilten Beispielen stammen 1 aus Gallien, 3 aus Rom, die übrigen aus Afrika. Angesichts dieser Verteilung der Beispiele ist die von Marius Ferotin, Revue des questions historiques oct. 1903 aufgestellte Behauptung, dass der Akkusativus absolutus besonders in Spanien häufig gewesen sei (eine Behauptung, die sich nur auf die viel späteren Zeiten stützt, wo in der spanischen Literatur absol. Akkusative oft belegt sind, vgl. S. 90), ohne weiteres hinfällig.[1] Vgl. auch Löfstedt 158 sowie P. Geyer, Die wirkliche Verfasserin der Peregrinatio Silviae ALL. 15, 246. Im Gegenteil könnte das Verhältnis der Beispiele auf einen »Afrikanismus» hinweisen; doch mit diesem ist viel Unfug getrieben worden: die relativ grosse Menge der afrikanischen Belege möchte ich aber daraus erklären, dass aus den in späterer Kaiserzeit besonders blühenden Provinzen des nördlichen Afrika gerade aus den späteren Jahrhunderten, mit

[1] Der dem spanischen Latein eigentümliche Zusammenfall des Nom. und Akk. kann für die Entstehung des Akk. absol. nicht verantwortlich gemacht werden. Vgl. S. 128.

Digitized by Google

vielen anderen Teilen des römischen Reiches verglichen, eine ungeheure Menge von Inschriften auf uns gekommen ist. Dazu kommt noch das Zeugnis der romanischen Sprachen, das die Erscheinung keinesfalls als einen Afrikanismus erklären kann.

4) In dem Akkusativus absolutus haben wir eine Konstruktion, die, wie es vorläufig scheinen muss, als dem absoluten Ablativ gleichwertig anzusetzen ist. Fast in sämtlichen bis jetzt angeführten Belegen konnten wir anstatt des Akkusativs einen Ablativus absolutus erwarten. Auf die dennoch existierenden Unterschiede zwischen den beiden Konstruktionen, sowie auf das Gemeinsame derselben wird später eingegangen werden.

5) Der Akkusativus absolutus kommt, wie auch der Abl. abs., sowohl mit Part. Präs. als mit Part. Perf. im verbalen Teile der Konstruktion vor. Hier besteht jedoch ein bedeutender Unterschied, über den später zu berichten sein wird. In dem prädikativen Teile kann, ganz wie im Abl. abs., neben dem Partizip ein Adjektiv oder ein Nomen agentis erscheinen.

Digitized by Google

Zweites Kapitel:

Der Akkusativus absolutus in der spätlateinischen Literatur.

Nach der Behandlung der inschriftlichen Belege für den Akk. absol. wollen wir unsere Aufmerksamkeit den literarischen Denkmälern zuwenden. Dabei ist es angebracht, die Übersicht in zwei Teile zerfallen zu lassen. Zuerst werden wir die bei den verschiedenen Verfassern vereinzelt vorkommenden Fälle sowie diejenigen, die als mehr oder weniger zweifelhaft einer näheren Besprechung bedürfen, durchmustern und erst dann mittelst aller vorhandenen Beispiele von dem Gebrauch und den Besonderheiten des Akkusativus absolutus ein Bild entwerfen.

Der erste Verfasser, bei dem man einen absoluten Akk. angenommen hat, ist *Lucifer Calaritanus*[1] († ca. 370 n. Ch.). Die erste der drei in Betracht kommenden Stellen ist de s. Athanasio II 32, p. 204, 31 (um 360): *dicentem itaque istum serpentem per te ad nos: »magis eritis iusti, si fuderitis sanguinem iustum, magis eritis beati, si apostolicam evangelicamque anathematizantes fidem Arrianam, susceperitis perfidiam« calcatur (sc. serpens) propitio deo in te quidem iam a nobis fallaciam ipsius scientibus.* Nach Horn 79 ist die Stelle so aufzufassen, dass hier ein Konstruktionswechsel vorliegt, der darin besteht, dass eine ursprünglich aktivisch gedachte Konstruktion in eine passivische übergegangen ist; das ist natürlich durch die lange eingeschobene Rede bedingt und erleichtert worden. Auch der Umstand, dass hier ein Partizip Präs. vorkommt, kann m. E. geeignet sein, es wahrscheinlich

[1] Zu Sprache und Stil: W. Hartel, Lucifer von Cagliari und sein Latein. ALL. 3, 1—58. Ausgabe von demselben in CSEL. 14.

Digitized by Google

zu machen, dass wir es hier mit keinem regelrechten Akk. absol. zu tun haben.

Ebenso unsicher ist der Akk. absol. an der folgenden Stelle: de non parcendo in Deum delinquentibus 5, 218, 11: *in libro secundo Paralipomenon Amasiam regem Judae commonitum a deo per prophetam, ne ex filiis Israhel quos centum millibus talentis argenti conduxerat secum fuissent profecti ad bellum, propterea videlicet quod deus dereliquisset Israhel, quoniam quidem dereliquissent deum et idolis servissent, obtemperavit rex prophetae verbis.* Auch hier dürfte Horn mit seiner Bemerkung S. 79 das Richtige getroffen haben: »Hochpathetisch hat der Verfasser mit einem Objekt begonnen. In seiner leidenschaftlichen Sprache drängen sich aber die Vorstellungen fast mit einander, und dies hat bewirkt, dass er bald den Faden verloren hat, und am Ende das Ganze in der Frage *obtemperavit rex prophetae?* gleichsam zusammenfasst. Ursprünglich hatte ihm wohl ein *commovere potuit* oder dgl. vorgeschwebt.» Der Fanatismus, der zornige unbeugsame Mut Lucifers bestimmt, wie Hartel bemerkt hat, auch den Ton seiner Rede. Wenn beim Affekt überhaupt Anakoluthien und Entgleisungen vorkommen, mag es nicht verwundern, dass sie auch hier angenommen werden können, und solche sind, wie Hartel 55 bemerkt hat, in Lucifers Stil etwas überaus Häufiges. Hier möchte ich für Akkusative dieser Art, obschon eine Benennung an und für sich nicht viel aufklären kann, den Namen Akkusativus pendens vorschlagen, dies im Anschluss an ähnliche Verhältnisse beim sogenannten absoluten Nominativ.

Die dritte Luciferstelle ist de non parc etc. 22, 227, 21: *sed ad ista adolescentem non intendentem vocavit matrem.* Hier kann zwar von keiner Anakoluthie die Rede sein, der Umstand jedoch, dass hier ein Part. Präs. steht, macht es, weil die Stelle dann ganz vereinzelt als Vertreter eines beim Akk. absolutus überaus seltenen Typs dastände, wie mir scheinen will, in hohem Masse unwahrscheinlich, dass wir es hier mit einem Akk. absol. zu tun hätten. Vielleicht hat Hartel, (trotz ALL 3, 42) mit seiner Änderung *adolescente ... intendente* das Richtige getroffen.

Digitized by Google

Aus etwas späterer Zeit ist das folgende aus *Cyprianus* Heptateuch in CSEL. 23, 90, v. 972 f. angeführte Beispiel:

> circite perpetua volucris dum volvitur annus
> *divisos* in trina *modos* sollemnia vobis
> septeno servanda die, quo mollia ius est
> azyma triticeo gaudentes sumere farre.

Das Gedicht ist in der Zeit 397—425 abgefasst.

Bei *Victor Vitensis* (Ende des 5. Jahrhunderts)[1] lesen wir I, 20: *hic enim panis ut ad tantum decorem splendoris venisset et mensae regiae necessarius haberetur, discussa spuria furfuris ex massa similaginis, conspersus per aquam transivit et ignem.* Dies ist die Lesart der Handschriften, der auch Halm in seiner Edition in den Monumenta German. Hist. folgt. Mit Petscheneg gegen sämtliche Handschriften *spurcitia* zu schreiben, ist m. E. nicht angebracht. Für die Annahme eines absoluten Akkusativs spricht noch der Umstand, dass diese Stelle bei Victor keineswegs vereinzelt ist. An einer zweiten Stelle, II, 32, haben wir ein m. E. ganz einwandfreies Beispiel des Akkusativus absolutus: *ad quos aliquando data ingentia munera Mauris, dormientibus Wandalis, vix clam admissi sumus intrare.* Es muss bemerkt werden, dass Halm in seinem Index diese beiden Stellen unter dem Titel *Participia absoluta* anführt. Das ist insofern irreführend, als sie damit auf eine Linie gestellt werden mit Ausdrücken wie z. B. I, 29: *qui (numerus) paulatim deficiens, nunc tres tantum esse viderentur, II 40: cognoscentes qui aderamus ... contritum est cor nostrum.* Dies sind Fälle, die mit dem absoluten Akkusativ an sich nichts zu tun haben, sondern als Nominativi absoluti bezeichnet werden müssen. Wenn an den oben angeführten Stellen ein absolutes Partizipium angenommen wird, ist es entschieden als Akk. absol. aufzufassen. Bei Victor muss noch als dritte Stelle III, 4 (in dem Edikt des Königs Hunerich) notiert

[1] Ausgabe von Halm, M. G. H. Auct. antiqu. T. III, 1.

Digitized by Google

werden: *postmodum universos constat fuisse commonitos, s p a t i a t e m p o r i s p r a e r o g a t a mensuum novem novae contentioni, si quid ab eorum proposito posset aptari, ut ad Kalendas Februarias anni octavi regni nostri sine metu aliquo convenirent.* Halm liest hier *spatio ... praerogato* im Anschluss an L. *spacio pr*, führt aber auch im Index die Lesart B.R.Vp. *spatia ... praerogata* an. Obschon der Sing. besser passt, ist der Plur. doch an dieser Stelle keineswegs unmöglich.

Bei *Ennodius* (473—521)[1] lesen wir 176, 36: *quotiens innoxiis potionibus egisti, ut de manu tua mortem securus acciperet? c a p t a t a s i t i s t e m p u s e t b i b e n d i n e c e s s i t a t e m, forte ut citius letum porrigeres exorabat...* Bei diesem Beispiel ist zu beachten, dass wir *captata* sowohl auf *tempus* wie auf *necessitatem* bezogen vorfinden. Dies ist insofern wichtig, weil man einem bei einem Verfasser einzeln vorkommenden Fall mit auslautendem -m keine grosse Beweiskraft zuschreiben kann. Dadurch aber, dass hier *captata* als Bestimmung zu *tempus* u n d *necessitatem* gehört, wird einerseits *necessitatem* als Akk. absol. gesichert, andererseits gewinnen wir hier einen neuen Anhalt dafür, dass die schon öfters angeführten Beispiele mit Pl. Neutr. als Akkusative aufzufassen sind. Dies ist von Wichtigkeit, weil dann p. 189, 42 kein einzeln vorkommender Akkusativus absolutus angenommen zu werden braucht: *His dictis d i m i s s a m f r a t r i b u s c e l l u l a m, quos ibidem praedicti amor congregaverat, apud Lirinum improvisus adparuit.* An den beiden Stellen mit Vogel einen Akkusativus absolutus anzunehmen, wird m. E. durch nichts verhindert[2] 208, 5 dagegen: *electus est locorum situs, — — — providentes ne — — —*, das von Vogel im Index unter »Accusativus absolutus pro ablativo absoluto», allerdings mit Unsicherheit, angeführt wird, ist es unmöglich, an einen Akkusativus absolutus zu denken. Der Beleg gehört

[1] Ausgabe von Vogel, M. G. H. Auct. antiqu. T. VII.

[2] Auch können diese Annahme einige Parallelen stützen: Jord. Get. 107, 21: *qui quattuor filios domi dimissos ... Thorismud et Theodericum participes adsumit.* Greg. M.B. Andr. 828, 17: *et dimissum apostolum, dicebant*, vgl. auch 843, 24. Zustimmend auch Hartel. ALL, 3, 42.

Digitized by Google

in die grosse Erscheinung des Nominativus absolutus und wird bei der Besprechung desselben erwähnt werden. [1]

Pass Barth 6 (L—B 127, 16) lesen wir: *si quadraginta dies transactas non esurisset.* Dieses Beispiel wird von Horn 85 als Akkusativus absolutus angeführt. Vielleicht ist jedoch auch eine andere Deutung möglich, indem man in *quadraginta dies transactas* eine durative Zeitbestimmung erblicken könnte. Es steht eben bei *dies* eine solche, wie Löfstedt 51 dargetan hat, gewöhnlich im Akkusativ. Die Grenze freilich zwischen dieser und einem absoluten Akk. ist nicht leicht zu ziehen. Ein Beispiel, wo die Zeitangabe nahe an den absoluten Kasus gerückt ist, haben wir Diehl 1354a: *Bellicia fedelissime virgo in pace IIIIX calendas benturas Septembres.*

Zu dem früher aus der Poesie angeführten Beleg können wir noch einen weiteren hinzufügen, der sich CSEL 23, 234 im v. 94 der Genesis des *Hilarius* findet:

Instructos ignes caelo, pater optime, terras
excolere adgrederis et munere donas opimo
regna hominum pecudumque larem requiemque volucrum.

Dieser Beleg, der einer der allerdeutlichsten ist, bildet metrisch eine gute Parallele zu dem *ossa relata* in CIL VI 2938.

CSEL. 35, 672, 16 (Exemplum suggestionis Germani et Johannis episcoporum Felicis et Dioscori diaconorum et Blandi presbyteri): haben wir auch einen Akk. abs.: *Scampis nos positos, post missas hora cenatoria Stephanus et Leontius uu. ss. ab imperatore missi in occursum venerunt.*

In der *Peregrinatio Aetheriae* [2] (Mitte des 6. Jahrh. [3]) kommt folgendes Beispiel vor: 5, 11 *Ac sic ergo visa loca sancta om-*

[1] Vitae Patrum III 97 (Migne 73, 778 B.) :*quas utrasque senex concovatas* ist kein Akk. absol., weil die Akkusative von dem Verbum abhängig sind.

[2] Ausgabe von W. Heräus 1908 in der »Sammlung vulgärlateinischer Texte» herausgegeben von W. Heräus und H. Morf», Nr 9.

[3] So Karl Meister, Rh. Mus. 64, 337 ff., dem Löfstedt 6 und andere von ihm angeführte Kenner der spätl. Literatur beistimmen.

Digitized by Google

n i a, quae desideravimus, nec non etiam et omnia loca, quae filii Israhel tetigerant eundo vel redeundo ad montem Dei, visis etiam et s a n c t i s v i r i s, qui ibi commorabantur, in nomine dei regressi sumus in Faran. Hier ist es überaus wahrscheinlich, dass Löfstedt 158 zur Stelle mit der folgenden Bemerkung richtig geurteilt hat: »Obgleich *visa loca* auch im Nom. stehen könnte, ist es wahrscheinlich ein Akkus. abs. . . .« Eine andere Erklärungsmöglichkeit muss freilich erwähnt werden. Es könnte in den Worten *visa loca sancta* omnia ein Nominalsatz angenommen, die Stelle also parataktisch aufgefasst werden. Für diese Annahme könnte vielleicht die Wiederholung des *loca omnia* sprechen; es scheint nämlich eine solche Wiederholung des Nominalbegriffes im Akk. absol. im allgemeinen nicht vorzukommen. [1]

Bei allen bis jetzt besprochenen Schriftstellern sind die Belege für den Akk. absol. recht spärlich gewesen, einige Stellen haben auch eine andere Deutung erlaubt. Eine Schrift, die, obschon der Zeit nach mit den frühesten Schriftstellern, bei denen vom Akk. absol. die Rede sein kann, auf gleiche Linie zu stellen, in der Anzahl der darin enthaltenen Beispiele eine ganz besondere Stellung einnimmt, ist die sogenannte *Mulomedicina Chironis* [2] (um 400 n. Chr.). In dieser Schrift kommen nämlich eine beträchtliche Menge Beispiele vor, die bei der Besprechung des Akkus. absol. von Interesse sind. Alle einschlägigen Stellen sind bei Ahlquist 50 f. verzeichnet und angeführt, mit einigen hat es jedoch eine besondere Bewandtnis; zuerst mögen einige sichere Beispiele angeführt werden. So z. B. 34, 10: *superius autem in brachiolo v e n a s i n t e r c i s a s quomodo demonstrari, vulnerata numquam suffundet iumentum.* 253, 24 *c a r i o l a m e t g a l l a m c o n t u s a m, in vino offam facito et dato.*

[1] Prof. Löfstedt hält jedoch, wie er in einer Besprechung mit mir bemerkt hat, an dem Ansatz eines Akk. absolutus fest. Dies ist auch eben in Anbetracht des Umstandes, dass in der Peregratio auch Nominativi absoluti vorkommen, überaus wahrscheinlich.

[2] Ausgabe von Oder Teubner, Leipzig 1901, wonach die angeführten Beispiele zitiert sind.

Digitized by Google

Wir haben früher gesehen, dass es an einigen Stellen unsicher bleiben kann, ob wir es mit einem Akk. absol. oder mit einem Anakoluth zu tun haben. Dieser Gesichtspunkt darf natürlich bei einem Schriftsteller, der, wie der Verfasser der Mulomedicina, sehr häufig Anakoluthe bietet, nicht ausser Acht gelassen werden. Horn ist S. 80 geneigt 61, 6 ein Anakoluth anzunehmen: *alii quidem dixerunt catulum lactantem occisum pilatum exenteratum sine intestinis decoctum in aqua, similiter in eadem aqua mixtum mel, quod satis videbitur, ex eo potionare morbidos oportere*, wo nach Horn vielleicht ein *catulum dare morbidis oportet* vorgeschwebt hat. Auf gleiche Weise kann 137, 20 erklärt werden: *ficum, alii, rutam et folia olivae decocta in aquam, ex eo potione per triduo dato.* Dabei ist aber zu beachten, dass wir es in vielen Fällen (was auch in den genannten Beispielen der Fall sein kann) mit ganz formelhaften Ausdrücken der Rezeptsprache zu tun haben. Es gibt eine Menge Fälle, wo wir eine vorangestellte Akkusativkonstruktion, die die Zusammensetzung eines Medikaments oder dgl. bezeichnet, mit einem nachfolgenden *ex eo potionare oportet* oder dgl. vorfinden. Wenn wir Mulom. 247, 7 eine Stelle wie *spuman nitri, mel, crocum optimum, ex eo inunges* finden, kann dies m. E. gewissermassen mit solchen Akkusativkonstruktionen, in denen dem Nomen eine partizipiale Bestimmung beigegeben ist, verglichen werden, und ich möchte deshalb diese Fälle mit den von Ahlquist 39 behandelten auf gleiche Linie stellen: »In Rubriken der Rezepte und Aufzählungen der Stoffe steht oft ein Akkusativ durch eine Ellipse selbständig». In der Tat sind viele der Beispiele, die von Ahlquist als Akk. absol. verzeichnet sind, m. E. durch diese Annahme erst in das rechte Licht gestellt; es ist auffallend, wie diese Beispiele eben solchen Aufzählungen gleichen. So z. B. zu den oben angeführten noch 35, 16: *alii pilas marinas concarptas cum aceto et sale maceratas et fleminibus impositas, dixerunt flemen ex ea re dissugi et adsiccari posse.*[1] 202, 21, *ordeum solidum discoctum in aceto, usque dum discoctum sit, et resina eronalem,*

[1] Diese Erklärung ist m. E. der von Horn 80 vorzuziehen.

Digitized by Google

ex eodem ordeo in fumentum bis in die mittito 278, 24: *murrae: et thus masculum et pompoliga ex vino novo trita, ad vulnus discolum hoc uteris medicamento.*[1] Hierher auch mit vorangehendem Hinweis 249, 13.

Einige Beispiele erklären sich wiederum am besten folgendermassen: 60, 29: *catulum lactantem vivum in aqua fervente missum foris depilatum ibique decoctum, donec ossa eius remaneant, conditur eodem modo* erklärt sich m. E. (mit Horn 80) einfach durch die Heranziehung der nicht seltenen Erscheinung, dass bei passivischen Ausdrücken Akkusativobjekte stehen können. In dem oben angeführten Beleg und 61, 17: *tity mallum radicem in vino dulci decoctum, datur morbidis*, können die Verbalausdrücke unpersönlich aufgefasst werden, und bei solchen kommt diese Erscheinung, wie Löfstedt 291 f. dargestellt hat, ganz besonders vor. Die einleuchtende Erklärung Löfstedts zu zitieren, kann hier angebracht sein: »Sprachpsychologisch ist es wohl ohne weiteres klar, dass ein Objekt, das beim persönlichen Passivum ausgeschlossen war, beim unpersönlichen leichter eintreten konnte, da die Formen dieses letzteren für das weniger scharfe Sprachgefühl etwas mehr von der aktivischen Kraft bewahrt hatten, besonders insofern sie — rein innerlich gesehen — oft gewissermassen unseren »man»-Konstruktionen[2] ziemlich nahe kommen mussten. Und so ist denn diese typisch vulgärsprachliche Ausdrucksweise auch historisch ganz gut bezeugt, obwohl die Grenzen und das ursprüngliche Gebiet derselben noch nicht sicher festgestellt sind.»[3] Ein solches Beispiel ist ohne Zweifel Ennius fragm. 100: *praeter propter vitam vivitur*, wo, wie Wackernagel, Vorl. I, 146 zur Stelle bemerkt, der Akkusativ nicht von *praeter propter* abhängig gemacht werden kann. Folgendes Beispiel

[1] Zu solchen freistehenden Akk. vgl. auch Wifstrand, Palladiusstudien. Diss. Uppsala 1926, 32.

[2] Vgl. Aen. VI 179: *itur in antiquam silvam*, wo ein Beispiel solcher Ausdrucksweise vorkommt.

[3] Zur Erscheinung vgl. auch Ernout, Mem. Soc. Ling. 15, 290.

Digitized by Google

aus den Inschriften sei hier angeführt, Diehl 2103: *hic habetur reliquias martiris Bincenti.*

Es will mir scheinen, als ob wir die Grenzen dieser sowohl im Alt- wie im Spätlatein anzutreffenden Erscheinung etwas weiter ziehen müssten: es scheint überhaupt bei passivischer Konstruktion der Akkusativ in einigen Fällen vorzukommen. Die Beispiele sind, glaube ich, innerlich als den »man»-Konstruktionen gleichwertig anzusetzen, man könnte mit Wackernagel, Vorl. I, 146 sagen, dass die aktive Konstruktion festgehalten, bloss die Nennung des Subjekts unterdrückt worden ist. So können wir Augustinus CSEL 39, 143, 9: *ipsas portas aperiuntur* und 17: *ibi missas celebrantur*[1] (ja sogar bei *esse* 145: *ibi aquas calidas sunt* ist es gewagt; man kann dies verstehen, wenn man *esse* hier etwa »es findet sich, es gibt, man findet» interpretiert) erklären.[2] Angesichts dieser Belege bin ich geneigt, der Erklärung, die Horn 80 für Mulomedicina 12, 4 geben will, beizustimmen: *de visceribus cum mittere voles aut de inguina, dextra sinistra in singula femora e m i n e n t e s v e n a s, medio femore sagitta percutiuntur.* Horn 80 fasst die Stelle als ein Part. conj. auf, und dies scheint mir richtig zu sein.[3]

---

[1] Vgl. den von Löfstedt 292 angeführten Plautinischen Beleg Trin. 869: *mi advenienti hac noctu agitandumst vigilias.*

[2] Hierher möchte ich einige Fälle ziehen, wo wir ein Nomen im Nominativ als Subjekt und dazu ein partizipiales Prädikat im Akk. finden. So Diehl 1241: *locus Marcelli, sub reg sexte concessum sibi et posteris eius a beatissimo papa Ioanne.* 2954: *Petronia quae vixit annus — et Maria soror eius quae vixit annus VI depositas pridie idus Julias..benemerentibus in pace.* Jordanes Romana 15, 14: *Satricum adque Corniculum, Soraque et Alsium eorum urbes captas provinciaque effecta..*

[3] Löfstedt bemerkt, dass diese Konstruktionsweise sich auch im Mittelalter erhalten hat, so bei Alexander de Villa dei, Doctrinale 1264: *Matthaeum legitur, psalmos erat ante legendum.* Es sei hier nur nebenbei bemerkt, dass die Erscheinung auch in anderen Sprachen anzutreffen ist. So Aisl. Atlamál 80, 2: *lagat var drykkio.* Weitere Beispiele bei Detter 559. Auch im Slavischen kommt sie vor: Miklosich, Gramm. IV, 265. Ähnliches ist auch in einer nichtindogermanischen Sprache zu finden, im Finnischen, und zwar ist

Digitized by Google

Somit verringert sich die Anzahl der wirklich stichhaltigen Akk. absol. beträchtlich. Auch gibt es eine Menge von Fällen, wo es, auch wenn eine absolute Konstruktion angenommen wird, zunächst zweifelhaft sein muss, ob wir es mit einem Akkusativus oder einem Nominativus absolutus zu tun haben. Dies sind Fälle, in denen die beiden Kasus der Form nach zusammenfallen. Die Unterscheidung ist, besonders in einer Schrift, die wie die Mulom. zu anakoluthischen Ausdrucksweisen neigt, schwierig. Mit Recht bemerkt auch Ahlquist, 52, dass man bei den häufig vorkommenden Phrasen *haec omnia bene trita, commixta haec omnia, haec omnia tusa et crebellata* zweifeln kann, ob wir es mit einem Akkusativus oder einem Nominativus absolutus zu tun haben oder ob der Ausdruck nur als eine Formel der Rezeptsprache aufzufassen ist. Als Beispiel von Stellen, wo es zunächst schwierig sein wird, zwischen Nom. und Akk. zu entscheiden, kann etwa folgende angeführt werden: 223, 7: *sana vulnera ustionis curata, malagma caustica in dorso ponere oportet.*

Ein sicheres Beispiel haben wir aus dem Jahre 502 in den Akten der Synode zu Rom (p. 445, 13 in M. G. H. auct antiqu. T. XII:) *Et cum legeret, Cresconius episcopus Turdetinae ecclesiae surgens e consessa dixit: »Hic perpendat sancta synhodus, ut praetermissas personas religiosas, quibus maxima cura est de creando pontifice, eam in suam redegerint potestatem, quod contra canones esse manifestum est.«* Dieses Beispiel ist insofern interessant, als wir hier, die wortgetreue Widergabe der Worte des Cresconius vorausgesetzt, einen Beleg aus direkter Rede vor uns haben. Es muss auch darauf aufmerksam gemacht werden, dass wir einige Zeilen später in dem Briefe, der auf der Synode vorgelesen wurde, einen entsprechenden Ablativus absolutus haben, 446, 16: *Item Hormisda diaconus legit: »Ne quid confusionis atque dispendii venerabilis ecclesia sustineret, miramur praetermissis nobis quicquam fuisse temptatum, cum sacer-*

pas Passivum hier immer unpersönlich und wird regelmässig mit einem Objekt konstruiert. Dies aber zeigt, dass wir es hier mit einer Erscheinung, die zu den durch »elementare Verwandtschaft« im Sinne Wackernagels, Vorl. I. 5 zu beurteilenden gehört.

Digitized by Google

dote nostro superstite nihil debuissetis adsumere.» Hier haben wir also an zwei naheliegenden Stellen von demselben Verbum sowohl einen Akkusativus als einen Ablativus absolutus. Wenn nur eine ganz wortgetreue Wiedergabe der Reden angenommen werden könnte, wäre es nicht unmöglich, dieses Nebeneinander derart zu erklären, dass in der schriftlichen Urkunde, die auf der Synode vorgelesen wird, der Ablativus absolutus, in der eingeschobenen Bemerkung des Cresconius, die die wirklich gesprochene Sprache vertritt, der Akkusativus absolutus steht. Die Inschriftbeispiele (besonders die militärischen) haben gezeigt, dass derselbe eben als der lebendigen Sprache angehörig angesehen werden kann.

Bei *Cassiodorus*[1] (487—583) begegnen zwei Stellen, die hier besprochen werden müssen. Die eine ist 288, 24: *educavit enim liberos nulla discretione laudandos, pondere moderationis aequales, ingenii vivacitate consimiles et morum societate vere germanos, quorum infantia bonis artibus enutrita iuventutem quoque armis exercuit, formans animum litteris, membra gymnasiis*, wo sämtliche Codices mit *infantiam b.a. enutritam* einen Akkusativus absolutus bieten, der von Mommsen jedoch nicht in den Text aufgenommen worden ist. (Index, S. 511: »Apud Cassiodorum codices praebent accusativum absolutum sed fort. a librariis inculcatum».) Die Annahme der von den Codices gebotenen Lesart wird dadurch erschwert, dass wir einen bei Cassiodorus vereinzelt vorkommenden Fall von Akk. absol. erhalten würden. Die Möglichkeit einer solchen Annahme kann freilich nicht geleugnet werden. Wenn man sich gegen die Statuierung eines Akk. absol. sträubt, wäre die Stelle vielleicht so zu erklären, dass die Worte *iuventutem quoque armis exercuit* auf den vorausgehenden gleichartig gebauten Teil eingewirkt haben.[2]

[1] Ausgabe von Mommsen in M. G. H. Auct. antiqu. T. XII.

[2] In 170, 9 dagegen: *Quamvis a diversis regibus expetiti pro solidanda concordia aut neptes dedimus aut filias deo nobis inspirante coniunximus, nulli tamen aestimamus nos aliquid simile contulisse, quam quod germanam nostram, generis Hamali singulare praeconium, vestrum fecimus esse coniugium: feminam prudentiae vestrae parem, quae non tantum reverenda regno, quantum mirabilis*

Digitized by Google

Bei *Jordanes*[1] (Romana im Jahre 551, Getica in demselben verfasst, vgl. Mommsen, praefatio S. XIV—XV) kommen Beispiele für den Akk. absol. in grosser Menge vor. Die Fälle sind von Mommsen im Index seiner Ausgabe verzeichnet. Unter den 64 Beispielen sind nur 3 mit Part. Präs. konstruiert. So Romana 45, 21: *regina ... neminem scientem subterfugit;* vgl. S. 29. Die zweite Stelle lautet, Romana 50, 15[2]: *Gothi ... recrudiscentes animos ad bella consurgunt.* In diesen beiden Belegen waren die Akk. absol. fast einstimmig überliefert. Dasselbe kann aber von der dritten Stelle nicht gesagt werden: Getica 67, 17: *hic ergo certum temporis Amazonas commanentes confortati sunt. Amazonas* ist die Lesart von 3 Codices, 2 dagegen, L und A, bieten *amazones*, wogegen *amazon(a)e* von O.B. X.Y.Z. geboten wird. Die Stelle wird von Mommsen im Index unter den absol. Akk. angeführt. Unter *confortare* = fortiorem facere schreibt er jedoch *Amazonas ... confortati sunt*, ohne auf einen Akk. absol. aufmerksam zu machen. Ich muss gestehen, dass die Annahme von einem Akk. absol. hier nicht einleuchtend ist; man möchte lieber *Amazonas* mit *confortati* verbinden (*confortati* H.P.V.L. *confortatae* A.O.B. Y.Z.), was nicht durch die maskuline Form unmöglich wird wegen *egressi* gleich nachher, das auf die Amazonen bezogen werden muss. Demnach ist hier kein Akkusativus absolutus anzuerkennen, sondern *Amazonas commanentes* ist als Nominativ aufzufassen. Auch wenn wir die Lesart *amazones* des Ambrosianus und des Laurentianus, die obwohl mit grammatischen Interpolationen reichlich vermengt, doch an einigen Stellen das Richtige bieten[3], nicht annehmen, ist eine solche Deutung doch möglich, weil es auch andere Beispiele gibt,

possit esse consilio ist die akkusativische Form durch die vorangehenden *germanam .. coniugem* bedingt. Wir haben es also hier mit einer Perseverationserscheinung zu tun.

[1] Ausgabe von Mommsen, M. G. H. Auct. antiqu. T. V. Zur Sprache: Werner, Die Latinität der Getica des Jordanis. Diss. Halle 1908.

[2] Im Index steht 52, 14, was nicht richtig ist. S. v. *recrudiscere* kommt die richtige Belegstelle vor.

[3] Vgl. Mommsens Vorwort, S. XLIX.

Digitized by Google

wo bei griechischen Eigennamen von ähnlichem Typus ein Wechsel- as und -es im Nom. Akk. vorkommt. So im Thesaurus unter *Amazones*: Claud. 11, 32, Hier. ad Jovin. 2, 37. Hier lassen sich folgende Fälle anfügen, in denen wir einen Nominativ auf -as haben, Greg. Tur. Mir. B. Andr. 830, 36: *Haec eo dicente, d a e m o n a s, dato rugitu, evanuerunt ex oculis adstantium.* 836, 23: *Scribe Caesari, quia M a c h e d o n a s receperunt verbum dei et, contemptis idolis, Deum verum adorant.* Dazu noch CIL. VI 2817: *cives Dalmatas* (Nom.). Vgl. noch S. 59.

Bei *Gregorius von Tours*[1] (538—593) kommt eine sehr grosse Menge von Akk. absol. vor, wobei es bemerkenswert ist, dass diese Konstruktion in Werken verschiedener Art anzutreffen ist. Das häufige Vorkommen bei Gregor beweist, dass der Akkusativus absolutus im 6. nachchristlichen Jahrhundert eine dem gallischen Latein ganz geläufige Konstruktion war, was für die Beurteilung der romanischen Akk. absol. wichtig ist. Es erübrigt sich hier, Beispiele aus Gregorius anzuführen, weil dieselben bei der späteren Behandlung in grosser Menge herangezogen werden.

Auch aus der Zeit nach Gregor steht eine beträchtliche Menge von Belegen zu Gebote, wobei das Vorkommen von mehreren Belegen in recht kurzen Schriften für die Geläufigkeit der Konstruktion zeugen kann.

In der *Visio Baronti* (aus dem 7. Jh.) haben wir nicht weniger als 14 Beispiele, von denen ich hier einige anführe. Mit zwei Akk. absol. Scr. r. Merov. V 378, 8: *Sed ille frater, m a n u s s u a s ad latum suum e x t e n s a s, o c u l o s c l u s o s, coepit semivivus iacere.* Weiter 382, 14: *et, super pectus ipsius i n p r a e s s u m s i g n u m crucis, sanavit.* 387, 6: *Sed concitu cursu, a l a s e x p a n s a s, volatu veloci fugere coeperunt.* Auch ein Beispiel mit Part. Präs. kommt vor: 386, 6: *At ille, n u l l a m m o r a m t a r d a n t e m, advenit dicens.*

Mit dem *manus extensas* und *alas expansas* in der Visio Barontis vergleicht sich gut folgender Passus aus der *Historia Wambae* (7. Jh.) Scr. r. Merov. V 520, 23: *duo e ducibus nostris equis insidentes,*

[1] Ausgabe von Arndt und Krusch, M. G. H. Scr. rer. Merov. T. I.

Digitized by Google

protensis manibus hinc inde Paulum in medio sui constitutum, i n n e x a s capillis eius m a n u s, tenentes, pedisequa illum profectione oblaturum principi deferunt. womit sich *Vita Hugb.* (Mitte des 8. Jh.) Scr. r. Merov. VI 489, 1 vergleichen lässt: *In memoriam eternam erit iustus, et reliqua, statim e x t e n s a b r a c h i a c i r c a parietem, manus aptavit in maceriam.* Dazu noch *Vita Landiberti* (876) Scr. r. Merov. VI 370, 9: *His dictis, omnibus extra cubiculo eiectos, prostravit se terre, e x t e n s a b r a c h i a in cruce, orationem fundens cum lacrimis.*

Aus der *Passio Leudegarii* (7.—8. Jh.) möchte ich anführen Scr. r. Merov. V 316, 2: *quatinus, h o s p u t e i t e r r a m v e l l a p i d i b u s o b t u r a t u m, incognitum esset hominibus illius sepulcrum.* 318, 15: *et ipse, r e c e p t u m l u m e n, deserviret.* Die übrigen 6 Beispiele finden sich im Index verzeichnet.

In der oben zitierten Vita Landib. kommen insgesamt 9 Belege vor, von denen ich noch anführe: Scr. r. Merov. VI 361, 7: *A u d i t a o p e r a beatissimi viri, sub unius diei articulo iussit eum cum magna honore ad propriam sedem revocare.* Mit den früher erwähnten Ausdrücken *finitos annos* etc. lässt sich 370, 13 zusammenstellen: *que, c u r s u m b e a t u m c o n s u m m a t u m, reddedit spiritum.*

Je ein Beispiel kommt in der *Vita Usmari* sowie in der *Vita Erminonis* vor (beide 8. Jh.), 4 dagegen in der *Vita Corbiniani* (8. Jh., von Arbeo verfasst). In der *Vita Audoini* (8. Jh.) kommen 4 Belege vor, von denen sich Scr. r. Merov. V 564, 12: *tam rex et universus populus, c e l e b r a t a s v i g i l i a s, noctem totam in laudibus Domini peregerunt,* mit Greg. V. S. Mart. I 587, 18 vergleichen lässt: *v i g i l i a s q u e c e l e b r a t a s, sanitati est reddita.*

Ein Beispiel mit dem häufigen *adpraehendere* kommt ausser 3 anderen vor in der *Vita Amandi* (8. Jh.) Scr. r. Merov. V 435, 11: *inmundus spiritus unum e famulis, a d p r e h e n s a m m a n u m, trahebat ad mare.*

Aus der Zeit vom 8.—9. Jh. sind die *Passio Praiecti* sowie die *Vitae Bertilae* und *Sodalbergae*. Aus dem 9. Jh. dagegen die *Vita Filiberti* und die *Vita Aldegundae*, in denen einige Belege vorkommen.

Digitized by Google

1.

Wir haben schon oben den absoluten Akkusativ als eine der Bedeutung nach dem Abl. absol. gleichwertige Konstruktion kennen gelernt. Es gibt auch in der Tat eine Menge von Akk. absol., in denen diese dem gewöhnlichsten Typus des Abl. abs. entsprechen. Der regelrechte Typus des absoluten Ablativs wird dadurch gekennzeichnet, dass das Subjekt des Hauptsatzes nicht zugleich das Subjekt der absoluten Konstruktion ist. Einige Beispiele vom Akk. absol. dieses Typus seien mitgeteilt: Mulom. 34, 10: *superius autem ... venas intercisas,... vulnerata numquam suffundet iumentum.* 30, 17: *quem tumorem palpatum, intelliges carnem intus esse.* Jordanes Getica 101, 9: *sed non diu tenens regno praesumpto mox foederatos Gothos Romanosque ipse occiditur Arelato.* Getica 71, 15: *regina in partem Moesiae quae nunc a magna Scythia nomen mutuatum minor Scythia appellatur, transiens.* Greg. Tur. H. F. VIII 336,20: *data itaque sacramenta, dum recederet, visum est ei quasi ab igne circumdari.* IX 397, 14: *Ex hoc scandalum de diae in diae propagatum, tempus migrationis ... advenit.*

Wie ersichtlich, sind dies alles Fälle mit Part. Perf. Im absoluten Ablativ ist das Part. Präs. eine sehr häufige, im Akk. absol. dagegen eine überaus seltene Form.[1]

[1] Ich werde hier die Belegstellen verzeichnen. Aus den Inschriften gehört hierher die oben angeführte CIL. VIII 132, wo jedoch das Part. Präs. *curantes* mit einem Nom. agentis auf gleiche Linie zu stellen ist. Mulom. 71, 1 similem *dolorem* ingentem sine inflatione et cursu se *tollentem*, huic manu et depremes in anum et veretrum usque versus. Einige Beispiele mit Part. Präs. sind oben S. 22 f. anders erklärt worden und fallen somit weg. Jordanes Romana 45, 25: regina scelus cognovit suoque in lectulo eandem qui rem suggesserat conlocatam in episcopio ad Acocium *neminem scientem* subterfugit, das in Gregor Tur. H. F. VI 276, 34 eine Parallele erhält: Die vero, quo sacerdos operarios in agro adgregaverat ad sulcandum clericus antedictus cum secure prosequitur sacerdotem, nihil de his penitus *aliquem scientem.* Jord. Rom. 50, 15: Gothi, qui trans Padum in Liguria consistebant, *recrudiscentes animos* ad bella consurgunt. Dieses Beispiel ist insofern wichtig, weil hier nicht wie in den übrigen ein um -m vermehrter Abl. absolutus angenom-

Digitized by Google

2.

In dem mit Part. Pass. Perf. gebildeten Ablativus absolutus konnte das Subjekt des übergeordneten Satzes auch der Urheber der durch das passive Partizip ausgedrückten Handlung sein. So hiess es *Antonius repudiata sorore Octaviani Cleopatram uxorem duxit.*[1] Dadurch kommt der durch die absolute Konstruktion ausgedrückte Teil des Satzes und sein Hauptwort, der Subjektteil der absoluten Konstr., in eine objektähnliche Stellung gegenüber dem Subjekt des Hauptsatzes, obwohl dies bei dem absoluten Ablativ durch die grammatische Form keineswegs zum Ausdruck kommt. Diese dem Abl. abs. zukommende Eigenschaft ist auch bei dem Akk. absol. überaus häufig. Das ist in dem früher zitierten CIL. VIII 8924: . . . *rebelles caesos . . . multos . . . adpraehensos . . . praedas actas repressa desperatione . . . victoriam reportaverit* der Fall, wo alle durch die Partizipien ausgedrückten Handlungen von dem Subjekt des Hauptverbums *reportaverit* ausgegangen sind. Ähnlich ist auch Hilarii Genesis 94[2]: *instructos ignes caelo pater, . . . terras excolere adgrederis*, wo es keinem Zweifel unterliegen kann, dass der Urheber sowohl der Haupthandlung als der durch den absoluten Akk. ausgedrückten Handlung derselbe ist.[3]

---

men werden kann. Da der Beleg bei Jordanes wahrscheinlich allein dasteht, wäre eine andere Erklärung wünschenswert. Über einen Fall mit Part. Präs. bei Jord. haben wir oben S. 26 gehandelt. Aus Gregor können noch angeführt werden H. F. III 116, 7: Theudoricus vero quaeritur ad suos *nullam extantem* causam suum perdedisse catinum und V 215, 14: *Advenientem autem regem*, mortuos est repertus. In *quae cessante* (V 190, 19) haben wir aller Wahrscheinlichkeit nach keinen Akk. absol. Vgl. S. 91.

[1] Vgl. Brugmann I. F. V. 137, wo dieses Beispiel als typisch angeführt wird.

[2] S. oben S. 19.

[3] Einige weitere Beispiele dieses ungemein häufigen Typus mögen hier angeführt werden: Jordanes Rom. 41, 29: Hilarius rex Vesegothorum *vastatam Italiam* Romam ingressus est *opesque* Honorii Augusti *depredatas* Placidiam sororem eius duxit captivam. Von ganz ähnlicher Struktur ist Getica 67, 5: . . . quando bello commisso Gothi *Romanos devictos*, Oppii Savini *caput*

Digitized by Google

Ein Abhängigkeitsverhältnis von der oben angeführten Art kann natürlich immer eintreten, weil in dem prädikativen Teil der absoluten Konstruktion ein Partizipium von einem transitiven Verbum steht.

In den Fällen wo die aktive Bedeutung des Part. Perf. stark hervorgehoben wird, kann dies noch deutlicher dadurch zu Tage treten, dass das Subjekt zwischen die Glieder der absoluten Konstruktion eingeschoben wird. Die betreffenden Fälle des Akk. absol. mögen hier angeführt werden:

Jordanes Rom. 37, 30: *quem uxor sua occisum* Orientis tenebat imperium. 40, 35: omnesque *inimicos Theodosius superatos* in pace excessit. 44, 17: Parte vero Esperia Nepotem *imperatorem Orestes fugatum* Augustulum suum filium imperium conlocavit. 51. 23: *quem* in urbem *praefectus discussum* manibusque truncatis . . . in patibulo fixit. Getica 102, 14: *quem* malo gentis suae *Gelimer* immenor atavi praeceptorum de regno *eiectum et interemptum* tyrannide praesumpsit. Gregorius Turon. H.F. III 122, 3: *evaginatumque* deinceps *Mundericus* gladium . . . fecit. 128, 1: *adpraehensum Chlothacarius puerum* . . . brachium elesit in terra. V 207, 12: *quem Macliavus*, oblitus sacramenti, *expulsum* a patria, regnum . . . accipit. VIII 353, 26: In hac voce illius *evaginatum homo ille gladium*, reum in frustra concidit. X 435, 24: *quod ille susceptum*, relaxavit . . . episcopum. Mr. B. Andr. 828, 36: *audita Demetrius signa* . . . venit. 833, 3: *arreptam adolescens ampullam* aquae, ait. 838, 2: ut, *evulsam Dominus omnem zizaniam* scandali, . . . congregare dignetur. 838, 24: Cuius *manum Anthimus adpraehensam*, levavit eum in navi.

Als gemeinsames Merkmal aller dieser Belege fällt auf, dass fast immer der partizipiale Teil der absoluten Konstruktion voraus-

---

abscissum, multa castella et civitates invadentes de parte imperatoris publice depraedarunt. Gregorius. Turon. H. F. VII 30: ex quibus unus abba Caturcinae urbis litteras quas acceperat, *cavatam cudicis tabulam*, sub cera recondidit. VI 251, 5: Sed *impositam* eis *manum*, mundabat eos. IX 366, 7: de quibus tale fuit consilium, ut, si malum hoc percipere potuissent, *hos subditos* supplicio, dicerent, quia:

Digitized by Google

geht, ausser wenn es sich um ein Pronomen relativum handelt, das natürlich immer vorangestellt werden muss. Das ist auch der Fall in den meisten Belegen, wo die Teile der absoluten Konstruktion durch irgendwelche zwischengeschobene Worte voneinander getrennt sind: auch hier geht das Pronomen voran. In ähnlicher Weise verhalten sich die Beispiele, die ich von einem Ablativus absolutus mit zwischengestelltem Subjekt anführen kann: Greg. Turon. H. F. I 55, 2: *peracto vir funeris officio* cum puellam in sepulchrum deponeret, ait. V 192, 18: *adsumpto secum rex Merovecho* Sessionas rediit. 194, 13: *quibus ille acceptis* et gratias agens abscesit. VI 282, 15: denique *his dolis Leuvichildus rex cognitis* ... fatigatur. III 125, 19: Tunc *resumptis pueri epulo viribus* ... abscesserunt.[1]

Der Umstand, dass wir die hier besprochene Erscheinung bei dem Akk. absolutus verhältnismässig häufiger als bei dem Abl. absol. belegt finden, obgleich das zu Grunde liegende Material für den Abl. absol. grösser ist, scheint m. E. dafür zu sprechen, dass wir es hier mit etwas dem absol. Akk. mehr als dem absoluten Ablativ Charakteristischem zu tun haben. Es wäre demnach hier der zweite Punkt, wo wir einen gewissen Unterschied zwischen Akk. und Abl. absolutus vorfinden.[2]

Wenn man sich klarmacht, dass das Latein, von den Verba peponentia abgesehen, kein aktives Perfektpartizip hatte, ist es begreiflich, dass das Part. Perf. Pass., wenn auch nicht formell, so doch der Bedeutung nach auch die Funktion eines solchen überneh-

[1] 568, 10: *Prostratis ergo Hillidius hostibus, quattuor ex his per fugam lapsi* beweist, dass es auch vorkommen kann, dass das Subjekt, das zwischen den Gliedern der absol. Konstr. eingeschoben ist, von dem Subjekt des Hauptsatzes verschieden ist.

[2] Die Erscheinung kommt beim Abl. absol. schon im kl. Latein, obwohl selten vor, so bei Caesar, z. B. Gall. 2, 12, 2: *hac re statim Caesar per speculatores cognita.* Bell. Afr. 62, 5: *quibus rebus. Varus ex perfugis cognitis.* Cicero epist. 10, 15, 2: *quibus rebus ego cognitis cunctatus non sum.* Zu den oben mitgeteilten Belegen stimmt es auch gut, dass das Subjekt vorzugsweise ein Eigenname oder, wie bei Livius und Tacitus, ein Pronomen ist. Vgl. Wölfflin, ALL. 13, 274.

Digitized by Google

men musste, womit es oft einem griechischen prädikativ oder absolut verwendeten Part. Aor. entspricht. In einem Satze wie *Caesar victo Pompeio Aegyptum adiit* entspricht das *victo* einem griechischen *νικήσας* oder *νικησάντος*, womit sich Jordanes Romana 38, 29 vergleichen lässt: *adsumpta ergo unus quisque principum expeditione Dioclitianus Aegypti tyrannum octavo mense devictum provinciam cunctam subegit.* Die aktive Verwendung des Part. Perf. hat zu einer Mischkonstruktion geführt, die später S. 61 ff. behandelt werden wird.

Wie der Ablativus kommt auch der Akkusativus absolutus als eine einer prädikativen Bestimmung koordinierte und damit gleichwertige Bestimmung vor, so z. B. Jordanes Getica 66, 16: *ex cuius exercitu victores tunc nonnulli provincias subditas contuentes et in omni felicitate pollentes deserta suorum agmina sponte in Asiae partibus residerunt.* Greg. X 437, 14: *Gaballitanae regionis terminum est ingressus, proferens se magnum ac profiteri se non metuens Christum, adsumptam secum mulierem quendam pro sorore, quam Mariam vocitari fecit.* In dem folgenden Beispiel steht der Akkus. absol. ganz in der Bedeutung einer prädikativen Bestimmung, obgleich mit keiner solchen koordiniert: Greg. VII 318, 25: *Ego vero iuxta Dei auxilium, spem omnem in vobis positam, vobis consilium meum credidi.* Weil dieser Umstand für die Erklärung des Akk. absolutus wichtig ist, mache ich schon hier darauf aufmerksam, dass der lat. Akk. absol. ganz wie die entsprechenden Konstruktionen in anderen Sprachen in vielen Fällen als ein auf einen Personenbegriff bezogenes »psychologisches Attribut» zu betrachten ist (der Ausdruck von Flinck 215).

3.

Schon aus den Inschriftbeispielen haben wir gesehen, dass Ablativus und Akkusativus absolutus nebeneinander vorkommen. So in der wichtigen Inschrift CIL. VIII 8924. Die Erscheinung ist nicht selten: aus meinem Material habe ich sie an 44 Stellen verzeichnet. Sie alle hier zu zitieren, ist unmöglich, ich muss mich mit der Feststellung

Digitized by Google

der Typen und ihres Verhältnisses zueinander sowie mit dem Anführen der Belegstellen begnügen.

Zuerst die Fälle, in denen wir nebeneinander einen Akkusativus und Abl. absolutus haben, die, nur aus Nomen und Partizip bestehend, keine weiteren Bestimmungen enthalten. Jordanes Getica 137, 19: inter haec Romanus exercitus *emenso freto* Campaniam accedens, *subversumque Neapolim* Romae ingreditur. Gregorius. Tur. H. F. VI 257, 4; 274, 13; VII 307, 4; 323, 15; Virt. S. Mart. I 587, 13.

In folgenden Beispielen haben wir mit Bestimmungen versehene Akk. und Abl. absoluti, die ihrem Umfang nach ebenso gross sind: Jordanes Getica 120, 14: Interea Odoacer rex gentium *omnem Italiam subiugatam* . . . comitem . . . occidit *regnoque suo confortato* obtenuit? Gregorius Tur. III 112, 13. So noch V 202, 7; V 236, 16; VI 256, 15; 256, 22; 269, 18; 287, 11; V. S. Mart I 587, 25.

Dem Umfang nach grösser ist der Ablativus absolutus in folgenden Fällen:

Greg. Tur. I 39, 19: Cumque inminentibus his Moysi populus adclamasset, secundum iussum divinitatis *proiectam virgam super mare*, divisum est, *illisque per sicca gradientibus*, et, ut Scriptura ait, murum aquarum undique vallatis, ... transgrediuntur. So noch VI 268, 14 und Jordanes Romana 8, 31.

Das Gros der hierhergehörigen Fälle ist jedoch von einem ganz umgekehrten Typus, indem der absolute Akkusativ weit umfangreicher als der Ablativ ist.

So CIL. VIII 8924. Vict. Vit. II 32. Peregr. 5, 11. Jordanes Romana 30, 4: *Libyam*, id est Pentapolim totam a primo illo Ptholomeo Romanis sub libertate *concessam* tamen *resistentibus* Appionis consilium Romano populo subdidit. Getica 113, 15: quod *responsum* non ambiguae, ut datum est, sed pro sua potius utilitate *susceptum*, *relictis Hunnis* redit ad Gallias. Ähnlich noch: Romana 29, 26; 47, 27; 51, 12; 51, 23. Getica 76, 5; 100, 12; 104, 12; 114, 17; 120, 2. Gregorius Tur. V 223, 16[1]; V 224, 1; VI 246, 14; 251, 19;

[1] Dazu nach Bonnet 562, noch H. F. II 94, 11. mart. 15, 498, 27.

Digitized by Google

VII 292, 17; VI 305; VIII 354, 10; IX 364, 28 X 424, 12; V. S. Mart. I 572, 25; 596, 20; 605, 33; II 614, 19; 628, 24.

Diese Zusammenstellung zeigt m. E. deutlich genug, dass in den meisten derjenigen Fällen aus der späteren Zeit (Jordanes und Gregor; auf den Inschriften, die die frühesten Beispiele zeigen, erscheint der Akkusativus absolutus meistens in ganz kurzer Form) in denen der Akkusativus und der Ablativus absolutus nebeneinander vorkommen, der Ablativus absolutus der kürzere und formelhaftere Ausdruck ist und oft eher als eine Art Adverbial, als eine Satzverkürzung betrachtet werden muss, wogegen der Akk. absol. seinem Umfang nach viel entwickelter ist. Aus diesen Beispielen wie aus einer späteren Zusammenstellung geht hervor, dass die Verbalhandlung im Akk. absol. mehr als im Abl. absol. hervortritt und dass der aktive Charakter der Konstruktion sehr deutlich ist.[1] Hierin hat man m. E. eine dritte Eigentümlichkeit des absoluten Akkusativs zu sehen, die ihn vom Abl. abs. in einem gewissen Grade unterscheidet. Die Erscheinung steht im Zusammenhang mit dem lebendigeren Charakter des Akkusativus absol. gegenüber dem Abl. absol.

4.

Wenn der Subjektsbegriff des Ablativus absolutus in einem Nebensatz (bzw. Akk. c. inf.) zum Ausdruck gelangt oder im Verbum liegt, kommt es vor, dass der absolute Ablativ ohne nominalen Teil dasteht. In dem lat. Ablativus absolutus, der aller Wahrscheinlichkeit nach aus demjenigen soziativen adverbialen Ablativ, der mit einer attributiven Bestimmung — Substantivum, Adjektivum oder Partizipium — versehen war, hervorgegangen ist, ging dieses attributive Verhältnis in ein prädikatives über, wodurch der adverbiale Ausdruck mit der Zeit mehr und mehr den Charakter eines Satzes erhielt, der attributive Teil Prädikat und der nominale Teil Subjekt wurde. Dadurch aber, dass der prädikative Teil im Abl. absol.

[1] Das hier an einem grösseren Material Festgestellte stimmt zu den Ausführungen von Horn 86.

Digitized by Google

sich immer mehr geltend machte, wurde es möglich, dass das Subjekt ganz unbezeichnet bleiben konnte. Der gewöhnlichste Fall besteht darin, dass das Subj. des absol. Abl. das Korrelat eines relativen Nebensatzes war.[1] Auch sonst, d. h. in Fällen, wo kein Zweifel über das Subjekt herrschen konnte, haben wir solche einwortige Abl. absol., wie z. B. Corn. Nep. XVII 6, 3: *sic adulescentis simulata laudatione recuperavit et adiunctis de suis comitibus locum tutum reliquit.* Curtius Rufus III, 12, 17: *inde ex captivis spadonibus, quis Alexander esset monstrantibus, Sisigambis advoluta est pedibus eius.* In diesen beiden Fällen kann es sich natürlich um den partitiven Präpositionalausdruck als Subjekt handeln. Ablativi absoluti der hier besprochenen Art kommen natürlich besonders dann vor, wenn das ausgelassene Subjekt allgemeiner Natur ist oder sonst leicht ergänzt werden kann[2], wie z. B. Liv. XLII 16, 7: *ibi adeo secreta eius curatio fuit, admittentibus neminem, ut fama mortuum in Asia perferret.*

Ähnliche Fälle kommen bei Tacitus häufig vor, z. B. Ann. I 29: *orantibus rursum Blaesus et Apronius ... mittuntur.* (Vgl. Nipperdey zur Stelle, wo sich mehrere Beispiele finden.) Aus der späteren Literatur möchte ich anführen: Jordanes Rom. 13, 20: Sed illud horrentius; quod *molientibus* edem in fundamentis humanum caput repertum est. Hieronymus CSEL. 59, 97, 23: Ex praeteritis docet praesentia et *dicentibus* ... et *gaudentibus* ... recordatur. Sehr hart ist Augustinus CSEL. 51, 128, 25: quia non solum talia non faciebamus, sed ne *facientibus* tacebamus, wo ich Horn 18 beistimme, der keinen Dativ annehmen will. Acta synhod. Rom. 449, 3: ut *expectantibus* correctionem ...., iudiciis se existiment non teneri. Sehr kühn ist Venantius Fortunatus Appendix I, 63:

anxia vexabar, si non domus una tegebat,
egrediente foris rebar abisse procul,

wo ein *te* ergänzt werden muss. Weitere Fälle finden sich bei Elss 35.

[1] Vgl. G. Adams, de abl. absol. apud Q. Curtium Rufum usu. Diss. Marburg 1886.

[2] Vgl. Horn 17.

Digitized by Google

Hier möchte ich angesichts dieser einwortigen Abl. absoluti auf einen Umstand aufmerksam machen, auf den, soweit mir bekannt, noch nicht hingewiesen worden ist. Aus den hier und bei Elss angeführten Beispielen geht hervor, dass an diesem Gebrauch des Abl. absol. in den späteren Zeiten zum grössten Teil das Präsenspartizip beteiligt zu sein scheint. Hierzu stimmen sehr gut auch die von Horn 17—18 angeführten Belege.

Auch bei dem Akkusativus absolutus kommt eine entsprechende Konstruktion vor.

So Mulom. 174, 6: *quasi percussum*, statim fibulas resolvis. Oft kann der Subjektsbegriff der absol. Konstruktion aus einem vorausgehenden Objekt entnommen werden. So Greg. V.S. Mart. I 595, 16: At ille ... in honorem beati Martini fabricavit miro opere ecclesiam, *expeditamque*, proclamat. H. F. V 227, 11: Haec effata regina, pugnis verberans pectus, iussit libros exhibere, qui de civitatibus suis per Marcum venerant; *proiectosque* in igne, iterum ad rege conversa ... inquid. Ähnliche Belege sind noch: Mir. B. Andr. 836, 27; V.S.M. I 588, 2, II 630, 17, H. F. III 122, 23. VI 256, 32. IX 369, 26. M. B. Andr. 839, 3. Irgendeinen anderen Satzteil haben wir IX 360, 2: Qui dum properat contra regem, culter ei de manu delabitur; *adprehensumque* repente, alium cultrum evaginatum in manu eius repperiunt. Hierher noch VI 284, 20, VII 310, 1, IX 361, 8. Es scheint demnach dieser Gebrauch beim Akk. absol. vorzugsweise da angetroffen zu werden, wo der Subjektsbegriff auf ein vorausgehendes Objekt hinweist; dasselbe kann, wie die oben mitgeteilten Belegstellen zeigen, nicht von dem Gebrauch bei dem Abl. absol. gesagt werden.

Bemerkenswert sind die beiden folgenden Beispiele, Greg. V 232, 20: *Quae cum duceretur, reclamare coepit misera, se mendatio protulisse; sed nihil proficientibus verbis, l e g a t a m ad stipitem, vivens exuritur flammis.* VI 275, 19: *(Trabi, postergum revinctis manibus adpenditur ...) Tunc e x t e n s u m ad trocleas, tam diu loris triplicibus caesus est, quousque ...* Hier stehen die beiden akkusativischen Partizipia offenbar ganz auf gleicher Linie wie ein Participium con-

Digitized by Google

iunctum. Auffallend ist, dass wir in dem erstgenannten Beispiel *vivens* im Nominativ vorfinden, von dem Part. Perf. dagegen den Akk. *legatam*. Die hier mitgeteilten beiden Belege sind auch den oben S. 22 besprochenen — wo wir bei passivem Prädikat ein Akkusativobjekt gefunden haben — analog und ohne die dort besprochene Erscheinung nicht deutbar: das Prädikat ist auch in beiden Sätzen passiv.

5.

Weil eine absolute Konstruktion sowie auch das Participium coniunctum als Satzäquivalent in einem kausalen, konzessiven usw. Gedankenverhältnis zum regierenden Satze stehen kann, kommt es vor, dass diese Verhältnisse noch einen besonderen Ausdruck dadurch erhalten können, dass zu dem partizipialen Gliede der Konstruktion ein adverbiales Wort, eine sogenannte Partizipialkonjunktion [1], hinzugefügt wird, die mit den Nebensatzkonjuktionen zu vergleichen und auch oft damit identisch ist. So haben wir beim Part. conj. Livius 22, 3, 11: *haec simul increpans cum ocius signa convelli iuberet . . . corruit.* Svet. Caes. 70: (*milites*) *quamvis*[2] *recusantem ultro in Africam sunt secuti.* Beim Abl. absol. Livius 3, 63, 2: *cuippe fuso suae partis validiore cornu.* Tacitus Hist. 2, 86: *iuncti inde Moesici ac Pannonici exercitus Delmaticum militem traxere quamquam consularibus legatis nihil turbantibus.* Auch bei dem absoluten Akkusativ ist ein entsprechender Gebrauch zu belegen. So Mulomedicina 176, 6: *quasi percussum, statim fibulas resolvis.* Jordanes Getica 100, 1: *ut gentes hac societate conperta quasi adunatam Gothis rem publicam efficacius terrerentur, Honorioque Augusto quamvis opibus exhausto tamen iam quasi cognatum grato animo derelinquens, Gallias tendit.* Dieses Beispiel zeigt, dass der Gebrauch sowohl beim Akk. als beim Abl. absol. bei Jordanes lebendig gewesen ist. Das Wortpaar *quamvis — tamen* haben wir auch Getica 127, 13: *Ergo, ut ad gentem, unde agimus, revertamur, id est Ostrogotharum, qui*

[1] Vgl. Brugmann, Grundriss II, § 832, 841.

[2] Quamvis erst im silbernen Latein. Vgl. Wölfflin, ALL. 13, 276.

Digitized by Google

in Pannonia sub rege Valamir eiusque germani Thiudimer et Videmir morabantur, quamvis divisa loca, consilia tamen unita ... contigit ergo, ut ... Es fragt sich, ob nicht der Sachverhalt, dass eine solche Partizipialkonjuktion, wie ersichtlich, vorzugsweise in konzessiver oder komparativer Bedeutung vorkommt, dem Umstand zuzuschreiben ist, dass ein konzessives bzw. komparatives Verhältnis zu dem Hauptsatz, weil es weniger leicht als bei dem temporalen — dem gewöhnlichsten Typus von absol. Konstr. —, nur von dem mit der absoluten Konstruktion angedeuteten (zeitlichen) Abhängigkeitsverhältnis abzuleiten ist, besonders einer Konjunktion zur Verdeutlichung bedurfte. Die Erscheinung kommt auch im Griechischen im Genet. absol. vor (vgl. Brugmann, Grundr. II, § 841 sowie Blass-Debrunner § 417).

6.

Völkerpsychologie, Die Sprache II 244, hat Wundt hervorgehoben, dass ein Satz psychologisch betrachtet ein simultanes und zugleich ein sukzessives Gebilde sei: »sein simultanes Dasein verrät sich in dem Satzganzen, sein sukzessiver Ablauf in dem wechselnden Hervortreten der einzelnen Bestandteile in dem Blickpunkt der Aufmerksamkeit.» Dieses lässt sich gut an einigen absoluten Konstruktionen beobachten, die auch dadurch zur Erklärung das rechte Licht bekommen. In einer absoluten Konstruktion tritt eine Vorstellung mit solcher Kraft in den Blickpunkt der Aufmerksamkeit, dass ihr Zusammenhang mit dem Satzganzen aufgehoben wird. Wenn aber der Sprecher, nachdem er einen Satz mit einer vorangestellten absoluten Konstruktion begonnen hat, im Laufe seiner Darstellung bemerkt, dass der Vorstellungsinhalt derselben oder eines Teiles davon ein wichtiger Bestandteil auch im übrigen Satze ist, tritt eine gewisse Reaktion gegen die Loslösung des absoluten Kasus aus dem Satzzusammenhang dadurch ein, dass sich das Streben geltend macht, sozusagen das verlorene grammatische Gleichgewicht wiederherzustellen und eine Verbindung zwischen der absoluten Konstruktion und dem übrigen Satze zustandezubringen. Dies kann durch ein hinweisendes Wort bewirkt werden. Vgl. Horn 20.

Digitized by Google

Am häufigsten kommt in derartiger Stellung ein demonstratives Pronomen vor. Horn hat S. 21—23 den Gebrauch bei dem Abl. absol. durch viele Beispiele beleuchtet[1], von denen ich nur ein paar anführen will. Livius I 28, 10: *duabus amotis quadrigis* in currus *earum* distentum inligat Mettium. Tacitus Ann. XIV 10: a Caesare *perfecto* demum *scelere* magnitudo *eius* intellecta est. Per. Aeth. 24. 2: *exeunte episcopo* de intro cancellos omnes *ei* accedunt. Greg. Tur. Glor. Mart 649, 11: *quo eunte* coniungitur *ei* homo ignotus.

Dieser Gebrauch ist auch beim Akkusativus absolutus öfters belegt und ist am besten durch die Einwirkung des absoluten Ablativs zu erklären. In folgenden Fällen wird mit einem Genetiv auf den vorangehenden absoluten Akk. hingewiesen: Jordanes Romana 6, 29: Nam Arbaces praefectus Medorum *Sardanapalum occisum* regnum *eius* invasit. 51, 29: Johannes vero .... *Mauros* ... *superatos*, una die decem et septem *eorum* praefectos extinexit. Ähnlich Getica 120, 9; 129, 9. Greg. V 220, 7: *Quem exilio damnatum*, facultates *eius* fisco subdiderunt. V 231, 25.

Einen Dativ haben wir Greg. VIII 339, 27: *arcessitumque Waldonem* diaconem, qui et ipse in baptismo Bertchramnus vocitatus est, summam *ei* sacerdocii deputat. In diesem Beleg ist der Abstand zwischen dem Akk. absol. und dem hinweisenenden *ei* beträchtlich.

Einen Akkusativ finden wir Greg. VI 269, 16: At ille, *acceptam puellam* duxit *eam* ad domum suam. VSM. II 613, 13. Primo die paschae iussus est a domino suo, ut agrum circuiret, *inventumque aditum*, unde pecora introiebant, dum *eum* cludere conatur, excaecatus est. Ähnlich noch VSM. II 622, 32.

Ein Präpositionalausdruck steht dagegen Greg. III 135, 22: Childebertus cum Thedoberto coniunctus, *divisum inter se hoc aurum*, nihil *exinde* dare regi ... voluerunt. VI 250, 22: *Vocatumque interpraetem*, sciscitantur *ab eo*. VII 321, 28: *Quam adprachensam*

[1] Für die Erscheinung ist weiter zu vergleichen: Bonnet 560. Adams 37. Lange, Ueber einen besonderen Gebrauch des Abl. absol. bei Caesar. Neue Jahrb. 1895.

Digitized by Google

et ad se *adductam*, iuxta id quod in Actibus legimus apostolorum. cognovit *in ea* inmundum spiritum esse phitonis. Ähnlich noch III 135, 13, V 232, 1; 209, 8; M. B. Andr. 835, 11.

7.

In einem Satze wie Caesar Gall. I 40: *convocato consilio omniumque ordinum ad id consilium adhibitis centurionibus, vehementer eos incusavit* wird durch *eos* der in dem absoluten Ablativ enthaltene Nominalbegriff als das Objekt des Hauptverbums bezeichnet. Bei Caesar ist der Gebrauch der »nachträglichen Korrektur» ein häufiger und verschiedenartiger[1]. Dies steht natürlich im Zusammenhang mit Caesars Streben nach einer einfachen, leicht verständlichen und prägnanten Ausdrucksweise. Freilich, wenn die Beziehungen zwischen dem absoluten Ablativ und dem übrigen Satze deutlich auf der Hand liegen, wird es besonders von wenig genauen Stilisten unterlassen, diese Beziehungen besonders zu markieren. In der freieren und mehr nachlässig und vulgär gefärbten Sprache kommt, wie Horn 26—27 gezeigt hat, eine Menge absoluter Ablative ohne nachträgliche Korrektur vor. Einige mögen hier angeführt werden: Bell. Hisp. XIV 3: *maiore Pompeiani exsultabant gloria, longius quod nostris cedentibus prosequi coepissent.* Apul. Metam. III 2: *haec adhuc me loquente manu firmiter iniecta Milon iussis balnearibus adsequi producit ad lavacrum.* Bei Jordanes kommen mehrere Beispiele vor, in denen in einem Abl. absol. das Objekt des Hauptverbums enthalten ist[2]. So Romana 27, 4: *Scipio tamen eos tam gratia quam virtute rursus Romanis coniunxit rursusque resistentibus Sylla consul sedavit.* Getica 127, 18: *quos tamen ille quamvis cum paucis*

[1] Der Ausdruck von Horn. Vgl. Horn 20, der auch 26 die von Lebreton, Caesariana syntaxis quatenus a Ciceroniana differat, Thesis Paris 1901, 9 aufgestellte Behauptung, dass sich bei Caesar eine Menge vorangestellter absoluter Akkusative ohne nachträgliche Korrektur finden sollen, einer Kritik unterzogen hat und zu dem Ergebnis gelangt, dass Caesars Gebrauch von derartigen Konstruktionen sehr beschränkt ist.

[2] Von Mommsen, Index 171 gesammelt.

Digitized by Google

excepit diuque fatigatis ita prostravit, ut vix pars aliqua hostium remaneret. (Ähnliche Belege noch 27, 28; 30, 5; 32, 16; 94, 10.) In diesen Beispielen, wo der Ablativus absolutus tatsächlich als Objekt des Hauptverbums steht, ist es augenscheinlich, dass die absolute Konstruktion die Stellung des Participium coniunctum eingenommen hat[1]. Diese Erscheinung ist nicht auf den Fall beschränkt, wo es sich um ein Objektsverhältnis handelt, es lässt sich auch verfolgen, wie man zu einem analogen Gebrauch auch dort gekommen ist, wo sich der absolute Kasus auf ein nominativisches Partizip bezieht, m. a. W. auf das Subjekt bezogen werden muss. Als Subjekt eines in abhängiger Rede enthaltenen Ablativus absolutus haben wir ablativisches *se* bei Caesar b. c. I 29, 3[2]: *Galliam tentari se absente nolebat*, und bei Quintilianus haben wir Ähnliches sogar in einer absoluten Ablativkonstruktion, die in einem Hauptsatz steht: VIII 22: *ille qui in actione Hibericas herbas se solo nequiquam intelligente dicebat.* Hiermit vergleicht Wackernagel treffend Ovid Am. II 12, 13: *me duce ad hunc voti finem me milite veni* und Thuk; VIII. 76, 4 *ἐχόντων σφῶν τὸ πᾶν ναυτικὸν, ἀναγκάσειν*; so auch II 83, 3[3]. Diese besonders im Spätlatein nicht selten belegte und für das Verständnis einiger später zu behandelnden, besonders auf Inschriften vorkommenden Konstruktionen wichtige Erscheinung mag hier mit einigen Beispielen beleuchtet werden: Augustinus CSEL. 63, 154, 1: *me tecum laborante*, non parum temporis dedi. CSEL. 52, 90, 32: propter vestram nequitiam nec sic dominus novit *domino ipso dicente*. 307, 12: ergo invidit eis sanctiorem generationem, quos a discipulis suis *sese hic constituto* maluit baptizari.

[1] Vgl. Horn 28.

[2] Vgl. Wackernagel, Vorl. II, 91, 92.

[3] Die Erscheinung absolute Konstruktion statt Part. conj. kommt auch im Vulgärgriechischen vor. Vgl. Pfister 206, der folgende zwei Belege anführt, wo wir attributives und adverbiales Verhältnis haben. Im N.T. Matth. 1; 18: *μνηστευθείσης τῆς μητρὸς αὐτοῦ Μαρίας τῷ Ἰωσηφ, πρὶν ἢ συνελθεῖν αὐτοὺς ηὑρέθη ἐν γαστρὶ ἔχουσα ἐκ πνεύματος ἁγίου.* 8, 1: *καταβάντος δὲ αὐτοῦ ἠκολούθησαν αὐτῷ.*

Digitized by Google

Rufinus CSEL. 46, 46, 5: denique *se etiam abiecto* illos pro se introduci orat ad Christum. Sidonius C. XV 157: sanctas reddit *se praesule* leges. Auch die »einwortigen[1] Abl. absol. liefern Belege; so Acta synhodorum habitarum Romae p 449,3: ut *expectantibus* correctionem caelo moderante iudiciis existiment se non teneri. Venantius Fortunatus I 16, 30: ascendat gradum: non *se petente*. Bei demselben noch öfters: II 217 *se volente*, VII 25, 1 *me remige*, XI 1, 26 *se mediante*, 13, 12 *se mediante*, VMI 355 *se orante* II, 194, *te pereunte* IV 306 *se teste*. Bei Gregorius H. F. II 59, 28: *illo* (Bricio) . . . haec *negante* 'adferte' inquid (Bricius) 'infantem'.[2]

Als ein gemeinsames Merkmal dieser und ähnlicher Beispiele möchte ich den sehr wichtigen Umstand hervorheben, dass wir es in den allermeisten Fällen mit Singular und mit Part. Präs. zu tun haben. Vgl. S. 37.

Auch beim Akk. absolutus können wir, wie schon oben S. 38 gezeigt worden ist, beobachten, dass die absolute Konstruktion an Stelle des Part. conj. steht. So z. B. Gregorius VSM.II 625, 37: *Quem plaustro coniunctum, per domos trahebatur, stipem postulans devotorum*; ähnlich noch 622, 36.

Es ist auch möglich, dass eine Menge Beispiele bei Gregor hier in Frage kommen. Die Sache bedarf einer näheren Ausführung und Untersuchung. Wir haben oben S. 41 den Ablativus absolutus als Äquivalent eines akkusativischen Participium coniunctum kennen gelernt. Wie ist ein Beleg wie Gregorius I 55, 6: *illamquesepultam ipse non post multum tempus insequitur* oder III 117, 16: *Childebertus cum magnis thesauris sororem adsumptam secum adducere cupiebat* . . . aufzufassen? Haben wir es einfach mit einem Part. conj. zu tun oder haben wir einen vorangestellten Akkusativus absolutus anzuerkennen und die Fälle also Beispielen wie Vict. Vit. I 9: *congregatis in circuitu castrorum innumerabilibus turbis, gladiis feralibus cruciabant* gleichzusetzen. Der vorzügliche Kenner des Latein Gregors,

[1] Vgl. S. 35. ff.

[2] Vgl. Bonnet 559—60.

Digitized by Google

Bonnet, entscheidet sich für die letzterwähnte Auffassungsweise: S. 563: 4°: »Les exemples cités à l'ablatif absolu, et ici, sous le N:o 3, souvent aussi l'ordre des mots, donnent lieu de croire que dans des phrases comme les suivantes, qui sont très fréquentes, l'accusatif, dans la pensée de Grégoire, est un accusatif absolu, et qu'il faut sous-entendre un pronom complément direct», und er führt eine Menge hierhergehörige Beispiele an. Angesichts der Parallelen mit dem absoluten Ablativ ist diese Annahme an und für sich nicht unwahrscheinlich. Dazu kommt noch der Umstand, dass eine absolute Konstruktion eine grössere Selbständigkeit gegenüber den zentripetalen Tendenzen im Satze vertritt — und im Spätlatein, bei Gregor ist es ja an und für sich nicht angebracht, mit einer allzu straffen, periodisierenden Syntax zu rechnen —, wodurch dieselbe zu einem weit kräftigeren und energischeren Ausdruck als das Part. conj. geworden ist.[1] Und noch folgendes kommt hinzu: in fast allen hierhergehörigen Beispielen ist die in dem absoluten Akk. zum Vorschein kommende Handlung eine solche, die fast dasselbe Gewicht wie ein selbständiger Satz besitzt, die somit ihrer grösseren Selbständigkeit wegen nach einem stärkeren und selbständigeren Ausdruck als ein Part. conj. strebt.

Eine sichere Entscheidung ist m. E. nicht leicht zu treffen. Dabei müssen mehrere Umstände beachtet werden:

1) Es muss festgestellt werden, inwieweit bei Gregorius von Tours überhaupt das kasusflektierte Partizipium vorkommt. Wenn möglich müssen auch die ähnlichen Verhältnisse auf Inschriften untersucht werden.

2) Ferner ist zu beachten, dass die Auffassung von der absoluten Konstruktion sozusagen von der Weite des sprachlichen Horizontes abhängig ist, und dabei ist zu betonen, dass zwei verschiedene Auffassungsweisen unterschieden werden können: die des Hörers

[1] So Horn 15, der mit Recht behauptet, dass in einem Ausdruck wie *principibus Trevirorum ad se vocatis, hos Cingetorigi conciliavit* dem absoluten Ablativ gegenüber ein Part. conj. *principes Tr. ad se vocatos* sehr matt erscheinen würde.

Digitized by Google

und die des Sprechers. Es liegt zwischen den zweifellos konjunkt und den zweifellos absolut gebräuchten Kasus ein grosses Gebiet von Fällen, in denen der Grad der syntaktischen Unabhängigkeit objektiv für uns nicht zu bestimmen ist. (So Delbrück, vgl. Syntax II 494.) Oertel, Antidoron 46 hat einen Beleg aus Satapatabrahmana 8. 7, 1, 11: *yo vai mriyata ɾtavo ha tasmai vṛuhyante* angeführt und bemerkt: »wenn man diese Stelle mit T. S. 6, 6, 6, 1: *tasya [indrasya] vṛtram jaghnuṣa ɾtavo 'muhyan* vergleicht, so kann auch an letzterer Stelle der Genitiv vom Sprechenden als (dativischer) Genitiv des Interesses gefühlt worden sein, während er vom Hörer als absoluter Genitiv aufgefasst wurde». Dieser Gesichtspunkt ist bei der Beurteilung der hier besprochenen lateinischen Konstruktionen nicht ausser Acht zu lassen. Dabei ist auch daran zu erinnern, dass andere absolute Konstruktionen in verschiedenen Sprachen aus dem konjunkten Gebrauch heraus durch die lockernde Kraft des Partizipiums[1], durch eine Verschiebung der syntaktischen Gliederung[2] ihre absolute Natur bekommen haben: darüber später im Zusammenhang mit der Entstehung des Akk. absol.[3]

3) Für die Richtigkeit der Auffassung Bonnets sprechen jedenfalls die Bemerkungen unten S. 48. ff.

Mit Hilfe der in diesem Kapitel besprochenen Erscheinung: absol. Konstr. anstatt Part. conj. lassen sich eine Menge fast ausschliesslich auf Inschriften vorkommende Ausdrücke erklären. Schon aus der Zeit des Tiberius haben wir CIL. VI 5305:[4] *de suo s e v i v o*

[1] Vgl. K. Kunst, Glotta 12, 31.

[2] Brugmann, Grundr. II 3, § 841.

[3] Anmerkung zur Frage Part. conj. oder absol. Akk.: In einer lebenden Sprache wäre die Entscheidung natürlich sehr leicht zu treffen, weil die Betonung und die Gliederung uns die Mittel in die Hand geben würden, die Frage zu beantworten. Es müsste natürlich nach einer absol. Konstruktion eine grössere Pause als hinter dem Part. conj. eintreten. Vielleicht ist es möglich, in einer toten Sprache auf gewissen Umwegen Entsprechendes festzustellen.

[4] Ein Teil der Beispiele bei Konjetzny; ich habe auch eine Menge aus verschiedenen Bänden des CIL. verzeichnet.

Digitized by Google

fecit, wo der korrekte[1] Ausdruck *vivus fecit* oder *sibi vivo fecit* gewesen wäre. Ein absoluter Ablativ *se vivo* in dieser Bedeutung ist aus verschiedenen Teilen des Römischen Reiches vielfach bezeugt.

Zuerst einige römische: CIL. VI 15423: Claudia et Muria et Claudius fecerunt *se vivo* sibi et suis. 21511: fecerunt *se vivo* sibi et suis. 35964: *se vibo* fecerunt. Diese beiden Belege zusammen mit II 3509: Valeria Erotis *se vivo* fecit zeigen, dass der Ausdruck *se vivo* mit der Zeit ganz formelhaft wurde, so dass er sogar mit Plural und mit Fem. verwendet werden konnte.[2] II 266: Flavius. M. F. Gal. Quadratus aquilifer leg II *se vivo* munimentum fecit. 4328 Aemilius Pelegrinus *se vivo* sibi fec. Aus Afrika: CIL. VIII 388: ipse sibi *se vivo* posuit. 18593: D.M. Minucius Cornelianus vixit ann. XII Leontus *se vivo* monimentum posuit. Aus Gallien: CIL. XII 1356: Aurelius Valerianus *se vivo* coniugi et sibi. 264: L. Solicius Aurelianus *se vivo* et Numisius Chrestus sibi et suis fecerunt. Natürlich kann auch ein Ausdruck mit *me* vorkommen. So z. B. VI 8546, 9: hoc *me vivo* inserri iussi. 18900: *me vivo* scripsi. VIII 870: *me vivo* feci. 18605: *me viro* feci mihi.

Dass diese Konstruktionen nicht nur auf Inschriften zu belegen sind, beweist Augustinus CSEL. 79, 2: *Tullius se vivo impatiens.* Wichtig ist festzustellen, dass die Erscheinung auch von dem Part. Präs. *vivente* belegt werden kann, so CIL. VIII 17761: *fecit Aemilia Caliste s e v i v e n t e sibi et marito.* 18612: *Julius Repostus fecit se v i v e n t e.* Ähnlicher Art ist VIII 810: *eadem se v a l e n t e sibi et suis paravit.*

[1] Auch die korrekten Formen kommen natürlich vor, so CIL. VI 9218, 4: *vivo sibi* (sc fecit) 9028, 5: *sibi vivo* et Fulviae (sc fecit). 3554, 3: *vivus* sibi et uxori suae. 5767, 8: *vivus* fecit sibi.

[2] Ähnliches auch beim absol. Ablat. (vgl. S. 91) und im Pali, wo in dem Lokativus absolutus das Wort *sati* (von √ as) auch auf Fem. und Plural bezogen werden kann. So Dighanikaya 62, 23. Saṃyutta Nikāya 4, 171 und öfters *hatthesu sati*, wo -su nicht als eine Konjunktion (Andersen), sondern als Endung des Lok. Plur. aufzufassen ist. Vgl. auch Childers, Pali-Engl. Dict. unter *santo*. Vgl. S. 68.

Digitized by Google

Dass das Gefühl für den Satzwert dieser Konstruktionen lebendig gewesen ist, erhellt vielleicht aus CIL. VIII 500: *sibi et ... uxori suae, cum adviveret, tumulum curavit.*

Wir finden aber auch den hier mitgeteilten absoluten Ablativkonstruktionen vergleichbare Akkusative.

So C.I.L. VI 34728: *Sextilius et Felicissima s e v i b u m e m e r u n t*, wo wir sogar den singularischen Akkusativausdruck auf zwei Subjekte bezogen finden. VIII 292 D. M. S.: *Catilius s e v i b u m fecisse.* 5066: *Pompeius Augustalis Servilius s e v i b u m una cum coniuge monimentum instituit.* Auch die entsprechende feminine Form ist belegt in VI 3495: *Januario ... per omnia bono viro, in terram s e v i v a m et hoc loco poni volenti fieri curaverunt.* Als akkusativisch ist vielleicht auch das beim Plural vorkommende *se vivos* aufzufassen. Belege z. B. CIL. VI 2283 (litteris saec III): Publio Elio Patino sacerdos et Publio Elio Florentinus *se bibos* comparaverunt et posuerunt sibi. VI 9232: Caecumio et Victoria *se vivos* fecerunt VIII 7395: C Helius Gemellus et Antonia Mustica coniunx *se vivos* sibi et suis fecerunt. X 8364: Veratius Caprius cum coniuge sua Viciria Myrineme *se vivos* memoria sibi fecerunt et suis.

Wie ist die Entstehung dieser Gebrauchsweise, die mit Recht als ein Akkusativus absolutus bezeichnet werden kann, zu erklären? Ich glaube, dass man das Richtige trifft, wenn man davon ausgeht, dass man in einem Ablat. absolutus *se vivo* das Wort *se*, weil die Redensart sehr formelhaft war, wie die Übertragung auf Plur. und Fem. zeigt, und weil *se* (und ähnlicherweise natürlich *me*), wenn es ohne präpositionalem Zusatz gebraucht wurde, in den allermeisten Fällen Akkusativ war, auch als Akkusativus aufzufassen begann. Als diese Auffassung sich einmal festgesetzt hatte, lag es sehr nahe (weil das Verstummen des -m die Akk-. und Ablativformen einander sehr nahe gebracht hatte), auch die auf *se* bezogene prädikative Bestimmung als Akk. aufzufassen, wodurch der akkusativische Typus *se vivum* entstehen musste. Eine ganz andere Erscheinung haben wir in den Mischkonstruktionen des Typus *eum vocato* (s. später Seite 61). In dem Typus *se vivo* hatte man einen Ausdruck, wo

Digitized by Google

das Sprachgefühl, durch die Masse der Analogien gezwungen, *se* bald als Akk auffassen musste; *se* war von dem Beiwort *vivo*, weil dies rein adjektivisch war, in keiner Weise abhängig (wie das bei *eum vocato* der Fall war), das *vivo* war vielmehr nur ein Zusatz zu *se*, dies kann den Übergang leichter erklärlich machen.

Bevor wir dieses Kapitel abschliessen, müssen wir die Frage aufstellen, wie der hier besprochene Wechsel zwischen Part. coniunctum und absoluter Konstruktion zu erklären ist.

Weil das Latein, wie schon früher bemerkt, kein aktives Perfektpartizip hatte, wurden Verhältnisse und Beziehungen, die z. B. im Griechischen durch ein prädikatives Partizipium zu Tage traten, durch eine absolute Konstruktion ausgedrückt, d. h. in allen den zahlreichen Fällen, wo die durch den absoluten Kasus ausgedrückte Handlung von dem Subjekt des Hauptsatzes ausgeführt worden war, wurde dies nicht durch ein nominativisches prädikatives Partizip, sondern durch eine ablativische Konstruktion ausgedrückt.

Jedoch, weil es auch im Griechischen, wo doch ein aktives Part. Perf. existiert, dieselbe Erscheinung: absol. Konstr. für Part. conj. gibt, kann das Fehlen des lateinischen Part. Perf. Akt. die Erscheinung nicht letzten Endes erklären, es kann nur ein mitwirkendes Moment in der ganzen Entwicklung sein. Es müssen vielmehr Erwägungen folgender Art angestellt werden: Die korrekte Handhabung des Participium coniunctum stellt, besonders in längeren Sätzen, grosse Anforderungen an die zentripetalen Ausdrucksmittel. Es fordert ein grosses Vermögen, weite Gedankenreihen gleichzeitig im Bewusstsein zu behalten und die Abhängigkeitsverhältnisse der Glieder zueinander klar zu halten. Einleuchtend ist hierbei die Bemerkung von Wundt, Sprache II, 244 über die psychische Doppelnatur des Satzes: »sein simultanes Dasein verrät sich in dem Satzganzen, sein sukzessiver Ablauf in dem wechselnden Hervortreten der einzelnen Bestandteile in dem Blickpunkt der Aufmerksamkeit. Die Satzbildung ist in erster Linie ein analytischer Vorgang, denn das Ganze des Satzes steht zunächst in allen einzelnen Teilen, wenn auch noch relativ dunkel bewusst als eine Gesamtvor-

Digitized by Google

stellung vor uns und diese Gesamtvorstellung gliedert sich in ihre Teile, in dem einer dieser Teile nach der anderen apperzipiert wird.» Der analytische Vorgang besteht »jedoch . . . zugleich darin, dass die einzelnen Teile in dem Augenblick, wo sie sich aus dem Ganzen loslösen, zueinander in bestimmte Beziehungen gesetzt werden». Dieses kann auf zweierlei Art vor sich gehen: entweder werden die auszudrückenden Beziehungen und Teilvorstellungen ineinander verflochten oder nacheinander, hintereinander gereiht zum Ausdruck gebracht. Die erstere Art könnte synthetisch, die zweite analytisch genannt werden[1]. Wenn man die Entwicklung der Sprachen überschaut, kann es keinem Betrachter entgehen, dass eine Entwicklung von synthetischer zu analytischer Ausdrucksweise stattfindet, und deshalb hat man auch die klassischen Sprachen und das Sanskrit im Vergleich mit den heutigen modernen westeuropäischen Sprachen als synthetisch bezeichnet im Gegensatz zu diesen, die analytisch genannt worden sind. Die alten Sprachen und die neueren stehen zwar grob und summarisch betrachtet in dieser Hinsicht als Gruppen einander gegenüber. Wenn man jedoch die Entwicklung z. B. des Latein betrachtet, fallen eine Menge Erscheinungen auf, die nichts anderes bedeuten als einen Übergang von der Synthese zur Analyse, so z. B. das allmähliche Aufgeben der indogermanischen Kasusflexion und die Verwendung von Präpositionalausdrücken, sowie die periphrastischen Tempusbildungen. Der Gleichzeitigkeit und dem Ineinander gegenüber bedeutet die sukzessive, anreihende Gestaltungsart eine grosse Erleichterung. Nun wird, wie ich glaube, jeder zugeben, dass, wenn wir die beiden Erscheinungen, Participium conj. und absol. Konstr. (unter Umständen mit einem folgenden Worte hinweisender Bedeutung versehen) in dieser Hinsicht gegeneinander abwägen, der Gebrauch des kasusflektierten Partizips auf der Seite der synthetischen, der absolute Kasus mit den dazugehörigen hinweisenden Wörtern wiederum auf der analytischen Seite steht. Wenn der Abl. absol. an

[1] Die Worte hier in dem Sinne verwendet, den sie bei Jespersen, Die Sprache 319 f. und 412 haben.

Digitized by Google

der Stelle des Part. conj. steht, stimmt dies damit gut zusammen, dass in der freieren Sprache anstatt der Partizipia Sätze verwendet werden; der Ablativus absolutus ist ja in vielen Hinsichten als ein Satzäquivalent zu betrachten. Sicher bedurfte es einer kleineren Menge von psychischer Energie (und Kraftersparnis ist ja eins der Hauptmerkmale der sprachlichen Entwicklung), einen Satz mittelst eines vorangestellten absoluten Kasus und sich daran anschliessender, eventuell durch ein hinweisendes Pronomen oder dgl. näher gekennzeichneter Satzglieder zu bilden als einen zweiten Satz, der zwar gedanklich dasselbe aussagt, aber mit Anwendung des je nach der Stellung im Satze und nach dem Verhältnis zu den übrigen Satzgliedern seinen Kasus und (beim Part. Perf.) sein Genus verändernden Participium coniunctum gebildet ist. In dem absoluten Ablativ hatte man einen fix und fertig geprägten Ausdruck, der mit dem Vorteil, dass er dem gewöhnlichen Part. conj. gegenüber ein energischerer und kräftigerer Ausdruck war, auch noch dazu die Eigenschaft besass, seinem Kasus nach ein für allemal bestimmt zu sein. Dazu kam, dass zumal beim Part. Präs. — und dieses war ja in derartigen Ausdrücken sehr häufig — auch kein Genusunterschied zu Tage tritt. Daher lag der absolute Ablativ, immer in derselben Form stehend, als ein leicht anwendbares Ausdrucksmittel immer bereit vor, wobei man mit der immer mehr überhand nehmenden Abneigung gegen die rein flexivischen Ausdrucksmittel von dem strikten Gebrauch dieser befreit wurde.

Es ist eigentlich nur die klassische Sprache und die darauf fussende Hochsprache, die einen ausgiebigen Gebrauch von dem kasusflektierten Partizipium kennt. Für die grosse Masse der Sprechenden war aber diese eine Sprache Früherer und Anderer[1]. In der volkstümlichen, freieren Sprache wurde das kasusflektierte Partizipium niemals viel gebraucht, und die gesprochene alltägliche geht immer in kleinen Abschnitten vorwärts[2], wobei es gut ist, Ausdrücke zur Hand zu

[1] Zu diesem Ausdruck vgl. Hirt, Idg. Gr. I 123.

[2] Vgl. z. B. die bei Hofmann, Umgangspr. 105 ff. gegebene Darstellung der lateinischen Umgangssprache in dieser Hinsicht.

Digitized by Google

haben, deren Form derart ist, dass sie der Fortsetzung der Rede durch einen neuen angereihten Strich keine Hindernisse in den Weg legen. Das Partizipium hat die Neigung, zu erstarren (vgl. S. 91 f) und nur im Nominativ oder absolut im Abl. und Akk. gebraucht zu werden. Daraus entwickelt sich einerseits der Nominativus absolutus des Spätlateins, andererseits der hier skizzierte Gebrauch. Es fragt sich noch zuletzt, warum, da ein nominativischer Gebrauch beim Part. Präs. dem konjunkten Gebrauch ohne Schwierigkeiten diente, sich hier in so vielen Fällen doch ein absoluter Gebrauch durchsetzte. Diese Frage kann m. E. nur dadurch beantwortet werden, dass man einerseits auf den bereits vorhandenen Ablativus absolutus hinweist, der als eine ungemein häufige Konstruktion für eine Fülle von Ausdrücken, welche etwaige die Haupthandlung aufhaltende Nebenumstände ausdrücken, in ausgiebigem Gebrauch war und deshalb natürlich sehr leicht seine Gebrauchsphäre ausdehnen konnte, andererseits auf die Verhältnisse beim Part. Perf., wo bei demselben Vollzieher der Haupt- wie der durch die absolute Konstruktion zu Tage tretenden Nebenhandlung ein konjunkter Gebrauch gar nicht möglich war. Dazu kommt noch, dass der absolute Kasus, wie schon bemerkt, der kräftigere Ausdruck gegenüber dem flektierten Partizipium war. Dies muss jedenfalls auch für den Nominativ gelten.

Zu der hier besprochenen Erscheinung, die in der grossen Entwicklung von synthetischen zu analytischen Ausdrücken steht, können einige gute Parallelen aus anderen syntaktischen Gebieten in anderen Sprachen angeführt werden. So nur z. B. die im Deutschen bekannte Erscheinung: *mein(em) Vater sein Haus* (vgl. die Bemerkungen zum Nom. absol., S. 72 ff.).

Digitized by Google

Drittes Kapitel:

Kritik der früheren Erklärungen des Akk. absol.

Nachdem wir oben das Vorhandensein einer absoluten Akkusativkonstruktion im Lateinischen seit dem Anfang des 3. nachchristlichen Jahrhunderts konstatiert und von dem Gebrauch derselben ein Bild zu entwerfen versucht haben, müssen wir die Frage aufwerfen, wie es zu erklären sei, dass eine solche Konstruktion im Lat. zumal neben dem absoluten Ablativ entstanden ist. Bevor wir unsere eigene Auffassung in der Sache anführen, wollen wir erst die Versuche, auf diese Frage eine erklärende Antwort zu geben, kurz überblicken. Von denen, die dieser Erscheinung ihre Aufmerksamkeit zugewandt haben und die auch versucht haben, dieselbe zu erklären, sind Wölfflin, Bonnet, Horn und Havers zu nenen.

Der erste, der, soweit mir bekannt, auf den lateinischen Akkusativus absolutus die Aufmerksamkeit gelenkt hat, ist Diez, der in seiner Grammatik der Romanischen Sprachen im Zusammenhang mit den romanischen absoluten Konstruktionen den lat. Akk. absolutus nennt. So haben auch Beger in seinem Buche Lateinisch und Romanisch, 102 ff. Buecheler CLE. (vgl S. 12) und Mommsen Index zu Jordanes den Ausdruck *se virum* mit dem absoluten Akk. zusammengestellt. Bei den genannten Gelehrten findet sich aber keine Erklärung des Akk. absol.

Zuerst wollen wir Wölfflins Erklärungsversuch besprechen. In ALL. 13, 278[1] hat er den Fall folgendermassen zu erklären

[1] Ähnliche Bemerkungen finden sich ALL. 11, 46.

Digitized by Google

versucht: »durch das Verstummen des Suffixes des Akk. sing. -m musste *clausa porta* mit *clausam portam* zusammenfliessen, und man unterdrückte daher nicht bloss den Schlusskonsonanten, sondern nach der Theorie der umgekehrten Fehler wurde er auch fälschlich zugesetzt. Dass sich also auch ein Akkus. absol. entwickeln konnte, zeigte Haussleiter Acta Erlang. III 440. — — — Dieser Accus. absol. ist im Altfranzösischen noch im Singular wie im Plural erhalten».

Diese Erklärung scheint mir recht mechanisch zu sein. Ausserdem sprechen viele Tatsachen gegen dieselbe. Wie schon Horn 81 bemerkt hat, existiert bei dem absoluten Akkusativ kein bemerkenswertes Übergewicht der Formen, bei denen die Akkusativkonstruktion durch das »parasitische -m» hervorgerufen sein könnte. Ich muss hier das ganze Material nach den Ausgängen statistisch geordnet anführen. Dabei ist auch zu beachten, dass es Fälle gibt, wo wir auch beim auslautendem -m des Partizipiums keinen Fall haben, wo Verwechlsung mit dem absol. Abl. bestehen konnte, weil Beiworte, meist Pronomina, Formen haben, in denen ein Zusammenfall von Akk. und Abl. nicht stattfinden kann. Von solchen mögen hier nur die folgenden zitiert werden.

Greg. Tur. I 46.3: *hunc elisum*, V 209, 8: *Quem discussum*. Jord. Rom. 37, 30: *Quem uxor sua occisum*, und mit neutralem, nicht auf -m schliessendem Hauptwort: Jord. 29,26: *percussum pue foedus*. Alle Belegstellen sind im Index angeführt, hier sei nur eine kurze Tabelle der Übersichtlichkeit halber mitgeteilt. Ich führe die Fälle folgendermassen eingeteilt vor:

A = Fälle, wo wegen des -m eine Verwechslung mit dem Abl. Sg. möglich wäre.
B = Fälle, wo zwar ein -m steht, wegen pronominaler oder anderer Beiwörter dies nicht möglich ist. Auch Neutra ohne -m.
C = Fälle auf -as, -es, -os.
D = Neutra Plur. auf -a.

Es ergibt sich dabei folgende Verteilung:

Digitized by Google

	I	II	III	IV[1]		
A =	18 +	43 +	39 +	55 =	155	= 155
B =	10 +	3 +	13 +	2 =	28	
C =	17 +	15 +	11 +	6 =	49	= 125
D =	8 +	18 +	8 +	14 =	48	

Es müssen natürlich entsprechende Zahlwerte auch von dem absoluten Ablativ angeführt werden: dabei ergibt sich, wenn ich die Abl. absoluti im I. V. und VI. Buche des Gregorius von Tours berücksichtige, folgendes:

	Buch I		V		VI		Zusammen	
	Part. Pf.	Part. Präs.	Part. Pf.	Part. Präs.	Part. Pf.	Part. Präs.	Pf.	Präs.
A	19	24	73	57	54	49	146	120
B	4	1	7	3	9	4	20	8
C	14	8	44	37	45	21	103	66
D	3	—	9	—	4	—	16	—

Wir finden also beim Akkusativus absolutus 155 A gegenüber 125 B + C + D. Diesen gegenüber steht bei dem absoluten Ablativ das Verhältnis 146 A gegen 139 B + C + D bei dem Part. Pf. und 120 A gegen 74 B + C beim Part. Präs., also bei dem Abl. absol. überhaupt 266 A gegen 213 B + C + D. Wenn wir den Akk. und Abl. absol. vergleichen, müssen wir eigentlich den Abl. absol. mit Part. Perf. betrachten, weil ja, wie schon früher bemerkt, der Akkusativus absolutus fast ausschliesslich mit dieser Partizipialform vorkommt. Der Unterschied zwischen Akk. und Abl. absol. (155: 125 gegenüber 146: 139) ist m. E. so gering, dass wenigstens dies der Wölfflinschen Hypothese nichts weniger als günstig ist.

So einleuchtend ein solcher Gedankengang zur Widerlegung des Wölfflinschen Erklärungsversuches auch wäre, ist es doch nicht mög-

[1] I = Die Glieder der absol. Konstr. stehen unmittelbar nebeneinander mit Nomen, II mit Part voran. III = Die Glieder der absol. Konstr. stehen nicht unmittelbar nebeneinander mit Nomen, IV mit Part. voran.

Digitized by Google

lich, die Wölfflinsche Hypothese nur mit Hilfe solcher Erwägungen wie der oben mitgeteilten ganz und gar zu verwerfen. Mit Recht könnte gegen den oben dargestellten Gedankengang Folgendes hervorgehoben werden: Jordanes und zumal Gregorius Turonensis [1], aus denen die meisten Beispiele genommen sind, gehören einer so späten Zeit an, dass die Verhältnisse bei diesen nicht geeignet sind, auf Vorgänge, die sich einige hundert Jahre früher abgespielt haben, ein richtiges Licht zu werfen. Man könnte ja Wölfflins Erklärung annehmen, die Verhältnisse bei Jordanes usw. hätten damit nichts zu tun, denn ein Weiterwuchern auf analogischer Grundlage im Sinne Wölfflins könnte trotzdem angenommen werden, nachdem der Akk. absol., zuerst von solchen Fällen ausgehend, in denen Akk. und Absol. gleichlauteten, entstanden war und dann in dem Abl. absol. aufgegangen und mit demselben vertauscht worden sei. Solche Einwände können meines Erachtens mit Recht erhoben werden, wenn man sich nur auf die oben angeführten Zahlenverhältnisse stützen kann.

Zuerst muss hervorgehoben werden, dass Wölfflin bei seiner Erklärung die ganze Erscheinung zeitlich nicht richtig abgegrenzt hat. ALL. 11 46: »In der Literatur werden wir diesen Barbarismus bis in die zweite Hälfte des 4. Jahrhunderts hinaufrücken dürfen, da schon Lucifer sich dessen schuldig gemacht hat, nach Hartel Arch III, 42». Wie die früher mitgeteilten und besprochenen Inschriften gezeigt haben, ist der Akk. absol. in eine viel frühere Zeit zu setzen, wahrscheinlich schon in die erste Hälfte des 3. Jh., ganz sicher um 300. Und gerade die frühesten Inschriftbeispiele haben uns Belege geliefert, die von der Art sind, dass bei ihnen die Wölfflinsche Erklärung versagt.

Zweitens setzt die Wölffinsche Erklärung eine völlige Konfusion des Akk. und Abl. voraus. Es muss demnach beachtet werden, inwieweit zu der Zeit der ersten inschriftlichen und literarischen Be-

[1] In der oben angegebenen Zusammenstellung habe ich die Fälle aus der Zeit nach Gregor nicht berücksichtigt.

Digitized by Google

lege dieser Zusammenfall im Gebrauch des Akk. und Abl. etwas fertig Ausgebildetes war. Mit Hilfe von Ernst Diehls Ausführungen in seinem Artikel De m finali epigraphica, Jahrbücher für classische Philologie, Suppl. Band 25,sowie Hartels Darstellung von dem Latein des Lucifer von Calara in ALL. 3, lässt sich etwa Folgendes herausfinden: Zwar kommen eine Anzahl Fälle vor. in denen mit einer Präposition, die dem gewöhnlichen Sprachgebrauch nach mit dem Ablativ verwendet wird, der Akkusativ steht, und sogar recht früh. Die ganz sicheren Beispiele verteilen sich nach Diehl S. 108, 109 folgendermassen:

In den heidnischen Inschriften:

Saeculum nach Chr.

I	I—II	II	II—III	III	III--IV	IV
8	4	9	9	12	6	4

In den christlichen:

Saeculum nach Chr.

IV	IV—V	V	V—VI
21	5	10	14

Hierbei ist unseres Erachtens jedoch zu beachten, dass die Konstruktionen, in denen eine Präposition mit Akkusativ steht (vgl. auch Hartel 43), für die Entstehung des absoluten Akkusativs überhaupt keinen Wert haben, da der Kasus nach einer Präposition stehend gewissermassen eine Sonderstellung einnimmt. Konfusionen stellen sich bei den zahlreichen Präpositionen natürlich sehr leicht ein zu einer Zeit, wo, wenn es sich um den Gebrauch des Kasus ohne präpositionale Stütze handelt, der Akk. und Abl. meistens sauber auseinandergehalten werden. Einleuchtend ist hierbei die Bemerkung von Diehl S. 307: »Cave ne casui praepositionum fata adscripseris, conplures enim praepositiones, quamquam similia significant, eosdem non regunt casus velut *pro* et *ob*, *pro* et *propter*, *ab ad de ex supra* in muneribus significandis: unde factum est, ut »*pro merita*» et »*ob meritis*», »*pro caritatem*» et »*propter caritate*» promiscue adhiberentur.»

Digitized by Google

Nicht viel mehr können für die Wölfflinsche Erklärung die Fälle besagen, die Diehl S. 200—204 unter dem Titel *verba et adiectiva quae alienum regunt casum* anführt. Bei diesen ist der Fall ziemlich den Präpositionen gleich. Diehl S. 314: »carere,» »frui», »fungi», uti», »potiri» cum accusativo coniuncta minus aliena tibi videbuntur esse si cogitaveris, structuram gerundivam apud optimae latinitatis scriptores transitivam fuisse, neque magis miratus sis »invidere» »suadere» parcere» cum accusativo coniuncta.»

Wir kommen jetzt zu den Fällen, bei denen die Entscheidung zum grossen Teil liegen muss, den Fällen, wo Akk. und Abl., ohne von einer Präposition abhängig zu sein, vertauscht worden sind, vor allem den Fällen von Veränderungen des Abl. absolutus, die in Beispielen wie den Mischkonstruktionen CIL. VI 2086 (a 155) *praesedente L. Claudium Modestum proflamine* zu Tage treten. Weiteres über die Konstruktionen S. 61 und Beispiele bei Diehl S. 205. Schon früher ist bemerkt worden, dass fast immer das Partizip im Abl., das Nomen dagegen im Akkusativ steht[1]. Dies ist m. E. für die Widerlegung des Wölfflinschen Erklärungsversuches äusserst wichtig. Wenn der Zusammenfall von *clausa porta* und *clausam portam* die Ursache zu Entstehung des Akk. absol. wäre, so fragt es sich, warum nicht neben dem Typus *praesedente Modestum* ein gleich häufiger Typus mit dem Partizipium im Akk. zu finden ist.

Dazu kommt noch drittens der Umstand, dass im Akk. absolutus das Part. Präs. so ausserordentlich selten ist. Dies kann bei der Wölfflinschen Erklärung nicht einleuchten, wir müssten vielmehr eine beträchtliche Anzahl von derartigen Beispielen finden, weil das Part. Präs. im Abl. absol. gerade in der späteren Zeit sehr häufig vorkommt.

Nach den obigen Erwägungen können wir die Wölfflinsche ganz mechanische Erklärung, bei der Erforschung der Ursachen, die zum Entstehen einer absoluten Akkusativkonstruktion geführt haben, nicht als genügend betrachten. Dass aber der lautliche Zusammenfall

[1] So auch Diehl S. 314.

Digitized by Google

gewisser Akkusativ- und Ablativformen ein Moment sei, das zum Weiterwuchern einer absoluten Akkusativkonstruktion beigetragen hat, wenn diese einmal entstanden ist, das ist eine Behauptung, die mit guten Gründen aufgestellt werden kann und mit Bezugnahme auf die ungeheure Wirkung, welche die Analogie im Sprachleben ausübt, unserer Ansicht nach aufrecht erhalten werden muss. Eine Erklärung freilich der inneren Vorgänge bei der Entstehung der absoluten Akkusativkonstruktionen liefert die Wölfflinsche Hypothese, wie wir zu beweisen versucht haben, nicht. Eine solche Erklärung der hierhergehörigen Phänomene ist nur mit Hilfe einer vergleichenden Betrachtungsweise zu erschliessen.

2.

Jetzt ist Bonnets Erklärung der Konstruktion in aller Kürze zu besprechen. Auf das Material gestützt, das er aus den 6 ersten Büchern der Historia Francorum von Gregorius von Tours gesammelt hat, (das er jedoch nicht in genügender Weise statistisch behandelt hat um die verschiedenen Typen gegeneinander abgrenzen zu können), will er den Gebrauch des Akkusativus absolutus folgendermassen erklären. S. 561: »On voit que l'ablatif absolu est devenu une véritable proposition. Pourquoi dès lors s'astreindre à mettre le sujet et le prédicat de cette proposition à l'ablatif, dont la raison d'être était si complètement oubliée? Il était tout naturel de les mettre aussi bien à l'accusatif qui, par ses formes d'abord, et conséquemment par ses fonctions, paraissait si voisin de l'ablatif. L'accusatif absolu prit rang, en effet, à côté de l'ablatif absolu, et dans une proportion beaucoup trop forte pour qu'on puisse voir dans ces constructions de simples confusions accidentelles. Evidement Gregoire considérait l'accusatif absolu comme tout aussi légitime que l'ablatif. Dans les seuls livres I à VI on en trouve près de deux cents exemples». — Der Akkusativ ist seines Erachtens in das Gebiet des Ablativs eingedrungen, und hierzu haben sicherlich auch andere Ursachen beigetragen als das parasitische -m. Die Sache lässt sich nach Bonnet ganz als ein Ausschlag der Tendenz des Vulgärlateins erklären, den

Digitized by Google

Akkusativ zu einer Art Universalkasus zu machen, indem man bei der absoluten Konstruktion das Gefühl hatte, dass man einen Kasus obliquus brauchte, und den Akkusativ dazu nahm, weil dieser ja der gewöhnlichste war und sogar infolge gewisser phonetischer Verhältnisse bisweilen mit dem Ablativ übereinstimmte. Von Horn 81 wird diese Erklärung als ein bedeutender Fortschritt angesehen, und er gibt einige Beispiele, bei denen Bonnets Erklärung seines Erachtens die einzig richtige sein dürfte. Solche Stellen sind seiner Ansicht nach die folgenden: Peregrinatio Aetheriae, 14, 2: *in loco, ubi sanctus Melchisedech advenientem sanctum Abraam hostias deo puras primus obtulit*,[1] Mulomedicina Chironis 204, 27: *fasciolam et lamnam tollere nolito, nisi sanam cicatricem*, Jordanes Rom. 45, 21: *ad Acaiam neminem scientem subterfugit*, 50, 14: *Gothi . . . recrudiscentes animos ad bella consurgunt.* Getica 67, 17: *hic ergo certum temporis Amazonas commanentes confortati sunt.* Dem möchte ich insofern beistimmen, als wir, weil in vielen Fällen Akkusativ statt Nominativ steht[2], in einigen Fällen den Akk. absol. anstelle des Nom. absol. finden können; dies sind diejenigen Fälle, wo wir es mit einem Part. Präs. zu tun haben[3]. In den Bonnetschen Erwägungen haben wir also ein Mittel, diese späten Fälle zu erklären, die von der gewöhnlichen Art des Akk. absol. ganz und gar abweichen.

Zweifelsohne hat Bonnet recht, wenn er von dem Akkusativ als einer Art Universalkasus im Vulgär- und Spätlatein spricht. Wir wissen, dass in den romanischen Sprachen die Stammformen der Nomina auf die vulgärlateinische Akkusativform zurückgehen[4]. Hierbei ist noch zu beachten, dass unsere frühesten Beispiele von dem absoluten Akkusativ verhältnismässig alt sind; es wäre darum unseres Erachtens unmöglich, die Entwicklung des Akkusativs

[1] Bei diesem Beispiel ist die vielleicht einfachste Lösung, dass man die Akkusativformen als durch das nachfolgende *Abraam* bedingt erklärt. Es wäre hier also einfach eine Attraktion anzunehmen.

[2] Belege bei Diehl S. 204.

[3] Vgl. auch Seite 25 und das dort über diese Beispiele Gesagte.

[4] Vgl. Meyer-Lübke, Grammaire des langues romaines, II, 19.

Digitized by Google

zum Universalkasus schon als Erklärung der Gründe, die zur Prägung der absoluten Akkusativkonstruktion geführt haben, anzuwenden, weil die von Bonnet als Erklärung angenommene Erscheinung zwar in der späteren Zeit unbestreitbar da war, zu der Zeit der frühesten Inschriftbeispiele jedoch nicht nachzuweisen ist. Auch der Umstand, dass das Part. Perf. eine so bedeutende Rolle in dem Akkusativus absol. spielt, bleibt bei Bonnets Erklärung in der Luft hängen, weil es bei der besprochenen Erklärung nicht einleuchten kann, warum der Akkusativus als Universalkasus sich bei dem Part. Präs. nicht in demselben Masse geltend machte. Jedoch ist zu gestehen, dass der Drang, den Akkusativ zu einem Universalkasus zu entwickeln, mit dem die verschiedensten Beziehungen ausgedrückt wurden, in nicht unbedeutendem Masse in späteren Zeiten zur Ausbreitung des einmal entstandenen Akkusativus absolutus beigetragen haben kann.

Sicher hat Bonnet das Richtige getroffen, wenn er behauptet, das Gefühl für die richtige Auffassung des Ablativus absolutus habe sich im Laufe der Zeit abgeschwächt. Auf den mehr und mehr formelhaften Charakter des lateinischen Ablativus absolutus in einigen Fällen werden wir bei der Aufstellung unserer eigenen Erklärung zurückkommen.

Im allgemeinen kann von Bonnets Erklärung dasselbe wie von der Wölfflinschen gesagt werden, dass sie sich mehr mit der Feststellung äusserlicher Tatsachen und Motive begnügt hat. Indessen haben wir schon hervorgehoben, dass das von Bonnet Angeführte zur Erklärung der Ausbreitung des, wie wir näher nachzuweisen versuchen werden, auf eine ganz andere Weise zu erklärenden Akkusativus absolutus beigetragen hat. Die innersten Motive und die sprachgeschichtlichen Zusammenhänge mit den anderen Sprachen werden freilich von Bonnets Erklärung nicht erreicht.

3.

Schon früher haben wir diejenigen absoluten Konstruktionen erwähnt, die rein äusserlich gesehen eine Mischform zwischen dem

Digitized by Google

Akk. und Abl. absol. darstellen. Weil sie bei der Erklärung, die für den Akk. absol. von Horn und Havers gegeben worden sind, eine wichtige Rolle spielen, müssen sie hier etwas ausführlicher behandelt werden.

Wir haben früher im Anschluss an das Fehlen eines aktiven Perfektpartizips im Latein darauf hingewiesen, dass im Ablativus absolutus das Partizip oft die Stelle eines solchen behauptete, was auch durch die Stellung des Subjekts zwischen den Gliedern des Abl. absol. noch stärker betont wurde. Der Ablativus absolutus konnte also eine Konstruktion sein, die zwar ihrer grammatischen Form nach passivisch, ihrer Bedeutung nach aber aktivisch war. Im Anschluss an die Bemerkungen von Löfstedt 291 haben wir auch einige Fälle mit Akkusativobjekt bei passiven Ausdrücken angeführt und dadurch einige Belege vom Akk. absolutus zu erklären gesucht. In Anbetracht dieser Fälle kann es nicht Wunder nehmen, dass, wie Horn 83 f. dargestellt hat, das Hauptwort des Abl. absol. als Objekt des partizipialen Teiles aufgefasst werden kann. So z. B. Jord. Romana 42, 22: *Hunnorum rex Attila, iunctis secum Gepidas cum Ardarico, Gothosque cum Valamir, diversasque alias nationes ... omnem Illyricum populatus est.*

Diese Fälle sind recht häufig. Dasselbe gilt von einer diesen Belegen naheliegenden Konstruktion, die aus einem Part. Neutr. Sg. mit Objekt besteht. Im Anschluss an Schmalz, Berl. Phil. Woch. 1910, 701 (wo weitere Literaturangaben), führt Löfstedt 292 an: Anton. Plac. Itin. II: *completo matutinas albescente die procedunt.* Dazu lassen sich bei Jordanes viele Fälle beifügen, so z. B. Get. 92, 11 und 128, 25: *quod comperto.* Aus Gregorius möchte ich anführen VII 320, 8: *Quod viso episcopus dum timore consternatus pareret, ait ad eum quidam de adstantibus,* und mit zwischengeschobenem Subjekt VII 320, 28: *Quod rex diviso cum Childebertho rege nepote suo, partem suam maxime pauperibus est largitus,* und III 135, 5. *Quod illa hausto, protinus mortua est.*

Digitized by Google

Hierher gehört auch der Gebrauch von *excepto* mit Akk., den Löfstedt 298 besprochen hat.

Von solchen Ausdrücken ausgehend will Horn die Entstehung des absoluten Akkusativs folgendermassen erklären. S. 85: »Von welcher Bedeutung diese Verhältnisse für die Entstehung des Akkusativus absolutus gewesen sind, liegt auf der Hand. Die aktive Bedeutung kam immer mehr auf Kosten der passiven Form zur Geltung. Man fasste infolgedessen das Hauptwort als ein Objekt auf, bis man es schliesslich auch in den Kasus des Objekts — den Akkusativ setzte. Aber hiermit hatte auch die partizipiale Ablativform ihre Existenzberechtigung verloren. Sie konnte zwar als ein Ueberrest aus vergangener Zeit in der Sprache mitgeschleppt werden, sie hatte aber nunmehr keine Aufgabe, sondern war nur eine Reminiszenz. und als solche für die Sprache eher zum Schaden als zum Nutzen. Denn indem die beiden zusammengehörigen Worte in verschiedenen Casus standen, so entstand eine Discrepanz, die ebenso zwecklos als unerträglich war. Die Sprache hat auch diesem Uebelstand gesteuert. Der lebenskräftige Akkusativ trägt den Sieg davon, und der Ablativ verschwindet immermehr.«

Gegen die Auffassung und Erklärung Horns können unseres Erachtens folgende Einwände erhoben werden.

Es sei erstens auf den Umstand hingewiesen, dass die Fälle, in denen nach Horn ein zum ablativischen Partizip gestelltes Nomen im Akkusativ vorkommt, spät sind, viel später jedenfalls als die ganz sicheren inschriftlichen Belege aus den Jahren 290 und ca. 300, die ich angeführt habe. Es lassen sich auch aus den Inschriften keine entsprechenden Fälle anführen, dagegen eine Menge solche, wo wir ein Part. Präs. im Abl. und ein Substantiv im Akk. haben, und wie besonders zu beachten ist, sind darunter einige recht frühe Beispiele, so z. B. in den Akten der Arvalbrüder aus dem Jahre 155: CIL. VI 2086: *praesedinte L. Claudium Modestum proflamine*, aus dem Jahre 221: VI 3069[1]: *option(e)*

[1] das jedoch wegen der Schreibung *opition* unsicher bleibt.

Digitized by Google

Gargilium Rogatianum sub tribuno Sereniano aus dem Jahre 219: VI 3057: *imperatore Antonino ... et Sacerdotem co(n)s(ulibus)*. Ähnlich noch bei Konjetzny 319: CIL. VI 3038, 32547, 7006. Diesen lassen sich noch aus CIL. VIII folgende Fälle hinzufügen: 22774 *instruentibus a solo Rufi(no) Senesione quadr(atario) et siq* (— — —) *amatores domus eorum*, wo wir jedoch in *amatores* einen unkonstruierten Nominativ haben können. 23062: *respublica Segernitanorum sua pe(cunia) (fecit?) (e)t dedicavit curante rempub(lica)m*. 2946: *pro Salute et incolumitate D.D.N.N. Imp. Constant. partem rempublicam praeroyante partem vero* — — —. 27502: *curante Guddeni heredem*. Dazu II 2705, das jedenfalls aus der heidnischen Zeit sein muss: *ponit Invicto deo austo, ponit lebiens Fronto: aram Invicto deo austa F. levens ponit, presedente patrem patratum Leonem*. Ähnliche Beispiele gibt es auch in der Literatur eine beträchliche Menge, so z. B. Greg. VIII 355, 27: *Mane autem facto, procedente regem ad matutinus*. III 113. 15: *Stultum consilium esse puto, ut inimicos domui relictus*, (Akk. absol.) *contra reliquos eam, eosque a tergo, hunc a fronte surgente, inter duos hostilium cuneos ruam*. V, 226, 7: *Nam et discordantibus reges et iterum bellum civile parantibus morbus ... Gallias praeoccuparit* VI 266, 18: *reliquias sanctorum multorum praecidentibus urbem ingressus est* und öfters. Alle diese Fälle sind geeignet, die Haltbarkeit von Horns Erklärung zweifelhaft zu machen.

Dazu kommt noch zweitens, dass der Umstand, dass der Subjektteil im absol. Ablativ als von dem Partizipium in Objektsverhältnis abhängig aufgefasst wurde, vielmehr die ablativische Form festzuhalten geeignet war. Es leuchtet nicht ein, warum ein verbales Wort, das ein Nomen im Akk. regiert, diesem Nomen nach seine Form verändern sollte. Ausserdem sind in vielen Fällen die Partizipien erstarrte[1] Formen, die, obwohl im Singular stehend, mit

[1] Wöllfin, ALL. 9, 518, wo auch *excepto* behandelt wird. Die Formelhaftigkeit wird durch den französischen Ausdruck *excepté* (nicht *exceptés*)

Digitized by Google

pluralischem Nomen konstruiert werden. So öfters bei *excepto* z. B. Jord. Get. 55,6 *excepto oppida vel possesiones.* Bened. Reg. Monach. 63: *excepto hos* sowie (nach Löfstedt 299) nochmals derselbe Ausdruck in den Langobardischen Gesetzen. Der Assimilationsprozess, mit dem Horn bei seiner Erklärung operiert, ist psychologisch unmöglich zu erklären.

Drittens können die Verhältnisse im Griechischen gegen Horn angezogen werden. Schon im Altgriechischen kommt ein Akk. absol. vor, und wir werden weiter unten, S. 121, einige Beispiele für denselben aus späteren Zeiten hinzufügen. Den lateinischen entsprechende Mischkonstruktionen kennt das Griechische nicht. Wenn also hier ohne solche ein dem lat. Akk. absol. entsprechender Gebrauch entstehen konnte, müssen wir dasselbe auch für das Latein annehmen.

Deshalb muss eine neue Erklärung, die das Vorhandensein dem lat. Akk. entsprechender Konstruktionen auch in anderen Sprachen aufzuhellen vermag, erstrebt werden.

4.

Die vierte Erklärung ist von Havers in seinem die syntaktische Sonderstellung der gr. und lat. Neutra behandelnden Artikel gegeben.

An vielen Beispielen hat Havers bei einer Menge von Erscheinungen gezeigt, dass eine gewisse Sonderstellung insofern besteht, als man ausser den neutralen Pronomina, bei denen diese Eigenart schon längst erkannt worden ist, auch bei den Nomina, wenn es sich um ein Neutrum handelt, den Nom.-Akk. als allgemeinen Kasus obliquus auch dort verwendete, wo Mask. und Feminina ganz anders konstruiert wurden. Ich erwähne hier nur Ilias A 31: *ἐμὸν λέχος ἀντιόωσαν*, wo *ἀντιάω* im Sinne von »teilnehmen« nur an dieser Stelle bei Homer den Akkusativ, sonst stets den Genetiv hat. Auf alles dies kann ich hier nicht näher eingehen.

---

bewiesen. Ausserdem ist für den Typus *quod* excepto auszugehen von *excepto quod lectiones legantur.* Vgl. S. 68.

Digitized by Google

Wichtig für unsere Zwecke ist jedoch, dass Havers 180 ff. in einigen griech.-lat. Partizipialkonstruktionen ein weiteres Indizium für diese Sonderstellung der Neutra erblicken will. Havers weist darauf hin, dass es aus der nachhomerischen Zeit eine Menge Beispiele gibt, wo statt des gewöhnlichen Genetivus absolutus ein Nom.-Akk. steht, wenn es sich um ein Neutrum handelt. Solche Fälle kommen vor bei Hippokrates, Herodotos, Thukydides, Xenophon, Plato, Aristophanes. Einige Beispiele mögen angeführt werden.[1] Hipp. II 102, 13, (Kühlwein): *τὰ μὲν ἔσω καὶ ἔξω ὀλισθάνοντα* Thu. III 53, 2: *τὸ ἐπερώτημα βραχὺ ὄν.* Xenophon Cyrop. V 4, 51: *τρία ὄντα τῶν Σύρων φρούρια.* Plato Tim. p 69 B: *ταῦτα ἀτάκτως ἔχοντα.*

Diese und ähnliche Beispiele können jedoch keineswegs mit dem lateinischen Akkusativus absolutus auf eine Linie gestellt werden, und zwar aus dem einfachen Grunde, weil sie, wie die Beispielsammlungen zeigen, in den allermeisten Fällen mit aktivischen Partizipien und zwar am häufigsten mit Part. Präs. konstruiert sind, wogegen, wie schon öfters bemerkt worden ist, im lateinischen Akkusativus absolutus das Part. Perf. Pass. fast alleinherrschend, das Part. präs. dagegen eine seltene Ausnahme ist. Und von einem Neutrum mit Part. Präs. haben wir in den beinahe 300 Belegen für den Akk. absol. nur einen einzigen sehr späten Fall. Demgemäss können lateinische Fälle wie *impleta tempora, exacta sacramenta foedus percussum* keineswegs griechischen Beispielen wie den obengenannten gleichgesetzt werden. Die obenangeführten Belege sowie Herod. I 52: *ἀνέθηκε αἰχμήν, τὸ ξυστὸν ἐὸν χρύσεον* lassen sich m. E. am besten als Nominative auffassen und sind den englischen *being*-Konstruktionen sowie den im Pali belegten, mit *ṭhita* und sonstwie gebildeten Konstruktionen zuzugesellen. Vgl. Lüders 1010 ff. Demnach verdient die Bemerkung von Heikel 133 Beachtung: »Nam ex solius accusativi natura omnen rem ducere conantur, quae simul ex participii natura est explicanda, neque accusativo solum sed etiam

[1] Belege bei Havers 180 Anm. 2. Vgl. dazu noch Kühner, 2. Aufl. 1870, § 487.3 b, sowie Heikel 122 f.

Digitized by Google

nominativo est attribuenda», was er auch durch viele angeführte Nom. absoluti von Mask. und Neutr. wahrscheinlicher gemacht hat.[1]

Nicht beistimmen kann ich auch der Bemerkung von Havers 185 Anm. 1: »Man kann darüber streiten, ob diese Fälle (i. e. die absoluten bei Herodot angeführten) dem griech. Sprachgefühl als Nominativi oder Accusativi absoluti erschienen; für die letztere Auffassung scheint zu sprechen die Stelle IV 71: *κατακεκηρυμένον μὲν το σῶμα τὴν δὲ νηδὺν ἀνασχισθεῖσαν*»[2]. Dieses sowie die übrigen aus Herodot bei Heikel und von uns im Zusammenhang mit dem Griechischen angeführten Beispiele sind nämlich alle mit Part. Perf. Med.-Pass. gebildet und besagen also für die ganz andersartigen Fälle mit Part. Akt. gar nichts.

Es können also nur die Fälle mit Part. Perf. Pass. den lateinischen absoluten Akkusativen gleichgestellt werden, und wie wir sehen werden, kann bei diesen auch ohne Zuhilfenahme der Neutra eine Erklärung gegeben werden. Es ist also keineswegs, wie gezeigt worden ist, eine »genaue Parallele» zwischen dem latein. Akk. absol. und den entschieden als Nom. absol. aufzufassenden oben angeführten griechischen absoluten Konstruktionen mit Part. Präs. anzuerkennen. Nunmehr kann ich zu Havers' Bemerkungen über den lat. Akk. abs. übergehen.

Für das Lateinische setzt die Haverssche Erklärung mit den Mischkonstruktionen des Typus *quod facto* und *foedus percusso* ein. Da nun die von H. angeführten Belege irreführend sind, weil sie nicht die tatsächliche Verteilung der verschiedenen Typen zeigen, habe ich mein Material aus Jordanes und Gregorius hier vollständig verzeichnet:

Sg. M. F. Jordanes: 47, 22 Hypatium Pompeiumque ingressis. 94, 8 ignemque supposito. 94, 14 disciplinam reposita. 119, 19

[1] Natürlich kann, wie Havers selbst 181, Anm. 1 bemerkt hat, vieles, was unter dem Namen »Nom. absol.» geht, eine andere Erklärung zulassen: Kontamination, Anakoluth, isoliert emphatischer Nominativ. Vgl. später S. 72 ff.

[2] Einen Einfluss der Neutra auf die Nom. absol. mit M. F. anzunehmen, ist unnötig.

Digitized by Google

relicta urbem. 130, 13 amnemque congelato. Gregorius: III 116, 11 data fidem. 138, 3 defuncto antestitem. V 233, 4 emissa vocem. VI 270, 8 commoto exercitum. VII 290, 15 vocatis monachis et matrem. 306, 15 effracto calicem. VIII 355, 5 discussa veritatem. IX 366, 14 adaucta multitudinem. 367, 1 adsumpta matrem. 369, 15 commoto exercitum. 388, 15 paenitentiam accepta. 390, 24 emissa lanceam. 391, 6 explicita vitam. 392, 11 ipsum interempto, repulsa matrem. 398, 3 Constantiam relicta. 398 adiunctis Nicasium et Saffarium. 404, 18 provocatis Chrodieldem. — — — X 435, 23 audita abductionem. V. S. M. I 604, 23 amota amaritudinem. M. B. Andr. 830, 11 disrupto humorem.

Pl. M. F. Jordanes: 42, 22 iunctis Gepidas, Gothosque diversasque alias nationes. 48, 5 numerosos fortissimosque milites deputatis. 48, 23 aliosque diversos iudices dolo peremptis. 55, 6 excepto oppida vel possessiones. 128, 22 collectis Bitugures. Greg: VI 256, 17 reseratis valvas. IX 398, 1 relictis Toronus. X 431, 5 nares auresque amputatis. M. B. Andr. 834, 29 inpositis manus.

Sg. Neutr. -m Jordanes: 9, 23 regnum sublato. 33, 27 regnum verso. 84, 4 iugum transacto. Gregorius: III 122, 10 orto scandalum. *nicht -m:* Jordanes 31, 2 foedus percusso (percussumque foedus 29, 26). 31, 17 caput dempto et circumlato. 73, 7; 87, 4 foedus inito. 80, 4 perpetrato facinus. 85, 18 quod resoluto. 92, 11; 128, 25 quod comperto. 98, 5 nec quicquam mali perpetrato. 211, 9 quod praetermisso. Gregorius: III 135, 5 quod hausto. V 221, 3 invocato nomen et virtutem. VI 272 quod comperto. VII 320, 8 quod viso. 320, 28 quod diviso. X 442, 15 quod delibato.

Pl. Neutr. Jordanes: 55, 6 excepto oppida vel possesiones. 118, 1 cuncta munitis. 131, 18 acceptis numeribus et mandata. Gregorius: VI 3, subscriptis ea, quae locuti fuerant. VII 293: omnia, quae mihi polliciti sunt relictis. X 413, 12 datis munera.

Wie gesagt, geht Havers von diesen Mischfällen aus, und zwar mit folgender Bemerkung S. 183: »Auszugehen ist m. E. von dem normalen Ablativus abs. der klassischen Zeit, der aber in der Volkssprache eine Modifiktaion erfuhr, falls es sich um ein neutrales pro-

Digitized by Google

nominales Subjekt handelte: hier machte die Volkssprache eben von der Sonderstellung dieser pronominalen Neutra Gebrauch und setzte den Akkusativ an Stelle des Kasus obliquus d. h. des Ablativs. Das ergiebt den Typus *quod facto*, der fürs Spätlatein reichlich bezeugt ist.»[1] M. E. müssen jedoch auch andere Gründe als der Gebrauch des Nom.-Akk. bei den Neutra als Kasus obliquus zur Entstehung dieses Typus mitgewirkt haben. Wie der Typus im Anschluss an den geläufigen Sprachgebrauch entstanden ist, hat Wölfflin einleuchtend ALL. 9 518 erklärt, wo er zu dem Ausdruck *excepto hos* folgende Bemerkung macht: »Da man korrekt sagte 10. 4 *excepto quod lectiones legantur* 14, 5 *excepto quod psalmi dicuntur*, »mit der Ausnahme, dass», und *excepto, si necessitas hospitum supervenerit*, so erstarrte das neutrale *excepto*, etwa wie *praesente*, welches mit *testibus* verbunden wurde.» Dass die Form des Part. Perf. als aktivisch empfunden wurde, ist schon oben S. 61 ff. im Anschluss an Löfstedt 292 und andere dargestellt worden. Den Typus *foedus inito* kann ich mit Löfstedt und Horn nur als ein Part. mit Objekt auffassen, nicht wie Havers 184 und Werner 84 als einen richtigen Ablativus absolutus nur mit der Freiheit des neutralen Substantivs, den Nom.-Akk. als Kasus obliquus zu verwenden.[2] Dies in betreff der zahlreichen Fälle, wo wir eine ähnliche Konstruktion von M. und F. vorfinden, wie die oben mitgeteilten Beispiele gezeigt haben, die hier der Übersichtlichkeit halber in einer kurzen Tabelle zusammengefasst werden mögen.

[1] Literatur: Löfstedt 228, Werner, Latinität. 85. M. Niedermann hat Festgabe für H. Blümmer (Zürich 1914) 328 ein Beispiel aus Marcellus 163, 17 hinzugefügt: — *quod exhausto*. Der Versuch von Helmreich, Rh. M. 72, 277, den Typus *quod facto* für einen blossen Schreibfehler zu erklären, braucht nicht ernstlich diskutiert zu werden.

[2] *Nascente culnus* bei Gregor VI 246, 11 beweist für die Auffassung von Werner und Havers nichts, weil es (vgl. S. 91) als eine ganz erstarrte Konstruktion, bei welcher der Name Akk. absol. kaum mehr angebracht ist, aufgefasst werden kann.

Digitized by Google

Sg.	M.F.	auf	-m	Jord.	5	Greg.	20
Pl.	»	»	»	»	5	»	4
Sg.	Neutrum	auf	-m	»	3	»	3
Sg.	»	nicht auf	-m	»	10	»	5
Pl.	»	auf -a		»	3	»	3

Es ist wichtig, dies zu beachten, weil Havers 183—4 eine Beispielsammlung aus Jordanes anführt und dazu bemerkt: »Also an allen Stellen mit Ausnahme einer einzigen *ignem supposito* handelt es sich um ein Neutrum.» Das ist entschieden falsch.[1] Auch wenn man der Auffassung von Löfstedt und Horn folgt[2], kann die Sonderstellung der Neutra bewertet werden: wenn einmal das Partizip die Kraft hatte, wie eine Aktivform ein Objekt zu sich zu nehmen ist es leicht verständlich, dass der neue Konstruktionstypus zuerst dort aufkommen musste, wo der kleinste Widerstand gegen die neue Form herrschte, eben bei den Neutra, wegen ihrer Neigung den Nom.-Akk. als Universalobliquus zu verwenden. Vielleicht ist auch der Umstand von Bedeutung gewesen, dass gerade die Neutra den Nebensätzen entsprachen. Der Ausgangspunkt liegt jedenfalls in der Eigenart des Part. Perf. Pass. selbst.[3]

Den regelrechten lateinischen Akkusativus absolutus erklärt Havers 185—6 folgendermassen:

»Natürlich konnte die Inkongruenz in dem Typus *foedus inito* auf die Dauer nicht bestehen bleiben: es trat eine Assimilation ein und zwar siegte der volkstümliche Akkusativ, sodass wir jetzt erst den fertigen Akk. absol. *foedus initum* bekommen, der aber ohne den vorhergehenden Abl. absol. schlecht verstanden werden kann. Vom Neutrum griff die Konstruktion dann auch über auf die sonstigen Nomina und nach Mommsens Index zu Jordanes 179 B verteilt sich dieser fertige Akkus. abs. bereits unterschiedslos auf alle Genera

[1] Vgl. Mommsen, Index 177 und 180, wo die übrigen Beispiele angeführt sind.

[2] Die Havers 185 ablehnt.

[3] Ich stimme durchaus Löfstedt 292 bei, der diesen Typus nicht mit Werner 85 als eine Kontamination von Abl. und Akk. abs. erklären will.

Digitized by Google

z. B. *amplam partem exercitus amissam: Mauros superatos.* Und doch will mir scheinen, dass noch ziemlich lange das Gefühl für den Ursprung der Konstruktion im Neutrum lebendig blieb: haben wir doch eine Reihe von Fällen, wo in demselben Satze beim Neutrum der Akkus. absol., beim Mask. oder Fem. dagegen der alte Abl. abs. steht z.B. Peregr. Aeth. 5. 11 [vgl. S. 19] was eine hübsche Parallele bietet zu dem Nebeneinander von Genit. absol. und Akk. absol. im Griech.»

Gegen diese Ausführungen kann folgendes angemerkt werden:

1) Was zuerst den von Havers angenommenen Assimilationsvorgang betrifft, verweise ich auf das oben S. 62 Gesagte, das gegen den Erklärungsversuch von Horn, hierin mit der Haversschen Betrachtungsweise ganz analog, angeführt worden ist.

2) Dass die Konstruktion nicht von den Neutra auf die sonstigen Nomina übergegriffen haben kann, beweisen am besten die Inschriftbeispiele, von denen ein allerdings sehr altes aus dem Jahre 290 ein Neutrum *impleta tempora* zeigt, der sehr wahrscheinliche Beleg von 239 *salvos commanipulos* sowie die lange Inschrift von ca. 300 mit ihrem dreimal gesetzten auf -s endigenden Akk. absol., sowie die übrigen Inschriften, in denen die Neutra ganz in der Minderzahl sind. Von den in unserem Index belegten sämtlichen Akk. absol. betragen die Neutra nicht mehr als ca. 22 %. Demgegenüberfinden sich unter den Abl. absol., die ich aus Buch VI bei Gregorius verzeichnet habe, Neutra in einer Anzahl von 22 Stellen, gegenüber einer Gesamtzahl von Akk. absol. mit Part. Perf., die 109 beträgt. Bei diesem Vergleich müssen natürlich die Partizipia Präs. ausscheiden, weil sie nicht ohne weiteres mit den Akk. absol. verglichen werden können. Bei diesen ist aus naheliegenden Gründen das Neutrum sehr schwach vertreten, ich habe nur 2 mal *insultante* und *insurgente vulgo* notiert, 254, 5 und 16. Wie aus dieser Gegenüberstellung hervorgeht, besteht zwischen dem Akkusativus absolutus und dem Ablativus absolutus in betreff der Neutra kein Unterschied, in beiden Fällen beträgt die Anzahl der Neutra ca. 20—25 % von der Gesamtzahl.

3) Was die Fälle, wo wir einen Abl. absol. und einen Akk. absol.

Digitized by Google

nebeneinander haben, betrifft, sind die tatsächlichen Verhältnisse gar nicht derart, wie sie Havers darstellen will. Unter den von mir angeführten Akk. absol. finden sich insgesamt 44 Fälle, wo wir die betreffende Juxtaposition haben. Von diesen haben wir in 20 Fällen sowohl im Abl. wie im Akk. absol. ein M. oder. Fem., unter denen ich nur auf die Inschrift von ca. 300 verweise, wogegen nur in 15 Fällen im Abl. absol. ein M. oder F., im Akk. absol. dagegen ein Neutrum steht, wozu noch zu bemerken ist, dass von diesen 15 Fällen 3 auf das Wort *sacramenta*, das im Akk. absol. überaus häufig vorkommt, 2 auf *munera* entfallen. Von den übrigbleibenden 9 Beispielen sind 4 solche, wo sowohl im Abl. wie im Akk. absol. ein Neutrum steht, und in den 5 Fällen haben wir im Akk. absol. ein Mask. oder Fem., im Ablat. absol. dagegen ein Neutrum, eine Verteilung also, die garnicht mit der Annahme von Havers stimmt. Von diesen Fällen führe ich nur an: Jordanes Getica 120, 14: *Interea Odoacer rex gentium omnem Italiam subiugatam . . . regnoque suo confortato . . . obtenuit* und Greg. X 424, 14: *adprachensam praepositam pro abbatissa quod tenebrae erant, emissis linteaminibus, a capite soluta caesarie detrahunt.* Von den hier besprochenen Fällen mit Juxtaposition von Abl. und Akk. absol. sind also nur 1/3 solche, die von Havers für seine Ansichten zur Stütze genommen werden können. Gegen 22 % Neutra im Akk. und Abl. überhaupt. haben wir also hier 33 %, eine Zahl, deren Vergleichswert wegen der mehrmals vorkommenden *sacramenta* und *munera* als zu hoch angesehen werden muss. Wie aus diesen Ausführungen ersichtlich ist, halten die Annahmen von Havers auch in den Fragen der nebeneinandergestellten absoluten Konstruktionen nicht stand.

4) Gegen die Art, wie Havers die Entstehung des Akk. absolutus erklärt hat, kommt noch als ein sehr wichtiges allgemeines Zeugnis das Griechische, wo in denjenigen Akkusativi absoluti, die den lateinischen gleichgesetzt werden können, überhaupt keine Präponderanz der Neutra besteht. Vgl. S. 121 f.

Daher muss auch die von Havers vorgebrachte Erklärung des Akk. absol. als nicht stichhaltig betrachtet werden.

Digitized by Google

Viertes Kapitel:

Der Nominativus absolutus.

Im Gegensatz zum Akkusativus absolutus, der im Lateinischen sowie in den anderen Sprachen, wie später gezeigt werden wird, auf einheitliche Weise zu erklären ist, müssen für den Nominativ, der im Lat. als dritter Kasus neben dem Ablativ und Akkusativ in absolutem Gebrauch vorkommt, mehrere Ausgangspunkte beachtet werden, wenn man die Ausbildung und Entstehung des absoluten Gebrauches dieses Kasus klarlegen will[1].

Bei der Besprechung des lat. Abl. und Akk. absol. als Stellvertreter des konjunkten Partizips habe ich zur Erklärung dieser Erscheinung auf den sukzessiven Ablauf der Vorstellungen hingewiesen, der einen phasenweise fortschreitenden Aufbau von deren sprachlichem Ausdruck, des Satzes, mit sich bringt[2]. Wir haben es also hier mit einem *Nacheinander* statt mit einem *In-* oder *Nebeneinander* zu tun. Dabei strebt diejenige Vorstellung, die im Bewusstsein des Sprechenden noch zu der Zeit, da die übrige Konstruktion des Satzes nur dunkel und noch nicht scharf zergliedert vorliegt, dominierend ist, an die Spitze des ganzen Satzes, wobei sich gerade als entsprechender sprachlicher Ausdruck der Nominativ einstellt, da dieser sich als neutraler oder relationsloser Kasus am besten zum Ausdruck des psychologischen Subjekts eignet[3]. Oft wird durch ein Pronomen das psychologische Subjekt im weiteren Verlauf des Satzes wieder aufgenommen und somit eine leidliche Verbindung

[1] Zum Nom. absol. vgl. Horn 40 ff., Havers, Glotta 16, 121 ff. sowie Oertel, Antidoron 45 ff.

[2] Vgl. auch S. 48 ff.

[3] Vgl. dazu Paul, Prinzipien, § 199 sowie die bei Havers, I. F. 43, 210 angeführte Literatur. Zur Syntax des Nominativs überhaupt Havers, Glotta 16, 94—127; dasu noch Mathias, Sprachleben und Sprachschäden 189.

Digitized by Google

der verschiedenen Teile des Satzes zustande gebracht. Dieser isolierte emphatische Nominativ oder Nominativus pendens kommt, wie Havers, I. F. 43, 215 ff gezeigt hat, in allen indogermanischen Sprachen vor[1]. Mit Hinweis auf die reichhaltige Beispielsammlung bei Havers (vgl. auch Glotta 16, 111) führe ich nur ein paar Beispiele an[2]: Plautus Men. 57: *Epidamniensis ille, quem dudum dixeram geminum illum puerum qui surrupuit alterum, ei liberorum nisi divitiae nil erat*, womit sich der Anfang des Argumentum vergleichen lässt: *Mercator Siculus, quoi erant gemini filii ei surrupto*

[1] Entsprechendes findet sich auch im Finnischen sowie sehr häufig im Arabischen (vgl. Reckendorff 171).

[2] Zu den vorangestellten Nominativen gehört auch die Erscheinung, die in einem deutschen Ausdruck wie *mein Vater sein Haus* = das Haus meines Vaters, zu Tage tritt. (Belege finden sich in vulgärer Rede viele; ich führe nur an aus Jugend 1918 Nr. 17, S. 298: *Da war das mit das Tauchen nichts, was uns angenehm gewesen wär' wegen die Engländer ihre Ballerei*, sowie mit Akk. als Kasus generalis an Stelle des Nom., wie es im heutigen Deutschen vorkommt (womit sich ein gleichartiger Gebrauch im spanischen Latein berührt, vgl. S. 128): *Die Dinger laufen aasigschnell und reissen uns weg, dass das geht was haste was kannste und selbst den Deubel seine Grossmutter nicht mitkann.*) Entsprechende Ausdrücke kommen, wie aus Paul. Prinz.[5] 286 ersichtlich ist, auch im Französischen, Spanischen und Englischen vor, wobei ein mittelhochdeutsches Beispiel für das Alter und die Volkstümlichkeit des deutschen Ausdrucks zeugt. Für die Frage nach der Entstehung der Flexionsformen ist es interessant, dass in derartigen Fällen aus dem angefügten Possessivpronomen ein Genitivsuffix entstehen kann, wie deutlich gezeigt wird durch das bei Jespersen, Die Sprache 369 angeführte indoportugiesische *gobernadors casa* = des Statthalters Haus, das aus *gobernador su casa* entstanden ist. Durch gleichartige psychologische Bedingungen ist auch die im Dienste der Hervorhebung stehende Ausdrucksweise bedingt, die zu Tage tritt in Wendungen wie englisch *it is*, frz. *c'est*, deutsch *das ist*, schwed. *det är*. Vgl. dazu Paul, Prinz.[5] 285 sowie Deutschbein 40—41. Die auf S. 131 erwähnten Umschreibungen der Verbalausdrücke mit einem Verbum »facere« und dem Infinitiv sind auch hierher zu ziehen, wenn sie aus einem Typus entstanden sind, wo der Infinitiv, die Verbalhandlung hervorhebend, an den Satzanfang trat und dann im weiteren Verlauf des Satzes einen Hinweis mit oder ohne Pronomen und dem Verbum »tun« erhielt.

Digitized by Google

altero mors optigit[1]; vgl. auch Kühner II 586. Aus dem Griechischen mögen nur zwei weit auseinanderliegende Belege angeführt werden: Hom. *Λ* 833: *ἰητροὶ μὲν γὰρ Ποδαλείριος ἠδὲ Μαχάων — τὸν μὲν ἐνὶ κλισίῃσιν ὀΐομαι ἕλκος ἔχοντα* . . . Acta Apost apocr. (ed. Lipsius Bonnet) 2, 2, (1903) 150, 9: *καὶ γὰρ ὁ ἐμὸς πατὴρ ἐπὰν ἀνιμήσεται καὶ ἐκμυζήσῃ δ ἐπέρριψεν τῇ κτίσει, τότε αὐτῷ γίγνεται τὸ τέλος.*

Wenn nun unter den Vorstellungen, die sich im Bewusstsein des Sprechenden zur Zeit der Bildung eines umfangreicheren Satzes drängen, ein Gegenstand, der dominierend im Blickpunkt der Aufmerksamkeit erscheint und dadurch, wie oben bemerkt worden ist, an die Spitze des Satzes strebt, zugleich von dem Sprechenden als Träger einer mit dem Vorstellungsinhalt des Satzganzen im Zusammenhang stehenden Verbalhandlung empfunden wird, muss das im Nom. stehende Nomen eine ebenfalls nominativische partipiziale Bestimmung erhalten. Dabei wird das mit dem Partizipium verbundene Nomen um so leichter einem Satzäquivalent gleichwertig erscheinen, als in dem Partizip, besonders aber in dem im Nom. absol. häufigen Part. Präs. (vgl. S. 81), die Verbalhandlung stark hervortritt. So entsteht eine den S. 40 ff. besprochenen Abl. und Akk. absol. ebenbürtige nominativische Konstruktion. Nur einige Beispiele für diesen Typus, der einen beträchtlichen Teil aller lateinischen Nom. absol. ausmacht, seien hier angeführt: Greg. II 64, 21: *Haec illi audientes et se invicem praevenientes, oritur inter eos contentio.* Mit Part. Perf., das in derartigen Konstr. die weitaus seltenere Form ist: Victor Vit. Pass. VII Martyrum 8: *Qui adtracti ad urbem Carthaginiensem, primo eis inlecebrosis blandimentis serpens voluit sibilare.* Oft ist der Subjektteil der Konstr.

[1] Derartige Konstruktionen kommen natürlich vor allem in der volkstümlicheren Sprache nahestehenden Texten vor; beachtenswert ist jedoch, dass, wie Havers, I. F. 43, 230 gezeigt hat, Ähnliches auch in der klassischen Literatur zu belegen ist. Aus der Poesie möge nur Lucan. Phars. 3, 46 angeführt werden: *Caesar, ut emissas venti rapuere carinas . . . non illum gloria pulsi laetificat Magni.*

Digitized by Google

aus einem vorausgehenden Personenbegriff zu entnehmen, wie Peregr. Aeth. 24, 3: *Et inde similiter primum facit orationem, sic benedicet fideles et sic e x i e n s de intro cancellos similter e i ad manum acceditur.* Victor Vit. III 2: *N e s c i e n s (rex) quoque quid loqueretur . . . i l l i proponere non erubuerunt.* Mit einem absoluten Ablativ koordiniert kommt ein vorangestellter Nom. vor, CSEL. 35, 763, 28 (Epiph. Const.): *Excogitante igitur multum mente, t r a c t a n t e s iuxta experientiam huius electionis, suggerit n o b i s animus.* Weitere Belege für diesen Nom. absol. Ven. Fort. IV 26, 83. Greg. III 110, 9, III 123, 23, IV 186, 9.

Wie bei dem vorangestellten Ablat. und Akk. absol. das hinweisende Wort fehlen kann, kommen ähnliche Fälle auch bei dem mit Partizip verbundenen vorangestellten Nominativ vor. Dabei ist die in solchen Konstruktionen auftretende I n t e r e s s e v e r s c h i e b u n g (vgl. Horn 54) von derartiger Kraft, dass, nachdem eine Vorstellung durch den vorangestellten Nominativ ausgedrückt worden ist, die Aufmerksamkeit des Sprechers auf ganz andere Vorstellungsinhalte abgelenkt wird, so z. B. Victor Vit. 1, 37: *de qua re s u r g e n s i n v i d i a, iubet (Geisericus) famulos dei ligatis pedibus interire.* Sehr deutlich tritt dies in dem folgenden Beispiel zu Tage: Vitae Patrum 5, 14, 18: *Et s t a n t e s ad orationem atque o r a n t e s intente, surrexit mortuus ille*[1]. Durch die vorangestellte absolute Partipizialkonstruktion wird für die Ablenkung der Aufmerksamkeit von einem Gegenstand auf einen anderen ein adäquater sprachlicher Ausdruck geschaffen. Weitere Belege Greg. II 69, 11 IV 152, 20. Victor Vit. I 3, I 50, II 50; weitere aus Victor im Index bei Halm.

Den hier mitgeteilten lateinischen Belegen für den vorangestellten Nom. absolutus stellen sich entsprechende griechische zur Seite. So Hom. Z 510: *ὁ δ'ἀγλαΐηφι πεποιθὼς ῥίμφα ἑ γοῦνα φέρει.* Aus späterer Zeit: Acta apost. apocr. Acta Phil. (vgl. Horn 66): *ἐλθόντες δὲ ἐν, τῷ τόπῳ ὅπου ἦν ὁ παῖς ἐγηγερμένος, ἀπίδων ὁ ἀπόστολος τοῦ Χριστοῦ εἰς αὐτοῦς εἶπεν.* Ohne ein hinweisendes Wort Herodotos 7, 157: *ἁλὴς γενομένη πᾶσα ἡ Ἑλλὰς χεὶρ μεγάλη συνάγεται.* Mehrere

Digitized by Google

Beispiele bei Kühner[2] II 2 664. Aus dem Indischen finden sich entsprechende Fälle bei Oertel unter Nom. pendens und absolutus.

Zu den hier angeführten Fällen gehören diejenigen, in denen die Anfangsstellung des logischen Subjekts im Nom. durch die wegen des gleichartigen Vorhandenseins zweier sprachlichen Ausdrucksformen entstehende Kontamination[1] erklärlich ist. So Victor Vitensis I 25: *Quae cum multitudo captivitatis Africanum attingeret litus, d i v i d e n t e s W a n d a l i et Mauri igentem populi quantitatem, ut moris est barbaris, m a r i t i ab uxoribus, l i b e r i a parentibus s e p a r a b a n t u r*, wo augenscheinlich eine aktivische Konstruktion in eine passivische übergegangen ist: es war dies eben bedingt durch die in den Blickpunkt strebende Vorstellung der *mariti* etc., deren Nachdruck deutlicher in Subjektstellung hervortritt[2]. Ähnlich ist Greg. II 103, 6. Aus dem Griechischen vergleicht sich Herodotos VII 177, 13: *ἅπαντα γὰρ προσκεψάμενοι . . . ταύτῃ σφι ἔδοξε* Weitere Beispiele bei Kühner-Gerth II 2, 105 ff.; vgl. auch Fränkel, I. F. 28, 247—48.

In einem Beispiel wie Gregor. IV 158, 6: *i n c l u s i q u e* (*Chramnus cum suis*) *in tugurium cuiusdam pauperculi C h r a m n u s super scamnum extensus orario s u g g i l l a t u s est* haben wir in *inclusi* einen absolut vorangestellten Nominativ, der dadurch mit dem übrigen Satze eine Verbindung hat, dass das Subjekt der absol. Konstr. teilweise mit dem Subjekt des nachfolgenden Satzstückes identisch ist. Ähnlicher Art ist Victor Vit. II 40: *C o g n o s c e n t e s igitur qui aderamus simulque l e g e n t e s, c o n t r i t u m e s t*

[1] Zum Begriff der Kontamination vgl. Paul, Gr. IV, § 545, sowie Prinz.[1] § 110 (auf synt. Gebiet 116—121).

[2] Auch nachfolgende Nomin. absol. können in ähnlicher Weise erklärt werden. So Ennodius 208, 5, wo ein Übergang Pass.-Akt. zu sehen ist; durch das nachfolgende Partizip *providentes* tritt das psychologische Subjekt hervor: *electus est locorum situs non tam congressui utilis quam pavori, p r o v i d e n t e s ne ascriberetur casui prima et discensio perfugarum.*

Digitized by Google

cor nostrum et contenebrati sunt oculi nostri. Hierher möchte ich auch einige Fälle aus Peregr. Aeth. ziehen, wo es sich um einen Übergang vom wir-Stil zum ich-Stil oder umgekehrt handelt. So 9, 7: *proficiscentes ergo de Tathnis ambulans per iter iam notum pervenі Pelusio*, sowie 19, 2: *unde denuo proficiscens pervenimus in nomine Christi, dei nostri Edessam*, vgl. auch 10, 3; 21, 5. Griechische Beispiele bei Kühner-Gerth I, 86 ff., 286, ff. Auch aus dem Indischen lassen sich Parallelen zur Seite stellen, vgl. Fränkel, I. F. 28 246, Oertel 49.

2.

Wie sich im vorangestellten Nominativ eine vom Satzganzen losgelöste Vorstellung Ausdruck schafft, kann der Nominativ auch die Selbständigkeit einer nachgestellten Bestimmung ausdrücken. Es ist eine zahlreich belegte Tatsache, dass eine nachgestellte Apposition, auch wenn sie sich auf ein in obliquer Form stehendes Satzglied bezieht, im Nominativus stehen kann[1]. Formal und rein äusserlich betrachtet ist die Erscheinung eine einheitliche, indem die Apposition in den allermeisten Fällen von dem vorausgehenden Satzstück durch eine Pause getrennt ist, wodurch ihre Selbständigkeit deutlicher hervortritt. Innerlich gesehen lassen sich zwei verschiedene Ursachen dieser Inkongruenz nachweisen: einerseits der Drang nach Bequemlichkeit, andererseits die durch den affektvollen Inhalt einer Vorstellung geforderte nominativische Form als Ausdruck des Staunens, der Bewunderung, der Entrüstung usw.

Wenn wir ein Substantiv oder ein Substantiv mit attributiver Bestimmung in derartigem Gebrauch finden[2], ist ein ähnlicher Fall

[1] Zu dieser Erscheinung vgl. Brugmann, Gr. II 2, 646. Syntax 167. Löfstedt 50, Konjetzny 307. Paul III § 182. Havers, Gl. 16, 105. Cauer, Rh. Mus. 47, 86. Für das Altisländische finden sich Beispiele bei Detter 496, sowie Heusler § 235.

[2] So Lucifer Calaritanus de non parc. 220, 13: *non licet tibi idolatricae Arrianae haeresi auctori, negator unici filii dei de dei sacerdotubus iudicare*, wo Hartel im Index ganz richtig *tu cum sis negator* interpretiert. Die Stelle lässt sich natürlich auch als ein parenthetisch eingeschobener Ausruf bezeichnen. Ein inschr. Beleg Diehl 2355: *orate pro nobis peccatores* (sehr spät)-

Digitized by Google

bei dem Partizip, da dies, besonders das Part. Präs., die Verbalhandlung in hervorragender Weise betont, um so mehr verständlich. Lucifer Calar. CSEL. 14, 91, 24: *talis mos est dei cultoribus totum reservare deo scientes esse magnum vindicari ab eo.* Vgl. 130. 5. Victor Vitensis III, 54: *Sed neque Antonium haec res ab insania potuit revocare sciens se magis imperioso regi ob hoc multum posse placere.* Vgl. auch Hilarius Pictavensis CSEL. 65, 46, 17 und 47,4.[1]

3.

Ausser in den beiden obenerwähnten Fällen kann im Lauf eines Satzes ein im Bewusstsein des Sprechenden dominierender Vorstellungsinhalt aus dem Satzganzen hervorbrechen, und es entsteht einerseits, wenn nach dem Ausdruck desselben das Satzganze sich in der anfangs gegebenen Form fortsetzt, eine Parenthese, andererseits, wenn dies wegen der Intensität der vorhandenen Interesseverschiebung nicht der Fall ist, ein lose angefügtes Satzstück in nominaler Form. Ganz der 2) Gruppe entsprechend lassen sich auch hier als Triebkräfte der Bequemlichkeitsdrang und der affektvolle Inhalt der Vorstellungen unterscheiden[2]. Als eine paren-

[1] Aus dem Griechischen können entsprechende Fälle angeführt werden: Flinders Petrie Pap. III 42, C, 3, 3: *ἀδικούμεθα ὑπὸ Ἀπολλωνίου ἐμβάλων ἡμᾶς εἰς τὴν στερεὰν πέτραν*; durch eine Interjektion ist das Partizip in dem von Mayser II, 1 346 angeführten *ἐμὲ δ' ὄφες εἰδοὺ πολιᾶσ ἔχων* von dem Hauptwort getrennt.

[2] Ein gutes Beispiel einer parenthetischen Äusserung, die aus einer Folge von lauter prädikativer Bestimmungen hervorbricht, haben wir in Diehl 615 = CIL. X 3980: *fuit namque iuvenis ista omni genere laudis condigna: primo deificae sanctitatis, pudicitiae vallata honestate morum innata, p i a e t a s i n p a r e n t i b u s p r o c l i v a, castitate inlustris, tenacitatis magistra verecundiae.* Mit diesem lässt sich folgendes auf indischem Gebiet vergleichen, wo aus einer Folge von Bahuvrihikomposita eine Satzparenthese in der Gestalt eines Nominalsatzes hervorbricht: Jātaka IV 421, 1 (von den Gazellen):

odātasiṅgā sucivālā jātarūpatacūpamā,
pādā lohitakā tesam añjitakkha mānoramā.

Digitized by Google

thetische Einschaltung lässt sich der Nominativ bei Vitruvius VIII 6, 14, (194, 18 Krohn) erklären: *caementum de silice frangatur ne*

Wichtig ist, dass der Nominalsatz den 3. Pada ausfüllt, weil dies mit dem emphatischen Charakter einer derartigen Äusserung schön stimmt: es scheint nämlich vor allem der dritte Pada zu sein, der aus der in den übrigen Padas gleichmässigen Bau des Satzes hervorbricht. So z. B. Suttanipāta 340, 483, 994. Nach der heutigen indischen Rezitationsweise wird der dritte Pada in einer von den übrigen Padas abweichenden sehr hohen Tonart mit greller Betonung ausgesprochen, was mit dem durch Emphase bedingten Konstruktionswechsel des 3. Pada gut im Einklang steht. Ursprünglich und auch in späterer Zeit in affektvollen Äusserungen, in Ausrufungen, Verwünschungen usw. üblich (vgl. Meillet MSL. 14, 1 ff.), ist der Nominalsatz immer in Schilderungen und Wortmalereien beliebt gewesen, da es hier für den Verfasser gilt, die Selbständigkeit der Einzelheiten mit Konzentration des Ganzen zu vereinigen. (Vgl. auch über den stilistischen Wert der Verba *haben* und *sein*, J. B. Hofmann, Umgangsspr. 165, »Allerweltsverba», sowie Josua Mjöberg, Sprak och stil 1, 203.) Einen von einem Nominalsatz gar nicht zu trennenden Nom. absol. (so Detter zur Stelle) haben wir in der aisl. Gu ǫrunarkviða II 16: *skip Sigmundar skrido frá landi gyltar grímor grafnir stafnar*. Es können in lebhafter und affektvoller Schilderung ganze Reihen solcher Nominalsätze angetroffen werden. So bei Brugmann, Gr. II 3, 945 aus Liliencron: *Flatternde Fahnen und frohes Gedränge, fliegende Kränze und Siegesgesänge*. Weil ich hier auf diese stilistisch und sprachlich interessanten Ausdrücke nicht näher eingehen kann, verweise ich nur auf Havers, Glotta 16 unter» Breviloquenz» und mache nur auf Vǫluspá 45 aufmerksam, wozu sich ebenfalls in der Wiedergabe einer Vision) in der Johannesapokalypse 10, 2 eine gute Parallele findet. Vgl. auch Horn, Spr. o. stil. 18, 83 über eine Stelle in der Mulom. Chir. sowie eine entsprechende Schilderung bei Per Hallström. Hierher lassen sich einige Beispiele bei Venantius Fortunatus ziehen, von denen Elss 41 bemerkt: »Die partizipiale Apposition ist sehr häufig, sie wird oft so lose angeknüpft, dass der Kasus wechselt, auch Adjektiva schliessen sich lose an: tritt zum Partizip ein neues Subjekt und ist der Gedanke dem Hauptgedanken untergeordnet, so entsteht die Konstruktion des Nom. absol. Besonders bei der Charakteristik (z.B. Buch IV) braucht Fortunat diese Apposition, durch die er die Eigenschaften einer Person aneinander reiht. In der Vita Martini baut er damit lange Perioden, grammatisch inkorrekt, aber bequem.» — Für das Slavische vergleiche man die von Leskien, I. F. 23 angeführten Ausdrücke, von denen später, S. 163, die Rede sein wird.

Digitized by Google

gravius quam librarium calx quam vehementissima mortario mixta, ita ut quinque partes harenae ad duas respondeant[1]. In den beiden folgenden Belegen haben wir ein Part. Präs.: Mulom. Chir. 31, 24: *quod vulnus, semper humores liquidi profluentes, non desinet.* Engström CLE. 358, 7 (vgl. Löfstedt, Rh. Mus. 67, 220), wo die Parenthese einen stärker affektbetonten Inhalt zum Ausdruck bringt:

Turtura nomen abis (= habes) set turtur vera fuisti,
cui, *coniux moriens non fuit alter amor.*

Wenn nach dem Eintritt des durch den Nominativ gekennzeichneten Konstruktionswechsels der vor dem Nom. stehende Satzbau nicht wieder aufgenommen wird, bildet der angefügte Nom. absol. ein Satzstück, in dem die Glieder in der Stellung des Subj. und des Prädikates stehen, obschon die Konstruktion inhaltlich mit dem übrigen Satze in Verbindung steht. So ist m. E. z. B. Victor Vit. II, 6. zu erklären: *gaudium cumulatum est ecclesiae dei exultans multitudo catholica sub barbara dominatione de ordinatione pontificis reparati.* Venantius Fortunatus praef. 2: *quos licet sors finire tulerit ... tamen de mortuis aliquid mors reliquit ... ut vel lingua vivat in mundo: hoc nesciens avara mors auferre cum funere.*

4.

Nachdem oben einige Erscheinungen besprochen worden sind, die für die Erfassung des absol. Nom. von Belang sind, ist es angebracht, ein zusammenfassendes Urteil über den lateinischen Nom. absol. abzugeben. Dabei kommen folgende Gesichtspunkte in Betracht, durch die diese Erscheinung ihre Erklärung erhält.

1) Es scheint der Nom. absol. eine dem spätlateinischen Zeitalter

[1] Der hier vorliegende Nom. absol. lässt sich mit derartigen starren Formeln der Rezeptsprache vergleichen, die z. B. in der Mulom. Chir. zahlreich belegt sind, wie *haec omnia bene trita* usw., vgl. Ahlquist 52 sowie oben S. 24.

Digitized by Google

eigene Konstruktion zu sein[1]. Wie Havers, Glotta 16, 126 bemerkt, wird die in der nachklassischen Zeit häufige Verwendung des Nom. absol. dadurch erklärlich, »dass der Einfluss der klassischen Hochsprache mit ihrer streng grammatischen Schreibweise immer geringer wurde und umgekehrt, die mehr volkstümliche Denk- und Sprechweise mit ihrer agrammatischen Grundlage immer mehr in die Höhe strebte».

2) Die Natur des Nominativs als Kasus rectus hat eine grosse Rolle gespielt. Dabei kann der Nom. absol., der aus einem Subst. und einem Part. besteht, als ein Nominalsatz betrachtet werden, wodurch ein Gegenstandsbegriff zusammen mit einem damit verbundenen Verbalbegriff in kürzester Form in Gestalt eines Satzstückes seine relative Selbständigkeit behauptete, jedoch inhaltlich al mit dem Satzganzen verbunden erscheinend. Dabei ist

3) die Rolle des Part. Präs. in dem Nom. absol. nicht zu verkennen, da die Fälle mit Part. Präs. in der entschiedenen Mehrheit sind[2]. Weil das Part. Präs. eine deutliche Neigung hatte, im Nom. zu stehen[3], d. h. auf das Subj. bezogen zu sein, scheint mir dieser Umstand für die richtige Beurteilung der absol. Nominativkonstruk-

[1] Neulich glaubt J. Schrijnen (Neophilologus 11, »Een nominativus absolutus in het oudlatijn») ein Beispiel des Nom. absol. im Altlatein gefunden zu haben. M. E. ist jedoch die Ansicht Schrijnens abzuweisen: an der betreffenden Stelle, leges XII tab. I 6, 8 Bruns 6: *rem ubi pacunt orato. 7:ni pacunt, in comitio aut in foro ante meridiem causam coiciunto. cum peroranto a m b o p r a e s e n t e s* hat man in *a.pr.* nur ein (vielleicht infolge der hilflosen Stilisierung) nachgestelltes Subjekt mit einer prädikativen Bestimmung zu erblicken. Auch auf die Ausführungen von Baehrens, Glotta 4, 266, der absolute Nominative bei Curtius annehmen will, ist nicht viel zu bauen. (Vgl. die ablehnende Rezension bei Kroll, Glotta 6 sowie Horn 94 ff.)

[2] So zuerst Löfstedt 159, was durch die Bemerkungen von Baehrens, Gl. 4, 266 nicht erschüttert werden kann. Vgl. nur die Indices zu Venantius Fortunatus, Victor Vitentis sowie Bonnet 565 und Horn passim. Wichtig ist auch, dass sich dasselbe, wie aus Oertel a. a. O. und Lüders, Si. Br. S. 1010 ff. (17 Fällen, alle mit Part. Präs.) ersichtlich, auch im Indischen nachweisen lässt.

[3] Vgl. Horn 3—11, Havers, Glotta 16, 127.

Digitized by Google

tionen von grosser Bedeutung zu sein. Wenn man gewohnt war, in dem Part. Präs. eine zum Subj. gehörige Bestimmung zu erblicken, konnte es sehr leicht, eben weil die Verbalhandlung in diesem Partizip stark betont war, als Prädikat aufgefasst werden, wodurch es zusammen mit einem Subj. oder allein (wenn das Subj. aus dem Vorangehenden bekannt erschien) einen Satz bilden konnte. Wenn der gedankliche Zusammenhang zwischen dem Partizipialsatz und dem Satzganzen derart war, dass der in jenem zum Ausdruck gelangte Vorstellungsinhalt als ein Nebenumstand des Satzganzen aufgefasst wurde, entstand ein Nom. absol.; wurde aber das durch das Nomen und das Part. Gesagte als ein dem übrigen Satze gleichartiges Satzstück empfunden, konnte das Partizip ganz in der Stellung eines Verbum finitum stehen,[1] so z. B. Venantius Fortunatus III 17, 13: *nec solum amplectens pia mens sed diligt omnes.* (Weitere Belege in Leos Index unter part. absol. und nom. pendens.) Gregor. V 203, 5: *Leudastis — — — ad extremum pueros eius — — — gladio trucidavit, ipsumque interimere cupiens — — — si potuisset.* (Weitere Fälle bei Bonnet 561.) Wenn aus einem Nominalsatz. in

[1] Damit steht in Zusammenhang der Gebrauch des Part. Präs. mit *esse* zur Umschreibung der gewöhnlichen Verbalformen (häufig bei Lucifer von Calara, vgl. Hartel, ALL. 3, 36), vgl. Löfstedt 245 ff. Die Erscheinung ist noch nicht näher untersucht und ihre Geschichte nicht genügend klargelegt: so viel steht aber (nach Löfstedt l. c.) fest, dass sie in den früheren Zeiten ziemlich selten und vorwiegend in der vulgär gefärbten Sprache vorkam. Entsprechendes begegnet im Griechischen (vgl. die Besprechung der griechischen Koine bei Moulton, Einl. 395, vgl. auch Pfister, Rh. Mus. 67, 207, 208, der in dem Gebrauch mit *εἰμί* sowie in dem Part. + Verbum finitum mit Recht keinen Semitismus erblicken will). Von Geiger 137 wird im Pali der Gebrauch des Part. Präs. mit Kopula oder mit Verben allgemeinen Inhalts erwähnt. In diesem Zusammenhang muss die Möglichkeit erwähnt werden, in dem -nt der 3. Pl. Präs. ein dem -nt-Suffix des Part. präs. verwandtes Element zu sehen. Vgl. über den angenommenen nominalen Ursprung der Verbalformen Hirt, I. F. 17, 36 ff. mit Zustimmung Brugmanns, Gr. II 3, 7 für die 3. Pers. Eine gute ausserindogermanische Parallele hätten wir dann im Finnischen, wo die 3. Pl. Präs. Akt. = N. Pl. eines Part. Präs. ist, z.B. *istuvat* »sie sitzen» und »die Sitzenden». Vgl. auch Brugmann, I. F. 39, 131 ff.

Digitized by Google

dem der prädikative Teil aus einem Part. Perf. Pass. bestand, sich viel seltener ein Nomin. absol. entwickelte, beruht dies darauf, dass dieses Partizip, einem dem Nomen infolge irgendeiner Verbalhandlung anhaftende Eigenschaft bezeichnend, leicht zusammen mit dem Nomen als von einem im Mittelpunkt des Satzes stehenden Personenbegriff abhängig empfunden wurde, was zu einem Akk. absol. führte[1]. (Vgl. die Bemerkungen dazu S. 133 ff.)

4) Wichtig scheint auch der Umstand zu sein, dass, wie S. 91 bemerkt in dem mit Part. präs. konstruierten Ablat. absol. das Nomen als Subj. des Partizips aufgefasst wurde und deshalb im Nom. erscheinen konnte. Dieses liess den aus einem Subst. und einem dazugehörigen Part. Präs. gebildeten Nominalsatz einem durch den Abl. absol. ausgedrückten Satzäquivalent nahekommen, was, wenn die Konstruktionen als ziemlich gleichwertig empfunden wurden, zu der Ausbreitung des Nom. absol. beigetragen hat, wobei

5) der Verfall des Kasussystems (vgl. Kroll, Glotta 6, 352) zu beachten ist. Es muss nämlich die immer grössere Unfähigkeit, die Kasusverhältnisse auseinanderzuhalten, dazu beigetragen haben, der unter 4) genannten Umwertung und deren Folgeerscheinungen Verbreitung zu verschaffen[2].

6) Das Vorkommen des Nom. in absoluter Stellung auch in anderen Sprachen (für das Griechische und Indische vgl. oben, für das Romanische und Germanische passim in dem Abschnitt über diese Sprachen) beweist m. E., dass wir es hier mit einer s. z. s. internationalen sprachlichen Erscheinung zu tun haben, deren

[1] Man kann vielleicht in dem mit Part. Perf. gebildeten Nom. absol. eine Einwirkung des absol. Abl. erblicken.

[2] In ähnlicher Weise möchte in den Fall erklären, dass im Deutschen bisweilen ein Nominativ anstatt des Akkusativs erscheint. Heine I, 310: *an jeder Seite ein Gendarm, erreichtest endlich du die Grenze* (vgl. Paul III, 281). In denjenigen Fällen, wo die absolute Konstruktion eine Handlung bezeichnet, die nicht zu einem Personenbegriff des übergeordneten Satzes, sondern zum ganzen Satz gehört, ist dies noch leichter begreiflich. Vgl. das S. 101 über das Englische Gesagte.

Digitized by Google

psychologische Bedingungen oben klargelegt worden sind. Für das Lateinische darf griechischer Einfluss (Horn 78, der darauf hinweist, dass im Lateinischen absol. Nom. besonders oft in wortgetreuen Übersetzungen aus dem Griechischen vorkommen) nur in beschränktem Sinne angenommen werden. Es hat das Griechische die weitere Verbreitung der Konstruktion beeinflusst, ohne jedoch der Ausganspunkt des lateinischen absoluten Nominativgebrauchs zu sein.

Digitized by Google

Fünftes Kapitel:

Der lateinische Ursprung des romanischen Akk. absol.

Da der Akkusativus absolutus des Lateinischen meines Erachtens auf einer ähnlichen psychologischen Grundlage steht wie die entsprechenden Konstruktionen in anderen Sprachen, ist es notwendig, dieselben im Überblick zu behandeln, bevor ich zur Aufstellung meiner Erklärung des lat. Akk. absol. übergehen kann. Dabei kommen folgende Sprachen in Betracht: das Romanische, Deutsche, Englische, Nordische und das Griechische.

Wie wir bei der Behandlung des lat. Akk. absol. gesehen haben, besteht dieser aus einem Nomen mit einem dazu in prädikativem Verhältnisse stehenden Partizip, das in den weitaus meisten Fällen ein Part. Perf. war. Demgegenüber zeigen sowohl die romanischen wie die übrigen modernen Sprachen eine Erweiterung des Gebrauches, die darin besteht, dass wir anstatt des Partizipiums einen adverbialen, mit Präposition gebildeten Ausdruck in Gebrauch finden. Bei der Behandlung der absoluten Akkusativkonstruktionen in den neueren Sprachen können wir demnach folgende zwei grosse Gruppen unterscheiden: I. Akk. absol mit einem Partizip oder Adjektiv. II. Akk. absol. mit einem präpositionalen Ausdruck[1].

Unter den neueren Sprachen stehen die romanischen dem Lateinischen gegenüber, prinzipiell betrachtet, in einer ganz anderen

[1] Paul III 278 macht für den deutschen Akk. absol. diese Unterscheidung. Einenkel 55 nimmt eine Zweiteilung vor, in welcher die erste Gruppe auch nicht hierhergehörige Erscheinungen umfasst, sondern derartige, die eher zum doppelten Akk. und Akk. graecus zu rechnen sind.

Digitized by Google

Stellung als die übrigen Sprachen. Die romanischen Sprachen müssen ja in einem gewissen Grade als Tochtersprachen des Lateinischen angesehen werden, und die absoluten Konstruktionen derselben können deswegen auf die Entstehung des lateinischen absoluten Akkusativs nicht dasselbe Licht werfen wie eine Vergleichung mit den anderen in Frage kommenden Sprachen, wenn wir aus bestimmten Übereinstimmungen zwischen diesen und dem Latein den Akk. absol. auf eine Weise zu erklären suchen, die für die verschiedenen Sprachen zugleich zutreffen könnte, wobei zu bemerken ist, dass ich den Gebrauch der germanischen Sprachen nicht als eine ausschliesslich durch die Annahme eines »Romanismus» zu erklärende Erscheinung betrachte. Die romanischen Sprachen sind aber auch hier darum nicht zu übergehen, weil sie zuerst zeigen können, was im Latein lebendiger Sprachgebrauch gewesen ist, und zweitens für die Behandlung des absoluten Akk. in den modernen Sprachen nicht ausser Acht gelassen werden dürfen.

Die absoluten Konstruktionen der romanischen Sprachen hat man als Ausläufer des lateinischen Ablativus absolutus betrachtet. und aus der romanischen Konstruktion hat man die entsprechenden Erscheinungen in den anderen neueren Sprachen ableiten wollen. Dabei wäre der Akk. absolutus dieser Sprachen nur ein Überbleibsel, dessen Bedingungen in der Eigenart des lateinischen absoluten Ablativus zu suchen wären [1].

Gegen diese Auffassungsweise, die den romanischen Gebrauch ohne weiteres aus dem lateinischen Ablativus absolutus herleiten will, hat Flinck, Einige Bemerkungen usw. eine Menge stichhaltige Einwände vorgebracht. Zuerst hebt er mit Recht hervor, »dass die Gebrauchsweie keineswegs dieselbe ist, wie die des lat. Ablativus absolutus, indem zum Teil in den romanischen Sprachen dem Gebrauch engere Grenzen gezogen worden sind.» So z. B., wenn die Substantiva (der Typus *Cicerone consule*) nicht mehr als Prädikativa

[1] So z. B. Zauner 141: »Die Verbindung Substantiv + Part. perf. entspricht in der Bedeutung dem lateinischen absoluten Ablativ, dient also meist zur Angabe eines die Haupthandlung begleitenden Umstandes.»

Digitized by Google

in der absoluten Konstruktion gebraucht werden[1]. Dem Part. Präs. in den lat. Abl. absol. entspricht in den meisten Fällen ein Gerundium. Das Part. Präs. kommt vornehmlich im Ital. vor in Ausdrücken wie Petr. cap. d. div. v. 123: *dio permettente.* Im Span. und Port. ist der Gebrauch noch seltener. Im Prov. und Altfranz. werden besonders *videre* und *audire* so auf absolute Weise gebraucht, wo für das Partizip die Endung -s zeugt (über diese Ausdrücke vgl. später S. 92). Es lassen sich diese wie *te permettente, me vivente*[2] als Latinismen betrachten; ähnlich können die noch heute gebrauchten *anno vertente* u. dgl., wie Flinck 216 Anm. 2 bemerkt hat, aufgefasst werden. Dem lateinischen Abl. absol. gegenüber ist die Gebrauchsweise auch erweitert worden, indem als prädikativer Teil der absoluten Konstruktion auch adverbiale, mit Präposition konstruierte Ausdrücke angewendet werden können. Wegen dieser Verschiedenheiten betont Flinck S. 217, dass die absoluten Konstruktionen der romanischen Sprachen auf einer anderen Grundlage als der lateinische Abl. absolutus ruhen.

Angesichts des Kasus der romanischen absoluten Konstruktion ist zu beachten, dass, wie auch im Schwedischen, Englischen und in einigen Fällen im Deutschen, rein formell in den heutigen romanischen Sprachen nicht zwischen Nom. und Akk. unterschieden werden kann. Deshalb ist es wichtig festzustellen, dass in einigen Belegen aus alter Zeit wirklich der Akkusativ konstatiert werden kann. Im Altfranz. und Altprov. können die Akk. und Nominative in vielen Fällen gesondert werden, weil maskuline Part. Prät. im Nom. Sg. und Akk. Plur. ein -s haben, wogegen Akk. Sg. und Nom. Pl. ohne -s sind. Demgemäss haben wir in den afrz. Beispielen Ren 1295: *le col bessié* (gebückten Halses) *sen ra*, 1599: *commence sa melodie les eulz eligniez* (mit blitzenden Augen) sowie in dem altprov. Ferabr.

[1] Es steht wohl nichts im Wege, mit Flinck 216 Anm. 1 italienische Ausdrücke wie Metastasio Regolo 1, 1: *lui duce appresi a trattar l'armi* und 2, 3: *te condottiere* als direkte Latinismen zu betrachten.

[2] Dies ist ja ein im Lat. gewöhnlicher Typus. Vgl. die Beispiele S. 43.

Digitized by Google

3712: *cavalguet lo fre abandonat*[1] sichere Akkusative. Unter den von Meyer-Lübke III, 456 angeführten spanischen Belegen ist Cervantes Novelas ejemplares 2, XVI ed. Brockhaus 263: *hecha la cuenta y pagado al huesped se salieron de la posada* bemerkenswert, weil das Substantiv wirklich im Akkusativ steht.

Diez III, 266 bemerkt über die absol. Partizipialkonstruktionen des Romanischen folgendes: »Vom Ablativ kann freilich nicht mehr die Rede sein: der unabhängige Casus weist sich durch seine Form, so weit dies möglich ist, als Akkusativ aus, welchen auch deutsche Sprachen und minder freigebig die griechische dazu verwenden». Dass Diez auch den lat. Akkusativus absolutus gekannt und als erster bei den romanischen Konstruktionen an diesen angeküpft hat[2], zeigen die darauffolgenden Worte: »Schon das frühste Mittellatein neigt sich zu diesem Kasus, z. B. adprehensmu unum rusticum de civitate interrogabant cum. Gest. reg. Fr. S. 26»[3].

Wichtig scheint mir der Umstand, worauf auch Diez 267 hingewiesen hat, dass der absolute Akkusativ in der Übergangszeit zwischen Latein und Romanisch in ganz häufig verwendeten formelhaften Ausdrücken vorkommt. So z. B. Form M. 2, 7: *inspecta ipsa instrumenta*. Bréq. 50 b (a. 543): *illas exceptas*, welches zeigt, dass neben dem oben S. 64 namhaft gemachten Gebrauch mit dem erstarrten *excepto* mit Akk. auch eine wirklich absolut aufgefasste Konstruktion bestanden hat. Ferner Bréq 394 (a 712), *inspectas ipsas praeceptiones*. Mab. II 667 (a 793): *inspectam nostram firmitatem*. Solche formelhaft gebrauchten Akk. absol. zeigen m. E., dass die betr. absoluten Ausdrücke zu dieser Zeit eine der Sprache geläufige Konstruktion gewesen sind.

Da der romanische Gebrauch zweifelsohne im Beginn seiner Entwicklung akkusativisch gewesen ist, liegt es m. E. sehr nahe, für

[1] Die Beispiele sind bei Grimm. Synt. 913 zitiert.

[2] Vgl. auch F. A. Beger, Lateinisch und Romanisch 102 ff.

[3] Vgl. auch die Bemerkung von Wölfflin, ALL. 13, 278, oben S. 47 angeführt.

Digitized by Google

den romanischen absoluten Gebrauch nicht an den lat. Ablativus absolutus, sondern an den Akkusativus absolutus als Grundlage zu denken, eine Konstruktion, die, wie bei der Behandlung derselben gezeigt worden ist, im Spätlatein immer mehr um sich greift. Für diesen Ausgangspunkt des romanischen Gebrauchs ist Flinck 217 entschieden eingetreten.

Für den formelhaften Typus franz. *cela fait, il partit*, ital. *ciò fatto, partì*, span. *esto hecho, partió*, portug. *isto feito, partiu* kann man zwar an einen lateinischen Ausdruck *quo facto*, wie es Meyer-Lübke III 59 tut, als Grundlage denken. Der romanische absolute Gebrauch ist aber nicht auf solche formelhaften Wendungen beschränkt, wie die Darstellung bei Meyer-Lübke III 457 sowie Diez 269 zeigt[1]. Demgemäss muss es in hohem Grade unwahrscheinlich sein, den Gebrauch auf den Ablativus absolutus zurückzuführen, von dem M.-L. 59 noch bemerkt: »es hat sich also diese absolute Formel gehalten: ja sie ist sogar weit ausgedehnt worden.» Es ist viel wahrscheinlicher, dass für den recht vielseitigen romanischen Gebrauch ein auch im Kasus entsprechender lateinischer Akkusativ, der ja in den romanischen Sprachen weiterlebt und während der spätlateinischen Sprachperiode mehr und mehr zum gewöhnlichsten Kasus wurde, jedenfalls ein lebendiger Kasus war, zu grunde liegt, als eine formelhaft übriggebliebene Verwendung des Ablativs, welcher Kasus (vgl. Meyer-Lübke III 59) sonst ganz ausgestorben oder durch Präpositionalausdrücke ersetzt worden ist. Wie könnte man sich den vielseitigen romanischen Gebrauch als aus dem formelhaft verwendeten Ablativ entwickeln vorstellen? Dies ist und bleibt eine Frage, die m. E. nicht genügend beantwortet werden kann, wenn der Abl. absol. als Ausgangspunkt des Gebrauchs angesehen wird. Ebensowenig wie der lateinische Akkusativus absolutus nur als eine durch lautlichen Zusammenfall oder irgendwelche Assimilationsvorgänge hervorgerufene Spielart

[1] Es ist möglich, dass der Gebrauch besonders im Ital. und Franz. durch den latinisierenden Einfluss der Renaissance zugenommen hat; das besagt aber für die Entstehung der Konstruktion nichts.

Digitized by Google

des lateinischen absoluten Ablativs erklärt werden kann, ebensowenig kann man aus dem lat. Abl. absol. allein den romanischen absol. Gebrauch herleiten.

Der lateinische Akkusativus absolutus zeigt auch bei näherer Betrachtung einige sehr beachtenswerte Gemeinsamkeiten im Gebrauch mit den romanischen Sprachen. Aus unserer Behandlung des lat. Akk. absol. geht mit aller Deutlichkeit hervor, dass die Konstruktion besonders bei dem Part. Perf. vorkommt. Der romanische Gebrauch verwendet oft das Part. Prät.; besonders in den westromanischen Sprachen sind ja die Partizipialkonstruktionen von Anfang an beliebt, im Altfranz. und Ital. zwar nicht so beliebt, aber doch vorhanden. Im lat. Akk. absol. ist das Part. Präs. etwas ganz selten Vorkommendes, und in den romanischen Sprachen begegnet dieses Partizip nur in der ältesten Periode und nur in gewissen Ausdrücken, bei denen, wie S. 87 bemerkt, mit Latinismen gerechnet werden kann. Da diese Eigentümlichkeiten des romanischen Gebrauches von dem lat. Akkusativus, nicht aber von dem Abl. absolutus geteilt werden, ist der Hinweis darauf, dass in dem lat. Akk. absol. nicht nur der Bedeutung nach, sondern auch formell der Vorläufer der romanischen mit Partizip gebrauchten absoluten Konstruktion zu sehen ist, um so wichtiger, als die einschlägigen Handbücher den lat. Akk. absol. gar nicht heranziehen [1].

In den romanischen absoluten Konstruktionen kommt von Anfang an auch das Gerundium vor. Als Ausgangspunkte kommen m. E. zwei lateinische Konstruktionen in Betracht, zuerst der lat. Abl. absol. mit Part. Präs., dann der Nominativus absolutus.

In dem lateinischen Abl. absol., der mit Part. Präs. konstruiert war, war die Singularform auf *-nte* die am häufigsten vorkommende.

[1] So Meyer-Lubke; Bourciez, Elements de linguistique romane, § 123 b verzeichnet einen vulgärlateinischen Ausdruck wie *iunctas manus* als nicht belegt, obschon Greg. F. H. V 217, 7 *Ille vero porrectam dexteram iuravit* vorkommt.

Digitized by Google

Demnach konnte dieser leicht einer Erstarrung anheimfallen, so dass das Partizipium Präs. im Abl. absol. zu einem nicht deklinierten Singularis erstarren konnte. Ein gutes Beispiel ist Greg. V 190, 19: *Quotiens et ipsa urbs urbium et totius mundi caput ingens bella civila diruit: q u a e c e s s a n t e, rursum quasi ex humo surrexit.* Wie dieser Ausdruck aufzufassen ist, zeigt ein Fall wie *sol ruente* (I 56,5), wo der Subjektteil der absol. Konstr. im Nominativ steht. Durch die genannte Erstarrung des prädikativen Teiles war der Abl. absol. natürlich leicht Umdeutungen ausgesetzt, und weil man in dem absol. Abl. ein Satzäquivalent hatte, lag es nahe, als das Gefühl für die ablative Form des prädikativen Teiles nicht mehr lebendig war, den Subjektteil in den Nom. zu setzen. Hiermit lässt sich auch Dessau 7212 § 11 vergleichen: *idemque patrono.* Venantius Fortunatus VI 5, 184:

> e contra genetrix post natam lumina tendens
> uno *stante* loco pergit et ipsa simul,

verglichen mit Ven. Fort V. M. II 385:

> Fecit et in caelum pigras ascendere terras,
> uno *stando* loco et dant bruta ad sidera saltum

zeigt, wie der Ablat. des Gerundiums in der Bedeutung mit dem Partizip Präs. zusammenfällt. Dadurch war es für das Gerundium leicht, in die absol. Konstr. einzudringen, wobei, wie bemerkt, der Subjektteil des absol. Ablativs nominativisch empfunden wurde. (Vgl. Flinck 219.)

Als zweiter Vorläufer dieser romanischen Konstruktion kann auch der im Spätlatein häufig bezeugte Nominativus absolutus angesehen werden. Dieser war ja besonders bei Präsenspartizipien beliebt und dazu eine Konstruktion, die tief in der Natur der freieren, nicht periodisierenden Rede wurzelt. In der romanischen absoluten Gerundialkonstruktion kommt bei dem Personalpronomen, wo die Kasus Nom. Akk. unterschieden werden können, bei einigen altita-

Digitized by Google

ienischen Schriftstellern der Akkusativ, sonst nur der Nominativ[1] vor, dies im Gegensatz zu dem Gebrauch bei dem Part. Perf., wo, wie gezeigt, der Akkusativ von alters her bezeugt ist. Als Nominativ wird auch heutzutage die absolute romanische Gerundialkonstruktion empfunden. Die von Diez angeführte Parallele aus dem Neugr., das in der Form auf *-ῶντας* eine erstarrte, nicht mehr deklinierbare Partizipialform kennt: *ἀναχωρῶντας ἐγὼ ἀπὸ τὴν Σμύρνην ἔγεινε σεισμός* = ital. *partendo io di Smirna v'avea un tremuoto*, stellt sich gut zu einem lateinischen Beispiel wie z. B. Victor Vitensis I 50: *Discedens mulier cum filiis refutata, confortatur Saturus ad coronam* (vgl. auch S. 74 f.).

Viele von den bei Meyer-Lübke III, 535—36 angeführten Beispielen lassen sich sehr gut mit lat. Nom. absol. vergleichen, so z. B. rumänisch *şi prânzind ei, unul gustâ scalina* = »und während sie assen, kostete einer Sellerie» kann mit einem lat. Beispiel mit Subjektwechsel zusammengestellt werden: Peregr 9, 7: *proficiscentes ergo de Tathnis a m b u l a u s per iter iam notum perveni Pelusio*, und in ähnlicher Weise viele andere. (Vgl. den Abschnitt über den Nom. absol.)

In den romanischen absoluten Partizipial- und Gerundialkonstruktionen möchte ich also zweierlei erblicken: erstens den auf den lat. Akk. absol. zurückgehenden Typus mit Part. Perf. und zweitens die auf den Nominativus absolutus sowie den durch Erstarrung aufgekommenen Typus Nomen + Partizip auf *-nte* oder Gerundium zurückgehenden Konstruktionen mit Part. Präs. oder Gerundium.[2]

Neben den oben behandelten Typen kommt in den romanischen Sprachen als zweiter Haupttypus ein Ausdruck vor, der aus einem Nomen in Verbindung mit einem Adjektiv oder einem Präpositional-

[1] Diez 268.

[2] Es fragt sich mit Flinck S. 219, ob nicht die altfranz. Beispiele, die den Akk. zeigen und sich hauptsächlich auf einige formelhafte Wendungen mit *veoir* und *oïr* beschränken, als Überbleibsel der früheren Abl. abs. zu betrachten sind. Oder ist vielmehr der Übergang Nom.-Akk. durch die anderen Typen hervorgerufen worden?

Digitized by Google

ausdruck besteht. Der Gebrauch wird von Meyer-Lücke III, 459 folgendermassen charakterisiert: »Besonders wichtig ist nun aber die Verbindung eines Adjektivums und eines Substantivums, um die begleitenden Umstände bei einem Thun auszudrücken. Zumeist ist das betreffende Substantivum die Benennung eines Körperteils, eines Kleidungs- oder Rüstungsstückes, kurz eines an einem seienden namentlich einer Person wahrgenommenen Merkmals, welches in einer bestimmten, durch das Adjektivum angegebenen Form gleichzeitig mit dem seienden selber in den Gesichtskreis des Sprechenden tritt. Anstatt nun die Gleichzeitigkeit durch die Präposition *cum* oder den Zusammenhang zwischen der Person und dem charakteristischen Merkmale durch *ad* auszudrücken, begnügt er sich damit die betreffenden Merkmale absolut hinzustellen, sie anakoluthisch, wie sie sich ihm zeigen, aufzuführen und die Beziehung dem Hörer zu überlassen . . . Natürlich ändert es nichts, wenn an Stelle eines Adjektivums eine Ortsbestimmung tritt.« Einige Beispiele dieser Konstruktion, die zu allen Zeiten beliebt gewesen ist, mögen angeführt werden. Ital.: Pellico Prig. 34: *io era ritto sul fenestrone. le bracia tra le barre, le mani incrocicchiate*, was sich mit dem griechischen S. 122 mitgeteilten vergleichen lässt; afranz.: *il vient les bras nus;* span.: *las espadas desnudas a la puerta se paravan* (Cid 608); mit einer Ortsbestimmung werden bei Meyer-Lübke 459 angeführt: frz. *il était assis la main à la bouche*, span. *cavalgó Minaya el espada en la mano.*

Die grosse Beliebtheit und die letzterwähnte Gebrauchsweise zeigen, dass nicht eine erstarrte formelhafte Ausdrucksweise, wie etwa an den lat. modalen Abl. für die zuerstgenannten Belege gedacht werden könnte, sondern eine dem romanischen Sprachgefühl durchaus lebendige Ausdrucksweise vorliegt. Natürlich ist deren Erklärung in dem von Meyer-Lübke gegebenen Sinn zu suchen, es kann jedoch auch hier an den lat. Akk. absol. als Ausgangspunkt gedacht werden. Zwar kommt im Latein eine direkte Entsprechung der romanischen mit einem Präpositionalausdruck gebildeten Konstruktion im allgemeinen nicht vor, da ein lateinischer Ausdruck wie z. B. **stabat ensem in manu* bisher als unbelegt gegolten hat. Es gibt jedoch

Digitized by Google

eine Stelle bei Jordanes, die hier beachtet werden muss: Romana 32, 34: *ubi iam viduam a viro regnantem repperiens Cleopatram se quoque cum illa consocians coepit sibi dominationem parare, nec tacitae. sed patriae nominis togae fascium oblitum totum in monstrum illud ut mente ita animo quoque cultuque desciverat. aureum in manu baculum, in latus acinaces, purpurea vestis ingentibus obstricta gemmis. diadema deerat, ut regina rex et ipse frueretur.* Ob wir hier einen nominativischen, in der Schilderung gebrauchten Nominalsatz oder einen akkusativischen Ausdruck anzusetzen haben, hängt von dem Genus des *baculum* ab. Auch wenn dies Neutrum ist, wie es nach dem Thesaurus recht wahrscheinlich ist, haben wir hier doch einen Beleg für einen derartigen Nominalsatz, der als Ausgangspunkt des romanischen Typus mit Präpositionalausdruck betrachtet werden kann, wobei die Umdeutung in die akkusativische Form in der Wise vor sich gegangen ist, wie S. 133 ff. ausgeführt wird.

Doch sind unter den Beispielen für den Akk. absolutus Ausdrücke, die nicht von solchen Konstruktionen zu trennen sind. Hierher möchte ich einige Fälle zählen, in denen das, was durch den absoluten Akkusativ ausgedrückt wird, eng zu dem Substantiv und der Verbalhandlung gehört, also eine Art psychologisches Attribut, wie Flinck es S. 215 ausdrückt, ganz wie in vielen Fällen in den modernen Sprachen, bildet. Greg. VII 318. 25: *Ego vero iuxta Dei auxilium, spem omnem in vobis positam, vobis consilium meum credidi.* V. S. M. I 594, 21: *duae puerorum lanceae, emissas flammeas pharos, lumen euntibus praebuerant.* V 238, 25: *At ille tremere coepit, laxatumque de manu calicem, super alium, qui sibi erat proximus caput reclinans reddidit spiritum.* V. S. Mart. II 621, 2: *Perunctum ab hoc liquore frontem et tempora, postulat ut.* VIII 353,26: *Evaginatum homo ille gladium,* sowie das schon genannte V 212, 7: *Ille vero porrectam dexteram iurarit.* Obschon nicht etwa einen Körperteil oder ein Kleidungsstück bezeichnend, lassen sich doch die auf den Inschriften vorkommenden *impleta tempora, finitos annos, impletos annos* hier einordnen. Greg. M. B. Andr. 843, 24: *Quae ita erat amentiae*

Digitized by Google

fatigatione turbata, ut, caesariem super oculos dimissam, neque aspicere neque me cognoscere possit ist besonders einleuchtend, weil es zeigt, wie das Partizip eigentlich überflüssig werden kann, woraus sich der romanische Gebrauch mit Präpositionalausdruck allein recht gut herleiten lässt.

Digitized by Google

Sechstes Kapitel:

Die germanischen Sprachen.

Es wird angebracht sein, auch das Germanische heranzuziehen. Dabei werde ich mich hauptsächlich auf das Deutsche und Schwedische sowie auf einige Hinweise auf das Englische beschränken. Weil die nordischen Sprachen bei der Behandlung des absoluten Akkusativs bisher fast ganz abseits gestanden haben, ist eine grössere Ausführlichkeit im Zitieren hierhergehöriger Belege am Platze.

Neben einem Dativus absolutus[1] kennen die germanischen Sprachen auch einen Akk. im absoluten Gebrauch. Der deutsche Gebrauch wird von Paul III, 278 folgendermassen definiert: »Zweierlei Arten sind zu unterscheiden: Entweder steht der Akk. in Verbindung mit einem passiven Partizipium, seltener einem sonstigen Adjektiv oder in Verbindung mit einer präpositionellen Bestimmung». Dieselben Typen finden sich in allen germanischen Sprachen wieder. Es folgt hier zuerst eine Übersicht des Gebrauches, wobei es sich empfiehlt, das Material in einige kleinere Gruppen einzuordnen.[2] Erst danach werden die geschichtlich früheren Beispiele namhaft gemacht und die verschiedenen Erklärungen behandelt.

I. Typus mit Part. Prät.

Deutsch. E. T. A. Hoffmann 2, 26: der sein hellbraunes Pferd, *den Zügel angezogen* so lustig hertänzeln lässt. Bürger 157: und wild kam Plump, *den Zaum verhängt weit, weit voran*, daher gesprengt. W. Alexis, Cab. 2, 172: ihnen *den Rücken zugekehrt* theilte er Befehle aus. Storm, Gedichte (Ausgabe des

[1] Literatur bei Behaghel II, 430 angeführt.

[2] Diejenigen schwedischen Belege, die nur mit Nennung des Verfassernamens oder Werkes angeführt sind finden sich bei Berg und Hylen.

Digitized by Google

Meister-Verlags München) 62: Im Sessel du, und ich zu deinen Füssen, *das Haupt zu dir gewendet* sassen wir. Bernhard Kellermann, Yester und Li 37: Der eine lag phlegmatisch in seinem Sessel, *die Beine ausgestreckt, die Hände in die Hosentaschen*, und lachte.

Schwedisch. Atterbom, Lycksalighetens ö: Hon dock med kinden mot snöarmen sänkt, *lockarna lösta i skuggande vågor*, drömmande smålog af strålregn bestänkt. Stagnelius II 421: gråa barden (skall), *harpan florbeklädd*, med ljuva tårar fukta edra hällar. Börjesson, Erik 14:es son: *Sporrarna i springarn tryckta*, vi utöver steppen ila, stormåtföljda solförbrända. Tor Hedberg, Ett decennium II 149: Han har i en hel serie etsningar, *teckningen utförd med kall nål, färgen tunt och genomskinligt plålagd*, gjort studier av ett flickebarn. In diesem Beleg kommt die absolute Konstruktion fast einer Parenthese gleich; demnach ist die Annahme nominativischer Form nicht unmöglich. Wilma Lindhé, Mor och son 187: Karin som stått lutad mot väggen, *händerna krampaktigt knutna, de ängestfyllda, hjälpsökande ögonen riktade på banktjänstemannen*, utstötte en suck. Hjalmar Bergman, Eros begravning 38: Betty satt hopkrupen, *hakan stödd i handen, munnen dragen på sned*, tittade i kors över nästippen och såg allting dubbelt.

Durch die Stellung *Subj.-absol.-Konstr.-Prädikat.* oder *Absol.-Subj. Präd.* erscheint die absolute Konstruktion als sehr fest mit dem übrigen Satze verbunden. Durch die Stellung *Subj.-Präd.-Absol.* bekommt sie viel mehr Selbständigkeit und hat etwas mehr (nominal) Satzartiges an sich, wobei einzelne Formen die Konstruktion doch entschieden als Akkusativ, nicht als Nominativ aufzufassen zwingen.

Deutsch. Schiller 3,442: Louise kommt zurück, *einen Mantel umgeworfen*. Kleist, O.1. 204, 74: Töne, Leyer, von der Grazie, *den leichten Tritt an der Hand der Kunst geführt*. Carl Spitteler, Olympischer Frühling: I, 1, 3 So nahte sie, *die Stirn zum heiligen Buche erhoben*, womit sich Schiller, Die Bürgschaft vergleichen lässt: Da sinkt er ans Ufer und weint und fleht, *die Hände zum Zeus erhoben*. Kellermann, Yester und Li 149: Und Kapelli wird hinter dem Sarg hergehen, *seinen engen schwarzen Rock über dem Bauch zugeknöpft*, einen Zylinder auf dem Kopf.

Schwedisch. Tegner, Nattvardsbarnen:

> Men till venster om dem, der stodo de darrande liljor,
> stänkta med morgonrodnadens färg, de sediga tärnor
> *händerna knutna till bön, och ögonen fästa på golvet.*

Digitized by Google

In diesem, wie in vielen anderen Beispielen aus der Poesie, zeigt der Umstand, dass die absolute Konstruktion einen ganzen Vers (oder Halbvers) ausfüllt, den satzartigen Charakter derselben. (Vgl. unten den Beleg aus Strindberg.) Orvar Odd II b 171: I tvenne dagar har jag redlöst irrat, *min möda spilld och huvudet förvirrat.*

Levertin, Resebrev 39: De se så oändligt fadda ut, dessa sörjande unga snobbar med håret ordnat och koafferat som om de nyss kommit från perukmakaren, *halsdukarna knutna med den fulländade dandyns elegans och hela dräkten vårdad*, som stode de icke vid en dödsbädd utan skulle gå till en älskarinna. Es ist natürlich streng logisch genommen möglich, in diesem Beispiel in den absolut gebrauchten Ausdrücken Abhängigkeit von der vorangehenden Präp. *med* anzunehmen; von einer mehr psychologischen Betrachtungsweise aus gesehen ist das in hohem Masse unwahrscheinlich.

Silverstolpe I 96: Satt hon så i nattens stormar, *blicken oavlåtligt fästad.* Snoilsky: Konung Erik på sin luta leker, *lutan lagd på silkesstickat knä.* Fredrika Bremer, Hertha 40 uppl. (1913): dotter, som stod alldeles tyst, blek och orörlig, *de mörka ögonen fästade på honom med ett uttryck af ett djupt inre lidande.* Strindberg, Ordalek ² 72: De sitta i klunga och tjuta och sjunga, *halsarna sträckta, öronen stäckta.* Wenn man diesen Beleg mit *gyltar grimor grafnir stafnar* (oben in dem Abschnitt Nom. absol. angeführt und durch die Form ausdrücklich als Nom. bezeugt) vergleicht, ersieht man, wie es ganz von der Auffassung der syntaktischen Gliederung abhängig ist, ob man Parataxe (Nom.) oder ein subjunktes Verhältnis annehmen will. Das Selbständigwerden der Konstruktion und den die Oberhand gewinnenden satzartigen Charakter solcher nachgestellten absoluten Konstruktionen zeigt ein Beispiel wie Artur Möller, Normalskjortor 148: Ett snälltågs lokomotiv. Den oerhörda ångpannan svällde, man hörde hur tåget närmade sig med kilometerslukande fart. *Gnistsläckaren tryckt mot ångpannan*, som det mellan skulderbladen nerdragna huvudet på en kungstiger, hukad till språng.

Englisch, Kipling, The Days Work (T. E. 3319) 216 (»007»): Then he would wait a few minutes ... deafened ... and *the whole of him covered* with half-burnt coal-dust.

Zu der deutschen Konstruktion mit Part. Prät. bemerkt Behaghel, Syntax I, 728: »Der Akk. neben dem Part. Prät. (er stand da, den Kopf gesenkt) ist kein absoluter Akk.: vielmehr schwebt die Fügung den Kopf senkend daneben vor.» Diese Auffassungsweise, der auch Paul III, 279 mit den Worten: »In allen diesen Fällen könnte man statt des passiven ein aktives attributives Partizipium einset-

Digitized by Google

zen» beizustimmen scheint, zeigt sich bei näherer Betrachtung der Beispiele als ganz unmöglich. Rein grammatisch kann natürlich an einen solchen Austausch gedacht werden, aus stilistischen und inhaltlichen Gründen ist sie eine Unmöglichkeit. Das kann deutlich an einem Beispiel wie dem von Paul selbst aus Grillparzer 13, 199 angeführten gezeigt werden: *einer ... Stille, ... während welcher der Mönch, die Hände in die weiten Ärmel gesteckt, das Haupt auf die Brust gesunken unbeweglich da sass.* Auch abgesehen von dem intransitiven Partizip *gesunken*, das an und für sich gegen Behaghel und Paul spricht, muss jeder, der dieses Beispiel unbefangen betrachtet, einräumen, dass das von dem Verfasser entworfene Bild durch eine Vertauschung der Partizipia mit aktiven Formen ganz zerstört würde. Es wird ja ausserdem ausdrücklich gesagt, dass der Mönch *unbeweglich* dasass. Hier wird etwas Zuständliches gezeichnet, keine Handlungen und Bewegungen beschrieben. Ganz ähnlich verhält es sich mit dem oben mitgeteilten Zitat aus Storm. Ähnlich sind auch Kellermann, Yester und Li 141: *Ein paar Leute standen um ihn herum, die Augenbrauen in die Höhe gezogen.* S. 162: *Wieder öffnet sich der Vorhang und ein Mädchen geht durch den Saal, das Gesicht verhüllt wie das ertse.* Frenssen, Pastor von Poggsee 162: *So fest und sicher er war, wenn er in seinem Dorfe war, in seinem Amt und unter seinen Menschen, hier in diesem Zustand, fremd und aller Augen auf sein Tun gerichtet, fühlte er sich sehr unglücklich.* In diesem Falle findet sich nicht die geringste Möglichkeit einer Erklärung im Sinne Behaghels.

Auch eine nähere Betrachtung der von Paul 278—79 mitgeteilten Beispiele zeigt, dass durch Einsetzung eines akt. Partizips ein ganz anderes Bild entsteht. Ausserdem haben wir ja die Parallelen mit dem Latein und dem Griechischen sowie die später namhaft zu machenden Bahuvrihikomposita. Das to-Partizipium Bezeichnet in allen indogermanischen Sprachen eine dem Nominalbegriff anhaftende Eigenschaft. Das hier zum Deutschen Bemerkte trifft natürlich auch bei den anderen germanischen Sprachen zu. Ausser-

Digitized by Google

dem versagt Pauls Erklärung in allen den Fällen, wo wir kein Partizip haben. Darauf hat auch Jespersen, Phil. of Gr. 127 hingewiesen.

II. Als prädikativer Teil kommt auch ein Adjektiv vor, wobei diesem natürlich auch ein Partizipium beigeordnet sein kann oder einem Partizipium mit Substantiv ein Adjektiv mit Substantiv koordiniert ist.

Deutsch. Voss, Luise 66: (die Jungfrau) ruhte mit unaussprechlicher Regung, *heiss die Wang und bethränt*, an der Wange des staunenden Greises. Droste Hülshoff 1,107: Er schliesst die Augen ... *Gestreckt die Zunge und den Schnabel offen*, zwar mit Stellung S.-P.-A., aber durch die maskuline Form sicher als Akk. bezeugt. Mehr satzartig ist der folgende Beleg aus Klopst. M. 2, 270: Dort her senkt sich ein strahlender Weg, wie von Zwillingsquellen, *Hell die Wogen*. Wie im vorhergehenden steht die absolute Konstruktion mit Adj. für sich ohne eine gleichwertige partizipiale auch Voss, Ilias 11, 100: Sie nun liess er daselbst ... *Nackt die schimmernden Brüste*. (Das griechische Original hat: στῆθεσι παμφαίνοντας; also keine absolute Konstruktion, was die Unabhängigkeit des deutschen absoluten Ausdrucks an dieser Stelle bezeugt. Vgl. das Beispiel S. 105.)

Schwedisch. Leopold, Egle och Annette: blek, fullblödd, *armen slak och ögat nästan släckt*. Tegner: springarna stampande stodo i spiltornas rad och tuggade vallhö, *manarna knutna med rödt och hovarna blanka av jernskor* (vgl. das Zitat aus Tegner S. 97). Per Hallström: Så stod hon om kvällen, fången i sin egen orolighet stirrande mot ljusens spetsiga flammor, *händerna nedsjunkna, läpparna åtskilda, hörseln tom*. Snoilsky, D. II 199: Vördnadsvärd som Abraham han sitter *sida dräkten vit och skägget vitt*. Noch mehr satzartig und selbständig ist die Konstruktion in folgendem Falle bei Snoilsky, D IV 32: Det är krymplingen jag ofta mötte — *fattigt klädd men fint och hyfsat skick*; das tritt deutlich durch die Konjunktion *men* zu Tage. Hier kann ebensogut von einem Nominalsatz (vielleicht affirmativer Art, vgl. Brugmann, Snyt. 61) gesprochen werden.

Englisch. Galsworthy, Beyond T. E. 24: When she came gliding in, slender and rounded, *her creamy, dark-eyed, oval face all cloudy*, she seemed to Winton to have grown up of a sudden.

III. Mit dem Adjektiv *voll* kommen derartige Ausdrücke öfters vor.

Deutsch. Uhland 1, 203, 3: *Voll die Brust von süssen Liedern* naht er schon dem frohen Ziele. Frenssen, Pastor von Poggsee 73: »Früher« sagte sie, *das ganze schmucke Gesicht voll ernstem jungen Leben*, »ging ich immer mit dem der mir am meisten gefiel.«

Digitized by Google

Schwedisch habe ich zwar in der Literatur keinen Beleg gefunden, aber eine entsprechende Konstruktion ist angesichts der Beispiele der sonstigen Gruppen nicht als eine Unmöglichkeit anzusehen.

IV. Fälle mit Part. Präs.

Paul führt 279 folgende Beispiele an. Fouqué Zaub. 1, 207: *schwellend sein Herz von alle dem Heile* ... hätt er es gern in traulichem Gespräche entlastet. Uhland 1, 300, 71: *Das Auge strahlend von dem Himmelslicht* Verkündet er, was ihm eröffnet war. Holtei, 12, 75: eine Dame von etwa fünfzig Jahren, einfach gekleidet in ein graues Gewand, *um Kopf und Schultern einen schwarzen Spitzenschleier hangend.*

Schwedisch. Stagnelius, Kärleken: Af materiens dunkla irrbloss dårad, *locken fladdrande och kinden tårad*, Psyke tránsjuk följer Amors spår, womit sich Artur Möller, Normalskjortor 48 vergleichen lässt: Men på den ena av lokomotivets buffertar satt en modern satyr, *ena benet uppkastat över det andra, håret fladdrande för farten.* G. Nordensvan, Figge 31: Så gick han utan mål med händerna i fickorna, mörk i hågen, *mustascherna pekande nedåt.* Marika Stjernstedt, Janinas hjärta 137: De två stodo som fiender mot hvarandra, *armarna nedhängande, ansikterna förbittrade.* Selma Lagerlöf, En herrgårdssägen[5] 108. Alla fyra stodo där lika vilda som hon, *dragen ryckande, händerna skälvande.* K. G. Ossiannilsson, Slätten 219: *Blicken grubblande, inåtvänd*, hade värden tankspridd lyft sitt glas.

Englisch. Weil im Neuenglischen Part. Präs., Verbalsubst. und Gerundium zusammengefallen sind (Deutschbein § 60), können die englischen Beispiele nicht ohne weiteres mit den deutschen und schwedischen verglichen werden. Ausserdem ist der Kasus oft der Nom. (Einenkel 59), wenn die absolute Konstruktion eine Bestimmung zu dem ganzen Satze enthält. Ein Beispiel sei jedoch angeführt: Kipling. T. E. 3319 (»007») 216: He was pushed forward a foot at a time, whirled backwards, *his rear drivers clinking and clanking*, a quarter of a mile.

Wenn man die deutschen und schwedischen Beispiele überblickt, fällt es auf, dass alle Partizipia Präs. Formen von Verba intransitiva sind[1]. Bei den Beispielen mit Part. Perf. aber hat man es in den allermeisten Fällen mit Verba transitiva zu tun. Die hier mitgeteilten Belege mit Part. Präs. sind denen mit Adj. sehr nahe ver-

[1] Damit stimmt auch gut das von Einenkel S. 59 angeführte mittelenglische Beispiel: þe edie meiden ... com baldeliche ford biuoren þne reue ... *hire nebscheft schininde*, wo wir ein wirkliches Part. Präs. vorfinden.

Digitized by Google

wandt, weil ein Part. Präs. von einem intrans. Verb viel mehr adjektivische Natur als ein solches vom Verbum transitivum hat.

V. Als prädikativer Teil kommt ein Adverb vor.

Deutsch. Halm 4, 83: der tolle Wüstling stürzte sich nun *den Kopf vor*, in sinnlose Schulden. Richard Dehmel, Zwei Menschen 109: O lass mich still so liegen an deiner Brust, *die Augen zu* . . . Still, lass uns weiter fliegen, beide *die Augen zu*.

Schwedisch kann hierher gezogen werden Hilma Angegerd-Strandberg, Ödesglimtar 74: Trött efter dagen och *ögonen djupt inne* och matta, med det redan grånande skägget otämt vajande tyckte han i en dröm se åren träda fram i ny sällsam dager. Elin Wägner, Norrtullsligan 132: Hon satt uppkrupen i mitt soffhörn, nattdräkten nedstramad om de bara fötterna och *håret över alla bräddar*.

Englisch. Bei Einenkel 59 findet sich folgendes me. Beispiel: hem doo in sum vessel pitched wel, *upward the bothom*.

VI. Häufig ist der Typus mit präpositionaler Bestimmung.

Deutsch. Bei Paul 280 finden sich eine Menge Beispiele, von denen ich einige anführe und denen ich weitere zur Seite stellen will. Lessing 6, 364, 5: Scaramouche . . . *den Harlequin als Stallmeister neben sich und verschiedene Spitzbuben in Livrey hinter sich*, womit sich zwei andere Beispiele vergleichen lassen, in denen die absolute Konstruktion auch eine Person bezeichnet, die mit dem Träger der Handlung sehr nahe verbunden ist: Kellermann, Yester und Li 126: In seinen freien Stunden trieb sich Ginstermann ruhelos umher, *Bianka vor Augen*. Frenssen, Pastor von Poggsee 79: . . . vor der Haustür stand, *Gude neben sich*, nun auch eine würdige Greisin. Hier wird die absolute Konstruktion durch das Pron. refl. als in Objektstellung stehend, also als Akk. erwiesen, wozu eine Stelle wie Kellermann, Yester und Li 105 zu vergleichen ist, wo das Pronomen die Konstruktion als Nominativ zeigt: Er sass auf einem Sterne, weit ab von der Sonne, die Sonne erschien wie ein winziger Funke. *Bläuliches Licht um ihn*. Heinse 4, 206: Die Jungfrauen, die, *Gluth in allen Adern*, sich nicht sehr sträubten. E. T. A. Hoffmann 1,111: dass wir, *immer jenes Prinzip im Auge*, an uns selbst . . . bildende Hand legen . . . würden. Heine, Buch der Lieder, Traumbilder 3: Im nächtgen Traum hab ich mich selbst geschaut. In schwarzem Galafrack und seidner Weste, *Manschetten an der Hand*, als gings zum Feste, und vor mir stand mein Liebchen süss und traut. Lyr. Interm 60: Es war die Liebste, die am Tore stand, *Schmerz um die Lippen*, *Sorge auf der Stirne*. Romanzen 9: Clara starret, *Tod im Antlitz*. Börries von

Digitized by Google

Münchhausen, Die Balladen und ritterl. Lieder 15: (der Marschall) Lang und hager in Gold und Seide, *das Ordensband über dem Marschallkleide* (in den späteren Zeilen: durch die Marmorsäle schritt er einher, *Sein Fuss so leicht. sein Herz so schwer*, ist nicht sicher zu entscheiden, ob wir einen Akk. absol. anzunehmen oder vielmehr einen nominalen Gefühlssatz zu sehen haben). Richard Dehmel, Zwei Menschen 41: Er steht in blauen Segeltuchschuhen seine Radfahrjacke von graugrünem Loden zuknöpfend, *einen Brief in Händen* und fragt.

Der Präpositionalausdruck hat fast immer örtliche Bedeutung, doch kann auch eine andersartige Konstruktion vorkommen, wie Schiller 6, 358, 343, zeigt: Da naht, *den Mond allein zum stillen Zeugen*, der Griechen Flotte.

Schwedisch. Wegen der Wortstellung S.-P.-A. besteht in den zwei folgenden Fällen die Möglichkeit der Deutung als Nominalsatz in schildernder Darstellung: Atterbom, D II 156: Ofta ned ur borgen kom hon, tyngd av sorgen, *blixt i ögat moln på Juno-pannan.* D III 90: så kommer blondinen med smäktande minen |*i ögat en tår*| *på barmen en vår*|, wobei das Satzartige noch durch die Gliederung des Versmasses in kurze Kola deutlicher wird.

Durch die Stellung A.-P.-S. wird die absolute Konstruktion enger mit dem Satzganzen verbunden in D, II 102: Med silverspjut i hand, *på harpan armen*, står där en sköldmö, womit sich Tegnér II, 10 (Stjernsången) gut vergleichen lässt: Ser du på randen utaf den gyllene ön *lyran i handen* står der en ängel så skön. Snoilsky D I 306 *Bindel hvit kring vänstra ärmen plymer och kokard i hatt*, slåss den unge. Mit Stellung nach dem Verbum: Lützen: Nyss var det höfdingen blott — *i hand den korta staven med tuben.* Strandberg D 129: fjärran från, *bok i hand och åbroddskvastar*, skymtar kyrkfolk. Fröding, Skalden Wennerbom: Genom stadens park går sommarsuset, skalden Wennerbom från fattighuset kommer raglande — *butelj i hand* — kryssar varligt över gångens sand. Hier kann natürlich auch von einer Parenthese gesprochen werden. Hjalmar Procopé, Under Stjärnorna 102: Springen små djäknar, med snabba ben, rektor står i katedern ren rak som ljuset i staken, *psalmboken under haken.*

Hufvudstadsbladet 8. Nov. 1925 in einer Pix-Reklame: Hej vad det går! *Pix i munnen* priset man får. Äran vunnen.

Aus der Prosa: Almquist, Det går an (Bonniers Universalbibliotek) 168: Sergeanten for litet åt sidan vid anblicken av en svart flicka: en flicka i ratine med Saras huvud, milt leende då hon märkte hans häpnad: *en bred finstärkt lenons-krage över bröstet.* Kinderna vita. Mann kann auch hier die allmähliche Lockerung der Konstruktion beobachten (dazu lässt sich als Beispiel einer Konstruktion in einem ganz ähnlich gebauten Satze anführen: Albert Engström, Genom mina guldbågade glasögon (August Karlssons återkomst) 74: På

Digitized by Google

gården stodo två välklädda män i blå kavajer och fladdrande halsdukar, *hattarna på tre kvart. Var sin kappsäck i hand.*). S. 166: En åldrig kvinna kom honom till mötes: snygg, men ytterst tarvligt klädd, *en blandning av bekymmer och godhet i anletet.* Hjalmar Bergman, Flickan i frack (B. V. T. 63): Bakom det egendomliga paret framskred balens överste marskalk, *huvudet högburet, nästan sturskt till väders.* Albert Engström, Moskoviter 48: I samma ögonblick inträder en fantastisk figur, en ung dam med skinnkavaj, skinnbyxor och stövlar, kortklippt hår, målad röd och hvit, *cigarett i käften* — och säger något åt skrivmaskinsdamen.

Englisch. O. Wilde, The young king. T. ed. 4095, 10: And, indeed, it was the hunters who had found him, coming upon him almost by chance as, bare limbed and *pipe in hand*, he was following the flock of the poor goatherd. Kipling, 007. T. E. 3319, 215: 007 pushed out gingerly, *his heart in his headlight*, so nervous, that...

VII. Verbindung von Part. und präpositionaler Bestimmung.

Deutsch. Goethe, 122, 6: *den Kopf gesenkt, den Schwanz zwischen den Beinen...* trappeln sie herbey. Kellermann, Yester und Li 83: Nachlässig schlenderte er neben ihr her, *den Hut in den Nacken gerückt, die Hände in den Hosentaschen*, wie er es bei guter Laune zu tun pflegte.

Schwedisch. Ernst Ahlgren, Efterskörd[3] 64: Hon stod så ~ trygg och säker, *händerna mot höfterna och det mörka huvudet lutat på sned.* Hans Larsson, Hemmabyarna 99—100: Han stod alltid tålig och orörlig i ansiktet och hörde på andragandet och lockelserna ända till slut, *mustascherna rätt ut långt förbi kinderna, blicken ispänd:* han syntes mig fruktansvärd då. Hjalmar Bergman, Eros begravning 128: Mot henne stod rotad med hälarna Casimir Brut, *knäna svagt böjda, den mäktiga ryggen i en kurva och huvudet framsträckt, armarna krökta och sakta svängande och de präktiga nävarna redo att taga ett livtag.* Ture Janson, Jorden går under 8: mitt i villervallan flanerar en ensam journalist på sin gamla asfalt, *händerna i fickorna, rockkragen uppslagen, cigarren i mungipan.*

Englisch. Galsworthy, Beyond. T. E. S. 27: In one minute, surely she would be standing there, *colour glowing* in her cheeks, *her eyes* soft *behind her veil, her breast heaving* a little with her haste, waiting for his embrace. Kipling, The Miracle of Purum Bhagat (T. E: 3181, 41) haben wir einen Fall, wo die Präpositionalausdrücke absolut stehen, das Part. Prät. jedoch durch *with* mit dem übrigen Satze verbunden ist: Behind him, as he walked through the city gates, *an antelope skin and brass-handled crutch under his arm, and a begging-bowl of polished brown coco-demer in his hand*, barefoot, alone, with eyes cast on the ground — behind him they were firing salutes from bastions in honour of his happy successor.

Digitized by Google

VIII. Verbindung von Adjektiv und präpositionaler Bestimmung.

D e u t s c h. Voss, 72, 9: *Weiss ihr Gewand, und Vergissmeinnicht am bebenden Busen* sass sie.

S c h w e d i s c h. Hilma Angegerd-Strandberg, Ödesglimtar 74: Trött efter dagen och *ögonen djupt inne och matta*, med det redan gränande skägget otämt vajande, tyckte han se åren träda fram i ny sällsam dager.

IX. In den bisher behandelten Gruppen bezeichnet die Konstruktion einen zur Zeit der Haupthandlung noch bestehenden Zustand. In literarischen Quellen ist man über die Umgangssprache auch dadurch hinausgegangen, dass der Akk. mit Part. etwas Abgetanes bezeichnen kann. Dies entspricht dem franz. Typus *cela dit.*

D e u t s c h. Herder 28, 517: *Wohlgeordnet seine Völker*, die zu Fuss und die zu Rosse, Zog der Cid jetzt aus Valencia. Voss, Ilias 2, 27: *dieses geredet*, schwand er im Fluge hinweg. (Das griechische Original (= B 35) hat *ὣς ἄρα φωνήσας ἀπεπάσατο*. Dieser Vergleich ist insofern äusserst wichtig, als dadurch gezeigt wird, dass die absol. Konstr. im Deutschen hier nicht durch das Originel bedingt ist, sondern sich spontan als Entsprechung des Part. Aor. Akt des Gr. eingestellt hat.) E. T. A. Hoffmann 3, 215: *Dies gethan*, fühlte ich eine Ruhe. Holtei 5, 97: *diesen Brief mit dem ersten verglichen*, muss sich jedem Unbefangenen der Gedanke aufdrängen.

Innerhalb dieser Gruppe müssen jedoch einige Beispiele von den übrigen geschieden werden. Das sind Fälle, in denen die durch das Partizip der absoluten Konstruktion gekennzeichnete Handlung zwar in der Vergangenheit vollzogen worden ist, die Folgen davon jedoch als ein äusseres oder inneres Merkmal des Subjekts der Haupthandlung bestehen, wobei sie den Gruppen I—VIII nahekommen. Hierher möchte ich Fälle rechnen wie Herder 23, 212: *den Prunk ihrer Zeit abgelegt, Geist vor dem Geiste stehen sie da.* 27, 83: *Abgelegt die Glieder, Ausgezogen den Körperbau, Ward ich Schatte.* H. Kleist 3, 371, 4: *er harrte, die Hände vom Tisch genommen ... des Augenblicks.*

S c h w e d i s c h. August Blanche, Sv. Nat. Litt. 13, 168: *Skogen en gang besluten och en mängd tvåstyfrar redan insamlade*, gällde det nu att finna någon, som kunde hjälpa oss med målningen. Emilie Flygare-Carlen, Minnen II 51:

Digitized by Google

Detta överenskommet, skildes vi. Mit grosser Kühnheit: Runeberg, Sandels: I dag, *ett slaget*, blir striden ny. Sofie von Knorring, Torparen. Mortensens uppl. 94: *Detta förrättat* skulle partonen just gå bort och dricka sitt kaffe. Hans Larsson, Hemmabyarna 154: *Detta sagt* lämna vi nu paret i 5:an så länge. A. Möller, Herrarnas två spr. 55: *Brevbäraren gången*, steg jag fram till fönstret. Hufvudstadsbladet 19/12 25, Leitartikel Spalte 2 Schluss: *Detta gjort*, väljes den verkställande regeringen.

X. Etwas anderer Art sind einige Fälle, in denen die Partizipialkonstruktion einem Bedingungssatz entspricht.[1]

Deutsch. Lessing 9, 146, 10: *Dieses überlegt*, hatte der Graf Caylus ... recht. Herder 23, 30: *diese Berechnung genau angestellt*, gibt es fast keinen Krieg. Diese sowie die übrigen von Paul III, 283—4 angeführten Belege zeigen, dass es sich um ganz formelhafte Ausdrücke handelt. Solche kehren auch im Schwedischen wieder. Orvar Odd (zitiert bei Hylen, Sp. o St. 15, S. 208 ohne nähere Angabe der Belegstelle): *Allt överlagt min unga vän*, ni är en man av vilken en hel hop göras kan. Einem deutschen *dieses vorausgesetzt* entspricht genau ein schwed. *detta förutsatt*.

Mit diesem Typus müssen die Fälle verglichen werden, wo die Verbindung des absoluten Ausdruckes mit dem übrigen Satze durch ein »und« gemacht wird, wobei der absolute Kasus natürlich besser als Nom. denn als Akk. aufzufassen ist, dies wegen seiner grösseren Selbständigkeit.

Deutsch. Kellermann, Yester und Li 46. *Ein paar tiefe Atemzüge* und sein Kopf war klar. Mit gut bezeugtem Nominativ S. 9: *ein roter Klecks auf dem Kirchturmdach*, und das Bild war fertig.

Schwedisch. Söderhjelm, Utklipp om Böcker III, 1, 306: *En liten retusch här och där* ... och dessa strofer skulle nära nog allesamman representera verskonst av högsta rang.

In einigen Fällen wird die vorangestellte absolute Konstruktion in dem folgenden Satz mit einem zurückweisenden »so« wiederaufgenommen.

[1] Nach Paul III 284 Anm. kann das Partizip auch ohne einen Objektsakkusativ die Stelle eines Bedingungssatzes vertreten. So G. Freytag 2 230: Sieh Hugo, *noch fünf Jahre so fortgelebt* und ich bin fertig, *dann noch ein fünf Jahre in die Bäder gereist* und die Posse hat ein Ende.

Digitized by Google

Deutsch. Börries von Münchhausen, Ball. u. ritterl. Lieder 236: *Die stummen Augen todesschwer, So* liegt er da im kühlen Leinen.

Schwedisch. Victor Rydberg, Oro: Upprätt stödde emot svärden *pannan högt och trotsigt buren, så* farväl vi bjude världen. Bertel Gripenberg, Spillror 31: *Rygg mot vägg och sköld framför dig blicken bitande och kall färdigt hugg mot hvar som rör dig, så* du ödet bida skall. Heidenstam Karolinerna *II* 249 (obschon nur absolut gebrauchte Substantiva, die denen in schildernder Darstellung nahekommen): *Guldspira i handen, guldkrona, guldäpple guldnyckel, guldsvärd — så* låg han rustad den tionde Karl. Einem Ausrufungssatz kommt folgende Konstruktion nahe: Heidenstam, Folkungaträdet I, 155: Minns! sade han. *Hjälmen på ännu under sömnen, skölden över bröstet, svärdet under huvudet och handen om svärdfästet.*

In einer Menge von Fällen haben das Deutsche, Schwedische und Englische die Präposition *mit, med, with* in denselben Fällen, wo die absoluten Konstruktionen gebraucht werden. Doch darf natürlich nicht gesagt werden, dass die absolute Konstruktion durch Weglassung der Präposition entstanden sei. Man kann hier zwei parallele Typen erblicken, die ganz wie die Sätze mit und ohne Kopula von alters her bestehen, wobei vielleicht der Typus ohne Präposition der ältere ist.

XI. Ein den Präpositionalausdrücken sehr ähnlicher Typus ist der absolute Gebrauch, der in Konstruktionen der Form *Hand in Hand* auftritt[1]. Auch bei diesen absoluten Kasus kommen Fälle sowohl mit Stellung vor dem Hauptverbum und nachfolgend vor. In dem ersten Falle ist die Konstruktion natürlich oft fester mit dem übrigen Satze verbunden als in dem zweiten, wo sie mehr selbständig und satzartig erscheint. Die Grenzen können natürlich auch hier nicht immer sicher gezogen werden, obwohl die Stellung weit hinter dem Prädikate und mit anderen Satzteilen dazwischen oft den satzartigen Charakter deutlich genug hervortreten lässt. Auch hier muss es dem Sprachgefühl anheimgestellt bleiben, ob Parataxe oder Hypotaxe anzunehmen ist.

[1] Paul 281: Sehr gewöhnlich sind Wendungen wie *Hand in Hand, Kopf an Kopf, Wand an Wand, Schritt vor Schritt, Hals über Kopf.*

Digitized by Google

Deutsch. Zuerst einige Fälle mit mehr satzartigem Charakter: Liliencron, Deutschland: Deutschland einig! Nord und Süd! *Hand in Hand und Brust an Brust,* womit sich Gripenberg, Den drömda armen, Saml. dikt. X 31, Str. 1 vergleichen lässt: långsamt växa de fram ur dunklet de tysta brigader *sida vid sida* i tigande böljande led. Dehmel, Zwei Menschen 77: Sie müssen immer mehr die Köpfe neigen: *Kirschbaum bei Kirschbaum*, immer tiefer spritzt Blütenfluten von den Zweigen. S. 89: Und sie kehren zurück auf bestaubte Bahnen *Rad an Rad im Fluge durch graue Schlüfte.*

Vielleicht schon straffer mit dem übrigen Satz verbunden S. 15: ein Kirchhof schweigt da *Grab an Grab*, womit sich folgende dänische und schwedische Konstruktionen vergleichen lassen: Johannes Jørgensen, Brig Marie af Svendborg 83: Der under mig er Byen *Tag ved Tag og Kuppel ved Kuppel.* Österling, Blommande träd 99: Därnere ligger byn i dälden / med lampsken mellan valnötsbladen, *hus invid hus, och trädgård över trädgård.* Aus dem Deutschen noch: Dehmel, Zwei Menschen 19: Zwei Menschen sitzen *Hand in Hand* und schweigen. S. 48: *Arm in Arm, Hand in Hand* sehen zwei Menschen aus fernen Wäldern. Storm, Gedichte 66: Ihr schmales Bettchen teilte sie mit mir und nächtens *Wang an Wange* schliefen wir. S. 40: O lägen sie in tiefster Gruft und lägen *Herz an Herzen.* Ein altes Beispiel vgl. S. 111.

Schwedisch. Rydberg, Siste athenaren I 80: Vill du tillägna dig det gudomliga, vill du skåda sanningen *anlete mot anlete*, så undertryck allt vad som är sinnligt. Levertin, Nya dikter. Sång före natten: Låt oss då bida *hand i hand* den timma då Venus stjärna tändt sitt bröllopsbloss. Och *kind mot kind* vi skola ljuvligt domna när dagens hjärta gryr för jordens män, womit sich der folgende dänische Beleg vergleichen lässt: Sigbjörn Obstfelder, Melodier 23: Her i din dybe hår-elv / og *kind imod kind* / gjem mig. Vgl. Heidenstam, Folkungaträdet II, 187, wo wir einen entsprechenden Ausdruck mit der Präposition *med* haben: De båda systrarna stodo länge tryckta intill varann *med kind mot kind.* Fröding, En morgondröm, V, Str. I: *höft vid höft och sida invid sida* syskonkärligt lågo hon och han. Siegfried Siewertz, Vindros 52: Dra ej nordmäns långskepp att haven bloda? *Sköld vid sköld* under svällande dukars bukt. Erik Blomberg, Människan och guden 85: Då fälla mänskobarnen sin tunga dräkt av sorger och bekymmer och sjunka stilla i dröm och dvala / *bröst emot bröst / hjärta emot hjärta.* Österling, Facklor i stormen 18: Två trötta skepp som mötas i orkanen, försöka stundom, bundna *bog vid bog* att reva seglens klagofyllda skog, wo der Ausdruck einem Akk. der Beziehung nahe kommt.

Englisch: Robert Burns, John Anderson my jo: Now we maun totter down, John, But *hand in hand* we'll go. Shakespeare, Richard II, act 1, 16:

Digitized by Google

Then call them to our presence! *face to face* and frowning brow to brow ourselves will hear the accuser and the accused freely speak. (Das Satzartige der Konstruktion ist in der schwed. Übersetzung Per Hallströms mehr hervorgehoben: Så kalla dem inför mig. *Blick mot blick och bister min mot min;* så höra vi i samma frihet klagomål som svar.) Wichtig ist, dass dieser Typus für das Englische schon um 1200 belegt werden kann. Vgl. N. Engl. Dict. unter *hand* und *side*.

Der hier belegte Typus besteht natürlich ursprünglich aus einem absolut gebrauchten Nomen, wozu mit einer Präposition dasselbe Wort als prädikatives Adverbial hinzutritt. Eine solche Konstruktion wird aber bald ganz formelhaft, wobei sie als *ein* Wort behandelt wird[1] und nicht, wie noch z. B. in dem Beispiel *Ein Kirkhof schweigt da Grab an Grab*, das eine Wort als Subjekt betrachtet werden kann, sondern die Formel ganz als Adverbial behandelt wird. Zu diesen ganz formelhaften Wendungen, in denen der absolute Ursprung beinahe verblasst ist, möchte ich Ausdrücke rechnen wie deutsch *Tag für Tag*, schwedisch *dag för dag* sowie die in den folgenden Belegen vorkommenden. Ich nehme einige zur Hand liegende Fälle[2]: Österling, F. i St. 26: *man trådde dansen p a r o m p a r* högtidligt[3]. Rydberg, Siste athenaren I 57: *Varifrån den trånad, som fattat öknens söner och driver dem, v å g p å v å g, att krossas mot våra legioners järn.*

Das Wesentliche scheint mir bei diesen Bildungen die Wortverdoppelung zu sein (denn die meisten Fälle sind wie »Hand in Hand» ohne sichtbare Beugung des zweiten Gliedes). Deshalb möchte ich

[1] Vgl. Jespersen Ph. of Gr 18 (Objekt voman deren Typus): »One may indeed analyze such a formula and show that it consists of several words, but it is felt and handed as a unit — —.»

[2] Der Typus ist im Neuschwedischen nichts Seltenes.

[3] Ob so entstanden oder von einem vollständigeren *ur hand i hand, ur famn i famn* ausgegangen, mag bei den folgenden Belegen dahingestellt bleiben: Österling, F. i. St. 29: Det stora lidandet att älska en / är likväl ljuvt att minnas från sin levnad / för var och en som *hand ur hand* härnere / jagar en dröm, sowie S. 28: gå *famn ur famn*, här finnas många sköna. Ich möchte jedoch die Interpretation *hand ur hand* = die Hand aus der Hand (nehmend) vorziehen. Der Ausdruck ist ein der unmittelbaren Anschauung entsprechender.

Digitized by Google

diese Ausdrücke gewissermassen den indischen Amreḍitakomposita vergleichen, in denen sich häufig Orts- und Zeitbestimmungen finden, so *áhar-ahar*, *divé-dive*, *dyávi-dyavi*, ep.-kl. *divase-divase*, *ahany-ahani*[1], »Tag für Tag». Interessant ist folgendes englische Beispiel, weil es zeigt, wie anstelle des präpositionalen Ausdrucks eine einfache Beiordnung der Glieder steht. Marryart, 3 cutters, smuggl. y.: Yes, madam, walking *arm and arm* with a smuggler. Vgl. auch Carlyle, Fr. Rew. II, II, IV, III, 10: A thickset individual . . . *arm and arm* with some servant, vgl. N. E. Dict. unter *arm*. Es fragt sich auch, ob nicht die zweimalige Setzung des Substantivs in Fällen wie dem auf S. 108, angeführten *Grab an Grab* usw.[2] in allererster Linie dasteht, um den Begriff in wiederholter Erscheinung auszudrücken, wie es bei vielen Amreḍitabildungen der Fall ist[3] (Wackernagel 143). Wie in den hier angeführten Typen steht das Amreḍitawort konstant im Singular. M. E. zeigt diese Parallele, wie Sprachen in einer in weitem Umfang flexionslosen Zeit auf Prägungen primitiver Art, wies es die Amreḍitabildungen ursprünglich sind, zurückgreifen. Ein entsprechender Typus scheint dem Lateinischen und Griechischen (*προπροκυλινδόμενος* bei Homer ausgenommen) fremd zu sein[4].

* * *

[1] Bei Wackernagel § 59—61.

[2] Die Amredita sind auf dem ersten Gliede akzentuiert. Die hierher gezogenen Ausdrücke der neueren Sprachen scheinen mir oft auf dem zweiten Gliede stärker betont oder auf beiden Gliedern betont zu sein.

[3] Wozu noch Rydberg, Siste athenaren I 21: Omgivet av dessa byggnadskonstens ädla skapelser. *pelarrad vid pelarrad*, i vilka den korintiskas prakt vek för den doriskas majestät . . . och marmorbilder, som efter människomassans försvinnande ensamma befolkade och i tysta högtidliga linjer *fotställ vid fotställ* omgåvo det.

[4] Apuleius de magia 9, wo mit *ignis et ignis* die Liebe zu Critias und Charine verstanden wird, sowie Augustin. de conf. 6: *dicebant Veritas et Veritas* und in in anderen bei Wölfflin, Zur distributiven Gemination ALL. 2, 323 angeführten Fällen scheint es ein Semitismus zu sein (und kommt nach Wölfflin vorzüglich im afrikanischen und Kirchenlatein vor). Das griechische Mark. 6, 39: *ἐπέταξεν αὐτοῖς ἀνακλιθῆναι πάντας συμπόσια συμπόσια . . . καὶ ἀνέπεσαν πρασιαὶ πρασιαί* wird von Wackernagel, Vorl. I, 8 in entsprechender Weise erklärt.

Digitized by Google

Alle bisher angeführten Beispiele sind aus dem 18. Jahrhundert oder später. Jetzt müssen wir womöglich weiter rückwärts schreiten.

Was zuerst das Deutsche betrifft, muss gesagt werden, dass die Geschichte der Konstruktionen an der Hand der schriftlichen Denkmäler nicht genügend aufgeklärt ist und näherer Untersuchung bedürfte[1]. Doch bestehen einige Anhaltspunkte. Nach Behaghel, Syntax I, 727 kommen, obschon selten, schon im Altdeutschen absolute Akkusativausdrücke des Typus mit Präpositionalausdruck vor. Rolandslied (des Pfaffen Konrad, hrsg. von Bartsch) 676: *vile thikhe sie nither vielen, thie palmen an den henden*, wobei es als ein wichtiger Umstand zu betrachten ist, dass, weil im Afrz. gerade hier eine andere Wendung steht, der Ausdruck mit keiner Wahrscheinlichkeit eine Uebersetzungsentlehnung ist. Wolframs Willehalm 109, 24: *daz sie in dem mere viel ze tal, umb ir kel ein swaeren stein;* Wolfd., D VII 73: *manege schoene maget sach er an den Ziten, klein hundelin in schoze.* In Trist. 18 199: *die vander geflohten nahe und ange, ir wange an sinem wange* kann, wie Behaghel I, 727 bemerkt, *ir wange* Subjekt sein, d. h. wir haben hier einen dem *Hand in Hand*-Typus entsprechenden Ausdruck, der Nominativ sein kann, vor uns. Immerhin ist es interessant festzustellen, dass auch dieser Typus im Altdeutschen bezeugt ist. Der Typus mit Part. Prät. scheint in ganz alter Zeit nicht vorzukommen. Doch muss der von Grimm, Syntax 910 namhaft gemachte Gebrauch notiert werden, der sich dadurch kennzeichnet, dass schon in Briefen des 16. Jahrhunderts (bis auf spätere Zeiten) die Schlussformel *hiemit Gott befohlen* vorkommt, wobei nach Grimm der acc. dich oder euch ausgelassen wird, er kann aber auch ausgedrückt werden: *dich und deine Angehörigen Gott befohlen*. Desgleichen acc. verwendet Hutten öfter in seiner deutschen Prosa z. B. *hingelegt den Ernst*[2] *ausgeschlagen alle Sorg* (objectis curis), (*Werke 5, 345, 353.*)

---

[1] Vgl. Brugmann, I. F. 27, 143.

[2] Wobei Grimm *sepositis rebus seriis* interpretiert, das jedoch nicht ganz dem deutschen Ausdruck entspricht.

Digitized by Google

diese Blumen alle Tage angesehen (his floribus quotidie aspectis) *mythol CLXI, seine Angelegenheiten unversäumet.* Flugschr. von 1692». Was den erstgenannten Typus betrifft, kommt eine entsprechende Formel auch im Schwedischen vor in den Ausdrücken *dig oåtspord, dig ohördan*=ohne dich gehört, gefragt zu haben, wo die Pronominalform im Objektskasus steht[1]. Diese Ausdrücke machen jetzt einen altertümlichen Eindruck und können vielleicht als von der Gesetzessprache ausgegangen betrachtet werden.

Vorläufig kann für das Deutsche also soviel gesagt werden, dass es doch Beispiele vor dem 18. Jahrhundert gibt, obschon sie nicht gerade häufig sind, während der Typus mit Präpositionalausdruck schon im Altdeutschen vorkommt. Hier müssen wir uns also mit der Feststellung begnügen, dass im Deutschen schon in alter Zeit eine gewisse Neigung zu solchen Ausdrücken vorhanden gewesen ist. Für das Englische beschränke ich mich darauf, zunächst im Anschluss an Einenkel 58—59 folgendes zu bemerken: Im Altenglischen kam ein dem Lateinischen nachgebildeter Dativus (Instr.) absolutus vor (vgl. Callaway, The absol. Partic. in Anglo-S., Baltimore 1889). Wichtig ist, dass die spätere Sprache nicht an diesen, sondern (vielleicht) an einen absol. Akkusativ angeknüpft hat, von dem das spätere Altenglische noch einen Rest bewahrt hat. Diese Möglichkeit ist m. E. äusserst wichtig, weil dadurch schon im Altenglischen ein Anfang zu den späteren Akk. absol. vorhanden ist. Damit kommt der englische Ausdruck denen der anderen germanischen Sprachen gleich, auch was die Entstehung der Konstruktion betrifft, die nicht als ausschliesslich durch frz. Einfluss bedingt erklärt werden kann. In denjenigen Fällen, wo die absol. Konstruktionen den Haupt-

[1] Mit diesen kann vielleicht der auf lat. Inschriften begegnende Ausdruck *te in pace* verglichen werden. Beispiele Diehl: 737, (cf. 2267), 2301 B, 2266, 1558, 2162, *te cum pace* 1638, 2264, 2265, 2731 A, 3368, 3391 A, 3403. Auch andere Ausdrücke kommen in ähnlicher Stellung vor, so 624: Mercuriane fecit parentibus subus. Aul. Maximus ... Aul. Hilaritas conditaria. *eos in pace.* 3356: Agatemeris, *spiritum tuum inter sanctos* (vgl. 3356 A, B, wo in ähnlicher Stellung der Nominativ steht).

Digitized by Google

satz als Ganzes bestimmen, kommt vom Mittelenglischen an der Nominativ vor. Im Ne. ist dieser Typus — der mit Part. Präs. konstruiert dem lat. usw. Nom. absol. entspricht — der häufigere (Sweet § 2366), besonders mit *it being . . . there being* gebraucht (Onions § 61. a). Diese Ausdrücke können mit den im Pali begegnenden mit *santam* verglichen werden (vgl. Lüders 1010 ff.). Hier verhält sich das Englische anders als das Deutsche und Schwedische; dies muss durch die Eigenart des engl. Part. Präs., das oft einem Gerundium gleichkommt, bedingt sein (vgl. S. 101). Allen drei germanischen Sprachen gemeinsam ist der recht häufige Gebrauch absoluter Ausdrücke mit präpositionaler Bestimmung.

Wir gehen jetzt zu dem Nordischen über. Zuerst das Westnordische, das bei der Behandlung der lateinischen und anderer absoluten Akk. ganz beiseite geblieben ist, obwohl es doch einige hierhergehörige Fälle liefert. Wie das Altisländische einige Beispiele für den Nom. absol. zu bieten scheint, gibt es auch einige Ausdrücke, die als absolute Akkusative gedeutet werden können. Þrymskvida 16 lesen wir:

Bindo vér Þór þá	brúðar líni!
hafi han it mikla	men Brísinga!
látom und hánom	hrynia lukla,
ok kvennvádir	um kné falla,
en á briósti	*breiða steina,*
Ok hagliga	um hǫfuð typpom!

Mit Recht bemerkt Detter 271, dass man zwar aus dem vorhergehenden *látom falla* ein *látom vera* hinzudenken kann, dass dies aber nicht nötig ist, weil es im Aisl. auch Beispiele von anderen, von keinem Verbum abhängigen Akkusativen gibt (215). In Schilderungen kommen im Altisländischen Nominalsätze vor, die die Schilderung ausmalen und ergänzen. Demgemäss möchte ich an dieser Stelle einen solchen Nominalsatz erblicken, einen Nominalsatz freilich, der eine Umdeutung in akkusativische Form erlitten hat. Einen ganzen Vers ausfüllend, hat die Konstruktion etwas parenthetisch

Digitized by Google

Satzartiges und kann mit dem Nom. absol., der S. 79 aus der Gudhhrunarkvifa angeführt worden ist, verglichen werden. Einen zweiten Beleg haben wir in Rigsʼula 15:

Maðr telgði ǀar	meiɫ til rifiar;
var skegg skapat,	skǫr var fyr enni
skyrto ǀrǫngva	skokkr var á gólfi.

wo *skyrto ǀrǫngva* nur als Akk. aufgefasst werden kann, der einen Halbvers füllend die Schilderung ergänzt. Auffallend ist, dass es zwischen zwei Sätzen, in denen das Verbum *vera* als Prädikat steht, eingeschoben ist; dieser Umstand konnte natürlich an sich die Annahme einer Ellipse des *vera* herausfordern, die akkusativische Form der Konstruktion aber macht es unmöglich, diese als nur durch Auslassung der Kopula entstanden zu erklären. Einen ähnlichen Übergang der Konstruktion mit *vera* zum Nominalsatz im Akkusativ haben wir Rigsʼula 28—29:

Sat húsgumi	ok snøri streng,
álm of bendi,	ǫrvar skepti;
en húskona	hugði at ǫrmom,
strauk of ripti,	sterti ermar.
Keisti fald,	kinga var á bringo,
siðar sloeðor,	*serk bláfáan;*
brún biartari,	brióst liósara,
háls hvítari	hreinni miǫllo,

wo *síðar sloeðor, serk bláfáan* nur als Akk. aufgefasst werden können, wogegen die zwei folgenden Wortgruppen der Form nach sowohl Nom. als Akk. sein können, die jedoch, weil mit *háls hvitari*, das nur Nom. sein kann, koordiniert, am besten als Nom. aufzufassen sind. Von den hier mitgeteilten 3 Belegen aus der Edda, die alle in Schilderungen vorkommen, ist keines mit Partizip, sondern alle sind von dem auch den übrigen Sprachen sehr geläufigen Typus mit Präpositionalausdruck oder adjektivisch. Ein Fall jedoch, wo wir die beiden Typen nebeneinander haben, ist Fagrskinna (ed. Munch

Digitized by Google

und Unger 1847) III 23: *Mik lét — hann — hygguin, — hiálm af hǫf 'i ok haus skorat*, das einen sicheren Akkusativ aufweist. In Grágás (ed. Arnamagn. 1829) 1, 131: *útlegdir hálfar allar — / á eigo þingonautar helming* empfiehlt es sich wegen des anakoluthischen Charakters der Stelle m. E. am besten, einen vorangestellten Nominativ anzunehmen.

Auch im Altschwedischen kommen entsprechende Fälle vor. Erikskrönikan [1] v. 2592 lesen wir:

en smalensker swen heet Aruid
then tiid han saa then ofridh
ok han forstodh at jlla loot
tha loot han thädhan gaa til foot
ok konungsins son upa sin bak
han loop oh hafde mykit omak.

Dazu bemerkt Pipping, N. Phil. Mitt. 1925 23: »Die Lesung in cod. A wird von den übrigen Handschriften gestützt. — Die Konstruktion dürfte also schon dem Orginal (etwa 1320) zukommen. Das Beispiel steht vielleicht ganz allein da[2]». Im Kommentar 57 erwähnt Pipping eine andere Deutungsmöglichkeit[3] der Stelle als Akk. absol., doch bemerkt er, dass er seine frühere Auffassung festzuhalten geneigt sei.

[1] Ausgabe von Rolf Pipping in Samlingar utgivna av Svenska Fornskrift-Sällskapet. Häft. 158, Uppsala 1921, dazu Rolf Pipping, Kommentar till Erikskrönikan. Helsingfors 1926 (= Skrifter utg. av Sv. Litterat.-sällskapet i Finland, Band CLXXXVII).

[2] Pipping bemerkt, dass ihm weder auf west- noch auf ostnordischem Gebiet ein zweites aus alter Zeit bekannt ist. Die Handbücher von Falk und Torp geben auch keinen Aufschluss. Die oben mitgeteilten Belege liefern jedoch einige Parallelen. Negative Feststellungen sind ganz der Natur der Sache nach immer am schwierigsten zu machen.

[3] Diese besteht darin, dass man *ok* als Präteritum von dem Verbum *aka* auffasst, wobei die Stelle zu interpretieren ist: »lät konungens son fara upp på sin rygg» Pipping selbst hebt hervor, dass er keinen zweiten Fall von *aka* mit Personalobjekt kennt, weswegen diese Art der Erklärung keineswegs empfohlen werden kann. Zu beachten ist auch, dass die codd. E.H. ein *hade* einfügen, welches zeigt, wie dieser Deutungsversuch jedenfalls dem Abschreiber fremd war.

Digitized by Google

Wir können demnach in diesem Fall einen Akkusativus absolutus erblicken, der von dem Typus mit Präpositionalausdruck ist, wie auch die alten deutschen und einige aisl. Beispiele.

Jedenfalls beweist dieses Beispiel, dass auch im Ostnordischen in alter Zeit eine gewisse, obschon schwache Neigung zu solchen absoluten Ausdrücken bestanden hat. Vgl. auch Beckman, Sv. Språklära 218, wo das Vorkommen derartiger freistehender Satzverkürzungen (= schwed fristående satsförkortning, womit diesbezügliche Ausdrücke von Hylen, Horn u. a. schwed Gelehrten bezeichnet werden) schon für das Altschwedische nachgewiesen wird.

Im älteren Neuschwedischen kommt bei Olaus Petri, En nyttig underwisning, Axel Anderssons Auflage 1893, 137 folgendes vor: *Han wart födder aff reena oh skära jomfru, hennes jomfrudom oförkränkt.* Diesen Fall, der den vorher angeführten in gewissem Grade ähnlich ist, kann man jedoch als durch lateinischen Einfluss bedingt erklären, wobei dem Verfasser ein lateinischer Ablat. absol. z. B. mit *salva virginitate* oder dgl. vorgeschwebt haben kann[1]. Der Kasus

[1] Ich will hier einige Fälle anführen, in denen die Erklärung am besten durch die Annahme lateinischen Einflusses ermöglicht wird. Im Altschwedischen haben wir einen Dativus absolutus, der ja der Form nach am besten dem lat. Abl. entsprach, im Landrecht des Magnus Erikson (Noreen Leseb. 34, 2): *Förste articulus aer pet, aet han skal aelska Gup ok pe haelgho kirkio ok reet henna styrkia, oskaddum allum kununxlikum raet, kronunna ok alz Sverikis almogha.* Dieselbe, wie es scheint, formelhafte und der Gesetzessprache eigene Wendung kommt noch ein zweites Mal in demselben Landrecht M. E. s vor (Leseb. 35, 6): *Siunde articulus aer pet, aet kununger skal kirkium klaerkum ok klostrum, riddarum ok suenum ok huars pera goz ok hionum alt gamalt fraelse, oskaddum kronunna raet, halda ok al gamal Suerikis lagh, peem sum almoghin haver — — — vipertakit.* Aus dem Altgutnischen kann hierher vielleicht folgender Ausdruck aus der Guta-Sage (Noreen, Leseb. 38, 31) gezogen werden: *Sipan gangnum manapi wildi han paimbot wisa.* Mit Part. Präs. haben wir einen Beleg in der Legende von der heiligen Catharina (Leseb. 94, 32): *Henne waerdoga siaelaerykt ok jordilse hiolt ok celebre radhe fornaempde vaerdog fadher, biscop Nigles j Lynkøpung, hanom tilstondande ok tiltiaenaendom mangom androm biscopom ok aerligom herrom, badhe andelix volz ok likamlix, som forrae sagdes.*

Digitized by Google

ist nunmehr nur als Grundform zu bezeichnen, weil im Altschwedischen der Akk. (neben dem Gen.) schon im 15. Jh. alleinherrschend wurde. Vgl. Noreen, Nord. Sprachen 220.

Einen dem altschwedischen aus der Ersichronik zitierten vergleichbaren Beleg haben wir dagegen in Stjernhielms Bröllopsbeswärs Ihugkommelse (Tamm Valder skrifter av Stj. 41):

> Fast det är än besvär uti desse besvärlige tider
> Frja med alfvar |skänkja så bort| ring kjortlar ok armband
> Gångaren grå |*röd sadel upå*| med stickade roser.

Angesichts der Seltenheit des gleichartigen Ausdrucks im Deutschen in alter Zeit ist bei diesem sowie bei dem altschwedischen Beispiel nicht mit deutschem Einfluss zu rechnen. Französischer Einfluss dagegen, in dem altschwedischen Beleg unmöglich, ist bei diesem, wenn auch nicht ausgeschlossen, so doch unwahrscheinlich. Der Ausdruck ist deshalb wie der entsprechende altschwedische als einheimisch zu betrachten. Vgl. Pipping 24.

Was die späteren Zeiten betrifft, hebt Berg 271 hervor, dass absolute Konstruktionen nicht selten in den Prosawerken der Gustavianer und in denjenigen Geijers vorkommen, wo bei den ersteren mit französischem bei dem letzteren mit lateinischem Einfluss gerechnet werden muss. Aus der Zeit zwischen diesen und Stjernhielm haben wir einen Fall bei Dalin, Argus (Ausgabe von Hesselman II, 94): *Röda i synen, Peruquerne på sned, Hattarna förlorade, Armbogarna i rörelse, Munnarna illa grinande och svärjande över trängseln såg jag många som wille fram.*

wo die absoluten Ausdrücke etwa einem lat. *multis episcopis administrantibus* entsprechen. Mit diesem Beispiel lässt sich vergleichen Stjernhielms Hercules (Lindroth Stj. H, 13): *beprydd med kranzar ok blomster, föres uti stor stät föregångande trummor ok pijpor*, wo es wohl am besten ist, lateinischen Einfluss anzunehmen, wenn der Ausdruck nicht dem englischen Nom. absol. gleichgesetzt werden kann: dies wird jedoch durch das seltene Vorkommen im Schwedischen recht zweifelhaft. Entsprechendes findet sich im Altisländischen; so *öllom áheyrendom* = omnibus auscultantibus bei Heusler § 436.

Digitized by Google

1911, 419) ein wenig skeptisch gegenüberstehen. Ich glaube, man muss, wie z. B. Paul III, 278 den Typus mit Präpositionalausdruck und Adj. für das Deutsche, dieselben Arten der Konstruktion in der schwedischen Sprache als recht geläufig anerkennen. Im Deutschen und Schwedischen hat man die Entstehung als durch franz. Einfluss bedingt erklärt, für das Schwedische hat man auch deutschen Einfluss angenommen (d. h. für die Beispiele seit dem Beginn des 19. Jhr. (so Pipping 24). Wie die Konstruktion zu erklären ist, und wie in der Frage des Einflusses der Sprachen zu urteilen ist, werden wir später entscheiden.

Digitized by Google

Aus den obigen Ausführungen geht ausser dem Umstand, dass die Konstruktion in ihren Anfängen schon in sehr alter Zeit vorhanden ist, auch hervor, dass wir eine beträchtliche Menge Beispiele auch in der Prosa finden[1].

Im Lauf der Zeiten hat man diese Art von Konstruktionen einer oft sehr scharfen Kritik unterzogen. So z. B. 1896 Boivie in Försök till en svensk Syntax: »sådana talesätt lämpa sig inte alltid till svenska språkbruket. t.ex. detta sagt eller gjort» (S. 70). Hierbei ist m. E. von entscheidender Wichtigkeit, dass nur der Typus *detta sagt* (der dem franz. *cela dit* genau entspricht) hervorgehoben wird. In demselben Sinn können B. E. Malmströms Worte gedeutet werden[2]: »Dessutom saknas ej heller de från franskan lånade konstruktioner, som motsvara den gamla genitivus och ablativus absolutus[3] och som på vårt språk äro opassande» (Svenska Vitterhetens Hävder 155). Vielleicht kann die ganze Kritik als aus dem Geiste der Romantik mit ihrer Feindschaft gegen den franz. Einfluss geboren betrachtet werden; dass mit ihr nur diejenigen Konstruktionen, die etwas Abgetanes bezeichnen (der Typus detta gjort), gemeint sind, beweist m. E. auch der Umstand, dass absolute Konstruktionen der anderen Typen, wie aus den angeführten Belegen ersichtlich ist, in den Werken der Romantiker selbst, mit Atterbom an der Spitze, zu finden sind[4], ja sogar Malmström selbst zeigt einen Fall wie *Riddaren vid fönstret dröjde / grubblande ännu en stund / b l i c k e n f ä s t p å h i m l e n s r u n d.* Angesichts der vielen Beispiele muss man dem schroff ablehnenden Urteil von J. Nordlander (Ped. Tidskrift

[1] Dies hervorzuheben ist am Platz angesichts der Worte Pippings 24, der über die Konstruktion folgendes sagt: »Sie macht jetzt entschieden den Eindruck einer poetischen Freiheit, in der Umgangssprache ist sie unmöglich.» Vgl. jedoch die vielen Belege aus der Prosa, sogar aus der Zeitungssprache, die wir oben angeführt haben. Vgl. auch Hylen, Spr. o. St. 208.

[2] In einer Kritik der Virginia von Leopold.

[3] Diese Gleichstellung mit dem Gen. und Abl. absol. zeigt m. E., dass Malmström den Typus *detta sagt* im Auge hat.

[4] Vgl. Berg 259.

Digitized by Google

1911, 419) ein wenig skeptisch gegenüberstehen. Ich glaube, man muss, wie z. B. Paul III, 278 den Typus mit Präpositionalausdruck und Adj. für das Deutsche, dieselben Arten der Konstruktion in der schwedischen Sprache als recht geläufig anerkennen. Im Deutschen und Schwedischen hat man die Entstehung als durch franz. Einfluss bedingt erklärt, für das Schwedische hat man auch deutschen Einfluss angenommen (d. h. für die Beispiele seit dem Beginn des 19. Jhr. (so Pipping 24). Wie die Konstruktion zu erklären ist, und wie in der Frage des Einflusses der Sprachen zu urteilen ist, werden wir später entscheiden.

Digitized by Google

Siebentes Kapitel:

Das Griechische.

Im Griechischen ist die geläufige absol. Konstruktion die des Gen. absol. (Literatur bei Brugmann, Gr. II 3, 947, zuletzt über den Gen. absol.; K. Kunst, Glotta 12, 29 ff), daneben kommt der Nominativ im absoluten Gebrauch vor (vgl. S.66 ff.). In dem absoluten Akkusativ dagegen können zwei verschiedene Typen unterschieden werden: 1) der absol. Akk. besteht aus einem Partizip im Neutrum, welches mit keinem Substantiv verbunden steht. 2) Ein dem absoluten Akkusativ im Lateinischen sowie in den übrigen Sprachen analoger Gebrauch. Für den ersten Typus begnüge ich mich hier mit dem Hinweis auf die Erklärung von Brugmann, Gr. II 3, 963 [1]. Für diese Akkusativkonstruktion, die schon in der hellenistischen Periode nicht mehr lebendig gewesen ist (Moulton, Einleitung 114 ff.), gibt es in byzantinischer und neugriechischer Zeit keine Belege mehr.

Von dem zweiten Typus jedoch haben wir Belege, die sich über einen viel weiteren Zeitraum erstrecken. Wie bei dem ersten ist auch bei diesem Typus bei Homer nichts aufzubringen: bei Herodotos aber kommen einige Fälle vor, die hier erwähnt werden müssen: IV 71, 5 *ἀναλαμβάνουσι τὸν νεκρόν, κατακεκηρημένον τὸ σῶμα, τὴν δὲ νηδὺν ἀνασχισθεῖσαν καὶ καθαρθεῖσαν ... συνερ-*

[1] »Der Akk. absol. war ursprünglich appositioneller Zusatz zu der regierenden Satzhandlung und mit dem Gen. absol. hat er entwicklungsgeschichtlich nur insofern Ähnlichkeit als die Umdeutung in beiden Fällen etwas ergab, was als mit den Nebensätzen gleichartig empfunden wurde. Da die Apposition zum Satz diesem folgen muss, so gehört die Vorausstellung des Akk. absol. mit zu den Kennzeichen der Umdeutung.» Vgl. auch Heikel 126. Wichtig ist, dass auch hier, wie in den übrigen Akk. absol., der Ausgangspunkt eine satzartige Äusserung ist.

Digitized by Google

ραμένην. Obschon hier von einer partitiven Apposition (so Heikel 123) gesprochen werden kann, muss dieser Beleg doch den unten angeführten gleichgestellt werden. Nicht mit Partizip ist II 48, 8: *ἀγάλματα, τὰ περιφορέουσι κατὰ κώμας γυναῖκες νεῦον τὸ αἰδοῖον.* Am besten durch das Schema des Ganzen und des Teiles erklärt sich der Akkusativ II 55, 3, wo das Ganze vorausgeht: *δύο πελειάδας ἐκ Θηβέων ἀναπταμένας, τὴν μὲν αὐτέων ἐς Λιβύην τὴν δὲ παρὰ σφεας ἀπικέσθαι.*[1]

Wichtig scheint mir der Umstand zu sein, dass für den Akk. absol. im Griechischen auch ein inschriftlicher Beleg angeführt werden kann. Schwyzer, Exempla N:o 654 § 5 (aus der Zeit um 390 v. Chr.): *τὰ hιερὰ πρόβατα μὲ νέμεν ἰν Ἀλέαι πλὸς ἀμέραν καὶ νυκτός, εἰκ ἂν διελαυνόμενα τύχε. εἰ δ' ἂν νέμε, δαρχμὰν ὀφλὲν τὸ πρόβατον Fέκαστον τὸ μέζον, τῶν δὲ μειόνων προβάτων ὀβελὸν Fέκαστον, τᾶν συὸν δαρχμὰν Fεκάσταν, εἰ μὲ παρhεταξαμένος τὸς πεντέκοντα ἢ τὸς τριακοσίος.* (Schwyzer: *π. τ. π* acc. abs.) Hier steht der Akk. absol. zusammen mit einer Konjunktion, was in den absoluten Konstruktionen auch sonst begegnet (vgl. S. 38), und kommt damit einem Satze sehr nahe.[2]

In den oben angeführten Belegen steht der absol. Akk. nach dem Hauptverbum, vor dem Verbum dagegen und sehr straff mit dem übrigen Satze verbunden im folgenden Beispiel aus der Zeit des 9. Jahrhunderts n. Chr.: Vit. Porph. 26, 12: *τὸ βρέφος αὐτῆς οὐκέτι κατὰ φύσιν ἐξῄει ἀλλ' ἐξετρύπη εἰς τὸ παρὰ φύσιν, καὶ χαλέπαν τὴν μίαν χεῖρα οὐκ ἠδύνατο τὸ ὑπόλοιπον σῶμα κατενεχθῆναι.*

[1] Ähnliches auch beim Nom. absol., vgl. Heikel 124.

[2] Bei Franc. Völcker, Papyrorum graecorum syntaxis specimen, Bonn Diss. 1900, 18 § 8 finden sich einige Beispiele, in denen der Akk. anstelle des Gen. absol. steht. Die Fälle sind jedoch mit aktivem Partizip konstruiert und ganz formelhafte Wendungen: *μηδὲν ἀντιπεσόν.* Par. 30, 24. (J. 162 n. Chr.) = nulla re obstante, *μηδένα κωλοίοντα* Rain 1, 18 sqq (J. 84. n. Chr.). Es empfiehlt sich m. E., diese Ausdrücke so zu erklären, dass sie als nach dem Muster der einwortigen Akk. absol. (die ja in den meisten Fällen ganz wie die hier angeführten Ausdrücke ein den übergeordneten Satz ergänzendes allgemeines Urteil angeben) umgeformte Genet. absol. aufzufassen sind.

Digitized by Google

Einen zweiten Beleg mit *χείρ* haben wir in dem bei Thumb, Handbuch der neugriechischen Sprache 204 mitgeteilten: *στέκω καὶ τὸν περικαλῶ τὰ χέρια σταυρωμένα.* Ein zweiter Beleg aus dem Neugriechischen findet sich bei Thumb, Grammatik der Neugriechischen Volkssprache 91 (Sammlung Goeschen Nr. 756), wo mehrere nebeneinanderstehende Akkusative vorkommen: *τοὺς πλατεῖς ὤμους στηρίζοντας στην κάσσα του, τὸ κεφάλι μισογυρμένο, τὰ μάτια μισοκλεισμένα, κάτω ἀπὸ τὴν πλέχθρα τῶν σκόρδων καὶ του κεράτου — τοῦ ἀπαραίτητου αὐτοῦ τυχεροῦ συμβόλου καθε κορφιάτικου μαγαζιοῦ — σὰν πολεμιστὴς ἀνάμεσα στις δαφνες τῆς νίκης του, κάτω ἀπὸ τὴν ἀγαπημένη του σημαία.* Obschon nicht zahlreich, sind die hier angeführten griechischen Belege insofern wichtig, als durch sie gezeigt wird, wie der Akk. im absoluten Gebrauch von Herodotos an bis auf den heutigen Tag in der griechischen Sprache zu belegen ist. Der Umstand, dass wir in zwei Belegen das Wort *χείρ* finden, zeugt m. E. für eine nicht allzu beschränkte Verbreitung der Konstruktion. Aus den mitgeteilten Fällen geht auch deutlich die wichtige Rolle des Part. Perf. Pass. hervor: es ist also auch dem Griechischen eine der lateinischen und derjenigen der anderen behandelten Sprachen ebenbürtige absolute Akkusativkonstruktion zuzuschreiben.

Die relative Seltenheit in alter Zeit erklärt sich m. E. durch das Vorhandensein einer zweiten Akkusativkonstruktion, die dem absol. Akk. ähnliche Beziehungen auszudrücken imstande war, d. h. derjenigen des Akkusativs der Beziehung.

Digitized by Google

Achtes Kapitel:

Erklärung der absoluten Akkusativkonstruktionen.

Nachdem die bisherigen Erklärungen des lat. Akk. absol. besprochen worden sind und das aus den verschiedenen Sprachen angeführte Material die Frage nach der Entstehung des Akk. absol. auf eine breitere Grundlage gestellt hat, kann ich zur Darstellung meiner Auffassung von dem Akkusativus absolutus und der Entstehung desselben übergehen.

Oben haben wir das Vorhandensein eines absoluten Akkusativs konstatiert und den Gebrauch desselben ausser im Lateinischen, dem unsere hauptsächliche Aufmerksamkeit zugewendet war, im Griechischen, Romanischen, West- und Nordgermanischen durch Beispiele beleuchtet. Der Hauptunterschied zwischen dem Latein und den modernen Sprachen bestand darin, dass in diesen ein Typus mit Präpositionalausdruck (Ausdrücke der Art *la menace à la bouche*, *den Hut in der Hand*, *lyran i handen*) in reicher Entwicklung des Gebrauchs vorhanden ist, eines Gebrauchs, der jedoch, wie ich zu zeigen versucht habe, schon in seinen Anfängen auch dem Lateinischen zuzuschreiben ist.

Auch ist gezeigt worden, dass in allen diesen Sprachen Erscheinungen, die mit dem Sammelnamen Nominativus absolutus bezeichnet worden sind, in recht ausgiebigem Gebrauch vorkommen, wobei auch dem in Schilderungen auftretenden Nom. absolutus, der eigentlich nichts anderes als ein Nominalsatz ist, Aufmerksamkeit zugewendet worden ist. Der Nominativus absolutus, obwohl in einem engeren Typus speziell dem Latein und Griechischen eigen, erklärt sich ohne weiteres aus der Natur des Nominativs und des

Digitized by Google

Part. Präs. mit Zuhilfenahme des in allen betreffenden Sprachen reichlich vorhandenen Nominalsatzes, wobei das Vorhandensein auch im Slavischen, Sanskrift und Pali den sozusagen internationalen Charakter dieser sprachlichen Erscheinung deutlich hervortreten lässt.

Wenn wir einen Ausgangspunkt gewinnen wollen, von dem aus sich die absoluten Akkusative erklären lassen, müssen wir m. E. folgendes hervorheben. In einem absoluten Akkusativ, gleichviel von welchem Typus er sei, haben wir einen Teil des zusammengesetzten Satzes, dessen Glieder sich zueinander wie die eines einfachen Satzes verhalten. D. h. sie stehen zueinander in gleichem Verhältnis wie Subjekt und Prädikat. Dies trifft auch für andere absolute Konstruktionen zu[1], besonders tritt es beim Nom. absolutus klar zu Tage, wobei der N. absol. in vielen Fällen nichts anderes als ein reiner Nominalsatz ist. Wir haben auch gesehen, dass die Unterscheidung zwischen Nom. und Akk. absolutus in einigen Fällen zunächst schwierig scheint, so im Latein bei den Neutra und in einigen modernen Sprachen wegen des Zusammenfalls des Nom. und Akk. Ein Vergleich mit den formell sicher als Akk. bezeugten Fällen zeigt jedoch einen beträchtlichen Unterschied zwischen dem Nom. und Akk. absolutus überhaupt. Dieser besteht darin, dass der Nom. absol. im Gegensatz zu dem Akk. absol. dem Satzganzen gegenüber eine viel grössere Selbständigkeit behauptet;[2] dies zeigt sehr deutlich die Wortstellung. Schon die Stellung nach dem Hauptverbum (in vielen Fällen) zeichnet die Selbständigkeit des Nom. absol. gegenüber dem in den meisten Fällen vor dem Hauptverbum stehenden Akk. absolutus aus. Trotz dieser rein formell zu Tage tretenden Selbständigkeit kann der Nom. absol. innerlich doch in recht enger Verbindung mit einem anderen Satze oder einem Gliede desselben stehen. Diese Verbindung wird

[1] So Jespersen, Ph. of. Gr. 126.

[2] Damit stimmt auch gut der mit dem Part. Präs. = Gerundium konstruierte absolute Ausdruck im Engl., der (vgl. S. 99) im Nominativ stehend einem selbständigen, das Satzganze, nicht einen Teil davon bestimmenden Satze nahekommt.

Digitized by Google

aber ebi dem Akkusativus absolutus durch die oblique Form der beiden Glieder sowohl inhaltlich wie formell viel näher.

Um das Wesentliche bei der Entstehung absoluter Akkusativkonstruktionen zu erfassen, muss man, wie ich hervorgehoben habe, von dem Nominalsatz ausgehen. Dabei ist zu beachten, dass alle innerhalb des absoluten Akk. als prädikativer Teil vorkommenden Worte und Wortverbindungen auch in einem selbständigen Nominalsatz als Prädikate stehen können; dies ist besonders bei dem Part. Perf. Pass. der Fall, das ja im Latein die fast alleinherrschende Form innerhalb des Akk. absol. war. (Zum Nominalsatz: Meillet, M.S.L. 14.)

Wichtig scheint auch, dass die auch in den germanischen Sprachen im Akk. absol. reichlich auftretenden Partizipia Prät. der Bedeutung nach den lateinischen entsprechen, ja die der schwachen Verba sogar auch formell, weil die zugrundeliegende Form die des Verbaladjektivs auf -t ist, das im Lat. und Germ. die Entwicklung zum Partizipium durchgemacht hat. Der Umstand, dass diese Form ursprünglich den Verbalbegriff als einen einem Nominalbegriff wirklich oder möglicherweise anhaftenden, ohne direkte Beziehung auf Tempus und Diathese angibt[1], dass sie sozusagen eine Eigenschaftsbezeichnung, die aus der Verbalhandlung abzuleiten ist, dem Nomen unmittelbar anklebt, macht die betreffende Form sehr geeignet, als prädikativer Teil in einem Nominalsatz zu stehen. Wenn man für die Erklärung der absoluten Akkusative von einem Nominalsatze der oben angedeuteten Art ausgeht, ist das rein prinzipiel betrachtet dasselbe wie die Erklärung der verschiedensten Arten von Nebensätzen aus der Parataxe heraus; dies gibt dem hier eingeschlagenen Wege auch eine gewisse Wahrscheinlichkeit a priori, weil ja in vielen Fällen eine absolute Konstruktion ein Nebensatzäquivalent ist. Ich erblicke also kurz gesagt in dem Akkusativus absolutus einen in akkusativische Form über gegangenen Nominalsatz.

Diesen Übergang Nom. — Akk. auf eine womöglich einfache

[1] Vgl. Wackernagel, Vorl. I, 287. Brugmann, I. F. 5, 93.

Digitized by Google

Formel zurückführen, heisst die Entstehung der absoluten Akkusative erklärt haben. Das Rätselhafte am Akk. absol. ist eben dieser Übergang und im Latein der Umstand, wie die Sprache neben dem schon vorhandenen Abl. absol. zu einer neuen absoluten Konstruktion gekommen ist.

Die Fragestellung muss also die folgende sein: Wodurch ist im Latein, wie in den anderen Sprachen, die akkusativische Form bedingt?

Wenn ein Nominalsatz, in welchem die Teile sich zueinander wie Subjekt und Prädikat verhalten, als solcher in einem ausgebildeten Satze zu stehen kommt, wird er entschieden den Eindruck von unverarbeitetem Rohmaterial machen, um einen treffenden Ausdruck von Brugmann I. F. 27, 139 zu gebrauchen. Weil nun der Nominalsatz Glied einer umfassenderen Gesamtvorstellung ist, muss er als dem Satzganzen oder einem Teil davon untergeordnet erscheinen, wobei es leicht verständlich ist, dass sich in der Sprache die Neigung geltend machen wird, diese psychologische Unterordnung auch durch äussere, formelle Mittel zum Ausdruck zu bringen. Diese Einverleibung in das Satzganze kann, wenn die in dem ursprünglich vorhandenen Teilsatz stehenden Worte ihren einmal gegebenen Redeteilcharakter bewahren sollen (d. h. wenn nicht, wie später, S. 155. ff., gezeigt werden wird, ein Kompositum entsteht), mittelst der nominativischen Form nicht dargestellt werden, denn der Nominativ bezeichnet ja nur das einfach Benannte, in keiner Weise durch formelle Mittel zu anderen Begriffen in Beziehung Stehende, weil er der Kasus ist, dem die grösste Selbständigkeit zukommt und sich dort einstellt, wo eine Vorstellung infolge ihrer affektiven Bedeutung oder sonst im Bewusstsein des Sprechenden in den Vordergrund der Aufmerksamkeit des Sprechenden dringt, wobei der sprachliche Ausdruck dieser Vorstellung aus dem übrigen Satzganzen hervorbricht, wie in dem Abschnitt über den Nom. absol. gezeigt worden ist. Hier dient kurz gesagt der Nominativ den *zentrifugalen* Tendenzen innerhalb des Satzes. Diese Eigenschaft des Nom. macht diesen Kasus weniger geeignet, den die Einverleibung

Digitized by Google

des Teilsatzes in das Satzganze fordernden *zentripetalen* Tendenzen des Satzes sprachlichen Ausdruck zu geben.

Man fragt sich nun, ob der Übergang in die Akkusativform ganz einfach aus der allgemeinen Bedeutung des Akkusativs gedeutet werden kann, wobei diese etwa mit Paul, Prinz.[5] 153 folgendermassen anzusetzen wäre: »Wollen wir eine allgemeine Bedeutung des Akkusativs aufstellen, unter welche sich alle einzelnen Verwendungsweisen desselben unterordnen lassen, so müssen wir sagen: er bezeichnet überhaupt jede Art von Beziehung eines Substantivs zu einem Verbum, die sich ausser der des Subjekts zu seinem Prädikate denken lässt.» Ist also die Erklärung darin zu suchen, dass derAkkusativ schlechtweg die Unterordnung bezeichnet? M. E. ist in dieser Erklärung, der die Vorteile grosser Einfachheit nicht abgesprochen werden können, nur ein Teil der Wahrheit enthalten, wobei folgender Umstand gegen dieselbe schwer ins Gewicht fallen muss: Wir haben auf einen Nominativus absolutus und einen ausgiebigen Gebrauch des Nominalsatzes im Slavischen und Arischen (in diesem ist sogar der letztere etwas vielleicht den anderen Sprachen gegenüber noch Häufigeres[1]) hingewiesen. In diesen Sprachen gibt es aber einen Akkusativus absolutus nicht, obschon ihnen neben dem Nom. absoluter Kasusgebrauch keineswegs fremd ist[2]. Wenn die Erklärung des Akk. absol. nur in der oben angedeuteten Richtung zu suchen wäre, würde dieser Umstand schlecht dazu passen. Dazu kommt noch das Zeugnis einer nicht indogermanischen Sprache, des Finnischen, das den in den modernen Sprachen vorkommenden absoluten Akkusativen ganz ebenbürtige Konstruktionen aufzuweisen hat, die jedoch ohne Ausnahme im Nominativ (und Partitiv), also im Subjektskasus stehen, während kein einziger Fall von

[1] Vgl. Jacobi, I. F. 15, 240 ff. sowie Bloch, Mem. soc. ling. 14, 27 ff.

[2] Im Baltisch-Slav. ein (oft gebrauchter) Dativus absol., der im Lit. und im Slav., Aksl. Aruss., Kleinruss. vorkommt. Brugmann. Gr. II. 3, 966—67. Im Arischen ein Locativus absol. Gen. absol. (Brugmann Gr. II, 3, 961—62. sowie im Sanskrit Anfänge zu einem Instr. absol. Vgl. Speyer, Ved. und Sanskr. Syntax 64 f. sowie Sanskrit Syntax 290 f.

Digitized by Google

absol. Konstruktion mit den (neben dem Nom. und Part.) als Objektskasus begegnenden Genetivformen aufzubringen ist.

Ebensowenig, wie eine Erklärung in diesem Sinne den lat. und in den anderen Sprachen vorkommenden Akk. absol. erklären kann, ist es möglich, für das Lateinische den besonders im spanischen Latein anzutreffenden Gebrauch des Akkusativs statt des Nominativs[1] für die akkusativische Form der Konstruktion verantwortlich zu machen, weil dadurch das Übergewicht, ja das fast ausschliessliche Vorkommen des Partizips des Perf. innerhalb der absol. Konstruktion keineswegs erklärt werden kann.

Die Schwierigkeiten, die sich bei den oben angedeuteten Erklärungsmöglichkeiten einstellen, zeigen m. E. deutlich, dass eine andere Erklärung der Sache nottut. Diese stellt sich etwa folgendermassen dar, wobei es nötig ist, etwas weiter auszuholen. Das Vorkommen des absoluten Akk. in einer Menge von Sprachen macht die Annahme wahrscheinlich, diese Konstruktion sei auf einheitliche Weise zu erklären — wobei natürlich die in den einzelnen Sprachen innerhalb des Gebrauches vorkommenden kleineren, sozusagen »individuellen» Abweichungen aus den Verhältnissen der betreffenden Sprachen heraus erklärt werden müssen.

Schon oben habe ich darauf aufmerksam gemacht, dass

1) in allen Zweigen der indogermanischen Sprachen (sowie noch im Finnischen) ein Nominalsatz und ein absoluter Gebrauch des Nominativs vorkommt;
2) der Akkusativus absolutus auf eine kleinere Menge von Sprachen beschränkt ist, indem im Baltisch-Slavischen und Arischen ein Akk. absol. nicht anzutreffen ist.

Bei näherer Betrachtung ergibt es sich auch, dass der Konstruktion des Akkusativus absolutus in denselben Sprachen eine nur

[1] Akk. für Nom. ist nach Mohl Introduction à la chronologie du latin vulgaire, Paris 1899, (Rezension von Meyer-Lübke ALL. 11, 598) das sicherste Zeichen des sp. Lateins. Vgl. Geyer, ALL. 15, 247.

Digitized by Google

von ebendenselben Sprachen geteilte Eigentümlichkeit zur Seite steht, die darin besteht, dass

3) in allen Sprachen, in denen ein Akk. absolutus zu finden ist, ein Verbum mit der Bedeutung »*haben*» in reicher Entfaltung des Gebrauchs vorkommt.

So im Lateinischen *habere*, im Griechischen ἔχω, in den romanischen Sprachen die Nachfolger des Lat. *habere*, im Deutschen *haben*, im Schwed. ischen *hava*, im Isländischen *háfa*, im Englischen *to have*, ein Verbum, das »besitzen» ausdrücken kann, aber doch nicht auf konkrete Sachen beschränkt ist, sondern »haben» im weitesten Sinne des Wortes bezeichnet.[1] Dazu kommt als ein m. E. sehr wichtiger Umstand, dass

4) in den Sprachen, wo ein absoluter Akkusativus nicht vorkommt, auch kein dem »haben» der vorigen Gruppe entsprechendes Verbum anzutreffen ist (über das Gotische vgl. S. 131—32).

Dabei ist von Wichtigkeit, dass in diesen Sprachen zwar ein Verbum, das »besitzen» bedeutet, existiert, das aber nicht in demselben Sinne wie das »haben» in weiterer Bedeutungsentwicklung (wie es in der vorigen Gruppe der Fall war) gebraucht werden kann.[2] So das russische *imet'*, das in einem Ausdruck wie *kak usnat' u kovo den'gi?* nicht gebraucht werden könnte.[3] In diesen Sprachen ist für den Ausdruck des Habens der nominale Typus mit oder ohne Kopula im Gebrauch, der auch im Griech. und Lat. vorkommt: Sanskr. *mama gaur asti*, Lat. *mihi liber est*[4], Russ. *u menja kniga*, Griechisch Hom. I 144: τρεῖς δέ μοί εἰσι θύγατρες.

[1] Vgl. Meillet, Antidoron, Wackernagel 9: »L'existence d'un verbe »avoir» souple et largement employé est l'un des traits qui caractérisent les langues européennes occidentales.»

[2] Vgl. Meillet a.a. O. 9.

[3] So Meillet a. a. O. im Anschluss an Boyer et Spéranski, Manuel pour l'étude de la langue russe.

[4] Ich möchte in diesem Zusammenhang die Möglichkeit erwähnen, die im Lat. und Griechischen vorkommenden possessiven Adjektiva (die auch im Sanskr. reichlich vorhanden sind, vgl. Whitney 1306, a), z.B. Petron. 31, 2 vgl. auch 33,5:

Digitized by Google

Eine weitere einschneidende Parallele zu den oben angeführten Tatsachen ergibt sich, wenn wir die Umschreibungen gewisser Präteritalformen in den verschiedenen Sprachen[1] betrachten. Diese Umschreibungen bestehen aus einem Partizip. Prät. oder Perf. verbunden mit einem »Hilfsverbum». Hinsichtlich des verwendeten Verbums verteilen sich die Sprachen in zwei Gruppen, je nachdem das Verbum »haben» oder »sein» gebraucht wird. So bilden ein periphrastisches Perfekt (Präteritum) die romanischen Sprachen (alle, auch das Rumänische) mit dem Fortsetzer des lateinischen *habere*[2], wobei der Gebrauch in das Lateinische zurückgeht, wo es ebenfalls vorkommt[3], das Neugriechische mit »ἔχω»[4], z. B. ἔχω δεμένο = ich habe gebunden, die germanischen Sprachen: das Deutsche mit *haben*[5], im Isländischen *hafa*[6], im Schwedischen *hava*, im Englischen *to have*[7] (über das Gotische vgl. unten), und auf der anderen Seite ausschliesslich mit dem Verbum »sein», der Kopula (die in den letzterwähnten Sprachen *auch* im Gebrauche ist), so im Slavischen z. B. *neslu jesmi* = ich habe getragen[8], im Arischen: so im Sanskrit von

vinum dominicum, Verg. Ecl. III: *dic mihi Damoeta cuium pecus an Meliboei.* Griechisch φόνοι πατρῴοι, πατρῷος φόνος bei Sophokles (vgl. Wackernagel: Vorl. II 80) seien in den Ausdrücken des Habens durch das Hereinragen der attributiven Satzform (dazu Wundt II, 282, 289 etc.) zu erklären. Der Genitiv ist auch eine jüngere Bildung als die betr. Adjektiva. Vgl. auch Hirt III 174, 180.

[1] Zu diesen im allgemeinen Meillet, Ling. 149 f. sowie Brugmann, Gr. II 3. 497 ff.

[2] Vgl. z. B. Meyer-Lübke, Einführung 211.

[3] Dazu die ausführliche Behandlung von Thiehmann, ALL. 2, 392—427; 509—549.

[4] Vgl. Thumb, Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus 155. Hatzidakis, Einleitung in die neugriechische Gramm. 205. Zu beachten ist, dass im Griech. neben ἔχω auch εἰμι vorkommt (Hatzidakis a. a.O.).

[5] Behaghel II 274 f. und 291 und Paul, IV § 359—67; bei beiden weitere Literatur.

[6] Noreen, Aisl. Gramm. 366. Heusler § 432—34.

[7] Einenkel 28, wo weitere Literatur.

[8] Meillet, Ling. 153.

Digitized by Google

√ās = sitzen, mit √ās asāmāsa[1], wo jedoch nicht ein Partizip, sondern ein Verbalnomen gebraucht wird, und im Pali[2], wo die mit den Formen von √as und √bhu und Partizip gebildeten periphrastischen Zeitformen ein ganz charakteristisches Element der Sprache sind (Geiger 106). Hierbei ergibt sich als etwas sehr Bemerkenswertes, dass

5) die periphrastischen Bildungen, die mit dem Verbum »haben» gebildet sind, in denselben Sprachen und nur in diesen vorkommen, in denen auch ein absoluter Akkusativ im Gebrauch ist, denen gegenüber diejenigen Sprachen, die keine Umschreibungen mit »haben» besitzen, auch keinen Akkusativus absolutus haben.

Hier ist von einleuchtender Wichtigkeit das Zeugnis des Gotischen, das unter den germanischen Sprachen ein in den übrigen vorkommen-

[1] Dieser Typus ist aus dem mit √kar und dem Akk. eines Verbalnomens auf -a gebildeten Formen dadurch entstanden, dass, nachdem -am in Verbindungen wie *undamcakara asamcakre* erstarrte, *cakara* durch *asa* oder *babhuva* ersetzt werden konnte. Die Bildung mit √-kar gehört nicht mit den »haben»-Konstruktionen zusammen, sondern steht mit den lateinischen Bildungen mit *facio* auf einer Linie, so z. B. Peregr. Aeth. 4, 8 (Löfstedt 62): *fecimus ibi mansionem* = *mansimus*; mit Infinitiv z. B. CIL. VIII 1475: *statuam locari feceruut.* Diehl 328 A: *tesellam figi fecit.* Sehr kühn ist Gregorius Tur. 329, 1, das zugleich beweist, wie die Bedeutung von *facere* ganz verblasst ist: *germanum meum Chilpericum interfici fecit.* Im Zusammenhang mit diesen Formationen stehen Ausdrücke wie z. B. Deutsch *er tat weinen* (ich möchte hier nur *ein* Beispiel anführen: Heine, Buch der Lieder, Fresko-Sonette an Christian, S. VII: *doch tät mein Schätzchen mir das Herz zerkratzen*) und die englischen Ausdrücke mit *do* (Deutschbein, System 78 f.). Die den englischen Ausdrücken mit *do* oft zukommende Intensivbedeutung (diese zeigt sich auch deutlich in den deutschen Beispielen, z. B. Heine, Lyr. Interm. 21: *die das Herz mir täten zusammenpressen*) tritt auch in schwedischen Ausdrücken, wie z. B. *gråta gjorde* de, usw. zu Tage, wobei zu beachten ist, dass das Schwedische das Verbum *göra* nicht als Hilfszeitwort wie das Englische *do* gebraucht. (Doch kommen Ausdrücke mit Subst., die einen einfachen Verbalausdruck umschreiben, vor z. B. Fröding, Ur Anabasis: *de togo ris och löv och skönt bekransade de g j o r d e lek och dans i trädens svalka.*)

[2] Geiger § 172 f.

Digitized by Google

des periphrastisches Perfektum mit haben *nicht* besitzt [1]. (Obschon das Gotische ein Verbum *haban* besitzt, das den »haben»-Verben der übrigen Sprachen der Bedeutung nach entspricht. Zur Etymologie von got. *haban* vgl. I. F. 35. 224.) Auch hat das Gotische keinen Akkusativus absolutus. Man hat nur zwei Beispiele gefunden: Matth. 6, 3: *iþ þuk taujandan armaion ni witi hleidumei þeina, hva taujiþ taihswo þeina* = *σου δὲ ποιοῦντος ἐλεημοσύνην μὴ γνώτω ἡ ἀριστερά σου, τί ποιεῖ ἡ δεξιά σου,* und Mark. 6, 22: *jah atgaggandein inn dauhtar Herodiadins jah plinsjandein jah galeikandein Heroda jah þaim miþanakumbjandam qaþ þiudans du þizai maujai* = *καὶ εἰσελθούσης τὴς θυγατρὸς αὐτῆς τῆς Ἡρωδιάδος καὶ ὀρχησαμένης καὶ ἀρεσάσης Ἡρώδῃ καὶ τοῖς συνανακειμένοις εἶπεν ὁ βασιλεὺς τῷ κορασίῳ.* Diese Beispiele sind nicht ohne weiteres mit den von mir angeführten absoluten Akkusativen der anderen Sprachen gleichzusetzen, weil hier überall in dem prädikativen Teil der absoluten Konstruktion aktive Präsenspartizipia vorkommen. Die gotischen Beispiele sind mit Kieckers, I. F. 39, 125—26 auf ähnliche Weise wie die dativischen absoluten Konstruktionen zu beurteilen, d. h. durch Verschiebung und Lockerung der syntaktischen Gliederung zu erklären. Es ist also der zweimal belegte gotische Akk. absol. ausgegangen von einem Gebrauch wie Mark. 5, 18: *jah ingaggandan ina in skip baþ ina saei was woods* = *καὶ ἐμβάντος αὐτοῦ εἰς τὸ πλοῖον παρεκάλει αὐτὸν ὁ δαιμονισθείς.*

Natürlich ist es denkbar, dass, wenn die sprachliche Entwicklung des Gotischen während längerer Zeiten fortgedauert hätte, es zu einem entsprechenden Gebilde im Tempussystem gekomme nwäre. Die Tatsache: kein haben-Perfektum, kein Akk. absol. ist immerhin interessant. Die von mir herangezogene nichtindogermanische Sprache, das Finnische, stimmt hier gut, indem es einen Nominativus absolutus hat (der sich seiner Bedeutung, aber nicht seiner Form nach mit den absoluten Akkusativkonstruktionen der modernen Sprachen nahe berührt), aber kein Verbum in der Bedeutung

[1] Meillet, Ling. 155.

Digitized by Google

»haben». Das »haben» wird durch die Kopula und eine Ortsbestimmung ausgedrückt, die Kopula auch in der Bildung des Perfektums gebraucht[1], z. B. *minä olen kirjoittanut* = ich bin einer (der) geschrieben (hat), wobei das Partizip aktive Form ist.

Das Zusammentreffen der hier besprochenen Tatsachen kann nichts Zufälliges sein. Ich behaupte deshalb, dass der Akkusativus absolutus mit dem Vorhandensein eines Verbums mit der Bedeutung »haben» und mit der Herausbildung der mit diesem Verbum gebildeten Perfektformen im Zusammenhang steht.

Was bedeutet aber ein Vorhandensein des Verbums »haben», sein ausgiebiger Gebrauch nicht nur, um ein »haben» von konkreten Dingen, sondern auch um ganz abstrakte Beziehungen auszudrücken, sowie die Verwendung dieses Verbums zur Bildung der zusammengesetzten Perfektformen?

Die hier besprochenen zusammengesetzten Perfektformen sind von Ausdrücken ausgegangen, in denen ein Gegenstand (Nomen), dem ein mit -to-Partizipium ausgedrückter Eigenschaftsbegriff als Bestimmung beigefügt ist, mittelst des Verbums mit der Bedeutung »haben» zu einem Subjekt in Beziehung gesetzt wird. Wir wollen uns hier zunächst auf das Lateinische beschränken. Solche Ausdrücke sind schon im Altlatein vorhanden, so z. B. *qui aut foenore aut iniuriis habent rem paratam*, bei Plautus (Men. 4. 215), bei dem, wie Thielmann in seiner ausführlichen Behandlung der mit habere verbundenen Partizipia Perf. Pass. 534 hervorhebt, habere »sowohl mit Adjektiven als mit Partizipien in solcher Durchbildung des Gebrauches vorkommt, dass angenommen werden muss, dass die ersten Anfänge dieser Struktur bereits vor Plautus liegen in einer literarisch uns nicht mehr erreichbaren Epoche». Diese durch das häufige Vor-

[1] Im Finnischen besteht kein einfaches Perfekt.

Digitized by Google

kommen bei den Komikern ursprünglich als Eigentum der Volkssprache gekennzeichnete Konstruktion begegnet, wie die vielen bei Thielmann mitgeteilten Belege zeigen, ausgiebig auch in der Schriftsprache. Hier mögen einige Beispiele mitgeteilt werden, zum Teil im Anschluss an die von Thielmann angeführten. In den meisten dieser Beispiele bezeichnet der Ausdruck mit *habere* etwas Zuständliches, weil *habere* dem Gefühl des Römers, wie Thielmann 405 bemerkt, immer ein selbständiges Verbum blieb, das je nach Umständen Dauer, Besitz oder beides bezeichnete. So kann *habere* auch zur Umschreibung des Präsens dienen (z. B. Cato, r. r. 5, 6: *boves maxima diligentia curatos habeto*, wo es sowohl Tätigkeit als Dauer bezeichnen kann). Im archaischen Latein kommen für »verschlossen halten» Ausdrücke mit *conclusum* und *habere* vor, so Plaut. Trin. 4, 2, 64: *amicos intra dentes*. Oft ist von zwei Ausdrücken, wo der eine mit *esse*, der andere mit *habere* konstruiert ist, die Konstruktion mit *habere* speziell die der Volksprache eigene Wendung.[1] So z. B. bei Perton 74, 14: *ita genium meum propitium habeam curabo*, wozu Properz I 1, 7 mit dem gegensätzlichen Ausdruck eine gute Parallele bildet:

> Et mihi iam toto furor hic non deficit anno,
> cum tamen adversos cogor habere deos.[2]

Mehr Beispiele aus dem Alt- und klassischen Latein anzuführen, erübrigt sich hier in Anbetracht der grossen Beispielsammlungen bei Thielmann.[3] Einige spätlateinische Belege mögen noch angeführt werden: Augustinus, CSEL. 63, 9: *quod si adhuc vos adulescentes ignotum habetis certe in Hortensio legistis*, 101, 13 *an illos negas velle*

[1] Thielmann 381.

[2] Die Volkssprache und die Sprache der Dichter stimmen wie bekannt in manchem überein.

[3] Entsprechende Beispiele aus dem Griech. finden sich bei Hatzidaki 205.

[4] Zu den Ausdrucken mit *cognitum* und *ignotum* vgl. Thielmann 5, 52[1] folg.

Digitized by Google

habere inventam veritatem. Optatus, CSEL. 24, 42, 20: *quae ducit ad se angelum, nisi forte cum vobis vindicantes habetis in loculis clausum.* Lactantius, CSEL. 19, 472, 5: *eosque ipsos dicioni suae ac potestati subiectos habent.* 387, 4 *quae igitur vis deorum est, si subiectos sibi daemonas non habet.* 263, 20 *quisquis enim aut deum colendum esse intelligit aut inmortalitatis spem propositam sibi habet, mens eius in caelo est.* 535, 17 *nos autem . . . alias nobis virtutes propositas habemus, de quibus . . .* 580, 12: *secum denique habeat deum semper in corde suo consecratum.* In diesen Beispielen kommt die Bedeutung des *habere* dem von »halten» sehr nahe. Cassianus, CSE. L 17, 73, 10: *hoc enim modo mortificatas poterimus universas concupiscentias et affectus habere carnales*, wo *habere* perfektiv gebraucht ist; der von *mortificare* ausgehende Zustand dauert in der Gegenwart fort. 155, 18: *Habemus sane irae ministerium satis commode nobis insertum, ad quod . . .* 169, 1: *sed potius nostro, qui reconditas in nobismet ipsis habemus offensionum causas ac seminaria vitiorum.* Beachtenswert ist, dass *habere* in vielen Fällen im Partizip vorkommt, so Priscillianus, CSEL 18, 18, 17: *sive bestia habens septem capita et decem cornua*, wo *habens* dem griechischen »ἔχων» gleichkommt. Cassianus, CSEL 17, 113, 16: *illic habens defixum iugiter suae mentis intuitum, quo cotidie singulisque momentis accersiendum esse se credit.* Diehl 2440: *. . . mundana sprevit carne subacta cruci maetuensque prospera semper adversa ridens, sic sodales cunctas divinctas habens.* Vict. Vitensis 13, 24 *scriptum habens in femore.* 15, 26: *aridam habens manum*, 20, 20 *linita habentes stercoribus vestimenta.*

Ausdrücke der oben mitgeteilten Art, die eine Vorstufe des romanischen Perfektums bilden, sind zusammen mit ähnlichen Wendungen in anderen Sprachen in dem Sinn zu deuten, dass ein reicher Gebrauch des Verbums »haben» auch zum Ausdruck nicht konkreter Beziehungen psychologisch etwa folgendermassen gedeutet werden muss: In denjenigen Sprachen, in denen ein Verbum »haben» vorkommt, drückt es, wie schon oben bemerkt wurde, nicht nur Besitzen

Digitized by Google

im engeren Sinne aus[1], es ist vielmehr ein Ausdruck einer sprachlichen Richtung, die den Träger der Handlung, das Subjekt eines Satzes, derart zum Mittelpunkt des ganzen Satzes macht, dass die verschiedenartigsten Beziehungen als etwas von dem Personenbegriff Abhängiges, von ihm Verursachtes, von ihm bei sich Gehaltenes u. dgl. aufgefasst werden. Der Personenbegriff wird sozusagen zum Kraftmittelpunkt des ganzen Satzes[2] gemacht, und die statische Ausdrucksweise, die in allen Bildungen mit der Kopula nur das Zuständliche hervorhebt, macht der dynamischen Platz. Dadurch wird es verständlich, dass auch die die Haupthandlung begleitenden Umstände auf ähnliche Weise als dem Träger der Handlung untergeordnet aufgefasst werden müssen.

Aus einer derartigen sprachlichen Richtung heraus, die den Personenbegriff in gezeigter Weise zum Mittelpunkt des Satzganzen macht[3], möchte ich den Akk. absol. erklären. Da der Nominalsatz[4] mit partizipialem

[1] Vgl. zu diesem und dem folgenden: Meillet, Antidoron 11: Car, tel qu'il est dans les grandes langues modernes de l'Europe occidentale, »avoir» exprime une relation entre un sujet et un objet; cette relation n'est pas seulement celle de possession: elle est du type le plus général.

[2] In irgendeinem Zusammenhang hiermit möchte der Umstand stehen, dass in einer Menge der hierhergehörigen Sprachen das Personalpronomen in ganz bemerkenswerter Weise zum Ausdruck gelangt. Dazu ist Hofmann 100—101 zu vergleichen, wo gezeigt wird, wie in der lebendigen Sprache das Subjektspronomen obligatorisch wird. Es scheint mir, dass in Sprachen, die ohne die »habere»-Erscheinungen dastehen, das Pron. personale nicht dieselbe wichtige Rolle hat wie in den vorhererwähnten.

[3] Dazu ist eine gute Illustration die in Empfehlungsschriften gebrauchte Konstruktion mit *commendare*, die von Thielmann 513 besprochen wird, z. B. Julius Valerius 2,36: *matrem meam commendatam tibi habeto*. Durch Ausdrücke dieser Art, vgl. auch 512, wird, wie Thielmann hervorhebt, eine bestimmte Person in den Vordergrund geschoben.

[4] Eine kurze, aber erschöpfende Darstellung des Nominalsatzes bei Brugmann, Syntax des einf. Satzes 59—69.

Digitized by Google

oder adverbialem Prädikat, der dem Satzganzen oder einem Gliede davon psychologisch untergeordnet war, oft einen Gegenstand, eine Handlung oder dgl. bezeichnete, das mit dem Träger der Handlung in engster Verbindung stand, musste er dem Sprachgefühl als den bei »habere» vorhandenen Typen mit Nomen und Partizipien oder Adjektiv im Akkusativ — wozu die verschiedenen anderen mit »haben» gebildeten, eine Relation zwischen einem Subjekt und Objekt ausdrückenden Wendungen kommen[1] — verwandt erscheinen, was die Einverleibung in das Satzganze erleichterte und akkusativische Form bedingte. Diese Erklärung von dem Entstehen des Akkusativus absolutus, d. h. von dem Übergang des Nominalsatzes in akkusativische Form, macht eine einheitliche Auffassung derselben Erscheinung in den verschiedenen Sprachen möglich. Schon früher habe ich darauf hingewiesen, dass die absoluten Akkusative in den modernen Sprachen in sehr vielen Fällen sozusagen psychologische Attribute zum Träger der Handlung darstellen. Dass diese Benennung auch für das Gros der lateinischen Beispiele zutrifft, kann mit aller Entschiedenheit behauptet werden, weil das in den absoluten Konstruktionen Ausgesagte mit dem Subjekt des Satzes in nächster Beziehung steht, entweder so, dass der nominale Teil einen in Verbindung mit dem Subjekt stehenden Gegenstand bezeichnet oder dadurch, dass die durch die absolute Konstruktion ausgedrückte Handlung als von dem Subjekt ausgeführt, von ihm verursacht betrachtet werden kann. Dies wird sich bei einer Durchmusterung der im Index angeführten sämtlichen Belege des lat. Akk. absol. bestätigen.

[1] Vgl. z. B. die bei Löfstedt 147 und Hofmann 165, 167 170 angeführten Beispiele, die sehr gut den grossen Gebrauchsumfang von *habere* zeigen. Zu Properz noch: E. Neumann, De cottidiani sermonis apud Propertium proprietatibus. Diss. Königsberg, 1925 54, 56.

Digitized by Google

Wir haben oben den lateinischen Akk. absol. als im 3. Jh. n. Chr. entstanden kennen gelernt. Die Belege aus der nächtfolgenden Zeit sind, wie dargestellt worden ist, ziemlich selten, bei Jordanes kommen sie schon recht oft vor, aber erst bei Gregorius von Tours begegnet die Konstruktion sehr häufig. Dabei scheint es ein wichtiger und interessanter Umstand zu sein, dass, wie Thielmann 541 ff. ausgeführt hat, gerade die Sprache Gregors einen Wendepunkt in der Ausbildung des mit *habere* gebildeten Perfektums bedeutet. Dies ist m. E. ein guter Beweis dafür, dass die Entstehung des Akk. absolutus und die Ausbildung der neuen Perfektausdrücke sprachliche Erscheinungen sind, die Hand in Hand gehen und in derselben sprachlichen Richtung ihren Grund haben.

Die Konstruktion mit *habere* und Substantiv + einem prädikativ hinzugefügten Partizip Perf. kommt im Lat. wie in anderen Sprachen nur von transitiven Verba vor[1], was ganz in der Natur der Sache begründet ist, solange das Verb *habere* noch irgendwie selbständige Bedeutung besitzt. In der Tat steht auch im lateinischen Akk. absol. wie in den gleichartigen Konstruktionen der anderen Sprachen im prädikativen Teile fast ausnahmslos ein Partizip von einem transitiven Verb. Die Ausnahmen sind äusserst selten. So Mulom. 12, 4: *eminentes venas*, das jedoch, wie ich S. 23 gezeigt habe, anders aufzufassen ist (über Jord. 67, 17: *Amazones commanentes* vgl. S. 26). Diese und Fälle wie Mulom. 71, 1: *dolorem se tollentem*, lassen sich als seltene Entgleisungen des regelrechten Gebrauches auffassen; die hier mitgeteilten sowie die auf S. 29 angeführten Fälle sind alle mit Präsenspartizipien, einer in dem absol. Akk. äusserst seltenen Form konstruiert. Vom Part. Perf. eines Intransitivums gibt es unter meinen Belegen für den lat. Akk. absol. nur einen einzigen.[2]

[1] Erst wenn die Bedeutung des Verbums »haben« in diesen Verbindungen ganz verblasst ist, wenn es nur zu einem Formwort herabgesunken ist, kommt der Gebrauch auch von Intransitiva vor.

[2] Jordanes Getica 134, 8: *cui et primum concedens Theodoricus postmodum ab hoc luce privavit tertioque ut diximus, anno ingressus sui in Italia Z e n o n e m·*

Digitized by Google

Gegen die von mir vorgebrachte Erklärung, die mit dem Vorhandensein des Verbums »haben» und der Ausdrücke, die aus »haben» und einem von diesem abhängigen Nomen mit auf diese bezogenen partizipialen Bestimmungen bestehen, zusammenhängt, könnten nun — von einem ganz logischen Standpunkt der Sprachbetrachtung aus — Fälle wie z. B. Jordanes Getica 119, 3. *qui amplam partem exercitus a m i s s a m cum quibus potuit fugiens ad Burgundzonum gentem vicinam Romanisque in eo tempore foederatam advenit.* und Getica 100, 12: *suas opes . . . d e r e l i c t a s*[1] *. . . introibit* sowie. Getica 107, 21: *filios . . . d i m i s s o s*[2] *. . . adsumit* geltend gemacht werden, insofern nämlich bei Verben wie *derelinquere amittere, dimittere* der Nominalbegriff, dem sich das Partizipium als Bestimmung anfügt, nicht etwas bezeichnen kann, was mit dem Träger der Handlung unmittelbar verbunden ist oder ihm anhaftet. Dagegen können zuerst Fälle angeführt werden wie Cicero Verr. 3, 36 (in einem zitierten Edikt): *ut ante Kalendas Sextiles omnes decumas ad aquam deportatas haberent*, Vitruv. 6, 1, 9, p. 137, 15: *quae (serpentes) per calorem cum exhaustam habent umoris refrigerationem* = cum iis exhausta est, »wenn ihnen benommen ist», zu dem Thielmann 515 treffend bemerkt: »Hier ist die Struktur auffällig, weil ja die vollzogene Tätigkeit des *exhaurire* kein Haben, Besitzen als Resultat mehr zulässt, wir dürfen daraus wohl auf die weite Verbreitung und die Schrankenlosigkeit der Umwandlung schliessen», sowie Plautus Pseud. 2, 2, 8: *illa omnia missa*

q u e imp. consultu p r i v a t u m a b i t u m suæque gentis vestitum seponens insigne regio amictu, quasi iam Gothorum Romanorumque regnator, adsumit missaque legatione . . petit. lässt sich auch als eine Entgleisung des regelrechten Typus betrachten, als eine Wendung, die rein mechanisch, weil auch in einem regelrechten Abl. absol. nicht zulässig, nach den vorhandenen Typen der absoluten Konstruktion geschaffen worden ist, eine Entgleisung, die, wenn man bedenkt, dass das Latein ursprünglich nicht die Muttersprache des Jordanes war, um so verständlicher erscheint.

[1] Das Verbum *derelinquere* noch: Romana 51, 12. *relinquere*: Jord. Get. 109, 1; 117, 6. Greg. III 113, 15; V 192, 6; VI 279, 2; IX 392, 8; X 415, 4.

[2] *Dimittere* kommt vor: Ennodius 189, 42. Greg. Tur. M. B. A. 828, 17, 843, 24.

Digitized by Google

habeo, quae ante agere occepi und Stich. 2, 2, 38: *immo omnis res relictas habeo prae quod tu velis*, die, obwohl am besten mit Thielmann 535 als präsentische Ausdrücke aufzufassen, doch unsere Erklärung stützen können. In den angegebenen Belegen für den Akk. absol. sowie in den beiden Plautusbelegen und in der zitierten Stelle aus Vitruvius handelt es sich m. E. um einen ganz geistigen Besitz, eben um »haben» im weitesten Sinne des Wortes. Dazu haben wir im folgenden eine, wie mir scheint, einleuchtende Parallele: im Deutschen und Schwedischen wird die Präposition *mit, med* zum Ausdruck von haben im weitesten Sinne des Wortes gebraucht. Jacobi 87 hebt mit Recht hervor, dass Justis Behauptung[1] von den Bahuvrihikomposita: (»Jede Komposition dieser bezüglichen Art ist nun mit Hilfe der Begriffe des Besitzens aufzulösen»,) selbst da stichhaltig ist, wo sie einen logischen Widerspruch involiert. Jacobi weist auf ein Bahuvrihikompositum wie *gata-prāna* hin und bemerkt, »dass Auflösungen wie 'fortgegangenes Leben habend', obgleich unlogisch (weil ich nicht das besitzen kann, was ich verloren habe), dennoch sprachlich möglich waren, ersieht man aus der zuweilen unlogischen Anwendung der Präposition mit, wie 'ein Körper mit entwichenem Leben'.» In diesem Zusammenhang weist er auf den Ausdruck »mit ohne» hin. Als ein Beispiel dieser Konstruktion möchte ich folgende Stelle anführen:[2] Lustige Blätter (1923): *Sie tanzt in einer Kunstanstalt mit ohne viel Kledage.* Dies in scherzhaftem Stil und im alltäglichen Sprachgebrauch; ein zweites Beispiel aus der Sprache eines grossen Dichters stellt sich diesem einleuchtend zur Seite und beweist, dass ähnliche Konstruktionen sich auch trotz eines Höchstmasses von fein ausgebildetem Sprachgefühl einstellen können. Heidenstam, Nya Dikter 88 lesen wir:

En skara besegrade finnar
som fångar leddes på heden

[1] Justi, Ueber die Zusammensetzung der Nomina 190.

[2] Beispiele von ähnlichem Gebrauch des engl. *with* finden sich bei Jespersen, A Modern English Grammar II, 396.

Digitized by Google

med vapnen och fanorna tagna,
med sakta vikande röster
de vandrade bundna och slagna.

Die hier gegebene Erklärung der absoluten Akkusative ist derart, dass sie für die einschlägigen Konstruktionen aller in Betracht kommenden Sprachen zutreffend ist. Eine grosse Abweichung besteht jedoch, wie schon früher S. 85 hervorgehoben worden ist, zwischen dem Latein und den modernen Sprachen darin, dass in diesen innerhalb der absoluten Konstruktionen häufig Präpositionalausdrücke vorkommen. Diese Sonderstellung des Lateinischen bedarf einiger erklärenden Bemerkungen. Für die Weiterbildung des heranwachsenden Akkusativus absolutus war natürlich der Ablativus absolutus, der eine ungemein häufige Konstruktion war, von grosser Bedeutung. Von ganz einzeln vorkommenden Fällen abgesehen, wie bei Tacitus *multis palam*[1] (Ann. 16, 5, 2) und dem bei Victor Vitensis begegnenden *capite deorsum* (I, 43) kamen in prädikativen Teilen des Ablativus absolutus Adverbia oder Präpositionalausdrücke anstatt des Partizipiums nicht vor. Die S. 91 angeführten Abl. absol. der Art *idemque patrono, sol oriente* beweisen, dass der Abl. absol. als ein Teilsatz aufgefasst wurde, in welchem die beiden Glieder im gleichen Verhältnis wie Subjekt und Prädikat eines vollständigen Satzes standen. Dadurch kam der Abl. absol. dem von mir S. 124 ff. angenommenen Ausgangspunkt des Akk. absol. nahe. Wenn nun im Latein infolge des oben skizzierten Verhältnisses in dem Akkusativus absolutus ein neuer absoluter Kasus entstand, lag es nahe. dass der in der Sprache vorhandene Abl. absol. auf dessen Weiterbildung einen grossen Einfluss ausüben musste. Wenn nun im Abl. absol. Präpositionalausdrücke, wie sie die neueren Sprachen in absoluter Konstruktion kennen, nicht vorkamen, wurde dies auch für den Akk. absol. vorbildlich. Dazu kommt als ein sehr wichtiger Umstand, dass im Latein überhaupt Adverbialattribute, die in den neueren

[1] Zu beachten ist, dass gerade Tacitus für Adverbialattribute dem gewöhnlichen Sprachgebrauch gegenüber eine gewisse Vorliebe zeigt.

Digitized by Google

Sprachen so weit um sich gegriffen haben, etwas ganz Seltenes und jedenfalls der lebendigen Sprache Fremdes waren.

Die in den neueren Sprachen vorkommenden Akk. absol. mit Präpositionalausdrücken erklären sich auf gleiche Weise wie die übrigen absoluten Akkusative, wenn man zum Ausgangspunkt den Nominalsatz nimmt, in welchem der Präpositionalausdruck das Prädikat bildet.

Weil die neueren Sprachen im Gegensatz zum Latein einen überaus reichen Gebrauch von präpositionalen Wendungen auch als Attribute kennen, ist es leicht begreiflich, dass dieselben auch in den absoluten Konstruktionen in ausgedehntem Masse verwendet werden. Für das Romanische können die Anfänge der Konstruktion. die über das ganze romanische Gebiet von Anfang an im Gebrauch ist, jedoch schon als im Keime im Lateinischen vorhanden betrachtet werden. Vgl. S. 93—94.

Wie schon früher bemerkt wurde, hat man die absoluten Akkusativkonstruktionen im Deutschen, Englischen und Schwedischen auf französischen Einfluss zurückgeführt. Es erhebt sich also angesichts dieser Sprachen die Frage: Analogie oder Genealogie? Eine besonnene Antwort kann, wie mir scheinen will, nur sein: Beides, und sie dürfte ausführlicher etwa folgendermassen formuliert werden.

In dem »Nom. absol.» haben wir (vgl. S. 123) etwas in den verschiedenen Sprachen[1] selbständig Herausgebildetes zu erblicken. Das Zusammentreffen eines absoluten Akkusativs mit dem Vorhandensein und analogen Gebrauch eines Verbums »haben» und die hier in Wirkung befindlichen psychologischen Voraussetzungen nötigen uns einerseits, in den absoluten Konstruktionen eine der inneren Sprachform dieser Sprachen entsprechende, zur Entfaltung drängende Ausdrucksweise zu erblicken. Im Französischen sind zwar die absoluten Akkusative aus ältester Zeit am reichlichsten bezeugt;

[1] Wenn man von einem nicht ganz unwahrscheinlichen Einfluss des Griechischen auf das Latein absieht. vgl. S. 84.

Digitized by Google

es gibt aber, wie gezeigt, in den germanischen Sprachen Beispiele aus alter Zeit, bei denen mit französischem Einfluss nicht gerechnet werden darf. In dieser Hinsicht scheinen mir die altisländischen sowie das altschwedische Beispiel äusserst wichtig. In den germanischen Sprachen haben wir absolut gebrauchte Nominative und mit Nominalsätzen gemachte Schilderungen kennen gelernt, bei denen auswärtiger Einfluss nicht anzunehmen ist. Angesichts dieser und der obigen Erwägungen möchte ich behaupten, dass wir in den Anfängen, denen wir für den Gebrauch des Akk. absol. auf germanischem Boden begegnet sind, in diesen Sprachen selbständig entstandene Ausdrücke vor uns haben. Wenn also bei den Anfängen von franz. Einfluss nicht die Rede sein kann, stellt sich die Sache, wenn der Sprachgebrauch späterer Zeiten betrachtet wird, etwas anders. Auf der anderen Seite kann der grosse Einfluss, den die französische Sprache und Kultur auf die germanischen Völker ausübte (auf die Engländer schon früh, auf die Deutschen und Schweden vornehmlich im 18. Jh.), nicht geleugnet werden. In derselben Zeit scheinen auch im Deutschen und Schwedischen die absoluten Akkusative erst recht häufig zu werden. Angesichts dessen kann die französische Beeinflussung auf die weitere Ausdehnung der in ihren Anfängen auch in diesen Sprachen einheimischen Konstruktion nicht bezweifelt werden. Der Einfluss des Französischen beschränkt sich demgemäss nach meiner Auffassung darauf, dass er den schon vor geraumer Zeit vorhandenen Ausdruck zur weiteren Entfaltung brachte. Dabei hat man in solchen Wendungen, die etwas schon Abgetanes, also nicht etwas dem Subjekt unmittelbar Anhaftendes bezeichnen (also Typen wie *dies gesagt, dies getan, detta sagt, detta gjort*[1]), den grössten fremdsprachlichen Einfluss zu erblicken, was auch gut zu der Tatsache

[1] Deren Entsprechungen in den romanischen Sprachen, wie S. 89 hervorgehoben wird, zum Teil auf einige im Spätlatein angutreffende ganz formelhafte Wendungen zurückgehen.

Digitized by Google

stimmt, dass diesbezügliche Ausdrücke, im Gegensatz zu den anderen Typen, in der Umgangssprache keine weitere Verwendung gefunden haben.

Von Wichtigkeit ist auch hier das Finnische, weil es zeigt, wie ganz ohne Einfluss anderer Sprachen eine absolute Konstruktion entstehen und sich zu einem weitverbreiteten Gebrauch entwickeln konnte, eine Konstruktion, die, abgesehen von der nominativischen Form, die wir oben erklärt haben, ihrer Bedeutung und ihrem Gebrauche nach den germanischen sehr nahekommt. Im Finnischen erblicke ich deshalb einen starken Stützpunkt für die Auffassung, dass der Akkusativus absolutus in den germanischen Sprachen spontan entstanden ist. Dass Entlehnungen auf syntaktischem Gebiete vorkommen, steht fest. Solche Entlehungen kommen aber vorzugsweise bei wortgetreuen Übersetzungen eines fremdsprachlichen Textes vor, und von da ist doch ein weiter Schritt zur Verallgemeinerung der Konstruktion, so dass dieselbe eine der Sprache geläufige wird, wie dies bei einigen Typen des absol. Ausdrucks in den germanischen Sprachen der Fall ist. — Ich möchte nur ein nahe zur Hand liegendes Beispiel anführen: Die Konstruktion mit singularem Prädikat bei Plur. Neutr. als Subjekt war dem Griechischen eigen. Trotz des grossen Einflusses, dem das Latein von Seiten des Griechischen ausgesetzt war, hat sich diese Konstruktion im Latein im allgemeinen nicht eingebürgert, wenn von einigen ganz wortgetreuen Übersetzungen abgesehen wird [1], so z. B. in einer alten Übersetzung des Neuen Testaments-Mark. IV, 11: *omnia dicitur* (in dem gr. Original: *πάντα, γίγνεται*). Vgl. dazu Wackernagel, Vorl. I, 10 und Löfstedt 307 (vgl. auch 292!). Einen naheliegenden Fall haben wir im griech. Genetivus absolutus, der ja eine ganz häufige Wendung war; trotzdem ist ein Genetivus absolutus im Latein eine ganz seltene Ausnahme (vgl. Horn 88 ff.). Diese Erwägungen sind m. E. geeignet, die Auffassung zu stüt-

[1] Vielleicht hat die Neigung des Latein zu distributiven Ausdrücken im Wege gestanden.

Digitized by Google

zen, dass die Verbreitung der absoluten Akkusativkonstruktionen in den verschiedenen Sprachen, für die man bisher fremdsprachlichen Einfluss angenommen hat, nicht möglich gewesen wäre, wenn in diesen Sprachen nicht eine durch die innere Sprachform bedingte immanente Neigung zu solchen Ausdrücken vorhanden gewesen wäre.

In den unter dem Sammelnamen »Nominativus absololutus» behandelten Erscheinungen haben wiret was, das ich im Anschluss an Wackernagel, Vorl.I 5 auf elementarer Verwandtschaft Beruhendes betrachte: »Diejenige Verwandtschaft, die auf der menschlichen Natur, auf allgemeinen Gesetzen des menschlichen Seelenlebens begründet ist, die elementare Verwandtschaft. Unzweifelhaft gibt es Erscheinungen syntaktischer Natur (syntaktisch im weitesten Sinne verstanden), die sich über viele Sprachen der Erde verfolgen lassen, ohne dass zwischen den sie sprechenden Völkern Beziehungen bestehen, und die eben durch ihre Allgemeinheit in das rechte Licht treten, bei denen sich dann ergibt, dass die Ausdrucksformen, die wir im Griechischen, Lateinischen, Deutschen treffen. tief begründet sind in der Art menschlichen Sprechens.»

In dem Akkusativus absolutus möchte ich etwas Ähnliches sehen, obwohl im engeren Sinne des Wortes: etwas, das eine Einheitlichkeit in der Entwicklung der westeuropäischen Sprachen (wobei hier, wie in vielem anderen, das Griechische die Eigenheiten dieser teilt)[1] bedeutet. Seit Wilhelm von Humboldt ist die Lehre in das allgemeine Bewusstsein übergegangen, dass die Sprache nicht ein ἔργον, sondern eine ἐνέργεια ist. Demnach möchte man die hier besprochene Verwandtschaft gerne auch in einer gewissen verwandten Grundstimmung des Seelischen der diese Sprachen sprechenden Völker begründet sehen.

Wenn wir uns nach einer Möglichkeit zur Einreihung der »habere»-Vorgänge und des Akk. absolutus in einen grösseren Zusammenhang

[1] Manche Übereinstimmungen in der Entwicklung des Neugriechischen und der romanischen Sprachen kommen vor. Vgl. Wackernagel, Vorl. I, 39.

Digitized by Google

umsehen, können etwa folgende Bemerkungen gemacht werden. Wenn wir die indogermanischen Sprachen oben in zwei Gruppen verteilt gesehen haben, wobei wir das Vorhandensein des Verbums »haben», das mit diesem zusammengesetzte Perfektum sowie das Vorkommen des Akkusativus absolutus zum Einteilungsprinzip nehmen und uns diese Einteilung wieder vergegenwärtigen, ist es eine immerhin beachtenswerte Tatsache, dass dieselbe in grossen Zügen gesehen mit den beiden grossen Gruppen der Centum- und Satem-Sprachen zusammenfällt.

Dass die von v. Bradke, Btr. zur Kenntnis der vorhistorischen Entwicklung unseres Sprachstammes 1888, in der Behandlung der Gutturalreihen nachgewiesene Dialektspaltung des Idg. eine bedeutende und nicht nur auf das Lautliche beschränkte ist, hat durch die Ausführungen von Hermann Jacobsohn in der Wackernagel-Festschrift an Wahrscheinlichkeit erheblich zugenommen. Nach Jacobsohn gruppieren sich die Centum- und Satem-Sprachen in betreff der Kasusflexion so, dass in den Centum-Sprachen nur Nom. Gen. Dat. Akk. = die vier grammatischen Kasus, übriggeblieben sind, wogegen in den Satem-Sprachen ein grösserer Kasusreichtum vorhanden ist. Zusammengefasst findet sich die Ansicht Jacobsohns auf S. 214 in den Worten: »Bei den Centum-Sprachen sind überall die vier »grammatischen» Kasus allein übrig geblieben. im Griechischen und Keltischen vor aller Ueberlieferung. Im Latein ist in der lebendigen Volkssprache der letzte Kasus der Anschauung[1] etwa um Chr. Geburt untergegangen, das Westgermanische hat den Instr. Sg., wenn auch in beschränktem Umfang, etwa 1000 Jahre später festgehalten. Verglichen mit den Kasusverhältnissen der Satem-Sprachen, kann das kein Zufall sein». Für die Einzelheiten muss ich auf Jacobsohns Aufsatz hinweisen, es ist aber auf-

[1] Vgl. S. 213: »Etwa um Chr. Geburt geht mit der Durchwandlung des Kasussystems der Ablativ verloren. Diese Umwandlung aber vollzieht sich so, dass gleichzeitig mit dem Verdrängen der Endungen durch Präpositionen das Vierkasussystem Nom. Gen. Dat. und Akk. in die Erscheinung tritt, ob nun der Genitiv durch *de* und der Dativ durch *ad* umschrieben wird.»

Digitized by Google

fällig, dass zu diesen von Jacobsohn nachgewiesenen syntaktischen Verschiedenheiten der beiden grossen Sprachgruppen die Verhältnisse bei den mit »haben» zusammengesetzten Perfekten und in der Ausbildung eines Akk. absolutus eine gute Parallele bilden. Beachtenswert ist auch, dass in den betreffenden Sprachen, wie gezeigt worden ist, ein Akkusativus absolutus sich noch zu der Zeit, als alle vier grammatischen Kasus lebendig sind, entfaltet und sich dann, als der Akk. sich als Kasus obliquus in den romanischen und in den germanischen Sprachen als Grundform neben dem Genitiv festsetzt, weiter entwickelt.

Wir müssen gestehen, dass wir hier vor rätselhaften Zusammenhängen stehen. Wichtig scheint, dass man in den hier besprochenen Erscheinungen eine Tendenz sieht, die sich, wie Jacobsohn 215 bemerkt, hier früher, dort später durchsetzt. Idg. Gr. I, S. 55 erwähnt Hirt die Ansicht Jacobsohns, will aber den Verlust der Nominalflexion, der sich in allen Centum-Sprachen findet, auf die Mischung mit ureuropäischen Sprachen, die keine Flexion kannten, zurückführen. Aber wie stimmt dies mit der Ansicht Hirts (S. 47), dass »die Flexion im Idg. eine verhältnismässig junge Entwicklung darstellt»? Wenn dies zutreffend wäre, würde man sich gern für das Vorhandensein der reichen Kasusflexion in den Satem-Sprachen nach einem besonderen näher bestimmbaren Einfluss umsehen. Ob dies, wie Schwyzer Idg. Forsch. 38, 165 (doch mit Vorbehalt) und mit Zustimmung von Wackernagel, Vorl. I, 305 annehmen will, durch den Einfluss nichtindogermanischer Sprachen mit reich ausgebildeter Kasusflexion bedingt ist, — wobei er für die slavischen Sprachen an das Finno-ugrische, für das Armenische an das Ossetische denkt — zu erklären sei, muss vorläufig unsicher bleiben; jedenfalls hat Jacobsohn 204 gegen den Einfluss des Finno-ugrischen auf das Urslavische einige wichtige Einwände erhoben [1].

[1] Auf das Russische ist Einfluss finnischer Sprachen wahrscheinlicher. So Gauthiot, Mem. soc. ling. 15, 201 ff., der die grosse Ausbreitung des Nominalsatzes im Russischen dadurch erklärt, mit Zustimmung von Jacobsohn 205. Vgl. auch Brugmann, Syntax des einfachen Satzes 62. Kalei, Das Asyndeton

Digitized by Google

Jedenfalls haben wir auf syntaktischem Gebiete einen bedeutenden Unterschied in der Entwicklung der Centum- und der Satem-Sprachen gefunden. Man möchte die beiden Wege der Entwicklung gern durch ethnische Zusammenhänge bedingt sehen. Es wäre dann die Dialektgrenze zwischen dem Centum- und dem Satem-Gebiet auch eine ethnische gewesen. Wenn dies zuträfe, müssten wir die Richtung, die den Centum-Sprachen von Anfang an gegeben ist[1] und die zu verschiedenen Zeiten zu dem Endpunkt der in Frage stehenden Entwicklung geführt hat, als durch diese ethnischen Zusammenhänge bedingt auffassen. Eine irgendwie sichere Erklärung der hier angedeuteten Tatsachen lässt sich natürlich nicht geben, es können nur einige Möglichkeiten gegeneinander abgewogen werden.

Jedenfalls bedeutet das Aufgeben der Anschauungskasus ein Überwiegen des Abstrakten über die Anschauung. Man kann natürlich diese Tendenz zum Abstrakten mit Jacobsohn 216 in die indogermanische Ursprache verlegen, von einer allgemein sprachgeschichtlichen Betrachtungsweise aus gesehen lässt sich die Sache auch folgendermassen auffassen. Wenn man von den Verhältnissen in Indien, wo sich eine hochentwickelte Kultur im klassischen Sanskrit einer sehr altertümlichen, in der Schule gelernten Literatursprache bediente[2], absieht, scheint es eine allgemeine Richtung in der Entwicklung der Sprache zu sein, dass hochentwickelte Kultursprachen eine Abneigung gegen ein reich entwickeltes Kasussystem zeigen. Wenn wir die heutigen Verhältnisse in Europa betrachten, sind die grossen Kulturvölker alle Sprecher von Centum-Sprachen. Auf der anderen Seite haben wir die slavischen sowie die finnisch-ugrischen

in den baltisch-slavischen Sprachen, führt den im Russischen im Vergleich mit den übrigen slav. Spr. viel weiter verbreiteten Gebrauch des Asyndetons auf ähnlichen Einfluss zurück. Vielleicht ist die einfachste Lösung wenigstens für die erste Frage die, dass die slavischen Sprachen Altes bewahrt haben, wogegen die westlichen Sprachen in der Entwicklung weiter gegangen sind.

[1] Jacobsohn 215.

[2] Die lebenden Sprachen, die neuindischen Dialekte, haben jedoch das synthetische Kasussystem durch andere Mittel ersetzt.

Digitized by Google

Völker, die eine weit kürzere Kulturentwicklung hinter sich haben, deren Sprachen auch im Kasussystem einen bedeutenden Unterschied gegenüber den erstgenannten Sprachen zeigen. Wenn wir sagen können: reif entwickelte Kultur, führt zum Abstrakten und zum Aufgeben der Anschauungskasus[1] verstehen wir auch, dass diese Tendenz in den verschiedenen Sprachen zu verschiedener Zeit einsetzt: in den germanischen Sprachen später als im Latein, in dieser Sprache wiederum später als im Griechischen; dies entspricht auch der Reihenfolge, in der die diese Sprachen sprechenden Völker zur Entwicklung einer höheren Kultur gekommen sind[2]. Diese Reihenfolge entspricht aber auch derjenigen, in der die betreffenden Völker sich von dem Stammlande der idg. Sprachen losgelöst haben. Neben den Centum-Sprachen hat nach der bisherigen Auffassungsweise unter allen Sprachstämmen nur das Semitische gleich restlos die Kasus der Anschauung eingebüsst[3]. Dies stimmt mit der hier skizzierten allgemeinen Richtung der Kultursprachen gut überein: sind doch die Semiten weit früher als irgendwelche »Indogermanen» zu einer reifen Kultur und grossen Staatenbildungen gekommen. Die vielleicht älteste aller Kultursprachen jedoch ist das Chinesische. In dieser Sprache hat man einst eine primitive Sprache von einfachstem Bau erblickt[4]. Diese Auffassung hält nicht mehr stand, vielmehr sieht man heute im Chinesischen eine hoch entwickelte Kultursprache[5]; es ist sogar Bernhard Karlgren gelungen, den Nachweis zu erbringen, dass das Chinesische

[1] Eine einschneidende Parallele haben wir in der Geschichte des Duals, vgl. Wackernagel, Vorl. I 73 ff sowie in dem Gebrauche des bestimmten Artikels, Vorl. II, 128.

[2] Das Keltische kennen wir von einigen Resten des alten Gallischen abgesehen erst aus recht später Zeit, aus dem 8. Jh., weswegen diese Sprachgruppe hier keinen festen Anhalt geben kann. Vgl. Hirt I, 24.

[3] Jacobsohn 215.

[4] S. z. B. Schleicher, Die Darwinische Theorie und die Sprachverwandtschaft. Weimar 1873, 21.

[5] Zum Bau des Chinesischen, vgl. den interessanten Abschnitt bei Jespersen, Die Sprache 354 ff.

Digitized by Google

einst eine flexivische Sprache gewesen ist (B. Karlgren: »Le proto-chinois, langue flexionelle». Journal Asiatique, 1920, 205 ff.).

Mit diesen allgemeinen Tendenzen verbinden sich nun in den westeuropäischen Sprachen — Griechisch, Lateinisch, Romanisch und Germanisch, die bedeutenden Charakterzüge, die durch die »haben»-Konstruktionen und die damit im Zusammenhang stehenden absoluten Akkusative hervortreten.

Wir müssen uns damit begnügen, in diesen Erscheinungen etwas zu sehen, was die westeuropäischen Sprachen charakterisiert, die zeigen können, dass die Kulturvölker Westeuropas, von manchem Trennenden abgesehen, auch im Sprachlichen eine Einheit bilden. Interessant ist und bleibt, dass dies mit der Gruppe der Centum-Sprachen zusammenfällt. Es scheint ansprechend, in dieser syntaktischen Ähnlichkeit Äusserungen einer gleichartigen psychischen Einstellung zu erblicken; den Tatsachen eine restlose Erklärung zu geben, scheint vorläufig unmöglich, sie gehören m. E. zu denen, die zunächst nur konstatiert werden können. Es harren gerade auf dem Gebiete einer synthetischen Betrachtung der Sprachen und ihres Zusammenhangs mit den grossen geschichtlichen Entwicklungslinien viele Probleme der Behandlung und Erklärung. Auf das Vorhandensein solcher hinzuweisen, war mit diesem Abschnitt beabsichtigt.

Digitized by Google

Neuntes Kapitel:

Absoluter Akkusativ und Bahuvrihi.

Oben haben wir den Akk. absol. als von einem Nominalsatz ausgehend zu erklären versucht. Dabei ist als ein beachtenswerter Umstand hervorgehoben worden, dass die Konstruktion in den östlichen idg. Sprachen nicht vorkommt. Es fragt sich natürlich, wie diese Sprachen diejenigen Beziehungen, die besonders in den modernen Sprachen durch den Akk. absol. zum Vorschein kommen, zum Ausdruck gebracht haben. Einleuchtend ist dabei etwa folgende Parallele: Einem deutschen Beispiel wie *voll von Tränen die Augen stand er da*, worin wir einen Akk. absol. erblicken, lässt sich ein indisches (bei Thumb, Handbuch, Textband, Panca-Tantra I 10) *Tam šabdam šrutvā pulakita-tanur-ānandāšrupariplūrna-nayana utthāya tārasvarena viro'um ārabdhavān* = »wenn er diese Stimme gehört hatte begann er, die Augen voll von... Tränen, zu heulen» zur Seite stellen. Man sieht hier wie in verschiedenen Sprachen dieselben Beziehungen durch einen Akk. absol. oder durch ein Bahuvrihikompositum ausgedrückt werden. Diese zwei Bildungen scheinen einander gleichwertige Ausdrucksformen zu sein, von denen die eine in der einen, die andere in der anderen Sprache reich ausgebildet vorkommt. Weil man für die Bahuvrikomposita einen Ausgangspunkt in Anspruch genommen hat, der dem oben von uns für den Akk. absol. angenommenen ähnlich ist, müssen hier die Erklärungen dieser Erscheinung kurz besprochen werden, bevor ich zu dem Zusammenhang beider übergehen kann.

Der Nominalsatz, den ich dem absoluten Akk. zu Grunde gelegt habe, ist, wie Brugmann, I. F. 27, 140 bemerkt, gleichlautend mit

Digitized by Google

der Vorstufe, aus der die exozentrischen Komposita entstanden sind. Die Bedeutung dieser Komposita ist überraschend, weil sie sich nicht unmittelbar aus der ihrer Glieder ergibt; daher der von A. Alexandroff (Lithauische Studien, Dorpat 1888, 110) gegebene Name exozentrische Komposita, die von Brugmann, I. F. 18, 60 folgendermassen definiert werden: »Bei ihnen ist nämlich zu den Vorstellungen, die durch die isolierten Kompositionsbestandteile ausgedrückt sind und ev. über diese zu der Bedeutungsmodifikation, durch die der Wortkomplex konventioneller Ausdruck für eine irgend einheitliche Gesamtvorstellung wurde, das Bedeutungselement hinzugekommen, dass der Begriffsinhalt der Zusammensetzung einem ausserhalb stehenden subst. Begriff als Eigenschaft beigelegt ist[1]. Hierdurch erscheint, wie schon Justi sich ausdrückt (Zusammensetzung 118), das Subjekt nicht in dem Kompositum sondern ausser ihm liegend.« Als Beispiele dieser Komposita, auch schlechtweg Bahuvrihi genannt[2], möchte ich folgende aus verschiedenen Sprachen anführen, wobei ich bereits in zwei Gruppen einteile: I. Beide Glieder sind Substantiva, II. Das eine Glied ist ein Adj. oder Partizip. I. Arisch: *índrašatru* = den Indra zum Feind habend; *ratna-nābha* = einen Edelstein als Nabel habend; *khara-mukha* = Eselmaul; *vájra-bāhu* = der den Donnerkeil im Arme hat. Zahlreich sind die awestischen auf *-zasta-*, so *aešmō-zasta* = Brennholz in der Hand habend. Griechisch: *ροδοδάκτυλο-* = rosenfingrig, *χρυσοκόμη-* = goldhaarig, *κροκόπεπλο-* = wer ein Saffrangewand hat. Germanisch: Altisländisch. Aus der Heimskringla (Ausgabe von Finnur Jónsson, København 1911) führe ich folgende Namen an: *Eaðmundr Járnsíða*, *Eirík Blóðøx*, *Hálfdan Gullþonn*, *Þórdr Ístrumagi*. Im Schwedischen z. B. könnte das letztgenannte in einem *Tor Istermage* seine Entsprechung haben. Deutsch (vgl. Paul V, 25): *Milchbart*, *Lügenmaul*. Es

[1] Wenn man die absoluten Akkusativbildungen betrachtet, leuchtet es ein, wie dies auch für die meisten dieser Bildungen zutrifft.

[2] Zum Namen vgl. Brugmann, I. F. 18, 68. Wackernagel fasst unter dem Namen Bahuvrihi die verschiedenen Typen der Exozentrika zusammen.

Digitized by Google

scheint dieser Typus im Germanischen nur in Personennamen vorzukommen. II. Arisch: *ugrá-bāhu* = kräftige Arme habend; *práyata-dakṣina* = der Opferlohn dargereicht hat; *śānta-saṃkalpa* (Kathopaniṣad I, 1, 10) = dessen Verlangen zur Ruhe gelangt ist, *sumanas* (ebenda) = wohlgesinnt = gr. *εὐμένης; vītamanyu-* (ebenda v. 10) = einer, dessen Zorn weggegangen ist; *prāpta-jīvana* = das Leben wiedererlangt habend. Griechisch. *ὠκύπους, μεγαλόψυχος* Grossgeist (= der einen grossen Geist hat), *κλυτοτέχνης* = mit berühmter Kunst (von Hephaistos). Latein: *magnanimus*. Germanisch: Gotisch *hrainjahaírts*=reinherzig, *lausawaúrds*=dessen Wort unsicher ist. Altisländisch *Hálfdan Hvítbeinn, Harald Blátǫnn, Ivar Víðfaðmi*, Deutsch *Blaubart, Rotbart, Schöngeist*. Nach Paul V, 30 waren die adjektivischen Zusammensetzungen in der altgermanischen Poesie als Epitheta ornantia üblich. So auch z. B. Schwedisch *Stig Storverk* (nur als Name). Über das Schicksal der adj. Bahuvrihis in den germanischen Sprachen vgl. unten S. 159. Dem Typus mit Adj. kann noch als ein dritter die Gruppe derjenigen Komposita angefügt werden, in denen an Stelle des Adj. eine adverbiale Bestimmung steht. Es ist dies der sog. *ἔνθεος*-Typus. Indisch: *ádhivastra* = »eine Kleidung auf sich habend»; *prāśṛṅgá* = vorstehende Hörner habend; *prátiveśa* = Nachbar (eigentlich »die Wohnung gegenüber habend», womit sich Gotisch *garazna* zu *razn*, Haus, vergleichen lässt). Griechisch: *περιάργυρος* = Silber um sich habend; *ὀπισθόχειρ* = hinten (auf dem Rücken) die Hände habend, was in einem deutschen Satz einem Akk. abs. *die Hände auf dem Rücken* entsprechen könnte. Lateinisch *elinguis* = dem die Zunge heraus ist. Nach Brugmann, I. F. 18, 127 kommt der Typus auch im Keltischen und Slavischen vor, nicht aber im Germanischen[1].

In den Bahuvrihikomposita haben wir eine uralte sprachliche

[1] Es lässt sich vielleicht trotz der anderen Stellung der Kompositionsglieder hierher das altisländische *Sigurðr Ormr-í-Augo* ziehen (Heimskringla ed. Jónsson, 38, 110 (mit Flexion der Glieder!): *Faðir hans var Helgi in hvassi, en móðir hans Áslaug, dóttir Sigurdar orms-í-auga* (Gen.) *Eigi heldr hans fǫður* (Akk.) *Hǫrða Knut eða Sigurð orm-í-auga.*)

Digitized by Google

Bildung; ihre Altertümlichkeit wird durch die älteste Schicht der indogermanischen Personennamen und die Epitheta der Götter bezeugt (Wackernagel II 1, 288). Ja, die Bahuvrihi sind vielleicht älter als die übrigen Komposita (Jacobi 84 mit Hinweis auf Leopold von Schröder 198, ähnlich Neckel, I. F. 19, 254, Petersen, I. F. 34, 273). jedenfalls können sie nicht erst aus den *eso*zentrischen Komposita abgeleitet werden (Petersen, I. F. 34, 273 gegen Osthoff und Brugmanns ältere Ansicht in K. Z. 24, 40). Weil in diesen Kompositis das erste Glied sehr oft in der Stammform erscheint, muss die Entstehung derselben in eine Zeit zurückvergelegt werden, in der der Kasus indefinitus noch eine grosse Rolle spielte (vgl. Hirt III, 39) (vgl. Brugmann, I. F. 18, 65, Neckel, I. F. 19, 251 (zustimmend Pollak, I. F. 30, 55) Jacobi 107, Petersen, I. F. 34, 263).

Es fragt sich, wie man sich die Entstehung dieser Komposita vorzustellen hat. Vor Jacobi erklärte man die Bahuvrihis allgemein als mutierte Tatpuruṣas, so z. B. Brugmann, Grundriss[1] II, 87. Dies ist jedoch wegen der Altertümlichkeit der Bahuvrihis unmöglich. Eine ganz neue Erklärung wurde von Jacobi 83—94 gegeben. Er fasst die Bahuvrihis als Bildungen auf, die von ursprachlichen Nebensätzen ausgegangen sind. Es sind dies gerade diejenigen Sätze, die man mit dem Namen Nominalsatz bezeichnet. Mit Hinweis auf die in den germanischen Sprachen bewahrte Konstruktion des *ἀπὸ κοινοῦ* bezeichnet Jacobi dieselben als eine Art ursprachlicher Relativsätze, also bezügliche Nebensätze ohne Relativpronomen, das in der idg. Ursprache zur Enstehungszeit der Komposita noch nicht ausgebildet war. Jacobi weist S. 87 darauf hin, dass, wie auch Justi bemerkt hat, in den allermeisten Fällen Komposita der bezüglichen Art der Bahuvrihis mit dem Begriff des Habens aufgelöst werden können (vgl. oben, wobei jedoch der Possessivbegriff (Jacobi 87—88) mit dem Satztypus *mama putro'sti*, *mihi filius est*, natürlich in der rein nominalen Form, ausgedrückt wurde.) Es sind also die Bahuvrihis zu einem Wort vereinigte bezügliche Nebensätze. Mit Hinweis auf die zwiefache Bedeutung des Verbum »sein«: 1) = Kopula. 2) = ein Verbum mit begrifflichem Inhalt, etwa: »*existieren*«, »*vor-*

Digitized by Google

handen sein», *»zugegen sein»* (wobei nad Jacobi 89 in beiden Gebrauchsweisen im Idg. das Verbum unausgedrückt bleiben konnte) ist Jacobis zusammenfassende Erklärung der Bahuvrihis S. 89—90 verständlich: »Wenden wir nun das obengewonnene Resultat auf die bezüglichen Nebensätze an, aus denen nach unserer Annahme die Bahuvrihikomposita entstanden sind, so begreifen wir, dass in denjenigen, in welchen der Begriff des seins enthalten ist, der verbale Ausdruck dafür fehlen konnte, so dass also vielleicht schon der Nebensatz auf diejenigen Bestandteile beschränkt sein konnte, welche in das Kompositum aufgenommen sind. Dies trifft zunächst zu bei solchen Bahuvrihi, die nicht den Begriff des Habens enthalten[1] wie Gr. *ἔμφυλος*, *ἐπάρουρος* und den weitergebildeten wie *ἐπιδήμιος* etc. Lat. *intercus*, *cisalpinus* etc., Sanskrit *adhaspada* 'unter den Füssen befindlich' *antaspatha* 'innerhalb des Weges befindlich' etc ... Aber auch in denjenigen Komposita, welche wir mit Hülfe des Begriffes Haben auflösen und welche aus ursprachlichen Nebensätzen mit dem Verbum Sein = Vorhandensein hervorgegangen sind, konnte das Verbum fehlen, wie wir oben sahen, ohne dass wir dies als Auslassung eines nötigen Bestandteiles anzusehen verpflichtet oder berechtigt wären. Die Reduktion des Nebensatzes auf seine nominalen Bestandteile, das Fehlen eines ausgesprochenen Prädikates in ihm musste seine Verschmelzung zum Kompositum begünstigen oder vielmehr war die unerlässliche Vorbedingung dazu. So konnten beide Kategorien von Bahuvrihi trotz der Verschiedenheit ihrer Bedeutung zusammenfallen und es entstand dadurch ein durchaus fester Typus, der das Muster abgeben konnte für die wenig zahlreichen Bahuvrihi, die wir mit einem anderen Verbum als dem des Habens oder Seins auflösen müssen wie *avo-deva* Götter herbei (holend), *κατάσκιος* Schatten herab (werfend)».

Auf die anderen Erklärungen der Bahuvrihikomposita kann ich nicht ausführlicher eingehen; es müssen einige Bemerkungen genü-

[1] Vgl. Schröder 199. Zum Possessivbegriff in den Exozentrika vgl. weiter unten S. 157.

Digitized by Google

gen, die zugleich als Ergänzungen der Jacobischen Erklärung dienen können. I. F. 18 hat Brugmann die exozentrischen Komposita durch Hypostase zu erklären versucht (Beschreibung dieser Erscheinung S. 63). Diese Erklärungsweise ist, wie Neckel, I. F. 19, 253—4, Pollak. I. F. 30, 55 sowie Petersen, I. F. 34 passim, dargelegt haben, im allgemeinen abzulehnen. So ist von Neckel, I. F. 19, 253 eingewendet worden, dass man in der Entstehungszeit der Bahuvrihis nicht von einem Gegensatz zwischen Substantiv und Adjektiv reden kann und dass es folglich auch keine derartige Hypostasierung gegeben haben kann (vgl. jedoch Brugmann, Gr. II 1, 73). Weit wichtiger ist der Einwand Petersens 256, dass der Begriff der Hypostase eigentlich nur die jüngeren adjektivischen Exozentrika, nicht aber die älteren substantivischen erklären kann. Damit ist nur ein Teil der hierhergehörigen Komposita durch Hypostase zu erklären, d. h. Fälle wie *ἐπιχθόνιοι* mit io-Formans (vgl. Petersen 285).

Petersen sucht den ganzen Vorgang durch das Prinzip der Namengebung zu erklären und führt seine Auffassung in Zusammenfassung S. 272 folgendermassen vor: »So können wir das Ergebnis bisher dahin zusammenfassen, dass die ganze Kategorie der substantivischen Exozentrika dadurch entstanden ist, dass Wortgruppen von irgend einer Beschaffenheit, welche nur die eine gemeinschaftliche Charakteristik haben, dass sie dominierende, die Aufmerksamkeit auf sich ziehende Merkmale eines Wesens oder Dinges bezeichnen, ohne Weiteres als Namen dieser Wesen oder Dinge gebraucht wurden und zwar ganz auf dieselbe Art und Weise, wie einzelne Wörter in der Namengebung benutzt werden.«

Damit ist, wie Petersen bemerkt, im Grunde genommen keine Metapher für alle diese Übertragungen anzunehmen.[1] Die Auffassung von Petersen geht darauf hin, dass in dem ältesten Bestand der Exozentrika der neue Gegenstand mit dem alten identifiziert wird. Eine Annahme solcher Identifizierung ist m. E. jedoch in einigen Fällen unmöglich, so z. B. bei *ἀργιρότοξος* (Apollo) (von Petersen

[1] Vgl. auch Jacobi 84.

Digitized by Google

268 angeführt), wo es mir schwierig scheinen will, den Bogen mit Apollo zu identifizieren, und ähnlich in allen Fällen, in denen das Hinterglied ein äusseres Besitzstück dessen bezeichnet, wovon das Kompositum ausgesagt wird (vgl. Wackernagel II 1, 289). Es ist m. E. besser, in dem Typus *ἀργυρότοξος*, der in der Zeit des Kasus indefinitus entstanden ist, mit Neckel, I. F. 19, 251 eine selbständige Äusserung zu erblicken. Das Kompositum wäre demnach etwa: »(von) Silber (ist) der Bogen» aufzulösen. Auch Petersen gibt S. 273 Entstehung in diesem Sinne für einige Typen zu. Dass die Eigennamen eine bedeutende Gruppe innerhalb der Exozentrika ausmachen, kann keineswegs bezweifelt werden. Dass jedoch, wie Petersen behaupten will, auch die Epitheta ornantia in der Gruppe der substantivischen sowie die adjektivischen Bildungen so entstanden wären, scheint mir unwahrscheinlich. Es ist demnach neben der an sich in einigen Fällen möglichen Entstehungsweise, die in einigen Namen vorkommt und im Sinne Petersens aufzufassen ist (ob man von Metonymie spricht oder nicht)[1], die zweite aus selbständigen Äusserungen (man mag sie mit Jacobi als bezügliche Nebensätze betrachten oder nicht) anzuerkennen.[2]

Die Erscheinungen, die von mir in dem Zusammenhang mit der Ausbildung eines in ausgiebigem Gebrauch verwendeten Verbums des »Habens» behandelt sind, sowie die damit verbundene Entstehung des absoluten Akkusativs bedeuten ein Vorhandensein eines Possessivbegriffes im weitesten Sinne des Wortes. Nach Jacobi sind die meisten Bahuvrihikomposita mit dem Begriff des »Habens» aufzulösen. Bemerkenswert ist auch, dass nach Whitney § 1294 a das Vorherrschen der possessiven Bedeutung eine Eigentümlichkeit ist, die im Altindischen in der älteren Sprache noch nicht voll ausgebildet ist. Hierin möchte ich auf indischem Gebiet eine Parallele zu der Ausbildung eines reichen Gebrauches des Verbums »haben» in den westeuropäischen Sprachen erblicken. Es waren diese Komposita das Mittel, wodurch

[1] Dies ergänzt Jacobis Auffassung, der diese Entstehungsmöglichkeit verwirft.

[2] Diese Zweiteilung schon bei Wackernagel II 1, 288.

Digitized by Google

die Sprache eine äussere Form schuf, um einer ähnlichen Anschauung, die in den Haben-Erscheinungen zu Tage tritt, den der inneren Sprachform entsprechenden Ausdruck zu geben.

Gegen den Possessivbegriff in den Bahuvrihis hat sich besonders Petersen gewendet. Seine Ableitung aus der Namengebung allein schliesst ja diesen Begriff schon von vornherein aus. Für uns ist dieser Begriff jedoch unleugbar in den meisten Bahuvrihis da. Wichtig ist es auch, dass dem lateinischen Sprachgefühl bei dem Akkusativ der Beziehung eine ähnliche Art der Auflösung vorgeschwebt hat. Dies wird ersichtlich aus der Bemerkung des Grammatikers Servius zu Verg. Aen. I 228: *Oculos suffusa nitentes:* »Nitidos oculos lacrimis perfusos habens».

Wenn wir für die Entstehung gewisser Typen der Bahuvrihis als Ausgangspunkt selbständige Äusserungen annehmen, bedeutet die Umwandlung derselben in ein Kompositum nichts anderes als eine syntaktische Einverleibung, was den Vorgängen bei der Entstehung des Akk. abs. aus ähnlichen Sätzen entspricht. Da der Ausgangspunkt der Bahuvrihis nicht von selbständigen Äusserungen abwich[1], bedeutet diese Umwandlung nichts anderes als ein Überwiegen der zentripetalen gegenüber den zentrifugalen Tendenzen des Satzes.[2] Ich erblicke also mit Neckel, I. F. 19, 252—3 die Bedingungen dieser Entwicklung darin, »dass man lernte immer grössere Gruppen von Sprachelementen als ein Ganzes zu empfinden. An die Stelle der successiven Entwicklung einer Vorstellungsmasse trat das simultane Erfassen.» Es ist schon bemerkt worden, dass die Bahuvrihikomposita — also mit Notwendigkeit auch der Ausgangspunkt derselben — in eine Periode der indogermanischen Sprache zurückgehen, in

[1] Vgl. Neckel, I. F. 19, 252.

[2] Es bedeutet daher in neueren Sprachperioden in einem Satze das Überwiegen der zentrifugalen Tendenz einen Rückfall in die Ausdrucksform der vorkompositionellen Zeit, wobei natürlich die jetzt gebrauchten Satzformen die in der früheren Periode gebrauchten nominalen ersetzen. So z. B. die Parenthesen der Edda; Neckel, I. F. 19, 252 führt an: *hitt kvað þa Sǫrli, svinna hafði hann hyggiu* (das sprach da Sǫrli, einen kräftigen Verstand hatte er).

Digitized by Google

der die endungslose Form, der Kasus indefinitus herrschte (vgl. S. 154). Die hier besprochene Umwandlung von satzartigen Äusserungen zum Kompositum steht m. E. im Zusammenhang mit der Ausbildung der von dem Kasus indefinitus verschiedenen fest geprägten Kasusformen. Es ist auch möglich, den wahrscheinlichen Hergang derselben zu ermitteln. Ursprünglich wurden in dieser Zeit, wie Jacobi 112 bemerkt,[1] im Indogermanischen wie in vielen anderen Sprachen Nominativ und Akkusativ nur durch die Stellung im Satze bezeichnet.[2] Hier wenden wir unsere Aufmerksamkeit nur dem Nom. zu. Mit der Funktion der Bestimmtheit hängt, wie Jacobi 112 mit Hinweis auf nichtindogermanische Sprachen gezeigt hat, die Ausbildung der Nom.-Endung -s des Indogermanischen zusammen. Dies im Gegensatz zur Unbestimmtheit, der keine solche Endung zukam, wobei es einleuchtend und für die Annahme Jacobis in vorzüglicher Weise beweisend ist, dass die fem. Stämme auf *-ā* und *-iā* (Skr. *ī*) im Nom. ohne -s erscheinen; bei diesen ist, weil sie in grosser Zahl Abstrakta sind, der Unterschied zwischen Bestimmtheit und Unbestimmtheit nicht angebracht, wodurch es verständlich wird, dass bei denselben das Nom.-s sich nicht festsetzen konnte.

Dass es schon in der frühesten Perioden hinweisende Wörter in der Sprache gab, liegt auf der Hand. Die deiktische Partikel *so* hat sich in vielen Sprachen zum bestimmten Artikel entwickelt.[3] Demnach scheint es überaus ansprechend zu sein, dass man in dem Nom. -s den Rest dieser deiktischen Partikel erblickt (Jacobi 112), der die Funktion zukam, das bestimmte Subjekt zu kennzeichnen. Wir

[1] Vgl. jetzt auch Hirt III, 39 und 44.

[2] Es ist natürlich ein Anachronismus, hier von Nom. und Akk. zu sprechen; es wäre logischer, etwa zu sagen: die syntaktische Beziehung, die in Sprachen mit ausgebildeter Flexion (hierher müssen selbstverständlich auch Sprachen wie das Englische gerechnet werden, in denen die Flexion des Nom. und Akk. in den meisten Fällen aufgegeben aber doch z. B. in der Pronominalflexion erhalten ist) als Subjekt und Objektverhältnis durch den Nom. und den Akk. ausgedrückt wird.

[3] Die ursprüngliche Bedeutung des *so* ist »hier», später »der» gewesen, vgl. Hirt III, 13.

Digitized by Google

haben uns also die Sache etwa so vorzustellen, dass in einer ursprachlichen, mit dem Kasus indefinitus gebildeten Satzfolge, die z. B. ins Griechische projiziert etwa folgendermassen aussehen würde: *'Απόλλο-ἀργυρό-τόξο-*, durch das Hinzutreten des hinweisenden *so* die in der satzartigen Äusserung *ἀργυρό-τόξο-* zu Tage tretende Gesamtvorstellung mit dem vorangehenden Begriff in Zusammenhang gesetzt wird. Also folgende Entwicklung: 1) Apollo, Silber (ist) (der) Bogen. Mit Hinzutreten des *so* > 2) Apollo *der* [Silber (ist) (der) Bogen][1], d. h. Apollo, dem die durch den Satz »Silber ist der Bogen» ausgedrückte Wahrnehmung zukommt. > 3) Apollo der Silberbogen = Apollo, der einen silbernen Bogen hat (mit unseren Ausdrucksmitteln gesagt). Dass die Entstehung eines exozentrischen Kompositums dieser Art keineswegs durch Identifizierung des Gegenstandes selbst (zu dessen Ausdruck ein esozentrisches Kompositum gebraucht werden müsste) mit einem Personenbegriff zustande gekommen ist, beweist mit aller Entschiedenheit, dass es niemals Apollo **ἀργυρότοξον* heisst. Vgl. Jacobi 84. Dass aber die Ableitung des Nom.-s für die Einverleibung, die in den Bahuvrihis geschehen ist, gut passt, bezeugt mir folgende Tatsache: diese Bildungen werden besonders als Namen und Epitheta ornantia gebraucht, wobei in einer Übersetzung z. B. ins Deutsche in den allermeisten Fällen der bestimmte Artikel[2] zur Verwendung kommen muss. Dies mag durch einige homerische Beispiele beleuchtet werden: *B* 383: *εὖ δὲ τις ἵπποισιν δεῖπνον δότω ὠκυπόδεσσιν* (es ist von ganz bestimmten Pferden die Rede: denen eines jeden). *B* 412: *Ζεῦ κύδ·στε μέγιστε, κελαινεφές, αἰθέρι ναίων* (der du so schwarzwolkig bist). *B* 437: *ἀλλ' ἄγε, κήρυκες μὲν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων*. *B* 442: *αὐτίκα κηρύκεσσι λιγυφθόγγοισι κέλευεν* (den Herolden, den laut-

[1] Ein esozentrisches Kompositum Silberbogen setzt unbedingt eine Äusserung voraus, wodurch erst konstatiert worden ist, dass der Bogen von Silber ist. Dies ist ein Beweis dafür, dass Bahuvrihis nicht aus den Tatpuruṣas entstanden sind.

[2] Oder statt dessen ein *dieser-* oder *jener-Deixis* ausdrückendes Wort.

Digitized by Google

rufenden; durch die Iterierung des Artikels kommt die Eigenart des Originals im Deutschen besser zum Ausdruck).

Der Artikel ist in der homerischen Sprache selten. Wichtig sind hier die Bemerkungen von Wackernagel, Vorl. II, 128: »Vielmehr wird gesagt werden müssen, dass der ererbten epischen Sprache zwar wenn streng gehandhabt der Artikel vermutlich ganz fehlte, dass aber die homerischen Dichter unter dem Einfluss der eigenen gesprochenen Sprache gelegentlich auf ihn verfielen — — also muss sein Fehlen bei Homer etwas besonders Altes sein; wir haben hier auch wieder einen Beweis dafür dass die Wurzeln der epischen Sprache in graueste Vorzei zurückreichen.» Die Bahuvrihis sind eine äusserst altertümliche Bildung der Sprache; so können wir gerade in denjenigen Wendungen, wo wir Bahuvrihis als Bestimmungen zu den Götter- und Personennamen oder sonst als Epitheta ornantia begegnen, mit Wendungen und Ausdrücken der uralten epischen Sprache rechnen.[1] Es scheint mir, dass an vielen Stellen die Bestimmtheit eben durch ein derartiges Kompositum ausgedrückt wird, was auch gut zu der hier vertretenen Auffassung von der Entstehung der Bahuvrihis passt. Ein sehr deutliches Beispiel haben wir *B* 610 ff.:

πολέες δ' ἐν νηὶ ἑκάστῃ
Ἀρκάδες ἄνδρες ἔβαινον ἐπιστάμενοι πολεμίζειν,
αὐτὸς γάρ σφιν δῶκεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
νῆας ἐυσσέλμους, περάειν ἐπὶ οἴνοπα πόντον,
Ἀτρεΐδης, ἐπεὶ οὔ σφι θαλάσσια ἔργα μεμήλει.

Es sind ganz bestimmte Schiffe gemeint, und eine Übersetzung mit unbestimmter Form von Schiffe wird dem Original nicht in vollem Masse gerecht.[2] Demgegenüber scheint ein Kompositum wie

[1] Zu den Ep. orn. bei Homer vgl. Meister, Die Homerische Kunstsprache 233—4.

[2] So Voss. Mit feinem Sprachgefühl dagegen Manninen in der finnischen. Übersetzung: *Laivat nuo lujalaidat* — jene gut gezimmerten Schiffe. Vielleicht wurde er dazu von einem ähnlichen Gebrauch der finnischen Bahuvrihis geleitet.

Digitized by Google

ἐπιχθόνιος, das später als die eigentlichen Bahuvrihis entstanden ist und, wie oben S. 156 bemerkt wurde, eine Erklärung durch Hypostase zulässt, unbestimmte Bedeutung zu haben, so z. B. B 553: *τω δ'οὔ πώ τις ὁμοῖος ἐπιχθόνιος γένετ' ἀνὴρ*. Weil Bahuvrihis oft am Ende des Hexameters stehen, scheint mir diese Erscheinung mit der Bestimmtheit ausdrückenden Kraft dieser Komposita zusammenzuhängen.[1] Die Steigerung bringt mit sich, dass zuletzt auf etwas besonders Auffälliges, Bekanntes usw. hingewiesen wird. So z.B.

Σ 45 *Δωρὶς καὶ Πανόπη καὶ ἀγακλειτὴ Γαλάτεια*
48 *Μαῖρα καὶ Ὠρείθυια ἐυπλόκαμος τ' Ἀμάθυια.*

Die Erscheinung steht im Zusammenhang mit den Gesetz der wachsenden Glieder (vgl. Behaghel, I. F. 25).

Hier mögen noch einige Umstände hervorgehoben werden, die für die von Jacobi und Neckel vertretene Ansicht, über den Ausgangspunkt der Bahuvrihis der ich mich oben angeschlossen habe, sehr ansprechend sind.

1) Wie Wackernagel II 1, 279 hervorhebt, entspricht in der Mehrzahl der Bahuvrihibildungen das Verhältnis der Glieder dem Kongruenzverhältnis selbständiger Nomina. Darin sind sie den absoluten Akkusativen ähnlich, in denen die Glieder sich zueinander wie Subjekt und Prädikat verhalten.

2) Auch die mit Privativpartikel gebildeten Bahuvrihis wie ai. *a-pád*, gr *ἄπους* = »fusslos» lassen sich mit dem satzartigen Ausgangspunkt verbinden; *a-* steht im Ablautsverhältnis mit der

[1] Die ganze Erscheinung bedarf bei Homer einer näheren Untersuchung, die ich baldigst in Angriff nehmen werde. In diesem Zusammenhang möchte ich auch auf die bei Hirt I, 126 notierte Stileigentümlichkeit der indogerm. Poesie hinweisen, die darin besteht, dass von mehreren verbundenen Eigennamen der letzte ein Beiwort erhält; zu den von Hirt aus dem Gr. angeführten Belege füge ich folgendes hinzu: B 496:

οἳ δ' Ὑρίην ἐνέμοντο καὶ Αὐλίδα πετρήεσσαν
Σχοινόν τε Σκῶλόν τε πολύκνημόν τ' Ἐτεωνόν
Θίσπειαν Γρηΐ̈ν τε καὶ εὐρύχορον Μυκαλησσόν.

Digitized by Google

Satznegation *ne*. Auch diese hat die Neigung, sich eng an häufig mit ihr gebrauchte Wörter anzuschliessen (Wackernagel, Vorl. II, 250), und wich mit der Zeit in allen Sprachen (Wackernagel, ibidem 252) vor den volleren Ausdrücken zurück. Demnach ist es m. E. am Platze, diese Privativkomposita auf negierte Kurzsätze mit dem Akzent auf dem Nomen[1] zurückzuführen, was die Schwundstufe der Negation gut erklären kann. Der Übertritt des Akzents auf die Partikel wie im Griechischen ist eine sekundäre Erscheinung und auch keineswegs eine alleinstehende in der Geschichte der idg. Ablautformen.

3) In späteren Sprachperioden kann sich ein Typus, der in einer weit zurückliegenden Zeit im Gebrauche gewesen ist, von neuem erzeugen (vgl. Brugmann, I. F. 18, 71 über den adhortativen Infinitiv in den modernen Sprachen); so z. B. die Parenthesen in der Edda, die, wie Neckel, I. F. 19, 252 bemerkt hat, dem Ausgangspunkt der Bahuvrihibildungen entsprechen. So kann anstatt eines Bahuvrihikompositums ein entsprechender Satz gebraucht werden, wie Jataka IV 421, wo ein solcher Satz in dem 3. Pada in einer Reihe von Bahuvrihikomposita eingeschoben ist. (Den Beleg vgl. S. 78.)

4) I. F. 23, 204 ff. hat Leskien auf eine in der russischen Volkssprache begegnende einleuchtende Parallele zu dem für die Entstehung der Bahuvrihis angenommenen Ausgangspunkt hingewiesen. Ich entnehme einige Beispiele: *carica zołotyja kudri* = Kaiserin goldene Locken = goldlockig. Dass diese Ausdrücke keine Komposita im gewöhnlichen Sinne des Wortes sind, wird daraus ersichtlich, dass die beiden Elemente, Adjektiv und Substantiv, flektiert werden; sie werden jedoch, wie Leskien 204 bemerkt, als eine Art Komposita empfunden. Eine derartige Konstruktion steht gewöhnlich nach dem Hauptwort; dies ist wohl die ursprüngliche Stellung, und sie entspricht einem lose angefügten Nominalsatz gut. Es kommt jedoch auch Voranstellung dieser syntaktischen Gruppen vor, z. B. *krasnaja*

[1] Etwa wie man im Deutschen bei Beschreibung z. B. eines Torso ausrufen könnte: *kein Fúss, kein Árm, keine Hánd!*

Digitized by Google

krasa čornaja kosa caŕ-děvica = *rote* Farbe schwarzes Haar Kaiserjungfrau, d. h. die Kaiserjungfrau Rotgesicht, Schwarzhaar. Zwar können auch sonst Appositionen dem Subst., das durch sie näher bestimmt wird (Brugmann, I. F. 27, 145 mit Hinweis auf Delbrück, Grundriss 5, 198), vorangehen, es scheint jedoch durch die Voranstellung die Beziehung zum Subst. eine nähere und festere zu werden, wie ja ein vorangestellter Nominativ oder Akk. absol. dem Satzganzen straffer einverleibt ist als ein lose angefügter. Einem mit Präpositionalausdruck gebildeten Akk. absol. der westlichen Sprachen entspricht z. B. *ja by rodiła jemu deśat' synovej po kolěna nogi v zołote, po łokti ruki v serebrě* = »ich würde ihm gebären neun Söhne bis zu den Knien die Beine in Gold bis zu den Ellenbogen die Arme in Silber.» Dieser Nominalsatztypus, der mit dem für den Akk. absol. angenommenen Ausgangspunkt zusammenfällt, hat im Russischen eine straffe Einverleibung, die durch die Umwandlung in ein regelrechtes Bahuvrihi oder in einen Akk. absol. zu Tage getreten wäre, nicht erfahren. Das Nichtvorhandensein eines Akk. absol. in den slavischen Sprachen habe ich oben zu erklären versucht. In der hier besprochenen Bildung des Russischen hat man es wahrscheinlich mit dem Überleben des uralten Typus zu tun: haben ja doch die slavischen Sprachen in manchem das Altertümliche gut bewahrt (vgl. z. B. Hirt I, 74 f.). Dass sich dieser Typus erhalten hat und nicht in ein Kompositum im engeren Sinne übergegangen ist, wird noch besser verständlich, wenn man bedenkt, dass der Nominalsatz im Russischen in weiter Entfaltung des Gebrauches vorhanden ist.

Ich habe in den Bahuvrihikomposita und dem Akk. absolutus semantisch gleichwertige Bildungen gesehen, die von demselben Ausgangspunkt her erklärt werden können.

Eine ins Auge fallende Eigentümlichkeit dieser zwei Bildungskategorien ist auch die, die darin besteht, dass das -to-Partizipium in beiden eine bedeutende Rolle spielt.[1] Oft bezeichnet das Hinter-

[1] Vgl. Wackernagel II 1, 276 (mit Hinweis auf Panini 2, 2, 36.)

Digitized by Google

glied des Bahuvrihi einen Körperteil (Wackernagel II 1, 279) was dem absoluten Akk. moderner Sprachen nahekommt (die ja in den weitaus meisten Fällen etwas nahe mit dem Träger der Handlung Verbundenes bezeichnen.) Ich habe unter den Akk. absol. der modernen Sprachen zwei Haupttypen unterschieden, den Typus *dies gesagt* von einer zur Zeit der Haupthandlung nicht mehr dauernden Tätigkeit und den Typus *die Augen beträni*, der etwas zur Zeit der Handlung Fortdauerndes bezeichnet. Ein ai. Bahuvrihikompositum kann beiden entsprechen. In dem ersten Typus reicht natürlich der »Besitz der Handlung» in die Gegenwart hinein, z. B. ai. *prayata-dakšiṇa* = der Opferlohn dargebracht hat. Die Verhältnisse sind den bei der Besprechung des habere-Perfektums erwähnten ähnlich, doch so, dass m. E. in den Bahuvrihikomposita das Zuständliche, in dem Akk. absol. das Dynamische überwiegt. Das Fortdauern der durch das -to-Partizip ausgedrückten Handlung ist gut ersichtlich in einem Beispiele wie ai. *gatāyus* »mit entwichenem Leben»; dem zweiten Typus entsprechen die zahlreichen Bahuvrihis, die Präpositionalausdrücken in den absol. Akk. entsprechen, so z. B. *vajra-bāhu* »der den Donnerkeil im Arme hat». Bei den indischen Bahuvrihis, die mit -ta gebildet sind, wird meist der im Vorderglied gegebene Verbalbegriff als vom Kompositionsbegriff am Hintergliedsbegriff vollzogen gedacht (Wackernagel II 1, 276); dies stimmt gut überein mit den Verhältnissen bei den Akk. absol. des ersten Typus (besonders kommt hier eine grosse Menge der lateinischen Belege in Betracht). Wie nicht alle lat. Akk. absol. in dem Subjektsbegriff der durch das Partizipium ausgedrückten Handlung den Träger der Haupthandlung haben, gibt es auch in den mit -ta-Partizipien gebildeten Bahuvrihis Verbindungen, wo der Verbalbegriff von einem Anderen am Begriffe des Hinterglieds vollzogen ist. So kann nach Wackernagel II 1, 276 *rātá-havya* nicht bloss denjenigen bezeichnen, der Opfergaben dargebracht hat, sondern auch den, dem von Anderen gespendete Opfergaben zukommen; *níhita-bhāga* »dessen Anteil man zurückgelegt hat». Die Vielseitigkeit des Gebrauchs sowohl in den Bahuvrihis wie in den absoluten Akkusativen ist in

Digitized by Google

der Natur des -to-Partizipiums begründet. Von Anfang an nur das Anhaften einer Verbalhandlung oder deren Wirkungen an einem Nominalbegriff ausdrückend, konnte diese Nominalform des Verbums sich schmiegsam verschiedenen Beziehungen anpassen. Die Vielseitigkeit des weiten Gebrauches erklärt sich auch gut, wenn man für die hier in Frage kommenden zwei Bildungsgruppen des Akk. absol. und der Bahuvrihis einen Ausgangspunkt in dem Nominalsatz annimmt, wo das to-Partizip eine grosse Verwendung erhalten konnte. Obwohl die hier angenommenen Nominalsätze ihrer Bildung nach recht einfache Gebilde sind, können sie doch recht mannigfaltigen Beziehungsverhältnissen Ausdruck geben.

Der gewöhnliche Stellungstypus in den Bahuvrihibildungen ist Anfangsstellung des prädikativen Teils. Doch kommen eine Menge Bildungen vor, in denen ein umgekehrtes Verhältnis herrscht. So *yamá-šreṣṭha-* »den Yama als ersten habend», *índra-šatru-* »den Indra zum Feind habend». Man kann in den beiden Stellungstypen die Fortsetzungen ursprachlicher Nominalsätze mit verschiedener Wortstellung erblicken; in dem einen Typus haben wir Sätze des Stellungstypus S.-P., in dem anderen der Art P.-S., wobei etwaige Bedeutungsverschiedenheiten, wie Ausruf- und Aussagesatz im Spiele sein können. Dabei hindert m. E. nichts, die exozentrischen Komposita mit Voranstellung des prädikativen Gliedes aus Sätzen mit der die Stellung P.-S. bedingenden Affektbetonung abzuleiten. Die zugrundeliegenden Sätze, als Ausdruck des Staunens, der Bewunderung usw. dienend, sind als eine Zwischenform des Aussage- und Ausrufungssatzes anzusehen, wo sich der prädikative Teil vermöge seines affektreicheren Inhalts nach vorne drängt.[1] So unterscheidet sich das von Neckel I. F. 19, 250 angeführte *grīvabaddhá* »mit gebundenem Hals» nur durch die Stellung der Glieder von der bei den -to-Partizipien üblichen Bildungsweise der Bahuvrihis. Ähnlich ist das grie-

[1] Ich glaube, man kann auch in einer Periode mit noch nicht ausgebildetem reichen Kasussystem von gewissen Freiheiten in der Wortstellung reden, denn zu dieser kommen noch die Betonung und die Modulation als semantische Mittel hinzu, um die Beziehungen der Wörter zum Ausdruck zu bringen.

Digitized by Google

chische *ὀνομάκλυτος*.[1] Die hier besprochenen Fälle sind derart, dass das adjektivische Englied dem Sinne nach ebensogut auf den Begriffsinhalt des Vorderglieds als auf den Kompositionsbegriff bezogen werden kann (so Neckel, I. F. 19, 253). Die Konstruktion *ἀπὸ κοινοῦ* und die Verbindung eines Verbum mit zwei Akkusativen (Hom. *Π* 511: *ἕλκος ὅ μιν βάλε*) sind andere Belege dafür, dass es eine (altertümliche) Eigenschaft der indogerm. Sprachen gewesen ist, dass ein Zustand oder Vorgang auf zwei sprachlich nicht differenzierte Substanzvorstellungen bezogen wird. In dem Typus *grīva-baddhá* gibt die Auflösung ein doppeltes Subjekt der Ursprache (Neckel: Mann, Hals gebunden, wurde hingeführt). Dabei kann sich natürlich das eine Subjekt zum Mittelpunkt der Aussage erheben, womit das Nebensubjekt (hier *grīva*) zu einer untergeordneten Stellung herabsinkt. Dabei kommt es einem Akk. der Beziehung gleich, obwohl dieses Verhältnis bei der Stammform als Vorderglied keineswegs formell ausgedrückt wird. Das Altnordische hat eine Gruppe von Adjektivkomposita, deren erstes Glied einen Körperteil bezeichnet, so z. B. *beinstórr*, *fingrmiór*, *fótbrotinn* (auch im Neuschw. in gehobenem Stil, z. B. *fötmskön; höftsmal* (Heidenstam). Ganz logisch betrachtet gibt das Adjektivum eine Eigenschaft des Körperteils an, die nur diesem, nicht der Person zukommt. Psychologisch betrachtet stellt sich die Sache etwas anders dar. Es muss ein Hin- und Herschillern der Beziehung angenommen werden; in einem Fall wie aisl. *háleggr* kommt der Begriff der Länge auf irgendeine Weise auch dem Ganzen zu.

Ein gemeinsamer Zug der Bahuvrihis und des Akk. absol. besteht darin, dass ein Bahuvrihikompositum auch eine zeitweilige Eigenschaft des Personenbegriffs bezeichnen kann.[2] So *uttāná-hasta* = die Hand ausgestreckt habend.

Wenn man die in diesem Kapitel behandelten zwei Bildungskatego-

[1] Vgl. Neckel, I. F. 19, 253.

[2] Dies fällt m. E. schwer ins Gewicht gegen die Ableitung der Bahuvrihis nur aus Namen, wogegen durch Ableitung aus selbständigen Äusserungen alles klar wird.

Digitized by Google

rien als von demselben Ausgangspunkt ausgegangene und als gleichwertige Bildungen betrachtet, leuchtet auch ein, dass die indogermanischen Sprachen im allgemeinen nicht beide zugleich in weiterem Gebrauche haben. Von den zwei Erscheinungen ist dem Bahuvrihi das höchste Alter zuzuschreiben, jedenfalls sind die Akk. absol. Bildungen, die wir in der glücklichen Lage sind (im Griech. und Lat) in ihrer Entstehung historisch genau verfolgen zu können, und von denen gesagt werden kann, dass sie eine relativ späte Entwicklungsform der Sprache darstellen. Das Bahuvrihi hat im Altindischen seine weiteste Verbreitung erhalten. Hier treffen wir auch den Akk. absolutus gar nicht an. Im Griechischen sind die Bahuvrihikomposita als uralter Bestandteil der epischen Sprache zahlreich, ihre Verwendung kann sich jedoch nicht mit dem altindischen Gebrauch messen. Demgegenüber macht sich später ein Akk. absolutus geltend, der auch im Neugriechischen vorkommt. Im Latein spielen die Bahuvrihikomposita eine sehr geringe Rolle. Die entsprechenden Beziehungen werden durch Genet. und Abl. qual. ausgedrückt Hier haben wir aber seit alter Zeit den Ablativus absolutus.[1] Später entsteht der Akk. absolutus. Dem Bedürfnis, der nicht mehr lebendigen Kategorie der Bahuvrihis einen neuen gleichwertigen Ausdruck zu geben, dient der Akk. absol., der im Latein in manchem natürlich leicht unter den Bann des schon vorhandenen Abl. absolut. geriet. In den romanischen Sprachen lebt der lateinische Akk. absol. in weiterem Umfange des Gebrauchs fort. In den germanischen Sprachen ist Bahuvrihi im Gotischen noch häufig. Bemerkenswert ist, dass ein Akk. absol. in einem irgendwie beachtenswerten Umfange hier nicht vorhanden ist. Im Neuhochdeutschen sowie im Neuenglischen und in den nordischen Sprachen sind die adjektivischen Exozentrika ausgestorben

[1] Es wäre nicht unmöglich, in diesem mit Wundt II, 372 ein Hereinragen der attributiven Satzform in die prädikative zu erblicken, wobei der Abl. absol. (sowie der Genet. absol. des Griechischen, der Dat. absol. des Gotischen, der Lok. absol. des Sanskrit) entschieden eine kasuelle Ausdrucksweise ist, der der in den neueren Sprachen vorhandene Typus der Präp. 'mit' entspricht.

Digitized by Google

(vgl. Petersen, I. F. 34, 277). Es werden an deren Stelle Bildungen mit -ko-Formans[1] anstelle des noch im Gotischen vorhandenen Typus *hrainja-haírts* gebraucht. Ich kann es nicht als einen Zufall bezeichnen, dass die Ausbildung des absol. Akk. damit Hand in Hand geht — im Englischen (schon älter), im Deutschen und im Nordischen, wobei der romanische Einfluss die Entwicklung nur unterstützt hat, ohne jedoch ihre tieferliegende Grundlage zu sein.

[1] Das von altersher wie das indogermanische -io-Formans die Adjektivierung der Exozentrika ausdrücken konnte, wie es z. B. in dem griechischen Typus ἐπιχθόνιοι der Fall ist.

Digitized by Google

Zehntes Kapitel.

Einige Bemerkungen zum finnischen Nom. absol.

Oben habe ich im Zusammenhang mit den absol. Akkusativen der westeuropäischen Sprachen auf einen finnischen Nom. absol. hingewiesen, der ganz ähnliche Beziehungen auszudrücken imstande ist.

Ein Vergleich mit dem Finnischen ist insofern interessant, als die Konstruktion in dieser Sprache ganz volkstümlich ist.[1] In den meisten Fällen ist der Gebrauch auf solche Ausdrücke beschränkt, in denen der absolute Kasus etwas nahe mit dem Träger der Handlung Verbundenes bezeichnet (vgl. Flinck 215). In Suomi II, 18, 1 ff. ist von Petersen ein reichhaltiges Material gesammelt worden. Hier mögen nur einige typische Belege angeführt werden.

Ein Part. Prät. verbunden mit einem Präpositionalausdruck (vgl. I, S. 96) kommt Kalevala 7, 119 vor: *itki — sata haavoa sivulla, tuhat tuulen pieksemätä, partaki pahoin kulunut* = er weinte, hundert Wunden in seiner Seite, tausend von dem Winde wunde Stellen, auch der Bart schlecht hergerichtet. Mit Adjektiv (vgl. S. 100): Kanteletar III, 14, 41: *alla ikkunan asuvi, käessä verinen veitsi, tupetonna tuima rauta* = er war unter dem Fenster, ein blutiges Messer in der Hand, das scharfe Eisen ohne Scheide, wo die Adjektivform *tupetonna* durch die Essivform deutlich als Prädikativ gekennzeichnet ist. Aus der Umgangsprache könnte angeführt werden: *he seisoi-*

[1] Ein entsprechender Ausdruck kommt auch in Estnischen vor.

Digitized by Google

vat silmät pyöreinä = sie standen da, die Augen rund. Mit dem Adj. *voll* (vgl. S. 100): Arvoituksia: 882: *mies metsään menee seipäitä selkä täynnä* = ein Mann geht in den Wald, sein Rücken voller Stöcke. Mit Part. Präs. habe ich unter den von Petersen verzeichneten Belegen keinen Fall gefunden; ein entsprechender Ausdruck wäre jedoch keine Unmöglichkeit, etwa: *silmät säkenöivinä hän astui huoneeseen* = die Augen funkelnd, trat er herein. Mit einem Adverb. (vgl. S. 102): Arv. 883: *mies metsään menee, selkä edessä, maha takana* = ein Mann geht in den Wald, der Rücken vorne, der Bauch hinten. Dem S. 102 angeführten *die Augen zu* könnte im Finnischen ein *silmät kiinni* entsprechen. Sehr häufig sind Fälle mit Präpositionalausdruck (vgl. S. 102), z.B. Arv. 2110: *halli haukkuu kaiken yötä, valkea orava suussa* = der Hund bellt die ganze Nacht, ein weisser Eichhorn im Maul. Auch der Typus *Hand in Hand* (vgl. S. 105) hat in einem finnischen *käsi kädessä* seine Entsprechung.

Beachtenswert ist, dass der Typus *dies gesagt* im finnischen Nom. absol. kein Gegenstück hat (vgl. auch Flinck 215).

Der finnische Nom. absol. steht in den weitaus meisten Fällen nach dem Hauptverbum[1] und lässt sich sehr leicht von einem Nominalsatz ableiten. Oft ist es schwierig festzustellen, ob man einen Nominalsatz annerkennen oder einen absoluten Nominativ annehmen soll. Sehr deutlich ist der nominalsatzartige Ursprung z.B. in folgendem Fall: Sananlaskuja 1878: *Hämäläinen etsi akkaansa, akka vieressä* = der Tawaste suchte sein Weib, das Weib nebenbei.

Der Gebrauch des Finnischen lässt sich gut mit den bei Leskien I.F. 23 (vgl. oben S. 163) angeführten russischen Beispielen vergleichen. Auch für die oben angenommene Grundlage der Bahuvrihikomposita erblicke ich in einigen finnischen Beispielen eine beachtenswerte Stütze. Es gibt nämlich einige Fälle, in denen die Konstruktion, die in der Form ganz mit dem Nominalsatze oder dem Nom. absol.

[1] Ein Beleg mit Stellung vor dem Verbum ist z. B. Sn 1559 *hattu päässä herrat käyvät, kuningas kypärä päässä* = der Hut auf dem Haupte, (so) gehen die Herren, der König (geht), der Helm auf dem Haupte.

Digitized by Google

zusammenfällt, einem Bahuvrihikompositum [1] nahekommt So z. B. Kalevala 10,379:

aura tungeikse tulesta
terä kulta kuumoksesta,
terä kulta, vaski varsi
hopeata ponnen päässä

= der Pflug kam aus dem Feuer, der [Spitze—Gold] (= der mit einer Goldspitze versehene Pflug) aus der Hitze, Gold die Spitze, Erz der Schaft, Silber an der Spitze des Pfluges. Die Wortgruppe *vaski varsi* könnte aber im Finnischen auch ein Bahuvrihikompositum sein (*vaskivarsi* = Goldschaft). Auch für den oben S. 167 besprochenen Typus *grīvabaddha* bietet das Finnische eine gute Parallele in Kalevala 46,479 *metsän neiti — muoto kaunis — läksi tietä neuvomahan* = die Jungfrau des Waldes, — die Gestalt schön — machte sich auf, um den Weg zu zeigen. Zu einem Wort vereinigt *muotokaunis*, entspricht der Ausdruck genau z.B. einem schwedischen *formskön* (in unserem Beispiel kann von Übersetzungsentlehnung natürlich nicht die Rede sein).

Wie Nyberg, zur Entstehung der Bahuvrihikomposita (in Festschrift für Per Persson, Upsala 1922) gezeig hat, können auch die Verhältnisse im Semitischen herangezozen werden, um eine Erklärung der Bahuvrihis im Sinne Jacobis zu stützen.

[1] Das Bahuvrihi ist eine auch dem Finnischen zukommende Kategorie z. B. *kultakutri* = goldlockig (eig. Gold die Locke.)

Digitized by Google

INDICES

I. Stellenindex.

(nur wichtigere Stellen).

Latein.

Acta synhod. Romae 445, 13 .. 24
Caesar, Gall. I, 40 41
Cassiodorus 288, 24 25
CIL. VI 2086..... 57
2938..... 4
3081:..... 2
3076..... 12
3722 A..... 3
13830 C 12
VIII 132 6
2185..... 10
4551..... 5
4372..... 10
7517..... 5
8924..... 7
23833 6
XIII 1978..... 11
CSEL. 35, 672, 16 19
Cyprianus, Heptateuch 972 17
Diehl 615 78
1354 A..... 19
2138 B..... 4
2471 A..... 11
Engström CLE. 358, 7 80
Ennodius 176, 36 18
189, 42 18
Gregorius Tur. II 64, 21 74
III 117, 16 43
IV 158, 6 76
V 190, 19 91
V 232, 20 37
VI 275, 19 37
M.B.A. 843, 24 . 94
Hilarius, Genesis 94..... 19
Jordanes, Rom. 32, 34 94
Get. 67, 17 26
119, 3 139
127, 13 38
134, 8 138
Leges XII tab. I, 6 81
Lucifer Calar. de non parc. 5 ... 16
22 ... 16
de s. Athan II, 32 15
Mulomedicina Chir. 61, 6 21
137, 20 21
Pass. Barth. 6 19
Peregrinatio Aeth 5, 11 19
Plautus Meu. 57 73
Propertius I, 1, 7 134
Quintilianus VIII, 22 42
Venantius Fortunatus VI, 5 91
V.M. II 385 91
Appendix I. 63 36
Verg. Aen. I 228 158
Victor Vitensis I 20 17
I 25 76
II 6 80
II 32 17
III 4 17
Vitae Patrum 5, 14, 18 75
Vitruvius 6, 1, 9 139

Griechisch.

Herodotos IV, 71, 5 120
Homeros B 382 160
412 160
442 160
553 162
610 161
Σ 45 162
48 162
Schwyzer, Exempla 654 121
Vit. Porph. 26, 12 121

Digitized by Google

Indisch.

Jataka IV, 442, 1 78
Pancatantra I, 10 151
Śatapatha-Brahmana 8, 7, 1, 11 45

Germanisch.

Dalin, Argus 117
Erikskrönikan 2592 115
Gu˙runarkvi˙a II, 16 79
Heidenstam, Nya Dikter 88 .. 140
Olaus Petri, En nyttig underwisning 137 116
Rigsþula 15 144
28—29 114
Stjernhielm, Hercules..... 117
Bröllopsbeswärs Ihugkommelse 117
Þrymskviða 16 113

II. Sachindex.

Ablativus absolutus
Einwirkung auf den Akk. absol. im Lat. 141
Entstehung 35
formelhafter als Akk. absol. .. 35
Nomen als Subj. des Part. .. 83
Obj. 41, 63
ohne Subj. 36
und Akk. absol. nebeneinander 8, 25, 33, 71 f.
vorangestellt, bei Caesar 41
Ablenkung der Aufmerksamkeit 75
Absolute Konstruktion
des Rom. 86, 87
füllt einen ganzen Vers aus .. 98
im Deutschen von dem griech. Original unabhängig 100, 105
im Slav. und Arischen 127
pro Part. conj. .... 37, 42, 48 ff.
vorangestellt 39
Abstrakt, Tendenz zum 148
Adjektiv 10, 100, 105
Adjektiv, possessives 129
Adverb 102, 153
Affekt 78, 126
Afrika 5, 13, 14
Akkusativ
allg. Bedeutung 127
als Universalkasus 59
bei *esse* 23
bei Passivum 22
der Beziehung 122, 158
in Zeitbestimmungen 19
pendens 16
pro Abl. 56
pro Nom. 73, 128
Akkusativus absolutus
aus der Übergangszeit zwischen Lat. und Rom 88
des Rom auf dem lat. Akk. absol. beruhend 89
einer präd. Best. koordiniert . 33
Erklärung ..... 136 ff.
geläufig im Spätl. 88
im Afranz. 53
im Gotischen keine produktive Bildung 132
im Neugr. 122
in direkter Rede 24
nicht im Slav. 127, 165
ohne Subjekt 37
pro Genet. absol. im Griech .. 121
zwei Typen im Griech 120
Allgemeinsprachliches 4, 23, 83, 124
Altdeutsch 111
Altenglisch 112
Altisländisch 113
Altschwedisch 115
Amreditakomposita 110
Anakoluth 16, 21, 24, 66
Analytische Sprachen 49
Anschauungskasus, aufgegeben . 148
ἀπὸ κοινοῦ 154, 167
Apposition 77, 164
Artikel 159, 160, 161
-as, -es wechselnd im Nom. Pl. 27
Attraktion 4
Attribut, adverbiales 141
psychologisches .. 33, 94, 105, 137
Bahuvrihi ..... 151 ff.
am Ende des Verses 162
in den germ. Sprachen 153
im Gotischen recht häufig .. 168
Stellung der glieder 166

Digitized by Google

und Akk. absol. dasselbe ausdrückend 151, 164
uralte Bildungskategorie 153
Bahuvrihifolge mit zwischengeschobener Parenthese 78
Bequemlichkeitsdrang 78
Besitz der Handlung 165
Bestimmtheit 159
Bonnets Erklärung des Akk. absol. 58
Centum- und Satem-Sprachen 146 f.
Chinesisch 149
Dativus absolutus 96
Distributive Ausdrücke im Lat. 110, 144
Dualis 149
Einfluss, finnischer 147
franz. 143
griechischer 84
lateinischer 87, 116, 117
Einheit, sprachliche der Kulturvölcker Westeuropas 145, 150
Einverleibung 126, 158
Englisch 83, 112
Entlehnung auf synt. Gebiet .. 144
Epitheta ornantia 153, 157, 161
Esozentrika 160
Exozentrika, Entstehung .. 154, 160
adjektivische in den neueren Sprachen ausgestorben 168
Finnisch 5, 23, 127, 133, 144
Flexion 73, 82, 147, 154
Gefühlssatz 103
Gerundium 90, 91
Gesetz der waschenden Glieder 162
Gotisch 132
Griechisch ..... 64, 120 f.
Havers Erklärung des absol. Akk. 64ff.
Horns Erklärung ..... 62 f.
Hypostase 156
Ich-Stil mit Wir-Stil abwechselnd 77
Inschriften ..... 1 ff. 121
Zeitbestimmung 3, 6, 7, 8, 12
Innere Sprachform 158
Interesseverschiebung 75
Intransitivum 101, 138
-io- Formans 156
Jacobis Erklärung der Bahuvrihis 155
Kasus, die vier grammatischen 146
indefinitus 159
Kasusflexion, Aufgeben 49
Keltisch 149
Komposita, deren Entsprechung in der russ. Volkssprache 163
Kontamination 76
Kopula 129, 155
Kultursprachen 148
Körperteile 165
Latein, gallisches 5, 11, 27
spanisches 128
Lockerung des Satzes 78, 98, 103, 126
-m, auslautend ..... 3, 53 f
Mischkonstruktion .. 2, 6, 61 f. 66 f.
Namen 152
Nebensätze, ursprachliche 154
Neuerzeugung primitiver Typen 163
Neugriechisch und Romanisch 92, 145
Neuindische Dialekte 148
Neuschwedisch 116
Neutra ..... 18, 20, 64 f.
Nomen agentis ..... 6 f.
Nominalsatz 78, 94, 123, 136, 154
akkusativisch 113, 125
in Schilderungen 79, 113
im Slav. und Arischen 127
Vorstufe der Exozentrika 152
Wortstellung 166
Nominativ 126
als Kasus rectus 72, 8
in der Apposition 77
isoliert-emphatischer 66, 73
pro Akk. 83
-Akk. bei Neutra als Universalobliquus 69
Nominativus absolutus 5, 17, 19, 51, 72 f.
dem Satzganzen gegenüber selbständig 124
Entstehung ..... 80 f.
im Altlatein 81
vorangestellt 74
Vorläufer der romanischen Gerundialkonstruktion 91
Pāli 7, 78, 113
Parenthese 78, 163

Digitized by Google

Partizip
konjunktes ..... 23, 44 f.
lockernde Kraft 45
pro Verbum finitum 82
Perf. Akt. fehlt im Lat. .. 32, 48
Perf. Pass. im Abl. absol. 30
— Akk. absol. 90
— mit akt. Bed. 31
Präs. 26, 43, 50
— die Verbalhandlung hervorhebend 77
im Akk. absol. ..... 6, 29 f.
im Nom. » 74, 81
in absol. Konstr. der neueren Spr. 101
Griech. 65
Singularform, die häufigste .. 90
Partizipialkonjunktion 38, 121
Partizipialkonstruktion einem Bedingungssatze entspr. 106
Periphrastische Bildungen 7, 49, 82, 130, 131, 133 f
Possessivbegriff der Exozentrika ..... 154—157
Pronomen 40, 136
refl. die Akkusativform der absol. Konstr. zeigend 102
Privativpartikel 162
Prädikat des Nominalsatzes 125
Prädikativ im Akk. auf. Nom. bezogen 23
Präpositionsausdruck 8, 49, 85 f. 93 f. 141
als Attribut 93, 142
Psychische Einstellung, gleichartige 150
Rezeptsprache 21, 24
Satzbrechung 51, 73
Satznegation *ne* 163
»Sein», zwiefache Bedeutung .. 154
Semitisch 149
Sprachmischung 149
Soldatensprache 3
Steigerung 162
Subjekt
als Kraftmittelpunkt des Satzes 136
der absol. Konstr. zum Teil mit dem Subj. des Satzes identisch 76
psychologisches 72
vorangestellt 76
Sukzessiver charakter des Satzes 39, 50, 72
Synthetische Sprachen 49
-to Partizip 99, 125, 164, 165
Transitivum 138
Übergang Akt.-Pass. 15
» Pass.-Akt. 76
Unlogische Konstruktion 140
Unterordnung, psychologische .. 126
Unterschiede zwischen Abl. und Akk. absol. 29, 32, 35
Verschiebung der synt. Gliederung 132
Verwandschaft, elementare 24, 145
Volkssprache 50, 134, 163
Westeuropäische Sprachen .. 49, 145
Wölfflins Erklärung des Akk. abs. 53 f.
Wortstellung 11, 31 f. 72 f. 97, 103, 124
Wortverdoppelung 109
Zeitbestimmung, durative 19
Zentrifugale Tendenzen im Satze 126
Zentripetale 127, 158
Zweifelhafte Fälle 24
Östliche idg. Sprachen 151

III. Namenindex.

Adams 36
Alexandroff 152
Armini 11
Behaghel 162
Bonnet 44
Brugmann 120
Cassiodorus 25
Diez 88
Diocletianus 8
Ennodius 18
Ernout 22
Flinck 86, 87
Gregorius von Tours 27
Hartel 15
Heikel 65, 121
Herodotos 120
v. Humboldt 145

Digitized by Google

Jacobsohn 146
Jespersen 109
Jordanes 26
Justi 152
Karlgren 149
Kroll 4, 81
Lange 40
Lebreton 41
Leskien 163
Lucifer 15
Löfstedt 20, 22, 68, 80
Manninen 161
Meillet 129
Meister 5, 19, 161
Meyer-Lübke 59
Mommsen 25
Mulomedicina Chironis 20
Paul 127
Peregrinatio Aetheriae 19
Petersen 156
Pipping 115
Schleicher 149
Schrinjen 81
Schwyzer 147
Servius 158
Thielmann 139
Uhlenbeck 6
Wackernagel 5, 22, 23, 110 145, 149, 161, 162
Werner 26
Victor Vitensis 17
Wifstrand 22

IV. Wortindex.

Latein.

Amazonas 26
adpraehendere 9
baculum 94
curator 7
dies 19
derelinquere 139
dimittere 16, 139
caedere 9
esse 129
exhaurire 139
facere 73, 131
habere 129, 134, 137
post 8
quamvis 38
relinquere 139
salvus 2
se 42
se vivente 46
se vivo 45
te in pace 112
vivens 38
votum 11

Griechisch.

ἄπους 162
ἀργυρότοξος 156, 160
εἶναι 65
ἐπιχθόνιος 156, 162
ἔχω 129
προπροκυλινδόμενος 110
χείρ 122

Altindisch.

a-pád 162
as 131
gata-prāṇa 140
gatayus 165
griva-baddhá 166
kar 131
rātá-havya 165
santam (Pali) 113

Germanisch.

and 110
being 65
do 131
Gott befohlen 111
göra 131
haben 129
hava 129
háfa 129
have 129
Hand in Hand 107
hrainjahaírts 153, 169
med 140, 141
men 100
man 22
mit 107, 140
mit ohne 140

Digitized by Google

och 106
Sigurðr ormr-i-Augo 153
so 106
så 106
Tag für Tag 109
tun 131
und 131
vera 114
voll 100
with 104, 140

V. Index der von mir verzeichneten Akk. absol.

(bei im Texte zitierten Belegen ist die Seite angegeben)[1]

Inschriften.

A. Diehl 2471 A.....I 11
C. Diehl 2138 B.....II 4
CIL. VI, 3081.....II 2
*VIII 132.....II 6
°VIII 2185 .....II 10
VIII 4372 .....I 10
VIII 7517 .....I 5
VIII 8924 .....III 7
°VIII 23833 .....II 6
XIII 1978 .....II 11
D: CIL. VI 2938 .....I 4
VIII 4551 .....II 5

Mulomedicina. Ch.

A: *71,1 .....III 29
202, 2 I
°204, 28 .....II 10
°240, 2 .....I 10
253, 24 .....I 20
B: 30, 17 .....I 29
61, 6 .....II 20
C: 34, 10 .....I 20
249, 13 I
258, 12 II

Bei Schriftstellern einzeln belegte Fälle.

A: Ennodius 189, 42 .....IV 18
C: Hilarius, CSEL. 23, 234 II 19
Cyprianus CSEL. 23, 90 ..IV 17
CSEL. 35, 672, 16 ....I 19
Pass Barth 6. L-B. 127, 15 I 19
Acta synhod. Rom. 445, 13 II 24
D: Ennodius 176, 36 .....IV 18
Peregr. 5, 11 .....II 19
Victor. 6, 7. (I, 20) .....II 17
20, 15. (II, 32) ....IV 17
40, 25. (III, 4) ....III 18

Jordanes.

A: 6, 29 .....I 9
8, 31 III
18, 2 IV
30, 4 .....III 34
30, 17 I
38, 7 I
38, 29 III
41, 9 III
41, 29 .....II 30
42, 9 II
42, 18 IV
43, 14 III
44, 17 .....III 31
45, 20 III
*45, 21 .....I 26
45, 24 II
45, 26 IV
51, 12 III
51, 23 I
72, 6 III
98, 4 III
100, 1 .....IV 38
101, 13.....II
109, 1 II
119, 3 .....III 139
120, 2 III
120, 9 I
120, 14.....I 34
129, 9 III

[1] * = ein Beispiel mit Part Präs: ° = mit Adj.

Digitized by Google

134, 8 .....III 138
137, 19.....II 34
B: 29, 26 .....II 53
37, 30 .....III 31
51, 23 .....III 31
71, 15 .....I 29
76, 5 .....I 30
102, 14.....III 31
104, 12.....I
113, 15.....III 34
124, 22.....III
C: 40, 35 .....III 31
41, 29 III
41, 32 I
47, 27 III
*50, 15 .....II 26
51, 29 .....III 40
63, 13 II
*67, 17 .....I 26
76, 5 .....I 30
85, 19 I
100, 12.....III 139
100, 21.....I
101, 9 .....II 29
107, 21.....III
*127, 9 .....I 10
132, 2 I
D: 28, 10 III
66, 16 .....IV 33
69, 10 II
99, 13 IV
100, 14.....I
114, 17.....III
117, 6 II
127, 13.....II
127, 13.....III 38
133, 23.....I
135, 19.....IV 9

Gregorius von Tours.

A: H.F.I. 33, 11 III
35, 18 IV
39, 19 .....II 34
40, 1 IV
41, 15 IV
48, 22 III
49, 9 IV
49, 24 IV
52, 9 II
55, 6 I
III 112, 2 IV
112, 13 III
113, 4 II
115, 14 IV
115, 22.....IV
*116, 7 .....II 30
117, 1 IV
117, 15.....IV
122, 3 .....IV 31
128, 1 .....IV 31
128, 2 II
128, 17.....II
134, 6 IV
135, 13.....IV
135, 22.....IV 40
136, 8 I
136, 12.....IV
138, 14.....IV
V 192, 6 II
192, 20.....IV
194, 15.....IV
202, 8 II
212, 7 .....II 94
213, 25.....IV
215, 11.....IV
*215, 14.....IV 30
216, 17.....II
221, 6 I
221, 10.....III
223, 16.....IV
*224, 1 IV
229, 9 .....IV 5
231, 25.....II
232, 1 III
236, 16.....IV
238, 25.....IV 94
VI 245, 3 II
247, 4 IV
250, 22.....II 40
251, 5 .....IV 31
251, 19.....II
256, 22.....II
258, 13.....II
266, 9 IV

Digitized by Google

267, 20.....IV
268, 14.....II
269, 16.....II 40
276, 30.....II
*276, 34.....I 29
279, 2 III
283, 9 IV
287, 11.....III
VII 292, 17.....IV
305, 8 IV
309, 23.....IV
310, 28.....IV 31
311, 18.....II
311, 28.....I
318, 25.....III 33
321, 28.....I 9
323, 15.....II
VIII 328, 1 III
335, 8 II
339, 27.....II 40
353, 26.....IV 31
354, 10.....II
356, 7 III
IX 364, 28.....III
367, 25.....IV
373, 4 III
388, 28.....II
389, 7 III
390, 19.....III
392, 8 II
392, 8 I
397, 12.....III
397, 14.....III 29
X 415 4 IV
424, 14.....II 71
424, 23.....II
437, 14.....IV 33
444, 9 II
V.S.M. I 587, 25.....III
588, 9 III
596, 20.....IV
605, 33.....IV
II 613, 13.....II 40
613, 31.....II
614 19.....II
616, 2 III
616, 6 IV
617, 33.....III

621, 2 .....IV 94
622, 32.....IV
622, 36.....IV
626, 25.....IV
628, 24.....IV
M.B.A. 828, 12.....II
828, 17.....II
833, 3 .....IV 31
835, 11.....III
835, 18.....IV
838, 2 .....IV 31
838, 24.....III 31
843, 24.....III 95
843, 34.....II 9
845, 10.....II
B: H.F. I 46, 3 .....I 53
III 115, 9 IV
122, 20.....IV
134, 11.....I
V 207, 12.....III 31
209, 8 .....I 53
220, 7 .....III 40
224, 3 I
VI 256, 40.....II
263, 21.....III
278, 1 III
VIII 353, 13.....I
X 435, 24.....III 31
440, 12.....I
V.S.M. I 592, 25.....III
II 614, 19.....III
625, 37.....III 43
C: H.F. I 48, 22 IV
III 113, 15.....III
115, 5 III
139, 11.....IV
V 193, 6 II
209, 9 I
224, 5 II
231, 16.....II
VII 322, 6 III
IX 366, 7 .....I 31
X 434, 26.....IV
V.S.M. I 587, 18.....I 28
594, 19.....III
594, 21.....IV 94
604, 4 IV
II 622, 16.....I

Digitized by Google

D: H.F.III 108, 20 III
108, 21.....III
121, 20.....IV
122, 23.....IV
131, 14.....I
V 197, 14.....I
220, 13.....IV
231, 2 II
243, 2 III
VI 246, 14.....II
255, 8 II
256, 15.....IV
257, 4 II
269, 18.....IV
274, 13.....I
283, 5 IV
VII 307, 4 II
323, 3 II
VIII 336, 20.....IV 29
IX 360, 1 II
393, 14.....II
X 410, 7 II
410, 22.....III
412, 5 II
412, 16.....I
V.S.M. I 587, 13.....II
601, 7 I
II 622, 34.....IV
M.B.A. 828, 36.....IV 31
829, 26.....II

Scr. r. Merov.

A: V 300, 5 III
307, 4 I
*313, 1 II
350, 10.....IV
380, 18.....II
382, 14.....II 27
*386, 6 .....I 27
388, 21.....I
389, 1 I
390, 2 I
392, 19.....III
435, 11.....II 28
442, 5 II
443, 6 II
601, 18.....I
*VI 85, 22 I
88, 17 II
104, 13.....II
125, 23.....III
357, 4 II
370, 13.....III 28
382, 7 II
455, 18.....III
470, 10.....IV
490, 8 III
579, 25.....IV
B: V 316, 2 .....III 28
318, 15.....II 28
351, 7 II
C: V 60, 5 III
246, 16.....I
378, 8 I
378, 8 .....III 27
387, 6 .....I 27
391, 19.....IV
520, 23.....IV 27
504, 12.....II 28
VI 87, 11 III
*357, 16 III
583, 20 I
D: V 56, 15 II
124, 1 III
124, 11.....I
124, 14.....I
305, 17.....IV
385, 12.....I
392, 15.....I
392, 17.....I
448, 13.....IV
557, 22.....I
562, 15.....I
566, 6 II
593, 17.....II
VI 361, 7 .....II 28
370, 9 .....II 28
375, 5 II
377, 6 III
379, 4 II
489, 1 .....II 28
*560, 27.....III
588, 3 II

Digitized by Google

Zusammenstellung der Auslauts- und Wortstellungstypen der verzeichneten Belege.

	A					B					C					D				
	I	II	III	IV	zus.	I	II	III	IV	zus.	I	II	III	IV	zus.	I	II	III	IV	zus.
Inschr.	1				1						2	6	1		9	1	1			2
Mulom.	3	1	1		5	1	1			2	2	1			3					
Einzelne				1	1						2	2		1	5		2	1	2	5
Jord.	7	6	14	4	31	3	1	5		9	7	3	6		16	2	3	3	3	11
Greg.	7	36	24	50	117	6	1	8	2	17	4	3	4	5	16	5	12	4	9	30
Merov.	7	10	6	3	26		2	1		3	4	1	4	2	11	7	9	3	2	21
Zus.	25	53	45	58	181	10	5	14	2	31	21	16	15	8	60	15	27	11	16	69

	zus.
Inschr.	12
Mulom.	10
Einzelne	11
Jord.	67
Greg.	180
Merov.	61
Zus.	341

Digitized by Google

Verbesserungen und Nachträge.

Vor dem Gebrauche des Buches bitte ich dringend folgende Verbesserungen einzutragen. Es folgen hier die Berichtigungen; die fehlerhaften Lesungen finden sich in Klammern gedruckt.

S. IV Z 8 v. o. wertvollen (wertfollen)
» 1 » 6 » des (de)
» 3 » 6, 7 v. o. Konjetzny (Konjetny)
» 4 » 5 » coh XIIII (coh X II II)
» 4 » 8 v. u. will (Will)
» 8 » 3 v. o. *Aurel.* (*Aurel*)
» 11 » 9 v. u. *quaestor(ios)* (*quaestor (ios)*
» 12 » 8 v. o. *<Fortu>nati* (*nati*)
» 12 » 13 » (*centuria*) *Diodori* (. . . *Diodori.*)
» 12 » 18 » (*centuria*) *Aviti* (*Aviti*)
» 16 » 9 v.u. 257 (227)
» 17 » 13 v. o. Petschenig (Petscheneg)
» 22 » 8 » einfach (eimfach)
» 23 Anm. 2 Z 3 v. o. *subd. reg.* (*sub reg*)
» 24 » Z 1 das Passivum (pas Passivum)
» 27 Z 3 v. u. Baronti (Barontis)
» 31 » 15 v. o. immemor (immenor)
» 32 » 3 v. u. deponentia (peponentia)
» 32 Anm. 2 Z 3 *rebus Varus* (*rebus. Varus*)
» 33 Z 4 v. o. *νικησάντος* fällt weg
» 34 » 14 » obtenuit (obtenuit?)
» 34 » 4 v. u. *responsum* (*responoum*)
» 38 » 12 v. u. *quippe* (*cuippe*)
» 39 » 8 v. o. gewöhnlichsten (gewöhnlischten)
» 43 » 14 v. u. *postulans* (*postulaus*)
» 43 8 v. u. *illamque sepultam* (*illamquesepultam*)
» 46 Anm. 2 Z. 3 werden (ɯerden)
» 52 Z. 12 v. o. nennen (nenen)
» 53 » 11 v. u. percussumque (percussumpue)
» 56. Die Zahlen geben die Menge der Belege mit Akk. pro Abl. nach einer Präp. an.
» 60 Z. 4 v. u. sprachpsychologischen (sprachgeschichtlichen)
» 62 » 2 v. u. *praesidente* (*praesedinte*)
» 62 Anm. 1. *option* (*opition*)
» 63 Z. 14 v. o. *austo* (*austa*)
» 65 » 10 » Thuk. (Thu.)
» 70 » 11 v. u. Abl. (Akk.)
» 75 » 12 » *ille* (*ille*[1])
» 76 » 9 v. o. *ingentem* (*igentem*)
» 81 Anm. 1. Z. 1. Schrijnjen (Schrinjen)
» 81 » 2 Z. 3. Vitensis (Vitentis)
» 82 Z. 14 v. o. *diligit* (*diligt*)
» 87 » 1 v. u. *cligniez* (*eligniez*)
» 88 » 14 v. o. adprehensum (adprehensmu)

Beiblatt zu Y. M. Biese, Der spätlateinische Akkusativus absolutus und Verwandtes, Helsingfors 1928.

Digitized by Google

S. 92 Z. 12 v. u. *ambulans* (*ambulaus*)
» 94 » 15 v. o. Weise (Wise)
» 96 Anm. 2 Z. 2 sind, finden sich (sind finden sich,)
» 98 T. E. bedeutet Tauchnitz Edition
» 99 Z. 14 v. u. *erste* (*ertse*)
» 100 Z. 11 v. u. Synt. (Snyt)
» 101 Anm. 1. Z. 2 þene (þne)
» 106 Z. 6 v. o. Schluss (Scluss)
» 109 Anm. 1. Z. 1. vom anderen (voman deren)
» 111 Z. 1 v. u. *abjectis* (*objectis*)
» 114 » 1 v. o. Guðrunarkviða (Gudhrunarkvifa).
» 115 » 18 v. o. 571 (57)
» 116 Anm. Z. 6 v. u. *þaim bort* (*paimbort*)
» 117 Z. 4 v. o. Erikskrönika (Ersichronik).
» 117 » 7 » det än är (det är än)
» 121 » 3 v. o. mit Partizip Perf. (Partizip).
» 121. Das Beispiel aus Vit. Porph. lautet *χαλάσαν* und fällt somit weg.
» 121 Anm. 2. Z. 4 162 v. Chr. (162 n. Chr.)
» 125 Z. 1 v. o. bei (ebi)
» 125 » 14 » Verbaladjektivs (Verbaladjekitivs)
» 125 » 2 v. u. übergegangenen (über gegangenen)
» 129 » 6 v. o. *ἔχω* (*ἐχω*)
» 129 » 6 v. u. *uznat* (*usnat*)
» 130 » 1 v. u. *neslŭ jesmĭ* (*neslu jesmi*)
» 131 Anm. 1. Z. 1 den mit (dem mit)
» 132 Z. 11 v. u. *wods* (*woods*)
» 134 » 17 v. o. Petron (Perton)
» 139 » 11 » *derelinquere*, (*derelinquere*)
» 140 » 15 » *gata-prṇa* (*gata-prna*)
» 145 » 8 » wir etwas (wiret was)
» 151 » 7 v. u. Bahuvrihikomposita (Bahuvrikomposita)
» 160 » 4 v. o. **'Απόλλο-* (*'Απόλλο-*)
» 162 » 10 v. u. Bahuvrihis, der (Bahuvrihis der)
» 167 » 2 v. o. Endglied (Englied)
» 167 » 12 v. u. *formskön* (*förmskön*)
» 170 » 10 v. o. F. J. Petersen (Petersen)
» 171 » 15 v. o. 107 (105)
» 172 » 3 v. u. gezeigt.
» 178 ff und 182: Die Erklärung der Zeichen A, B etc. und I, II etc. findet sich auf S. 53—54.

In dem Abschnitt über die Inschriften ist anstatt v o r c h r i s t l i c h besser überall h e i d n i s c h zu lesen.

Digitized by Google

LES PREMIERS DEVANCIERS FRANÇAIS DE LA THÉORIE DU MILIEU

PAR

K. S. LAURILA

HELSINKI 1928

Digitized by Google

HELSINKI. 1928
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE FINNOISE

Digitized by Google

Aujourd'hui, quand on parle de la théorie du milieu, on pense généralement à la théorie connue sous ce titre qui se rattache au nom de Hippolyte Taine et qui a été rendue célèbre par lui. Bien entendu, Taine lui-même, n'a pas, à ce que je sache, nommé sa théorie ainsi. Il ne lui a donné aucun titre. Il s'est contenté de l'exposer seulement, laissant aux autres le soin de lui trouver le titre le plus approprié. Mais pour l'ensemble d'idées dont il s'agit ici cette dénomination nous paraît, à tout prendre, satisfaisante.[1] En tout cas il nous faut l'employer, faute de mieux.

Ce que Taine lui-même a entendu sous cette fameuse théorie n'est pas tout à fait clair, car elle apparaît chez lui sous différentes formes. On peut en distinguer au moins trois variations. La première est celle qui est exposée dans la préface de la première édition des Essais de critique et d'histoire (1858). La seconde se retrouve dans l'Introduction à l'Histoire de la littérature anglaise (1863). La troisième enfin est exposée dans la Philosophie de l'art (1865—1869).

Dans la Préface des Essais le soin principal de Taine paraît avoir été de mettre en relief surtout deux idées qui lui sont restées chères toute sa vie. D'abord l'idée de la cohérence organique, qui règne aussi dans le monde des faits moraux. »Si l'on décompose», dit-il, »un personnage, une littérature, un siècle, une civilisation, bref, un groupe naturel quelconque d'événements humains, on trouvera que toutes ses parties dependent les unes des autres comme les organes d'une plante ou d'un animal.» Les différents côtés de la civilisation d'un siècle ou d'une époque, par exemple »sa philosophie, sa religion, son art, la forme de la famille et du gouvernement, les moeurs

[1] Il est probable, que cette expression tire son origine la plus proche d'Auguste Comte. Cfr. Cours de philos. posit. leçons 40, 43.

Digitized by Google

privées et publiques, toutes les parties de la vie nationale» ne sont pas isolées et indépendantes les unes des autres. Tout au contraire: elles »se supposent les unes les autres», formant non pas »un amas, mais un système», comme du reste l'homme lui-même, dont elles sont des productions.

Dans la Préface des Essais Taine se met à rechercher la cause ou les causes de »cette dépendance mutuelle et invincible» par laquelle »tant de fils séparés s'unissent en un seul faisceau.» Et le résultat de cette recherche le voici: L'âme de l'homme, ainsi que les productions de son esprit, reçoivent leur unité, leur enchaînement étroit, de quelques traits essentiels, de quelques »facultés dominantes ou maîtresses», par lesquelles elles sont gouvernées. Et expliquer ces choses, veut dire: démêler leur traits essentiels, leurs forces ou facultés dominantes et les séparer des traits accessoires. Voilà selon Taine la règle méthodique de toute explication scientifique. Mais cette règle s'impose surtout à l'historien, et c'est avant tout aux historiens que Taine recommande cette règle méthodique, dérivée des constations mentionnées ci-dessus, mais surtout de la conception de la »faculté maîtresse». Cette conception de la faculté maîtresse, devenue ensuite si importante pour toute la pensée de Taine, ainsi que la règle méthodique qu'il en dérive, forment la seconde et sans doute la principale idée que Taine a voulu souligner dans la Préface des Essais.

Dans l'Introduction à l'Histoire de la littérature anglaise Taine reprend au fond le même cours d'idées qu'il avait esquissé d'une manière sommaire dans la Préface des Essais, mais pour le développer ici d'une manière beaucoup plus large et beaucoup plus profonde. Dans cette introduction Taine a exprimé et développé ses idées sur la philosophie de l'histoire et surtout sur la méthode de l'histoire, essayant de montrer ce que doit être la vraie histoire, c'est-à-dire l'histoire scientifique ou peut-être plutôt psychologique.

C'est une découverte concernant la vraie nature des oeuvres littéraires qui, selon Taine, nous amenera à cette nouvelle histoire psychologique, mais bien entendu, seulement sous la condition que

Digitized by Google

l'on sache tirer de cette découverte les conclusions pratiques qui s'en suivent. Et cette découverte la voici:

»On a découvert qu'une oeuvre littéraire n'est pas un simple jeu d'imagination, le caprice isolé d'une tête chaude, mais une copie des moeurs environnantes et le signe d'un état d'esprit.» (p. III). On voit que c'est au fond la même idée qui forme le point de départ dans l'Introduction et dans la Préface, savoir l'idée de la cohérence organique du monde moral. Seulement, dans l'Introduction cette idée est spécialisée et concentrée sur une espèce restreinte de productions humaines, savoir sur les oeuvres littéraires. Ensuite elle y est poussée plus loin. Les oeuvres littéraires sont cohérentes non seulement dans ce sens que toutes leurs parties dépendent les unes des autres, formant ainsi des systèmes et non pas des amas, mais elles se rattachent encore à des systèmes plus vastes, c'est-à-dire — à leurs »milieux», formant des copies »des moeurs environnantes et des signes d'un état d'esprit.» Grâce à cette circonstance les oeuvres littéraires peuvent servir à l'historien d'indices ou de documents reflètant le caractère des siècles passés. Au moyen de ces indices on parvient à reconstruire les siècles passés avec tous leurs traits caractéristiques. Pour y arriver il faut chercher derrière chaque document historique — son auteur, l'homme qui l'a fait. Car c'est cet »auteur», l'homme vivant que dévoile le document, qui nous intéresse et qu'il faut parvenir à connaitre. Le document comme tel n'est rien. Ce n'est qu'une coquille vide, ce sont »des débris morts et ne valent que comme indices de l'être entier et vivant.» Et c'est tout d'abord jusqu'à cet être vivant, c'est-à-dire jusqu'à l'homme corporel et visible »qu'il faut arriver.» »C'est lui qu'il faut tâcher de reconstruire.» (p. IV—V).

Mais aussi cet homme corporel et visible n'est encore qu'une coquille qui cache quelque chose de plus important que lui-même, c'est-à-dire, l'homme invisible et intérieur. Et c'est lui qui est »l'objet propre de l'historien.» (p.X.). Cependant cet homme invisible et intérieur, bien qu'étant l'objet propre de l'historien, n'en est pas encore comme tel l'objet définitif. Car pour expliquer cet homme

Digitized by Google

intérieur ou le siècle qui porte l'empreinte de son âme, il ne suffit pas d'entasser des remarques incohérentes sur eux et d'en signaler des traits isolés. Il faut pénetrer dans le centre de ces traits, il faut trouver le noyau qui les lie et autour duquel ils se groupent, en un mot: il faut trouver les »deux ou trois facultés fondamentales» ou inclinations dominantes de cette âme. Dans »cet abrégé» se reflète en même temps le caractère de l'époque à laquelle cette âme a donné son empreinte.

Mais ces »deux ou trois facultés fondamentales» de l'âme humaine où se manifestent-elles? Elles se manifestent dans »les façons générales des hommes de penser et de sentir.» Ce sont ces »façons générales des hommes de penser et de sentir »qu'il faut parvenir à connaître. Car non seulement elles forment »le fond de l'homme»,mais elles déterminent aussi le cours de l'histoire. »En sorte que la structure générale des choses, et les grands traits des événements sont leur oeuvre, et que les religions, les philosophies, les poésies, les industries, les formes de société et de famille, ne sont, en définitive, que des empreintes enfoncées par leur sceau.» (p. XVII).

Mais ces façons générales de penser et de sentir, desquelles dépendent les destinées des peuples et la nature de toutes leurs créations, dépendent elles-mêmes aussi de quelque chose, c'est-à-dire, de leurs causes. Et ces causes sont: *la race*, *le milieu* et *le moment*. Voilà les trois grandes »forces primordiales» qui, façonnant l'âme de l'homme et donnant l'empreinte et la direction non seulement à toutes ses pensées et à tous ses sentiments, mais aussi à toutes ses actions, façonnent et déterminent en même temps ce que l'on appelle la civilisation et l'histoire humaine. Pour un historien, qui veut vraiment comprendre et expliquer, ou une époque passée avec ses événements, ou quelque côté de sa civilisation, il en suit l'obligation de se demander toujours en premier lieu, quels ont été la race, le milieu et le moment qui ont agi sur cette époque. Ces facteurs et leur action une fois connus, le caractère de l'époque et de sa civilisation, en résulte comme d'une formule mathématique! Car chaque époque historique avec ses événements et avec sa civilisation »est un composé

Digitized by Google

déterminé tout entier par la grandeur et la direction» de ces trois forces primordiales. (p. XXXI).

Et selon Taine cette formule est applicable non seulement aux époques et aux civilisations passées, mais aussi aux époques et aux civilisations futures. »Nous pouvons affirmer», dit-il, »avec certitude que les créations inconnues vers lesquelles le courant des siècles nous entraine, seront suscitées et réglées tout entières par les trois forces primordiales; que si ces forces pouvaient être mesurées et chiffrées, on en déduirait comme d'une formule les propriétés de la civilisation future.» (p. XXXIII).

Voilà la nouvelle méthode historique que Taine a voulu inaugurer dans l'Introduction de l'Histoire de la littérature anglaise.

La théorie du milieu qui est exposée dans la Philosophie de l'art est, comparée aux variations précédentes, beaucoup plus précisée et définie. Celles-ci n'étant encore que des esquisses, assez vagues et incohérentes du reste, celle-là est une théorie accomplie et soigneusement développée. Le lecteur de la Préface et aussi celui de l'Introduction a tout le temps l'impression troublante et inquiétante de ne jamais savoir au juste de quoi il s'agit. Il est réduit à se demander presque à chaque ligne: Qu'est ce que l'auteur veut nous exposer? Est-ce que ce sont seulement quelques idées générales sans liaison? Ou est-ce bien une suite d'idées? Et si c'est une suite d'idées, où faut-il l'appliquer? Est-ce le grave problème philosophique concernant la relation de l'initiative individuelle et de l'influence des circonstances ambiantes, en d'autres termes: le problème du déterminisme et de l'indéterminisme, ou de l'autonomie individuelle, que l'auteur a voulu éclairer? Ou est-ce une nouvelle méthode de la recherche scientifique en général qu'il a voulu esquisser? Ou aurait-il voulu nous donner une nouvelle philosophie de l'histoire ou seulement une nouvelle méthode de l'histoire? Il est bien possible aussi que son but ait été beaucoup plus restreint. Il n'a peut-être voulu nous donner que quelques idées décousues concernant la recherche historique et critique des productions humaines, et même principalement des productions esthétiques, c'est-à-dire, des oeuvres d'art?

Digitized by Google

Dans la Philosophie de l'art il n'y a rien d'indécis ni de vague. Tout y est clair et précisé. L'auteur nous y annonce tout de suite ce qu'il va nous donner. Après avoir indiqué que le sujet de son cours »est l'histoire de l'art, et principalement l'histoire de la peinture en Italie», il ajoute: »avant d'entrer dans le cours lui-même je voudrais vous en indiquer la méthode et l'esprit.» (p.1.)

C'est donc son opinion sur la méthode de l'histoire de l'art que Taine veut nous exposer au début de ces cours, dont la Philosophie de l'art est le résumé. Et après avoir ainsi précisé sa tâche il va l'accomplir, constatant tout d'abord quel est le point de départ de sa méthode. »Le point de départ», dit-il, »de cette méthode consiste à reconnaître qu'une oeuvre d'art n'est pas isolée, par conséquent à chercher l'ensemble dont elle dépend et qui l'explique.» (p. 2.)

Le premier ensemble dont dépend chaque oeuvre d'art est »l'oeuvre totale de l'artiste qui en est l'auteur.» (p. 2.) Chaque oeuvre d'art que l'on veut comprendre et expliquer doit donc être mise en rapport avec ce premier ensemble, c'est-à-dire, avec l'individualité de son auteur et avec l'oeuvre totale de celui-ci.

Mais »cet artiste lui-même, considéré avec l'oeuvre totale qu'il a produite, n'est pas isolé. Il y a aussi un ensemble dans lequel il est compris, ensemble plus grand que lui-même, et qui est l'école ou famille d'artistes du même pays et du même temps à laquelle il appartient.» (p.3.)

Cependant »cette famille d'artistes elle-même est comprise dans un ensemble plus vaste, qui est le monde qui l'entoure et dont le goût est conforme au sien. Car l'état des moeurs et de l'esprit est le même pour le public et pour les artistes; ils ne sont pas des hommes isolés.» (p.4.)

Ce troisième ensemble, le plus vaste et qui comprend évidemment les deux premiers, est sans doute le milieu physique et moral où a vécu l'artiste et dont il a subi l'influence. Et c'est en définitive avec ce troisième ensemble, avec ce milieu physique et moral, qu'il faut mettre en rapport chaque oeuvre d'art que l'on veut comprendre et

Digitized by Google

expliquer. Car »*les productions de l'esprit humain, comme celles de la nature vivante, ne s'expliquent que par leur milieu.*» (p. 10.)

Cette dernière phrase exprime l'essence même de la théorie du milieu de Taine, en même temps qu'elle justifie son titre. Ce que Taine y ajoute dans la suite de son exposé, et il y ajoute encore beaucoup, n'y apporte au fond rien de nouveau. Cela ne sert qu'à expliquer et à motiver la théorie plus en détail. L'essence de la théorie elle-même est exposée sur les douze premières pages de la Philosophie de l'art.

Et c'est dans cette forme que la théorie du milieu de Taine (et on pourrait bien ajouter: la théorie du milieu en général) est devenue célèbre et a eu son énorme influence historique. Car la théorie du milieu de Taine a tout simplement transformé et renouvelé l'histoire des arts et surtout la critique des arts, c'est -à-dire, toute la critique esthétique. Et puisque c'est la théorie de Taine sous sa troisième forme qui a fait tout cela, il faut donc, en parlant de la théorie du milieu de Taine, s'en tenir principalement à cette troisième forme, qui du reste en est la plus achevée, la plus mûre et definive.

Mais il ne s'agit pas d'entrer ici dans une analyse, encore moins dans une critique de la théorie du milieu de Taine avec ses differentes variations. Il s'agit pour nous d'éclairer un peu l'histoire de la genèse de cette théorie qui est devenue célèbre et importante sous la forme que Taine lui a donnée.

Car la théorie du milieu a son histoire, elle aussi, comme en général toutes les théories. Elle n'est pas une invention intégrale de Taine. Ses racines remontent au contraire très loin dans le passé. Et Taine lui-même n'en a fait aucun secret. Il a plutôt réduit qu'exagéré son rôle d'inventeur en disant qu'il n'avait fait que ramassé quelques vieilles idées, qui »trainaient par terre depuis Montesquieu».[1]

Mais quant aux sources qui l'avaient inspiré à construire en particulier sa théorie du milieu définitive, Taine lui-même ne les a, à ce que je sache, jamais indiquées en détail. C'est ainsi que l'his-

[1] Cf. Victor Giraud, Essai sur Taine[6]. p. 46.

Digitized by Google

toire de la genèse de cette théorie si remarquable et d'une si grande importance historique est encore aujourd'hui assez peu éclairée. C'est surtout étonnant que ce sujet n'ait pas davantage intéressé les esthéticiens français. Les historiens de la littérature française mentionnent d'habitude, en parlant de Taine ou de la théorie du milieu, quelques noms comme devanciers de cette théorie (Comte, Condillac, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Fontenelle, Fénelon, Dubos etc.). Mais déjà ces noms varient beaucoup chez les différents auteurs, ce qui prouve qu'ils sont cités un peu par hasard sans connaissance détaillée de l'histoire de cette théorie. Le peu qu'on a publié sur l'histoire systématique et cohérente de cette théorie, est publié principalement — hors de France. [1]

Et cependant, cette théorie est une théorie essentiellement française.

[1] La seule monographie consacrée à l'étude historique et critique de la théorie du milieu que je connaisse, est celle D'EUGÉNIE DUTOIT: Die Théorie des Milieu. Bern 1899. Berner Studien zur Philosophie u. ihrer Geschichte. Bd. XX. Herausg. von Ludw. Stein. Cette dissertation a beaucoup de mérites comme première ébauche pour éclairer l'histoire d'un ensemble d'idées très importantes. Mais l'auteur n'a pas pris la théorie du milieu dans le sens où elle est devenue importante, c'est-à-dire, pas dans la forme exposée dans la Philos. de l'art. Elle l'a prise comme une théorie philosophique, concernant »das Verhältnis zwischen der Verantwortlichkeit des Individuums auf der einen, dem Zwang der Umstände auf der andern Seite.» (p. 90.) Ainsi conçue, la théorie du milieu est peu fructueuse, comme prouve aussi l'étude d'Eugénie Dutoit. Puis, l'auteur a consacré une grande partie de sa dissertation à la discussion et à la critique de cette théorie philosophique, si peu fructueuse. Par conséquent la partie historique est réstée incomplète, surtout pour ce qui concerne l'histoire de cette théorie en France. — JULIUS ZEITLER aussi (Die Kunstphilosophie von H. A. Taine. Leipzig 1901) — a consacré même deux chapitres de son livre à l'étude de la théorie du milieu de Taine, l'un de ces chapitres traitant encore l'histoire de cette théorie. Mais ce dernier chapitre ne contient presque rien d'autre que quelques noms d'auteurs qui selon Zeitler sont à considérer comme devanciers de la théorie du milieu. Parmi ces auteurs énumérés par Zeitler, il y en a en effet qui peuvent être considérés comme devanciers de la théorie du milieu. Mais il y en a d'autres dont le titre à cet égard est très douteux. Et puis, il y a des devanciers de la

Digitized by Google

Les premières origines de la théorie du milieu.

Certes, les premières origines de la théorie du milieu remontent jusqu'à l'antiquité grecque. Il paraît que c'est le célèbre médecin Hippocrate qui, le premier, a exprimé des idées, appartenantes à la théorie du milieu.[1] Hippocrate a fait cela dans son »Traité des Eaux, des Airs et des Lieux» où il insiste sur l'influence décisive qu'a

théorie du milieu d'une importance incontestable que Z. n'a pas du tout mentionnés, de sorte qu' en réalité son livre n'éclaire pas beaucoup l'histoire de la théorie du milieu, surtout comme Z. n'a pas rendu compte des idées de ces prétendus devanciers. — Probablement la première analyse détaillée des idées esthétiques de Taine a été donnée, elle aussi, par un étranger, savoir par le célèbre critique danois, GEORG BRANDES, dont la thèse de doctorat: »Den franske æstetik i vore dage» (1870), est principalement consacrée à l'esthétique de Taine. Dans cette thèse la théorie du milieu est naturellement traitée, mais son histoire n'est pas éclairée.Un autre scandinave, le norvégien HERMAN JAEGER, qui en 1917 a publié sur Taine une étude intéressante et bien documentée (Taine. En taenkerprofil. Kristiania 1917) y fait aussi en passant quelques petites remarques sur la provenance des idées appartenantes à la théorie du milieu, mais il n'en donne pas l'histoire. Encore moins le savant américain IRVING BABBITT, qui dans son ouvrage, The Masters of modern French Criticism (1913), traite aussi les idées de Taine, appartenantes à la théorie du milieu, mais pas du tout sous le point de vue historique.

Je n'ai pas besoin de mentionner ici les auteurs français qui ont écrit sur Taine. Quelques-uns d'entre eux ont analysé et critiqué aussi sa théorie du milieu même d'une manière assez pénétrante (surtout F. Brunetière, Emile Faguet et V. Giraud), y ajoutant quelquefois aussi de petites remarques historiques, mais sans en donner la véritable histoire. Et cette histoire systématique de la théorie du milieu n'a pas davantage été donnée par les auteurs, qui ont écrit des monographies ou des études spéciales sur les différents devanciers de la théorie du milieu. Car, même là où ils ont recueilli et exposé tous les faits qui pourraient déterminer le rôle de tel ou tel écrivain dans l'histoire de la dite théorie, ces faits n'ont généralement pas été groupés et interprêtés de manière à en faire ressortir le sens et la portée historique.

[1] À côté d'Hippocrate et d'Aristote un grand nombre d'autres écrivains antiques sont quelquefois mentionnés comme devanciers de la théorie du milieu, par ex. Hérodote, Thucydide, Platon, Strabon, Lucrèce, Cicéron, Vitruve. (Cf. A. Lombard, L'Abbé Du Bos, p. 243—4.) Il paraît cependant que leurs remarques sur ce point sont pour la plupart très passagères et vagues.

Digitized by Google

aussi bien sur le caractère et l'âme que sur le corps de l'homme le milieu physique, c'est-à-dire, le climat, la qualité du sol et même celle des eaux. Puis on retrouve de pareilles idées dans la Politique d'Aristote. [1]

Mais ces idées sont exprimées très en passant, et l'on dirait presque sans conscience de leur portée. Aristote se borne seulement à constater que le climat et en général le milieu physique peut avoir une influence sur la conformation de l'homme moral de sorte que par exemple »les peuples qui habitent les pays froids et les différentes contrées de l'Europe sont généralement pleins de courage, mais ils sont inférieurs sous le rapport de l'intelligence et de l'industrie. C'est pour cette raison quils savent mieux conserver leur liberté, mais ils sont incapables d'organiser un gouvernement, et ils ne peuvent pas conquérir les pays voisins. Les peuples de l'Asie sont intelligents et propres à l'industrie, mais ils manquent de courage et c'est pour cela qu'ils ne sortent pas de leur assujettissement et de leur esclavage perpétuels. La race des Grecs, occupant des contrées intermédiaires, réunit ces deux sortes de caractères: elle est brave et intelligente. Aussi elle demeure libre, elle conserve le meilleur des gouvernements, et même elle pourrait soumettre à son obéissance toutes les nations, si elle était réunie en un seul Etat.»[2] — Plus loin (l. VIII, ch. II) Aristote revient encore sur ce même point de vue constatant que »toute différence locale peut amener une différence morale», même quand il s'agit de localités tout à fait voisines, comme par exemple d'Athènes et de son port, le Pirée. Selon Aristote «ceux qui habitent le Pirée sont plus partisans de la démocratie que les habitants de la ville.»

Voici les seuls passages ayant rapport à la théorie du milieu que je puisse trouver dans la Politique d'Aristote [3]. C'est du point de vue

[1] Voir livre IV, chap. VI. l. VIII, ch. II. — Eugenie Dutoit donne un compte rendu et une interprétation très éronées des passages de la Politique d'Aristote ayant rapport à la théorie du milieu.

[2] Polit. l. IV, ch. VI. (Traduction de Thurot.)

[3] Dutoit ne cite pas du tout ces passages, mais au lieu elle en cite d'autres qui, à mon avis, pour la plupart n'ont rien à faire avec la théorie du milieu

Digitized by Google

politique qu'Aristote a fait ses remarques. Il a évidemment voulu attirer l'attention du lecteur et surtout celle des législateurs sur les conséquences politiques qui résultent de l'influence du milieu physique sur les hommes. Dans les temps modernes c'est surtout *Montesquieu*, qui a donné suite à ces suggestions d'Aristote, en développant le côté politique de la théorie du milieu.

A part ces deux premiers initiateurs de la théorie du milieu, cette théorie a été par la suite développée principalement sur le sol français. C'est en France que la théorie du milieu est devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Et c'est comme une théorie essentiellement française qu'elle a joué son rôle historique si important.

Cependant nous ne pouvons exposer ici tout entier le développement historique de la théorie du milieu en France. Il faut nous borner à en esquisser seulement les origines, qui du reste semblent être la partie la moins connue de cette théorie.

Jean Bodin.[1]

Il paraît que c'est le philisophe Jean Bodin qui doit être considéré comme le premier devancier français de la théorie du milieu. En tout cas il a dans son grand ouvrage politique »Les Six Livres de la Republique» (Paris 1576) exprimé des idées qui ont un rapport indiscutable avec la dite théorie.

Ces idées se retrouvent dans le livre V où il est question »Du reglement qu'il faut tenir pour accommoder la forme de Republique à la diuersité des hommes & le moyen de cognoistre le naturel des

[1] Roger Chauviré a publié en 1914 sur Jean Bodin, auteur de la »République», une monographie très bien documentée et d'un haut mérite où entre autres le rôle de Bodin comme devancier de la théorie du milieu est largement traité (surtout pp. 348—359; 480—482). Mais il va de soi que dans une monographie, où le point de vue est forcément restreint, les idées de Bodin, se rapportant à la théorie du milieu, leur place et leur rôle dans l'histoire de cette théorie ne peuvent pas apparaître dans leur juste lumière. Il manque la vue d'ensemble et la large perspective historique.

Digitized by Google

peuples.» (p. 516). On voit que c'est partant des points de vue politiques que Bodin arrive à ses idées. A cet égard Bodin aussi est un disciple d'Aristote qui évidemment est inspiré par lui.

En effet, le point de départ de Bodin est purement politique. Le législateur et en général l'homme politique doit se rendre compte de la »diversité» naturelle des peuples pour adapter toutes ses mesures aux exigences de cette diversité. Si on ne le fait pas, les conséquences peuvent en être funestes. »A quoy plusieurs n'ayant pris garde — ils ont troublé & souuent ruiné de grands estats.» (p.516.)

Mais pour prendre garde à cette diversité, il faut en connaître les causes. Et la cause la plus apparente est »la diversité des régions et des pays.» »Aussi pouuons nous dire, qu'il y a presque autant de varieté de naturel des hommes, qu'il y a de pays.» (p. 516.).

Mais ce n'est pas seulement d'un pays à l'autre que le naturel des hommes varie: il varie même d'un lieu à l'autre. Bodin paraît accepter pleinement la thèse d'Aristote selon laquelle »toute différence locale peut amener une différence morale.» »On apperçoit», dit Bodin, »la différence du lieu montueux à la plaine: de sorte que en mesme ville la diversité des hauts lieux aux valees, tire apres soy varieté d'humeurs & de moeurs aussi: qui fait que les villes assises en lieux inegaux sont plus sugettes aux seditions & changemens que celles qui sont situees en lieu du tout egal.» (p. 516.) Par exemple: »La ville de Rome, qui a sept mõtaignes, ne fut iamais gueres sans quelque sedition.» Et »en Athenes il y auoit trois factions de diuerse humeur: ceux de la cité haute qu'ils appelloyẽt Astu demãdoyẽt l'estat populaire, ceux de basse ville demãdoyẽt l'estat oligarchie: & les habitãs du port de Piree desiroyẽt un estat Aristocratique, entremeslé de la noblesse & du peuple.» (p. 516).

Mais la différence des lieux n'est que la cause la plus apparente et la plus proche de la diversité des peuples. Il faut en trouver les causes les plus profondes. Bodin les recherche et tâche de les expliquer. Pour cela il divise les peuples selon les zones géographiques. Tout d'abord il distingue deux grands groupes: les peuples de l'hémisphère septentrional et ceux de l'hémisphère antarctique.

Digitized by Google

Mais ces deux groupes sont encore divisés chacun en trois groupes selon les zones qu'ils habitent. La première zone s'étend 30 degrès à partir de l'Equateur vers le nord ou vers le sud (la région ardente). La seconde zone s'etend du degrès 30 jusqu'au degrès 60 (la région tempérée). La troisième zone enfin du degrès 60 jusqu'au degrès 90, c'est-à-dire, jusqu'au pôle. Chacune de ces zones pourra encore être divisée en deux, de sorte que chaque hémisphère comprendra enfin six zones d'une étendue de 15 degrès chacune.

Après ces divisions Bodin examine et décrit la »diversité» de chaque groupe et en explique les causes. Il commence par le groupe septentrional, après en avoir exclu la région polaire (les 15 derniers degrès) où, selon les informations de Bodin, il y a peu d'hommes, ou point et ils vivent »comme bestes sauuages és cauernes.» (p. 519). Puis il donne tout d'abord une description de l'extérieur de ces peuples. »Depuis la coste Baltiq̄ iusqu'au XLV degré tirãt en ça, les peuples ont ordinairement le poil blond — — et les yeux vers; ainsi que Plutarque, Tacite, Iuuenal & de nostre memoire le baron d'Herbestain ont remarqué. Mais ceux qui sont enuiron le soixantiesme degré ont presque tous les yeux de hibouz & la couleur d'eau se blanchist en leurs yeux : aussi ont ils la veüe fort débile le iour, & voyent mieux en obscurité comme les hibouz & autres bestes semblables qu'on appelle Nictalopes!» [1] (p. 520)

Mais pour Bodin et en général du point de vue politique il est naturellement d'une importance beaucoup plus grande de bien connaître la »diversité» intérieure des peuples que leur extérieur. C'est pour cela que Bodin se met aussi à étudier avec beaucoup de soin les différences morales des peuples. Et voici une constation et comparaison générale qu'il en fait tout de suite.

»Les peuples de Septentrion ont la force, grãdeur & beauté de

[1] Après ces révélations vraiment intéressantes, surtout pour ceux qui, par hasard habitent »aux environs du soixantiesme degré», Bodin indique les autorités dont il tient ces informations. Il continue: »Ce que ie dy m'a esté asseuré de l'ambassadeur Pruinski Lituanien, & Holster commissaire des guerres, natif d'Ostolcome (!) en Suede.» p. 520.

Digitized by Google

corps & peu d'esprit: au contraire que les peuples méridionaux sont faibles, petits, noiraux & qu'ils ont la vivacité d'esprit grande.» (p. 519).

Quant aux peuples »du milieu» (des régions tempérées), ils tiennent à tous les égards le juste milieu entre les peuples méridionaux et les peuples septentrionaux. »Or tout ainsi que le peuple de Septentrion le gaigne par force & le peuple de midy par finesses: aussi ceux du milieu participent mediocrement de l'un et de l'autre, & sont plus propres à la guerre, au jugement de Vegece & de Vitruue. C'est pourquoy ils ont estably les grands Empires, qui ont fleury en armes & en loix.» (p. 522). Bodin voit dans cette diversité des peuples et dans cette prudente distribution des dons une manifestation spéciale de la sagesse et de la bienveillance divine. »Et la sagesse de Dieu a si bien distribué ses graces, qu'elle n'a iamais uny la force grande auec une grande ruze d'esprit, ny aux hommes ny aux bestes. Car il n'y a rien plus cruel que l'inuistice armee de puissance. Donques les peuples des regions moyennes ont plus de force que ceux de midy & moins de ruzez: & plus d'esprit que ceux de Septentrion & moins de force: & sont plus propres à commander & gouuerner les Republiques & plus iustes en leurs actions.» (p. 522). La conséquence de cette sage distribution des dons a été que chaque groupe de peuples a rempli en histoire de l'humanité un rôle spécial, mais important. »Et si bien on prẽd garde aux histoires de tous les peuples on trouuera que les grandes armees & puissances sont venües de Septentrion: les sciences occultes, la Philosophie, la Mathematique, & autres sciences cõtemplatiues sont venües du peuple meridional & les sciences politiques, les loix, la iurisprudence, la grace de bien dire, & de bien discourir ont pris leur commencement & origine aux regions metoyennes: & tous les grãd empires y ont esté establis: come l'Empire des Assyriens, Medois, Persans, Gregeois, Latins, Celtes.» (p. 522). — Grâce à la circonstance que le naturel des peuples du milieu est un mélange bien tempéré des naturels des deux autres groupes de peuples, ceux-là ont pu et peuvent, avec succès jouer le rôle d'un intermédiaire entre ceux-ci, qui autre-

Digitized by Google

ment ne pourraient pas facilement s'entendre. »Et tout ainsi que les peuples des regions moyennes tiennẽt des deux extremitez en humeur, aussi conviennent-ils auec les vns & les autres en meurs, & complexions: & comme Dieu par vne sagesse esmerueillable a lié toutes choses par moyens conuenables aux extremitez, aussi voyons nous qu'il a gardé cest ordre entre les peuples de Septentrion, & de midy, qui ne se peuuent compatir, pour la contrarieté de meurs & d'humeurs qu'ils ont entre eux. Qui est un poinct bien fort considerable, quand il est question de moyenner la paix, ou traitter alliance entre deux nations si contraires, ou les mener en guerre afin de mettre entre deux la nation métoyenne, & ceux qui ont les affections moderees, auec les autres: qui ont les passions de l'ame immoderees.» (p. 524).

Après avoir ainsi constaté le naturel général et les dons speciaux de chaque groupe de peuples, Bodin raffermit encore sa thèse par de nombreux exemples tirés de l'histoire, mais surtout il en dérive de nouvelles distinctions. C'est ainsi qu'il constate »és peuples de Septentrion» encore un trait nouveau, savoir une grande »barbarie et cruauté», qui, du reste, n'est qu'une manifestation spéciale de leur caractère général. »Car moins les hommes ont de raison & de iugement, plus ils approchent du naturel brutal des bestes, qui ne peuuent se ranger à la raison, ny se commander non plus que bestes.» Les peuples méridionaux sont certainement cruels, eux aussi, mais leur cruauté est d'une tout autre nature. C'est la cruauté d'un tempérament spirituel mais mélancholique. »Nous pouuons donc remarquer la cruauté différente des peuples de Septentrion & de midy: en ce que ceux-là y vont d'vne impetuosité brutale & comme bestes sans raison & ceux-cy comme regnards emploiẽt tout leur esprit à souler leur vengeance, & tout ainsi que la melancholie ne se peut tirer du corps qu'à bien grande difficulté: aussi les passions de l'ame qui sont causees par la melancholie abradente ne sont pas faciles à appaiser. Qui fait que ceux qui sont fort sugets à cest humeur là, deuiennent plus souuẽt furieux que les autres s'ils n'ont moyen d'assouuir leurs affections. C'est pour-

Digitized by Google

quoy il y a plus de furieux aux regions meridionales, que vers le pays Septentrional.» (p. 528).

Aussi la démence méridionale est d'une autre nature que la démence septentrionale. Les méridionaux, perdant la raison, deviennent furieux, ils »sont possedez quelquesfois des malins esprits, ayant le corps atenué & approchant plus près à la nature des esprits incorporels, que les hommes plus corpulents & sanguins vers le Septentrion, qui ne font (en état de démence) que danser, rire, & sauter en leur folie — — qu'on guerist auec instrumẽts de musique.»[1] (p.529.)

Mais l'analyse du naturel méridional et septentrional n'est pas encore achevée par les traits mentionnés jusqu'ici. Il y a encore d'autres différences entre ces peuples et même une différence qui paraît tomber, par exception du reste, en faveur des peuples septentrionaux. »Encores auons nous vne différence notable entre le peuple Meridional & Septentrional, c'est à scauoir que cestui-cy est plus chaste & pudique, & le Meridional fort lubrique: ce qui leur aduient à cause de la mesme melancholie spumeuse & abradente.» (p. 529). Aussi cette différence est illustrée des deux côtés par des exemples fort curieux, qui cependant ne peuvent pas être rendus ici. Il suffit de dire que, selon Bodin, aussi bien la chasteté des septentrionaux que l'impétuosité sexuelle des méridionaux n'est rien d'autre qu'une conséquence de leurs naturels repectifs. La chasteté des septentrionaux n'est donc pas une vertu, qui mériterait d'être louée. Elle n'est qu'une conséquence de leur anesthésie ou plutôt de leur impotence sexuelle. A un autre égard, savoir concernant l'appétit et les boissons, les méridionaux sont très abstinents et les septentrionaux grands buveurs et grands dévoreurs. Mais cette abstinence ne constitue aucune vertu pour les méridionaux, et il ne faut non plus »blasmer les peuples de Septentrion, pour estre plus

[1] B. ajoute une longue et curieuse explication pourquoi la folie septentrionale peut être guérie par la musique. (p. 529).

Digitized by Google

affamez & deuorer plus auidement que ceux de midy» (p. 521). Car, aussi bien l'abstinence des uns que l'avidité des autres n'est qu'une conséquence de leurs naturels respectifs.

Il en est ainsi de tous leurs traits: des défauts aussi bien que des qualités. Ils découlent tous du naturel fondamental de chaque peuple. Et la nature des peuples »myoens» étant une fois un mélange bien tempére des naturels des deux autres groupes, il va sans dire qu'à tous les égards les peuples des régions tempérées tiennent le juste milieu entre ces deux extrêmes. C'est pour cela que Bodin s'occupe principalement des peuples septentrionaux et méridionaux en décrivant leurs particularités, desquelles se compose le naturel des »peuples moyens» à tous les égards. Toutefois, de temps en temps il résume ses analyses en constations générales, ou le naturel fondamental ainsi que le rôle de chaque groupe sont illustrés de différents côtés. Voici un de ces résumés: »Nous pouuons dire — — de la Republique universelle de ce monde: que Dieu a tellement ordonné par vne sagesse esmerueillable, que les peuples de Midi (qui d'ailleurs, comme dit Bodin à un autre endroit, sont les créateurs de presque toutes les religions) sont ordonnez pour la recherche des sciences les plus occultes, affin d'enseigner les autres peuples: ceux de Septentrion au labeur & aux ars mechaniques: & les peuples du mylieu pour negotier, traffiquer, iuger, haranguer, commander, establir les Republiques, composer loix & ordonnances pour les autres peuples: à quoy l'homme septentrional, par faute de prudence, n'est pas si propre: & le Meridional, soit pour estre trop adonné aux contemplations diuines & naturelles, soit qu'il ayt faute de ceste promptitude & alegresse, qui est requise aux actions humaines, soit qu'il ne peut ployer en ses aduis, ny dissimuler, ny porter la fatigue, qui est necessaire à l'homme Politique.» (p.535.).

Voilà la diversité des trois grands groupes de peuples établie en substance et analysée dans ses grands traits. Bodin répète encore à la fin de son analyse que c'est pour les besoins politiques qu'il traite ces choses, car elles sont »de bien grãde consequence pour l'establissement des Republiques, des loix, des coustumes & pour

Digitized by Google

sçavoir en quelle sorte il faut traitter ou capituler auec les vns & les autres.» (p.543).

Mais pour que l'homme politique sache tirer de sa connaissance de la diversité des peuples tout le profit possible, il ne suffit pas de connaître seulement cette diversité elle-même, il faut en connaître aussi les causes.

Quelles sont les causes de la diversité des peuples selon Bodin?

Une cause est évidemment le climat. Cela ressort de l'exposé entier de Bodin. C'est donc suivant les différentes zones et régions géographiques que les peuples varient. Mais la base de la différence des zones et des régions est donc la différence des climats. Bodin le dit du reste aussi directement. La diversité qu'il constate entre ces trois groupes de peuples se base au fond sur la diversité des tempéraments. Mais les tempéraments dépendent à leur tour des zones géographiques et principalement de leurs climats. »Et tout ainsi que ceux qui sont aux extremitez des Poles sont pituiteux, & le meridional melancholique: aussi ceux qui sont trente degrez par deçà le Pole sont plus sanguins: & ceux qui approchent du milieu plus sanguins, & choleres: puis tirant vers le midy, plus choleres, & melancholiques: aussi sont ils plus basannez de noir, & de iaune: qui sont les couleurs de la melancholie noire & de la cholere iaune. Or Galien confesse que la pituite rẽd l'homme pesant, & lourd: le sang coüeux, & robuste: la cholere actif, & dispos: la melãcholie cõstant, & posé: & selon qu'il y a plus ou moins des quatre humeurs meslez ensemble autant y a de varietez.» (p. 526).

Mais Bodin le dit encore plus directement que c'est avant tout le climat, c'est-à-dire la température, dont dépend non seulement le physique des hommes mais aussi leur naturel moral. Il dit cela en expliquant la différence extérieure et intérieure du peuple septentrional et méridional. L'extérieur et le naturel intérieur du peuple septentrional vient de »la chaleur intérieure», qui chez lui est plus grande que chez le peuple méridional. Cette chaleur intérieure des hommes, selon Bodin, est plus grande en climat froid qu'en climat chaud. Pour expliquer cela Bodin recourt à l'auto-

Digitized by Google

rité d'Aristote qui avait dit »que l'ardeur est plus grande aux pays froids, qu'aux pays chauds.» Mais Bodin en développe toute une théorie physique pour son compte personnel. »Or tout ainsi qu'en hyuer les lieux soubterrains & les parties intérieures des animaux retiennẽt la chaleur qui en esté s'euapore: ainsi est-il des peuples situez au pays Septentrional, qui ont la chaleur intérieure plus vehemente, que ceux du pays meridional: laquelle chaleur fait que les forces & puissances naturelles sont plus grandes és vns que non pas és autres: qui fait aussi que les vns sont plus affamez, deuorẽt, & cuisent mieux que les autres, pour la froideur de la region qui resserre la chaleur naturelle.» (p. 521).

Bodin illustre et raffermit sa loi physique par de nombreux exemples. Ainsi par ex. »les armees qui tirẽt du pays meridional au Septentrion sont plus vigoureuses & plus gaillardes: comme il s'est veu des sept mil Espagnols qui passerẽt en Almaigne soubs l'Empereur Charles V & des quatre mil Gascons qui allèrent au secours du Roy de Suede (?), qui emporterent de belles victoires. Et au contraire les armees du peuple Septentrional s'affoiblissent & alengorissent, tant plus ils tirent au pays Meridional, mesmemẽt en esté.» (p. 521). L'influence du climat se montre déjà lorsqu'on passe d'un pays au pays voisin, mais plus méridional ou plus septentrional. »Et tout ainsi que l'espagnol redouble son appetit & ses forces, passant d'Espaigne en France: aussi le François deuient languide, & degousté passant en Espaigne: & s'il veut boire & manger comme en France, il est en danger de ne la faire pas longue. Et mesmes les peuples de Septentrion sentent une langueur & foiblesse de cueur quand le vẽt de midy soufle. La mesme raison nous enseigne pourquoy les hommes & les bestes, & mesmemẽt les oiseaux, qui sentent plus soudain ce changement, s'engraissent en hyuer, & maigrissent de chaleur.» (p. 521).

On voit donc que selon Bodin le climat est sans doute le premier facteur qui par son influence forme et façonne aussi bien le physique que le naturel moral de l'homme. Cependant il n'est pas le seul facteur. A son influence s'ajoute d'abord l'influence du sol. C'est

Digitized by Google

d'ailleurs ce facteur qui fut mentionné par Bodin déjà au début comme nous l'avons vu. Mais il y revient encore plus tard. »Mais le plus notable changement particulier», dit-il, »est la différence des lieux montueux & des plaines: & des valees tournees vers le Septentrion. ou vers le *Midy en mesme climat, en pareille latitude, voire en vn mesme degré*, qui cause vne merueilleuse difference entre les vns & les autres.» (p. 537). — Aussi l'influence de ce facteur est illustrée par de nombreux exemples, tirés de différents pays (d'Italie, d'Espagne, etc.). L'influence du sol s'exerce tout d'abord par l'intermédiaire du climat, le climat variant selon la différente nature du sol. C'est ainsi que par ex. ceux qui vont de Boulongne la Grasse à Florence — — — »trouvent vn merueilleux changement du froid au chaud en mesme degré de latitude pour la diuersité du val tourné au Midy & au Septentrion: aussi trouueront ils pareille diuersité aux esprits.» (p. 538). L'influence de la différente nature du sol, en combinaison avec la situation différente, se fait remarquer même déjà entre les lieux très rapprochés. Par ex. entre Athènes et Thèbes. »Mais l'assiette d'Athenes estoit tournee au Midy — — ayant une petite montagne à dos.» De là grandes différences en naturel des habitants. »Les vns (les athéniens) estoyent du tout addonnez aux lettres & aux sciences: les autres (les habitants de Thèbes) aux armes.» (p. 538).

Il paraît que, selon Bodin, les habitants des montagnes ont à peu prés le même naturel que ceux des pays septentrionaux, parce que les uns et les autres subissent l'influence d'un climat froid. C'est pour cela qu'ils sont tous les deux »fiers et guerriers, ayment mieux les estats populaires: ou du moins monarchies electiues: & ne peuuent pas aisément souffrir qu'on leur commande.» (p. 538). Bodin cite comme exemple »Suede, Dannemarc, Noruege, Poulongne, Boheme, Tartarie.» Par cela il croit avoir en même temps répondu à la question de Plutarque »pourquoy les habitans de la haute cité d'Athènes demandoyent l'estat populaire, & ceux de la basse ville la seigneurie de peu de gẽs.» C'était donc tout simplement la différence du sol d'Athènes qui avait produit cette différence en naturel entre les habitants de la haute et de la basse ville! Et tirant

Digitized by Google

de cela une leçon politique très importante Bodin ajoute que cela serait une grande erreur, si quelqu'un »voulait changer par exemple l'estat populaire des Suisses, Grisons, & autres montaignars en monarchie: car iaçoit que la monarchie soit beaucoup meilleure en soy, si est-ce que le suget n'y est pas si propre». (p. 539).

Quant aux habitants des vallées ils »sont ordinairement effeminez. & delicats: ioint aussi que les valees fertiles de leur naturel donnent occasion aux habitans de s'enyurer en touts plaisirs. Quant aux habitans des lieux maritimes, & des grandes villes marchandes, touts les anciens ont remarqué qu'ils sont plus rusez, plus fins & plus accorts que ceux-là qui sont esloignez des ports de mer, & de la traffique» (p. 539). Des habitants des îles il faut, selon Bodin, en dire à peu près la même chose. »Il semble que le prouerbe qui dit, que les hommes insulaires sont ordinairement trompeurs, se doibt r'apporter à ce qui est dit cy dessus, d'autant qu'ils sont plus addonnez à la traffique.» (p. 539).

Ce n'est qu'un cas spécial de l'influence du sol et de la situation territoriale, lorsque Bodin constate que »aussi és lieux marecageux, on voit une autre difference d'hommes contraires en humeur aux mõtaignars. Et mesmes la sterilité ou fertilité des lieux change aucunemẽt la naturelle inclination du ciel. C'est pourquoy disoit Tite Liue que les hommes du pays gras & fertile sont ordinairement poltrons & couars. Au contraire, la sterilité du pays, rend les hommes sobres par necessité, & consequemment soigneux, vigilãs, & industrieux comme estoyent les Atheniens». (p. 540). D'autres exemples: Nuremberg, grande ville, assiette stérile, mais »pleine de plus gentils artisans; Limoges, Gennes, Gand» etc.

Mais pour expliquer la diversité des peuples, il faut prendre en considération encore un troisième facteur. C'est l'influence des *vents*. »Il y a encores vne varieté notable pour la differẽce des lieux sugets aux vẽts impetueux, qui fait les peuples differẽds en meurs, ores qu'ils soyent en mesme latitude & climat que les autres. Car on void cuidẽment, que les hõmes sont plus posez & arrestez où l'air est doux, & tranquille, qu'ils ne sont és regions batues de vents

Digitized by Google

violets» (p. 539), comme par ex. en »Gaule, en haute Almaigne, en Hõgrie, en Perse» etc., »où les hommes ont l'esprit plus esmeu & turbulet que ceux d'Italie, Natolie, Assyrie etc. où la tranquillité de l'air rend les hommes beaucoup plus attrempez.» (p. 540).

Voici en substance ce que dit Bodin de la diversité des hommes et des peuples et des causes de cette diversité. Avec intention nous n'avons pas du tout mentionné une cause de cette diversité, citée par Bodin. Bodin donne aussi une explication astrologique de la diversité des hommes. D'après cette explication le naturel de chaque peuple dépendrait du rapport de sa région aux étoiles. Mais Bodin donne cette explication astrologique plutôt comme en passant, et après l'avoir longuement développée, il se met de nouveau à parler de l'influence du climat, du sol et des vents, comme des causes réelles de la diversité. Cela prouve qu'il ne prend lui-même l'explication astrologique au sérieux. Cette explication astrologique doit être plutôt une contribution que Bodin se croyait obligé à payer aux superstitions de son temps. Cela veut dire qu'exposant le climat, le sol, la situation territoriale et les vents comme les causes principales de la diversité des hommes, nous avons rendu la véritable pensée de Bodin.

Mais à la fin de ce compte rendu, une question se pose, celle de savoir: Qu'est-ce que ces réflexions de Bodin ont à faire avec la théorie du milieu? Nous avons dit déjà au début que les idées de Bodin ont un rapport indiscutable avec la théorie du milieu. Bien entendu, elles ne constituent pas encore la théorie elle-même dans sa forme définitive et précise. Mais elles en sont pour ainsi dire l'ébauche et la base générale. La théorie définitive de Taine, désagrégée dans ses élements les plus simples, se constitue de trois ou quatre pensées qui forment un syllogisme. La première pensée, le point de départ de la théorie, est négative. Elle constate seulement »qu'une oeuvre d'art n'est pas isolée.» Cela veut donc dire, exprimé d'une manière positive, qu'une oeuvre d'art appartient toujours à quelques ensembles, auxquels elle est liée et par lesquels elle est déterminée. Ces ensembles se constituent en général des circonstances ambiantes

Digitized by Google

dans lesquelles et sous l'influence desquelles l'oeuvre d'art s'est produite. Mais ces circonstances ambiantes — ce sont donc le *milieu*. Et la conclusion pratique que Taine tire de ces constations, la voici: Puisque les oeuvres d'art ne sont pas isolées, mais au contraire étroitement liées à leurs milieux et déterminées par eux, elles ne peuvent donc pas être comprises et expliquées autrement que par leurs milieux. C'est sur cette conclusion qu'est basée la nouvelle méthode de l'histoire et de la critique d'art que Taine veut inaugurer.

Quant à Bodin, son point de départ est au fond le-même. De même que les oeuvres d'art selon Taine ne sont pas isolées, mais liées à leurs milieux et par conséquent déterminées et explicables par eux, de même selon Bodin, l'homme lui-même, l'homme physique et l'homme moral, n'est non plus isolé, mais lié à son milieu et déterminé et explicable par lui. Puis Bodin explique en détail comment les différents côtés du milieu (le climat, le sol, la situation territoriale, les vents) exercent leur influence, formant et façonnant l'homme physique et surtout l'homme moral. Jusque là la conformité entre les réflexions de Bodin et la théorie de Taine est parfaite, avec cette seule différence que les réflexions de Bodin visent à l'explication de l'homme en général, la théorie de Taine (sous sa forme définitive) à l'explication des oeuvres d'art. Mais cette différence n'est pas essentielle. Il n'y a là qu'une différence de domaine qui dans l'un des cas est plus large, dans l'autre plus restreint. Ce n'est qu'en arrivant à l'application pratique de la théorie que les voies diffèrent. Taine déduit de ses constations une nouvelle méthode pour l'historien et pour le critique d'art. Bodin dégage de ses réflexions une règle de conduite pour le législateur et pour l'homme politique. Bodin s'efforce d'expliquer le naturel des hommes et des peuples et de montrer les facteurs qui forment et façonnent ce naturel et qui sont les causes de sa diversité, pour que l'on sache »accommoder l'estat au naturel des citoyens & les edits & ordonnances à la nature des lieux, des personnes & du temps» car une telle accommodation, »est l'vn des plus grans & peut estre le principal fondement des Republiques» (p. 518).

Digitized by Google

Comme on voit, Bodin à exprimé en substance les mêmes idées que Montesquieu, à peu près deux siècles plus tard, a développées dans son Esprit des Lois.

C'est par conséquent à forte raison que Bodin doit être considéré comme un devancier, et même, à ce que je peux voir, comme le premier devancier français de la théorie du milieu.

Chevalier Chardin, Fontenelle, Fénelon.

Bodin, le premier devancier français, de la théorie du milieu, est séparé de ses successeurs par une période de cent ans, à peu près. Son successeur le plus proche paraît être le fameux explorateur et auteur des récits de voyages, CHEVALIER CHARDIN (1643—1713).

Chardin n'était pas originairement ni un savant, ni un homme de lettres. Il était le fils d'un riche joaillier parisien, et c'était pour les opérations commerciales de son père qu'il entreprit (en 1664) son premier voyage aux Indes Orientales, traversant la Perse. Il y retourna plus tard encore plusieurs fois, faisant surtout en Perse, même à deux reprises, des séjours de plusieurs ans, partageant son temps entre des opérations commerciales et des études. Il paraît avoir gagné la pleine confiance du roi de Perse, qui lui donna même le titre de marchand du roi. Grâce à cette confiance et à la position privilégiée qu'il avait auprès du roi, Chardin avait une occasion exceptionnelle d'étudier la vie persane de tous les côtés. Ce sont principalement les fruits de ces études persanes qui sont recueillis dans les récits de voyages de Chardin, dont la première édition a paru à Londres en 1686; (rééditée par Langlès, Paris 1811, en dix volumes.) Ces dix volumes contiennent des observations sur la géographie, sur la vie politique, sociale, religieuse et économique de Perse, sur les coutumes, habitudes, ainsi que sur le naturel du peuple etc. A ces observations Chardin ajoute volontiers ses réflexions. C'est parmi ces réflexions qu'il faut chercher les remarques, d'ailleurs tout à fait passagères, qui touchent la théorie du milieu. Dans ces remarques l'influence du climat sur les coutumes et sur le

Digitized by Google

naturel des hommes est surtout soulignée. Ainsi parlant »du naturel des persans, de leurs moeurs et de leurs coutumes,» Chardin dit (vol. III. ch. XI. p. 427): »Le climat de chaque peuple est toujours, à ce que je crois, la cause principale des inclinations et des coutumes des hommes, qui ne sont pas plus diverses entr'elles, que la constitution de l'air est différente d'un lieu à l'autre.» — La même pensée se répète très souvent chez Chardin. C'est, pour ainsi dire, son idée favorite. Chardin paraît s'en apercevoir aussi lui-même, car il dit à un endroit (vol. V, ch. XIII. p. 118): »J'ai toujours recours au climat en cherchant la raison des habitudes et des manières des hommes, et même de leur génie, parceque j'y trouve plus de solidité qu'en toutes les autres causes qu'on en allègue. L'air de notre Europe nous expose par sa rigueur à plus de besoins que les hommes des climats orientaux: il exige plus d'alimens, plus de vêtemens, plus de remèdes et plus de préservatifs; et comme notre air concentre davantage la chaleur naturelle, il rend le sang plus bouillant: ce qui communique à nos esprits ces mouvemens inquiets dont ils sont agités.» A côté de l'influence du climat qui évidemment est pour Chardin la cause principale de la diversité des hommes et des peuples, il mentionne aussi l'influence des aliments et encore celle du »terroir», mais très en passant, disant (vol. VIII, p. 177): »Car pour ce qui est du teint, la différence vient de la qualité du climat et de celle des alimens et à l'égard des moeurs, la différence en vient de la nature du terroir et de l'opulescence plus ou moins grande. Les richesses produisent toujours dans un pays la douceur dans les manières et la justice dans le commerce de la vie, de même qu'elles produisent les sciences et les beaux-arts.»

De quelle manière le climat et le »terroir» exercent leur influence sur l'homme et quels sont les résultats de cette influence, cela n'est pas trop précisé chez Chardin. Il paraît s'imaginer que cette influence s'exerce par l'intermédiaire du sang. Il dit que notre air (européen) »concentre davantage la chaleur naturelle et rend le sang plus bouillant: ce qui communique à nos esprits ces mouvemens inquiets dont ils sont agités.» — Et quant aux effets ou aux résultats de cette

Digitized by Google

influence, Chardin paraît penser que l'influence du climat chaud est beaucoup moins favorable que celle du climat froid. Voici ce qu'il en dit, en parlant des arts mécaniques et des métiers (Vol. IV, ch. XVII, p. 91):

»La température des climats chauds énerve l'esprit comme le corps, dissipe ce feu d'imagination nécessaire pour l'invention ou pour la perfection dans les arts. On n'est pas capable en ces climats-là de longues veilles et de cette forte application qui enfante les beaux ouvrages des arts libéraux et des arts mécaniques; de là vient aussi que les connaissances des peuples de l'Asie sont si limitées et qu'elles ne consistent guères qu'à retenir et qu'à répéter ce qui se trouve dans les livres des anciens, et que leur industrie est brute et mal défrichée pour ainsi dire; c'est seulement dans le septentrion qu'il faut chercher les sciences et les métiers dans la plus haute perfection.«

On voit qu'ici l'opinion de Chardin diffère de celle de Bodin, selon lequel presque toutes les sciences, toutes les religions et en général les productions spirituelles de l'ordre supérieur viendraient des peuples méridionaux. Selon Bodin les peuples septentrionaux, ayant beaucoup de force mais peu d'esprit, n'étaient guère bons pour autre chose que pour la guerre, pour le labeur grossier et pour les arts mécaniques.

Mais quant à l'influence du milieu physique comme cause de la diversité des hommes et des peuples, tous les deux en sont en principe d'accord. Selon Chardin aussi le milieu physique, c'est-à-dire, en premier lieu le climat, et à côté du climat aussi le »terroir« est »la principale raison des habitudes et des manières des hommes, et même de leur génie.« Et le climat exerce son influence sur les hommes selon Chardin à peu près de la même manière que selon Bodin.

Comme devancier de la théorie du milieu Chardin ne signifie aucun progrès en comparaison à Bodin. Chardin n'a rien ajouté de nouveau à ce que Bodin avait déjà dit. Il n'a que répété en remarques passagères et assez superficielles quelques pensées que Bodin avait exprimées et développées d'une manière beaucoup plus riche et beaucoup plus approfondie.

Digitized by Google

Mais puisqu'il paraît que Chardin est arrivé à ses réflexions d'une manière assez indépendante et peut-être même sans connaître les idées de Bodin, et surtout puisque ses récits de voyage ont été mieux connus et plus souvent cités par les écrivains postérieurs que les livres de Bodin, Chardin doit être considéré, lui aussi, comme un devancier de la théorie du milieu, quoique son rôle à cet égard ne soit pas important et pas du tout comparable à celui de Bodin.

Après Chardin c'est FONTENELLE (1657—1757) qu'il faut mentionner comme devancier de la théorie du milieu. Fontenelle est aussi généralement cité comme tel par des historiens de la littérature française [1], tandis que le rôle de Chardin (et aussi celui de Bodin) a souvent été moins considéré [2]. Fontenelle a exprimé des idées appartenantes à la théorie du milieu dans son essai »Digression sur les Anciens et les Modernes »(1688). Dans cet essai Fontenelle se prononce sur la grande et fameuse querelle des anciens et des modernes, prenant décidément parti pour ceux-ci. Et c'est en motivant son partipris qu'il arrive à exprimer des idées qui touchent la théorie du milieu.

Car pour Fontenelle »toute la question de la prééminence des anciens sur les modernes — — se réduit à savoir si les arbres qui étaient autrefois dans nos campagnes étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, Platon, Démosthène, ne peuvent être égalés dans ces derniers siècles; mais si nos arbres sont tout aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homère, Platon et Démosthène.» Quant à Fontenelle, selon lui sans doute les arbres d'autrefois n'ont pas été plus grands que ceux d'aujourd'hui, d'où il suit qu'aussi en croissance spirituelle nous pouvons bien égaler les anciens. Mais à cela Fontenelle ajoute

[1] LOUIS MAIGRON dans sa monographie (Fontenelle, l'homme, l'œuvre, l'influence. Paris 1906) ne dit cependant rien, à ce que j'ai pu trouver, du rôle de Fontenelle comme devancier de la théorie du milieu, quoiqu' il parle et même beaucoup de »La Digression sur les anciens et les modernes» (p. 180—196). EMILE FAGUET (Dix-huitième siècle. Etudes littéraires) non plus.

[2] Quant à Chardin, il mérite d'être noté qu'il est cité (ainsi que du reste aussi Fontenelle) par l'abbé Dubos, et avec beaucoup d'emphase.

Digitized by Google

immédiatement (p. 2): »Mais si les arbres de tous les siècles sont également grands, les arbres de tous les pays ne le sont pas. Voilà des différences aussi pour les esprits. Les différentes idées sont comme des plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de climats. Peut-être notre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs palmiers, et sans aller si loin, peut-être les Orangers qui ne viennent aussi facilement ici qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout à fait semblable en France. Il est toujours sûr que par l'enchaînement et la dépendance réciproque qui est entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climats qui se font sentir dans les Plantes, doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux, et y faire quelque effet.» »C'et effét cependant y est moins grand et moins sensible, parceque l'Art et la Culture peuvent beaucoup plus sur les Cerveaux que sur la Terre, qui est d'une matière plus dure et plus intraitable. Ainsi les pensées d'un païs se transportent plus aisément dans un autre que les Plantes, et nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos ouvrages le génie Italien qu'à élever des Orangers.» »La facilité qu'ont les Esprits à se former les uns sur les autres, fait que les Peuples ne conservent pas l'esprit original, qu'ils tireroient de leur climat.» »Tout au plus on pourroit croire que la Zone torride et les deux Glaciales, ne sont pas fort propres pour les Sciences. Jusqu'à présent elles n'ont point passé l'Egypte et la Mauritanie d'un côté, de l'autre la Suede; peut-être n'a ce pas été par hazard qu'elles se sont tenuës entre le mont Atlas et la Mer Baltique; on ne sait si ce ne sont point là des bornes que la nature leur a posées et si l'on peut espérer de voir jamais de grands auteurs Lapons et Nègres» (p. 3. vol. II. p. 127). — Par cela Fontenelle croit avoir résolu la quérelle des anciens et des modernes. Car il ajoute immédiatement (vol. II. p. 127): »Quoiqu'il en soit, voilà, ce me semble, la grande question des Anciens et des Modernes vuidée. Les Siècles ne mettent aucune différence naturelle entre les hommes, le climat de la Grece ou de l'Italie, et celui de la France, sont trop voisins pour mettre quelque différence sensible

Digitized by Google

entre les Grecs ou les Latins et nous. — — Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens et Modernes, Grecs, Latins et François.» Mais le meilleur moyen, selon Fontenelle, de résoudre cette grande question »etait de consulter un peu sur tout ceci *la Physique*, qui a le secret d'abréger bien des contestations que la Rhétorique rend infinies.»

Dans la suite de sa digression sur la quérelle des Anciens et des Modernes Fontenelle arrive encore à exprimer des idées qui touchent la théorie du milieu, maintenant d'un autre côté, c'est-à-dire: du côté de l'influence du milieu moral. Pour motiver son partipris moderniste Fontenelle soutient avec énergie la thèse que la nature produit à tous les temps à peu près le même nombre de talents et de génies, mais il dépend alors des circonstances politiques, sociales et morales de l'époque combien de ces talents ou de génies arrivent à un développement heureux. Voici ce que Fontenelle en dit (Digr. p. 9. Vol. II. p. 133): »Sans doute la Nature se souvient bien encore comment elle forma la tête de Ciceron et de Tite-Live. Elle produit dans tous les siècles des hommes propres à être de grands hommes, mais les siècles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares, des Gouvernemens ou absolument contraires, ou peu favorables aux Sciences et aux Arts, des préjugez et des fantaisies qui peuvent prendre une infinité de formes différentes, tel qu'est à la Chine le respect des Cadavres, qui empêche qu'on ne fasse aucune anatomie, des guerres universelles, établissent souvent et pour longtems l'ignorance et le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverses dispositions des fortunes particulières, et vous verrez combien la Nature seme en vain de Cicerons et de Virgiles dans le monde, et combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainsi dire, qui viennent à bien. On dit que le Ciel en faisant naître de grands Rois fait naître aussi de grands Poëtes pour les chanter, d'excellens Historiens pour écrire leurs vies; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'en tout temps les Historiens et les Poëtes sont tout prêts et que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en oeuvre.»

Digitized by Google

Voilà en substance tout ce que Fontenelle dit dans sa »Digression» se rapportant à la théorie du milieu. Dans les autres ouvrages de Fontenelle (Refl. sur la Poètique, De l'Origine des Fables, Histoire du Théâtre Français etc.) je n'ai pu trouver rien qui touche cette théorie.

Mais déjà par les pensées, exprimées dans la »Digression», la position de Fontenelle comme devancier de la théorie du milieu, paraît bien fondée. Surtout par trois pensées, exprimées d'une manière personnelle et energiquement soulignées.

La première de ces pensées dans sa forme la plus concentrée, la voilà: »Les différentes idées sont comme des Plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de Climats», c'est-à-dire: elles sont dépendantes dans leur croissance et dans leur développement des circontances physiques, surtout du climat. Au fond il y a ici même deux pensées différentes. Tout d'abord le rapprochement des idées et des plantes entre lesquelles Fontenelle paraît vouloir mettre un trait d'union et d'égalité, anticipant ainsi et quelquefois même presque littéralement quelques-unes des idées favorites de Taine, qui sur ce point étaient du reste celles du positivisme. Il est en effet curieux de constater que Taine, pour souligner le parallellisme des produits de l'esprit humain avec les produits naturels se sert presque des mêmes expressions que Fontenelle avait employées 150 ans avant. Mais ce parallellisme entre les produits de l'esprit humain et les produits naturels, que Fontenelle souligne si vigoureusement, ne lui sert que d'introduction ou de point de départ. Partant de là il veut mettre en relief une autre pensée, c'est-à-dire, souligner l'influence du milieu physique, surtout celle du climat sur l'homme moral et sur ses productions. (»Les differences de climats qui se font sentir dans les Plantes doivent s'étendre *jusqu'aux cerveaux*, et y faire quelque effet.») Et il mérite d'être noté que Fontenelle ne se contente pas de constater l'influence générale du climat sur l'homme moral seulement et sur ses productions les plus spirituelles. Il veut encore préciser cette influence en indiquant les zones, qui sont »propres (ou pas propres) pour les sciences», c'est-

Digitized by Google

à-dire pour la culture supérieure en général. C'est ainsi que Fontenelle arrive à constater que »la Zone torride et les deux Glaciales ne sont pas fort propres pour les sciences.» Et il trace les limites de la culture supérieure encore plus exactement en disant que »jusqu'à présent elles (les sciences et les arts) n'ont point passé l'Egypte et la Mauritanie d'un côté et de l'autre la Suede». Il croit même que ce n'est peut-être pas par hazard »qu'elles se sont tenuës entre le Mont Atlas et la Mer Baltique». Fontenelle est plutôt penché à croire que le Mont Atlas et la Mer Baltique marquent des bornes que la nature elle-même a posées pour la culture supérieure.

A ces deux pensées Fontenelle ajoute encore une troisième qui est peut-être la plus originale. C'est ce qu'il dit de l'influence du milieu moral. Déjà la notion du milieu moral, tel qu'il est esquissé par Fontenelle, est quelque chose de nouveau dans l'histoire de la théorie du milieu. Bodin et Chardin ne connaissent encore que des facteurs physiques, comme le climat, le sol, les vents, la situation territoriale etc. Et c'est l'influence de ces facteurs physiques sur l'homme et sur ses productions qu'ils veulent décrire et expliquer. Fontenelle y ajoute les facteurs moraux: les circonstances politiques et sociales, les courants d'idées, les »préjugés et les fantaisies», les particularités du gôut etc. — bref tous ces facteurs qui ensemble forment le milieu moral — ou »l'état général de l'esprit et des moeurs», comme tout cela est exprimé plus tard par Taine. En décrivant l'influence de ces facteurs moraux, Fontenelle une fois de plus, arrive à exprimer des pensées qui ont une ressemblance frappante avec les pensées de Taine. C'est donc Fontenelle qui déjà a soutenu la thèse que la nature produit à chaque époque à peu près le même nombre de talents et de génies, mais qu'il dépend des circonstances morales de chaque époque, c'est-à-dire de »l'état général de l'esprit et des moeurs», combien de ces talents et de ces génies »viennent à bien». Dans sa Philosophie de l'art (vol. I. p. 55—56) Taine a repris la même thèse, et c'est maintenant comme une thèse de Taine que cette pensée est connue et célèbre.

Aussi *Fénelon* est très souvent mentionné parmi les devanciers

Digitized by Google

de la théorie du milieu, quelquefois même comme un des plus importants [1]. Après avoir parcouru à cet égard les principaux ouvrages de Fénelon nous n'y avons rien trouvé qui autorise un tel titre. Fénelon a certainement (surtout dans sa Lettre à l'Académie Française et dans sa Correspondance littéraire avec Houdard de la Motte) exprimé en passant quelques pensées, qui touchent de quelque manière la théorie du milieu. Mais ces pensées ne sont que des répétitions affaiblies des pensées de Fontenelle. Elles ne contiennent rien de nouveau.

l'Abbé Dubos.

(1670—1742)

Si l'importance de Fénelon dans l'histoire de la théorie du milieu a souvent été sensiblement surfaite, celle de l'abbé Dubos a généralement été trop sousestimée, tant son importance comme devancier de la théorie du milieu que celle de penseur esthétique en général.

Par exemple dans la monographie de Dutoit ou surtout Bodin et Montesquieu sont traités très en détail, Dubos n'est pas du tout traité parmi les devanciers de la théorie du milieu. Il n'est non plus traité dans l'histoire de la littérature française de Petit de Julleville, pas même mentionné, à ce que je peux voir. En général, à partir de

[1] Voir par. ex. Gustave Lanson, Histoire de la littérature française (5 e édit.) p. 709: »La théorie des climats, *formulée* par Fontenelle et Fénelon, reprise et étendue par l'abbé Dubos.» Ces mots pourraient nous faire croire que Fénelon ait été un des principaux initiateurs de »la théorie des climats», l'égal de Fontenelle et peut-être même supérieur à Dubos. En réalité, ce n'est pas la pensée de M. Lanson, car dans son Histoire illustrée de la littérature française (II p. 15. 1923) il dit de Fénelon à cet égard: »Il *reprend* à Fontenelle sa Théorie des climats», — ce qui est parfaitement exact. Du reste M. Lanson avait déjà précisé le rôle de Fénelon à cet égard de la même manière dans l'édition plus haut citée — à un autre endroit (voir Hist. de la littér. franç^{s}. p. 606.). — Jules Lemaître dans sa monographie sur Fénelon (Paris 1910) ne dit rien du rôle de F. dans l'histoire de la théorie du milieu. Emile Faguet non plus dans ses études littéraires (Dix-septième siècle).

Digitized by Google

la fin du 18e siècle, Dubos, qui jusque-là avait été assez estimé et dont les idées ont eu sans doute une grande influence, est de plus en plus tombé en oubli. Ce n'est qu'au XXe siècle que l'on a sérieusement commencé de le réhabiliter. Dans cette réhabilitation de Dubos l'Allemagne a marché en tête, pays où Dubos, en général, a été mieux apprécié qu'en France, comme le reconnaissent les historiens français eux-mêmes [1]. Sans parler de l'influence de Dubos en Allemagne au XVIIIe siècle sur Bodmer, Breitinger, Sulzer, Lessing, Winckelmann, Baumgarten et, en général, sur toute l'esthétique allemande, on constate que l'importance de Dubos a été reconnue en Allemagne aussi au XIXe siècle. Il mérite d'être noté que par ex. l'éminent historien de la littérature, Herm. Hettner, dans son ouvrage »Geschichte der französischen Literatur im XVIII. Jahrhundert« (paru en 1859) souligne vigoureusement l'originalité et l'importance de Dubos comme penseur esthétique, tandis-que dans l'histoire de la littérature française du XVIIIe siècle de Petit de Julleville (parue en 1898!) Dubos n'est pas du tout mentionné! Après Hettner c'est surtout Wilh. Dilthey, le célèbre philosophe allemand, qui a relevé l'importance de Dubos [2]. Après Dilthey et inspiré par lui vient Heinrich von Stein, qui dans son »Entstehung der neueren Ästhetik« (Stuttgart 1886) donne un compte-rendu assez détaillé et très respectueux des idées esthétiques de Dubos, y comprises aussi ses idées se rapportant à la théorie du milieu. Notons en passant que pour les historiens allemands qui ont étudié Lessing et son époque (Danzel, Guhrauer, Grosse, Blümner, Erich Schmidt) Dubos a toujours été l'objet d'une considération attentive et respectueuse. Aussi par les esthéticiens allemands modernes Dubos est cité dans une mesure et avec un respect (ainsi par ex. par Johannes Volkelt, Max Dessoir, Albert Dresdner (Die Kunstkritik), Emil Utitz) qui montre que l'importance de Dubos est encore aujourd'hui connue

[1] Cf. par. ex. A. Lombard, l'Abbé Du Bos. p. 151 s. et Paul Péteut, Jean-Baptiste Dubos. Tramelan 1902. p. 5).

[2] Cf. Das Erlebnis und die Dichtung. Publié d'abord dans les »Preuss. Jahrbücher 1867; puis comme livre à Leipzig 1905).

Digitized by Google

et reconnue par les savants allemands. On a même, et encore assez récemment, consacré à Dubos en Allemagne des études spéciales. Dans la »Zeitschr. für Ästhetik u. allgem. Kunstwissenschaft» (éditeur Max Dessoir) EUGEN TEUBER, inspiré, comme il l'indique lui-même, par le professeur Emil Utitz, a publié en 1924 sur Dubos une étude très intéressante et très bien documentée. Il est vrai, qu'en général aussi en Allemagne, le rôle de Dubos comme devancier de la théorie du milieu est peu ou pas du tout observé. Mais M. Teuber le signale, quoique plutôt en passant, donnant (sur une page!) de ces idées de Dubos un bref compte-rendu qui a le rare mérite d'être assez juste, mais qui, bien entendu, déjà à cause de son caractère sommaire, est loin d'être complet.

En France la réhabilitation de Dubos a été opérée surtout par la grande monographie de M. A. LOMBARD (L'Abbé Du Bos. Un initiateur de la pensée moderne. Paris 1913). Déjà avant cette date, Auguste Morel, Paul Péteut, Marcel Braunschvig, De Lacaze Duthiers, Gustave Lanson et aussi M. Lombard lui-même (par quelques études préparatoires) avaient contribué à tirer l'abbé Dubos et son oeuvre remarquable d'un oubli injuste. Quant à la monographie de M. Lombard, on ne saurait trop louer sa justesse d'appréciation, sa vaste documentation et son érudition sûre et solide. Par cet ouvrage le penseur original et semeur d'idées fructueuses et souvent très modernes, qu'était l'abbé Dubos, est en effet dûment réhabilité. Mais malgré tous ses grands mérites cet ouvrage n'est pas encore le dernier mot sur Dubos, en tout cas pas sur Dubos comme penseur esthétique et devancier de la théorie du milieu. Il est vrai que même à ces égards il n'y a probablement pas beaucoup à ajouter à la documentation de cette monographie et en tout cas rien d'essentiel, à ce que je peux voir. Mais c'est l'*interprétation* qui n'est pas tonjours satisfaisante. Soit dit avec tout le respect dû à l'érudition vraiment vaste et solide de Monsieur Lombard, il me semble qu'il n'est pas suffisamment versé dans la théorie esthétique et philosophique pour toujours distinguer ce qu'il y a d'essentiel et d'important dans l'esthétique et dans la théorie du milieu de Dubos et pour mettre les choses au point. Par

Digitized by Google

conséquent même après la monographie de M. Lombard, il y a encore lieu d'étudier au moins l'esthétique de Dubos et surtout son rôle dans l'histoire de la théorie du milieu, car ces choses là ne sont pas suffisamment éclairées ni par M. Lombard ni par aucun autre, à ce que je connaisse.

Comme devancier de la théorie du milieu Dubos est un des plus importants. On pourrait peut-être dire: le plus important. En tout cas il est le devancier le plus direct de la théorie de Taine, quoique Taine ne l'ait jamais mentionné comme tel.

C'est dans son remarquable ouvrage »Reflexions critiques sur la poésie et la peinture» (1719) que Dubos a exprimé ses idées esthétiques, ainsi que ses idées concernant la théorie du milieu. Aussi ces dernières idées ne sont pas du tout des remarques passagères, comme c'est le cas des idées de Chardin et de Fontenelle. Dubos au contraire a consacré une partie considérable de son ouvrage (vol. II. section 12—20) à l'exposition des idées qui se rapportent à la théorie du milieu. Et la manière systematique dont il développe ces idées montre, qu'elles ne lui sont pas des saillies d'esprit momentanées mais des vues mûrement réfléchies.

Dubos arrive à ces réflexions en constatant tout d'abord que »tous les siécles ne sont pas également fertiles en grands Artisans», mais »qu'il étoit des siécles où les Arts languissoient, comme il en étoit d'autres où les Arts & les Sciences donnoient des fleurs & des fruits en abondance.» (Vol. II. sect. XII. p. 128.) C'est donc l'existence des périodes de floraison et des périodes de décadence dans le développement des arts et des sciences, ou en général dans l'histoire de la civilisation humaine, qui a excité la curiosité de Dubos. Et il se met à rechercher les causes de ce phénomène, les causes »qui donnent tant de supériorité à un certain siécle sur les autres siécles». (p. 128).

Il distingue deux groupes de causes. Tout d'abord les *causes morales* qui ont évidemment »beaucoup de part à la différence sensible qui est entre les siécles». (p. 130). Puis il explique ce qu'il entend sous les causes morales. »J'appelle ici causes morales, celles qui

Digitized by Google

operent en faveur des Arts sans donner réellement plus d'esprit aux Artisans, & en un mot sans faire dans la nature aucun changement physique, mais qui sont seulement pour les Artisans une occasion de perfectionner leur génie, parce que ces causes leur rendent le travail plus facile, & parce qu'elles les excitent par l'émulation & par les récompenses à l'étude & à l'application. J'appelle donc des causes morales de la perfection des arts, l'état heureux où se trouve la patrie des Peintres & des Poëtes, lorsqu'ils fournissent leur carriere; l'inclination de leur souverain & de leurs concitoïens pour les beaux arts; enfin les excellens Maîtres qui vivent de leur tems, dont les enseignemens abregent les études, & en assurent le fruit.» (p. 130).

Par des exemples tirés de l'histoire, Dubos illustre encore davantage ce qu'il entend sous les causes morales, favorables à l'épanouissement des arts et des sciences. La première condition de cet épanouissement, selon Dubos, paraît être un état de paix et de sécurité politique et sociale bien établi. C'ar l'attention générale aux plaisirs (esthétiques et spirituels) »suppose une suite de plusieurs années exemptes des inquiétudes & des craintes qu'amenent les guerres, du moins celles qui peuvent faire perdre aux particuliers leur état, parce qu'elles mettent en danger la constitution de la societé, dont nous sommes des membres. Le goût pour les beaux arts ne vint pas aux Romains, tandis qu'ils faisoient dans leur propre païs une guerre, dont tous les évenemens pouvoient être mortels à la République: puisque l'ennemi pouvoit, s'il gagnoit une bataille, venir camper sur les bords du Téveron. Les Romains ne commencerent d'aimer les vers & les tableaux qu'après avoir transporté le siége de leurs guerres en Grece, en Afrique, en Asie & en Espagne, & quand les batailles que donnoient leurs Géneraux, ne décidoient plus du salut de la République, mais seulement de sa gloire & de l'étendue de sa domination» (p. 131—132).

La seconde condition de cet épanouissement, selon Dubos, est l'aisance économique des citoyens et de la société en question. C'ette aisance était très grande par exemple en Grèce pendant la période de

Digitized by Google

sa floraison culturelle, c'est-à-dire sous le règne de Philippe et d'Alexandre le Grand, l'époque qui selon Dubos est un des quatre »siécles illustres».[1] »La societé étoit alors partagée en maîtres & en esclaves, qui la servoient bien mieux qu'elle ne peut être servie par un menu peuple mal élevé.» .... »Le commun de la nation faisoit donc alors sa principale occupation de son plaisir, ainsi que ceux de nos citoïens qui naissent avec cent mille livres de rente, & le climat heureux de leur patrie les rendoit très- sensibles aux plaisirs de l'esprit dont la Poësie & la Peinture font le charme le plus decevant.» (p. 137—138).

La troisième condition de la floraison des arts est »l'inclination des souverains et des citoyens pour les beaux-arts; enfin les excellens Maîtres, — — dont les enseignemens abregent les études, & en assurent le fruit». Tout cela est dit d'une manière assez étroite et restreinte. Mais c'est probablement entendu d'une manière beaucoup plus large. Par l'inclination des souverains et des citoyens pour les beaux-arts, par les enseignements des excellents maîtres etc. Dubos a évidemment voulu dire qu'un goût et une disposition générale pour les intérêts spirituels et surtout pour les beaux-arts est aussi une des conditions de leur floraison. Ainsi interprétée, la pensée de Dubos sur ce point revient au même que la pensée de Taine. Les causes morales de Dubos correspondent exactement aux causes morales de Taine ou plutôt à sa formule: »l'état général de l'esprit et des moeurs.» C'est donc de cet état général de l'esprit et des moeurs que dépend pour une part selon Dubos aussi la floraison ou la décadence des arts.

Mais la floraison ou la décadence des arts et des lettres ne dépend pas uniquement des causes morales. Il est plutôt »probable que les *causes Physiques* ont aussi leur part aux progrès surprenans des Arts & des Lettres». (p. 144). Et c'est ce second groupe de causes, les causes physiques, qui évidemment est pour Dubos le plus important. Car les causes physiques sont les causes primaires qui »mettent aussi

[1] Les trois autres sont »celui de Jules Caesar & d'Auguste, celui de Jules II. & de Leon X. enfin celui de notre Roi Louis XIV» (p. 135.)

Digitized by Google

les causes morales en mouvement». (p. 144). C'est pour cela que Dubos s'occupe aussi principalement des causes physiques, expliquant leur nature et leur influence d'une manière très étendue et détaillée, tandis que les causes morales sont acquittées très vite. Ce que Dubos dit des causes physiques et de leur influence, nous n'en pouvons donner ici qu'un résumé très abrégé.

Aussi selon Dubos les causes physiques, dont dépend le développement des arts ainsi que celui des autres productions de l'esprit humain, sont essentiellement les mêmes qu'elles étaient déjà selon Bodin et Fontenelle, c'est-à-dire: le climat et le sol, ou en un mot: le milieu physique. A cet égard Dubos n'a rien apporté de nouveau à la théorie du milieu. Mais ce qu'il y a de nouveau chez Dubos, c'est qu'il a expliqué ou du moins il a essayé d' expliquer et encore très en détail, *comment ces causes physiques exercent leur influence.*

Sans doute Dubos est prêt à avouer qu' en premier lieu la floraison et la décadence des arts dépendent des causes morales, c'est-à-dire, des dons, des inclinations et des dispositions spirituelles des hommes. Mais »durant la vie de l'homme & tant que l'ame spirituelle demeure unie avec le corps, le caractère de notre esprit & nos inclinations (c'est-à-dire, nos dispositions morales) dépendent beaucoup *des qualitez de notre sang qui nourrit* encore nos organes, & qui leur fournit la matiere de leur accroissement durant l'enfance & durant la jeunesse. Or les qualitez de ce sang dépendent beaucoup *de l'air* que nous respirons. Elles dépendent encore beaucoup des qualitez de l'air où nous avons été élevez, parce qu'il a décidé des qualitez de notre sang durant notre enfance. Ces qualitez ont contribué alors à la conformation de nos organes, qui par un enchaînement nécessaire, contribuent ensuite dans l'âge viril aux qualitez de notre sang. Voilà pourquoi les Nations qui habitent sous des climats differens, sont si differentes par l'esprit comme par les inclinations». (p. 239). —

Mais Dubos ne s'arrête pas encore là. Il remonte aux causes encore plus lointaines. Car »les qualitez de l'air dépendent», elles aussi, de quelques causes, savoir »de la qualité *des émanations*

Digitized by Google

de la terre que l'air enveloppe. Suivant que la terre est composée, l'air qui l'enserre est different. Or les émanations de la terre qui est un corps mixte dans lequel il se fait des fermentations continuelles, ne sçauroient être toujours précisément de la même nature dans une certaine contrée. Ces émanations cependant ne peuvent varier sans changer la température de l'air, & sans alterer en quelque chose ses qualitez. Il doit donc, en vertu de cette vicissitude, survenir quelquefois des changemens dans l'esprit & dans l'humeur des hommes d'un certain païs parce qu'il doit y avoir des siécles plus favorables que d'autres à l'éducation physique des enfans. Ainsi certaines générations seront plus spirituelles en France que d'autres générations, & cela par une raison de même nature que la raison qui fait que les hommes ont plus d'esprit en certains païs qu'en d'autres païs. Cette difference entre deux génerations des habitans du même païs arrivera par l'action de la même cause qui fait que les années n'y sont pas également temperées, & que les fruits d'une récolte valent mieux que les fruits d'une autre récolte.» (p. 240.)

Le raisonnement de Dubos est donc parfaitement clair et logique. La nature des productions artistiques, comme celle de toute production de l'esprit humain, dépend bien entendu le plus directement du caractère de l'esprit ou en général des qualités et des dispositions morales de l'homme. Mais le caractère de l'esprit de l'homme dépend de sa constitution physique, laquelle, à son tour, dépend essentiellement des qualités du sang. »Or les qualitez de ce sang dépendent beaucoup des qualitez de l'air que nous respirons.» Et enfin »les qualitez de l'air dépendent elles-mêmes de la qualité des émanations de la terre que l'air enveloppe.» (p. 239). Plus loin (p. 242) Dubos y ajoute encore »l'action du Soleil diversifiée par sa hauteur, par sa proximité & par l'exposition, comme par la nature du terrain sur lequel ses raïons tombent.» Puis »l'action du vent qui souffle des païs voisins». Ces causes physiques, qu'il appelle »étrangeres», peuvent aussi altérer l'air en rendant »l'air sujet à des vicissitudes de froid & de chaud, de sécheresse & d'humidité». (p. 243.)

Digitized by Google

Puisque, selon Dubos, l'air est différent en différent lieu et en différent temps, il cause des différences entre les hommes en ces deux sens. »Comme deux graines venuës sur la même plante, donnent un fruit dont les qualitez sont differentes, quand ces graines sont semées en des terroirs differens, ou bien quand elles sont semées dans le même terroir en des années differentes: ainsi deux enfans qui seront nez avec leurs cerveaux composez précisément de la même maniere, deviendront deux hommes differens pour l'esprit & pour les inclinations, si l'un de ces enfans est élevé en Suede, & l'autre en Andalousie. Ils deviendront même differens, bien qu'élevez dans le même païs, s'ils y sont élevéz en des années dont la temperature soit differente.»[1] (p. 238).

Mais Dubos ne se contente pas de constater seulement que l'air, dont les qualités dépendent de différentes causes physiques (des émanations de la terre, du sol, de l'action du soleil, des vents etc.) a une influence décisive sur l'homme moral et sur ses productions. Il explique encore en détail, *comment* cette influence s'exerce. »L'air que nous respirons, communique au sang dans notre poulmon les qualitez dont il est empreint. L'air dépose encore sur la surface de la terre la matiere qui contribuë le plus à sa fécondité, & le soin qu'on prend de la remuer & de la labourer, vient de ce qu'on a reconnu que la terre en étoit plus féconde, quand un plus grand nombre de ses parties avoit eu lieu de s'imbiber de cette matiere aërienne. Les hommes mangent une partie des fruits que la terre produit, & abandonnent l'autre aux animaux, dont ils convertissent ensuite la chair en leur propre substance. Les qualitez de l'air se communiquent encore aux eaux des sources & des rivieres par le moïen des neiges & des pluies qui se chargent toujours d'une partie des corpuscules suspendus dans l'air.» (p. 241).

Après avoir expliqué ainsi comment s'exerce l'influence de l'air sur l'homme, Dubos démontre par exemples pratiques la réalité

[1] Comme nous avons vu, Fontenelle represente sur ce dernier point une vue tout à fait opposée. Selon lui »les siècles ne mettent aucune différence naturelle entre les hommes».

Digitized by Google

et la grandeur de cette influence. Il distingue deux espèces de cette influence: celle qu'exerce l'air par ses altérations passagères et celle qu'il exerce par ses qualités permanentes. Et pour nous donner une idée de l'importance de celle-ci, il cite quelques exemples bien connus qui montrent combien grande peut être déjà celle-là. »Suivant que l'air est sec ou humide, suivant qu'il est chaud, froid ou temperé, nous sommes gais ou tristes machinalement, nous sommes contens ou chagrins sans sujet: nous trouvons enfin plus de facilité à faire de notre esprit l'usage que nous en voulons faire.» (p. 244). Et pour convaincre mieux il donne des exemples plus détaillés. »Il est même», dit-il, »des temperamens que l'excès de la chaleur irrite. & qu'elle rend presque furieux. Si dans le cours d'une année il se commet à Rome vingt mauvaises actions, il s'en commet quinze dans les deux mois de la grande chaleur.» (p. 245). De la capitale d'un autre pays en Europe Dubos cite la statistique des suicides d'après laquelle »de soixante personnes qui se défont elles-mêmes dans le cours d'une année, cinquante se sont portées à cet excès de fureur vers le commencement ou bien à la fin de l'hyver.» Et cette circonstance curieuse est expliquée, selon Dubos, par le fait, qu'il règne alors »dans cette contrée un vent de Nord-Est qui rend le ciel noir & qui afflige sensiblement les corps les plus robustes.» (p. 246). D'un autre côté, le froid aussi peut avoir sur quelques personnes une influence très sensible. »Le grand froid glace l'imagination d'une infinité de personnes. Il en est d'autres dont il change absolument l'humeur. Hommes doux & débonnaires dans les autres saisons, ils deviennent presque féroces durant les fortes gelées.» (p. 246). Exemple: roi de France Henri III!

Il y a encore »une autre preuve sensible du pouvoir que les qualitez passagères de l'air ont sur nous», et c'est »ce qui nous arrive en voïageant». »Comme nous changeons d'air en voïageant, à peu près comme nous en changerions, si l'air du païs où nous vivons, s'alteroit, l'air d'une contrée nous ôte une partie de notre appetit ordinaire, & l'air d'une autre contrée l'augmente. Un François refugié en Hollande, se plaint du moins trois fois par jour, que sa gaieté & son

Digitized by Google

feu d'esprit l'ont abandonné.» Il devient presque malade. Cette maladie, appelée selon Dubos, »*le Hemvé*(!)» nous avertit que l'air où nous nous trouvons, n'est pas aussi convenable à notre constitution que celui pour lequel un secret instinct nous fait soupirer. Le Hemvé ne devient une peine de l'esprit, que parce qu'il est réellement une peine du corps». Et cette maladie est causée, selon Dubos, uniquement par le changement d'air. Car »un air trop different de celui auquel on est habitué est une source d'indispositions & de maladies». (p. 249).

Si déjà les altérations passagères de l'air ont une telle influence sur nous, combien plus grande doit être l'influence que l'air exerce sur nous par ses qualités permanentes!

Cette influence se manifeste surtout dans *les caractères des nations*, qui, selon Dubos, sont formés et façonnés essentiellement par le climat. C'est principalement le climat, dont dépend d'abord l'extérieur des hommes: »leur teint, leur stature, même le son de leur voix.» Mais le climat a une influence encore plus grande sur »le génie, les inclinations & les moeurs des nations.» (p. 254). Et Dubos explique pourquoi il en est ainsi. »Les organes du cerveau ou les parties du corps humain qui décident — — — de l'esprit & des inclinations des hommes, sont sans comparaison plus composées & plus délicates que les os & les autres parties qui décident de leur stature & de leur force.» »Ainsi deux hommes qui auront le sang d'une qualité assez differente pour être dissemblables à l'extérieur, seront encore plus dissemblables par l'esprit. Ils seront encore plus differens d'inclination que de teint & de corsage.» (p. 255).

Pour démontrer que c'est du climat ou en général du milieu physique que dépend la conformation de l'extérieur et surtout de l'intérieur des hommes, Dubos relève le fait »que les étrangers qui se sont habituez dans quelques païs que ce soit, y sont toujours devenus semblables après un certain nombre de générations aux anciens habitans du païs où ils se sont établis. Les nations principales de l'Europe ont aujourd'hui le caractere particulier aux anciens peuples qui habitoient la terre qu'elles habitent aujourd'hui, quoique ces nations

Digitized by Google

ne descendent pas de ces anciens peuples». (p. 260). — Ce fait, s'il est prouvé, montre donc que »le climat est plus puissant que le sang & l'origine». (p. 267). Et afin de prouver ce fait Dubos examine le caractère des nations principales de l'Europe et même de quelques nations de l'Asie et de l'Afrique pour constater que c'est en effet toujours le climat ou en général, le milieu physique, qui en dernier lieu forme et façonne leur extérieur et leur intérieur.

Or cela veut donc dire que ce sont les mêmes causes, savoir les causes morales, énumerées ci-avant, mais surtout le milieu physique, dont dépendent aussi la floraison et la décadence des arts et tout leur développement. Et si nous voulons préciser encore l'importance relative de ces deux groupes de causes, ce sont évidemment les causes physiques qui sont les plus importantes, les causes fondamentales, car, selon Dubos, »*c'est le physique qui donne la loi au moral*» (p. 310).

Voilà un résumé concentré des idées de Dubos concernant la théorie du milieu. Les neuf chapitres de l'ouvrage de Dubos (à peu près 200 pages), où il expose ces idées, contiennent encore beaucoup d'autres réflexions, même très intéressantes, qui ne sont pas du tout mentionnées dans notre résumé, lequel se borne seulement aux grandes lignes et aux idées centrales de Dubos.

Mais il me semble que ce résumé concentré doit faire suffisamment ressortir l'affinité intime qui existe entre les idées de Dubos et la théorie de Taine.

Déjà le point de départ de Dubos est essentiellement le même que celui de Taine. Après avoir constaté qu'il y a dans le développement des arts des périodes de floraison et des périodes de décadence, Dubos se met à rechercher les causes de ce phénomène. Et il est à noter qu'il ne cherche pas ces causes dans les arts eux-mêmes, mais autour d'eux, c'est-à-dire dans les circonstances ambiantes. Il est donc parfaitement du même avis que Taine que pour bien comprendre et expliquer les arts et leur développement il ne faut pas les prendre isolés. Il faut plutôt les replacer dans les circonstances ou dans le »milieu», où ils sont nés et où ils se sont développés, car ce

Digitized by Google

n'est que là, c'est-à-dire, *par leur milieu* qu'ils s'expliquent, comme du reste toutes »les productions de l'esprit humain et aussi celles de la nature vivante». Voilà l'idée maîtresse de Taine laquelle en même temps est la base de la théorie du milieu. Elle est aussi l'idée maîtresse et le point de départ de Dubos.

Or l'affinité entre Dubos et Taine va encore plus loin. Ils comprennent aussi tous les deux essentiellement de la même manière ce »milieu» lequel seul explique les arts comme toutes les autres productions de l'esprit humain. Selon Dubos comme selon Taine le »milieu» (Dubos, bien entendu, n'emploie pas cette expression qui pour son époque était encore inconnue, mais sa pensée est la même) comprend deux groupes d'éléments: les causes morales et les causes physiques.

En parlant des causes morales, nous avons constaté déjà que Dubos en a essentiellement la même idée que Taine, de sorte que les causes morales de Dubos se résument parfaitement par la même formule que celles de Taine, c'est-à-dire, par la formule: »l'état général de l'esprit et des moeurs». Encore plus profonde est l'entente cordiale entre Dubos et Taine à l'égard des causes physiques. Tous les deux sont d'abord d'accord à souligner énergiquement la prépondérance et la priorité des causes physiques. Selon Taine comme selon Dubos, les causes physiques sont les causes fondamentales, primaires et les plus profondes. Les causes morales ne sont que les causes les plus proches, apparentes et secondaires. Selon Taine comme selon Dubos ce sont »les causes physiques qui mettent les causes morales en mouvement», »c'est le physique qui donne la loi au moral».

Cette *matérialisation* des faits moraux et surtout des arts et leur dérivation des faits physiques est la seconde idée dominante de Taine, par laquelle toute sa pensée mais surtout sa théorie du milieu est empreinte. On sait bien que Taine ne se lasse jamais de répéter qu'il n'y a pas de différence essentielle entre les productions naturelles et les productions de l'esprit humain. Par conséquent il faut considérer aussi ces dernières, »et en particulier les oeuvres d'art

Digitized by Google

comme des faits et des produits» (naturels), il faut les étudier comme des plantes, car l'étude des oeuvres d'art du point de vue de Taine, n'est qu'une »sorte de botanique appliquée, non aux plantes, mais aux oeuvres humaines».

Cette *matérialisation* générale des faits moraux trouve chez Taine sa manifestation la plus éclatante et la plus saillante dans son grand mot célèbre: »Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre[1],» ce qui évidemment veut dire que les faits moraux sont au fond de la même nature que les faits matériels. En tout cas il faut les étudier et expliquer tous les deux parfaitement d'après la même méthode. Et ce qui est bien caractéristique pour la pensée de Taine, c'est que cette similitude des faits moraux et des faits matériels est sans aucun doute le résultat d'une *matérialisation* des faits moraux et non pas le résultat d'une *spiritualisation* des faits matériels, — ou pour employer une fois de plus l'expression de Dubos: c'est »le physique qui donne la loi au moral, et non pas le moral qui donne la loi au physique».

Il mérite d'être noté que sur ce point encore une idée dominante de Taine laquelle constitue pour ainsi dire la base matérielle de sa théorie du milieu, est parfaitement exprimée et même largement développée par Dubos, après avoir été dénotée, quoique plutôt en passant, déjà par Fontenelle.

Or Dubos et Taine sont d'accord non seulement sur la priorité absolue des facteurs physiques du milieu. Ils sont aussi du même avis concernant leur nature. Selon Dubos aussi bien que selon Taine le climat et le sol sont les facteurs physiques du milieu les plus importants. Par conséquent c'est leur influence qui est la plus décisive aussi pour le développement des arts.

Mais encore à un autre égard l'affinité entre Dubos et Taine est très intime, plus intime qu'entre Taine et les autres devanciers de la théorie du milieu, même postérieurs à Dubos. Les autres devan-

[1] Introduction à l'Histoire de la littérature anglaise p. XV.

Digitized by Google

ciers de la théorie du milieu, Montesquieu y compris, en parlant de l'influence du milieu, parlent de son influence, ou sur l'homme en général, ou sur les coutumes et les habitudes des peuples, sur les institutions sociales et politiques, sur les lois, ou bien sur quelques autres côtés de la civilisation humaine. Dubos seul parle expressément de l'influence du milieu *sur les arts*. Déjà pour cela Dubos est le devancier le plus direct de la théorie de Taine.

Cependant il y a aussi de grandes différences entre Dubos et Taine. Ce serait une éxagération grossière de dire que Dubos ait déjà exprimé la substance de la théorie du milieu et que Taine n'ait fait autre chose qu'exprimer les mêmes idées dans une forme modernisée et plus brillante. En réalité c'est bien Taine qui a créé la théorie du milieu moderne. Il en est à juste titre le père. Car même Dubos, qui probablement a contribué le plus à la conformation de la théorie du milieu esthétique, n'y a fourni que quelques matières premières sans doute très importantes, mais c'est Taine qui en a bati la théorie elle-même. Il ne serait pas trop difficile de démontrer cela en détail. Mais ce n'est pas ici le lieu.

Nous nous bornons donc ici à signaler seulement quelques points saillants qui mettent en évidence la distance qui sépare la théorie de Taine des réflexions de Dubos.

Tout d'abord, Dubos ne veut même expliquer la nature et la genèse *d'une oeuvre d'art particulière*. Il parle tout le temps *des arts*, comme d'un phénomène collectif (encore souvent des arts et des sciences), c'est-à-dire, de la culture intellectuelle en général. Et son but, c'est d'expliquer les périodes de floraison et de décadence qui sont à constater dans le développement de cette culture, surtout dans celui des arts, *tandisque Taine veut trouver les causes qui expliquent la nature et la genèse d'une oeuvre d'art particulière ou d'un artiste individuel*. Par conséquent, Dubos parle toujours «des arts (et des sciences)», Taine des oeuvres d'art particulières.

De cette différence il en résulte une autre encore plus profonde et plus fondamentale. Les réflexions de Dubos ont, en dépit de leur

Digitized by Google

point de départ esthétique, un caractère hisutoriqe général. Elles peuvent nous aider — c'est en tout cas l'intention de l'auteur — à mieux comprendre le développement de la culture intellectuelle et avant tout celui des arts, en mettant sous nous yeux quelques causes qui ont de l'influence sur ce développement.

La théorie de Taine au contraire se rapporte, comme nous l'avons constaté déjà au début, à *la méthode de l'histoire des arts et surtout à la méthode de la critique.* C'est comme telle qu'elle a eu sa grande importance historique.

Selon Lombard (Dubos, p. 247) Dubos aussi aurait déja tiré de sa »doctrine du climat» »une nouvelle doctrine du progrès et une nouvelle méthode de critique littéraire.» »Cette oeuvre entièrement nouvelle», Lombard ajoute, »a été celle de Dubos.» Et il répète la même pensée (p. 257) et encore une fois plus loin (p. 381) où il dit que, »la grande doctrine historique du *milieu* qui domine la critique du XIXe siècle» (celle de Taine, bien entendu), est exprimée déjà dans les Réflexions critiques de Dubos et que c'est exactement »en cela aussi qu'a consisté au XVIIIe siècle la nouveauté des Réflexions critiques.» — Alors il n'y aurait pas de différence à cet égard entre Taine et Dubos, et la théorie de Taine ne signifierait en réalité aucun progrès essentiel vis-à-vis de la théorie de Dubos.

Dubos, il est vrai, a aussi exprimé dans ses Réflexions ses idées sur la critique littéraire et artistique. Il l'a fait encore dans les chapitres qui viennent immediatement après ceux, où la théorie du milieu est exposée (t. II. chap. 21—39). Mais dans ses idées, concernant la critique, Dubos *n'a jamais recours* à sa théorie du milieu, il n'en fait aucune application dans le domaine de la critique. Par conséquent, Dubos n'a rien fait pour »tirer de sa doctrine du climat», c'est-à-dire: de sa théorie du milieu »une nouvelle méthode de critique littéraire.» Mais Taine l'a fait, et voilà exactement la différence fondamentale entre la théorie de Taine et celle de Dubos. L'idée de chercher, pour expliquer et évaluer une oeuvre d'art, les ensembles dont elle dépend et de la considérer dans ces ensembles, c'est-à-dire,

Digitized by Google

dans son »milieu» — et c'est bien cette idée qui est la base de la théorie de Taine — est entièrement étrangère à Dubos et encore plus aux autres devanciers de la théorie du milieu, mentionnés ici. Aussi est-ce principalement en ceci que consiste la nouveauté et la supériorité de la théorie de Taine à côté des théories de tous ses devanciers.

Digitized by Google

ANNALES ACADEMIÆ SCIENTIARUM FENNICÆ. Ser. B. Tom. XXII. N:o 4.

DER GENITIV-AKKUSATIV IM MITTELALTERLICHEN POLNISCH IM LICHTE DER SPRACHE DER LAND- UND GRÓDBÜCHER

VON

DR. EINO NIEMINEN

HELSINKI 1928

Digitized by Google

Helsinki 1928,
Druckerei der Finnischen Literaturgesellschaft.

Digitized by Google

Vorwort.

In der Absicht, ein umfangreicheres Werk über die Sprache der polnischen Akten der mittelalterlichen Gerichtsbücher zu veröffentlichen, habe ich mich in den letzten Jahren mit ihnen eingehend beschäftigt. Meine Arbeit, die in ihren Grundzügen bereits vor einem Jahre fertiggestellt war, wurde ich jedoch im Herbst aus gesundheitlichen Rücksichten zu unterbrechen gezwungen. Als ich sie in diesem Frühjahr wieder aufnehmen wollte, fühlte ich mich noch zu schwach dazu und beschloss vorläufig nur die in dieser Schrift behandelte Frage zu untersuchen. Beim Lesen der Gerichtsbücher richtete sich nämlich meine Aufmerksamkeit auf das in ihnen vorkommende reiche Material, welches diese Frage beleuchtet und das verleitete mich zur Veröffentlichung dieser Arbeit. Es ist natürlich keine epochemachende Leistung, doch dürfte darin das Aufkommen und die weitere Entwicklung dieser interessanten Erscheinung zum Teil ihre Begründung finden.

Ganz besonders möchte ich hier meinen verehrten Lehrer, Prof. J. J. Mikkola, erwähnen, der mich unermüdlich mit Rat und Tat unterstützt hat. Auch den polnischen Gelehrten, die mir während meiner Krakauer Studienzeit in überaus freundlicher Weise beigestanden haben, spreche ich hier meinen Dank aus.

Helsinki, den 23. Mai 1928.

Der Verfasser.

Digitized by Google

Digitized by Google

Der Genitiv-Akkusativ im mittelalterlichen Polnisch im Lichte der Sprache der Land- und Gródbücher.

Trotzdem die mittelalterlichen Gerichtsbücher Polens und zwar die darin polnisch aufgezeichneten Aussagen der Parteien und Zeugen reichlicheres Material zur genaueren Kenntnis der slavischen Neubildung, die wir den Genitiv-Akkusativ nennen, beitragen als die gleichzeitigen Literaturdenkmäler und ausserdem ganz neue Momente der Erörterung dieser Erscheinung im Polnischen zuführen, ist diesen wichtigen Quellen vorläufig nur wenig Beachtung geschenkt worden und Drzewiecki hat sie sogar in seiner speziell u.a. auch der betreffenden Kasusneubildung gewidmeten Abhandlung Le genre personnel dans la déclinaison polonaise, Paris 1918, gänzlich ausser acht gelassen. Deswegen dürfte es angebracht sein, diese Frage noch einmal unter Heranziehung des Sprachmaterials, das die Eidesformeln liefern, zum Gegenstand einer Untersuchung zu machen.

Für die vorliegende Arbeit habe ich alle veröffentlichten Gerichtsbücher und die wichtigsten Eidesformelsammlungen ausgebeutet.

Was die Schreibweise der Belege anbetrifft, so wäre es unter Berücksichtigung der grossen Mannigfaltigkeit in der schriftlichen Bezeichnung der Laute, die auch in ein und derselben Gerichtsakte begegnet, vielleicht am zweckmässigsten, durchgehends das Beispiel der meisten polnischen Sprachforscher, die die Orthographie der mittelalterlichen Denkmäler modernisiert haben, zu befolgen. Weil aber die Eintragenden, die im Gebrauch der polnischen Schrift nur wenig geübt waren, sich ohne Zweifel nach der Aussprache zu richten bemüht waren, liegt die Gefahr immer nahe, dass manche wichtige Lauteigentümlichkeiten der Originale übersehen werden, und deshalb habe ich prinzipiell vorgezogen, die ursprüngliche,

Digitized by Google

gewissermassen phonetische Schreibung beizubehalten. Nur wenn eine Wortform in verschiedenen graphischen Gestalten aufeinanderfolgend angeführt werden sollte, habe ich wegen Raumersparnis neupolnische Transkription angewandt.

Die Entzifferung der unten beigebrachten Belege mag keine Schwierigkeiten bereiten, weil es doch einen in wesentlichen Hauptzügen traditionellen Schreibusus in den Kanzleien gab. Man muss nur der orthographischen Haupteigentümlichkeiten eingedenk sein, von denen die wichtigsten folgende sind: die Erweichung der Konsonanten wird gewöhnlich nicht durch angehängtes *i* oder *y* bezeichnet; *sz* bedeutet nicht allein *sz* (*š*), wofür auch *sch* und *s* vorkommen, sondern auch *ż* (wofür auch *z*), *s*, *ś*, *z* u.a.; das zweite kombinierte Schriftzeichen *cz*, das ebenfalls stark wuchert, vereinigt in sich verschiedene Laute: *cz* (*č*), *c*, *ć*, *dź* u.a.; *c* hat häufig den Lautwert von *k* und *g* den von *j*; *u* und *v* bezeichnen sowohl *u* als auch *w*; in *w* steckt häufig *wu*; *i* und *y* dienen unterschiedslos zum Ausdruck von *i*, *y* und *j*; die vorherrschenden Zeichen der Nasalvokale sind *ø* und *an*.

Singular.

Substantiva.

Bei den männlichen Personenbezeichnungen, deren Akk. Sg. in den meisten Eidesformeln erscheint, ist der ursprüngliche dem Nom. gleiche Akk. schon regelmässig durch die Genitivform verdrängt worden. Der alte Akk. ist hauptsächlich in einzelnen erstarrten Wendungen erhalten, in denen er ausschliesslich nach Präpositionen gebraucht wird, z.B. bei den Tagen der Heiligen *na szwanthi Micolay* 'super festum sancti Nicolai' Posen 1406 P[1] 995[2], *na swanti Voycech* Gnesen 1404 P 817, *na swanthi Marczin*

[1] P = Piekosiński, Wybór zapisek sądowych grodzkich i ziemskich wielkopolskich z XV wieku. T. I, zeszyt I. Krakau 1902.

[2] 1406 bezeichnet das Eintragungsjahr, P die Quelle und 995 die Aktennummer. Diese Zitierweise wird im Nachstehenden befolgt. Falls die Akten in meinen Quellen nicht progressiv numeriert sind, zitiere ich nach der Seitenzahl.

Digitized by Google

Sieradz 1391 H[1] 48, *na sszwanty Marcin* Krakau 1398 U[2] 6902, *na then swøti Micolay* Płońsk 1415 Ha[3] 2393, *na swanthi Woczech* Zakroczym 1426 R[4] 2214; weiter *ocecz dal Hankø za møs* 'post virum dedit[5]' Kosten 1397 L[6] 1968, *Kathussza szla za wtori mansz* Krakau 1398 U 7702, ad contractum matrimonij, wlgariter dicendo *do szcza* 'ścia, iścia' *za mąsz* Krakau 1433 He[7] 2467, *Yadwigą zmavano* 'zmawiano' *za monsch za Stanislawa* Czersker Land 1457 Lu[8] LXXXIV, si autem transiret post virum alias *az by sla za masz* Halicz 1470 AGZ[9] XII 3445, *prossicz prze Bok* und *prosił prze Bok* 'prze Bóg, propter Deum' Brześć[10] 1402

[1] H = Hube, Zbiór rot przysiąg sądowych poznańskich, kościańskich, kaliskich, sieradzkich, piotrkowskich i dobrzyszyckich z końca wieku XIV i pierwszych lat wieku XV. Warschau 1888.

[2] U = Ulanowski, Antiquissimi libri iudiciales terrae cracouiensis (= Starodawne prawa polskiego pomniki, t. VIII). Krakau 1884—86.

[3] Ha = Handelsman, Księga ziemska płońska 1400—1417 (= Najdawniejsze księgi sądowe mazowieckie, t. I). Warschau 1920.

[4] R = Rybarski, Księga ziemska zakroczymska pierwsza 1423—1427 (= Najdawniejsze księgi sądowe mazowieckie, t. II, cz. 1). Warschau 1920.

[5] Die Gerichtsschreiber waren des Latęinischen nicht besonders gut mächtig und übertrugen deswegen öfters polnische Phrasen ganz wörtlich, wofür die hier in Anführungszeichen beigefügte Wendung, die in lateinisch geschriebenen Akten begegnet, als Beispiel dienen mag.

[6] L = Lekszycki, Die ältesten grosspolnischen Grodbücher. Erster Band: Posen 1386—1399. Zweiter Band: Peisern 1390—1400, Gnesen 1390—1399, Kosten 1391—1400. Leipzig 1887—1889.

[7] He = Helcel, Starodawne prawa polskiego pomniki z ksiąg rękopiśmiennych dotąd nieużytych, głównieį zaś z ksiąg dąwnych sądowych ziemskich i grodzkich ziemi krakowskieį. Krakau 1870.

[8] Lu = Lubomirski, Księga ziemi czerskieį 1404—1425. Warschau 1879.

[9] AGZ = Akta grodzkie i ziemskie z czasów rzeczypospolitej polskiej z archiwum tak zwanego bernardyńskiego we Lwowie. T. XI—XVIII. Lemberg 1886—1903.

[10] Mit Brześć meine ich in der vorliegenden Schrift die kujawische Stadt, die diesen Namen trägt.

Digitized by Google

M[1] 117 usw. In diesen und ähnlichen stehenden Wendungen hat der mit dem Nom. übereinstimmende Akk. sich in Verbindung mit Präpositionen bis auf den heutigen Tag behauptet. Hierher gehörende Archaismen sind *wydać* und *wyjść za mąż*, *iść za brat cioteczny*, Interjektion *przebóg* 'bei Gott', *przez miły Bóg*, *żyć brat za brat* 'in Brüderschaft leben', *być z kimś za pan brat* 'jemanden für seinen Duzbruder ansehen', *za pan brat świnia z pastuchem* usw. Statt *szła za wtóry mąż* sagt man indessen jetzt *szła za drugiego męża*. Bei den Tagen der Heiligen erscheint in der Regel die ursprüngliche Form, also *na święty Jan* 'zu Johanni' usw., aber auch *na świętego Jana* taucht auf.[2]

Nur ausnahmsweise fällt noch die Form des Akk. mit der des Nom. bei einigen Eigennamen zusammen: *iacosmi szyednali Potrasz Gorzeczski s Machnø* Posen 1406 P 1025, *Ian zalowal na Micolay* Kosten 1404 P 739, *Pyotr na Micolay* (!)[3] *zalowal* Kosten 1409 P 1335, sicut ego habui *smovø* cum Nicolao, quum *me*[4] *nagodzil k mecz na tø wlokø*, *tedi bich mu gego penøcze vroczicz mal* Orłów 1400 Pw[5] 684, *Sulek przepraszal* 'placauit' *Groth trzemi grziwnami przes posla* Piotrków 1400 H 45, *zapusta, o yąssz byl Michal poswal Lunak* Wiślica 1423 Pi[6] 1007, *Bogufal szalowa* 'żałował' *na Micolay* Czersk 1407 Lu 39, *Gyethka nye*

[1] M = Malkowski, Przegląd najdawniejszych pomników języka polskiego. Warschau 1872.

[2] S. Baudouin de Courtenay, Zarys historji języka polskiego, Warschau 1922, S. 91.

[3] Wenn die Herausgeber von Eidesformeln die Richtigkeit der Lesung gewisser Wörter hervorgehoben haben — gewöhnlich durch nachgesetztes (s) —, bediene ich mich des Ausrufungszeichens.

[4] *me* kann Dat. Sg. *mie* sein, welche Bildung statt *mnie* sporadisch in altpolnischen Denkmälern erscheint. S. Łoś, Gramatyka polska, cz. III, Krakau 1927, S. 163. Łoś aaO. S. 16 transkribiert dieses *me* mit *mi*.

[5] Pw = Pawiński, Księgi sądowe lęczyckie od 1385 do 1419, cz. II (= Teki A. Pawińskiego, t. IV). Warschau 1897.

[6] Pi = Piekosiński, Zapiski sądowe województwa sandomirskiego (= Archiwum komisyi prawniczej, t. VIII, cz. 1, SS. 61—175). Krakau 1907.

Digitized by Google

ranczil z a M i c o l a i Zakroczym 1436 T[1] 2353. Weitere Beispiele habe ich nicht notiert. Man kann jedoch im Zweifel sein, ob die Lesung in allen diesen Fällen wirklich richtig ist, und ausserdem ist es stets möglich, dass es sich um Genitiv-Akkusativformen handelt, die durch Unachtsamkeit von Eintragenden nicht ausgeschrieben sind. Ähnliche Nachlässigkeitsfehler begegnen ja öfters in den Protokollen aller Gerichte, z.B. Posen *pani Ochna k a z a l*(!) 1401 P 128, *Ian posiczil* 'pożyczył' *v S z i b a n* 'u Szybana' 1401 P 144, *swim m a n s z* 'mężem' 1402 P 246, Kosten *Potrasz kupil v M i c o l a y* (!) 'u Mikołaja' 1404 P 741, *w r o c z* (!) 'wrocić' 1409 P 1354 usw. Allerdings ist in dem oben angeführten Piotrków er Beispiel der Akk. *Groth* wohl als Fehler anzusehen, weil *przepraszać*, *przeprosić* in der juridischen Bedeutung 'placare, załagodzić, zaspokoić' in allen Fällen, in denen der Kasus unzweideutig ist, den Gen. regiert, z.B. *Andrzey zabil gego kmecza y yego z o n i przeprosil* Posen 1405 P 825, *czym y e y*, d. i. Katusze, *Yan przeprosil* Czersk 1409 Lu 2016. Dagegen ist im Warschauer Wörterbuch[2] V 171 aus Piotr Skarga *c z e l a d k ę s w o j ę płci obojej przepraszał* zitiert, das Verb kommt aber hier in etwas anderem Sinne 'prosząc zyskać przebaczenie, przejednać' vor.

Der Gen.-Akk. ist auf die msk. *o*-, *u*- und *n*-Stämme beschränkt und deswegen bleibt der Akk. männlicher Eigennamen, die im Nom. Sg. auf *-o* endigen, dem Nom. gleich, z.B. (*Boro* ducit testes) *sczo* 'co' *zalowal Adam n a B o r o* Peisern 1398 L 670. Im Dat. nehmen diese Substantiva die Endung *-owi* der msk. *o*-Stämme an, z.B. *Piechnowi* Posen 1391 L 1068, Sieradz 1393 H 92, Warka 1417 Lu 963 (Nom. *Piechno*), *Chomenthoui*, *Chomanthoui* Zakroczym 1436 T 1880 (Nom. *Chomąto*).

Was die anderen Denkmäler anbetrifft, so hat der alte Akk. sich nicht nur bei Namen von Geistern erhalten, wie Drzewiecki[3]

[1] T = Tymieniecki, Księga ziemska zakroczymska druga 1434—1437 (= Najdawniejsze księgi sądowe mazowieckie, t. III). Warschau 1920.

[2] Słownik języka polskiego Jana Karłowicza, Adama Kryńskiego i Władysława Niedźwiedzkiego. T. I—VIII. Warschau 1900—27.

[3] S. aaO. S. 22 f.

Digitized by Google

sagt, sondern einzelne Reste davon tauchen auch bei eigentlichen Personenbezeichnungen auf. Er hat u.a. den Akk. *król* in *gen zbyl krol welky* FP[1] 143 übersehen. Mehrere Belege bietet jedoch jene Bedeutungsgruppe und besonders oft erscheint in verschiedenen Texten *pwać, wierzyć, być w Bóg*[2] neben *w Boga*, aber stets *w Pana, w Gospodna*, wobei es bemerkenswert ist, dass die altüberkommenen Formen von *Bóg* sich viel zäher als bei anderen Wörtern behauptet haben, u.a. Lok. Sg. *w Bodze*, Vok. Sg. *Boże*. Górnicki, J. Kochanowski u.a. haben noch *na Bog żywy*[3]. Abgesehen von dem überall geläufigen *w Bóg*, lassen sich mehrere Beispiele aus verschiedenen Texten anführen, wie u.a. FP *wypuscz duch twoy, poleczam duch moy, duch prawi wznowi, odeymesz duch gich* u.a. (ähnlich PP[4])[5], SB[6] (Beseleel) *postawyl ... anyol geden s wyrzchu gedney stroni, a anyol drugyey* 'drugi' *s wyrzchu drugyey strony* 75, *Bog ... wzwyodl duch swoy* 9, *zatwardzil Pan Bog duch gego* 134, *wzbudzil Bog israhelski duch Ful* 'Phula', *krolya israhelskego* 234 u.a. In HP[7] haben wir den Akk. *Boga* : *p*(re)*d Boga use*[mogące]*go* 20, *potφpiusy* 'potępiwszy' *Boga uasego* 21, *angela* : [posłał] *gim na pomoch angela suego s*[więte]*go* 20, *videh* 'widziech', *p*(ra)*ui, ang*[e]*la bo*-[że]*go mochnego* 20, GP[8] *angola*: *giim tho bilo pres svø-*

[1] FP = Psalter von Florian nach Nehring, Psalterii Florianensis partem polonicam ad fidem codicis recensuit, apparatu critico, indice locupletissimo instruxit, Posen 1883.

[2] Beispiele bei Drzewiecki aaO.

[3] S. Kalina, Formy gramatyczne języka polskiego do końca XVIII wieku, Lemberg 1883, S. 51.

[4] PP = Psalter von Pulawy nach Słoński, Psalterz Pulawski, Warsch. 1916.

[5] Alle Belege für *duch* aus FP und PP findet man bei Hanusz, Sprawozdania komisyi językowéj Akademii umiejętności, t. II, S. 78.

[6] SB = Sophienbibel nach Malecki, Biblia królowéj Zofii, żony Jagielly, z kodexu szaroszpatackiego wydana, Lemberg 1871.

[7] HP = Predigten aus Heiligenkreuz nach Diels, Die altpolnischen Predigten aus Heiligenkreuz, Berlin 1921.

[8] GP = Gnesener Predigten nach Nehring, Kazania gnieźieńskie, tekst i glosy, z rękopisu wydał, uwagami i słownikiem opatrzył (= Rozprawy Akademii umiejętności, wydział filologiczny, t. XXV, SS. 1—114), Krakau 1897.

Digitized by Google

tego angola tako othpouedzano 31, *nasz xt mily gest on prze svętego angola do Moyszesza tako rzecl byl* 50, *poslal by mu on na pomocz gednego angola svętego* 61, FP *angela*: *poslal angela swego* u.a. Demnach hat sich namentlich der alte Akk. von *duch* 'spiritus', der später in jeder Bedeutung durch die Genitivform verdrängt worden ist, sehr gut erhalten.

Von den Beispielen des Akk. Sg. »*Jakób* (= *Jakóba*), *wybral sobie Pan* (= *Pana*)», die Szober [1] aus dem Altpolnischen anführt, habe ich das letztere in keinem mittelalterlichen Texte vorgefunden und deswegen entschliesse ich mich zu vermuten, dass Szober beim Sammeln von Beispielen in *Yakob wybral sobe Pan* FP 141 (= *Yakoba wybral sobye Bog* PP 232) nach *Yakob* aus Unachtsamkeit ein Interpunktionszeichen gesetzt hat. Später hat er sowohl dieses Wort als auch *Pan* in seinen Aufzeichnungen als Akk. aufgefasst. Was *Yakob* betrifft, so hat der Übersetzer des FP fremde (hebräische) Eigennamen nach dem Vorbild des Lateinischen öfters unflektiert gelassen. [2] In den Eidesformeln sind solche Fälle sehr selten, z.B. *Ianusz nye sbil ani pobral Niclossa N o y m a r k t s Torunya* Kosten 1410 P 1431.

Bei den Bezeichnungen von T i e r e n ist der alte Akk. in den Eidesformeln bei weitem noch nicht ausser Gebrauch gekommen, sondern, im Gegenteil, im Anfang des 15. Jahrhunderts war der Gen.-Akk. erst im Entstehen begriffen. In den von mir untersuchten Urkunden kommen nämlich auf etwa 188 Fälle, in denen sicher ein Akk. Sg. von Tierbezeichnungen steht, nur etwa 54 Beispiele für den Gen.-Akk. vor. Das ungefähre Verhältnis des Nom.-Akk. zum Gen.-Akk. ist also 5 : 2. Unter den Belegen, die grösstenteils aus dem Ende des 14. und dem 1. Viertel des 15. Jahrhunderts stammen, sind vor allem zwei Wörter stark vertreten, nämlich *koń* 'equus' und *wół* 'bos', deren Akk. Sg. zirka 124mal bzw. 31mal begegnen.

Die Belege für den Akk. Sg. von *koń* sind folgende:

[1] Gramatyka języka polskiego, 2. Aufl., Lemberg—Warschau 1923, S. 177.

[2] S. Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 5.

Digitized by Google

koń in Verbindung mit Präpositionen: Posen *o koń* 1391 L 1048, 1393 L 1553, *za iego conn* 1400 P 23, *na con* 1406 P 989, Kosten *o ten koń* 1394 L 1716, 1403 P 584, *Prsbek* 'Przybek' *butowal*[1] *g sobe kona, a o then kon straczil Janus swoy kon* 1396 L 1850, *o cradzoni kon* 1408 P 1294, Kalisz *by Stanislaw Maczka viprawil o kon pirveÿ nisz Maczeÿ prauem kona straczil* 1414 Ul[2] 566, Peisern *na Przibcow kon* 1400 L 953, *o koń* 1401 P 168, 180, 1403 P 561, *za kon* 1403 P 561, Brześć *o kon* 1419 K[3] 969, Sieradz *o ten koń* 1386 H 19, 1391 H 42, *o con* 1413 Ka[4] 134, Piotrków *za con* 1402 H 74, *o koń* 1403 H 28, 1405 H 43, Krakau *o kon* 1399 U 8094, Radom *w kon* 1427 B[5] 72, Płońsk *o który koń* 1402 Ha 130, 1407 Ha 935, 1071, 1408 Ha 1162, 1412 Ha 1757, 1768, 1413 Ha 2051, 2116, 1415 Ha 2550, *za sdrowi con* 1402 Ha 256, *o koń* 1405 Ha 512, 1417 Ha 2764, *o ktorego na mø Pasek con zalowal* . . . 1409 Ha 1342 (das attributive *ktorego* steht im Gen.-Akk.), *za con* 1415 Ha 2463, Czersk *o koń* 1405 Lu 13 (2mal), 1407 Lu 24 (2mal), *za kon* 1411 Lu 2049, Warka *o ctori kon* 1420 Lu 1243 (2mal), *o ktori kon cradzony* 1424 Lu 1751 (2mal), Zakroczym *za koń* 1424 R 807 (2mal), 1425 R 1005 (2mal), 1794 (2mal), 1426 R 2010, *o który koń* 1424 R 855 (2mal), 1425 R 902, 1426 R 2010, 2593 (2mal), 1436 T 1780, 1437 T 2551, *za yego kon* 1425 R 1217 (2mal);

konia in Verbindung mit Präpositionen: Płońsk *o ktorego mego na mø Pasek cona zaluge* . . . 1409 Ha 1342 (als erster kassierter Entwurf der einige Zeilen höher zitierten fast gleichlautenden

[1] *butować*, das im Warschauer Wb nicht belegt ist, ist dem Mhd. (*bûten* 'erbeuten, rauben') entlehnt. Aus dem Mhd. stammt auch *butynk* 'Beute' Posen 1393 L 1449.

[2] Ul = Ulanowski, Wybór zapisek sądowych kaliskich z lat 1409—1416 (= Archiwum komisyi historycznej, t. III, SS. 153—270). Krakau 1886.

[3] K = Kochanowski, Księgi sądowe brzesko-kujawskie 1418—1424 (= Teki A. Pawińskiego, t. VII). Warschau 1905.

[4] Ka = Kalina, Anecdota palaeopolonica III (= Archiv für slavische Philologie, B. VI, SS. 184—215). Berlin 1882.

[5] B = Baudouin de Courtenay, Roty przysiąg z archiwum radomskiego (= Materyały i prace komisyi językowej Akademii umiejętności w Krakowie, t. II, SS. 295—309). Krakau 1907.

Digitized by Google

Eidesformel, in der *con* das ursprüngliche *cona* ersetzt hat, *ktorego* aber unverändert geblieben ist), Czersker Land *za konya* 1436 Lu LXXXII;

koń als Objekt: Posen *iaco Baldamin* (possessives Adjektiv zu *Białdama*) *czso kon otbil na Otuszu, ten* . . . 'jako co Białdamin koń odbił . . .' 1389 H 58 (in L 520 steht aber *otbit*, in welchem Fall *koń* Nom. Sg. ist), *Pert* 'Piotr' *vzøl Pauloui kon* 1391 L 966, *Wafrzinecz vszøl koin* 1391 L 1010, *wszøto Maczeyewi kon* 1391 L 1041, *Chwal skaszil mi kon* 1396 L 2269, *Swanthoslaf vønl* 'wziął' *kon Przespraua y chlopa* 1397 [1] L 2560, *Vøcencz wzøl Micolaievi quon* [2] 1398 L 2756, *Mikosz wrocil Thome ten conn* 1400 P 23, *Betka poslal con* 1406 P 1029, Kosten *kon* 1396 L 1850 (s. S. 12), *kedi mu scladam moy kon* 1396 L 1884, *Hinczca Iacubem kon Bilacze poslal* 1404 P 765, Kalisz *Jasek con mu caszal wrocicz* 1401 H 23, *Micolay wszął mv kon* 1412 Ul 258, *Andrzey wroczil Swanthomiroui kon* 1414 Ul 486, *Iacusz podal szą, isz mą* 'mu' [3] *mal kon wszancz sz yego domv* 1415 Ul 655, Peisern *Simusz vsøl cony* 'koń' 1394 L 328 [4], *iacom swadkem bil na*

[1] Die Jahreszahl 1391 bei Łoś in Gramatyka języka polskiego von Benni, Łoś, Nitsch, Rozwadowski und Ułaszyn, Krakau 1923, S. 254, ist nicht richtig.

[2] *quo-* statt *ko-* oft, z.B. PN *Quot* Posen 1399 L 3046 neben *Cott* 1399 L 3092 (derselbe Mann). Solche Schreibungen soll man wahrscheinlich als graphische Darstellung verlängerter bzw. verengter Vokale auffassen (*quo* = *kó*).' Vgl. dial. *kóń*, *kót*, bei Parkosz *kooth*, PN *Koot* Urk. von 1445 (Łoś Gr. polska, cz. I, Krakau 1922, S. 107 f.).

[3] Die Schreibung *-ą* statt *-u* ist in den Kaliszer Büchern sehr gewöhnlich, z.B. Lok. Sg. *w vikupeną* 1413 Ul 409, Gen. Du. *dwu coną* 1413 Ul 441, Gen. Sg. *stawą* 1414 Ul 564.

[4] Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 48, liest *koni*, das nach ihm als die pluralische Akkusativform der *i*-Stämme anzusehen ist, was an und für sich nicht ausgeschlossen ist. Was die Ansicht betrifft, dass man hier mit dem Akk. Sg. zu tun hat, kann auf die Akte 1394 L 337 der nächstfolgenden Sitzung vom 3. Februar hingewiesen werden, wo zweifellos dieselbe Rechtssache vor Gericht zur Erledigung kam (Paulus de Graboszewo vero judicio et justo coram nobis evasit Symonem de Graboszki . . . Insuper .p r o e q u o . . . juste et debite ipsum evasit). Freilich liest man in der Akte

Digitized by Google

Voyczecha, kedi swoy kon prziyøl 1403 P 519, *Ian dayal* 'dawał' *kon*, *Voyczecha vedzala kon* 1404 P 730, Gnesen *them* 'ten' *kon . . . then mal Woczech* 1390 L 993, *Jacub opszilal Mrocotha, aby mu gego kon wroczil* 1399 L 1193, Brześć *ten gisti towarzisz otyanl gym kon* 1418 K 477, *pani szwim* 'z swym' *szynem kon wszyanli* 1419 K 1100, *jakom bil poslem do Przedwoya, aby gego kon wyprauil* 1422 K 2425, Orłów (dna Janconissa erga Henricum) *Jaco geysma con ne bil ani go ona othgøla* 1393 Pw 120 (Malinowski [1] transkribiert *jeśm ja koń nie bil*, in welchem Fall das Objekt des negierten Satzes in den Akk. gesetzt wäre; man hat jedoch Bedenken, ob der Herausgeber die Eidesformel richtig ausgeschrieben hat; die Lesung *jako jej* [*sma* ?] *koń nie był* ergibt einen besseren Sinn), Brzeziny *jako yest* Petrassius *ucradl kon then* 1406 Pw 2623, Krakau *iego brath wzøl kon Krczonow* 1399 U 9486, Wiślica *yze . . . kon za ssescz pyenandzy . . . wzøl po smerczy strygya* 1427 Pi 1084, Radom *Bystram wzal con* 1420 Pi 844, Płońsk *Michal vcratl con* 1402 Ha 151 a, *iacom ya nayøl con* 1406 Ha 818 a, *yacom ya Ianowi con wraczal* 1412 Ha 1736, Czersk *Pacosz kon do kxanszey obory dal* 1416 Lu 482, Zakroczym *iakom ya v Iana moy kon ostauil* 1424 R 374, *Indrzich obeczal kon dacz* 1425 R 1240 (2mal), *eze mi kon gwaltem wzol, eze yemu kon gwaltem wzøl* 1426 R 2021, *za thi za wszithki*, d. i. pieniądze, *v mnye kon wzanl, za thi sza wszithki v nyego con wzanl* 1426 R 2630, *wroczicz kon podle smowi* 1427 R 2938 (2mal), *iakom ia Ondrzeyewy yego kony* 'koń' *vroczil w czass, a on gi przygął* 1434 T 427, *Raczibor vynowat kony* 'koń' 1435 T 866;

konia als Objekt: Kosten *kona* 1396 L 1850 (s. S. 12), *on mu cona wszyø* 'wziął' 1398 L 2106, *Withoslawa vronczyla* 'wręczyła'

1394 L 328 vom 20. Januar Paulus de Graboszvo ducit testes contra Simonem Grodowski, aber die abweichenden Angaben des Ortes der Ansässigkeit Szymons können auf nachlässiger Lesung beruhen, was gar nicht auffallend ist. In *cony* hat der Schreiber also durch angehängtes *-y* die weiche Aussprache von *n* angedeutet, welcher orthographischer Usus im Mittelalter beliebt war.

[1] Teki A. Pawińskiego, t. V, SS. LI, LXXXVIII.

Digitized by Google

Boguphalowy kona 1401 P 222, Kalisz *kona* 1414 Ul 566 (s. S. 12), Peisern *czso Ianek wczøgnøl Woyczechovi cone*[1], *to gy wczøgnøl* 1403 P 514, Brzeziny *jako yest Michal nayøl swego kona* 1406 Pw 2596, Sieradz *tedi mu ymal wroczicz konya*[2] 1391 H 33, *Boguslaw yma cona od Swandzena* 1391 H 40, Radomsko *Sczepan odbil gwaltem Maczcowi cona* 1406 H 39, Radom *kona kupil za homsz* (!) 'ośm' *grziuen* 1417 Pi 746, Płońsk *Sbrochna vrznøla* 'urznęła' *cona* 1400 Ha 38 (2mal), Czerskér Land *Alexy conija mego do domu poyął* 1435 Lu LXXXI, Czersk *dzyelcze thu dwu wolu, liszego ij yelonka, y konya, walacha byalego, widzielily* 1449 Lu LXXIV (= Ty[3] 295).

Aus diesem Verzeichnis ergibt sich, dass der Gen.-Akk. sich mehr als Objekt als in der Stellung nach Präpositionen ausgebreitet hat. In jener Funktion stehen sich 44 *koń* und 14 *konia* gegenüber, während die entsprechenden Zahlen, wenn eine Präposition dem betreffenden Akk. vorangeht, 63 und 2 sind. Das angeführte Material zeigt offenbar, dass der Gen.-Akk. *konia* in Mazowien später als im übrigen Polen Verbreitung gefunden hat.

Die Belege für den Akk. Sg. von *wół* sind folgende:

wół in Verbindung mit Präpositionen: Peisern *o uol* 1398 L 690, Sieradz *czso zalowal Marczin na Adama o w o l, t e n yest w o l obrøczil*

[1] *-e* < *-a* kommt sporadisch in Grosspolen vor, z.B. Peisern Gen. Sg. *occze* 1398 L 738, *kone* 1401 P 169, Akk. Sg. *Micolaie* 1406 P 1040, Gnesen Gen. Sg. *Maczege* 1398 L 1156, Kosten Gen. Sg. *ocze* 'oćca' 1399 L 2288 (*po yego ocze czocze*; Łoś, Początki piśmiennictwa polskiego, Lemberg—Warschau—Krakau 1922, S. 280, liest mit Unrecht *ciotce Ocie*; *Ota* ist in den Eidesformeln m. W. nur msk. PN, z.B. Kosten 1415 Pr 11, Brześć K S. 454, Zakroczym 1425 R 874, 1426 R 1949), Akk. Sg. *Micolae* 1400 L 2626. Dagegen wimmeln einige mazowische Bücher von Beispielen für diesen Lautwandel, u.a. das 2. Zakroczymer Landbuch (Beispiele bei Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 23).

[2] Hier möge jedoch darauf aufmerksam gemacht werden, dass das Objekt beim Infinitiv im Altpolnischen bisweilen im Gen. steht. S. Łoś, Krótka gramatyka historyczna języka polskiego, Lemberg 1927, S 320.

[3] Ty = Tymieniecki, Procesy twórcze formowania się społeczeństwa polskiego w wiekach średnich. Warschau 1921.

Digitized by Google

Swansek 1386 H 11, *o wol* 1417 Ma[1] 349, Płońsk *za wol* 1407 Ha 1021, *o ktory wol* 1413 Ha 1994, Zakroczym *o który wół* 1424 R 693, 1425 R 925, 1436 T 2117, *za wol* 2mal neben *Ianek v mne volu vyszal* 'wziął' 1426 R 2136;

wołu in Verbindung mit Präpositionen: | Warka *o czarnego wołu* 1421 Lu 1343 (3mal), *o tego wołu* 1422 Lu 1487 (2mal), Zakroczym *za wołu* 1424 R 385 (2mal), *o którego wołu* 1427 R 2827, 1434 T 637, 638;

wół als Objekt: Posen *Jan szastal vol* 1391 L 1055, *Woczech wszøl vol* 1397 L 2485, Brześć *jako wszøto wol ne o mø winø* 1399 Hb[2] 42, Sieradz *wol* 1386 H 11 (s. das volle Beispiel oben); in der Radomer Eidesformel *jsze Raphal pelnil Warschowi wal* (? *wol*) *we dwu nedzelu, a Warsch walu* (? *wolu*) *ne chczal wszancz* 1426 B 56 liegt natürlich nicht *wół* vor, wie der Herausgeber alternativ liest;

wołu als Objekt: Posen *yal* 'jał', jechał' *wolu zastauacz* 1396 L 2189, Kosten *klenotu Ciołków, czso* 'którzy' *noszą wołu na szczycie* 1422 Un[3] 161 (2mal)[4], Piotrków *yakom podal Symanowa wolu Kuszewi* 1405 H 46, Radom *rakomie* 'rękojmie' *podaly tego wolu Mikolayewi* 1417 Pi 767, Czersker Land *jakom ia nye vzyal wyanczey dzelnicze*

[1] Ma = Maciejowski, Pamiętniki o dziejach, piśmiennictwie i prawodawstwie slowian, jako dodatek do historyi prawodawstw slowiańskich przez siebie napisaney. Pamiętnik II. Petersburg—Leipzig 1839.

[2] Hb = Hube, Prawo polskie w 14 wieku. Sądy, ich praktyka i stosunki prawne społeczeństwa w Polsce ku schyłkowi 14 wieku. Warschau 1886.

[3] Un = Ulanowski, Materyały do historyi prawa i heraldyki polskiej (= Archiwum komisyi historycznej, t. III, SS. 271—471). Krakau 1886.

[4] In den Eidesformeln Kosten 1424 Un 170, 171, mit denen die Zeugen in ähnlicher Weise die Zugehörigkeit des Klägers zu einem Herb beteuern, steht einigemal *nossy ymy*, z.B. *Ian yest nas brath stryny y naszego clenotu y yest crewny nas brath, ktory nossy ymy podcowa*. Łoś, Pocz. piśm. pol., S. 279, liest ohne allen Grund *imię* statt *ymy*, denn dieses ist einfach der Ausgang der 1. Pl. Präs. (*nossy ymy* = *nosimy*), den der Schreiber später hinzugesetzt hat, ohne *ktory* in *ktorzy* zu korrigieren. Das beweist der zweimal daselbst vorkommende Passus *Ian yest praui slachczicz, ktori nossy podcowa*, wo, weil die 1. Pl. nicht in Frage kommen kann, das *ymy* fehlt. Einmal ist sogar *nossymy* zusammengeschrieben.

Digitized by Google

maczerziny, *yeno volu* 1449 Lu XLIX, Zakroczym *volu* 1426 R 2136 (s. S. 16).

Nach Präpositionen finden sich *wół* und *wołu* je 10mal. Als Objekt fungiert *wół* 4mal und *wołu* 7mal. Der Gebrauch des alten Akk. Sg. war demnach bei *wół* in weit grösserem Masse als bei *koń* eingeschränkt worden und *wołu* war schon geläufiger als *wół*. Nun fragt es sich, welche besonderen Momente dem in Frage stehenden Neuerungsvorgang im Paradigma von *koń* hemmend im Wege standen. Aller Wahrscheinlichkeit nach kann man als Hauptursache den frühen Übertritt dieses Wortes in mehreren Kasus in die Beugungsweise der *i*-Stämme betrachten, der leicht die Erhaltung des alten Akk. begünstigte, da der Gen.-Akk. den *i*-Stämmen im Wesentlichen fremd war. Man hat auch das slav. *konь* als ursprünglichen *i*-Stamm bezeichnet, aber diese Annahme ist nicht ganz begründet.[1] Seit den ältesten Zeiten hiess es im Gen. Pl. in der Regel *koni* und im Instr. Pl. *końmi*. Während der Dat. Pl. der *jo*-Stämme schon im Mittelalter den Ausgang *-em* fast überall zugunsten von *-om* aufgegeben hatte, gebrauchten u.a. die Schreiber des Świętosławschen und des Działyńskischen Kodex die Form *koniem*[2] (die übrigen Formen auf *-em*: Święt. *ludziem*[3], *dzieciem*[4], Dział. *ludziem*[5], *dzieciem*[6]). In PP und SB sowie auch bei Suled begegnet *na koniech*, *w koniech*, obgleich der Lok. Pl. der *jo*-Stämme in diesen Texten fast konsequent den Ausgang *-och* annimmt (bei Suled häufig auch *-ach*)[7], J. Kochanowski und Skarga kennen *-ech* nur bei *i*-Stämmen und *koń*[8] usw. Weil

[1] Vgl. Berneker, Slavisches etymologisches Wörterbuch, B. I, S. 561.

[2] S. Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 52. Die Belegstellen sind (ich zitiere beide Kodizes in dieser Schrift nach Arch. kom. prawn., t. III): Święt. 273, 297, Dział. 202 (in demselben Artikel *nyeprzyaczelom*), 219 (2mal).

[3] AaO. 304, 306, 320, 325.

[4] AaO. 244, 293, 295, 299, 300, 311, 331.

[5] AaO. 193.

[6] AaO. 204, 208, 213, 216.

[7] S. Łoś, Gr. polska, cz. III, SS. 58 f., 61. Dagegen erwähnt Babiaczyk in seinem Lexikon zur SB u.a. 8 Belege für *ludziech* und 3 für *dniech*.

[8] S. Łoś, Gr. polska, cz. III, SS. 59 f., 127.

Digitized by Google

das Paradigma von *koń* sich in mehreren Kasus gegenüber den anderen Wörtern der *jo*-Deklination isoliert hatte, so ist es also kein Wunder, dass auch der ursprüngliche Akk. Sg. der Verdrängung durch die Genitivform lange widerstehen konnte.

Die übrigen Tiernamen, deren Akk. Sg. in den Eidesformeln belegt ist, sind:

chart: Brześć pro valthere: *o chard czirniui* 1421 K 2077, Zakroczym pro [ve]ltero, alias *o charth* 1424 R 647, *o chartha* 1425 R 1833, pro cane alias *o chartha* 1436 T 1779, Wyszogród *o kthorego chartha* 1440 Ko[1] 41;

źrzebiec 'poledrus': Posen *za szrzebecz* 1389 L 522, *iakom dal Abramovi srzebecz* 1398 L 2741, Czersker Land *o ktore* (l. *ktorego*) *srzrzepcza* 1435 Lu LXXXII, Zakroczym *za szrzepcza* 1437 T 2813; der Satz *mu mal dacz czso lepszi zrzebca* Posen 1386 H 1, in dem Brückner[2] das letzte Wort in *źrzebiec* verbessert, hat einen annehmbaren Sinn auch, wenn man *mu mial dać*, *czso* 'który' *lepszy*, *źrzebca* 'er musste ihm das Fohlen, das besser ist, geben' liest; allerdings hat Lekszycki, dessen Sammlungen Hube benutzte, die letzten Buchstaben in *zrze[bca]* L 26 in Klammern gesetzt, weil sie wohl seine eigene Ergänzung sind (im Original unleserlich?);

krogulec 'accipiter nisus': Posen *ysz Gawel... krogulcza mu wschal... ysche mu crogulyecz wschal... ysz Gawel... krogulcza wschął... krogulcza mu wschal*, 1434 Pr[3] 24/25;

sprzężaj 'konie, bydło robocze do zaprzęgu, zaprząg; konie, bydło robocze razem z wozem, z pługiem, do którego są zaprzężone; para wołów, jarzmo wołów' (Warschauer Wb VI 361): Warka *o który sprzężaj* 1417 Lu 903 (2mal), Zakroczym *eze mi ymal vigayicz*

[1] Ko = Kochanowski, Próba ujęcia hermeneutycznego pojęć o »Ziemi« i »Obyczaju», »Księciu« i »Przywileju», w świetle praktyki sądowej na Mazowszu u schyłku wieków średnich (= Sprawozdania z posiedzeń Towarzystwa naukowego warszawskiego, wydział I i II, rok VIII, 1915, zeszyt 2, luty, SS. 15—46). Warschau 1915.

[2] In H, SS. V, 153.

[3] Pr = Przyborowski, Vetustissimam adjectivorum linguae polonae declinationem monumentis ineditis illustravit. Posen 1861.

Digitized by Google

do roka driwa 'drwa' *i sprzøzayw siweyo* 'swego' *dacz voszicz, esze yemu ymal vigaycz do roka driwa i sprzøzaya swego dacz voszicz* 1424 R 71;

wałach : Płońsk pro quodam equo, wlgariter *za walach* 1411 Ha 1629, Czersk *walacha* 1449 Lu LXXIV (s. S. 15), Lemberg pro equo castrato alias *za valacha szyvego* 1476 AGZ XV 3809, pro equo eunucho alias *o valach hnyady* 'gniady' [1] 1498 AGZ XV 4566;

baran : Kosten qui gerunt album agnum alias *barana* in rubeo clipeo ... *clenotu Baranow, czsso nossą bÿjalÿ baran na czirwoni* 'czyrwonym' *sczicze* ... *czsso nossą barana na sczicze* 1422 Un 162;

juniec 'junger Stier' : Zakroczym *o ctorego iuncza* 1426 R 1949 (2mal);

pies 'Hund' : Peisern *czso my psa zabyl* 1410 P 1411, Płońsk *o chtorego psza* 1409 Ha 1305;

wieprz 'gemästetes männliches Schwein' : Peisern *Anka zabila Maczegewi weprcz* 1395 L 467, Sieradz *Przibek i Ian wszøl wprza* 'wieprza' 1402 Ka 42;

wyżeł 'Spürhund' : Płońsk *Yan zabil viszla* 1405 Ha 591, Zakroczym *o ktorego wiszla* 1436 T 2309;

hynst : Krakau pro spadone alias *za hinst* 1426 He 2073;

jastrząb 'Habicht' : Płońsk *o yastrzøb* 1401 Ha 93;

jelonek 'wół z mrozowata czerwony' : Czersk *yelonka* 1449 Lu LXXIV (s. S. 15).

Die Akkusativformen wie *zwierz* (im Slav. ursprünglich ein *i*-Stamm, im Altpolnischen aber schon ein *jo*-Stamm) in Ostrołęka *any stampycz* 'stępic' *na swyerz nye stawyam* 1471 Ty 197 f. (2mal) gehören nicht hierher, weil die Kollektiva im Altpolnischen in der Regel den Gen.-Akk. nicht kennen. [2] *Zwierz* bedeutet hier 'bestiae, Wild'. *Zwierz* kann auch für ein einzelnes Tier gebraucht werden, z.B. Gen. Pl. *zwyerzow* 'bestiarum' PP 267, Dat. Pl. *zwerzom* FP

[1] In *hniady* äussert sich der Einfluss der kleinrussischen Aussprache von *g*. Vgl. Lemberg *sluha* 'sluga' 1442 AGZ XIV 475, *wszyelkieho* 'wszelkiego' 1454 ibid. 3050 u. a.

[2] S. Drzewiecki aaO. S. 24, Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 17, Warschauer Wb VIII 64.

Digitized by Google

79 = Dat. Sg. *zwyerzu* 'bestiis' PP 138. Die Entwicklung ist im Altbulgarischen in dieser Hinsicht weiter gegangen, denn dort kommen kollektive Gen.-Akk. *naroda*, *roda*, *mira* u.a. vor.[1]

Die Belege sind also ganz besonders häufig und ihre Zahl lässt sich aus den Akten vielleicht noch durch einige Beispiele vermehren. Die obige Zusammenstellung bestätigt, dass der Nom.-Akk. der Tierbezeichnungen in der Periode, die unsere Bruchstücke vertreten, allmählich abstarb, aber dennoch vorherrschend war und bis weit ins 15. Jahrhundert hinein erhalten blieb. U.a. ist *koń* noch i.J. 1424 7mal belegt, 1425 9mal, 1426 8mal, 1427 4mal, 1434, 1435, 1436 und 1437 je 1mal, *wół* 1424 und 1425 je 1mal, 1426 2mal, 1436 1mal, *chart* 1421, 1424, *krogulec* 1434, *wałach* 1498, *baran* 1422, *hynst* 1426 usw.

Die anderen Polonica des Mittelalters bieten ein ganz umgekehrtes Bild, wie die von Drzewiecki[2] dargelegten Resultate zeigen. FP und PP, in denen die betreffenden Beispiele spärlich sind, kennen nur den Gen.-Akk. In der SB, die viel jünger als die Mehrzahl der Eidesformeln ist, kommt der Akk. Sg. von Tiernamen sehr häufig vor, der Nom.-Akk. soll aber nur dreimal belegt sein (*w s z y s t e k s k o p* 'arietem' *spolu sezze* 'incendit' *na oltarzu* 82, *a przipravyano k memu stolu na kozdi dzen c z a l i v o l* 295, *k o o n y geszdcza* 'equum et ascensorem', *ktory na nyem szyedzal, wrzuczyl gest w morze* 59). »En résumé, nous pouvons répéter des noms animés ce que nous avons dit à propos des noms personnels. Le vieux-polonais a la forme du génitif-accusatif. Les cas de nominatif-accusatif sont rares, parmi eux le même mot *koń* que nous rencontrons aussi au nominatif-accusatif en vieux-slave, et des thèmes en *-ŭ-* : *wół*, et *skop* qui appartient probablement aussi aux thèmes en *-ŭ-*». Zu einem solchen Resultat kann man nur gelangen, wenn man die Gerichtsbücher ausser acht lässt. Die Eidesformeln erweisen zur Genüge, dass die Zugehörigkeit zu den *u*-Stämmen auf die Ersetzung des Akk. durch den Gen. gar nicht hemmend eingewirkt

[1] S. Meillet, Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux-slave, S. 28.

[2] S. aaO. S. 23 f.

Digitized by Google

hat, wie im Altbulgarischen, wo nach Meillet[1] Akk. auf *-u* nie vorkommen. Der Akk. *wolu* war ja schon früh viel geläufiger als *wół* oder *konia* geworden. Vgl. auch die Akk. *sprzężaju*, SB *skopu* (Gen. Sg. *skopu*), FP *smoku*.[2] Ausserdem liefert SB nicht den Beweis, dass der alte Akk. fast spurlos zurückgewichen wäre. Man kann nämlich in diesem Texte viel mehr als drei Fälle zählen, in denen der Nom.-Akk. auftritt, die Drzewiecki aber übersehen hat. Im Akk. Sg. ist u. a. die Form *wół* an folgenden Stellen zu verzeichnen: *przedadzø w o l s z y w i* 'bovem vivum' 68, *wroczy w o l za w o l* 69; *skop* : *offyeruicze panu s stada czelcza dwa*, *s c o p i e d e n* 122; *skopiec* 'aries': *wezmy my kozø a s k o p y e c z*, *wszitko trzeczyego lata*, *garlyczø a g o løb y a* 'columbam' 17. Im Gen.-Akk. erscheinen vorzugsweise die Objekte, die ohne Adjektivattribut stehen, z.B. *offyeruge zan s k o p u* 79, *wezmy s stada c z y e l c z a* 'vitulum' *za grzech a s k o p u ku obyeczye* 83, *przywyodø ku mnye kaszdi w o l u a s k o p u* 179, *paklybi wol czucz*[3] *w o l u drugego* 'eines andern Ochsen' *ranyl* 68, *przziwyodl wszitek lyud*, *kaszdi w o l u* 179, *zbyg* 'zbij' ... *w o l u*, *w y e l bløda* 'camelum' *y o s l a* 'asinum' 180, *k o n y a y geszcza gego wrzuczyl gest w morze* 60, *offyeruge c z y e l c z y a za grzech* 81, *weszmyczye k o s l a* 'hircum' *za grzech y c z y e l c z a y b a r a n a r o c z n y a* 83, *weszmy kaszdi z was b a r a n a* 54, *wyeszmyeczye k o s z e l k a* 'hoedum' 54, *ulapywszi k o z e l c z a* 'hoedum' 314, *osyodlaycye my o s l a* 195, *wipuszczyl g o løb y a* 9, *wislal g o løb k a* 'columbam' 10, *wipuszczyl g a w r o n a* 'corvum' 9, aber auch sonst, z.B. *offyerowacz bødze s k o p u n y e p o k a l y a n e g o* 79 (2mal), *offyarugecze ... c z e l c z a s stada i e d n e g o*, *s c o p u i e d n e g o* 123 f., *d r u g e g o b a r a n a offyeruycze* 122, *osyodlal o s l a s w e g o* 195, *wsyadw n a o s l a* 195, *wloszil n a o s l a* 195,

[1] Recherches, S. 32 ff.

[2] Dieses Wort ist ein ursprünglicher *o*-Stamm. In PP an derselben Textstelle *smoka*.

[3] Als Attribut wird das Adjektiv *cudzy* 'alienus' im Altpolnischen gern nominal flektiert, z.B. *Henrzich czuzy* 'cudzy' *voli vaszanl* 'wziął' Warka 1418 Lu 1079, *offyerowali ogyen czudz* SB 100, *porambyw damb czvcz* Święt. 244, *w czudz lyas* Dział. 215.

Digitized by Google

uzrzely lwa stoiącego podle cyala 195, *nalyazl osla a lwa stoiące podle cyala* 195 (das Partizip im Nom.-Akk. Pl.), *prost, ktorysz sze gest obroczyl w zmoka* 'smoka' 47 f.

In den im Süden und Norden fast gleichzeitig übersetzten Rechtsstatuten, die die echten Volksdialekte besser widerspiegeln, hat der Gen.-Akk. sich schon bei den Wörtern für Lebewesen festgesetzt. Die Beispiele sind zahlreich, z.B. Święt. *Nagod przerzeczonego konya straczil, thego ystigo'* istego' *konya gemv wroczyl chromego, o thego konya* 266, *szrzepcza zabyw, szrzepcza zabyge, za szrzepcza* 285, *ten weszmye genego wyeprza* 294, *gelenya, losza* 'łosia' *albo wyeprza przes pszy drvgego gonyonego albo ąthego ... weszmye* 306, Dział. *Pyotr wroczyl konya Mykolayowy chromego* 197, *za szrzebcza* 214 (2mal). Dieser Umstand ist wichtig für die Chronologie des Unterganges des Gen.-Akk.

Schon ein flüchtiger Blick auf das hier angeführte Material, ohne dass wir es schärfer ins Auge fassen, lässt uns die Genesis der Erscheinung im Polnischen, die man den Gen.-Akk. nennt, erkennen. Die Belege illustrieren sehr schön, wie das treibende Motiv bei der vorliegenden Kasusneuerung die Tendenz zur formalen Scheidung des casus objecti recti vom Subjektskasus war, die wegen der ziemlich freien Wortstellung im Slavischen gerade bei den Wörtern für Lebewesen nicht selten eine dringende Notwendigkeit war. In Verbindung mit den Präpositionen war die formale Hervorhebung des Akk. nicht vonnöten und deswegen erhielt sich der alte Akk. lange Zeit in dieser Stellung besser als in anderen. Vgl. die auf S. 6 ff. angeführten Akk. *na (za) Mikolaj* (4mal in den Eidesformeln), *na święty Jan, za mąż, za pan brat, w Bóg, prze Bóg, na Bóg żywy* usw. Man kann diesen Funktionsunterschied der beiden Akkusativformen durch zwei Beispiele aus Eidesformeln vortrefflich beleuchten: *by Stanislaw Maczka viprawil o kon pirvey nisz Maczey prauem kona straczil* Kalisz 1414, *za wol* 2mal neben *Ianek v mne volu vyszal* 'wziął' Zakroczym 1426. Weil der einer Präposition nachgesetzte Akk. von der Neuerung von

Digitized by Google

Hause aus nicht wesentlich betroffen wurde, so ist es kein Wunder, dass nur er sich in den Redewendungen wie *wsiąść na koń* (neben *na konia*) 'zu Pferde steigen' usw. traditionell bis heute behauptet hat. Man beachte, dass die ursprüngliche Form sich in den genannten Formeln in erster Linie nicht wegen ihres stehenden Charakters, der die gedächtnismässige Fortpflanzung natürlich zum Teil begünstigte, erhielt, sondern vielmehr der gewohnheitsmässigen Verbindung der Akk. mit den Präpositionen zuzuschreiben ist. Verbindungen wie *wziąć *mąż* kamen in der Rede nicht seltener vor und dessenungeachtet weisen sie den Gen.-Akk. seit den ältesten Zeiten auf, z.B. *ona mąsza sobye wyeszmy podlug swey voley* Święt. 278.

Weiter kann man feststellen, dass die Genitivform früher einen solchen als Objekt angewandten Akk. zu verdrängen suchte, bei dem kein pronominales oder adjektivisches Wort attributiv stand. Der Zustand in SB, wo der alte Akk. verhältnismässig häufig in Fällen, in denen ein adjektivisches Bestimmungswort beigefügt ist, sich erhalten hat, ist in dieser Beziehung sehr instruktiv und derselbe Entwicklungsgang ergibt sich auch aus den Eidesformeln. Gegenüber *ten koń* 1390, 1400, *koń ten* 1406, *swój koń* 1396, 1403, *mój koń* 1396, 1424, *koń Krczonow* 1399 sind es nur *swego konia* 1406 und *konia mego* 1435 in der Funktion des Objekts. Es ist also ohne Zweifel kein Zufall, dass u.a. *P. butowal g sobe kona a othen kon straczil J. swoy kon* Kosten 1396 oder in einer anderen Kostener Eidesformel vom Jahre 1422 *czsso nossą bÿalÿ baran* neben *czsso nossą barana* geschrieben wurde. Vgl. auch die äusserst seltenen als Objekte gebrauchten Akkusativformen *krol welky* FP, *Potrasz Gorzeczski* Posen 1406, *anyol geden* SB. Auch in neueren Werken des 16. und des Anfanges des 17. Jahrhunderts scheint der Akk. *koń* sich namentlich dann als Objekt behauptet zu haben, wenn ein Adjektivattribut dazutrat. Bei M. Bielski findet sich *szlachcic musi mieć koń turecki, mam rumak, żywotny koń* (*rumak* 'piękny, dzielny wierzchowiec, biegun' aus dem Tatarisch-türkischen), bei J. Kochanowski *obroć*

Digitized by Google

swój koń prędkonogi[1] und Linde[2] führt mehrere Belege nur für solchen Gebrauch des betreffenden Akk. an, z.B. *posłali mu koń dobry* M. Bielski, *gdzie dziś koń swóy rozsiodłać ma* Górnicki, *koń miał tak rączy* P. Kochanowski. Weiter *mamy świeży zając* Rej[1] u.a. Die Verbindung des Substantivs mit einem adjektivischen Attribut dürfen wir demnach als einen wichtigen hemmenden Faktor bei der Entstehung des Gen.-Akk. betrachten.

Da in den Eidesformeln der alte Akk. bei den Tierbezeichnungen bedeutend überwiegt und noch in SB mehrmals zu belegen ist, so kommt es sonderbar vor, dass die ursprüngliche Form in GP und FP, die aus der 2. Hälfte des 14. und teilweise (der 3. Teil des FP) dem Anfang des 15. Jahrhunderts stammen, durchgehends gegen die Genitivform ausgetauscht ist. Nicht viel wird uns zwar in diesen Denkmälern geboten, doch immerhin genug, um zu zeigen, dass sowohl der alleinstehende als auch der mit einem Adjektivattribut verbundene Akk. in der Genitivform erscheint. Bemerkenswert ist, dass in *kona y wszadacza wrzwczyl gest* FP 157 sogar *konia* steht (ähnlich PP), das in den Eidesformeln vor dem 15. Jahrhundert noch ganz selten war, und statt dessen an derselben Bibelstelle in der viel jüngeren SB 59 der Nom.-Akk. steht. Die übrigen Belege sind: GP *ony szø szobø volu y osla vedly bily, volu tego dla szø ony szobø vedly byly, . . .*; *allecz osla pstocz* 'przestoć' *szø gy ony szobø byly pogøly* 34; FP *pomneyszi ge, iaco czelcza libanskego* 26, *nad czelcza mlodego* 'super vitulum novellum' 66, *podepczesz lwa y smoku* 91; dazu PP *glos bozy gotuyączego gyelyenya* 'vox Domini praeparantis cervum' 46. *zwierz* in *podbil ies . . . wszistek swerz polni* FP 7 macht keine Ausnahme und ist kein Archaismus, für welchen Szober[3] es hält, weil das Wort hier kollektiv gebraucht ist (in der Vulgata 'pecora campi'). Der Gen.-Akk. *zwierza polnego* wäre hier nicht möglich gewesen.

[1] Nach Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 17. Weiter *miał koń leniwszy* P. Kochanowski (Łoś, Kr. gr. hist. jęz. pol., S. 319).

[2] Słownik języka polskiego, t. I, cz. II, 1. Aufl., S. 1062.

[3] Gr. jęz. pol., S. 177.

Digitized by Google

Wie aus meinen Ausführungen zu ersehen ist, kann man nur ohne Heranziehung des Materials, das die Gerichtsbücher enthalten, mit Łoś[1] behaupten, dass »w języku staropolskim już dopełniacz l. poj. w funkcji biernika rzeczowników osobowych i żywotnych jest normalny».

Pronomina.

Personalia. Nach Präpositionen stehen in den Eidesformeln die ursprünglichen Akkusativformen *mię, cię* und *się* : *na mię, na cię, na się, za mię, za cię, za się, przed mię, przed cię, przed się, nad mię, przez mię, o się* usw. Die Belege, im ganzen etwa 500, assen sich in allen Landesteilen nachweisen. In *pobral n a s e y e puscini sza seszcz kop* Orłów 1402 Pw 848, wo Malinowski[2] *na siebie* finden will, ist das Pronomen so verunstaltet, dass man nichts Bestimmtes sagen kann. Die Lesung *na se ye* 'na się jej (= Jagnieżki)' ist allerdings denkbar, aber nicht sicher, weil *-j* am Wortende in den Eidesformeln der Wojewodschaft Łęczyca in der Regel nicht fehlt. Meines Wissens ist die einzige Ausnahme Gen. Sg. Fem. *oddane* Łęczyca 1389 Pa[3] 1310. *Naszej*? Sporadisch begegnet *na mnø* Peisern 1404 P 713, wo der Akk. *mnię*, der auch in FP und anderen Texten belegt ist[4], wohl ein Kontaminationsprodukt von *mię* und *mnie* ist, wie andererseits *mi* den Dat. Sg. *mie* hervorgerufen hat, welcher umgekehrte Einfluss sich insbesondere in mazowischen Eidesformeln zeigt, z.B. (geschr. *mye*) Płońsk 1405 Ha 649, 1412 Ha 1852, 1416 Ha 2626, Czersk 1413 Lu 239, Warka 1419 Lu 1175, Zakroczym 1434 T 84, 1437 T 2730, aber vereinzelt auch anderswo, z.B. Posen 1406 P 999 (*me*). Ganz ausnahmsweise Gen. *v mye* 'u mnie' Zakroczym 1437 T 2824, Instr. *se mø* 'ze mną' Posen 1406 P 1000 (in der vorangehenden Eidesformel Dat. *mie*) nach *mi, mię*. Einen vereinzelten Gen.-Akk. Sg. finden wir das

[1] Gr. jęz. pol. von Benni, Łoś usw., S. 308; auch Gr. polska, cz. III, S. 17.

[2] Teki Paw., t. V, S. LXXVIII.

[3] Pa = Pawiński, Księgi sądowe łęczyckie od 1385 do 1419, cz. I (= Teki Paw., t. III). Warschau 1897.

[4] S. Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 161.

Digitized by Google

erste Mal im 3. Teil des FP (*pod mne = pod myę* PP), aber erst im Beginn des 17. Jahrhunderts fängt man allmählich an, die Präpositionen öfters mit dieser Kasusform zu verbinden.[1]

Wenn der Akk. Sg. des Personalpronomens im Objektsverhältnis zum Verbum steht, was in den Eidesformeln sehr häufig der Fall ist, so figurieren die Genitivformen in den Quellen, die mir zur Hand gewesen sind, im ganzen nur 10mal als Akk. Die meisten Beispiele finden sich in mazowischen Protokollen, der Akk. Sg. der Personalia ist aber in ihnen auch verhältnismässig häufiger als in den Eidesformeln der anderen Landschaften vertreten. Die Beispiele: Płońsk *Iaco*[2] *m n e tu Staszek w mem zagrodzil* 1402 Ha 254, aber *mię* etwa 20mal, z.B. *Iaco m o* 'mię' *Iaszek bil na drodze* 1409 Ha 1334, *Yako mne Borris bidlo pobral, a na prawo mø ne przipusczil* 1414 Ha 2158, *O ktorø strawø na mø Mroczek zalowal, o tø m a* 'mię' *slal* 1415 Ha 2423 (bemerkenswert ist, dass das Pronomen der 1. Person in den Eidesformeln, in denen *mię* vorkommt, fast immer in irgend einer Kasusform schon früher verwendet worden ist); Czersk *O kthorø dzedzinø ya zalowal na Potrassza, o thø on m n e ymal zacz* 'zająć, intercedere' 1416 Lu 451 und Warka *Jaco m n e Yndrich vipuszczil* 1422 Lu 1424, aber *mię, cię* in den Eidesformeln des Czersker Landes etwa 12mal, z.B. Czersk *Jacom ia bil przi tem, isz m ø ne mal nigdi poszwacz* 1410 Lu 208, *Jaco m ą Mycolay zbyl* 1457 Ty 212, Warka *O ctorø stodolø Hanka na mø zalowala, s tego røcoyemstwa m ø wipuszczila* 1421 Lu 1402, *Iako m ą Marczin wibyl z gimyenya* 1447 Pe[3] 59; Zakroczym *Iako m n e Bernath Thyworkem* 'Tworkiem' *obeslal* 1424 R 63, *Iako m n e Falantha thuta* 'tutaj' . . *zøl* 'wziął?' 1424 R 166 (vgl. die Aussage des Zeugen, qui interfuit: *esze Falantha thuta Barthka . . . ø*), *Iako m n e Stanislaw szlal do Gedama* 1425 R 1647, *Iako m n e Sczepan zapissem*

[1] S. Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 161 f.

[2] Im Nachstehenden werden die Belegsätze mit grossem Anfangbuchstaben geschrieben, wenn sie zugleich im Original den Anfang des Formeltextes bilden.

[3] Pe = Piekosiński, Nieznane średniowieczne roty przysiąg wareckie (= Arch. kom. prawn., t. VIII, cz. 1, SS. 43—59). Krakau 1907.

Digitized by Google

vszcodzil 'uszkodził' 1426 R 2126, aber *mię* etwa 30mal (dieses begegnet immer, soviel ich bemerkt habe, wenn eine Form des Pronomens der 1. Person in der Eidesformel schon gebraucht ist oder 'Ich' als Subjekt in der Personalendung eines vorhergehenden Prädikats enthalten ist). Die übrigen Belege sind: Posen *Jakom dobila na Maczku penczszet grziuen na Kurowe y tamo m n e uønszano podlug prawa* 1393 L 1454, *mię* aber etwa 17mal, z.B. *Jaco m ø Iødrey wrøczil*[1] *ku swemu søczu* 'zięciu' 1397 L 2557, *iaco to swatczø, iaco*

[1] Das Verb *wręczyć* (*kogo ku* oder *przeciw komu*) kommt in den Gerichtsbüchern oft vor, z.B. (domina Baldama de Sborowo ducit testes contra Machnam) *czso pani Sborowska wranczila swey rankomcye* 'swe rękojemce, suos fideiussores' (vgl. *postawil swey rancome* 'swe rękojmie' Posen 1405 P 833) *przeczyff Mackne, tego wyprawila podluk yednaczskego skazana* Posen 1408 P 1227. Brückner erwähnt im Wortindex zu H, S. 148, für solches *wręczyć*, das nicht die heute gewöhnliche Bedeutung 'einhändigen' hat, mehrere Belegstellen aus Eidesformeln. Dieses juristische Wort, dessen Sinn in ähnlichen Wendungen für den Herausgeber des VII. Bandes des Warschauer Wörterbuches dunkel ist (nach S. 721 *wręczyć kogo* = »wdać?»), und das Lekszycki (L II S. 426 = 'fideiubere'), Kochanowski (K S. 553 *wręczenie* 'fideiussio'), Brückner, Słownik etymologiczny języka polskiego, Krakau 1927, S. 631 (= 'poręczyć') u.a. falsch gedeutet haben, bedeutet 'aliquem in (ad) caucionem fideiussoriam introducere, intromittere oder obligare, aliquem fideiussorem obligare', welche Ausdrücke in lateinischen Akten in Grosspolen dieselbe Rechtshandlung wiedergeben, u.a. Posen L 824, 1258, 2043, Kosten P 787, Peisern P 1056. Wenn das Verb reflexivisch gebraucht wurde, so bedeutete es, dass die erwähnte Handlung sich auf das Subjekt zurückbezog, und die Bedeutung war mithin 'se fideiussorem inponere', welcher Ausdrucksweise sich einige Schreiber in lateinisch aufgezeichneten Akten bedienen (z.B. Brześć K 2923, 2973), oder mit einem Worte 'fideiubere', in welcher Bedeutung *wręczyć się* in den Magdeburger Urteilen begegnet (Warschauer Wb, t. VII, S. 722). Den Inhalt des Rechtsbegriffs *wręczyć* beleuchtet sehr gut die Posener Akte 1399 L 3037: Nota, quod Laurencius ... cum uxore sua ... fassus est Sandivogio Psarski, quod p r o ipsis f i d e j u s s i t, w l g a r i t e r *e z g i w r ø c z i l i* conjuncta manu 80 marcas cum octo marcis grossorum ... Hier ist ausdrücklich hervorgehoben worden, dass 'Sandivogius pro ipsis (d.i. pro Laurencio cum uxore) fideiussit' dasselbe wie 'Laurencius cum uxore *gi* (d.i. Sandivogium) *wroczili*' besagt. Ebenso deutlich geht die

Digitized by Google

m ø Yan ne gabal 1403 P 418, *Iaco m ø slal Voyek* 1408 P 1249; Kosten *Taco my pomoszy Bog y* †, *jaco Jan prziwolt* 'przywiódł' *m n e szødzicz na kmecze* 1399 L 2410, 6mal aber *mię*, z.B. *Iaco m ø Iurga slal do Potrasza* 1409 P 1374, *Iaco m ø o dwe grziwne ot prawa othegnal* 1410 P 1434; Brześć *gdisz swe bidlo w tich trzech grziwnach stauili*, *tedim ya c z e b e obszilal* 1418 K 91. Dazu taucht einmal in Proszowice *mnię* auf: *lomÿsz m n ø* 1398 U 6723.

Man sieht also, dass der Gen.-Akk. der Personalia sehr selten zur Anwendung gelangt. In den Fällen, wo er auftaucht, ist ein Nachdruck darauf gelegt, wie u.a. sein Gebrauch vor dem Prädikat am Anfang der mazowischen Eidesformeln konstatieren lässt, die mit der Konjunktion *jako* beginnen. Die Worte *jako* usw. enthalten natürlich die eigentliche Zeugenaussage, denn die Eidleister mussten selbstverständlich erst die technische Eingangsformel aussprechen, die von den mazowischen Schreibern gewöhnlich in das Protokoll nicht aufgenommen wurde. In ähnlichen *jako*-Eidesformeln wird *mnie* in Zakroczym immer verwendet, in Płońsk findet sich nur einmal *mię* (s. oben) und im Czersker Land erscheint es etwas häufiger, während anderswo die ursprüngliche Form auch in dieser Stel-

Bedeutung des Verbs aus der Haliczer Akte 1445 AGZ XII 1630 hervor: Tibi nobili Iohanni Cola de M. mandamus, quatenus in terminis proximis in Halicz celebrandis coram nostro iudicio terrestri compareas ad instanciam nobilis Stiborii de V., quia tu ipsum i n f i d e i u s s i s t i a l i a s *wranczil gesch* in centum marcis vadii adversus dominum Vincencium de N. pro disterminacione granicierum, quas movere non habuisti, qui Vincencius Stiborium citat pro vadio dicens, quod movisti disterminacionem granicierum. Bei der Wiedergabe des betreffenden polnischen Begriffs durch lateinische Worte scheinen die Eintragenden oft in Verlegenheit geraten zu sein. So bietet die Kostener Akte 1400 L 2553 dafür folgende Erklärung: vir suus eundem in eandem caucionem fidejussoriam fidejussit scilicet *wronczil*, welche Interpretation die Unbeholfenheit des Schreibers zeigt. Nebenher sei bemerkt, dass die Worte *swim mozem* in der Eidesformel *iako pani Wichna wroczila Dobka swim mozem y o tho on ma trzidzeszcy grziwen y trzi skodi* Sieradz 1398 H 126 nicht durch *swym mężem*, wie man bei Brückner, H S. 148, und im Warschauer Wb, t. VII, S. 722, liest, sondern durch *z swym mężem* 'cum marito suo' zu transkribieren sind.

Digitized by Google

lung noch ganz geläufig war, wie u.a. die erwähnten grosspolnischen Beispiele zeigen. War aber kein besonderer Grund für die Hervorhebung vorhanden, so wurden in Mazowien die enklitischen *mię* und *cię* gebraucht. Dies ist der Fall, wenn das Pronomen in beliebiger Kasusform im Zusammenhang der Aussage bereits vorgekommen ist oder der betreffende Zeuge im Satzgefüge früher als handelnde Person auftritt. Sehr belehrend ist in dieser Hinsicht die oben zitierte Płońsker Eidesformel *Yako m n e B. bidlo pobral, a na prawo m ø ne przipusczil*, in der am Anfang regelrecht der hochbetonte Dat. *mnie* und nicht das enklitische *mi* verwendet wird und dann *mię* nachfolgt.

Der Gen.-Akk. der Personalia begegnet auch in den Literaturdenkmälern seit alters her. Schon in HP liest man einmal *to chu sam s e b e vspomene* 'to czu sam siebie wspomienie' 25. Die Schreiber des FP — auch der Schreiber des 1. Teiles des Psalters — bedienen sich dieser Form in der Funktion des Objekts in viel ausgedehnterem Masse als die Schreiber der Gerichtskanzleien und zwar, was sehr auffällig ist, nicht nur unter dem Satzakzent, sondern öfters auch in schwachbetonter Stellung nach dem Prädikat.[1] In diesem Fall erscheint der Gen.-Akk. nur einmal in den Eidesformeln, in denen, wie wir gesehen haben, im Gegenteil die alte Form sich auch unter dem Satzakzent vor dem Prädikat meistens behauptet hat, z.B. ita me Deus adjuuat et sta crux, *jze m y ą posew w domu nye zastal* Krakau 1441 He 2990. Beachtenswert ist ausserdem, dass in PP, der um etwa 100 Jahre später zu Pergament gebracht ist, die in Frage stehende Form weit seltener als in FP vorkommt.[2]

Zum Schluss sei noch darauf aufmerksam gemacht, dass der Vokal in den Akk. *mię* usw. in jeder Stellung in den Eidesformeln sehr oft entnasalisiert ist. Man kann einen ähnlichen Unterschied, der für den 1. Teil des FP kennzeichnend ist, dass *mię* usw. vorzugsweise nach Präpositionen und *mie* usw. nur in syntaktischer Ver-

[1] Beispiele bei Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 162.

[2] S. Hanusz, Spraw. kom. jęz., t. II, SS. 374 f., 389, 394, wo alle Belege für den Gen.-Akk. der Personalia aus FP und PP aufgezählt sind.

Digitized by Google

bindung mit dem Verbum gebraucht werden, in den Akten keines Gerichtshofes feststellen.

ji-Pronomen. Der Akk. Sg. Msk. des *ji*-Pronomens gehört in den Eidesformeln zu den gewöhnlichsten Pronominalformen und lautet in der Regel *ji* (geschr. *gi*, *gy*), das auf urslav. **jь* zurückgeht. Der Reflex des ursprünglichen Nom. Sg. Msk. **jь* ist im Polnischen nur in Verbindung mit den Partikeln *-n* < *-nъ* und *-ż(e)* in relativer Bedeutung erhalten (**jьnъ* > *jen* und **jьže* > *jiż[e]*), sonst aber ist diese Kasusform durch *on* ersetzt worden. An beiden Stellen der GP, wo Drzewiecki[1] den Nom. Sg. *ji* gefunden zu haben glaubt, handelt es sich ganz einfach um den Akk. Sg.

Ich beschränke mich zuerst auf das unerweiterte Pronomen, das im allgemeinen als Pronomen der 3. Person gebraucht wird. Bekanntlich hat der Gen. Sg. Msk., *jego* und das verkürzte *go*, den Akk. *ji* später gänzlich verdrängt, auch in dem Fall, wenn das Pronomen sich auf unbelebte Maskulina bezieht. Anfänge dieser Neuerung beobachtet man schon in den Gerichtsakten, aber, was sprachgeschichtlich von besonderem Interesse ist, fast ausschliesslich auf grosspolnischem Boden. Soviel ich habe konstatieren können, steht *go* hier nicht bei msk. Tier- und Sachbezeichnungen, sondern nur bei Personenbezeichnungen. Die längere Form *jego* kommt nicht in dieser Funktion vor. Beispiele: Posen *czso Miroslaw ranczil przeciw Maczeyewi, tego g o uczinil prozno*[2] 'pro isto ipsum liberum fecit' 1387 L 190, *czo ranil Marcin Iacuba, to g o ranil na swem dobrze* 1397 L 2565, *iacosmi szyednali Potrasz Gorzeczski s Machno o ymene . . . y tosmi g o vyednali . . . y o to g o prozna puscila* 1406 P 1025, *w pana Cussewem zapuscze rąbil Wocech, a yam mu g o pomogl wszczągnącz* 'arrestare' 1420 Pr 15, Kosten *jacom ne wedczala* 'wiedziała' *Jana, gdcze sedczal, alizem g o swedcze* 'w sądzie?' *nalasla* 1397 L 1970, *Pechno wfszol kmethowicza . . . y obeschil* 'obwiesił' *g o* 1399 L 2320, *kegdy Woyczech wronczil list Dzerskowy, tedy g o wszego*

[1] AaO. S. 26 f.

[2] *uczynić* oder *puścić kogo prozna* (nominaler Gen.-Akk. Sg. zu *prozny* < **prozdny*) oder *prozno* (Adv.). Vgl. *d z i w n a vczinil Gospodzin swetego swego* FP und *d z y w n o vczynyl Gospodzyn szwyętego swego* PP.

Digitized by Google

pwsczil prosno 1400 L 2589, *przetho Nikel* Jacobum *yąl, yz kaplan nan volal gwaltu tedy, kedi g o ranil, y przy tem g y gwalcze yøl* 1418 Pr 13 (*go* neben *ji*), *jaco czsso Pyotrass zalowal na Jana, . . . , a temu trzy lata wysly, nisli g o prawem gabal* 1422 Pr 16, Kalisz *trzi lata viszla temu rancogemstwą, czo Szwanch ranczil za xandza Micolaia, niszli g o zasznal* (soll heissen *zazwal*) 1412 Ul 302, Peisern *Vanczenczow oczecz y Wanczenecz po swem oczszu vitrzimal XXX lat y trzy lata tø niwa, o yøsz g o Janusz poswal* 1415 Pr 11. Hier sind alle von mir notierten Beispiele angeführt. Auffällig ist, dass der Abschreiber einer von N[1] 185 mitgeteilten Posener Eidesformel von 1396 *kedi k o poszwano* gelesen hat, wobei die Richtigkeit des *ko*, in dem Nehring das Pronomen *go*[2] sieht, durch nachgesetztes »(sic)» hervorgehoben ist, während L 2171 *kedi wposziwano* bietet. Lekszyckis Lesung ist wohl richtiger. Das Verb *wpozywać* 'citare', das das Warschauer Wb nur aus dieser Eidesformel kennt, begegnet öfters in Glossen, z.B. Posen 1396 L 2246, 1407 P 1123. Was den Akk. *go* in der Eidesformel *yakosmy bily dzelczamy myedzy Jacusszem a Bartlomyeyem y rosdzelilismy g o wyecugim dzalem* Peisern 1421 Pr 15 betrifft, so kommt es höchst wahrscheinlich vor, dass im Original der Akk. Pl. *ge* steht, welche Form hier logischer ist (d.i. 'divisimus e o s perpetuali divisione'). Vgl. ähnliche Stellen wie z.B. *jako bil prawim dzelczø medzi Ottho Trachem* et *Gunczerzem y roszdzelil y e prawim dzalem* Kosten 1415 Pr 11.

Die Beispiele für *go* sind also nicht besonders häufig. Bei Beziehung auf männliche Personen wird gewöhnlich der alte Akk. *ji* gebraucht, das ich in den grosspolnischen Eidesformeln über 125mal gezählt habe. Beispiele: Posen *iaco czso Micolay ranil Stanislawa, to g i ranil za yego poczantekem* 1404 P 673, Kosten *jacom ne gonil Totomislawa* (!) *anys* 'aniśm'[3] *g y slymi slowi gabal* 1398

[1] N = Nehring, Altpolnische (Posener) Eidesformeln aus dem XIV. Jahrhundert (= Arch. f. slav. Phil., B. IV, SS. 177—189). Berlin 1880.

[2] Mediae sind in den Gerichtsbüchern öfters mit Tenues bezeichnet: *teko* 'tego', *zapito* 'zabito' usw.

[3] Łoś, Kr. gr. hist. jęz. pol., S. 321, liest *aniż*. Meine Lesung ist jedoch richtiger, denn in der Gruppe *-m + j-* fällt *m* häufig aus, z.B. *gesz ya* 'jeśm ja' Posen 1396 L 2176.

Digitized by Google

L 2095, Kalisz *czso Boguphal bil vinowat Stamporowi, to mu zaplaczil y tego g y pvscil prosno* 1411 H 68, *Yan vitrzimal trzidzeszczi lat Droszino pirzwey, niszli g y Swanszek o ną*[1] *zaszual* 1413 Ul 419, Peisern *ty*, d.i. policzki, *mu odpusczil pyrzwe, nisli g y poswal* 1404 P 710, *czso moy ludze wszczøgnøli Symanowa czloweka, tho g y wszczøgnøli na mem targu* 1410 P 1412, Gnesen *Choyenski wsdzal powros na zapitego* 'zabitego' *czloweka y wloczil g y y chczal g y obesicz* 1404 P 805.

Wie schon obenerwähnt, habe ich in Grosspolen keinen auf Tier oder Sache bezogenen Gen.-Akk. *go* angetroffen. In der Eidesformel *kedi Iandrzich przedal Ozepowi dzedzinø a ne wimowil parow, czso g o Ozep oszal w osziminach* Posen 1401 P 150 könnte ein solches Beispiel vorliegen, wenn man mit Brückner[2] *parow* als *parowu*, d.i. als Gen. Sg. von *parów*, auffasst, auf welchen Gen. sich in diesem Fall der in Verbindung mit dem vorhergehenden *czso* als Relativum gebrauchte Akk. Sg. Msk. des anaphorischen Pronomens bezieht. Ich finde jedoch diese Deutung wenig wahrscheinlich und halte *parow* schon deswegen für den Gen. Pl. von *par* 'odłóg, ugor zorany wcześnie latem pod oziminy' (Warschauer Wb, t. IV, S. 50), weil *parów*, wofür dasselbe Wörterbuch, t. IV, S. 65, die Bedeutungen 'dół wybity przez wodę, rów nieforemny, głęboka, wązka a stroma dolina, jar, wąwóz; duża kałuża, błoto, miejsce grzązkie' gibt ('Regengrube, Graben' nach Linde[3]), zu Ackerbauzwecken selbstverständlich wenig geeignet war. Ausserdem wird, was sehr wichtig ist, in der Regel der Sg. von *ozimina* 'frumenta hiemalia' in den mittelalterlichen Denkmälern gebraucht, wenn vom Bestellen eines einzelnen Ackers gesprochen wird, z.B. *iaco Potrek ne pobral na Boguchniney czansczi szita, ozimini ani iarzini* Posen 1400 P 96, quam porcionem idem Grzimislaus tenebit et siliginem, quem nunc seminaverit super yemem alias *ozimino*, pro se tollet Zakro-

1427 R 2867, *rolyą osyawszy oszymyną y yarzyną* Dział 217,

[1] Dem Schreiber schwebte der Akk. *dziedzinę* 'hereditatem' (= *Drożyno*) vor, als er *o nię* schrieb.

[2] Rozprawy Akademii umiejętności, wydział filologiczny, t. LIII, S. 128.

[3] Sł. jęz. pol., t. II, cz. II, 1. Aufl., S. 637.

Digitized by Google

az do zwyezyenya ozymyny y yarzyny s polya Kodex von Dzików[1], und sogar auch, wenn von mehreren Äckern die Rede ist, z. B. *jakom ya . . . rol v ozimynie przesz Philippą podoranych nye zaoral* Zakroczym 1471 Tn[2] 53, *role swoge . . . poszane oszymyną y yarzyną* Święt. 288. Hält man aber *parow* für den Gen. Pl., so muss man die geringe Änderung des *go* in *ge* vornehmen, was gar nicht gewagt ist, weil Piekosiński die Buchstaben *e* und *o* auch sonst nicht recht unterschieden hat, wofür u.a. der Lok. Sg. *w czelo* (!) 'w dziele' Posen 1402 P 273 als Beleg dienen kann.

Zum Schluss gebe ich grosspolnische Beispiele für *ji*, das sich auf Tiere und Sachen bezeichnende Substantiva bezieht: Posen *Iarisz list mal, ale g y sgubil* 1400 P 89, *Mikolay tego cona ne wisznal przet paniczi, czso g y Woczech v nego okazal* 1409 P 1327, Kosten *iaco czso vyeprz Ianowi zabith, to g i zapito z prawem* 1408 P 1261, Peisern *Dobroslawa swoy posag s Czartcow wynoszla, czso g y byla tamo poloszila* 1410 P 1410. Weitere Belegstellen für Tierbezeichnungen: Posen 1387 L 203 (bezogen auf *skot*), 1432 Pr 23 (*dobytek*), Kosten 1401 P 201 (*jeleń*), 1406 P 1069 (*koń*), Kalisz 1410 Ul 9 (*koń*), 1412 Ul 289 (*koń*), 1414 Ul 486 (*koń*), Peisern 1403 P 514 (*koń*), 1405 P 894 (*koń*), Gnesen 1390 L 993 (*koń*); für Sachbezeichnungen: Posen 1390 L 871 (*list*), 1398 L 2640 (*półkłódek* 'miara do rzeczy sypkich i ciekłych, pół kłody.'), 1400 P 75 (*list*), Kosten 1394 L 1694 (*ujazd*), 1403 P 581 (*plat*), 1408 P 1269 (*ślad* 'mansus'), 1418 Pr 13 (*list*), Peisern 1397 L 548 (*pas*), 1398 L 737 (*rok*).

Ausserhalb Grosspolens taucht der Gen.-Akk. des *ji*-Pronomens nur in vereinzelten Fällen auf. In den Brześćer Büchern, die über 25mal den Akk. Sg. Msk. *ji* haben, fungiert *jego* einmal als Akk. in orthotonierter Stellung am Anfang des Satzes, wobei *ji* in derselben Urkunde zweimal enklitisch steht. Die betreffende Akte lautet: *esz gdi gesth Byerwold posziczil paney konya genego, tedi ona ginego wsyanla. W tem wsyansczu gesth g y scaszila y o* 'od'

[1] Arch. kom. prawn., t. III, S. 130.

[2] Tn = Tymieniecki, Wolność kmieca na Mazowszu w wieku XV (= Poznańskie towarzystwo przyjaciół nauk, Prace komisji historycznej, t. I, zeszyt 2). Posen 1921.

Digitized by Google

tego szmercz ma scora. G e g o sama wsyanla y gego bratu g y placzicz poczanla 1419 K 900. Sonst wird bei sämtlichen Msk. nur die ursprüngliche Form gebraucht, z.B. *aby gego kon wyprauil, . . . , a on slubiw g y wiprauicz y ne wiprauil* 1422 K 2425, *jako mi Boguscha ranczil za vyanni listh y myal g i od pisarza wyprauicz* 1423 K 3431, *kedi Otha wszyanl rok na mlinarza od szwego kmecza, w ten czasz g i* pro omnibus *puscyl proszno* 1424 K 3563. Andere Belegstellen für *ji* bei Personenbezeichnungen: 1418 K 362, 1419 K 756, 1185, 1420 K 1584, 1767, 1421 K 2060, 2144, 1422 K 2519, 1423 K 3236; Tierbezeichnungen: 1418 K 477 (*koń*); Sachbezeichnungen: 1422 K 2519 (*czynsz*), 1423 K 2880 (*przywilej*).

In der Sieradzer Eidesformel *yze sze ten kon voczil* 'rodził' *na dworze v Bartholomeia y giescze y e g o macze yma* 1411 H 67 hält Brückner[1] *jego* für einen Gen.-Akk. (er liest *jeszcze jego Maciej ma*). Die von Nehring[2] vorgeschlagene Erklärung des *macze* als *macierz* 'Mutterstute' ist jedoch vorzuziehen, weil weder der Kläger noch der Beklagte Maciej heisst (testes Bartholomei contra Dobeslaum). Sonst begegnet in den Gerichtsbüchern der Wojewodschaft Sieradz nur *ji* und zwar gegen 35mal, z.B. Sieradz *Jacuss slubil Jacussa o ten kon zaydz* 'intercedere', *czsos g y pani straczila* 1391 H 42, *ten list, cso g y Jacusz w sødze pocladal* 1399 H 157, *czo Mikolay Stanyslawa ranil, tho g y ranil* 1410 Ka 84, Piotrków *yakom podal Symanowa wolu Kuszewi, yakom randzal* 'ręczał', *esz g i myal wiprauicz* 1405 H 46, *ezez wzøl mego czloweka gwaltem y woslesz g y* 1405 H 93, Radomsko *Potr blissy yest crwø k tey dzelniczi, o ktorø g y Rosznowe gabaly* 1408 H 69. Weitere Belegstellen für *ji*, das auf Personenbezeichnungen bezogen ist: Sieradz 1391 H 48, 1392 H 75, 1393 H 77, 1394 H 97, 106, 1398 H 123, 131, 136, 148, 1399 Hb 262, 1400 H 174, 196, 1402 Ka 22, 1407 H 28, 38, 63, 1410 Ka 86, 1417 Ma 342, Piotrków 1399 H 18, 1401 H 52, 1403 H 82, Radomsko 1402 H 16, 1404 H 23, 1407 H 56. In der Eidesformel *Wronsky vczinil Suchemv Wilkoui sszwadeczswo y on g ø przigøl* Sieradz 1401 H 203 darf man

[1] Im Wortindex zu H, S. 142.

[2] Arch. f. slav. Phil, B. XII, S. 273. Łoś, Pocz. piśm. pol., S. 280, tritt dieser Deutung bei.

Digitized by Google

nicht *gø*, wie auch Mc[1] 14 das betreffende Wort gelesen hat, als einen blossen Schreibfehler statt *go* betrachten, — welcher auf das Ntr. *świadectwo* bezogene Gen. anstatt des Akk. Sg. Ntr. *je* gesetzt sei, wie Brückner[2] lehrt —, sondern *ø* in *gø* bezeichnet einfach *e*, wie mitunter auch anderswo, z.B. im Akk. Pl. Fem. *yø* 'je' Sieradz 1402 Ka 34 (2mal). In den Eidesformeln ist der Gebrauch des Gen.-Akk. *go* noch nicht auf ntr. Substantiva ausgedehnt worden, was später sehr üblich geworden ist.

Im Łęczycaer Land ist nur der Akk. Sg. Msk. *ji* belegbar, wofür Malinowski[3] mehrere Beispiele aufzählt. Man braucht kaum nach dem auf S. 9 Gesagten hier zu wiederholen, dass in der Eidesformel Franco post spoliacionem *po wczøgnenu przeprosił g o* Łęczyca 1387 Pa 427 *go*, das Malinowski[4] als Gen.-Akk. betrachtet, eher ein wirklicher Gen. ist, wie auch anderswo bei *przeprosić*, z.B. *Iacub ne przemanczil Iandrzeya . . .*, *ale g o swø volø przeprosil* Posen 1401 P 130. Freilich erblickt auch Łoś[5] — er führt den Posener Satz an — in diesem *go* den Gen.-Akk., ich kann aber seine Ansicht nicht billigen, weil im Pl. die Genitivform *jich*, die in den Eidesformeln in der Funktion des Akk. nicht auftaucht, bei dem betreffenden Verb steht, z.B. *przeprosszil g i c h dwemanaczema krziwen* Posen 1407 P 1130. Für die andere Auffassungsmöglichkeit spricht nicht der Gebrauch von *mię* in *czszo mi Micolay dal* novem scotos, *to m ø przeprosil*, *izezm nan ne zaloual* Kosten 1393 L 1548 und anderswo, weil die enklitischen Akkusativformen der Personalia im Altpolnischen wie auch im Neupolnischen bei den den Gen. regierenden Verben für diesen Kasus eintreten konnten. In *nie mogl g o wszczøgnøcz* Łęczyca 1389 Pa 1161 ist *go* selbstverständlich kein Gen.-Akk., wie Malinowski[4] lehrt, sondern das Objekt steht hier regelrecht im Gen., weil der Infinitiv von einem negierten Verb abhängt.

[1] Mc = Maciejowski, Historya prawodawstw słowiańskich. T. VI. 2. Aufl. Warschau 1858.

[2] Im lexikalischen Anhang zu H, S. 131, und Sl. et. jęz. pol., S. 205.

[3] Teki Paw., t. V, S. LXXV.

[4] Teki Paw., t. V, S. LXXIV.

[5] Kr. gr. hist. jęz. pol., S. 319.

Digitized by Google

In Mazowien ist der Akk. Sg. Msk. des *ji*-Pronomens sehr üblich, aber trotzdem kann ich nur ein Beispiel für den Gen.-Akk. anführen, das in der Płońsker Eidesformel *o ctori dom na mø Adam szalowal, o thenem ya s nim mal smowø, esze mi g o przed godi wipusczil* 1413 Ha 2108 vorkommt, wo *go* sich auf *dom* bezieht. Dies ist wohl die einzige Stelle in den von mir benutzten Akten, wo der Gen.-Akk. bei einer Sachbezeichnung steht. In *anim mu kazal, bi vszekl* 'usiekł' *Adama* Płońsk 1409 Ha 1265 ist nach *bi* ein *go* durchstrichen worden, das das ursprüngliche Objekt statt *Adama* sein könnte, sicher ist es aber nicht. Sonst begegnet in dem Płońsker Buch von 1400—1417 nur *ji*, das 2mal auf Personen, 3mal auf *koń*, 2mal auf *dąb* und einmal auf *korzec* bezogen ist.[1] Aus den Eidesformeln des Czersker Landes kann ich kein sicheres Beispiel für den Akk. *go* anführen. Freilich kommt diese Form in *jacom ya nye szbyl Vyączslawa gwaltem ugonyw g o* Warka 1471 Lu L vor, aber Pe 95 hat statt dessen an derselben Stelle *gy* gelesen. Den Akk. *ji* habe ich in den Zeugenaussagen des in Frage stehenden Landes etwa 15mal gezählt.[2] Die jüngsten Belege, in denen *ji* auf Personen bezogen ist, sind: Czersker Land 1439 Lu LXXXII, Czersk 1449 Ty 295, Warka 1468 Pe 90. In den Zakroczymer Eidesformeln, die hauptsächlich von R und T herausgegeben sind, wird nur *ji* und zwar 47mal gebraucht, wobei 27 dieser Akkusativformen auf Personen bezogen sind, z.B. 1424 R 161, 395, 1425 R 967, 1426 R 2328, 2426, 1427 R 2704, 2709, 1435 T 1563, 1606, 1607, 1437 T 2837, 2859, 2919, 5 auf Tiere, d.i. 1424 R 855 (2mal), 1426 R 1949 (2mal), 1434 T 427, und 15 auf Sachen, z.B. 1424 R 830, 1425 R 1535, 1538, 1426 R 2126, 2308, 2496, 1437 T 2795. Ausserdem enthalten die in Ko, Ty, Tm[3], Tn u.a. mitgeteilten mazowischen Akten, die aus verschiedenen anderen Gerichtsbezirken und grösstenteils aus der

[1] Die Belegstellen zählt Ha im Wortindex S. 269 auf.

[2] Belege aus Lu bei Blatt, Spraw. kom. jęz., t. III, S. 418.

[3] Tm = Tymieniecki, Sądownictwo w sprawach kmiecych a ustalanie się stanów na Mazowszu pod koniec wieków średnich (= Poznańskie towarzystwo przyjaciół nauk, Prace komisji historycznej, t. III, zeszyt 1). Posen 1922.

Digitized by Google

2. Hälfte des 15. Jahrhunderts stammen, reichlich *ji*-Akk., aber meines Wissens keinen einzigen Gen.-Akk.

In Kleinpolen, d.i. in den Wojewodschaften Krakau und Sandomierz, ist nur *ji* nachzuweisen. Die Belege sind spärlich, ich habe nämlich diese Akkusativform im ganzen nur etwa 25mal notieren können. Beispiele: Krakau *jaco dom ne byl panskij, ale g ij kupijl u swego namyastka* 1399 U 8927, *brath Janow wzøl kon Krczonow ij wodl g i w ijego dom* 1399 U 9486, volo ipsum intercedere cum controuersia, alias *z odeprzą g y zachodzą* 1477 He 4181, Czchów *po tem moczø ssylø wibiwschij g ij*, d.i. Kiljana, 1402 Ua[1] 68, Wiślica *Pyotr posual g y*, d.i. Jakóba, 1426 Pi 1054, Radom *yze medze gego ne przeoral kmecz Raphalow, yako g y zassedl* 1429 B 87. Beachtenswert ist, dass *ji* mehrmals in jüngeren Krakauer Eidesformeln, die um die Mitte des 15. Jahrhunderts aufgezeichnet sind, vorkommt, z.B. 1443 He 3179 (2mal), 1444 He 3212, Ua 99, 1445 He 3239, 1473 He 4104, in denen das Pronomen sich auf Personenbezeichnungen bezieht.

In den Gerichtsbüchern Rotrusslands, in denen der Akk. Sg. Msk. des *ji*-Pronomens öfters in Glossen auftritt — Eidesformeln und zusammenhängende Texte hat man ja nur ganz ausnahmsweise dort in polnischer Sprache aufgezeichnet —, erscheint *go*, soviel ich festgestellt habe, sehr selten und erst am Ausgange des Mittelalters. *Ji* ist hingegen häufig belegt, z.B. Przemyśl condempnavit ipsum alias *zdal g y* 1436 AGZ XIII 364, Przeworsk *zdal g y* 1437 AGZ XIII 731, Halicz exdans alias *sdwaschky* (so!) *g y* 1439 AGZ XII 608, Lemberg *zdawal g y* 1442 AGZ XIV 447, Muzilo debet sibi Byenyasch intimare alias *mø*[2] 'ma' *g y obeslacz* 1444 AGZ XIV 1220, locavi eum alias *ossadzilem g y* 1457 AGZ XV 199, Halicz *sdal g y* 1469 AGZ XII 3392, Lemberg quod spoliasset ipsum, alias *schyndowal g y* 1472 AGZ XV 1014. *G o* u.a. in Lemberg investigando ipsum alias *vgonywszy g o* 1498 AGZ XV 2734, [Andreas] Stanislao debet dare expen[sam] alias *vyrzødzycz*[2] *g o* 1499 AGZ XV 4594.

[1] Ua = Ulanowski, Roty przysiąg krakowskich z lat 1399—1418 (= Spraw. kom. jęz., t. III, SS. 185—197) und Kilka aktów polskich z archiwum krajowego w Krakowie (daselbst SS. 332—349). Krakau 1884.

[2] Im Original statt ø der Buchstabe *a* mit einem perpendikulären Strich.

Digitized by Google

Nach alledem kann man die auffallende Tatsache konstatieren, dass der Gen.-Akk. *go* im Mittelalter und zwar schon in den am weitesten zurückgehenden Eidesformeln in Grosspolen in erheblichem Masse bei Personenbezeichnungen um sich gegriffen hatte, während er anderswo in der 1. Hälfte des 15. Jahrhunderts sicher nur in einer Eidesformel von Płońsk vom Jahre 1413 (bezieht sich auf *dom*) bezeugt ist und noch in der Periode bis zur Jahrhundertwende eine Rarität bleibt. Weiter zeigt das zur Verfügung stehende Urkundenmaterial, dass in den ältesten Zeiten des Grosspolnischen, als *go* schon häufig statt des Akk. *ji* verwendet wurde, bei den Personalia der Gen.-Akk. auf zwei Fälle beschränkt war, während es sich in Mazowien nach dem ausdrücklichen Zeugnis der Eidesformeln gerade umgekehrt verhält. Hier entstand nämlich, wie wir gesehen haben, der Gen.-Akk. bei den Personalia viel früher als bei dem *ji*-Pronomen. Man vergleiche auch das Nebeneinander von *mnie* und *ji* in ein und derselben Akte in Czersk 1416 Lu 451, wo wir *o thø on m n e ymal zacz* neben *o thø on g y ymal zacz* vorfinden.

Weil der Gen.-Akk. *go* vor 1450 bis auf eine Ausnahme nur in Grosspolen vorkommt, so kann es nicht als ein blosser Zufall erscheinen, dass auch die in demselben Landesteil geschriebenen GP schon zwei Beispiele für *go* aufweisen (45mal *ji*[1]): *szø g o*, d.i. Bartłomieja, *ony bily przyuedly* 47, *nasz xt mily gest g o vysluchal* 65[2]. Zu diesem Beispiel vgl. PP *wysłucham g y* 'exaudiam eum' 160, *wysluchal v b o g y e pan* 'exaudiuit pauperes' 117 u.a. In den HP kommt nur *ji* vor (8mal[3]). Was die orthotonierte Akkusativform *jego* betrifft, so ist sie nur in einer Brześćer Eidesformel nachweisbar. Sie taucht zweimal in FP und einmal in PP auf, in welchen

[1] Nach Hanusz, Spraw. kom. jęz., t. I, S. 362.

[2] Loś, Gr. polska, cz. III, S. 174, führt nur den in GP 47 begegnenden Beleg für *go* an und bemerkt, dass dies der einzige Fall der Anwendung dieses Gen.-Akk. in den Predigten sei. Nehring, GP 21, 102, erwähnt dagegen nur den zweiten Beleg, der nach ihm der einzige ist. In Kr. gr. hist. jęz. pol., S. 319, sagt Loś, dass »w Gn. [= GP] obie formy [*ji* und *go*] ukazują się dość często».

[3] Nach Paulisch, Spraw. kom. jęz. t. V, S. 228.

Digitized by Google

Denkmälern der Akk. *ji* nach Drzewiecki[1] über 150mal gebraucht ist und der Gen. *go*, der in der Funktion des Akk. nicht begegnet, ganz selten ist. Die Belege sind FP *powyszcze y e g o*, *dzalo twoge w posrzod lat*: *oszywy g e g o*, PP *krolyowye yego wzywayø.*[2] Bei *wzywać* 'invocare' steht in PP der Akk., z.B. *glos p o g a n y wzywayøczy* 180, *wzywayøczym g y* 248, 250, und im allgemeinen scheint dieses Verb im Mittelalter gewöhnlich den Akk. zu regieren; vgl. u.a. die in FP[3], PP[3] und SB (6, 14, 70 u.a.) häufig vorkommende Wendung *wzywać imię Boże*, *jego* (später mit dem Gen., z.B. bei Walenty Smalcius[4] *wzywać imienia Pańskiego*), aber auch *wziwaycye bogow swich* SB 172 (Gen.-Akk. ?). In dem zweiten Beispiel bezieht sich *jego*, dem in der Vulgata 'illud' entspricht, auf das ntr. Substantiv *działo*[5], weil aber solcher Gebrauch von *(je)go* im Mittelalter und namentlich in einem so alten Denkmal wie FP unerwartet ist, so ist die Vermutung gar nicht unwahrscheinlich, dass die Form dem Irrtum des Übersetzers oder des Abschreibers entsprungen ist (in PP 261 richtig *ożywy y e*). Um die Mitte des 15. Jahrhunderts wird der Gen.-Akk. schon etwas häufiger angewendet und zwar bei Personenbezeichnungen. In SB hat *ji* nach Drzewiecki[6], der mehrere Beispiele anführt, noch ein bedeutendes Übergewicht. *Go* begegnet u.a. in *gescze g o poszly* 'pośli' *ku mnye*, *acz g y szmyercyø zagubyø* 186 und *jego* u.a. in *stworzyl Bog czlowyeka . . . a ku oblyczu boszemu stworzyl g e g o* 2, *stworzyl Bog czlowyeka . . . uczynyl g e g o* 6. Übrigens steht der Gen.-Akk. schon ausnahmsweise auch hinter einer Präposition: *pyenyødze*, *gesz bili z a n y e g o sebrani* 265 (statt *zań*). In Święt. und Dział., die in Mazowien und im Süden gesprochene Dialekte vertreten, ist *(je)go* ebenso verhältnismässig selten belegbar[7]; z.B. in Dział. ist *ji* nach meiner Berechnung 25mal,

[1] AaO. S. 27.

[2] S. Hanusz, Spraw. kom. jęz., t. II, S. 301.

[3] Die Belege bei Hanusz, Spraw. kom. jęz., t. II, S. 119.

[4] Nach dem Warschauer Wb, t. VII, S. 519.

[5] S. Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 175.

[6] AaO. S. 27. f.

[7] S. Bystroń, Rozpr. Akad. umiejętn., wydział filol., t. XXVIII, SS. 122, 196, Drzewiecki aaO. S. 28, Łoś, Gr. polska, cz. III, SS. 171, 174.

Digitized by Google

go 2mal und *jego* 4—5mal angewandt. Erst im 16. Jahrhundert gewinnt (*je*)*go* in der Literatur mehr an Boden und setzt sich anfangs vorwiegend bei Bezeichnungen für Lebewesen fest.[1]

Anders verhält es sich mit dem Akk. Sg. Msk. des Relativums *jen*(*że*), der, weil er mit dem Nom. Sg. lautlich zusammenfällt, bei Personenbezeichnungen in den Eidesformeln wie auch in den anderen Texten immer, u.a. 7mal in FP, vom Gen. Sg. verdrängt worden ist, z.B. *thijm czlowekem, y e g o s z pan scarbnik obliczne przyol* Brześć 1399 Mc 8, *kaplana, y e g o myal przeczyw gemu stawicz* Sieradz 1407 H 61, *tego czloweka, o g e g y o s z Lexandr poprzisszanszon* Piotrków 1398 H 5, *mlinarz, s z a g e g o s z Climek rəczil* Radomsko 1411 H 80. Bei Tierbezeichnungen hat der alte Akk. sich noch lange erhalten, z.B. *jako yest* Petrassius *ucradl kon then, o y e n s z e sma* 'jenżeśm ja'[2] *ne szalowal* Brzeziny 1406 Pw 2623, *smok ten, g e n z yes stworzyl* FP (= *yegosz* PP), *offyerowacz bədzye skopu nyepokalyanego . . . , g e n s z e kupycz mosze za dwye wadze* SB 79.

Analog dem erwähnten Relativum weisen auch alle anderen substantivisch gebrauchten Pronomina, deren Nom. und Akk. Sg. Msk. gleich sind (*ten* u.a.), bei Personenbezeichnungen den Gen. stets in der Funktion des Akk. auf. Im Beispiele *tichem mu ya ne mal dacz na then swəti Micolay, czso minəl, ale n a t h e n, czso ma przycz* Płońsk 1415 Ha 2393 ist natürlich der Akk. *ten* allein möglich. Bei Beziehung auf Tierbezeichnungen werden beide Akkusativformen verwendet. Die von mir notierten Beispiele, die fast alle aus mazowischen Büchern stammen, sind folgende: Gnesen *them* 'ten' *kon, czso gi Han*[*ka*] *sastala, t h e n mal Woczech trzi latha* 1390 L 993, Brześć *Przedwoy stargowal sz Procopem o kon za dwe kopc*

[1] S. Drzewiecki aaO. S. 28 f., Łoś, Gr. polska, cz. III, SS. 171 f., 175.

[2] Es handelt sich hier um eine mundartliche Aussprache *jenżeśma* bzw. *jenżeśma*, wie auch bei *jacosma* 'jakośm ja' Łęczyca 1393 Pw 4531 und anderswo. Vgl. den Vermerk des Schreibers der Zakroczymer Akte 1436 T 1890: sic debuit dicere: »*iacom ya*», et ipse dixit: »*iacoma*», wo die Aussprache *jakoma* als »deviacio rothe» gilt. Hier kann man nicht an *jakoṁa* denken, weil das palatale *m* vor *a* im Jahre 1436 in Zakroczym mit *my* bezeichnet wurde (*myal* 'mial', PN *Smyara* 'Śmiara' usw.).

Digitized by Google

y t e n mu myal zaplacicz w tidzen 1419 K 969, Płońsk *o chtorego psza* 'psa' *Stanislaw na mø zalowal, t e g o m ia zabil* 1409 Ha 1305, *o ktori con na mø Gawrzial zalowal, t e n em mu ya zaplaczil* 1413 Ha 2051, *o ctori kon na mø szalowal Adamek, t e n on sam ochromil* 1413 Ha 2116, Warka *o ctori kon na man* 'mię' *zalowal Jan, t e g o m ya uchowal* und *o ctori kon Jan na Andrzeya zalowal, t e g o Andrzey uchowal* 1420 Lu 1243, Zakroczym *o ktori wol rzøczcza Ianovi vinø dal, t e g o on kupil* 1424 R 693, *o kthori kon Voczech na mø zalowal, t e n mi zastauil* und *o kthory kon Woczech na Dobka zalowal, t e n yemu zastauil* 1424 R 855, *o kthori kon na mø Ian zalowal, z a t e n em ya yemu ne slubowal za skodø* 1426 R 2010, *o cthori kon Potr na myø szalowal, z a t h e n e s m ya gemu dosicz vczinila* und *o cthori kon Potr na Katharzinø zalowal, z a t h e n ona gemu dosicz vczinila* 1426 R 2593.

Adjektiva.

Die substantivisch und überhaupt selbständig gebrauchten Adjektiva haben, wenn sie sich auf männliche Personen beziehen, in den Eidesformeln wie auch in allen anderen ältesten Texten den Akk. Sg. Msk. in der Regel dem Gen. Sg. gleich.

Die Fälle, in denen der Akk. Sg. Msk. eines selbständig gebrauchten Adjektivs auf eine Tierbezeichnung bezogen ist, sind in den Eidesformeln sehr selten: Kosten *Wafzrinecz ne frocil* 'wrocił' *kona any o d r u g e g o gednal* 1394 L 1685, Brześć *gdi gesth Byerwold poszliczil paney konya genego, tedi ona g i n e g o wsyanla* 1419 K 900, aber *pani Jaranthowa szwim szynem w to slowo kon v mnye wszyanli, esz mi myel* (!) *tako d o b r i dacz albo t e n g i s t i wrocicz* 1419 K 1100, Lemberg pro equo eunucho alias *o v r o n y* 1498 AGZ XV 2757. Beachtenswert ist, dass in Dział., wo der Gen. im Sg. der Tierbezeichnungen den alten Akk. gänzlich verdrängt hat, bei Beziehung auf *koń*, das gerade im vorangehenden Satze im Gen.-Akk. Sg. steht, *o ten gysti* 197 gebraucht ist.

Digitized by Google

Dual.

Zuerst gebe ich hier aus den Eidesformeln die Belege für den Akk. Du. der msk. Bezeichnungen der Lebewesen vollständig.

Personenbezeichnungen. Nom.-Akk.: Kosten *Jaczeg poslal dwa panicze* 'duos domicellos' 1394 L 1666, *Ian poslal dwa czlowek y* 1404 P 779, *poslal dwa chlop y* 1425 Pr 19, Kalisz *we dwa kmecza* 1413 Ul 425, Brześć *we dwa kmecza* um 1402 M 118, Piotrków *pod dwa kmecza* 1405 H 100; Gen.-Akk.: Posen [ducit] duos patruos alias *dwu striuczu* (!) de clenodio Grzimala 1430 Un 185 (*stryjec* < **stryjьcь*), Gnesen *Iarochna poslala swe ludzi dwadzeszcza kmath* 'kmiot' *a dw paniczu* 1403 P 625, Sieradz *Manka wrzucila szø* 'se iniecit' *w pol domu i we dwu kmeczu* 1398 H 130. Jene Form begegnet demnach 6mal und diese 3mal.

Tierbezeichnungen. Nom.-Akk.: Posen *Micolay dal dwa srzebcza* 1393 L 1368, *za dwa voznik i* 1398 L 2741 (*woźnik* 'equus ad currum'), *iaco pan woyewoda memu kmeczewi dwa cona wsan, tø* 'wziął, to' (in meiner Quelle *wsantø*) *yego kaznø y yego poslanim* 1400 P 49, *Dobeslaw Maczeyowi dwa woli* 'duos boves' *wszch* (!) *vinach* 1401 P 126, *we dwa cona* 1402 P 291, *dwa kona wsal* 1422 Pr 16, *Mycolay othpusczil dwa voszniky* 1434 Pr 24, Kosten *o dwa voli* 1396 L 1909, *Lech vcralt* 'ukradł' *koyne dwa*, *Lech vcralt koyne dwa koyne* (!) 1399 L 2417, Kalisz *Potr vcradl dwa cona* 1401 H 24, Peisern *Jacusz przedal dwa woli* 1397 L 545, Brześć *podalismę* 'podaliśmy' *dwa cona* um 1402 M 118, *ten ma dwa woly* 1420 K 1507, Sieradz *pan placzil dwa vola* 1400 H 189, Piotrków *pode dwa woli* 1398 H 6, *Tworka wzola* 'wzięła' *dwa voly* 1402 H 68, Radomsko *Iaan wzøl dwa woly* 1409 H 78, Krakau *sluga dwa woli wzal* 1399 Hu[1] 45, *Stanislaw wszal dwa wyeprza* 1446 He 3276, Radom *o dwa kony a* 1428 B 81, Płońsk *obrøczil dwa woli* 1409 Ha 1300 (2mal), *za diwa* 'dwa' *woli* 1413 Ha 1957.

[1] Hu = Hube, Roty przysiąg krakowskich z końca wieku XIV. Wydanie redakcyi Biblioteki warszawskiéj. Warschau 1875.

Digitized by Google

Zakroczym *Maczek zaranczil d w a k o n y a* 1434 T 341; Gen.-Akk. Posen *Marcin wyranczil cobila a d w u w o l u* 1403 P 482, Czersk *dzyelcze t h u d w u w o l u, liszego ij yelonka, y konya, walacha byaleyo, widzielily* 1449 Lu LXXIV (= Ty 295). In der Eidesformel *jakom wszął dzeszanczora scota . . . i takye d w k o n u . . .* 1420 Pi 847 liegt nicht diese Form vor, sondern *dwu koniu* ist ein wirklicher Gen. Du. Der Herausgeber hat die Negation vor *wziął* ausgelassen, während B 30 richtig *ne wszął* gelesen hat. Es handelt sich nämlich offenbar um ein und dieselbe Eidesformel (die Quellen: Pi »Radom 1 f. 106 v.«, B »1420. — 107«), obgleich Piekarski[1] sie nicht identifiziert. Die alte Akkusativform ist also 25mal nachweisbar, während der Gen. nur an zwei Stellen dem Akk. substituiert worden ist, wobei der andere Beleg aus einer späteren Akte von 1449 stammt.

Das hier und im vorangehenden Kapitel dargebotene Material zeigt, dass die in Rede stehende Neuerung des Kasussystems im Sg. ins Leben gerufen war und erst in der Zeitperiode, die unsere Bruchstücke vertreten, allmählich im Dual Eingang zu finden begann.

Was die Geschichte des Gen.-Akk. im Dual betrifft, so nehmen die Eidesformeln unter den ältesten Sprachdenkmälern einen hervorragenden Platz ein, weil HP, GP, FP und PP keinen einzigen Beleg für den Akk. Du. von Lebewesen bezeichnenden msk. Substantiven liefern. Erst um die Mitte des 15. Jahrhunderts erscheint diese Form in der Literatur in reichem Masse. Chronologisch ist von besonderem Interesse, dass in den in Nord- und Südpolen zu ungefähr gleicher Zeit vorgenommenen Übersetzungen der Statuten, Święt. und Dział., der Gen.-Akk. im Du. der Personenbezeichnungen durchgeführt ist, indem auch die Tierbezeichnungen den ursprünglichen Akk. gegen den Gen. bis auf zwei Ausnahmen eingetauscht haben. Beispiele für Personenbezeichnungen: Święt. *d w v c z e l e d n y k v poszlacz yma* 237, *szescz swyatkow powyescz yma: d w v s swego rodzayv, d w v z dzada, a p o s l y e d n y v d w v z maczerze, tho gest z oczczowego sczythu d w v, z maczerzynego thakesz*

[1] Przegląd wydawnictw średniowiecznych zapisek i rot przysiąg sądowych z ksiąg grodzkich i ziemskich, Krakau 1919, S. 93.

Digitized by Google

dwv a trzeczyv dwv pospolithee 237 f., *dwv czalyadzynv* 'czeladzinu' *possilaal* 258, *bądzely glownyk dwv panv myal* 293, *then dwv starszv swego rodv po oczczv a drvgv dwv drvgego rodv po maczerzy, a trzeczyv dwv trzeczego rodv pospolythe dobre ma wyescz* 297, *swoye wlodiczstwo ma dowyescz stawyancz s wlostnego rodu dwu lepschu i starschu, a se dwu rodu dwu lepschu, tho yest s kaszdego rodu dwu powyescz ma* 311; Dział. *aby sądza nye wyączey poslal, gedno dw pacholkv* 191, *naganyony dw starczv swego rodzaya . . . a drvgv dw starczv gynszego rodv a trzeczv dw trzeczego rodv . . . ma wyescz* 219; Tierbezeichnungen: Dział. *to tesz vczynycz przykazvgem: dw wolv* (sc. ..wziąć) 190, *wzącz dw wieprzv* 215, aber *wzącz dwa woly* 190 (diese Form an demselben Ort auch im Kodex von Dzików[1], geschr. 1501), *weszmye dwa woly abo konye* 215 (*wezmye dwv wolv albo konyv* in demselben Artikel des Kodex von Dzików[2]). Hingegen taucht in der beinahe gleichzeitigen SB der Gen.-Akk. nach Drzewiecki[3] nur in *bodzecze offyerowacz . . . czelcza iednego s stada, a scopu dwu* 89 und *on pobyl dwu Ariel Moab* 242 auf, während sich sonst der alte Akk. erhalten hat, z.B. *gymyal gest dwa syni* 12, *poymye s sobø dwa mloda pacholky* 25, *poslal dwa møza spyeglerza* 160, *wimyotalem . . . dwa krolya Amorreyska* 170, *widaycye dwa møsza sini Belyal, przywyodsz(i) dwa møsza, sini dyablowa* 205, *uczynyl . . . dwa anyoly* 75, *weszmy . . . czyelcza za grzech, a dwa skopi* 81, *uczincze y koszla za grzech, y dwa barany roczny a* 89, *offyerowacz dwa barani roczny a nyepokalana, offyerucze . . . czelcza dwa* 122, *offyarugecze . . . czelczow s stada trzinaczcze, scopi dwa, offyaruycze czelczow dzesyącz, scopi dwa* 124. Schwerlich kann man diesen Zustand ausschliess-

[1] Arch. kom. prawn., t. III, S. 31.

[2] Arch. kom. prawn., t. III, S. 57. In Dział. ist *konye* Akk. Pl., wie der Akk. Pl. *drugie* des nachfolgenden Satzes *tedy gednego ma sobie zastawycz* 'zostawić', *a druge ma dacz na rakoymye* 'rękojmie' zeigt. Im Kodex von Dzików: . . . *yeden* (alter Akk.) . . . *drugyego* . . . .

[3] S. aaO. S. 46.

Digitized by Google

lich dem Einfluss der archaisierenden Kirchensprache zuschreiben, zumal die ursprüngliche Akkusativform im Sg., wie wir gesehen haben, in SB bis auf geringe Reste der späteren gewichen ist. Noch im 16. Jahrhundert sporadisch *wziąwszy z sobą dwa młodzieńca* M. Bielski, *na dwa konia* J. Tarnowski[1] u.a.

Auf die betreffende Kasusneuschöpfung sind offenbar die gleichen Umstände wie im Sg. von Einfluss gewesen und zwar der Trieb, den Objektskasus vom Subjektskasus unterscheidend zu charakterisieren. War aber das Motiv zu diesem Neuerungsvorgang in beiden Numeri dasselbe, so fragt es sich, welche besonderen Kräfte die Durchführung des neuen Systems in weiterem Umfange im Sg. als im Dual beschleunigt haben. Es ist nicht schwer diese Frage zu beantworten. Sätze, in denen sowohl das Subjekt als auch das Objekt im Sg. stehen, sind ohne Zweifel in der Rede weit gewöhnlicher als solche, in denen diese beiden Satzteile im Dual vorkommen. Wendungen wie *kmieć zabił wół* und *wół zabił kmieć*, welche beiden Wortfolgen denselben Sinn haben konnten ('kmetho bovem interfecit' bzw. 'bos kmethonem interfecit'), gelangten natürlich häufiger zur Anwendung als *dwa kmiecia zabiła dwa woły* ('duo kmethones duos boves interfecerunt' bzw. 'duo boves duos kmethones interfecerunt') u.dgl. Es gab mithin im Sg. mehr Anlass zur formalen Scheidung des Nom. und des Akk. bei den msk. Bezeichnungen für Lebewesen, als im Dual. Vermutlich war auch das in der Regel hinzutretende *dwa* an der zäheren Erhaltung des alten Akk. im Dual beteiligt, weil, wie wir gesehen haben, die adjektivischen Bestimmungswörter in dieser Hinsicht eine nicht geringe Rolle gespielt haben.

Weil noch in den neuesten sprachwissenschaftlichen Werken, u.a. in der Grammatik von Łoś[2], gelehrt wird, dass der Nom.-Akk. Du. auf *-a* der harten msk. *o*-Stämme schon in der ältesten

[1] Nach Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 64. Bei Kalina, Formy gramat., S. 109, aus dem 16. Jahrhundert vier Belege für die Akk. Du. *dwa cielca, dwa łabęcia, dwa wrobla.* Der Gen.-Akk. war jedoch schon regelrecht, wie das von Kalina aaO. S. 109 f. und Łoś aaO. angeführte Material zeigt.

[2] Gr. polska, cz. III, S. 64.

Digitized by Google

Sprache durch Pluralformen verdrängt worden sei[1], muss diese Frage hier einer ausführlicheren Prüfung unterworfen werden. Schliesst man sich nämlich jener Auffassung an, so ist es unbegreiflich, weswegen der Pl. viel länger als der Dual von dem in dieser Schrift behandelten Neuerungsvorgang unberührt blieb, weil in den beiden Numeri nach der angenommenen Übertragung der Pluralformen auf den Dual beinahe ähnliche Vorbedingungen für die Bildung des Gen.-Akk. vorhanden waren.

Angesichts mehrerer laut sprechender Zeugnisse ist die von Łoś u.a. aufgestellte Theorie jedoch nicht richtig. Die Form des Nom.-Akk. Du. der msk. *o*-Stämme kann nicht als Pluralform gelten, sondern ist aus dem Dual der *u*-Stämme übertragen, deren Einfluss sich in der *o*-Deklination auch sonst sehr stark zeigt. Vgl. u.a. den Ausgang *-em* (< *-ъmь*) des Instr. Sg., der den ursprünglichen Ausgang *-om* der *o*-Stämme schon vor dem Beginn der Überlieferung gänzlich verdrängt hat. Man kann doch nicht annehmen, dass die altererbte Dualform nur in diesem Kasus der msk. *o*-Stämme schon so früh ausgestorben war, weil die Zweizahl in allen anderen Fällen ganz lebendig war.

Weil eine Zusammenstellung der in den Gerichtsakten in Verbindung mit *dwa* und *oba* vorkommenden Dual- und Pluralformen bei der Beurteilung der Form des Nom.-Akk. Du. der msk. *o*-Stämme von besonderer Wichtigkeit ist, so habe ich alle Belege möglichst genau aus ihnen herausgegriffen und führe sie im folgenden an.

Abgesehen von der zu besprechenden Form, ist das Femininum das Nominalgeschlecht, das am frühesten und zugleich am stärksten Schwankungen im Gebrauch des Duals aufweist. Die Belege der fem. Dualformen sind:

Nom.-Akk.: *dwie grzywnie* Posen 1388 L 395, 1391 L 972, 1397 L 2556, 1401 P 113, 1403 P 406, 1405 P 845, 1406 P 989, Kosten

[1] Der Ausgang *-a* kommt in den Denkmälern des Mittelalters nur zweimal vor: *dwa scytha* 'duo clipei' in einer Gnesener Glosse, GP 81, und *dwa vola* Sieradz 1400 (s. S. 42). *wół* ist *u*-Stamm und in *woła* äussert sich also der Einfluss der *o*-Stämme.

Digitized by Google

1403 P 563, 1410 P 1428, 1434, 1428—30 Lb [1] 18, Kalisz 1410 Ul 5, 1411 Ul 129, 1412 Ul 258, 266, 1415 Ul 647, Peisern 1403 P 520, 1404 P 727, Brześć 1418 K 600, 1419 K 770, Sieradz 1391 H 44, 1392 H 66, 1398 H 145, 1402 Ka 23, 54, 1403 Ka 56, 1406 H 8, 1407 H 48, 1411 H 73, Piotrków 1398 H 2, 6, 9, 1399 H 7, 1400 H 30, 1404 H 32, 33, 1406 H 61, Radomsko 1402 H 12, 1406 H 35, 1407 H 46, Krakau 1444 He 3208, Radom 1427 B 67, 70, Płońsk 1406 Ha 721 a, Warka 1421 Lu 1406, *dwie kopie* Posen 1391 L 1010, Kosten 1400 L 2658 (2mal), 1405 P 943, Peisern 1398 L 729, Brześć 1419 K 969, 1288, 1424 K 3526, Orłów 1408 Pw 1621, Sieradz 1402 Ka 37, Chęciny 1462 Kr [2] 26, 1466 Kr 31, Płońsk 1405 Ha 627 a, 1409 Ha 1235, 1290, 1410 Ha 1429, 1411 Ha 1621, 1413 Ha 2048, 1414 Ha 2282, 1415 Ha 2370, 2491, Czersker Land 1469 Lu LXXXV (4mal), Warka 1468 Pe 92, Zakroczym 1424 R 787, 1425 R 1005 (2mal), 1426 R 2482 (2mal), Ostrołęka 1458 Tm 72, 1466 Tm 73, *dwe koze* Posen 1402 P 247, *dwie ranie* Kosten 1400—03 Lb 24, Kalisz 1401 H 21, 1410 Ul 16, 1411 Ul 102, 1423 Kb [3] 5, Brześć 1418 K 91, Orłów 1392 Pw 72, 1394 Pw 220, Brzeziny 1406 Pw 2556, Sieradz 1417 Ma 346, Piotrków 1398 H 14, 1402 H 55, *dwie płosie* 'duo stadia agri' Kosten 1410 P 1433, Łęczyca 1389 Pa 1186, *dwe rurze* 'duas cannas' Kosten 1422 Un 161, *dwie krowie* Kalisz 1410 Ul 17, Brześć um 1402 M 118, Płońsk 1411 Ha 1631, Czersk 1407 Lu 33, *dwie siekirze* Peisern 1428 Pr 21, 1429 Pr 22, Radom 1427 B 70, *dwe cobe* Brześć um 1402 M 118 (Brückner, der »w jednej rocie sądowej z początku 15. w.» *dwie kobie* liest [4], meint sicher diese Stelle, weil diese Worte m. W. nur in der erwähnten Urkunde

[1] Lb = Lubomirski, Rolnicza ludność w Polsce od XV do XVI wieku (= Biblioteką warszawska, 1861, t. III, SS. 1—51). Warschau 1861.

[2] Kr = Pawiński—Kryński, Z papierów po A. Pawińskim. Materjały językowe wydał Mirosław Zbigniew Kryński. II. Roty przysiąg chęcińskie (= Prace filologiczne, t. VIII, SS. 16—20). Warschau 1913.

[3] Kb = Kobierzycki, Przyczynki do dziejów ziemi sieradzkiej. Cz. I. Warschau 1915.

[4] Sł. et. jęz. pol., S. 241.

Digitized by Google

vorkommen; er sucht darin ein an dtsch. dial. *kōb*, lat. *cabō* 'Wallach' u.a. erinnerndes Substantiv, das 'Stute' bedeutet; wahrscheinlicher ist jedoch, dass der Schreiber, der *kobyle* zu Papier bringen wollte, *yl* versehentlich ausgelassen hat), *dwe skrzincze* Brześć 1418 K 277, *o dwe liscze* 'pro duobus coclearibus' Brześć 1418 K 277, *dwie niwie* Brześć 1419 K 881, Zakroczym 1424 R 423, Lemberg 1492 AGZ XV 2203, *dwe wlocze* 'duos mansos' Brześć 1420 K 1859, *dwye szosze* Orłów 1410 Pw 1891 (*socha*), *dwe lancze* 'duo prata' Krakau 1400 U 10686, *dwye czapcze* Zakroczym 1436 T 2320, *dwye sztyrcze* 'duas arthiras' Lemberg 1466 AGZ XV 279, *dvye zalobye* 'duas querelas' Przemyśl 1466 AGZ XIII 6182, (non recepit . . . quatuor *serpany* et) duas *swoycze* (. . . duo pepla) Halicz 1461 AGZ XII 2991 (Nom. Sg. also *swojka;* Fem. auch in Warka 1464 Pe 92; im Warschauer Wb nur msk. *swoik*, *swojek* 'lekki szlafrok kobiecy'), *dwie niedzieli* Kosten 1408 P 1279, Kalisz 1411 Ul 161, Brześć um 1402 M 117 (2mal), Sieradz 1392 H 70, 1407 H 40, *dwe prampniczy* Kosten 1422 Pr 16, *dwe skrzini* Brześć 1418 K 277, *dwe graniczy* Radom 1417 Pi 754, duo iumenta alias *claczky dwye* Lemberg 1471 AGZ XV 949, *dvye panvy* 'duas patellas' Przemyśl 1491 AGZ XVIII 3651, duae *jalowicy* Sanok 1446 AGZ XI 2173 (2mal), 1453 AGZ XI 3111;

Gen.-Lok.: *dwu niedzielu* Posen 1401 P 145 (2mal), 146 (2mal), Kalisz 1411 Ul 86, 142, Brzeziny 1406 Pw 2720, Sieradz 1412 Ka 128, Radom 1426 B 56, Płońsk 1413 Ha 2016, *dwu ranu* Posen 1403 P 413, Kalisz 1415 Ul 675, Peisern 1410 P 1414, Brześć 1418 K 519, 1423 K 3315, Piotrków 1403 H 27, Czersker Land 1489 Lu L, Warka 1464 Pe 86, 1471 Pe 94, 1474 Pe 99, 1476 Pe 108, *dwu grzywnu* Kosten 1398 L 2089, Kalisz 1416 Ul 708, Sieradz 1402 Ka 53, Piotrków 1399 H 10, *dvu dzuru* Kosten 1422 Pr 16, *dwu owcu* Kalisz 1401 H 5, Czersk 1455 Ty 275, *dwu kopu* Kalisz 1416 Ul 708, Gnesen 1397 L 1039, Brześć 1419 K 794, 1420 K 1820 (2mal), 1423 K 2852, 1424 K 3629, Sieradz 1386 H 13, Radomsko 1397 H 1 (2mal), Płońsk 1405 Ha 646, 1406 Ha 759, 1412 Ha 1835, 1882, 1910 a, 1415 Ha 2388, Czersk 1409 Lu 134, 1478 Ko 40, Zakroczym 1423 R 51 (2mal), 1424 R 183 (2mal), 787, 1426 R 2132

Digitized by Google

(2mal), 1435 T 1407, Ostrołęka 1473 Tm 28, *obu stronu* Peisern 1403 P 513, Brześć 1402 M 117 (2mal), *dwu kobyłu* Peisern 1404 P 720, Brzeziny 1406 Pw 2596, Piotrków 1404 H 33, *dw czaszu* 'duarum partium' Gnesen 1404 P 806, 808, *dwu krowu* Brześć 1421 K 2176, Płońsk 1411 Ha 1621, *dwu chizu* Sieradz 1410 Ka 86 (*chyża*), *dwu sostru* Krakau 1397 U 6109 (die Eidesformel ist nachlässig herausgegeben: quod *prawim przirodzenim Bogunow* 'Bogunowi' *przislu* 'przyszła' *tha dzedzina*, *ez* 'jąż' *kupil vodvu* 'vo = w = u' *sostru*), *dwu ćwirtniu* Płońsk 1403 Ha 263, 276, *dwv suknu* Płońsk 1414 Ha 2207, *dwu wlokv* Łomża 1464 (?) Tn 40;

Dat.-Instr.: *obyema stronoma* Kosten 1432 Pr 24, *dwema czøsczma* Sieradz 1403 Ka 67, *dywema czøsczama* Płońsk 1415 Ha 2418, *dwema grzywnoma* Radomsko 1405 H 26, *dvoma grziwnoma* Krakau 1405 Ua 80.[1]

Die von mir bemerkten 16 Fälle, in denen die Pluralform weiblicher Substantiva für die entsprechende Dualform eingetreten ist, sind folgende: Nom.-Akk. *dwie grzywny* Kosten 1395 L 1749, Brześć 1399 Hb 42, Sieradz 1411 H 66, *dwie rany* Peisern 1397 L 565, Piotrków 1401 H 22, Posen 1403 P 434, Kosten 1410 P 1435, *dwie kopy* Brześć 1419 K 949, Zakroczym 1427 R 2949 (2mal); Gen. *dwu grzywien* Posen 1397 L 2300, Kosten 1400 L 2643, *dwu ran* Peisern 1420 Pr 14, (*dwu wolu y*) *dwu szwiny* Radom 1424 B 77, *obu stron* Krakau 1484 Ua 109; Instr. *dwema grziwnami* Radomsko 1408 H 61. Einigemal kommen zwei Lesungen vor: Akk. *dwe grzwni* Kalisz 1410 Ul 34 = *dwe grziwne* 1411 H 61; Gen. *sz obu stron* Posen 1395 N 182 = *sz obu stroni* (Gen. Sg.![2]) L 2059, *dw grziwen* Posen 1398 H 420 = *dw grziwnu* L 2721.

[1] Die ursprüngliche Form auf *-ama* der *ā*-Stämme kommt in den Eidesformeln nur in dem angeführten *czøsczama* vor. Ausserhalb der Gerichtsbücher tritt *-oma* beim Fem. erst um die Mitte des 15. Jahrhunderts und zwar in Dzial. auf, wo wir *ranoma*, *stronoma* neben *dzedzinama* antreffen. Nur mit *-ama* beteilt sind die Fem. in GP (*røkama*), FP (*røkama* 6mal), PP (*rękama*), SB (*dzewkama*, *nyewyastama*, *rokama*, *skorkama*, *zonama*) und Święt. (*dzedzynaama*).

[2] Vgl. *tu dw n i w y* Czersk 1415 Lu 361. Ein Irrtum des Schreibers oder des Herausgebers!

Digitized by Google

Die Belege der ntr. Dualformen sind:

Nom.-Akk.: *dwie lecie* 'duo anni' Posen 1391 L 987, 1061, Kosten 1406 P 1082;

Gen.-Lok.: *dwu latu* Posen 1403 P 941, Sieradz 1417 Ma 346, Płońsk 1401 Ha 98, *dw przaszlv* Zakroczym 1470 Ty 243 (*przęsło*).

Früh erscheint der Pl. auch beim Ntr., obgleich ich nur ein einziges Beispiel, den Gen. *dwu licz* Orłów 1397 Pw 340 (*lice*), anführen kann. Statt des Akk. Sg. *dwye odzen* Posen 1391 L 1054, das Brückner[1] in *dwoje odzień* verbessert, ist eher *dwoje odzienie* zu lesen, weil beim Zählen von Bezeichnungen für 'Kleidung, Anzug' die Distributivzahlen in der Regel adjektivisch dem im Sg. stehenden Substantiv beigegeben werden, z.B. Akk. Sg. Czersk *troye odzene* 1407 Lu 39 (2mal), *troye rucho* 1407 Lu 37, *dwoye rucho*, l. *rucho*, 1407 Lu 46. Auch lateinisch drückt man sich ähnlich aus: *pro triplici veste* Posen 1396 L 2139, 2209 usw.

Zum Schluss führe ich die Belege der msk. Dualformen an:

Nom.-Akk. der *jo*-Stämme (Personen- und Tierbezeichnungen sind auf S. 42 f. zu finden): *dwa copcza* 'duos scopulos' Posen 1398 L 2792, *dwa xąsycza* 'duae lunae' Posen 1426 Un 175, *dwa źrzebia* Brześć 1420 K 1955, 1421 K 2124, Sieradz 1391 H 55, *dwa mecza* Kowal 1412—71 Lb 50, *dwa pyecza* Krakau 1400 U 10717, *dwa achtela* Krakau 1441 He 2978, *dwa grosza* Czchów 1400 U 11127, Płońsk 1411 Ha 1707, Zakroczym 1426 R 1975, Kolno 1456 Tm 81 (2mal), *dwa lokcza* Płońsk 1405 Ha 566 b, *dwa lyemyescha* 'duo vomera' Przemyśl 1466 AGZ XIII 6185, *dwa wyertela* (*trawy*) Przeworsk 1444 AGZ XIII 2352;

Gen.-Lok.: *dwu wołu* Posen 1391 L 1066, Peisern 1402 P 316, Brześć 1418 K 106, Piotrków 1398 H 6, Krakau 1441 He 2957, Radom 1427 B 77, Chęciny 1467 Kr 32, Płońsk 1403 Ha 348, 409, Czersk 1455 Ty 275, *dwu volowu* (!) Piotrków 1399 H 25 (mit dem alten Ausgang der *u*-Stämme), *dwu weprzu* Posen 1400 P 98, *dwu koniu* Posen 1401 P 125, 1407 P 1131, Kalisz 1413 Ul 441, Brzeziny 1406 Pw 2605, Radom 1420 B 30, Płońsk 1414 Ha 2297, Ziemia zawkrzyńska 1453 (?) Tn 74, Ostrołęka 1482 Ko 39, *dwu zlat.*

[1] Im Wortindex zu H, S. 129.

Digitized by Google

'śladu' Posen 1402 P 251, *dwu dambu* Posen 1403 P 390, *dwu bratu* Posen 1407 P 1134, *dwu crzyschu* Posen 1426 Un 173, *dwu księżycu* Posen 1426 Un 173 (2mal), *dwu policzku* Kalisz 1410 Ul 17, Czersk 1409 Lu 151 (2mal), Warka 1446 Pe 51 (2mal), Zakroczym 1435 T 1074, *dw listu* Kalisz 1416 Ul 713, *dwu Wojciechu* Gnesen 1397 L 1065 (2mal), *dwu dzalu* Sieradz 1394 H 121, *dwu groszu* Sieradz 1402 Ka 53, Zakroczym 1425 R 941 (2mal), *dw lanu* Krakau 1399 U 8288, *dw prosuczu* Płońsk 1412 Ha 1721 (dunkles Wort, dessen Nom. Sg. nach Łoś[1] *prosucz* oder *prosuc* ist), *dwu firlągu* Płońsk 1412 Ha 1808, 1413 Ha 2027, 1414 Ha 2263 (Münzname aus dtsch. *Vierling;* im Warschauer Wb nicht erwähnt), *dyww* 'dwu' *corczu* Płońsk 1412 Ha 1882, *dwo* 'dwu' *szamostrzalu* Czersker Land 1469 Lu LXXXIV, *dwu kosschu* Czersk 1455 Ty 275, *dwu wardansznyn*, l. *wardążniu*, Czersk 1455 Tn 66, *dwu wozu* Warka 1416 Lu 853 (2mal), *dwv swoykv* Wąsosz 1471 Ty 281 (*swoik*, *swojck*);

Instr.: *dwiema bratoma* Kosten 1405 P 974, Brześć 1419 K 1175, *duyema paniczoma* Kosten 1424 Pr 17, *dwiema pługoma* Kosten 1425 Pr 19, Zakroczym 1435 T 1467, *dwoma*[2] *kmethoviczoma* Kalisz 1412 Ul 258, *dwyema kaplanoma* Kalisz 1423 Kb 5, *dwema slachcziczoma* Sieradz 1411 H 74, *dwema corczem[a]*[3] Płońsk 1403 Ha 310, *dwiema wozoma* Zakroczym 1435 T 1417, Warschau 1424 Ty 236, *dwyema sluzebnykoma* Zakroczym 1468 Tm 163, *obyema brzegoma* Halicz 1472 AGZ XII 3562.

Im Verhältnis zu der Häufigkeit des Vorkommens der Dualformen von msk. Substantiven erscheinen Pluralformen bei ihnen am seltensten und in viel jüngeren Quellen als beim Fem. Was den Nom.-Akk. der msk. *jo*-Stämme anbelangt, so könnten nur die auf S. 42 angeführten Kostener Akk. *dwa panicze*, *koyne dwa*

[1] Rocznik slawistyczny, t. IX, S. 159.

[2] *dwoma* ist nur hier und in einer Krakauer Eidesformel von 1405 (s. S. 49) belegt. Das sind die ältesten Belege dieser analogischen Bildung, die SB und die Übersetzungen der Statuten noch nicht kennen, obgleich in ihnen der Dat.-Instr. von *dwa* oft vorkommt.

[3] Dies ist im Altpolnischen der einzige Beleg für den Ausgang *-ema* der *jo*-Stämme, die sonst immer *-oma* nach Analogie der *o*-Stämme haben.

Digitized by Google

und *dwa koyne* für Pluralformen gehalten werden. Ähnliche Konstruktionsentgleisungen begegnen vielfach in den Gerichtsakten, z.B. *dwe cop* Płońsk 1405 Ha 566 a, *dwe krow* Kalisz 1410 Ul 34 = 1411 H 61, Akk. *trzy meszonczy* 'miesięcy' Kosten 1403 P 565, Akk. *trzi coni* Płońsk 1413 Ha 1957 und *poth cztiri grossy* Płońsk 1405 Ha 604 a nach *pięć* usw. *kop*, *koni* usw., *pincz grziwni* Posen 1391 L 1004 = H 136 nach *trzy*, *cztery grzywny*[1], *trzi nedzeli* Piotrków 1406 H 54 und *trzy grzywnie* Sieradz 1417 Ma 342, Brześć 1418 K 91 (2mal; etwas früher *dwe rane*) nach *dwie niedzieli*, *grzywnie*.[2] Andererseits ist die Möglichkeit der Erklärung des *-e* aus *-a* bei *panicze* und *koyne* auch nicht ausgeschlossen (s. S. 15 Fn. 1). Sonst begegnet die Mehrzahl bloss in vier Akten und zwar im Gen. und Lok.: *dwu groszy* Zakroczym 1424 R 807 (2mal), *dw wyeprzow* Nur 1443 Tm 27, *dwr lyethnykow* Warka 1478 Pe 115, *na obscharzech dw* 'in duobus emergenciis' Sanok 1493 AGZ XVI 2162.

Wie aus dem hier zusammengestellten Material hervorgeht, haben Pluralkasus zu Beginn der geschichtlichen Überlieferung nur in vereinzelten Fällen die Rolle von Dualkasus übernommen. Aus diesem Grund und vor allem deswegen, dass der ursprachliche Nom.-Akk. Du. sich bei den msk. *jo*-Stämmen fast unangetastet behauptet hat, scheint mir doch die Annahme bedenklich, dass der Nom.-Akk. Du. bei den *o*-Stämmen schon in vorhistorischer Zeit vor dem Pl. so gut wie gänzlich zurückgewichen wäre.

Die von Łoś u.a. ausgesprochene Annahme macht auch deshalb Schwierigkeiten, dass der Nom. Du. der *o*-Stämme, die Männerbezeichnungen sind, in Verbindung mit *dwa* im Mittelalter stets, soviel ich habe beobachten können, auf *-y* ausgeht, z.B. *dwa Voczechi* Brzeziny 1406 Pw 2653[3], Święt. *dwa czelyadnyki* 258, *dwa swyathky*

[1] Weitere Beispiele bei Łoś, Kr. gr. hist. jęz. pol., S. 333 f.

[2] Man hat keinen Anlass mit Brückner, Zbornik u slavu Vatroslava Jagića, Berlin 1908, S. 136, *trzy grzywnie* — er meint die Brześćer Belege — für falsch zu halten. — Nach Drzewiecki, aaO. S. 38, liegt in *sześć dni* SB Akk. Pl. vor!

[3] Die volle Eidesformel lautet *Jako yest Wawrzothco* (hier fehlt *z*) *Przeczslawem k they czosczi bliszszi, czo Woczech cupil* 'ad hanc partem propinquior, quam W. emit', *insze* (l. *niże* 'als') *dwa Voczechi*.

Digitized by Google

292, *dwa czlowyeky* 311. Es wäre ein seltsamer Zufall, dass man nie den Nom. Pl. auf *-i* oder *-owie* gebraucht hätte. Vgl. die wirklichen Nom. Pl. Święt. *czeladnicy* 255, 256, 275, 291, *szwyathkowye* 238 u.a. Łoś[1] will mit den Nominativformen *dwa świadki* usw. so fertig werden, dass er sie für Akkusativformen hält, die an Stelle des Nom. getreten sind. Es ist aber fraglich, ob der Akk. Pl. in der Funktion des Nom. Pl. bei den Personenbezeichnungen, die nach der *o*-Deklination flektiert werden, aus der mittelalterlichen Literatur sicher nachweisbar ist. Freilich erwähnt Łoś einen bei Suled vorkommenden Nom. Pl. *służebniki*. Er kann nur die Stelle *slvzebnyki alybo woznee wogewodi wstawyayą* Święt. 247 als Quelle haben, hier liegt aber deutlich Akk. Pl. vor. Der Nom. Pl. lautet in Święt. immer *służebnicy* 241, 255 (3mal), 294. Weiter hat er *braty* in *rozdzelylasta* (Du.) *szyø brati*, d.i. Abraham und Lot, *spolu* SB 15 als wirkliche dualisch gebrauchte Pluralform gefasst, aber hier liegt eher ein anaphorischer Dual vor. Dies ist kein Ausnahmefall, denn auch anderswo, wenn im Texte auf zwei erwähnte Personen zurückgekommen wird, ist das betreffende Substantiv in den Dual (ohne *dwa*) gesetzt, z.B. *vywyedz møze . . . giscze* 'denn' *s p y e g l e r z a s t a* 'śpieglerza jesta' Jos. II 3 und *y sesslasta s p y e g l e r z a s gori* Jos. II 23 (bezogen auf *Iozue poslal dwa møza spyeglerza* Jos. II 1) SB 160 f., *drzewyey bødzeta b a b y e*, d.i. Orpa und Ruth, *nyszly swadzbi s nymy doczekacye* SB 177. 'Zwei Brüder' hiess *dwa braty* und in anaphorischem Gebrauch natürlich *braty*. Sonst bin ich der Meinung, dass von *brat* im Polnischen von Haus aus nur Sg. und Dual gebildet wurden (vgl. in den Eidesformeln Gen. *dwu bratu*, Instr. *dwiema bratoma* 2mal), während als Pl. das fem. Kollektivum *bracia*, das schon im Urslavischen die Rolle dieses Numerus übernommen hatte[2], diente. Dieser Zustand hat sich in den Eidesformeln durchgehends behauptet und man begegnet in ihnen nur dem Worte *bracia* in der Funktion des Pl. von *brat*, z.B. Posen 1396 L 2186, 1408 P 1216, Kalisz 1411 Ul 83, Gnesen 1397 L 1065, 1403

[1] Gr. jęz. pol. von Benni, Łoś usw., S. 257, Gr. polska, cz. III, S. 38.

[2] S. Berneker, Slav. et. Wb., B. I, S. 82, Meillet, Le slave commun, Paris 1924, SS. 308, 400.

Digitized by Google

P 628, 642, Brześć 1418 K 222, 1420 K 1697, Brzeziny 1406 Pw 2666, Sieradz 1392 H 62, 67, 68, 1401 Po[1] 15, 1411 Ka 104, Radomsko 1408 H 71, Płońsk 1404 Ha 433, 1415 Ha 2368, Czersk 1416 Lu 422, Zakroczym 1424 R 551, das durch Formen wie *braty, bratów* usw. nie verdrängt worden ist. Diese erscheinen erst später in der Literatur und sind durch Entwertung des anaphorischen Duals hervorgerufen worden.[2] Als nämlich die dualische Flexion im anaphorischen Gebrauch allmählich aufgegeben wurde, was nicht gleichzeitig in allen Kasus geschah (vgl. z.B. SB 11 Dat. *bratoma swima*, aber *twich bratow*, d.i. Sem und Japhet), so wurden die Dualformen *bratu* usw. nach dem Vorbilde *pacholku* > *pacholków* usw. sehr leicht gegen *bratów* usw. eingetauscht. *Sini bosze* 'filii Dei', das Łoś[3] als Beispiel aus FP anführt, ist Vok. Pl. und es hat damit eine eigene Bewandtnis, weil dieser Kasus auch in anderen Flexionsklassen durch den Akk. ersetzt ist, z.B. *gnewayęce se, ludzi* FP (als Nom. immer *ludzie*, 10mal).

Schliesslich sei auf das zum Nom.-Akk. Du. der msk. *o*-Stämme hinzugesetzte Adjektivattribut aufmerksam gemacht, das im Dual steht, z.B. SB *dwa mloda pacholky* 25, *dwa barany rocznya* 89, *dwa barani rocznya nyepokalana* 122, Święt. *dwa drvga swyathky* 292, Przemyśl *dwa jazy rybna* 'duo obstacula piscinaria' 1476 AGZ XVIII 819, 1481 ibid. 1471, 1480, 1483 ibid. 1769. Diese Erscheinung ist nur so zu verstehen, dass die Form auf *-y* als wirklicher Dual betrachtet wurde.

Nach allen diesen Erörterungen ist man ohne Zweifel berechtigt,

[1] Po = Potkański, Zapiski herbowe z dawnych ksiąg ziemskich przechowanych w archiwach radomskiem i warszawskiem (= Archiwum komisyi historycznej, t. III, SS. 119—151). Krakau 1886.

[2] Im Świętojerskischen Kodex, der nicht im Jahre 1503 geschrieben ist, wie Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 39, sagt, sondern erst aus der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts ist, steht der Nom. Pl. *brathi* (Arch. kom. prawn., t. III, S. 358) an Stelle des ursprünglichen *bracia*, das alle älteren Handschriften bieten (Dzial. 196, Dzikowski aaO. 38, Stradomski und Wiślicya aaO. 358, Szczawiński Arch. kom. prawn., t. VIII, cz. 1, S. 15).

[3] Gr. polska, cz. III, SS. 36, 44.

Digitized by Google

zu behaupten, dass die Form des Nom.-Akk. Du. auf *-y* der *o*-Stämme unter dem Einfluss des Nom.-Akk. Du. der *u*-Stämme entstanden ist.

Plural.

In den Eidesformeln wird der Gen.-Akk. Pl. nur von den persönlichen Fürwörtern und zwar stets gebraucht. Nebenbei gesagt, ist der ursprüngliche Akk. im Polnischen nur einmal aus den Gnesener Glossen der GP zu belegen: *possffyączi n y* 'ut sanctificemur' GP 83.[1]

Den vermeintlichen Gen.-Akk. *ich* in tunc *rzeczeni Gorzczy y c h wodzili*, ministerialem pro ambabus manicis, et dicentes sic Posen 1399 N 189 muss man ausser acht lassen, weil die Lesung tunc *rzuczancz y chwidcili* usw. L 3108 offenbar richtiger ist. In *Sliuski gest odbil g i c h o ty dzedzyne*[2] Brześć 1418 K 129, liber eciam a testibus alias *odbyl g i c h* et a triginta sexagenis Lemberg 1445 AGZ XIV 1424 usw. ist *jich* ein wirklicher Gen. (*odbyć* 'evadere').

Im Satze *Jan czaəzal* 'ciążal' *Budziwowich parobki* Kosten 1394 L 1714 scheint das adjektivische Attribut dem Akk. Pl. *parobki* im Gen. beigegeben zu sein (possessives Adjektiv zu PN *Budziwoj*; statt *Budziwojewy*). Brückner[3] transkribiert *Budziwo(je)wych parobki*. Es handelt sich hier natürlich um einen Schreibfehler. Der *ch*-Laut wurde im Wortauslaut in der gesprochenen Rede wahrscheinlich wenig energisch artikuliert, so dass die Eintragenden ihn an falscher Stelle schreiben, z.B. in *cu Grzegorzowech rancze* Posen 1402 P 274, oder auch ganz weglassen konnten, z.B. im Lok. Pl. *wy* 'w' *thich szwaczcze* 'świadcech' (folgt *Jan*) Sieradz 1411 H 94, Gen. Pl. *nigeny* 'nijenych' *peniədzi* Piotrków 1403 H 26, *do dzyseyschy masth* Wiślica 1423 Pi 1009, *ysty* 'istych' *pyenedzy* Przemyśl 1447

[1] S. Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 165.

[2] Wohl ein anaphorischer Dual (= *dziedzinie*), der dreimal in der Akte vorkommt. Es wird dort früher ausdrücklich hervorgehoben, dass pater noster fecit forum pro d u a b u s hereditatibus. Mit *dwie*: *ty dwie dziedzinie* (vgl. *ty dwa kona* Posen 1422 Pr 16) und anaphorisch also *ty dziedzinie*.

[3] Im Wortindex zu H, S. 154.

Digitized by Google

AGZ XIII 3075, *slowa zlosny* 'verba iniquorum' PP 106. Beiläufig gesagt, ergibt die Eidesformel *tedi myal mu dacz wrzescheuye* 'wrzeszenie, intromissionem' *we dwa zrzebya na godi, a s tich osyadli caszdego kopa grosschy platu* Brześć 1421 K 2124 einen viel annehmbareren Sinn, wenn man *osyadlich* statt *osyadli* liest, als wenn man Brückners Konjektur[1] *a z tych osiedli każdego k. gr. p.* gelten lässt. Man kann sich doch kein Subjekt für *osiedli* in der in Rede stehenden Akte denken. Meine Lesart stimmt besser mit dem Gedankengang der Zeugenaussage überein und man braucht nicht die Änderung des *osyadli* in *osiedli* vorzunehmen. Ähnliche Rechtssachen wurden häufig in Gerichtsprotokolle eingetragen und der Schreiber hätte sich auf Latein etwa 'extunc ei intromissionem in duos laneos super festum Natiuitatis Christi et de quolibet istorum (laneorum) fundatorum sexagenam grossorum census dare debuit' ausgedrückt. In Mazowien wird öfters *-j* an Stelle des *-ch* geschrieben, z.B. Gen. Pl. *pospolitig* (*g* = *j*) *penczy* Płońsk 1405 Ha 574, Lok. Pl. *w xąghay* 'księgach' (folgt *gesth* 'jest') Nur 1443 Tm 140, Gen. Pl. *czthyrzey* 'cztyrzech' *royoph* Zambrów 1449 Tm 73. Einmal steht sogar *-l* anstatt *-ch* im Gen. Pl. *drugil rzeczi* Peisern 1401 P 175.

In *ranil mu* (*s i n o w*) *sestrzencza* Kalisz 1410 Ul 27 ist *sinow* ein unausgeschriebener Akk. Sg. *synowca* 'Bruderssohn' (*siestrzeniec* 'Schwestersohn').

Wie gesagt, ist das Bedürfnis eines deutlichen Unterschieds zwischen Subjekts- und Objektskasus das Hauptmotiv der syntaktischen Erscheinung gewesen, die in dieser Schrift behandelt ist. Im Pl. der Personenbezeichnungen war ein zwingendes Bedürfnis zur Verdrängung des altüberkommenen Akk. deshalb nicht vorhanden, weil Nom. und Akk. nur bei der Minderzahl der msk. *io*-Stämme (und den konson. Stämmen) im Altpolnischen durch dieselbe Form vertreten waren. Die *o*-Stämme gingen im Nom. auf *-i* oder *-owie* aus, im Akk. aber auf *-y*, z.B. in den Eidesformeln häufig Nom. *bartnicy*: Akk. *bartniki*, *ławnicy* : *ławniki*, *opolnicy* : *opolniki*, *parobcy* : *parobki*, *przysiężnicy* : *przysiężniki*, *urzędnicy* : *urzędni-*

[1] Zborn. Jagića, S. 138.

Digitized by Google

ki, *synowie* : *syny*, *panowie* : *pany*, *posłowie* : *posły*, *przodkowie* : *przodki*, *świadkowie* : *świadki*, *wojtowie* : *wojty* usw. Der *i*-Stamm *ludzie* erhielt lange den altererbten Akk. *ludzi*, z.B. Posen 1396 H 298, Kalisz 1423 Kb 5, Gnesen 1403 P 625, Orłów 1397 Pw 368, Sieradz 1399 H 160, 1402 Ka 31, 1417 Ma 340, Radom 1429 B 86, Zakroczym 1436 T 1986, Przemyśl 1488 AGZ XVII 2198[1], wenn auch die durch Anlehnung an die Akkusativform der msk. *jo*-Stämme entstandene Neubildung *ludzie* nicht mehr besonders selten war. Diese begegnet u.a. Posen 1400 P 18, Kosten 1400 L 2626, Gnesen 1399 L 1249, Sieradz 1411 H 86. Von den *jo*-Stämmen, die im Akk. Pl. auf *-e* ausgehen, haben die Personenbezeichnungen auf *-ic* immer und diejenigen auf *-ec* (< *-ьcь*) gewöhnlich im Nom. Pl. *-y* < *-i*, z.B. *mesczicz*i 'cives' Peisern 1399 L 834, *dedziczi* 'heredes' Krakau 1399 U 8277, *Mathiaschouiczy* 'filii domini Matyasz' Sanok 1447 AGZ XI 2511, *starcy* Brześć 1420 K 1832, Czersk 1446 Tm 62, *giszczczi* 'iśćcy' Zakroczym 1450 Tm 146 (*iścier*), aber auch *starcze* Płońsk 1406 Ha 729. Endlich nehmen mehrere *jo*-Stämme im Nom. den Ausgang *-owie* an, z.B. PN *Senviczowe* Posen 1395 L 2059, *mszowe* Radomsko 1408 H 60, Hyrin et Ywan *Wroblowe* Sanok 1424 AGZ XI 99. Was die übrigen *jo*-Stämme anbetrifft, deren Nom. schon im Beginn der Überlieferung grösstenteils dem Akk. gleich war, so war der ursprüngliche Unterschied zwischen diesen Kasus frühzeitig in der Weise beseitigt worden, dass der Ausgang *-e* des Akk. Pl. dem ursprünglichen Nominativausgang *-i* substituiert wurde. Jedoch kommen Spuren des alten Nom. Pl. auf *-i* in Eidesformeln noch vor, u.a. lesen wir einmal *gednaczi* 'arbitri' Kosten 1393 L 1513 neben *jednacze* Kosten 1398 L 2188, Posen 1394 L 1828, 1395 L 2059 (5mal), Kalisz 1401 H 8, Brześć um 1402 M 119, Sieradz 1386 Ma 331, 1403 Ka 56, Krakau 1396 Ł[2] 3 u.a. Ich habe die Beispiele den Gerichtsbüchern entnommen, aber, was hier betont sein soll, derselbe Zustand herrscht im grossen und ganzen in allen gleichzeitigen Denkmälern.

[1] Beispiele aus dem 16. Jahrhundert bei Drzewiecki aaO. S. 35.

[2] Ł = Łoś, Przegląd językowych zabytków staropolskich do r. 1543. Krakau 1915.

Digitized by Google

Bei einem Teil der msk. Personenbezeichnungen erschien also früh eine Tendenz zur Ausgleichung zwischen Nom. und Akk. Pl., die dem gleichzeitigen Differenzierungsprozess im Sg. und Dual ganz entgegengesetzt ist.

Bei der Aufklärung der Momente, die die Bildung des Gen.-Akk. Pl. auf einmal mit dem Gen.-Akk. Sg. und Dual nicht begünstigt haben, muss man in Erwägung ziehen, dass Missverständnisse in den Fällen, in denen der Nom. und Akk. Pl. lautlich zusammenfielen, im Altpolnischen leicht durch Herübernahme der auch sonst mehr als jetzt gebrauchten Endung *-owie* (*-ewie*) auf die *jo*-Stämme beseitigt werden konnten. Vgl. z.B. die ganz gelegentliche Verwendung des Nom. Pl. *jednaczowie* statt des im Mittelalter regelmässigen *jednacze* in folgendem Passus der SB 68: *Aczbi wadzyla sze møsza dwa, a uraszylbi ktori szonø czyøszkøø, a martwe dzeczyø urodzylabi, alye sama szywa ostalabi: poddan bødze szkodze, kako wyelye szødalbi møøsz nyewyasti, a g e d n a c z y o w y e oszødzylybi.* Ich will natürlich nicht mit Bestimmtheit behaupten, dass der Übersetzer gerade bei der Niederschrift dieses Satzes durch die angedeuteten Gründe bei der Wahl des Nom. *jednaczowie* geleitet wurde, es steht aber einer solchen Annahme nichts im Wege und es darf nicht geleugnet werden, dass man im Bedarfsfalle auf dieses treffliche Verdeutlichungsmittel Rücksicht nahm. Im allgemeinen charakterisierte die ältere Sprache eine nicht so sparsame Verwendung bestimmter sprachlicher Mittel, wie es heute der Fall ist, und u.a. konnte auch im Nom. Pl. der *jo*-Deklination aus dem Bedürfnis leichter Verständlichkeit vielfach der Luxus der Zweiförmigkeit getrieben werden. So laufen im Nom. Pl. in FP *nieprzyjaciele* und *nieprzyjacielowie*, in SB *męże* und *mężowie*, *mistrze* und *mistrzowie* usw. nebeneinander her. Vgl. auch das Nebeneinander der Akk. Pl. *nieprzyjaciele* und *nieprzyjacioły* in PP.

Die grosse Expansionskraft der Endung *-owie* im Altpolnischen steht ersichtlich in engem Zusammenhang mit dem Differenzierungstrieb, der im Sg. und Dual zur Bildung des Gen.-Akk. führte. Hier sei nur auf die Sprache von FP und PP hingewiesen, in welchen Texten *-owie* die geläufigste Endung der msk. *jo*-Stämme ist. Die

Digitized by Google

Belege für den Nom. Pl. der Personen- und Tierbezeichnungen sind [1]: *-owie* in *królowie* (in HP noch *crole*), *łżowie*, *mężowie*, *młodcowie*, *nieprzyjacielowie* (FP), *ojcowie*, *wodzowie*, *juńcowie*, *łosiowie*, *wężowie*, *wróblowie* (FP) und *-e* in *lekarze*, *łgarze*, *(nie)przyjaciele* (FP, PP), *wróble* (PP). Auch in SB ist ein bedeutendes Überhandnehmen der Endung *-owie* bei den msk. *jo*-Stämmen zu bemerken.[2]

Ferner kann man auch als wichtigen Faktor, der bei der Erhaltung des Akk. Pl. tätig war, den Umstand in Rechnung ziehen, dass im Pl. die adjektivischen Bestimmungswörter im Zusammenhang der Rede den Nom. und den Akk. öfters als diese Kasus deutlich kennzeichnen (Nom. *króle pogańscy* : Akk. *króle pogańskie*).

Ein ähnlicher Ausgleichungsprozess zwischen Nom. und Akk. Pl. zugunsten des letzteren Kasus, wie wir bei einer grossen Anzahl der *jo*-Stämme, die Personen bezeichnen, antreffen, hat sich bei allen msk. Sachbezeichnungen im Beginn des 16. und bei den msk. Tierbezeichnungen im 18. Jahrhundert vollzogen, aber Ansätze zu einer solchen Bewegung der Differenzierung der pluralischen Nominativformen auf semasiologischer Grundlage lassen sich schon viel früher beobachten.[3] Das Formenmaterial, das die Eidesformeln für Tierbezeichnungen bieten, ist spärlich und findet sich fast ausschliesslich in grosspolnischen Büchern. Weil es die Entwicklung einigermassen beleuchtet, so gehe ich hier darauf näher ein.

Von den Tierbezeichnungen erscheint *koń* am häufigsten im Nom. Pl. Zweimal steht noch archaistisch die ursprüngliche Form *koni* in zwei Posener Eidesformeln von 1391, die ohne Zweifel von ein und derselben Hand geschrieben sind: *Nicolagewy koni ne wedzoni* L 998, *Maczegewe koni ne wedzoni* L 1000. Sonst liest man stets *konie* nicht nur in den Büchern von Posen, z.B. 1386 L 71, 1387 L 261, 1388 L 396, 1389 L 523, 1396 L 2162, 2197, 1398 L 2732, 1403 P 445, 1405 P 846, 1408 P 1220, sondern auch in allen anderen, z.B. Kosten 1399 L 2371, 1403 P 596, 1404 P 757, Kalisz 1415 Ul

[1] Nach Hanusz, Spraw. kom. jęz., t. II, S. 166 ff.

[2] S. Ogonowski, Arch. f. slav. Phil., B. IV, S. 261 f., Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 37 f.

[3] S. Łoś, Gr. polska, cz. III, SS. 39, 42, 44 f.

Digitized by Google

644, Peisern 1400 L 986, Gnesen 1390—99 L 1347, Sieradz 1407 H 50, Krakau 1417 He 1522. Łoś[1] mutmasst, dass das oben zitierte *koni* seiner Herkunft nach eventuell der vom *i*-Stamm *koń* herrührende Akk. Pl. sei, der nach ihm[2] uns in der ursprünglichen Funktion gelegentlich in *Simusz vsøl cony* Peisern 1394 L 328, wo es sich jedoch um den Akk. Sg. handelt (s. S. 13), entgegentreten soll. Das Vorhandensein einer solchen Form spricht jedoch für die Zugehörigkeit zu den *i*-Stämmen ebenso wenig wie z.B. *penandzi* in *Micolay zaplaczil spelna penandzi Paulowi* Sieradz 1411 H 89, weil ähnliche analogisch entstandene Akkusativformen bei den *jo*-Stämmen auch sonst aus altpolnischen Denkmälern nachweisbar sind.[2] Das von Łoś[2] angeführte Beispiel *pieniędzy liczył* 1400 Ua 29 ist nicht glücklich gewählt, weil U 10280 an derselben Stelle *penandze* gelesen hat.

Zum *u*-Stamm *wół* lautet der Nom. Pl. *woły* Posen 1401 P 123, Kosten 1404 P 747, wobei der ursprüngliche Nom. Pl. auf *-owie* in den Eidesformeln nicht auftaucht. Diese Beispiele sind sehr wichtig, weil *wołowie* in der Literatur sehr lange als regelrechte Form erscheint. In FP und PP haben wir je 2mal *wołowie*, z.B. *w o ł o w y e gych t ł u s z c z y* PP 246; aus *pobral woli, g y s z t o sø z b y c y* SB 181 darf man für die Sprache des Bibelübersetzers den Nom. Pl. *wołowie* erschliessen; Święt. bietet schon *woły : c z t i r z y v o l y w s z ą t h y bądą* 276[3] neben *wołowie : r z e c z e n y w o ł o w y e c z ą z z e b n y* 257 (2mal); in Dział. ist im Nom. Pl. nur *woły* zu verzeichnen : *aby t h y w o l i tako w z ą t e ... lecze chowany dwe nyedzeli a zymye thydzen, a po tych dnyoch n y e w y p r a w y e n y ... mayą byez p r z y s ą d z e n y* 190 (die zwei letzten Partizipia in der sog. männlich-persönlichen Form, das erste aber im Akk.-Nom.), *c z t y r z y w o l y bądą w z ą t y* 205; im Kodex von Dzików begegnet *wołowie* neben *woły : t h a c z y tho w o ł o w y e, a gdy by*

[1] Gr. polska, cz. III, S. 42.

[2] S. aaO. S. 48.

[3] Nach Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 40, der älteste Beleg für den Nom. *woły*. Die Eidesformeln bieten jedoch noch ältere.

Digitized by Google

thaka czyąza albo w o l y . . . byla odbytha albo o d b y t h e[1]; im Stradomskischen Kodex ebenso *wołowie* : *t a c z y t o w o l o w i e*[2] neben *woły* : *aby t y w o l y tako w z y ą t e . . .*, *a po tych dnyoch n i e w y p r a w i o n y . . . mayą bycz p r z y s ą d z o n y*[3], *a gdy taka czyązą* 'ciąża' *albo w o l y . . . byla odbyta albo o d b y t y*[4]; *wołowie* bei Orzechowski[5] und Leopolita.[6] Noch so spät wie bei J. Kochanowski erscheint der Nom. Pl. *woły* nach Łoś[7] ganz ausnahmsweise. Weiter lautet auch der Nom. Pl. von *bóbr* 'Biber', das im Altpolnischen *u*-Stamm ist (vgl. Gen. Sg. *bobru* Warka 1461 Pe 76 u.a.), *bobry* Peisern 1420 Pr 14. Auffällig ist, dass auch der *u*-Stamm *dom* 'domus' im Nom. Pl., der in der Literatur im Mittelalter gewöhnlich die altüberkommene Form *domowie* erhalten hat (in FP und PP je einmal, in SB häufiger als *domy*), die Neubildung *domy* Gnesen 1396 L 1032 aufweist. Ähnlicher Ersatz des Nom. Pl. durch den Akk. ist bei den *u*-Stämmen in der mittelalterlichen Literatur auch sonst sehr selten. In FP gibt es nur Formen auf *-owie* : *synowie*, *smokowe* 1mal (Akk. Sg. *smoku*, s. S. 24), *skopowye* 1mal (im Altpolnischen in der Regel *u*-Stamm, s. S. 21, Warschauer Wörterbuch, t. VI, S. 161), *padolowe* 1mal, in PP *synowie*, *skopowye* 1mal, *stanowye* 2mal neben *stany* 1mal, aber nur *padoły* 2mal (das eine Mal als Vok.; dazu s. S. 54), in SB *synowie*, *stanowie* neben *stany*[8], *wyrzchowye* usw.

Abgesehen von den Wappennamen, die, wie z.B. de clenodio *Cocothi* Peisern 1426 Un 177, der Bedeutung nach Tierbezeichnungen sind, kann man aus den Gerichtsbüchern weitere Beispiele für diese Bedeutungsgruppe nicht auftreiben.

[1] Arch. kom. prawn., t. III, S. 88.
[2] AaO. S. 455.
[3] AaO. S. 350.
[4] AaO. S. 455 f.
[5] S. Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 40.
[6] S. Warschauer Wb, t. VII, S. 704.
[7] Gr. polska, cz. III, SS. 40, 45.
[8] Babiaczyk führt in seinem Lexikon zur SB 5 Belege für *stanowie* und einen für *stany* an.

Digitized by Google

Die formale Spaltung des Nom. Pl. Msk. in zwei Bildungen auf Grund der Bedeutung ist bekanntlich nicht nur auf die Substantiva beschränkt worden, sondern ist auch durch den Nom. Pl. der Pronomina, Adjektiva und Partizipia durchgeführt. Was den auf msk. Tierbezeichnungen bezogenen Nom. Pl. dieser Wortklassen betrifft, so kann man aus den Eidesformeln reichliches Material zusammentragen, welches zeigt, dass der Nom. Pl. jedenfalls bei *koń* durch den Akk. ersetzt worden war. Für unsern Zweck mag folgende Beispielsammlung ausreichen: Posen *vkradzoni kone* 1386 L 71, [*ko*]*ne pocradzoni* 1388 L 396, *kone pocradzoni* 1389 L 523, *kone vcradzoni* 1396 L 2162, *ne wedzoni kone* 1396 L 2197, *ti woli* 1401 P 123, *vcradzoni cone* 1403 P 445, *pocradzoni cone* 1405 P 846, *cone pocradzony* 1408 P 1220, Kosten *ty*, d.i. dwa konia, *szø tako dobri* 1399 L 2417 (2mal), *ty*, d.i. konie, *sø tako dobre* 1400 L 2617, *ti kone* 1403 P 596, *woli vcradzoni* 1404 P 747, *cone pocradzoni*, . . . *ne wedzoni* 1404 P 757, *conye vcradzoni* 1404 P 763, *vcradzoni dua kona* 1406 P 1101, *ony*, d.i. konie, *zyadly* 'zjadły' 1424 Pr 17, Kalisz *ty kone* 1415 Ul 644, Gnesen *ti cone* 1390—99 L 1347, Brześć *czso zayøti*, d.i. konie, *to zayøti* 1420 K 1950, Sieradz *Pstrecone* (ON = *pstre konie*) Sieradz 1407 H 50, Krakau de clenodio *Stare Conye* 1417 He 1522, *vcradzoni*, d.i. konie, 1440 He 2844, Płońsk *o chtore woli Sziman zalowal*, *ti mu zaplaczoni* 1406 Ha 756. Die einzigen Fälle, in denen sich das ursprüngliche *-i* noch erhalten haben kann, sind wohl *pocradzeni kone* Peisern 1400 L 986 und *wedzeni*, d.i. konie, Gnesen 1402 P 382. Beachtenswert ist jedoch, dass gerade in den Peisernschen Eidesformeln in verschiedenen Kasusformen des Partizipium prät. pass. *-en-* analogisch um sich gegriffen hat, z.B. Nom. Sg. Ntr. *neseno* neben *pocradzono* 1396 L 499, *pocradzeno* 1400 L 980, Nom. Sg. Msk. *wcradzen* 1398 L 690, 1403 P 523, aber Nom. Pl. Fem. *pusczeni* 1403 P 550 = *pusczoni* Pr 9. Dies ist eine Besonderheit, die, abgesehen von den Sanoker Protokollen, in den anderen Büchern trotz des allgemeinen Gebrauchs dieser Partizipialformen nur ganz ausnahmsweise vorkommt, z.B. Lok. Sg. Fem. *zapovedzeney* Łęczyca 1393 Pw 4737; Sanok Nom. Sg. Msk. *przipowiesczeny* 'concitatus' 1446 AGZ XI 2297, 1448 ibid. 2527, Lok.

Digitized by Google

Sg. Msk. *przipowyeszczenem* 1438 ibid. 1072, 1446 ibid. 2147, 1447 ibid. 2491, 1448 ibid. 2531, Nom.-Akk. Sg. Ntr. *wgrodzeno* 1444 ibid. 1800, 1446 ibid. 2104 u.a. Infolgedessen ist man völlig berechtigt alternativ auch *pokradzieny* und *wiedzieny* zu lesen.[1] Ebensowenig lassen die auf Sachbezeichnungen bezogenen Nom. Pl. Msk., die vor dem Ausgang *-en-* haben, die Form auf *-i* erschliessen, z.B. sunt positi ipsi termini concitatorii alias *przypowyeszczeny* Przemyśl 1479 AGZ XVII 1673.[2]

Der Gebrauch des Nom. Pl. Msk. auf *-i* von Pronomina, Adjektiva und Partizipia ist bei Beziehung auf männliche Personen in allen Landschaften sehr konsequent. Beispiele kann man in den Eidesformeln aller Bezirke auf Schritt und Tritt antreffen. Die Ausnahmen sind nicht zahlreich. Das unmittelbar vor seinem Substantiv stehende Pronomen tritt zweimal in der Form des Akk. Pl. auf: Posen *t w e gednacze nechø iachacz* 1395 L 2059 = N 184, *m o g e ludze ne przeorali* 1408 P 1230. Beachtenswert ist, dass bei Beziehung auf den Nom. Pl. der *ā*-Stämme, die männliche Personen ausdrücken, die fem. Form des Attributs in den Eidesformeln erscheint, z.B. *t h y ponosze* 'panosze, domicelli' Piotrków 1398 H 4, *esz be* 'by' *t h ǫ* (*y* wird in dieser Urkunde öfters mit *ǫ* bezeichnet, also = *ty*, d.i. rękojmie 'fideiussores') *tho meli trzimacz* Brześć um 1402 M 117, wenn auch die sog. männlich-persönliche Gestalt schon

[1] Was den auf msk. Personenbezeichnungen bezogenen Nom. Pl. auf *-oni* des Part. prät. pass. anebelangt, so bedarf es einer Untersuchung, in welchem Masse der *o*-Vokal von dem vorangehenden Konsonanten abhängig war. Allerdings scheint *-oni* häufig u.a. gerade nach *cz* vorzukommen, z.B. SB *policzony* 'policzeni' 97 (5mal), 98 (3mal), *zliczoni* 'zliczeni' 98, 99 (3mal), *nauczony* 'nauczeni' 285 (2mal), 304, Święt. *przerzeczony* 'przerzeczeni' 238, 315, 328, Kodex von Dzików *przerzeczony* 'przerzeczeni' Arch. kom. prawn., t. III, S. 146.

[2] In quia ibi apes non sunt extracti, sed alias *pothyedzeny* et dampnificati Zambrów 1450 Tm 72 bezieht sich der Nom. Pl. des Partizips (zu *podjeść* 'abfressen') auf 'apes' (einige Zeilen höher in binos apes), dem in den polnischen Akten *roje* oder *pczoły* entspricht. »Szkody były obliczane według ilości pni drzewnych, albo rojów. Te ostatnie, a nie co innego oznaczają wyrażenia »dwoje«, »troje« i t. d. pszczoły« (Tm 73).

Digitized by Google

verwendet ist, z.B. veri familiares, *p o w s e d n i chleboieccze* Peisern 1402 P 326. Vgl. Nom. *t y t o sądze* neben *c z y y s c z y sądze* Dział. 185 u.a. Auch ein Adjektiv, das zum Nom. Pl. einer msk. Personenbezeichnung hinzutritt, weist in ein paar Fällen die Akkusativform auf: *paropczi D e r s k o w e* Posen 1402 P 273, *K o t e r b i n i g e przotcowe* Kosten 1408 P 1270 (possessives Adjektiv zu PN *Koterba*; fehlerhaft statt *Koterbine*?). Was die oft begegnenden Nom. Pl. Msk. auf *-ski* der Adjektiva auf *-ski* betrifft, z.B. *d z e d z i c z s k i panowye, panowye d z e d z i c z s k i* Brześć 1420 K 1759, *sinowe W i r z b e n s k y nye cradną* Krakau 1440 He 2850, so findet man ähnliche Beispiele auch in anderen Texten, z.B. *synowe y s r a h e l s k y* FP, *czsosz myely i z r a h e l s k y* 'quae possidebant Israel' SB 50, und es ist wahrscheinlich, dass die Adjektiva nicht ursprüngliche nominale Akkusativformen sind (vgl. *naklonony sø pagorky s w e c z k y* FP u.a.), sondern vielmehr *-ski* gelegentlich an Stelle von *-scy* nach Analogie der anderen Kasus wiederhergestellt worden ist.

Das Prädikatspartizipium steht nur sporadisch in der Form des Genus commune, wenn es sich auf ein im Pl. stehendes Substantiv bezieht, das eine männliche Person bezeichnet: *swyathkowye stali, alye prziszącz nye c h c z y a l i* Warka 1446 Pe 52 (= Lu LXXV = Ko 39, so dass die Lesung gesichert ist). Hier und anderswo kann das Subjekt zwei Personen zusammenfassen, in welchem Fall die Form auf *-ły* der Dualform auf *-ła* substituiert ist. Die Form auf *-ły* fungiert nämlich in den Eidesformeln häufig als Prädikat bei dualischem Subjekt, wie u.a. folgende Posener Beispiele illustrieren: Mala (Mann) cum judeo Benasz *p r z a l i szø* litteris 1394 L 1879 (vgl. den Dual in *Ioseph s Mariø g e s t a b i l a p r i s l a* GP 35), *iacosmi yednali Iosta z Lancomiren* (!)[1] *o wszitki rzeczi, czszo ge* 'które' *m a l i* 'miały' *s Lankomiren* (!) 1404 P 701 (vgl. den

[1] In grosspolnischen Akten findet sich öfters *-n* statt *-m*, z.B. Posen *prawen* 'prawem' 1391 L 1064, *gwalten* (!) 'gwaltem' 1393 L 1639, *pomocznikeu* (!) 1397 L 2556, *wen* (!) 'wiem' 1410 P 1389, Peisern *ven* (!) 'wiem' 1401 P 197, *man* (!) 'mam' 1403 P 548, *czson* (!) 'com' 1403 P 561, aber bisweilen auch umgekehrt, z.B. Posen *grziwem* (!) 'grzywien' 1393 L 1489, 1396 L 2166, Peisern *grziwem* (!) 1403 P 501. Ähnliches, aber nicht so häufig, kommt auch in anderen Texten vor.

Digitized by Google

Dual in *gdzess Jan s Maczegem vmawal, esze pospolu m a l a dacz* Sieradz 1407 H 36), *iaco Benak samoftor s tako dobrim, iako sam, yal*[1] *dzlowcka . . . y w o d l i* 'wiodły'[1] *do yego domu y cowaly* 1405 P 830. Auch bei Beziehung auf zwei Personen verschiedenen Geschlechts wird das Partizipium vom Neupolnischen abweichend, wo das Prädikatspartizipium in diesem Fall immer im männlich-persönlichen Genus steht, sowohl in der Form auf *-li* als auch in der auf *-ły* gebraucht, z.B. *jako pani Jaranthowa szwim* 'z swym' *szynem w to slowo kon v mnye wszyanli, esz mi m y e l* 'mieli' *tako dobri dacz* Brześć 1419 K 1100, aber *Ian s swø sinouiczø nye m a l i nygednego prava* Kosten 1407 P 1196, *Myeczko y yego pany Vichna v y d z e r s̆z a l i* Peisern 1419 Pr 14. Weil die Form auf *-ły* statt des zu erwartenden Nom. auf *-li* vorwiegend bei dualischem Subjekt erscheint, so kann man mit Recht die Frage aufwerfen, ob diese Konstruktionen mit dem Rückgang des verbalen Duals im Zusammenhang stehen.[2] So kommt es wenigstens mir vor. In dem Satz *A i B* bzw. *A z B miała* konnte insbesondere, wenn das eine der Subjekte eine Frau war, die Pluralform *miały* leicht für den Dual *miała* eintreten[3] und auch in dem Fall, dass die beiden Subjekte

[1] Bei der Satzkonstruktion, deren Subjekt aus *A z B* 'A mit B' besteht, steht das Prädikat in den Eidesformeln gewöhnlich im Sg., aber häufig auch im Pl. Auch die Konstruktion *A i B* mit dem Prädikat im Sg. hat ein erhebliches Übergewicht über die Ausdrucksweise *A i B mieli*. S. Łoś, Kr. gr. hist. jez. pol., S. 327 ff.

[2] Nur an den nachfolgenden Stellen steht in den Gerichtsbüchern das Prädikat im Dual: Posen 1399 L 3102, 3108, Kosten 1404 P 764 (*biszm zona mala pomocz prawa* 'bysm [Pl. statt des Du.] z żoną miała [Du.]'; s. Brückner, Rozpr. Akad. umiejętn., wydział filol., t. LIII, S. 126), Brześć 1402 M 117, Łęczyca 1394 Pw 4995, Orlów 1400 Pw 688, Sieradz 1392 H 70, 1405 Ka 70, 1407 H 36, Krakau 1399 U 8288, 8641, 8794, 8796, Wiślica 1428 Pi 1089, Płońsk 1415 Ha 2554.

[3] Wenn die Subjekte verschiedenen Geschlechts sind, so herrscht in altpolnischen religiösen Literaturdenkmälern eine willkürliche Freiheit der Konstruktion, wie u.a. folgende Auszüge aus FP zeigen: *s e r c z e moie y c z y a l o moie w e s e l i l a se iesta* 83, *m i l o s e r d z e a p r a w d a posrzatla iesta, s p r a w e d l n o s c z a p o c o y c z a l o w a l e s t a se sø* (die Kopula 2mal, einmal im Pl.), *z a m a n t e k y t e s n y c z a n a l e s l e gesta mø* 133.

Digitized by Google

Männer waren, konnte *-ła* gelegentlich mechanisch durch *-ły* ersetzt werden, zumal dabei der ursprüngliche Stammvokalismus und *ł* erhalten blieben. Parallelen bieten wohl Fälle wie *widzely sø oczi nasze* FP 33 und *pomdleny sø oczy mogy* FP 156, wo der Dualausgang *-e* durch das msk. *-i* ersetzt worden ist (PP hat schon *wydzyały*, *pomdłyony*). Freilich liest man in FP auch *widzeli sø cze wodi bosze* (auch PP).

Auf das verwirrende Formengewühl, das betreffs des Nom. Pl. Msk. in den altpolnischen Literaturdenkmälern herrscht, werde ich mich hier nicht einlassen und verweise nur auf die Darstellungen von Drzewiecki[1] und Łoś.[2]

Zum Schluss sei hervorgehoben, dass schon im Mittelalter die Tendenz sich geltend macht, bei den msk. Personenbezeichnungen die Gleichmässigkeit des Flexionssystems aller Numeri, die der Übergriff des Gen. in die Funktion des Akk. im Sg. und Dual zerstört hatte, durch allmähliche Übertragung des Gen.-Akk. auch auf den Pl. wiederherzustellen. Die ältesten Belege für den Gen.-Akk. Pl. von Substantiven stammen nach Kalina[3] aus dem Anfang des 16. Jahrhunderts und nach Łoś[4] erst aus der 2. Hälfte desselben Jahrhunderts, aber Drzewiecki[5] will noch ältere in SB gefunden haben und in der Tat scheint wenigstens ein von ihm beigebrachtes Beispiel sicher zu sein. In dem von ihm zitierten Satze *wezwał Moyszes Aarona y synow gego y wøczszich s Israhela rodem y rzeczye ku Aaronowy* SB 83 kann der Gen.-Akk. Pl. stehen, wie der Gebrauch des Akk. Sg. in *wezwaw iø*, d.i. wdowę, *rzekł k' nyey* 201, *Abimelech ... poslał a wezwał yø*, d.i. Sarę, 23, *wezwała lepak Agar gymyø bozе* 18 zeigt, sicher ist es aber nicht, weil anderer-

[1] AaO. S. 36 ff.

[2] Gr. jęz. pol. von Benni, Łoś usw., S. 257, Gr. polska, cz. III, SS. 33 ff., 191, 199, 213.

[3] Formy gramat., S. 90.

[4] Gr. jęz. pol. von Benni, Łoś usw., S. 308, Gr. polska, cz. III, S. 48, Kr. gr. hist. jęz. pol., SS. 99 f., 319.

[5] AaO. SS. 33, 36.

Digitized by Google

seits sporadisch auch der Gen. in *wezwaw krol Ioyadi ksyøszøcya rzekl gemu* 264, *wezwal Sybille Tyburtyny* M. Bielski[1] vorkommt. Im allgemeinen scheint im Mittelalter bei dem betreffenden Verb der Akk. vorzuherrschen, z.B. *Bog wezwal zyemyę* PP 85, *wezwal zemø* auch FP in demselben Psalm, *kto ge*, d.i. służebniki, *wzowie* Dział. 199. Ich kann nicht hier unerwähnt lassen, dass nach Łoś[2] in *wezwal jich*, welches Beispiel aus dem 15. Jahrhundert stammt, der Gen.-Akk. vorliegt. Über die Rektion des imperfektiven *wzywać* s. S. 39. Hingegen muss *synow* in *poszegnal gest Iakob synow Iosephowich* 42 Gen.-Akk. sein, weil *pożegnać* 'segnen' nach Babiaczyk[3] in SB ausser dem Dat. nur den Akk. regiert; vgl. *uczynyl gego, samcza a samyczø, stworzyl ge a poszegnal ge* 6, *poszegnal gest Pan Bog Noe y syni gego* 10, *pozegna gy*, d.i. Jakóba, 31. Dieser Beleg dürfte ein hinreichender Beweis für das Vorhandensein des Gen.-Akk. Pl. von Substantiven im Mittelalter sein. Das dritte von Drzewiecki angeführte Verb, bei dem der Gen.-Akk. Pl. stehen soll, ist *zawołać*: *zawola Farao møtrczow a czarownykow* 47 usw. Vgl. dazu *zawolaw wssitek lud* 103. Dagegen findet man bei den Pronomina schon im 15. Jahrhundert (auch in SB) mehrere sichere Beispiele für die betreffende Neubildung.[4] Im 17. Jahrhundert war die Entwicklung bei den msk. Personenbezeichnungen schon im Wesentlichen vollendet.[5]

Die Anfänge einer neuen Phase dieses Prozesses, der in die vorhistorische Zeit zurückgeht und Jahrhunderte hindurch gedauert hat, lassen sich schon heute beobachten, denn er hat nach Baudouin de Courtenay[6] in einigen polnischen Kreisen auch den Pl. der msk.

[1] Nach Łoś, Kr. gr. hist. jęz. pol., S. 319. Weitere Beispiele findet man im Warschauer Wb VII 519 f.

[2] Gr. polska, cz. III, S. 181.

[3] Lexikon zur altpolnischen Bibel 1455 (Sophienbibel), S. 223.

[4] S. z.B. Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 181.

[5] S. Drzewiecki aaO. S. 34, Łoś, Gr. jęz. pol. von Benni, Łoś usw., S. 258.

[6] Польскій языкъ сравнительно с русскимъ и древне-церковно-славянскимъ, Petersburg 1912, S. 37.

Digitized by Google

Tierbezeichnungen ergriffen (*karmi p s ó w*, *widzę p t a k ó w* usw.). Dass Akkusativformen wie *wołów* schon im 17. Jahrhundert in der lebendigen Sprache existiert haben, wie Mesgnien in seiner im Jahre 1649 erschienenen Grammatik mitteilt[1], ist recht zweifelhaft.

[1] S. Łoś, Gr. polska, cz. III, S. 47.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BOUND
MAR 30 1933
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

Digitized by Google